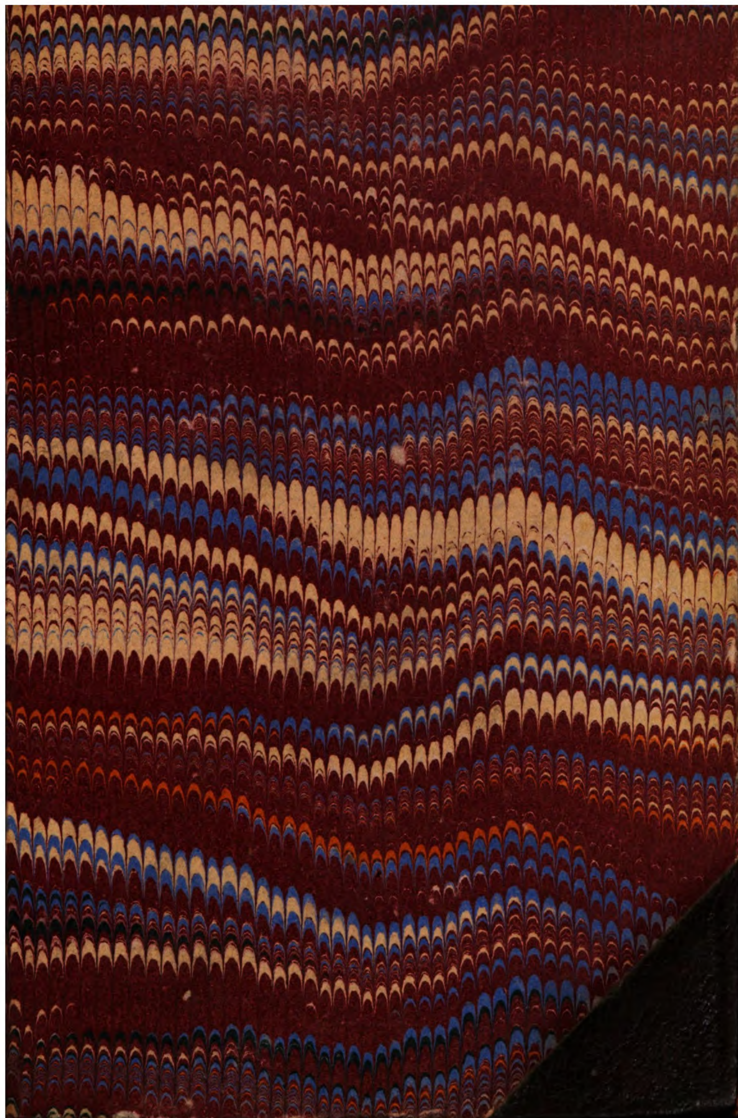
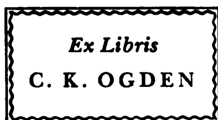




Ex Libris
C. K. OGDEN



LA VENGEANCE

DU

BEAU VICAIRE

DU MÊME AUTEUR

CHAIR A CANON, 5e édition, 1 vol.	3 50
LA CROISADE NOIRE, 9e édition, 1 vol.	3 50
LES DROITS DU MARI, 2e édition, 1 vol.	3 50
LES FORÇATS DU MARIAGE, 5e édition, 1 vol.	3 50
LES CRIMES DE L'AMOUR, 3e édition, 1 vol.	3 50
LE CALVAIRE DES FEMMES, 4e édition, 2 vol.	7 »
LES VIERGES RUSSES, 5e édition, 1 vol.	3 50
UN CHEVALIER DE SACRISTIE, 5e édition, 1 vol.	3 50
LE ROMAN D'UN PRÊTRE, 5e édition, 1 vol.	3 50
LE CRIME DE L'ABBÉ MAUFRAC (suite et fin du Roman d'un Prêtre). 4e édition, 1 vol.	3 50

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA VENGEANCE

DU

BEAU VICAIRE

PAR

M.-L. GAGNEUR

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1884

A VICTOR POUPIN

Je vous dédie, cher et excellent ami, cette modeste étude du jésuitisme contemporain, à vous, qui avez écrit avec un talent magistral, où se reconnaît le vigoureux traducteur de *Juvénal*, l'*Internationale Noire*, monumentale histoire, intéressante comme un roman, de l'Ordre fameux fondé par Loyola.

Toute proportion gardée, mon œuvre, en effet, n'est-elle pas un peu la continuation de la vôtre? Si vous avez montré les jésuites dans le passé, allumant les bûchers de l'Inquisition, accumulant tous les forfaits et toutes les perfidies, pour assurer leur domination, je les dépeins, moi, tels qu'ils sont aujourd'hui, plus fourbes encore, s'il est possible, parce qu'ils sont moins forts, mais tout aussi redoutables, poursuivant d'une haine sans trêve les natures loyales et incorruptibles qu'ils n'ont pu ployer sous leur joug.

A vous, le fondateur et le directeur de la *Bibliothèque Démocratique* et surtout anti-cléricale, dont la précieuse collection, accessible à tous, a jeté

dans les masses, et dès l'Empire, une vive et audacieuse lumière, je dédie ce livre qui combat le même combat, et dont le but est le même : l'émancipation des esprits et des consciences.

Comme mon héros, d'ailleurs, ne possédez-vous pas au plus haut point la fermeté et l'indépendance des convictions, une inaltérable droiture, cette fière et courageuse attitude qui déconcerte les fanfarons et les lâches, qui confond les Tartufes aussi bien politiques que religieux, les Lépuzot comme les Malglaive?

Vous m'avez même fourni à ce sujet, un épisode assez piquant, dans lequel vous reconnaîtront vos amis.

Enfin, comme Jean de Rochemaure, vous unissez à un inflexible sentiment du devoir et de la justice, les plus nobles qualités du cœur : une bonté réfléchie, avec d'exquises délicatesses, le respect des humbles, une profonde et tendre pitié pour toutes les misères morales et physiques de notre pauvre humanité.

Puisse ce faible témoignage de ma haute et affectueuse estime, vous prouver tout le prix que j'attache à votre amitié ancienne déjà, si dévouée et si sûre!

M.-L. GAGNEUR.

Bréry, 3 décembre 1882.

LA VENGEANCE
DU
BEAU VICAIRE

I

C'est un site abrupt des côtes de l'Océan. Au loin, on aperçoit la mer moutonneuse; et faisant face à la mer, au milieu d'une plaine aride, couverte d'arbrisseaux et de fougères, la ville de Châteaubourg, avec son lourd clocher grîsâtre, style roman, qui ressemble à un gigantesque éteignoir.

A l'est, sur une élévation, se dressent les tours orgueilleuses du vieux château des ducs de Rochemaure. Du côté opposé, se détache sur le bleu du ciel le sombre Mont-Rivel, couronné par un vaste édifice, de construction récente, d'où émerge un clocheton. C'est le nouveau couvent des jésuites. La route tortueuse qui y conduit est bordée de frênes rachitiques.

On était au mois d'août; la température était torride.

La verdure pauvre des arbres était flétrie par la chaleur et blanche de poussière.

Le long de cette route, comme le long de tous les sentiers, montait une foule houleuse, bigarrée et recueillie.

L'évêque de Châteaubourg, sous un dais de velours cramoisi, aux blancs panaches, précédait le cortège. Puis suivaient quatre évêques des diocèses voisins; puis les plantureux chanoines; puis les diacres et les sous-diacres du petit et du grand séminaire, qui en chasuble, qui en surplis, avec l'étole au cou; puis les congrégations : les sœurs de Saint-Joseph et les sœurs de Marie, les maristes et les capucins, les oblats et les dominicains; puis les saintes confréries avec leurs bannières; puis tous les jésuites et leurs élèves; puis les magistrats et les fonctionnaires; puis la plèbe des pèlerins, tous, le visage boursouflé, empourpré, suant, soufflant et chantant, tenant d'une main le chapelet, de l'autre le panier d'osier qui contenait la saucisse de ménage et la galette noire de sarrasin; car le plus grand nombre voyageaient depuis deux jours.

Sur le bord du chemin, les infirmes étalaient leurs plaies hideuses; et les mendiants mêlaient leurs suppliques pleurardes aux saintes psalmodies.

Les cloches de Châteaubourg et celles du couvent sonnaient à toute volée; et quand les chants d'église monotones et nasillards avaient cessé, on entonnait sur un ton aigu et criard de pieux cantiques avec le refrain obligé :

« Sauvez Rome et la France, au nom du Sacré-Cœur! »

Au milieu de cette cohue de fanatiques, sur un piédestal de mousseline et de verdure, piqué de roses blanches, s'élevait une petite statuette en pierre, toute effritée, noircie par le temps. C'était la vierge miraculeuse de l'église de Savignac, la fameuse Vierge Noire qui, chaque année, attirait de si nombreux pèlerins,

et qu'on transportait dans la chapelle des jésuites.

La légende raconte que, deux fois, on avait voulu l'enlever à la modeste église du village, mais qu'elle était tout à coup devenue si lourde que quatre hommes vigoureux n'avaient pu l'emporter. Les jésuites seuls avaient trouvé le secret de la fléchir.

Les incrédules prétendaient, il est vrai, qu'ils l'avaient payée en beaux deniers comptants au curé de Savignac, et que cette translation devait sceller la réconciliation de l'évêque de Châteaubourg avec la sainte Compagnie ; car pendant trente ans Mgr Chardon s'était montré l'irréconciliable adversaire des fils de Loyola ; pendant trente ans la lutte avait été opiniâtre, acharnée ; mais devant l'effrayante invasion des doctrines matérialistes et républicaines, qui commençaient à s'infiltrer jusque dans sa bonne ville de Châteaubourg, il avait reconnu, comme tout le clergé français d'ailleurs, la nécessité de se coaliser avec la puissante congrégation contre l'ennemi commun.

Grâce à la médiation de l'éloquent, de l'irrésistible abbé de Malglaive, il avait consenti à présider cette imposante cérémonie et à donner à ses nouveaux alliés ce témoignage éclatant de ses sentiments désormais pacifiques.

Cette solennité avait ainsi le double caractère d'une manifestation religieuse et d'un pacte politique. On ne pouvait donc l'entourer de trop de pompe et d'éclat.

A mi-côte se développe une sorte d'esplanade qui domine un immense panorama. Là, un reposoir avait été dressé. Le cortège devait s'y arrêter, et l'évêque, y donner à la foule la bénédiction épiscopale.

A droite du reposoir se trouvait une auberge où les touristes, qui venaient admirer le paysage, avaient coutume de faire une halte.

Un cavalier, pris sans doute par le flot montant de

la procession, s'était vu contraint de mettre pied à terre.

Il était de superbe mine et de grande élégance dans son costume de cheval boutonné jusqu'au menton, avec ses bottes à l'écuyère et son pantalon collant qui dessinait ses formes sveltes.

Le coude appuyé sur le pommeau de la selle, il regardait, avec une expression de fine raillerie, cette foule prosternée devant la statuette informe qu'on venait de hisser sur le reposoir.

L'évêque, majestueux dans sa corpulence, aussi cramoisi que le dais qu'il venait de quitter, gravit les degrés de l'autel improvisé, dont son poids fit craquer les planches.

Les chanoines au triple menton et tout aussi rubiconds que Sa Grandeur, se rangèrent en ligne de chaque côté de l'autel. Sur le second plan, s'étagèrent les magistrats avec leur mine solennellement pincée, entre lesquelles apparurent bientôt les figures hypocrites ou béates des congréganistes.

Il n'était, en réalité, rien de plus comique que tous ces graves et imposants personnages, humblement prosternés devant l'affreux petit manitou.

Le beau cavalier souriait toujours. Lui seul ne se découvrait pas.

Au moment où l'évêque se retourna, tenant en main l'ostensoir étincelant, tous les fronts se courbèrent jusque dans la poussière. Seul, le jeune homme resta debout, impassible, ironique, le chapeau sur la tête.

L'évêque l'aperçut, arrêta sur lui son regard sévère. Le cavalier soutint ce regard avec dédain, presque avec défi.

Alors un jeune prêtre, la figure animée, l'œil plein de colère, s'avança vers lui, et d'un mouvement brusque jeta à terre le chapeau du sceptique.

Le cavalier, comme un cheval de race piqué au vif, bondit sous l'insulte. Il se redressa, l'œil étincelant, la lèvre frémissante, et avec sa cravache cingla le visage de l'insolent d'un geste si rapide, si nerveux que le sang jaillit.

Le prêtre ne put réprimer un cri de douleur

Les fidèles, qui se relevaient en ce moment, virent le sacrilège ; et il s'éleva de la foule une vive rumeur.

Le prêtre outragé, c'était précisément ce bel abbé de Malglaive, le favori de monseigneur et l'idole de tous les cœurs sensibles de Châteaubourg.

— Qu'est-il donc arrivé? demandait une dévote à sa voisine.

— Une abomination. Le marquis de Rochemaure a frappé de sa cravache l'abbé de Malglaive en plein visage.

Il régnait depuis quelques instants une véritable stupeur, quand soudain se produisit une nouvelle agitation. Une femme, une jeune fille, venait de s'évanouir.

— Quoi encore? questionnait-on.

— C'est Madeleine de Pivrac qui tombe en syncope.

— Il fait si chaud!

— Ah! bien oui! C'est que son amant vient de cravacher son confesseur, répondit avec un sourire fielleux une vieille fille incomprise.

Cependant des gendarmes étaient sortis tout à coup de l'auberge, et l'un d'eux avait posé sa main sur l'épaule du jeune cavalier; mais lui, avec une force, une agilité surprenantes, l'avait écarté brusquement et était remonté en selle.

— Je vous arrête! cria le brigadier.

— Vous viendrez m'arrêter chez moi, au château de Rochemaure, répondit le marquis.

Il éperonna son pur-sang et le lança en dehors de tout chemin battu, sur le flanc escarpé du Mont-Rivel.

L'incident interrompit un moment la procession. La foule regardait, anxieuse, haletante, le cavalier qui bondissait à travers rochers et buissons, s'attendant à le voir rouler dans le vide; mais cheval et cavalier semblaient si bien soudés l'un à l'autre, le cavalier était si adroit, l'intelligente bête, si souple, que cette effroyable descente s'effectua sans accident.

Il y eut alors dans la foule comme un allègement suivi tout aussitôt d'une recrudescence d'indignation à la vue du visage ensanglanté du beau Malglaive.

On le fit entrer dans l'auberge. On y apportait, un instant après, Mlle de Pivrac évanouie, accompagnée de sa mère, très émue elle-même de ce double incident.

— Le misérable ! le misérable ! répétait l'abbé, les dents serrées, l'œil plein d'éclairs. Dressez procès-verbal, disait-il aux gendarmes.

— Certainement, monsieur l'abbé, certainement. Cependant c'est vous qui l'avez provoqué en jetant bas son chapeau.

— Un impie qui regardait la Vierge Noire, la procession et Monseigneur sans se découvrir !

— Sans doute, mais il était, je le crains bien, dans son droit.

— L'ai-je frappé, moi?

— Vous l'avez insulté, répondit le brigadier, qui ne se souciait point de s'attaquer à la famille de Rochemaure.

— Verbalisez, ordonna de nouveau l'abbé avec rage. Si le parquet ne poursuit pas, je déposerai une plainte. Les témoins ne me manqueront pas.

Les gendarmes sortirent, la tête basse.

— Ah ! sans cette soutane, murmura Malglaive en crispant sa main sur sa poitrine, c'est son sang, sa vie qu'il me faudrait.

Le prêtre avait complètement disparu. Il n'y avait

plus en lui que l'homme outragé par un autre homme, un rival peut-être.

Cet abbé de Malglaive était réellement beau : toutefois sa beauté puissante exprimait la force physique plutôt que l'élévation morale, la sensualité plutôt que le mysticisme.

Il avait le teint coloré, la lèvre grasse et rouge, l'œil à fleur de tête, légèrement injecté, les lourdes paupières des irascibles et des luxurieux.

Bien découplé, de forte carrure, le buste vigoureux, la chevelure noire et drue, la nuque large et renflée, il avait mis en émoi, dès son apparition à Châteaubourg, toutes les dévotes plus ou moins affectées d'hystérie mystique, et qui bientôt raffolèrent de ce jeune et superbe confesseur.

Cependant, il n'avait point la séduction insinuante des gens d'église. Il était, au contraire, hautain, altier, cassant. Mais il fascinait, par ses allures dominatrices, les faibles âmes féminines, qui aiment à subir le joug de la force.

— Le beau mâle ! disaient les commères de Châteaubourg en le voyant passer. Ne devrait-il pas faire le bonheur d'une honnête femme et mettre au monde des enfants, plutôt que de réciter des *oremus ?*

— Avec ça qu'il s'en prive ! ajoutaient les mauvais plaisants.

Dans la première ardeur de sa vocation religieuse, l'abbé de Malglaive avait commencé son noviciat chez les jésuites ; mais on avait bien vite reconnu que ce caractère entier ne s'assouplirait jamais jusqu'à l'obéissance passive, que cette personnalité énergique ne pourrait être réduite à l'état de cadavre. On l'avait donc poussé vers les Ordres séculiers et fait admettre comme secrétaire auprès de Monseigneur, en lui donnant pour mission de réconcilier le couvent avec l'évê-

ché, mission dont il s'était acquitté à la complète satisfaction du père Lantier, supérieur de la nouvelle maison du Mont-Rivel.

Au moment où il enlevait son surplis taché de sang, un jeune jésuite se glissa dans l'auberge et surprit ses exclamations de colère.

— Voyons, mon cher abbé, résignez-vous. Le divin Sauveur, lui aussi, n'a-t-il pas été injurié, souffleté ?

En entendant cette voix, qu'il reconnut aussitôt, l'abbé se calma soudain, car c'était celle du frère Chaffin, chargé autrefois de l'espionner.

— En effet, répondit-il en s'efforçant de se dominer, la colère est mauvaise conseillère.

— Le doux Jésus ne nous a-t-il pas enseigné, reprit le novice, que si l'on reçoit un soufflet, on doit tendre l'autre joue ?

— Sans doute; mais, au premier moment, le vieil homme s'est révolté. Enfin, c'est passé !

Son œil fulgurant se reploya; il contint les soubresauts de sa poitrine; ses épaules fléchirent; il prit une humble attitude.

Dans la pièce voisine, Mlle de Pivrac venait de recouvrer ses sens. Elle voulut aussitôt aller prendre des nouvelles de son confesseur.

Le jésuite était sorti. L'abbé de Malglaive étanchait avec un mouchoir trempé d'eau fraîche son visage ensanglanté.

Elle fit quelques pas vers lui; puis tout à coup s'arrêta, effrayée de cette balafre saignante qui lui traversait le visage.

— Voyez, c'est lui, dit-il d'une voix étouffée.

— Oh ! c'est horrible, horrible ! exclama Mme de Pivrac, qui entrait derrière sa fille. Quel scélérat !

Mlle de Pivrac, en entendant les paroles de l'abbé et

de sa mère, sentit ses genoux chanceler. Elle s'appuya contre un meuble.

Maintenant tous les curieux qui étaient entrés un instant dans l'auberge avaient repris leur rang dans le défilé. Mme de Pivrac, sa fille et l'abbé se trouvaient seuls.

— Comprenez-vous enfin ce qu'est cet homme ? reprit le prêtre en s'adressant à Madeleine. Avais-je tort de vous prémunir contre son esprit subversif et son caractère violent ?

— Ah ! monsieur l'abbé, pardonnez-lui ! soupira la jeune fille.

— Et vous songeriez encore à l'épouser ?

— Jamais, moi vivante, s'écria Mme de Pivrac, je n'y consentirai. Je me charge de lui signifier son congé.

— Oh ! de grâce, ma mère, ne faites pas cela ! Je craindrais tout de son désespoir.

— Vous en avez peur, vous le voyez bien ! Offrez donc à Dieu le sacrifice de cet indigne attachement ; je le veux ! dit l'abbé de Malglaive en fixant sur sa pénitente son regard noir et dominateur.

— Vous êtes injuste envers lui. Si vous le connaissiez ! protesta la jeune fille.

— Orgueilleux, impie, frondeur !

— Non. Une âme noble et loyale.

Le prêtre frappa du pied.

— Vous êtes donc ensorcelée ?

— C'est possible, répondit-elle avec un douloureux sourire.

— Une femme de votre intelligence, de votre valeur morale, se laisser subjuguer par ce cerveau fêlé !

— Je l'aime !

— Vous osez l'avouer, alors qu'il vient de m'outrager de la sorte ! répliqua le prêtre dont la voix tremblait de fureur contenue.

— Il n'a pas su que c'était vous qu'il frappait. Peut-être même n'a-t-il pas vu qu'il frappait un prêtre. La colère de l'injure reçue l'aveuglait.

— Il m'a certainement reconnu. Ce n'est pas la première fois que je le rencontre. Il me hait, parce que je suis le directeur de votre conscience. Il redoute mes conseils, ma perspicacité. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la mère de Madeleine, je vous adjure d'être ferme et d'obtenir de votre fille qu'elle éloigne à jamais le marquis de Rochemaure.

— Je vous donne ma parole, monsieur l'abbé, qu'il ne rentrera pas dans ma maison.

— Oh ! ma mère ! supplia Madeleine, qui se laissa tomber presque défaillante sur un banc. Une pareille lutte !... j'en mourrai !

— La mort vaut mieux qu'un semblable mariage, repartit l'implacable prêtre. D'ailleurs, il n'a aucune fortune, vous le savez bien. Et quant à l'héritage de l'amiral, ce n'est pas lui qui l'aura, soyez-en sûre.

— Ah ! que m'importe la fortune ! repartit la jeune fille.

— C'est une véritable démence ! fit Mme de Pivrac avec un accablement indigné.

En ce moment, le même jésuite qui était entré quelques instants auparavant, entr'ouvrit de nouveau la porte.

— Mon cher abbé, dit-il, le père Lantier vous demande.

Le prêtre se rapprocha vivement de Madeleine, et à demi-voix :

— Il faut absolument que je vous confesse. Votre âme est bien malade. Vous viendrez demain, à huit heures, je serai dans mon confessionnal : car c'est demain l'Assomption, et vous ne pouvez communier sans vous être réconciliée avec Dieu.

L'abbé alors se tourna vers Mme de Pivrac.

— Il importe d'écrire sur-le-champ à M. de Rochemaure votre résolution inébranlable de rompre avec lui, inébranlable, entendez-vous ? Il faut sauver cette malheureuse enfant malgré elle. Je vais prier la Vierge noire d'opérer ce miracle.

Il sortit en abaissant son chapeau sur ses yeux, afin de voiler un peu cette balafre qui l'humiliait.

Mme de Pivrac voulut entraîner aussi sa fille pour rejoindre la procession. Mais Madeleine se sentant trop faible pour continuer l'ascension du Mont-Rivel, exprima le désir de rentrer à Châteaubourg.

II

Jean de Rochemaure était l'un des descendants de cette fameuse famille de Rochemaure, célèbre au moyen-âge par ses exploits guerriers.

Sous la Révolution, le château et ses dépendances furent vendus comme propriété nationale.

Indemnisée par la Restauration, elle put racheter une partie de ces biens ; mais Robert de Rochemaure, avec une insouciance et une ostentation de grand seigneur, se ruina rapidement et mourut des suites de ses débauches. Sa femme, la duchesse douairière, prit alors en main la direction des affaires, et déployant une réelle énergie, soutint l'honneur de la maison.

Cependant elle était à bout d'expédients ; les terres grevées d'hypothèques allaient être vendues, lorsqu'un descendant de la branche cadette, l'amiral de Mortreux,

qui possédait une immense fortune, vint, sur ses instances, s'établir au château, et para aux difficultés les plus pressantes.

Toute la famille, assez nombreuse, était réunie dans l'antique demeure seigneuriale, et vivait dans la dépendance absolue de la douairière et de l'amiral. Jean, né d'une mésalliance, — son père avait épousé, malgré les malédictions de la duchesse, la petite-fille d'un révolutionnaire, — était plus dépendant que les autres; car ses parents étant morts. il avait été élevé par son aïeule et tenu par elle, brides serrées.

Depuis longtemps il supportait avec impatience ce joug de fer; depuis longtemps la révolte grondait en lui et se faisait jour parfois en de brusques échappées. En outre, d'une nature aimante, il souffrait de la malveillance dédaigneuse que lui témoignaient ces Rochemaure, à cause de la naissance de sa mère.

Enfin, quoique élevé chez les jésuites, et bien qu'il eût reçu une éducation des plus cléricales, son esprit intuitif, hardi, primesautier, s'était entièrement affranchi des idées religieuses et politiques qu'on avait voulu lui inculquer. Mais, quoiqu'il s'émancipât parfois jusqu'à railler la noblesse et les superstitions, cependant, il n'avait pas encore osé rompre ouvertement en visière avec sa famille.

Qu'allaient-ils donc penser tous de son escapade, la duchesse surtout?

Les incidents qui avaient motivé sa descente fantastique du Mont-Rivel, avaient été si rapides, qu'il n'avait pu voir l'évanouissement de Mlle de Pivrac. Toutefois, en regagnant le château, il s'était demandé avec une vive anxiété ce que dirait Madeleine de cette aventure. Et il n'avait pu arrêter, sans effroi, sa pensée sur l'indignation qu'éprouverait la fanatique Mme de Pivrac en apprenant son audacieuse équipée.

Donc, bien qu'il ne regrettât point son coup de cravache, il en appréhendait quelque peu les conséquences. Si ce prêtre allait lui intenter un procès ! Quel scandale ! Enfin, que dirait l'amiral ?

Il prit le parti d'aller aussitôt lui raconter la scène du Mont-Rivel ; car il le savait peu dévot et plus indulgent que les autres, pour l'avoir vu en maintes circonstances prendre sa défense.

Dès qu'il rentra, il se rendit donc à l'appartement de M. de Mortreux ; mais il ne l'y trouva point. Il apprit que la duchesse l'avait entraîné, ainsi que toute la famille, au pèlerinage.

Il en conçut quelque inquiétude ; car c'était la première fois que l'amiral faisait à la duchesse pareille concession.

Il entra dans la bibliothèque, et pour se distraire, prit un livre. C'était un volume de Voltaire ; et le hasard voulut qu'il tombât précisément sur l'exécution du chevalier de La Barre.

— Allons ! du moins, se dit-il en souriant, je ne serai pas écartelé. Un petit procès en correctionnelle, tout au plus. Depuis un siècle, il y a progrès ; c'est incontestable.

Il rejeta le livre ; puis, la tête remplie de cette procession, il repassa dans son esprit tous ces bons types de dévots, bigots et cagots, qu'il avait vu défiler devant lui : ceux-là que Rabelais appelait encore « Matagots et papelards, enragés briffaux, cafards, chattemittes et cannibales. »

— Curieuse ménagerie ! fit-il.

Il prit un fusain dans le carton à dessin de son petit cousin Gontran, et sur une longue et belle feuille de bristol, il s'amusa à retracer cette interminable procession, portraiturant, dans des animaux adaptés à chaque type, les personnages principaux.

C'était d'abord Monseigneur, ô irrévérence ! sous la forme épaisse et lourde d'un pachyderme.

Puis les porteurs du dais, quatre autruches de majestueuse allure.

Et quelles bonnes têtes de chanoines à triple menton, empruntées aux plus plantureuses variétés de la race porcine !

La Vierge noire, sur son piédestal, était soutenue par quatre dindons en surplis.

La girafe qui portait la bannière, c'était le long et solennel M. du Bocage, un juge au tribunal, président du Cercle catholique.

Quatre jeunes filles, prises parmi les familles notables de la ville, en tenaient les glands. L'une d'elles était représentée avec les longues oreilles des léporides. C'était la fille du fameux Lépuzot, le futur député de Châteaubourg. Déférence de candidat envers les cléricaux.

Puis venait la magistrature ultra-cléricale de Châteaubourg : des lamas coiffés de toges. Le président du tribunal avec ses lunettes, était un chef-d'œuvre.

Puis, toutes les congrégations : taupes, chauves-souris, vautours, chouettes et corbeaux.

Enfin l'immense troupeau des oies et des oisillons, des dindons et des dindonneaux ouvrant le bec, des ânes et des ânons brayant.

Çà et là, au premier plan, des groupes dont on reconnaissait tous les visages.

Quelle verve caustique ! Quel coup de crayon large et sûr ! Il mettait à sa composition une ardeur extrême. Tout à coup le papier lui manqua.

Sur la table était posé le grand album héraldique de la famille de Rochemaure. Sans songer au nouveau sacrilège qu'il allait commettre, il en déchira une feuille, puis deux, puis trois, qu'il colla bout à bout.

Et quand il eut achevé ce drôlatique défilé, il l'accrocha contre la bibliothèque avec des épingles.

Alors il se plaça de l'autre côté de la grande table qui occupait le centre de la pièce, et il contempla son chef-d'œuvre avec une satisfaction d'artiste, tout joyeux à la pensée de le porter à Madeleine, espérant la désarmer en la faisant rire.

En ce moment, un valet de chambre entra.

— Voici une lettre qu'on apporte à l'instant pour monsieur le marquis.

Jean se retourna brusquement, s'empara de la lettre, regarda la suscription et pâlit.

— Est-ce qu'on attend une réponse ?

— Non, monsieur le marquis.

Il brisa le cachet.

Ce billet ne contenait que ces lignes :

« Monsieur,

» Après le scandale d'aujourd'hui, vous comprendrez, n'est-ce pas ? que tout projet de mariage entre ma fille et vous soit rompu. En conséquence, je vous prie de vouloir bien cesser vos visites.

» Angélique de Pivrac. »

Et au bas de la lettre, d'une grande écriture tremblée, ces seuls mots :

« Adieu !

» Madeleine. »

En lisant cette lettre, Jean éprouva comme un vertige. Ses yeux se voilèrent, ses genoux fléchirent. Il fut obligé de s'appuyer à la table, car il chancelait.

— Madeleine ! Madeleine ! criait-il en un appel désespéré.

Et comme la respiration lui manquait, il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

Lui, l'homme d'acier, il se sentait prêt à défaillir. Il croyait rouler dans le vide, dans les ténèbres.

— Ma mère ! ma mère !

Dans cette souffrance aiguë et soudaine, il se rappelait instinctivement celle dont le cœur si tendre avait toujours su calmer ses douleurs d'enfant.

Éperdu, il se précipita dehors. Oubliant tout ce qui n'était pas Madeleine, il laissa son défilé carnavalesque étalé contre la bibliothèque.

Il courut à l'écurie et dit au palefrenier de seller Favorite.

— Ah ! la pauvre bête ! Monsieur le marquis l'a bien malmenée tantôt.

— Alors, sellez Rubicond, vite.

— C'est M. Anatole qui a pris Rubicond et l'a fait atteler à la victoria. Il est au pèlerinage.

— Alors, Favorite. Dépêchez-vous, je suis pressé.

— Monsieur le marquis va loin ?

— A Châteaubourg.

— Mauvais chemins.

— Qu'importe ! dit Jean avec impatience.

Il saisit lui-même la selle et la jeta sur le dos de la bête.

Quelques instants après, il lançait Favorite dans la direction de la ville.

En passant devant la maison du jardinier, qui remplissait en même temps les fonctions de garde, il entendit une voix l'appeler ; et une jeune fille, la figure triste, les yeux rougis par les pleurs, sortit de la maisonnette et s'avança vers lui.

— Voici, monsieur le marquis, une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

— Qui cela ? demanda Jean.

— Le petit groom de Mlle de Pivrac.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas apportée au château ?

— Parce que Mlle de Pivrac lui avait recommandé de ne la remettre qu'à moi.

Mais Jean n'écoutait plus. D'une main fiévreuse, il avait brisé l'enveloppe ; et son regard anxieux dévorait le papier.

« Je suis désespérée, écrivait Madeleine. Qu'avez-vous fait, mon ami ? Le prêtre que vous avez frappé de votre cravache, c'est le confesseur de ma mère et le mien.

» Ah ! si vous saviez ce que ma mère vient de m'apprendre !

» Il faut à tout prix que je vous voie ce soir même. Je ne pourrais vivre jusqu'à demain en gardant pour moi seule ce chagrin qui m'étouffe.

» Jamais je n'ai mieux compris à quel point mon cœur est lié au vôtre.

» Donc à ce soir, neuf heures, chez Aline.

» Votre Madeleine, folle de douleur, mais qui vous aime, malgré tout. »

A la lecture de cette lettre, un rayon de joie illumina le visage de Jean, et de sa poitrine contractée par l'angoisse s échappa un soupir d'allègement.

Alors il leva les yeux sur la jeune fille, qui le regardait d'un air morne.

— Qu'as-tu donc, ma chère Yvonne ? lui demanda-t-il. On dirait que tu as pleuré.

Yvonne ne put répondre. Un sanglot lui montait au gosier.

— Est-ce que tu n'as pas confiance en moi ?

— Si ! oh ! si !

— Alors, dis-moi la cause de ton chagrin.

Mais la jeune fille, suffoquée par les larmes, au lieu de répondre, rentra précipitamment dans la maison.

— Pauvre enfant ! murmura Jean. Que lui est-il arrivé ? Bah ! peut-être son pinson est-il mort. Ou bien

serait-ce Anatole ?... Ce gredin-là, il faudra que je le surveille un peu.

Puis la pensée de Madeleine qui, elle aussi, souffrait, pleurait, effaça bientôt celle d'Yvonne.

Que pouvait être cette révélation de Mme de Pivrac ?

Plongé dans ces réflexions, il ne songea point à se retourner et laissa son cheval avancer au hasard

Tout à coup il aperçut sur la route un nuage de poussière. C'étaient les voitures du château qui ramenaient les pèlerins.

Pour éviter cette rencontre désagréable, pour se soustraire aux regards sévères que ne manquerait pas de lui adresser sa redoutable aïeule, il jeta son cheval dans un chemin de traverse.

III

C'était, en effet, toute la famille de Rochemaure qui revenait du pèlerinage.

Dans les lueurs rouges du couchant, sur la route blanche, s'avançaient, au trot cadencé des chevaux, les équipages bondés de tous les gens du château, maîtres et serviteurs.

C'était d'abord la grande calèche découverte, conduite par deux majestueux percherons.

La duchesse douairière était assise au fond, solennelle, grave et songeuse, dans son cadre de cheveux blancs. Elle était borgne. Cet œil éteint qui formait comme un trou noir dans cette longue figure jaune, avait quelque chose de sinistre.

A côté d'elle, l'amiral, M. de Mortreux, à demi paralysé, semblait affaissé par la fatigue; c'était pour obtenir sa guérison, sans doute, qu'on l'avait conduit au pèlerinage.

En face de la douairière se tenaient son fils, le duc de Rochemaure, frisant déjà la cinquantaine, bouffi, haut en couleurs, vulgaire dans son embonpoint, et sa femme, la duchesse Elena, une Anglaise rousse et couperosée, une descendante des Skreswsbury, issus, comme les Rochemaure, de sang royal.

Par derrière, dans la victoria, leurs enfants, Anatole et Charlotte ; Anatole, un gommeux dernier chic : raie au milieu de la tête, cheveux en rideaux sur le front, correct, avec son col droit serré au cou, dissimulant mal un chapelet de cicatrices équivoques; Charlotte, aux cheveux blonds, drus et frisottés, belle fille, dont les rondeurs trop accusées faisaient craquer la robe de soie écrue. Ses joues et ses mains, trop rouges, révélaient de précoces ardeurs. Cette réelle et riche exubérance était due, affirmaient les mauvaises langues, à un croisement des plus roturiers : aux faiblesses de la duchesse Elena pour un beau et vigoureux valet de chambre.

Puis venait le grand char-à-bancs de chasse, où se trouvaient la fille de la douairière, la baronne Élisabeth, une femme longue, triste et penchée, et son mari, un gentilhomme campagnard, le pieux baron de Prénovel, avec toute leur progéniture : six enfants plus ou moins rachitiques; leur institutrice, sœur Séraphine, une luronne qui n'avait absolument rien de séraphique, et le rutilant abbé Latruffe, le précepteur.

Enfin à distance respectueuse, entassée dans des voitures de service, la nombreuse valetaille; car, dans ce bienheureux pays de Châteaubourg, plus les nobles sont endettés, plus leurs terres sont grevées d'hy-

pothèques, plus ils tiennent à la parade. Les livrées sont d'autant plus neuves et luisantes que la maison est plus bas percée.

En descendant de voiture, la première parole de la duchesse au domestique resté pour garder le château fut celle-ci :

— M. le marquis est-il rentré ?

— Oui, madame la duchesse. Il était tout à l'heure à la bibliothèque.

La duchesse s'y rendit aussitôt, sans passer par ses appartements.

Cette femme avait environ soixante-dix ans. Elle était encore très droite et un peu automatique dans tous ses mouvements, par l'habitude de garder sa dignité, par la conviction surtout qu'elle appartenait à une race supérieure, destinée au commandement.

En ce moment, ses traits exprimaient une froide et terrible colère.

En entrant dans la bibliothèque, elle jeta un regard circulaire. Les rayons du soleil couchant, pénétrant par la haute fenêtre ogivale, éclairaient alors en plein le long dessin de Jean.

Qu'était cela ? La douairière s'approcha. Le duc et sa femme la suivirent.

Aux exclamations indignées que poussèrent alors en même temps les premiers arrivants, Anatole et Charlotte, le baron et la baronne, ainsi que leur progéniture, entrèrent précipitamment.

— Oh ! comme c'est ressemblant ! fit Calixte, un enfant terrible, contrefait et tout petit, bien qu'il eût quatorze ans. Voici l'évêque, et puis M. le curé, et puis les gros chanoines, et puis M. du Bocage. Et toutes ces oies et tous ces baudets ! Que c'est joli ! Je parie que c'est mon cousin Jean qui a fait cela.

Sauf le jeune espiègle qui battait des mains et sau-

tait de joie, sauf Charlotte qui se pinçait les lèvres pour ne pas rire, tous prirent des mines scandalisées.

— C'est une indignité ! s'écria la douairière suffoquant Un Rochemaure se conduire ainsi !

Elle arracha le dessin et le lacéra. Elle s'aperçut alors qu'au revers, ces feuilles portaient les arbres généalogiques de la famille.

Elle pâlit davantage.

— C'en est trop ! c'en est trop ! fit-elle. Dans une même journée outrager la Vierge, frapper un prêtre, tourner en dérision toutes les choses saintes et respectables, mépriser jusqu'à ses ancêtres ! C'est une révolte ouverte. Mais je le materai, je le materai. Nous verrons bien qui de lui ou de moi l'emportera.

— On ne peut nous dire plus clairement, reprit Anatole, que nous sommes tous des oies et des dindons, puisque nous étions au pèlerinage. Voyez-vous cet homme supérieur qui se permet de nous tourner en ridicule ?

— En vérité, dit à son tour le duc, vous avez raison, ma mère, c'est un révolté de naissance. Autrement, où aurait-il puisé ces idées-là, lui qui n'a jamais eu que de bons exemples sous les yeux ?

— C'est abominable, ajouta en nazillant la pieuse baronne de Prénovel.

— J'ai toujours senti qu'il n'était pas des nôtres, appuya le baron.

— Ce garçon-là, opina à son tour la duchesse Eléna, serait né dans une autre sphère qu'il eût fait un bandit. Il ne respecte rien.

— Petit-fils de révolutionnaire, c'est tout dire, résuma la vieille douairière. Ah ! que de fois je l'ai maudit, le jour où mon pauvre fils, aveuglé par la passion, épousa cette fille de rien qui a apporté, dans notre famille de sang royal, ce sang roturier ! C'est une tache

dont l'écusson des Rochemaure ne se lavera jamais. Quand cette femme est morte, j'ai poussé un soupir de soulagement. Enfin, me disais-je, du moins je pourrai faire de son fils un gentilhomme et lui inculquer d'autres principes que ceux de sa mère. Ah ! le sang ne ment pas ! Les meilleurs préceptes ne peuvent transformer un cœur et un cerveau viciés dès le sein maternel. Mais où donc est l'amiral ?

— Soyez tranquille, grand'mère, dit Anatole en ramassant les morceaux épars du dessin de Jean, je vais lui mettre sous les yeux les pièces du délit. Lorsqu'il verra le cas que fait son Benjamin de la religion et de la famille, peut-être n'osera-t-il plus le soutenir.

Anatole détestait Jean. C'étaient la laideur malingre, la couardise, la fourberie, haïssant la beauté vigoureuse, la bravoure, la loyauté. Il saisissait donc avec empressement l'occasion de lui jouer un mauvais tour.

— Donnez-moi cela, fit la duchesse, qui sortit, l'œil agité, les narines soulevées par la colère.

Elle se rendit aussitôt dans la chambre de M. de Mortreux et étala sur sa table le dessin tant bien que mal reconstitué.

M. de Mortreux examina le dessin longuement, attentivement.

— Eh bien? eh bien ? questionna la duchesse. Est-ce assez d'effronterie, d'audace ? Et placarder un semblable dessin dans la bibliothèque, n'est-ce pas nous narguer tous ? N'aurez-vous donc aucune parole de blâme pour un semblable outrage ? Après sa conduite envers la Vierge noire, envers monseigneur, envers son vicaire, envers vous-même, qui assistiez au pèlerinage, ne m'aiderez-vous pas à le châtier comme il le mérite, à le faire rentrer dans le droit chemin ?

— C'est fort déplacé, j'en conviens, dit enfin l'amiral. Cependant c'est ressemblant, très ressemblant ·

il y a beaucoup d'esprit là-dedans et même de talent. Si ce n'était un Rochemaure, il faudrait en faire un artiste. On ne mate pas les natures indépendantes et fougueuses comme la sienne. On doit les diriger, chercher à découvrir leur voie. Jean est une riche organisation, honnête, loyale surtout. Vous avez voulu le fourrer chez les jésuites ; c'est de là que vient tout le mal. Jamais vous ne le façonnerez à ces capucinades. Vous aurez beau morigéner, voyez-vous, rien n'y fera.

— Alors, vous l'approuvez, vous l'approuvez encore?

— Moi? à Dieu ne plaise ! Non, je ne l'approuve pas. C'est un garnement, mais un garnement d'esprit, qui arriverait à quelque chose, qui deviendrait peut-être quelqu'un, si...

En cet instant, le valet de chambre de l'amiral entra, et prévint que le dîner était servi. Il s'avança pour soutenir le paralysé, qui suivit la duchesse à la salle à manger.

IV

La salle à manger du château de Rochemaure est monumentale. Deux hautes cheminées, style Renaissance, d'un merveilleux travail, en occupent les deux bouts. De vastes panneaux en vieux chêne sculpté encadrent d'anciennes tapisseries représentant des chasses.

Le plafond, à la française, est traversé de poutrelles rouges sur lesquelles est vingt fois répétée cette devise en lettres d'or : « Dieu et mon roy. »

Au moment où l'on se mettait à table, on annonça le comte d'Etioles, un autre cousin des Rochemaure dont on briguait également l'héritage, car il était fort riche.

Aussi la duchesse l'accueillait-elle toujours avec de grands égards. Son couvert était toujours mis au château.

Bien qu'il frisât la soixantaine, il n'avait pas abdiqué toute prétention.

Sanglé dans une jaquette de drap anglais jaunâtre, son buste un peu dévié, qui toujours penchait à gauche, cherchait chaque instant, par un mouvement sec, à reprendre la perpendiculaire.

Son visage assez régulier, qui lui avait valu jadis la réputation de joli garçon, était si luisant par l'emploi de je ne sais quel cosmétique, qu'on l'eût dit en carton verni. Pas un muscle de ce visage ne bougeait. Un col droit, serré au cou, et qui empêchait la tête de se mouvoir, augmentait encore cette rigidité automatique; et il présentait assez bien, dans son ensemble, l'aspect d'un mannequin articulé. Il ne marchait jamais qu'avec une canne à pomme d'or, en jetant la jambe droite de côté: un reste de paralysie superposé à d'anciens rhumatismes ; conséquence aussi peut-être de la dose homéopathique de sang royal qui coulait dans ses veines.

La duchesse s'assit au haut bout de la table. Les autres membres de la famille se placèrent suivant l'ordre observé dans les voitures ; car l'étiquette n'était jamais oubliée.

Au bas bout, c'étaient les enfants de Prénovel, avec sœur Séraphine et l'abbé Latruffe pour les surveiller.

Sœur Séraphine coulait de tendres œillades à l'abbé, dont l'attention était partagée entre la beauté rougeaude et moustachue de la religieuse et les plats que présentait le grand laquais en livrée violette avec aiguillettes d'or. Et même, lorsque le plat était au

goût de l'abbé, les charmes de sœur Séraphine étaient complètement éclipsés. Aussi quelle mine déconfite, quand les morceaux de son choix lui échappaient ! Toujours servi le dernier ! Quelle pénitence pour sa gourmandise ! Car, il faut bien le dire, c'était sa gourmandise qui avait déterminé sa vocation pour une profession où la bonne chère joue un si grand rôle ; et s'il avait accepté l'emploi de précepteur chez les Rochemaure, c'était uniquement qu'il avait entendu vanter le talent hors ligne de leur cuisinier.

Jean, placé à côté de lui, s'amusait d'ordinaire des naïves expressions de sa gloutonnerie, et lui glissait des friandises dont il le remerciait avec des yeux de bon chien reconnaissant.

A droite de Jean était Charlotte, qui lutinait son cousin ; car Charlotte, qui avait dix-huit ans, était fort précoce ; et, outre que Jean était beau garçon, c'était le seul homme qui pût lui faire la cour.

Mais ce jour-là, complètement absorbé par la lettre de Madeleine, il était morne, mangeait peu, et cherchait le moyen de s'esquiver aussitôt après le repas. Il ne prêtait donc pas plus d'attention aux petits manèges de Charlotte qu'à la piteuse figure de l'abbé devant la carcasse de pintade qui venait de lui échoir.

En face de lui, Anatole le regardait d'un air triomphant et moqueur.

Tous les autres convives mangeaient avec appétit, mais en silence ; car on sentait couver l'orage.

Le comte se battait les flancs pour animer la conversation.

La duchesse, toujours courroucée, pinçait les lèvres, et, de temps à autre, son œil unique s'arrêtait sur Jean avec une dureté haineuse.

Dans l'espoir d'attirer l'attention de son cousin, Charlotte lui dit à demi-voix :

— Il était très joli, ton dessin ; mais c'est grand'mère qui n'est pas contente.

Jean eut un sursaut.

— Mon dessin ! Quel dessin ?

— Le pèlerinage.

Jean se rappela alors qu'il l'avait laissé étalé dans la bibliothèque ; et il entrevit aussitôt toutes les conséquences d'un tel oubli.

— Eh bien ! cousin, dit la duchesse au comte d'Etioles, vous n'étiez donc pas au pèlerinage ?

— Mes jambes, duchesse, mes jambes...

— Mais, au contraire, il fallait y aller avec une foi vive, et la Vierge Noire eût fait un nouveau miracle.

— La foi ! Hélas ! la mienne n'est peut-être pas assez vive. Sans doute, je crois à l'utilité d'une religion ; seulement je ne m'en sers pas beaucoup. Il n'y a pas mauvais vouloir, mais indolence ; et puis, quand on est malade, on n'est pas content du bon Dieu.

— Si le bon Dieu vous éprouve, c'est que vous l'avez offensé. Il faut faire pénitence, et aller voir plus souvent le père Lantier qui vous aime beaucoup.

— C'est que je sens dans mon âme comme une aridité qui m'empêche de désirer ma conversion. Il n'y a qu'une femme qui pourrait me convertir.

— Comme on vous reconnaît bien là, vieux libertin ! dit l'amiral. Le sentiment est une fleur de jeunesse, et vous êtes vieux, archi-vieux, mon pauvre d'Etioles.

— Pas tant que ça ! pas tant que ça ! répliqua le comte. Le cœur est la dernière partie de nous-mêmes qui vieillisse, et tout à l'heure, au dessert, je vous annoncerai une nouvelle qui va bien vous surprendre.

— Une nouvelle qui va bien nous surprendre ! s'écria Charlotte. Que me donnerez-vous, comte, si je devine ?

— Un baiser sur le front, ma chère enfant.

— J'aimerais mieux autre chose, répondit la jeune fille en faisant la moue.

— Quoi donc ?

— Votre faucon.

— Pourquoi faire ?

— Je voudrais remettre à la mode la chasse au faucon.

— Eh bien ! que devinez-vous ? demanda le comte.

— Vous allez nous annoncer votre mariage.

— Comment savez-vous ?...

— Quoi ! il serait possible ! exclamèrent à la fois la duchesse, le duc et le baron, qui ne purent dissimuler entièrement leur désappointement.

— Avec qui donc, demanda la douairière, si toutefois ce n'est pas indiscret ?

— Je réserve cette nouvelle pour le dessert, répondit flegmatiquement M. d'Etioles.

— Et voilà, dit le baron, comment on fait des folies à tout âge ! Et vous comptez sur le sentiment avec lequel *elle* saura réchauffer votre vieux cœur blasé, pour revenir à Dieu ?

— Peut-être.

— Une conversion par l'amour ! Très drôle, très drôle, fit Anatole.

— Alors elle est pieuse, au moins ? questionna la duchesse.

— Pourquoi *au moins*, cousine ?

— C'est que, en effet, il me semble qu'à votre âge, avec vos rhumatismes...

— Une fille adorable, si bonne, si supérieure ! Tant de piété, de vertu !

— Parole d'honneur ! exclama encore Anatole, le cousin d'Etioles est amoureux. Très drôle, très drôle.

Tout le monde souriait. Jean seul restait sérieux et pensif.

Charlotte lui poussa le coude.

— Qu'as-tu donc, Jean ? lui demanda-t-elle. A quoi penses-tu ?

— Il pense à son escapade de tantôt, dit Anatole. Est-ce qu'il aurait des remords ?

— Anatole, fit la duchesse avec sévérité, je vous défends de plaisanter sur un tel sujet. Monsieur Jean, après le dîner, je vous attendrai dans mon cabinet ; j'ai à vous parler. Un descendant des croisés porter un tel défi à Dieu et à ses prêtres ! Voyez là-haut notre devise !

— Cette devise n'est pas la mienne, répliqua Jean.

— Vous oseriez, devant moi, renier tout le passé de vos ancêtres ?

— Oui, madame.

— Alors, s'écria la duchesse, c'est une révolte ouverte ?

— Il n'y a en moi aucune révolte, repartit Jean. Je me conduis simplement selon ma dignité et ma conscience.

— En effet, dit l'amiral, Jean n'a pas tout à fait tort. Pour une raison ou pour une autre, il lui plaisait de garder son chapeau sur sa tête. On peut avoir le rhume de cerveau, que diable ! Ce prêtre ne devait point le découvrir avec cette brutalité.

— Non, mon oncle, je n'avais pas le rhume de cerveau. J'ai voulu protester contre des croyances que je ne partage pas, que je trouve même absurdes et ridicules.

Depuis longtemps, Jean dissimulait ses opinions, depuis longtemps, il souffrait de cette contrainte. Mais il était arrivé à l'un de ces moments où la vérité crie si haut dans la conscience, qu'on ne peut plus la taire. Se courber, sans protester, devant la réprimande de son aïeule, lui eût semblé une lâcheté. Il ajouta, tou-

jours avec le même calme, mais avec plus de fermeté dans la voix :

— Cinq siècles d'erreurs, d'aberrations ne constituent pas un argument qui puisse m'imposer silence.

Jean, en prononçant ces mots, avait relevé la tête. Ses yeux flamboyaient. Il s'était fait un profond silence. Tous les regards s'étaient levés vers lui avec stupeur.

— Vraiment ! s'écria la duchesse, suffoquant, il ne vous manquerait plus que d'être républicain !

— Je le suis, madame, répondit-il avec un geste plein de noblesse et de fierté.

— Un Rochemaure républicain ! exclama Anatole. Très drôle ! très drôle !

Mais la douairière ne riait point. Personne ne riait, auf Anatole. Toutes les fourchettes s'étaient abaissées. Tous les visages étaient tournés vers Jean avec des expressions diverses : les unes gouailleuses, les autres courroucées ou dédaigneuses.

Jean avait repris son attitude digne, impassible.

— Du moins, fit le comte d'Etioles, il a le courage de ses opinions.

La duchesse ne pouvait parler, ses lèvres tremblaient. Il semblait qu'elle eût reçu un coup de massue et qu'elle fût encore tout étourdie du choc. Elle regardait l'amiral, qui restait impénétrable. On ne lisait sur son visage ni blâme ni approbation. Cette indifférence exaspéra davantage la douairière.

— Sachez, monsieur, dit-elle enfin, que je ne souffrirai pas dans ma maison, sous mon toit, un Rochemaure athée et républicain.

Jean se redressa.

— Est-ce à dire, madame, que je doive la quitter ? Vous avez raison, je ne suis pas ici chez moi, je le sens bien. Ma mère en est morte ; mais moi je n'en mourrai pas, je ne veux pas en mourir.

— Assez d'explications pour le moment, reprit la duchesse d'un ton bref. Vous viendrez me trouver tout à l'heure.

— Tout à l'heure je ne serai pas libre, répondit Jean. Mais demain matin, madame.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel on n'entendit que le bruit des fourchettes qui avaient repris leur activité.

Tout à coup, le petit bossu, qui cherchait sous la table son lapin blanc, un petit lapin qui ne le quittait jamais, s'écria en se relevant :

— Monsieur l'abbé qui prend le pied de sœur Séraphine pour un tabouret !

Sœur Séraphine rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Le nez de l'abbé Latruffe, ordinairement cramoisi, tourna au violet.

— Très drôle ! très drôle ! exclama Anatole.

Le duc rit bruyamment en se renversant en arrière.

— Ma sœur, dit la duchesse avec sévérité, emmenez Calixte. Il ne dînera plus à table.

Alors l'abbé se souleva sur sa chaise.

— Je prie madame la duchesse de croire que c'est absolument faux, que jamais...

— Assez, monsieur l'abbé. J'en suis plus que convaincue.

En ce moment, on apportait le dessert.

— Nous y voilà ! nous y voilà ! s'écria Charlotte, en frappant dans ses mains. La nouvelle, la grande nouvelle ?

— Eh bien ! Charlotte a deviné, dit le comte d'Etioles. Je vais me marier.

— Vous ?

— Vous ?

— Vous ?

Le mot fut répété par toutes les bouches, avec des intonations diverses.

— C'est donc tout à fait sérieux ? demanda le duc.

— Ah ! ça, je suis donc bien vieux !

— Dame ! Quand on est à peu près perclus et qu'on ne peut plus courir après sa femme, c'est quelquefois dangereux, fit observer Anatole.

— Mon cher, répliqua le comte, à mon âge, tu seras peut-être encore plus impotent que moi. Ainsi ne te moque pas.

— Est-elle jeune ?

— Jeune et jolie.

— Décidément, vous êtes courageux, mon cher, reprit M. de Prénovel.

— Tendre ?

— Elle a des yeux à fondre les cœurs les plus pétrifiés.

— Il y paraît, fit Anatole.

— De plus, bien élevée, intelligente. Une femme hors ligne.

— Et riche ?

— Non. On ne peut tout avoir. Ce sera une compagne charmante qui me conduira au tombeau par des chemins semés de fleurs. Que me faut-il maintenant ? hélas ! le repos.

— L'aurez-vous ? telle est la question, mon cher comte, reprit le duc. Vous voyez une jeune fille dans le monde : yeux baissés, sourire angélique, piété exemplaire, principes invulnérables ; mais, pas plus tôt mariée, vous n'avez plus devant vous qu'une diablesse, surtout s'il y a une belle-mère pour lui souffler la révolte. Y a-t-il une belle-mère ?

— Hélas ! oui. Il faut bien un revers à toute médaille.

— Et où donc avez-vous déniché cette perle incomparable ?

— C'est le père Lantier, de concert avec l'abbé Malglaive, qui me fait ce cadeau.

— Oh ! alors, c'est différent, dit la duchesse avec un mouvement de tête plein de déférence; ce doit être, en effet, un trésor.

— Enfin, la connaissons-nous ? questionna Charlotte.

— Quelque peu. Mais si je la nomme, notre chère duchesse va crier à la mésalliance. Il faut bien pourtant que je lui offre quelque chose qu'elle n'ait pas. Elle me donne sa beauté et sa jeunesse ; je lui apporte, moi, ma fortune et mon titre.

— Son nom? son nom? demandèrent à la fois Anatole et Charlotte.

— Mlle de Pivrac.

La duchesse fit une grimace.

— La belle Madeleine ? s'écria Anatole.

Pendant toute cette conversation, Jean était resté absorbé. Il pensait à la situation que venait de lui faire, dans toute cette famille, sa loyale et courageuse déclaration de principes.

Mais en entendant prononcer le nom de Madeleine, il tressaillit, releva la tête, et se levant avec un regard de défi, un regard fulgurant :

— Vous dites ?

— Je dis que je vais épouser Mlle de Pivrac, ne vous en déplaise, mon beau cousin, repartit M. d'Etioles d'un ton gouailleur ; car il connaissait fort bien l'amour de Jean pour Madeleine.

Jean bondit, quitta sa place, s'approcha du comte d'Etioles, qui se leva aussi.

— Eh bien ! monsieur, lui dit-il, vous n'épouserez pas Mlle de Pivrac.

— Bah ! Et qui est-ce qui s'y oppose ?

— Moi.

— Mais vous êtes tout bonnement épique, mon garçon !

— Epique ! épique ! répéta Anatole. Très drôle ! très drôle !

— Pourquoi, je vous prie? questionna à son tour le comte.

— Parce que j'aime Mlle de Pivrac, parce que Mlle de Pivrac est ma fiancée, et que je ne la céderai à personne, à vous moins qu'à tout autre. Pour la conduire à l'autel, il faudra que vous passiez sur mon corps, entendez-vous?

— Ah ! ah ! Vous êtes fiancé à Mlle de Pivrac ? Mais vous savez le proverbe : souvent femme varie...

— Madeleine ne variera pas, je suis sûr de son cœur.

— C'est ce que nous verrons, monsieur Jean.

— Ainsi, ajouta la duchesse, vous vous fiancez sans daigner me consulter, moi, votre aïeule et votre tutrice?

— Je suis majeur.

— Alors, vous n'avez pas, même à mon égard, cette déférence de me demander conseil, dans une question qui ne vous concerne pas seul, ce me semble, mais nous tous ; car elle intéresse l'honneur de notre nom. Vous savez cependant le peu de cas que je fais de ces Pivrac, de Mme de Pivrac surtout, dont le grand-père s'est enrichi en achetant à vil prix nos propriétés sous la Révolution. Pouah ! Et vous avez espéré que je consentirais à regarder comme ma petite-fille une de Pivrac?

— J'aime Mlle de Pivrac, j'en suis aimé ; et je trouverais souverainement injuste de la rendre responsable des actes de son grand-père, lequel, du reste, était dans son droit en achetant ces propriétés devenues biens nationaux.

La duchesse blémit ; son œil unique tournoya affolé dans son orbite ; ses lèvres tremblaient.

— Taisez-vous. Tant d'outrecuidance me met hors de moi.

— Alors, duchesse, reprit le comte d'Etioles, vous n'approuvez pas non plus mon choix?

— Non, mille fois non. Mais vous, du moins, vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de leur en vouloir, à ces Pivrac. Les biens de votre famille n'ont pas servi à enrichir ces gens-là.

— Aujourd'hui, il leur en reste si peu de cette fortune mal acquise...

— Oui, je sais : plus que ruinés, endettés, obligés de vivre d'expédients. On dit que le père, depuis quelque temps, a disparu, renonçant à faire face à ses affaires. La mère est une vieille coquette, une intrigante ; quant à la fille...

— Je vous arrête, madame, interrompit Jean : c'est l'âme la plus noble, le plus grand cœur.

— Allons donc ! elle chasse de race. Le double jeu qu'elle vient de jouer, en acceptant votre amour et en accordant sa main à notre cousin d'Etioles, le prouve surabondamment. Une intrigante, comme sa mère.

— Cousine, cousine, intervint à son tour M. d'Etioles, vous êtes bien sévère. Je prends, moi aussi, la défense de Mlle de Pivrac. Est-il, en effet, parfaitement équitable de rendre cette jeune fille solidaire des fautes de ses parents ?

— La solidarité dans les familles, voilà ce qui fait notre force. C'est un principe que nous, nobles, nous ne devons jamais abandonner. C'est notre grandeur.

— Ce sont là des préjugés d'un autre siècle, repartit Jean.

— Encore une fois, monsieur, faites-moi grâce de vos réflexions, que je ne tolérerai pas une minute de plus ! s'écria la duchesse. Je vous briserai comme verre, entendez-vous ?

Et saisissant son verre, elle le frappa si violemment sur la table qu'il se brisa.

Un tel emportement de la part de cette femme, toujours si maîtresse d'elle-même, fit tressaillir toute l'assistance.

— Allons, taisez-vous, Jean, dit sans colère l'amiral. Il ne vous appartient pas, en effet, de répondre ainsi à votre grand'mère.

— Ah ! s'écria la duchesse, j'aurais dû me douter de ce qui m'arrive. Une chouette ne saurait donner le jour à des rossignols.

Cette injure à la mémoire de sa mère fit monter la rougeur au front de Jean, qui, toutefois, ne répliqua pas.

La duchesse, pour mettre fin à la discussion, se leva.

Tout le monde l'imita.

— Eh bien ! monsieur Jean, fit Charlotte d'un air de dépit, vous cachez joliment votre jeu.

Jean s'était laissé tomber sur une chaise, devant la table, la tête entre ses mains. Sa douleur, en apprenant le mariage de Madeleine avec le comte d'Etioles, l'injustice de sa grand'mère, avaient soulevé en lui une véritable tempête qu'il cherchait vainement à dominer.

Il ne répondit pas à Charlotte, qui sortit en lui jetant un regard aigu.

Au bout de quelques instants, il tira sa montre. Neuf heures : il n'avait plus que le temps nécessaire pour se rendre chez Aline Herbaut, où Madeleine devait l'attendre.

V

Au moment où Jean luttait, pour son amour, contre son aïeule, Madeleine de Pivrac subissait une scène plus douloureuse encore de la part de sa mère.

— Jamais, jamais, lui disait-elle, je n'épouserai M. d'Etioles.

— Pourquoi donc, ma chérie ?

— Parce que j'aime Jean, et que je lui ai juré d'être sa femme.

— Peuh ! des serments d'amour !...

— Il n'y a que ceux-là qui engagent quand ils sont faits avec le cœur.

— Et tu crois sérieusement que Jean veut t'épouser ?

— Oui. Sans doute il n'ose parler de ce mariage à la duchesse, dans la crainte de lui porter un coup trop violent. Mais elle est fort âgée, et...

— C'est une femme de fer ; elle vivra jusqu'à cent ans. Or, tu en as vingt-deux. Veux-tu attendre dix ans encore, quinze peut-être ? Songe que tu es déjà presque une vieille fille !... Si tu savais ce que je souffre de voir ta beauté se flétrir, ta santé s'altérer, ta jeunesse s'écouler si tristement, quand elle pourrait être si heureuse, si brillante !...

— Mère, je suis heureuse d'abord de vivre avec toi. Et puis j'aime, je suis aimée. N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Madeleine se rapprocha de sa mère, l'entoura de ses bras par une caresse pleine de tendresse et de grâce, et élevant vers elle ses beaux yeux suppliants :

— Je t'en prie, ne me parle plus de ce comte d'Etioles, lui dit-elle. A la pensée de m'unir à cet être infirme, infirme de cœur surtout, car je le sais très égoïste, j'éprouve par tout le corps un frisson de dégoût, surtout lorsque je le compare à Jean, lorsque, à côté de cette figure de bois, j'entrevois la tête si expressive et si noble de mon ami. Je t'en supplie, ne me demande pas ce sacrifice qui est au-dessus de mes forces

Mme de Pivrac répondit par une étreinte passionnée à l'étreinte douce de sa fille.

Pendant quelques instants, elle se tut; mais de pesants soupirs soulevaient sa poitrine, et des larmes roulaient dans ses yeux.

— Quoi! tu pleures! s'écria soudain Madeleine. Est-ce que je ne t'ai pas convaincue?

Mme de Pivrac secoua tristement la tête; et les larmes qu'elle cherchait à contenir inondèrent son visage.

Madeleine regarda sa mère avec angoisse.

— Tu me caches quelque chose? Qu'as-tu, dis, qu'as-tu donc?

Mme de Pivrac essuyait ses yeux, refusant de répondre.

— Mon père... Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles?

— Ah! ma fille, c'est affreux! Comment te dire...

— Où est-il? où est-il? Car, depuis quelque temps déjà, j'ai deviné que tu ne me disais pas toute la vérité.

— D'abord, écoute, mon enfant: tu as deviné, n'est-ce pas? ce que j'aurais voulu à tout prix te cacher: notre horrible situation.

— Nous sommes ruinés, je le sais. Eh bien! quoi? Il y en a bien d'autres qui sont ruinés, et qui ne sont pas déshonorés pour cela. Nous restreindrons notre genre de vie. Au lieu de quatre domestiques, nous n'en aurons plus qu'un. Nous vendrons le château de Pivrac. Il faut bien peu de choses pour vivre quand on sait s'arranger. Et j'ai déjà songé à tout cela. Je n'osais t'en parler, puisque je voyais que tu m'en faisais mystère. Mais je suis heureuse de cette circonstance, qui me permet de m'expliquer avec toi sur ce sujet. A supposer que Jean soit déshérité par la duchesse, qui ne l'aime pas, il ne le sera point par l'amiral, qui a, au contraire, pour lui une affection particulière.

— Tu ne songes pas, mon enfant, que l'amiral mourra avant la duchesse et qu'il laissera toute sa fortune à

cette femme qui a su prendre un grand ascendant sur lui ; ou bien c'est elle certainement qui dictera son testament.

— Oh ! qu'importe ! J'aime Jean, je n'aimerai jamais que lui. Aucune considération de fortune ne pourra m'en faire épouser un autre. Je lui ai juré que, si je ne l'épousais pas, j'entrerais dans un couvent.

— Et tu prends des résolutions semblables, s'écria Mme de Pivrac, sans me consulter, moi, ta mère, qui t'adore, qui ne vis que pour toi, qui t'ai entourée de tant de soins, de tant d'amour ! Et tu me quitterais, tu m'abandonnerais !

— Oh ! non, non, mère, rassure-toi. Je ne te quitterai jamais. J'ai même fait promettre à Jean qu'il ne nous séparerait point.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? répète-le moi encore, encore. J'ai tant besoin de le croire, en ce moment surtout.

Madeleine se jeta de nouveau au cou de sa mère.

— Tu as raison, reprit Mme de Pivrac, quoi qu'il m'en coûte de te chagriner, il faut que tu saches tout. Non seulement nous sommes ruinés, mais encore fort endettés. Ton père et moi-même avons engagé notre signature, et nous ne pouvons y faire honneur. Donc, non seulement il ne nous reste rien, absolument rien ; mais nous devons à tout le monde, à tous nos fournisseurs et à tous nos amis. Voilà plus d'un an que nous vivons d'expédients ; et si tu n'épouses pas le comte d'Etioles, il ne nous reste plus qu'à mourir de faim... et de honte.

Madeleine, à ces révélations, sentait la fièvre lui monter aux joues. Elle écoutait sa mère, la bouche haletante, la pupille dilatée.

— Grâce ! grâce ! Ma mère, épargne-moi ! supplia-t-elle éperdue.

— T'épargner ! ma fille chérie. Qu'ai-je fait jusqu'à ce jour ? Ne t'ai-je pas dissimulé, tant que je l'ai pu, notre détresse ?

Madeleine restait atterrée.

Mme de Pivrac se leva, alla jusqu'à son secrétaire où elle prit une liasse de papiers et revint s'asseoir auprès de sa fille.

— Tiens, dit-elle en posant sur ses genoux cette liasse qu'elle ouvrit ; car tu pourrais croire que j'exagère pour te forcer à ce mariage.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Madeleine en regardant avec effroi ces vilaines paperasses.

— Des exploits d'huissiers. J'ai reculé la faillite le plus longtemps possible ; mais la pitié et la patience sont à bout. Moi-même, je suis lasse, épuisée, j'ai trop essuyé d'humiliations, vois-tu, je n'ai plus le courage d'affronter les reproches, les rebuffades, les menaces... Entends-tu, comprends-tu ? Si tu savais ce que je souffre aujourd'hui de sacrifier ma belle Madeleine à une vile question d'intérêt...

Madeleine, comme hébétée, soulevait un à un chacun de ces papiers, puis les laissait retomber.

Et de temps à autre, elle passait sa main sur son front avec égarement.

— Oh ! maman ! maman ! s'écria-t-elle en laissant tomber sa belle tête éplorée sur l'épaule de sa mère. Que tu as eu tort de me cacher tout cela si longtemps ! Peut-être qu'avec Jean, j'aurais trouvé le moyen de vous sortir d'embarras. Mais laisse-moi le voir, laisse-moi lui exposer notre situation. Il m'aime tant, qu'il trouvera, j'en suis sûre, le moyen de nous sauver.

— Ma fille, ma pauvre fille. Il faut bien tout t'avouer.

Elle hésita.

— Quoi ? interrogea Madeleine.

— J'ai donné ma parole à M. d'Etioles.

— Tu as fait cela sans me consulter ! s'écria Madeleine, qui se dressa superbe.

— Tu vois bien qu'il le fallait, ma chérie, répondit Mme de Pivrac, en désignant les papiers timbrés.

— Engager ma vie, mon cœur ! Oh ! non, non, cela ne se peut pas, cela ne se doit pas ! Mon cœur, je l'ai donné : il ne m'appartient plus.

— Ecoute-moi, encore, Madeleine, écoute-moi, de grâce ! reprit Mme de Pivrac, car je ne t'ai pas tout dit. Ton père est parti ; et je n'ai pas osé t'avouer où il allait. Je t'ai fait croire qu'il entreprenait un voyage d'affaires. C'était bien un voyage d'affaires en effet...

Elle s'arrêta...

— Parle, je t'en prie, parle. Maintenant, je suis préparée à tout, dit Madeleine, oppressée par une nouvelle angoisse.

— Que veux-tu ? Quand on est désespéré, on essaie de tout.

— Oh ! mon Dieu ! dis vite, tu me fais mourir !

— Eh bien ! il a emprunté une somme assez forte au comte d'Etioles.

— Et puis ?... fit Madeleine haletante.

— Il est allé jouer.

— Où cela ?

— A Saxon.

— Le malheureux ! Alors ?...

— Il a tout perdu. Tiens, lis.

Mme de Pivrac tira de sa poche une lettre froissée, qu'elle donna à Madeleine d'une main tremblante.

Madeleine, l'œil presque noir, tant l'anxiété dilatait sa pupille, prit la lettre et lut :

« Ma pauvre amie,

» C'en est fait ! Je viens de perdre mon dernier louis.

Si tu ne parviens pas à réunir quelques centaines de francs pour payer mon hôtel et mon retour, il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

» Surtout, que ma bien-aimée Madeleine ignore cette fin tragique ! Pauvre chérie ! Si j'ai fait cette dernière et folle tentative, c'était afin de pouvoir la marier selon son cœur.

» Embrasse-la pour moi. Aime-la pour nous deux. »

Madeleine ne put articuler ces derniers mots.

— C'est bien, dit-elle d'une voix éteinte. J'épouserai M. d'Etioles.

Elle renversa en arrière sa tête pâle, posa les mains sur son cœur. Il semblait qu'elle allait mourir.

Soudain elle se redressa :

— Alors, il faut lui envoyer de l'argent, tout de suite, tout de suite.

— C'est fait. J'ai dû hier frapper à cinq ou six portes. Ah ! si tu savais, à chaque refus, ce que j'ai enduré !

— Enfin, tu lui as envoyé combien ?

— Cinq cent francs.

— Peut-être ne sera-ce pas suffisant, reprit Madeleine avec fièvre. J'ai quelques bijoux, des bracelets, il faut les vendre.

— A Châteaubourg ? Au bout de cinq minutes, tout le monde le saurait.

— Qu'importe ! Il faut sauver ce pauvre père à tout prix. A mon tour maintenant de te faire une confidence. Je dois voir Jean ce soir ; car, malgré ta défense, je lui ai donné un rendez-vous. J'irai, je lui parlerai. L'amiral a pour lui une grande affection, tu le sais. Peut-être consentira-t-il à nous sauver tous. Oh ! laisse-moi me rattacher à ce dernier espoir ! En tous cas, il faut que je le voie, que je lui parle, que je me dégage tout au moins de mes serments.

— Je t'en prie, ma fille, écris-lui plutôt ! Il est si impétueux, si violent quelquefois... Ne crois pas qu'il renonce facilement à toi.

— Ne crains rien. Il a toutes les noblesses. Il saura comprendre que, devant votre détresse, le bonheur ne m'est pas permis.

— Ah ! ma fille chérie, que tu es bonne ! Je savais bien que je pouvais compter sur ton cœur.

Madeleine soupira. Elle se leva pour essayer ses forces et réagir contre la faiblesse qu'elle sentait l'envahir.

— Un dernier aveu, reprit Mme de Pivrac. J'ai permis à M. d'Etioles de venir dès demain te présenter ses hommages.

Madeleine ne put réprimer un geste de répulsion.

— C'est l'abbé de Malglaive qui doit nous l'amener. Mais d'abord n'oublie pas que tu as promis à cet excellent abbé d'aller demain matin te confesser.

— Alors, c'est lui qui est l'intermédiaire du comte d'Etioles ?

— Il est si bon ! Quel dévouement et quelle affection il a pour toi !

Madeleine distraite ne répondait pas.

— Je suis allée, continua Mme de Pivrac, il y a une quinzaine de jours, lui conter mes chagrins, mes perplexités. C'est alors qu'il a songé au comte, dont il avait deviné les sentiments. Car M. d'Etioles t'aime, paraît-il, éperdûment.

Madeleine eut un triste sourire.

— Comme il peut aimer, fit-elle.

— D'abord, il a beaucoup aimé les femmes. Et les hommes occupés de galanterie ont toujours dans le caractère un côté généreux et chevaleresque.

— A preuve, dit Madeleine avec une amère raillerie, le scandale de l'an passé.

— Quoi ! parce qu'il a plu à une misérable de lui attribuer la paternité de son enfant ?... Le père Lantier affirme que cela n'est pas. Il connaît le véritable séducteur.

— Cependant, objecta Madeleine, j'ai vu plusieurs fois cette femme sortir de chez le comte à des heures indues. Puisqu'il a eu le tort de l'attirer chez lui, il aurait dû, étant donnée sa fortune, lui accorder la somme qu'elle réclamait. Son refus ne prouve pas une très grande générosité ni des sentiments bien chevaleresques.

— Cette femme est la dernière des créatures, et tout le monde a approuvé M. d'Etioles d'agir comme il l'a fait.

— Oh ! oui, soupira Madeleine, la dernière des créatures, la plus vulgaire, la plus effrontée, la plus cynique. Et, à la pensée que j'aurai dans le souvenir de mon mari de pareilles rivales, je frémis de dégoût.

— Tu n'es qu'une enfant, ma chérie. Quand tu connaîtras mieux la vie, tu n'auras point de ces délicatesses, de ces susceptibilités.

— Jamais je ne pourrai accorder mon affection ni mon estime à cet homme.

— Mais enfin, tu consens, n'est-ce pas ? Et je puis écrire à ton père la bonne nouvelle ?

Madeleine ferma les yeux, fit un signe d'assentiment.

— Si tu lui écrivais toi-même ? dit Mme de Pivrac.

— Oh ! non ! En ce moment, c'est au-dessus de mes forces.

— Je suis vraiment cruelle, pardonne-moi.

— Cependant tu as raison, reprit aussitôt Madeleine. Il faut le rassurer tout à fait, ce pauvre père, et l'empêcher de s'abandonner à son désespoir.

Elle se leva par un mouvement brusque, alla jusqu'au secrétaire, saisit la plume ; mais au moment de formuler

l'arrêt qui allait à jamais anéantir son bonheur, elle se recueillit un instant ; car les idées tourbillonnaient confuses dans son esprit éperdu, comme des feuilles soulevées par un vent d'orage.

Enfin elle écrivit :

« Père chéri,

» Grande nouvelle ! On vient de me demander en mariage. Qui cela ? Devine. Beau nom, belle fortune. Ce n'est pas Jean de Rochemaure, qui m'aimait bien pourtant, et que j'aimais aussi. Jean est pauvre, il eût fallu attendre la mort de la duchesse et celle de l'amiral. J'aurais eu le temps de coiffer sainte Catherine. Mère m'a fait entendre raison. Je crois donc être sage en acceptant ce parti vraiment inespéré. As-tu deviné ? Non.

» C'est le comte d'Etioles.

» Décidément, je suis ambitieuse, voire même quelque peu vaniteuse. Ne trouves-tu pas que la couronne de comtesse me siéra bien ?

» Il me tarde de te dire toute ma joie. Reviens-nous vite.

» Ta petite Madeleine te saute au cou et t'embrasse de toutes ses forces. »

Elle jeta sa plume, plongea son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

VI

L'amie de Madeleine, Aline de Vosbles, avait épousé, malgré les protestations indignées de la noblesse pré-

tentieuse et ruinée de Châteaubourg, Paul Herbaut, fils d'un riche industriel qui avait conquis sa fortune par son intelligence et son travail.

Aline aimait profondément son mari, qui le lui rendait avec passion. Ils avaient deux jolis bébés... leur bonheur était ainsi complet.

Madeleine avait continué à voir son amie dans l'intimité la plus étroite, malgré les critiques de toutes les pimbèches titrées de la petite ville.

Les deux amies, du même âge à peu près, avaient été élevées chez les Visitandines. Toutes deux étaient religieuses, mais sans bigotisme. Elles partageaient même jusqu'à un certain point, sur les questions qui ne touchent pas aux dogmes, les idées élevées et indépendantes de Paul Herbaut. Toutes deux avaient des goûts délicats et des aspirations très vives vers un milieu plus artistique et plus éclairé.

Comme elles la trouvaient banale cette société de Châteaubourg, mesquine et même grotesque, avec ses prétentions nobiliaires, ses préciosités de langage, et ses croyances surannées !

Aline était jolie. Madeleine était belle.

Aline était brune, petite, un peu grasse, les yeux bons, fins et rieurs, des fossettes partout, dans les joues, au menton, au coude et aux épaules.

Madeleine, plutôt indolente et rêveuse, était blonde, d'un blond chaud, vaporeux. Sa chevelure abondante était relevée sur le haut de la tête, et de ce chignon noué négligemment tombaient de longues boucles qui contournaient la ligne élégante du cou.

De petits cheveux rétifs, frisottés, qui avaient des reflets d'étincelles, se fondaient en estompe avec l'ivoire transparent de ses tempes, où se dessinait une veine azurée, adorable.

Les yeux, d'un bleu sombre, un peu enfoncés sous

l'arcade sourcilière, calmes et profonds, semblaient un coin du ciel. Le regard, d'une douceur noyée, avait d'enveloppantes caresses. Quand il s'animait, il lançait des éclairs d'une acuité étrange, intense comme un scintillement d'étoiles.

La bouche, d'un carmin humide, était voluptueuse et tendre, avec des expressions parfois tristes, émues, qui révélaient de secrètes souffrances. Le nez, correct, avait une fine courbure et des narines un peu soulevées.

D'une pâleur rosée, le teint avait une pureté de marbre.

Que de grâce attirante dans les inflexions du cou, un cou rond, fin, d'une blancheur dorée !

La taille, un peu fléchie en avant, avait une langueur abandonnée qui semblait réclamer un appui.

Quant au pied et à la main, c'étaient des merveilles : un pied d'enfant, d'une cambrure si coquette ! Ses mains un peu allongées, d'un modelé ferme et pur, avaient d'exquises veines bleues. Les ongles, comme le dedans de la main, étaient d'un carmin si vif qu'on eût dit qu'elle venait de cueillir des fraises.

Cette beauté qui, au premier abord, n'avait rien de frappant, était singulièrement attachante par l'expression et par la délicatesse, le fini des détails.

A huit heures, Madeleine était déjà chez son amie, lui contant son immense désespoir.

Elles étaient réunies dans le boudoir d'Aline. Ce boudoir, fermé à tous les profanes de Châteaubourg, était un sanctuaire charmant, où les amies donnaient essor à leur goût pour l'originalité, où elles s'émancipaient un peu des habitudes guindées de la petite ville.

Là, en effet, tout était caprice : les stores chinois, les tentures de Karamanie, les coussins de peluche à broderies d'or, les étoffes orientales, jetées négligem-

ment sur les meubles, les sièges de toutes formes : des chaises très basses, à dossier égyptien, d'autres à dossier élevé, style Louis XIII, un divan de lampas blanc avec d'énormes coussins empilés, et des pouffs, des tabourets bizarres; deux tableaux de prix représentaient des paysages pleins de rêverie. Et puis des bibelots à profusion, de fins cloisonnés, des porcelaines fantastiques.

Dans chacun de ses voyages à Paris, le mari d'Aline se plaisait à découvrir ces objets rares.

C'était là que les deux amies passaient la plus grande partie de leurs journées : Madeleine, le plus souvent, lisant de sa voix chaude et émue, les poésies des maîtres, pendant qu'Aline brodait des bonnets et des collerettes pour ses bébés.

Tout à coup, Madeleine frissonna. Elle venait de reconnaître le pas de Jean dans la cour. Elle devint plus pâle que son fichu de dentelle ; et, posant les deux mains sur son cœur :

— C'est lui, fit-elle. Je t'en prie, ma chère Aline, laisse-moi seule avec lui. Ah ! comment vais-je lui apprendre cette terrible nouvelle !

— Du courage, ma chérie, lui dit Mme Herbaut en l'embrassant, puisqu'il le faut !..

Aline sortit.

Au même instant, le domestique annonçait : M. le marquis de Rochemaure.

Madeleine se souleva.

— Jean !

— Madeleine !

Et puis ce fut tout.

Ils succombaient sous l'émotion. Ils ne pouvaient parler. Leurs regards étaient voilés par la douleur.

Madeleine étendit les bras.

Jean fit quelques pas vers elle et tomba à ses genoux

Alors elle lui prit la tête à deux mains, et dans une sorte de vertige, elle l'embrassa follement.

— Ah ! dit-elle enfin, j'ai cru ne plus vous revoir.

Jean, à son tour, couvrait de baisers passionnés les mains de la jeune fille.

— Nous séparer ! ne plus nous aimer ! ne plus nous voir ! non ! non ! ce n'est pas possible ! s'écria Jean. Dis-le, répète-le moi, rassure-moi. En recevant ton adieu, j'ai senti mon cœur se briser, et j'accourais, malgré la défense de ta mère. Je sais, je sais tout. Mais ce n'est pas vrai, tu ne consens pas ?...

Madeleine ne répondait point.

A sa pâleur, à son visage altéré, à son regard douloureux et embarrassé, Jean comprit qu'elle consentait à son mariage avec le comte d'Etioles.

Il abandonna les mains de Madeleine.

— C'est donc vrai ! C'est vrai ! fit-il d'une voix qui ressemblait à un râle.

— Quoi ! vous savez ?...

— Oh ! taisez-vous, ne me le dites pas, taisez-vous. Je sens mon cerveau qui se brise. J'ai peur de devenir fou, de vous tuer, vous ou lui ! Je n'y vois plus.... Ayez pitié.... ma tête.... Madeleine !.... Oh ! Madeleine !....

Madeleine, devant cette douleur navrante, était elle-même éperdue. Elle lui prenait les mains, les serrait contre son cœur.

— Jean, écoutez, écoutez-moi... Si vous saviez !...

— Oh ! je sais ! Il est riche, lui ! Qui m'aurait dit que vous, Madeleine... Mon Dieu ! mon Dieu ! Tu veux donc que je meure !

D'un tempérament très nerveux, ébranlé par tous les incidents de la journée, il éprouva comme une défaillance.

Madeleine se précipita vers lui. l'étreignit avec force.

— Non, non, Jean, de grâce, entendez-moi.

Sous les baisers de Madeleine, il se ranima.

— Je ne veux rien savoir, rien. Tu es ma femme. Je ne te cèderai à personne, entends-tu, à personne! Sans doute, je suis jaloux du comte d'Etioles, mais bien plus encore de cet abbé de Malglaive, ton confesseur.

— Et c'est pourquoi vous l'avez frappé pendant le pèlerinage?

— Non, je ne l'ai pas reconnu, heureusement, car je crois que je l'aurais assommé, cet homme qui, depuis deux ans, est entre nous. Il me hait aussi. Sais-tu pourquoi? C'est qu'il t'aime.

— Lui! un prêtre! Oh! Jean, je vous en supplie, taisez-vous!

— Tous les prêtres aiment leurs pénitentes quand elles sont jolies. Est-il possible qu'un homme voie une femme dans une pareille intimité, respire son parfum, son haleine chaude, entende l'aveu des plus secrets mouvements de son cœur, sans aimer cette femme, quand cette femme surtout, c'est vous, Madeleine? Ne me l'avez-vous pas dit, d'ailleurs? il vous défend de me voir, il veut nous séparer.

— Parce qu'il regarde nos entrevues et nos baisers comme des péchés.

— Mais il vous détourne de m'aimer!

— Parce que vous n'êtes pas croyant.

— S'il a imaginé ce projet de mariage avec M. d'Etioles, c'est par jalousie, par haine contre moi.

— Vous êtes injuste, Jean; laissez-moi vous dire, vous expliquer...

Madeleine lui mit alors sous les yeux la lettre de son père.

— Que vouliez-vous que je fisse, dit-elle, devant la

ruine, le déshonneur, la saisie et cette menace de suicide ?

En face de cet immense désastre, l'ivresse de Jean se dissipa. Il reprit soudain possession de lui-même, et de nouveau il se mit aux genoux de Madeleine.

— Oh ! pardonne-moi, ma chérie, d'avoir été tout à l'heure si violent, si égoïste dans ma propre douleur. Cette situation, en effet, est horrible. Je comprends maintenant et j'admire ton sacrifice. Mais peut-être y a-t-il quelque autre moyen de nous sauver tous. Veux-tu me permettre d'essayer ?

— Que voulez-vous faire ?

— J'ai vingt-six ans, répondit Jean, je suis un homme, j'ai de l'intelligence, une instruction insuffisante peut-être, peu de notions pratiques, c'est vrai ; mais avec ton amour, si tu me le conserves, je me sens la force de soulever des montagnes, à plus forte raison de gagner une fortune pour la mettre à tes pieds. Obtiens donc de ta mère qu'elle ajourne ce mariage infâme, dégradant, une véritable prostitution.

— Sans doute. Ah ! sans doute ! mais notre situation est tellement désespérée et tellement pressante... Enfin, c'est demain que l'abbé de Malglaive doit me présenter le comte d'Etioles. Il faudra que je me prononce.

Un flot de sang monta au cerveau de Jean, il vit rouge, ses tempes sifflèrent.

— Demain, demain !... fit-il, suffoquant. Demain, ce vieux débauché effleurera de ses lèvres flétries, avec des pensées lubriques, ces mains que j'ai couvertes de mes baisers, qui sont à moi, à moi seul. Je le sens, je ne pourrais supporter un pareil supplice. Et c'est l'abbé de Malglaive qui vous le présentera ! Il veut vous donner un époux de son choix ; et s'il s'entremet dans cet immonde mariage, c'est qu'il a fait ce calcul, que vous ne pourriez aimer ce mari caco-

chyme, répulsif, et qu'un jour, lui, le confesseur, il deviendrait le confident intime, l'ami indispensable, votre amant.

— Jean, dit sévèrement Madeleine, je vous défends de parler ainsi de l'abbé de Malglaive, que vous ne connaissez pas. C'est une âme noble et un large esprit. Il a eu pitié de notre détresse, voilà tout. En nous proposant ce mariage, il n'a pas eu d'autre mobile que de nous venir en aide.

— Ah! vous le soutenez, vous le défendez! Un jour vous l'aimerez.

— Je ne souffrirai pas, Jean, repartit Madeleine avec fierté, que vous m'insultiez par de tels soupçons.

Dominé par cette attitude, Jean baissa la tête. Puis, tout à coup, s'agenouillant de nouveau :

— Pardonnez-moi, Madeleine, pardonnez-moi. Je souffre tant! Je vous supplie seulement de ne pas vous engager encore.

— Je vous le promets; mais dites-moi ce que vous comptez faire.

— Avez-vous oui ou non confiance en moi?

— Oui, mais hélas!...

— Vous doutez?

— Il y a tant d'obstacles entre nous! Ma mère, la duchesse et cette famille de Rochemaure qui nous hait.

— Mais si je romps avec ma famille?

— Vous feriez cela pour moi?

— C'est presque fait.

Il lui raconta les incidents du dîner.

Madeleine l'écoutait, haletante d'admiration et d'amour.

— Oh! je vous aime, Jean, je vous aime! Oui, je serai fière d'être votre femme. Délivrez-moi de ce comte d'Etioles que je hais, quoique je le connaisse à peine, par cela seul qu'il m'aime et veut m'enlever à vous.

Maintenant, ils étaient assis l'un à côté de l'autre. L'orage était passé. Lui soutenait de son bras la taille alanguie de Madeleine; et elle appuyait sa tête sur l'épaule de son ami. Il la berçait doucement. Ils se juraient de s'aimer toujours. Et puis il y avait entre eux de longs silences ; car les mots étaient impuissants à exprimer les sentiments qui débordaient en eux.

Onze heures sonnèrent.

Jean parut s'éveiller d'un rêve.

— Quoi ! déjà ! dit-il.

— Hélas ! fit Madeleine, il faut nous séparer. Ma mère doit être inquiète; car elle sait que je vous vois ce soir.

— Et lui aussi le sait, sans doute? reprit Jean d'un air soupçonneux.

— Qui, lui ?

— L'abbé de Malglaive ?

— Non.

— Mais demain, vous irez vous agenouiller dans son confessionnal et vous lui raconterez, comme un crime, tout ce qui vient de se passer entre nous, n'est-ce pas ? Cette heure ineffable ne vous paraîtra plus qu'un affreux péché, dont vous lui demanderez l'absolution. Et lui vous menacera de l'enfer, si vous vous abandonnez encore à mes baisers ; car ces prêtres lubriques ne voient que la concupiscence dans cette union des cœurs et des âmes. Si vous m'aimez, Madeleine, jurez-moi, vous, la femme pure et honnête, de ne plus vous abaisser devant ce fourbe, cet intrigant, ce tyran des consciences.

— C'est vous, Jean, qui me tyrannisez. La religion m'est nécessaire en ce moment plus que jamais. Si je ne me confessais point, je n'aurais pas un instant de repos. Enfin, je dois communier demain, et je ne le puis sans sacrilège après ce qui vient de se passer.

— Alors, prenez un vieux confesseur.

— Oui, vous avez raison, plus tard ; mais, pour le moment, je ne puis rompre avec lui.

— Et pour quel motif ?

— C'est que, je ne sais pourquoi, j'ai un peu peur de lui. Je le crois vindicatif. Il ne doit jamais pardonner un outrage. Je crains surtout qu'il ne se venge d'une manière terrible de votre coup de cravache.

— Et voilà l'homme que vous prenez, Madeleine, pour votre conseil et votre guide spirituel !

Un coup discret frappé à la porte interrompit la conversation des amoureux : c'était Aline.

— Eh bien ! dit-elle, il est l'heure de vous quitter.

Malgré la promesse de se revoir le surlendemain, les adieux des deux fiancés, contraints par la présence d'Aline, furent bien douloureux.

Lorsque Madeleine vit Jean descendre l'escalier qui conduisait à la cour, elle ressentit au cœur un immense déchirement.

Elle cria :

— Jean !

Puis elle s'élança sur ses traces, le rejoignit au moment où il allait ouvrir la porte, et lui jeta ses bras au cou, en sanglotant.

Leurs lèvres se cherchèrent et s'étreignirent dans un baiser fou.

VII

Le château de Rochemaure n'est distant de Châteaubourg que d'une petite lieue; et en prenant les chemins

de traverse, un bon piéton y arrive facilement en une demi-heure.

Lorsque Jean devait rencontrer Madeleine chez Aline, il s'y rendait à pied dans la crainte d'éveiller l'attention par le trot d'un cheval ou le bruit d'une voiture.

En quittant la maison du manufacturier, située sur le quai appelé autrefois, quai Napoléon, aujourd'hui, quai de la République, Jean, après avoir traversé le pont de la Semereule, longea pendant quelques instants le palais de Justice, puis le théâtre ; et pour couper au court, s'engagea dans la promenade, sorte de vaste square, alors fort obscur, attendu que les becs de gaz qui bordaient le quai ne parvenaient point à en éclairer les profondeurs.

Il marchait, plongé dans les souvenirs à la fois douloureux et enivrants de la soirée, quand soudain son attention fut attirée par des éclats de voix, des propos obscènes. Malgré l'obscurité, il aperçut une femme qui marchait vite, serrée de près par deux soldats avinés qui la poursuivaient de leurs déclarations brutales et de leurs menaces.

Jean, voyant cette femme sans défense, pressa le pas et se plaça brusquement entre elle et ses agresseurs, qu'il somma de passer au large.

Les deux soldats alors se jetèrent sur lui ; mais il les repoussa avec tant de vigueur, que les ivrognes mal équilibrés sur leurs jambes roulèrent à terre en vociférant.

— Veuillez accepter mon bras, madame, dit Jean, et me permettre de vous reconduire jusque chez vous, afin de vous préserver d'une nouvelle agression.

La dame, qu'on devinait jeune à sa démarche élégante et dégagée, posa sa main tremblante sur le bras du jeune homme.

Après quelques instants de silence :

— Puis-je du moins, demanda-t-elle, connaître le nom du galant homme à qui je dois d'être délivrée de cette grossière poursuite?

Ces mots furent prononcés avec une diction parfaite qui ne rappelait en rien l'accent un peu traînant des Châteaubouriennes.

L'émotion prêtait à cette voix harmonieusement timbrée un charme pénétrant.

— En vérité, madame, répondit Jean, me nommer, ce serait demander de la reconnaissance; et vous ne m'en devez aucune pour une action aussi naturelle

— Quel triste pays! reprit-elle. Quelle ville de cagots et de tartufes! Je ne sais vraiment à quoi a pensé notre directeur en nous amenant ici; car il faut que vous sachiez que je suis actrice, et que je passe même pour l'étoile de la troupe.

— Mademoiselle Lovely?

— C'est moi.

Jean se crut obligé de balbutier un compliment sur l'enthousiasme qu'elle avait su inspirer à la jeunesse dorée de Châteaubourg.

— Ah! ils sont bien drôles, vos jeunes gens! Vous ne sauriez croire quelles déclarations comiques m'adressent ces petits jésuites. Ainsi, aujourd'hui même, j'ai reçu une épître signée « A. de R. » C'est à mettre sous verre. Il a peur, l'ingénu, de se compromettre. Il a peur de maman, sans doute. Et si son confesseur allait le savoir! Mais la grande passion que je lui ai inspirée lui a fait tout oublier : le monde, la famille, la religion. Il est prêt à me tout sacrifier. Il se prétend de haute noblesse ; il sera très riche un jour, et il suppose qu'une comédienne ne peut résister à tant de charmes réunis.

— En effet, c'est très comique, repartit Jean. A. de R? Il se pourrait bien que je connusse ce monsieur-là..

Ils étaient arrivés à la porte de l'hôtel où logeait la comédienne.

Elle s'arrêta. Un bec de gaz éclairait alors son visage. Jean put voir dans le tremblement des paupières une émotion qu'elle ne cherchait pas d'ailleurs à dissimuler. Elle-même regardait, non sans plaisir et sans admiration, la noble et sympathique figure de son défenseur.

— Me ferez-vous l'amitié, dit-elle, d'entrer chez moi et d'accepter une tasse de thé?

— Mille grâces, madame; mais je suis attendu, répondit Jean.

— Et.... ajouta l'actrice avec une nuance de coquetterie, je ne vous verrai plus?

— J'irai vous applaudir.

— Je ne pourrai pas vous dire combien je suis touchée de ces procédés si chevaleresques, auxquels les pauvres comédiennes ne sont guère habituées!

— De grâce, madame, pas de remercîments! c'est moi qui vous suis redevable. J'ai passé l'autre soir une heure ravissante en vous entendant chanter le dernier duo de *Faust*.

— Voyez, fit-elle tout bas.

— Quoi donc?

— Ce petit monsieur, avec le col de son paletot relevé pour dissimuler son visage sans doute. Le preux chevalier craint d'être reconnu.

— Eh bien?

— Ce doit être lui, le candide A. de R. J'avais complètement oublié qu'il serait sous mes fenêtres à minuit. Il ne lui manque qu'une guitare.

Du premier coup d'œil, Jean reconnut dans cette

silhouette prétentieusement guindée, son cousin Anatole.

— Très drôle! fit-il à haute voix. Très drôle!

Et plus bas :

— La présence de ce monsieur me donne envie d'accepter votre gracieuse invitation.

Il monta donc avec elle.

La chambre de l'actrice ressemblait à toutes les chambres d'hôtel garni de province : banale, mais propre ; rideaux de mousseline blanche à ramages, tapis de feutre, meubles d'acajou.

Au milieu, une table ovale, recouverte d'un tissu algérien, maculé. Sur cette table se trouvait un énorme bouquet.

La comédienne s'en approcha vivement.

— Voyons qui s'est permis? Quoi de si belles roses à Châteaubourg! Mais c'est merveilleux, voyez donc!

Elle écarta les fleurs et découvrit un billet, qu'elle déploya.

Elle lut:

« Celui qui ose vous offrir ces fleurs à vous, fleur comparable...

— N'est-ce pas du dernier galant?

» Se meurt d'amour pour vos beaux yeux.

» Il est sous vos fenêtres, espérant que vous daignerez par un signe lui faire comprendre que vous n'êtes point indifférente à cette incommensurable passion. Il met son cœur à vos pieds, en attendant qu'il puisse y mettre sa fortune.

» Votre adorateur, for ever.

» A. de R. »

— Tenez, dit l'actrice, faites-moi le plaisir de lui

jeter son bouquet, dont je ne veux pas plus que de son cœur et de sa fortune.

— Il sera duc un jour, fit observer Jean

— Ce petit bonhomme si prudent? S'il est prudent à cet âge, que sera-ce plus tard? Et déjà insolent avec les femmes ! Jetez-lui son bouquet.

— Très volontiers. Et même, dit Jean, rien ne peut m'être plus agréable.

Il ouvrit la fenêtre et aperçut le pusillanime amoureux, qui se dissimulait derrière un pilier de l'hôtel de ville. Jean, alors éclairé en plein par la lune, qui, en ce moment perçait les nuages, lança le bouquet dans cette direction.

Puis il referma la croisée.

Le domestique de l'hôtel venait de déposer sur la table un plateau sur lequel le thé se trouvait servi.

L'actrice s'était débarrassée de son vêtement et de la mantille qui lui couvrait la tête.

Elle était vraiment ravissante. Ses yeux pétillaient de malice et d'esprit; son regard clair, franc, était provocant, sans effronterie. Ses belles prunelles vert de mer, sous leurs paupières frangées de longs cils noirs, lançaient par saccades des éclairs. Ses lèvres un peu grasses et purpurines étaient voluptueusement attirantes. Le sourire était éblouissant.

Coiffée très bas, les boucles de ses beaux cheveux bruns contournaient le cou d'un mouvement plein de grâce. La cambrure de la taille était à la fois décidée et flexible. De la manche mi-courte sortait un bras rond et fin. Et quelle main d'enfant! si blanche avec des ongles carminés : une merveille!

— Depuis mon arrivée dans ce pays maussade, dit-elle, vous êtes le premier homme qui pénétriez dans ma modeste chambre d'hôtel. Je ne pose pas pour la vertu farouche; mais on n'achète pas mes faveurs. En

ce sens, je suis une femme honnête, plus honnête peut-être que ces sainte-nitouche que je vois passer tous les matins, un livre de messe à la main, pour aller conter leurs peccadilles au beau vicaire. Vous le connaissez, ce bel abbé, la coqueluche des dames de Châteaubourg ?

— Parfaitement. L'abbé de Malglaive. J'ai même eu le plaisir de lui administrer ce matin une vigoureuse correction.

— Bah ! Vous avez donc tous les courages et toutes les audaces ?

— Mon Dieu ! non ; mais je ne souffre pas qu'un monsieur, parce qu'il porte une soutane, se croie le droit de m'insulter et de me faire la loi. La sottise et la bassesse m'écœurent. La domination que voudrait exercer cet impudent farceur me révolte. Mes audaces, comme vous dites, m'ont acquis dans ce pays une assez mauvaise réputation. Le héros que vous voyez devant vous passe pour un garnement qui fera un jour le désespoir de sa famille et la honte des jésuites qui l'ont élevé. On n'est même pas éloigné de me regarder comme un peu toqué.

La comédienne le contemplait avec ravissement.

— Vous vivez, vous, reprit Jean, dans un monde où l'on se moque des sottes convenances, du qu'en dira-t-on, où toutes les excentricités sont tolérées et admises. Tandis que moi, qui ai peut-être une nature d'artiste et qui ai, en tout cas, un furieux amour d'indépendance, je me heurte à tout instant contre un milieu absolument correct, guindé, religieux à outrance et plus royaliste que le roi.

— Ah ! je vois cela d'ici : des momies ! Et vous qui paraissez avoir des nerfs et du sang !

—Jugez si je me morfonds dans ce monde-là, et si j'y commets à tout instant des bévues ! De quelque côté

que je me retourne, ou je donne des taloches ou j'en reçois. Déjà, chez les jésuites, je me suis fait l'organisateur d'un complot qui avait pour but de nous insurger contre les révoltantes injustices d'un bon père, aujourd'hui le supérieur des jésuites. Vous comprenez quelle réputation il doit me faire. On me renvoya, fort heureusement; car j'étais décidé à prendre la fuite. Alors on me donna pour précepteur un prêtre ignare, qui ne put réussir à m'apprendre son mauvais latin, attendu que je n'ai jamais compris la nécessité de cette langue morte. Il m'enseignait aussi l'histoire, étude insipide s'il en fut, car chaque page ressemble à celle qui précède et à celle qui suit : toujours des batailles perdues ou gagnées par des rois, ou indolents, ou imbéciles, ou débauchés, ou féroces. Quoique j'aie beaucoup lu et me sois instruit de mon mieux dans les sciences positives, mon instruction n'a rien de classique. De plus, je suis pauvre. J'ai des parents riches; mais je serai certainement déshérité; car il m'est impossible de faire une courbette en vue d'un héritage. Comme je ne suis pas né flatteur, on croirait plutôt que je m'applique à être désagréable envers ceux que mon intérêt serait de ménager. Vous le voyez, hein? je suis complet. Aujourd'hui, je me suis fait presque chasser de la maison paternelle, d'abord pour mon coup de cravache,puis pour avoir représenté les pèlerins de la Vierge Noire sous des figures d'animaux assortis; enfin pour avoir osé dire en pleine table que j'étais républicain. Voilà pourquoi j'ai éprouvé une certaine volupté à jeter à Anatole son bouquet; car votre amoureux est mon cousin : Anatole de Rochemaure! le phénix de la famille, le Benjamin des jésuites! Telle est, ma belle amie, l'histoire de votre protecteur. Vous voyez qu'elle est assez triste; et qu'il vous serait désormais d'un mince secours dans la vie.

Pendant qu'il parlait, l'actrice, qui se connaissait en hommes, le détaillait avec une curiosité admirative. Elle semblait subjuguée par le regard tantôt intense et profond, tantôt simplement bon enfant de ses yeux gris-bleu, striés de points d'or, à reflets noirs, et par ce sourire lumineux, éclatant, aux lèvres larges, d'une expression souvent attendrie, aux dents petites, bien rangées, étincelantes.

Le profil était fier et puissant.

Sa chevelure brune, soulevée en ondulations vigoureuses, que la lumière teintait de lueurs fauves, encadrait un front large, un peu rejeté en arrière, comme chez tous les hommes braves jusqu'à la témérité.

La moustache était fine et soyeuse ; le teint uniformément rosé était bruni par le soleil.

Et puis des mains et des pieds de race. Dans ces belles mains nerveuses, aux doigts retroussés, on sentait circuler un sang généreux, on devinait un sang de peuple affiné par le croisement aristocratique.

Cette distinction jointe à cette vigueur, à cette vraie jeunesse, charmait la diva, habituée à ne voir que des hommes efféminés, usés avant l'âge.

— Êtes-vous allé à Paris ? lui demanda-t-elle.

— Sans doute ; mais je ne l'ai jamais habité. La première raison, elle est majeure, c'est que je n'ai pas de fortune. La seconde, c'est que ma grand'mère, la forte tête, le tyran de la famille, qui pourrait seule me donner les moyens d'y vivre, ne le veut pas. Elle prétend que j'y perdrais le peu de raison qui me reste.

— Pauvre enfant ! ne put s'empêcher de soupirer l'actrice.

— En effet, je ne suis pas heureux ; car je ne vous dis pas la moitié de mes chagrins.

— Voyons, confiez-les-moi. Vous m'intéressez vivement.

— C'est impossible, répondit Jean, qui ne voulait pas profaner par une confidence à cette inconnue le souvenir de Madeleine.

— Chagrin d'amour ?

— Il faut que je vous quitte, dit-il. En restant plus longtemps, je risquerais de vous compromettre.

— Eh bien ! ça m'amuse de me compromettre avec vous. J'ai de par la ville deux ou trois adorateurs qui feront demain de tristes figures. J'ai recueilli à Châteaubourg une jolie collection d'autographes avec lesquels je me promets de rire un peu, quand je serai de retour à Paris.

Elle ouvrit le tiroir de la table.

— Tenez, cette lettre, par exemple, je ne sais pourquoi, mais elle respire un parfum de sacristie. Écoutez :

« O divine et diabolique créature !... »

— Hein ! comment trouvez-vous ce début mystique ?

» Maudite soyez-vous pour avoir jeté dans mon âme le feu de la concupiscence ! Et cependant il est des instants où je vous bénis de m'avoir révélé des extases que je ne connaissais point. Hier, dans la cathédrale, quand votre voix céleste a retenti sous la voûte sacrée, je me suis cru transporté dans des sphères éthérées, infinies. Est-il possible de vous entendre et de ne pas adorer celle qui vous fait connaître de pareilles félicités ?

» Oh ! laissez-moi vous dire quel amour insensé s'est emparé de tout mon être !

» Vous voir, me coucher à vos pieds, entendre cette voix incomparable me dire : Je vous aime ! A ce prix, je vendrais mon âme à Satan, j'accepterais la damnation éternelle.

» Si vous saviez quel cœur s'offre à vous ! Les ten-

dresses ineffables des anges jointes aux dévorantes ardeurs des réprouvés.

» Refuserez-vous une heure, une minute de bonheur à cet homme jusqu'alors chaste, impeccable, invincible, et à qui un seul de vos regards a tout fait oublier ?

» Ma position m'oblige au plus grand mystère. Si vous daignez me répondre, veuillez donc m'adresser un mot, poste restante, aux initiales A. L. D., et me désigner une heure, un endroit où je puisse vous voir, vous entretenir quelques instants. »

— C'est vraiment burlesque, dit Jean.

— Devinez-vous ?

— Non.

— Moi, j'ai un doute.

— Qui donc ?

— Le beau vicaire.

— Bah ! Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— C'est que l'autre jour j'ai chanté dans la cathédrale, et, lors de la répétition, il était à l'orgue auprès de moi. Il me regardait beaucoup, avec des regards pleins de concupiscence, pour parler son langage ; et je me suis amusée à lui faire perdre la tête.

— Vous êtes donc coquette ?

— Non, mais je m'ennuie tant ici, que cela m'a paru drôle de troubler ce saint homme « impeccable, invincible. » Nous avons, nous autres, de ces idées-là.

— Et qu'allez-vous lui répondre ?

— Mon intention est de le laisser livré à toutes les tentations de la chair. Sont-ils drôles avec leur baragouin : la chair, la luxure, la concupiscence ! Pouah ! ils me dégoûtent. Et puis, un prêtre, ça doit sentir le cierge, l'eau bénite, la poussière de sacristie.

— Oh ! pour venir au rendez-vous, il quitterait la soutane et se parfumerait !

— Est-ce que vous m'engagez à le recevoir ?

— Pour vous amuser...

— Eh bien ! à une condition, c'est que vous serez dans la coulisse, et que vous interviendriez si le monsieur devenait trop pressant.

— Oh ! cela, je vous le promets.

— Alors, je vous écrirai. Votre adresse ?

— Jean de Rochemaure, au château du même nom.

Il se leva.

— Allons ! fit-il, j'ai pitié d'Anatole ; car nous habitons sous le même toit ; et je le vois, attendant mon retour, se rongeant les poings de colère et d'impatience : les deux cousins ennemis.

— Vous partez, décidément ? interrogea l'actrice avec un regard plein de regret.

— Me permettrez-vous de vous baiser la main ? Le très léger service que je vous ai rendu m'interdit de réclamer toute autre faveur.

— Je comprends, dit l'artiste, qu'on vous regarde comme un original. Du moins, vous reverrai-je bientôt ?

— Hélas ! je traverse une crise terrible ; et je ne sais où je serai demain.

— Mais vous viendrez à Paris. Paris est votre domaine. Là seulement on saura vous comprendre. Forcément nous nous rencontrerons, nous nous retrouverons ; car j'en ai assez de ces tournées de province. Je vais rentrer prochainement à Paris, et je n'en sortirai plus. Ces trois mois m'ont paru si longs !

— Il y a là-bas quelqu'un qui vous attend, sans doute, que vous aimez.

— Est-ce que nous avons le temps d'aimer, nous ? Tous les luxes, excepté celui-là. De temps à autre un caprice ; et puis la lutte pour la vie, pour le succès nous entraîne, nous emporte, sans que nous ayons seulement le temps de nous demander si nous avons un

cœur. La vie à outrance, tel est notre lot. Au reste, je ne comprends que deux sortes d'existence : ou la tranquillité monotone de la vie bourgeoise avec tous ses discrets bonheurs, ou cette vie échevelée, qui étourdit, qui grise, et qui empêche de s'appesantir sur les laideurs de l'humanité.

— Oh ! oui, répliqua Jean, l'humanité est laide ! Et s'il n'y avait quelques femmes adorables comme vous, la vie serait insupportable. Je garderai un souvenir délicieux de cette heure charmante. Demain, ma destinée va se décider sans doute.

— Elle est bien heureuse, celle que vous aimez , dit l'actrice avec un doux et triste sourire.

— Elle souffre, au contraire, d'horribles angoisses.

— Alors, c'est qu'elle craint de vous perdre.

— Vous me flattez.

— Non, je dis ce que je pense.

Jean, avec une grâce de grand seigneur, prit la main de Lovely, et la baisa avec respect.

Au moment où il mettait le pied dans la rue, une heure sonnait à la cathédrale.

Après avoir fait quelques pas, il se retourna. Il vit l'actrice à sa fenêtre, qui le regardait s'éloigner.

Il lui fit un grand et élégant salut.

— Quelle ravissante femme ! se dit-il. Ah ! ma pauvre Madeleine ! comme il faut t'aimer pour rester indifférent à tant de charmes !

Et la piquante figure de la diva fut aussitôt voilée par la chaste image de sa fiancée.

Il ne songea plus qu'aux douloureuses révélations que lui avait faites Madeleine.

VIII

Yvonne, cette jolie enfant qui avait remis à Jean la lettre de Madeleine, était la fille de Claude Bertin, qui remplissait à la fois, au château de Rochemaure, les fonctions de garde et de jardinier.

Bertin était spécialement chargé de l'entretien des massifs et des parterres. Sa femme et sa fille se tenaient dans la maisonnette située au bas de la grande allée de tilleuls qui conduit au château, et remplissaient l'office de concierges.

Avant de partir pour le pèlerinage, Anatole était venu dire à Bertin qu'il lui fallait le soir même un magnifique bouquet, composé des fleurs les plus rares.

Donc, Bertin avait coupé les plus beaux spécimens de sa collection et les avait apportés à sa fille en lui ordonnant d'en composer un bouquet que M. Anatole lui avait particulièrement recommandé.

Yvonne avait dix-sept ans; elle était petite, mignonne. Elle avait de superbes cheveux châtain-foncé naturellement ondulés, avec de merveilleux reflets d'or en fusion. Le front était doux, pur, un peu bombé. De longs cils châtains dorés à l'extrémité, relevés sur la paupière, donnaient à ses grands yeux noirs, timides et candides, une expression étonnée, d'une saveur irritante.

Dans son teint tout rose, sa bouche ressemblait à une fleur de pourpre. Le nez était correct, un peu en-

fantin. Le menton, troué d'une fossette, avait une grâce et une bonté charmantes.

La chair de ses bras bien modelés comme ses petites mains fines, était dorée par le soleil.

Etant enfant, elle était si jolie, si fraîche, si blonde, que la duchesse de Rochemaure l'ayant aperçue un jour au milieu d'un parterre, l'avait surnommée Fleurette. Et en effet, son visage avait le carmin, le velouté et l'éclat des plus belles fleurs.

Le rachitique rejeton des Rochemaure et des Schrewsbury, issu de double race royale, avait regardé ce frais bouton de rose avec des convoitises d'homme blasé et désœuvré ; et, se prévalant, à part lui sans doute, des anciens droits du seigneur, — car il admettait encore tous les préjugés nobiliaires du passé, — il avait profané la fille de ses anciens et dévoués serviteurs. Pour séduire cette enfant, il n'avait pas craint de lui promettre qu'il la ferait un jour duchesse ; et la naïve Fleurette l'avait cru.

Mais tout à coup, sans cause, il s'était refroidi. Alors un doute, une crainte horrible, ou plutôt une certitude, avait soudain jailli dans l'esprit d'Yvonne : il en aimait une autre !

Puis un jour, elle avait entendu parler d'une jeune fille du voisinage qui s'était noyée parce qu'elle allait être mère, et que son amant l'avait abandonnée.

Etre mère ! Jamais elle n'avait songé à un pareil malheur, à une pareille honte. Il se pouvait donc qu'un instant d'oubli, un moment d'ivresse fût châtié par le déshonneur de toute la vie !

A cette pensée, elle sentait un frisson de mort lui courir entre les deux épaules ; elle en devenait blême, ou le feu lui montait aux joues et l'aveuglait presque.

Elle devint tout à coup languissante. Elle ne man-

geait plus ; et des bouffées de chaleur lui montaient à la tête. Elle avait de poignantes insomnies.

Trois mois s'écoulèrent dans ces tristesses, ces angoisses, accompagnées d'un dégoût profond de la vie.

Un jour, comme elle travaillait près de la fenêtre encadrée de liserons et de rosiers grimpants, soudain elle s'arrêta de coudre, jeta un cri, ou plutôt un râle et s'évanouit.

Elle venait de sentir dans son sein un tressaillement.

Elle attendit le soir avec quelles perplexités !

Elle chercha à rejoindre Anatole. Elle n'y parvint pas ; car il la fuyait de plus en plus. Et c'est pourquoi toute la journée du lendemain, elle avait pleuré, pourquoi Jean lui avait vu les yeux rouges, pourquoi, à ses questions, elle s'était enfuie en sanglotant.

Une fois rentrée, elle s'était mise à composer ce bouquet et l'avait arrosé de ses larmes ; car ce bouquet, elle n'en pouvait douter, était destiné à une femme. N'avait-il pas dit : « Les plus belles fleurs, les plus rares. » Donc, il en aimait une autre ; mais qui ? Qui ? Oh ! elle le saurait, elle voulait le savoir !

Peut-être était-ce une jeune fille qu'il devait épouser.

A tous moments, elle éprouvait comme des vertiges, et les fleurs tombaient de ses doigts.

Posant les mains sur son cœur, elle restait quelques instants toute pâle, les yeux fixes, les deux bras pendants à ses côtés, dans l'attitude d'un désespoir sans issue.

Cependant, sa droiture native se révoltait contre tant de mensonges, de perfidie, de scélératesse. Elle se rappelait cette phrase que lui avait cent fois répétée Anatole : « Un Rochemaure n'a qu'une parole ». Un Rochemaure ne mentirait point à un homme, à plus forte raison à une femme, à une pauvre fille, qui n'a-

vait eu d'autre tort que d'avoir cru en lui et de l'avoir trop aimé.

— C'est impossible, se disait-elle, c'est impossible ; il n'est ni lâche ni méchant. Et lorsqu'il saura... il me reviendra. Je vais lui écrire.

Elle prit sa plus belle feuille de papier et traça ces mots :

« Monsieur Anatole,

» Voilà le bouquet que vous avez demandé. C'est moi qui l'ai fait le mieux que j'ai pu, bien que j'eusse le cœur déchiré. Il faut absolument que je vous parle. C'est pour moi une question de vie ou de mort ; car si vous refusiez de m'entendre, je n'aurais plus qu'à me jeter dans la Semereule.

» Je vous attendrai ce soir à neuf heures, dans la serre, comme autrefois.

» Je vous en prie, ne manquez pas : je suis désespérée.

» Votre Fleurette. »

Elle porta elle-même le bouquet et la lettre qu'elle recommanda beaucoup au vieux valet de chambre.

Quand Anatole revint du pèlerinage, il prit le bouquet, le retourna en tous sens, se demandant s'il était digne de la diva de Châteaubourg.

Il le jugea ainsi ; car un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres.

— Sans doute, pensa-t-il, un bracelet de vingt mille francs ferait mieux son affaire ; mais, à défaut de bracelet, ces fleurs sont vraiment superbes. Et puis, pour entrer en matière, c'est plus délicat. Cette adorable femme sera sensible à ce galant procédé. Mon nom, la fortune qu'on nous suppose lui seront un garant de ma générosité à venir.

Ses yeux tombèrent alors sur la lettre d'Yvonne.

Il l'ouvrit avec un mouvement d'humeur.

— Quelle petite sotte! exclama-t-il avec colère. A quoi pense-t-elle de m'écrire et de faire déposer sa lettre dans ma chambre? Elle est folle, absolument folle, je la tancerai sévèrement.

Il parcourut les premières lignes.

— De la jalousie, à présent! s'écria-t-il en froissant le billet, sans achever de le lire. Est-il rien de plus ennuyeux qu'une femme qu'on n'aime plus!

A dîner, il mangea de bon appétit, et, comme nous l'avons vu, il se montra de fort belle humeur, surtout quand on attaquait son cousin Jean. Et pensant tout à la fois à Fleurette et à la belle Lovely, dont il espérait vaincre aisément les résistances, il se traitait intérieurement d'heureux scélérat.

Quelque temps après le départ de Jean pour Châteaubourg, il disparut à son tour, remonta dans sa chambre, prit son paletot, son bouquet et partit à pied comme Jean; car il comptait passer la nuit dans les bras de la belle actrice et ne revenir qu'au jour.

Comme il n'avait pas lu la lettre d'Yvonne jusqu'au bout, il descendit par la contre-allée qui longeait la serre.

Yvonne put donc le voir passer, tenant à la main son bouquet enveloppé de papier blanc.

Un instant, elle crut qu'il allait entrer; et son cœur battit à se rompre. Il ne tourna même pas la tête de son côté.

Alors, à moitié folle, elle voulut s'élancer sur ses pas, l'appeler; mais ses jambes fléchirent, et son gosier ne put articuler aucun son.

Elle éprouvait dans tout son être un déchirement si douloureux qu'elle pensa mourir.

Elle resta quelques instants inerte, atterrée, éper-

due, n'ayant plus de pensée, incapable de prendre une résolution.

C'en était fait. Il ne l'aimait plus ; car elle ne doutait pas qu'il n'eût reçu sa lettre. Il savait donc qu'elle l'attendait et qu'il s'agissait pour elle d'une question de vie ou de mort. Et néanmoins, il passait devant la serre sans entrer, comme pour la braver et lui faire comprendre qu'elle n'était plus rien pour lui. Et il portait à une autre le bouquet encore humide de ses pleurs.

Tout à coup cependant elle se redressa.

Pourquoi n'oserait-elle pas lui demander une explication et le sommer de tenir ses promesses ?

Elle fit un effort, et surmontant sa faiblesse, elle ouvrit la porte de la serre.

Il était trop tard : Anatole avait disparu.

Elle n'osa point l'appeler, de crainte qu'on n'entendît sa voix.

Elle attendrait donc son retour.

Mais s'il ne revenait pas, s'il passait la nuit auprès de cette femme, de cette inconnue ?

Pour la seconde fois, une jalousie aiguë lui mordit le cœur.

— C'est cela. J'irai à sa rencontre, se dit-elle. Je lui demanderai d'où il vient, à qui il aura eu le courage de donner mon bouquet, à qui il ose dire qu'il l'aime, pendant que moi, je meurs.

Au lieu de rentrer, elle s'achemina en marchant avec fièvre dans le sentier qu'avait dû prendre Anatole.

Arrivée sur une petite éminence, elle aperçut une ombre qui bientôt se perdit dans la brume.

Alors elle s'accroupit sur un tronc d'arbre, et, la tête dans ses mains, elle sanglota.

Tout le jour, elle avait dû se contraindre, essuyer furtivement les larmes qui lui venaient aux paupières

Maintenant que personne ne la voyait, elle se sentait un peu soulagée en pleurant à plein cœur.

— S'il ne veut rien entendre, pensait-elle, alors j'en finirai tout d'un coup.

Elle regardait la Semereule ; il lui semblait voir sur les frissons de l'eau, entre les ombres des saules, se dessiner les vêtements de la pauvre noyée dont on lui avait raconté l'histoire.

Elle reprit sa marche, suivant le sentier qui longeait la rivière, s'arrêtant parfois, pour choisir l'endroit où elle pourrait trouver la mort la plus prompte, la plus sûre.

Elle attendit ainsi jusqu'à une heure du matin.

La lune s'abaissait déjà vers l'horizon. Ses clartés, devenues tremblantes, timides, n'éclairaient plus que faiblement un côté du paysage, le côté de la mer, laissant Châteaubourg dans la nuit.

De son regard anxieux, elle cherchait à percer ces pâles ténèbres. Enfin, elle aperçut une silhouette noire qui s'avançait. Ce devait être lui.

— Ah ! j'étouffe, murmura-t-elle en posant les mains sur sa poitrine.

Et, en effet, son cœur battait avec tant de violence, que la respiration lui manquait.

Elle se dissimula derrière le tronc évidé d'un saule.

Bientôt Anatole ne fut plus qu'à quelques pas d'elle.

Il semblait morne, et, de temps à autre, il articulait à demi-voix des phrases inachevées :

— Il me le paiera !... Je me vengerai... Nous verrons bien. Ah ! d'une manière terrible !.. me jeter mon bouquet dans le ruisseau ! C'est bon ! On saura où il a passé la nuit. La duchesse... Ah ! ah !... l'amiral et sa Madeleine aussi, quand je devrais le lui écrire.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'arbre

derrière lequel Yvonne s'était blottie, elle se montra soudain.

Il tressauta.

— C'est moi, fit Yvonne d'une voix tremblante.

— Toi ? Vous, ici, à pareille heure ?

— Je vous l'ai écrit : il faut absolument que je vous parle.

— Tu m'as écrit, quand donc ?

— Je vous ai envoyé une lettre avec le bouquet. Est-ce que vous ne l'avez pas lue ?

— Ma foi non ! J'étais pressé... balbutia-t-il. Mais à quoi penses-tu de venir m'attendre là, sur le chemin ? Si quelqu'un nous voyait, nous reconnaissait ! Tu ne réfléchis donc pas que cela pourrait te compromettre ?

— Ah ! je le suis, compromise, plus que compromise, perdue... oui, perdue !...

Les larmes lui coupèrent la voix.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Anatole avec impatience.

Elle lui confia alors ses horribles appréhensions.

— Et c'est moi que tu oses accuser d'être le père de cet enfant? Ah! la bonne histoire!

Au premier moment, Yvonne, profondément blessée par cette réponse brutale, ne put parler.

— Qui voulez-vous que ce soit? demanda-t-elle enfin.

— Que sais-je? Il ne manque pas de jeunes garçons qui te font la cour.

— Et vous croyez que...

Elle ne put achever. Une pareille injure, à elle : c'était le dernier coup.

— Ma chère, quand une fille s'est donnée une fois, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne recommence pas avec un autre.

— Anatole, monsieur, c'est infâme ce que vous dites là!

Elle s'appuya contre l'arbre, car ses genoux tremblaient d'indignation.

Des sanglots convulsifs l'ébranlaient.

— Allons! allons! cesse de pleurer, ma chère Fleurette. A quoi cela t'avancera-t-il?

— Que faire? que devenir?

— Ma foi! ma pauvre fille, va le demander à celui qui t'a mise dans cet état. Quant à moi, je ne ferai rien pour toi. Tu le sais, je ne dispose d'aucun argent; et la duchesse est très sévère sur ces sortes de peccadilles.

Peccadilles! Maintenant ce grand amour, toutes ses promesses, toutes ses tendres protestations qui lui avaient enchaîné le cœur, ce n'étaient que des peccadilles! Elle perdue, déshonorée, désespérée: peccadille! Et il lui parlait d'argent! Il croyait qu'elle demandait de l'argent!

Chaque mot sec de cet homme, c'étaient autant de coups qui la brisaient et qui sapaient son amour dans sa racine.

Sans doute, elle ne formulait pas toutes ces pensées qui lui venaient à l'esprit confusément, sans suite. Elle sentait, elle souffrait, elle ne raisonnait point.

Maintenant, elle grelottait, malgré la chaleur; et ses dents claquaient.

— Eh bien! qu'as-tu donc? demanda Anatole.

— Rien.

— Voyons, Fleurette, il faut rentrer.

— Non.

— Tu vas passer toute la nuit ici?

— Non.

— Les choses s'arrangeront. Tes parents t'aiment bien. Allons, sois raisonnable. Hein? tu me le pro-

mets? Alors, je te quitte; car, vois-tu, si l'on nous apercevait ensemble, à pareille heure... Adieu!

Yvonne ne répondit pas.

Il partit.

Par un mouvement instinctif, un mouvement de désespérée, elle se pencha en avant, étendit les bras, ouvrit la bouche pour l'appeler une dernière fois. Mais elle ne fit que balbutier faiblement:

— Anatole! Anatole!

Elle tomba à terre comme privée de connaissance.

Elle resta ainsi près d'un quart d'heure, ne sachant au juste si elle vivait encore ou si elle était morte. Elle ne reprit que lentement le sentiment de l'existence; mais le souvenir de son horrible situation ne l'avait pas quittée. N'étant plus aimée, elle n'avait qu'un parti à prendre, se noyer comme l'autre.

Elle se releva, fit quelques pas vers la rivière.

Mais, au moment de s'y précipiter, l'instinct de la conservation la fit reculer. D'ailleurs, cette place était mauvaise, l'eau n'était pas assez profonde; et sur la rive croissaient de grands roseaux auxquels elle pourrait s'accrocher involontairement.

Elle remonta donc encore le cours de la Semereule. Enfin, elle arriva à un petit tertre à pic sur la rivière, et au-dessous duquel se dessinait un large trou sombre où l'eau semblait immobile, tandis que tout autour l'onde se zébrait en frissons argentés par les lueurs mourantes de la lune.

Ce fut l'endroit qu'elle choisit pour son tombeau. Son corps irait jusqu'au fond du trou. On ne la retrouverait pas.

Alors, elle s'agenouilla :

— Mon Dieu! dit-elle, j'ai été coupable; mais je suis bien punie. Aussi, j'espère que vous me pardonnerez. C'est mal de m'ôter la vie; mais vous voyez

bien que je ne puis faire autrement. Mes parents me chasseraient; et ils auraient tant de chagrin, qu'il vaut mieux pour eux comme pour moi que je me donne la mort. Je me repens de tout mon cœur. Mon Dieu, pardonnez-moi.

Elle se leva, et sans plus d'hésitation, fermant les yeux, elle se précipita dans la rivière.

En ce moment, Jean, qui revenait de Châteaubourg, passait précisément sur le pont situé à cent mètres de là, et au bout duquel se trouvait le sentier qu'il devait suivre.

Il vit donc cette forme humaine traversant l'espace; et il entendit dans l'eau le bruit de sa chute.

Il courut aussitôt dans cette direction, se pencha sur le gouffre, aperçut un vêtement surnager, puis un bras s'agiter, puis une tête.

Aux longs cheveux flottants, il reconnut une femme.

Aussitôt, il jeta bas son paletot, son veston et plongea. Au bout de quelques secondes, il revenait à la surface, en soutenant d'un bras le corps inanimé d'Yvonne.

Lorsqu'il l'eut ramenée sur la rive, quelle ne fut point sa stupéfaction en reconnaissant la fille de Bertin!

— Comment! c'est toi? pauvre mignonne! Quelle folie t'a donc prise de vouloir te noyer?

Et en même temps il la frictionnait. cherchant à la réchauffer, à la ranimer.

Yvonne avait été simplement étourdie, suffoquée par l'immersion. L'asphyxie n'était pas commencée.

Jean la mit sur ses pieds.

— Voyons, chérie, comment cela est-il arrivé? Pourquoi te jeter à l'eau?

Mais Yvonne ne pouvait parler, elle grelottait.

Jean l'enveloppa dans son paletot.

— Maintenant, dit-il, nous allons courir tous les deux pour nous réchauffer.

— Non, répondit Yvonne, qui résistait. Je veux mourir. Je ne veux point rentrer chez mes parents; car bientôt ils me chasseraient, me maudiraient.

Jean, qui déjà avait deviné qu'Anatole n'était point étranger à ce désespoir, lui eût promptement arraché son secret.

— Ecoute, chère enfant, si ce lâche te laisse dans l'embarras, je te promets, moi, de tout arranger. Promets-moi seulement qu'en retour, tu n'attenteras plus à ta vie.

— Oh! que vous êtes bon, vous! je vous le promets.

— Jure-le.

— Je vous le jure.

Jean prit la main d'Yvonne; mais à tout moment les jambes de la pauvre enfant fléchissaient.

Alors il la souleva dans ses bras et l'emporta en lui disant de douces paroles attendries qui achevèrent de la consoler.

A quelque distance de la maison du garde, il la posa à terre.

— Maintenant, dit-il, va vite te coucher, réchauffe-toi bien surtout. Dès demain matin je m'occuperai de toi.

Yvonne ne put seulement le remercier, tant elle était émue, tant son cœur débordait de reconnaissance.

En approchant du château, Jean, à son grand étonnement, aperçut trois fenêtres éclairées : l'une, au rez-de-chaussée, c'était celle de l'office, et deux, au premier étage, celles d'Anatole et de Charlotte.

Anatole, cela se concevait. Il venait de rentrer, il donnait essor à sa colère, et méditait quelque vengeance.

Mais pourquoi Charlotte veillait-elle ? Souffrait-elle ? Pensait-elle à lui ?

Sans se faire aucune illusion sur la profondeur du sentiment qu'il avait pu lui inspirer, cependant il éprouvait quelque peine d'avoir blessé son amour-propre, et peut-être meurtri son cœur, en avouant aussi hautement son amour pour Mlle de Pivrac.

— Pauvre fille ! se disait-il. La déception du premier amour est toujours si cruelle !

Comme il entrait dans le vestibule, le bruit d'une vive altercation frappa ses oreilles.

— Espèce de calotin ! disait une voix rude. Fourrer ses gros doigts dans mes pâtés et dans mes galantines pour en arracher les truffes ! Faire tourner mes gelées et mes crêmes ! Et ça vous prêche la pénitence et l'abstinence ! Je me plaindrai à la duchesse. C'est temps que ça finisse.

— O Jérôme ! répondait une voix chevrotante, tu es un grand homme. O ! Jérôme ! calme ta colère ! tu es un cuisinier de génie. Tu as devant toi le plus reconnaissant de tes admirateurs ; et même il n'y a que moi qui sache t'apprécier ici. Tous les autres ne sont que des profanes, qui engloutissent tes chefs-d'œuvre sans penser un seul instant au grand artiste qui les a produits. Tandis que moi, Jérôme, je les savoure avec volupté, je les délecte, en reportant vers le créateur de ces mets divins l'hommage de ma gratitude.

— Taisez-vous, goinfre, vous ne parviendrez pas à m'amadouer. Est-il assez dans les vignes du Seigneur ! Veux-tu aller te coucher, dis, et tout de suite.

— O Jérôme ! de pareilles injures, à moi, ton fanstique, oui, ton fanatique ! Quelle ambroisie, cette galantine ! Inénarrable, ce pâté de mauviettes !

— Tu as beau me cajoler, va, et me flagorner, demain, tu auras ton paquet.

En ce moment, Jean poussa la porte entrebâillée, et il aperçut l'abbé Latruffe assis devant un pâté ouvert et une galantine entourée d'une gelée dorée, le teint cramoisi, le nez violet, l'œil émerillonné, ses larges lèvres épanouies, luisantes de graisse, le rabat sur l'épaule.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Regardez-moi ça, monsieur le marquis.

— Allons, Jérôme, pas tant de bruit, dit-il au cuisinier.

— Mais, monsieur le marquis, est-ce que je peux souffrir plus longtemps qu'il saccage ainsi mon office ? La duchesse me reproche de ne voir des truffes que dans mes comptes, et jamais sur la table. Et c'est ce monsieur qui se relève la nuit pour les subtiliser. Et puis, voyez le vin qu'il choisit, ce n'est pas le plus mauvais : du vieux chambertin, s'il vous plaît !

La vue de Jean avait un peu dégrisé l'abbé, qui s'était levé aussitôt et semblait tout penaud.

Jean n'avait aucune antipathie pour l'abbé, dont le sensualisme naïf l'amusait ; et d'ailleurs, les gourmands sont généralement inoffensifs.

— Mon ami, dit-il à Jérôme, M. l'abbé mange quand il a appétit.

— Voici, expliqua Latruffe en dodelinant de la tête. et saluant involontairement à chaque phrase: aujourd'hui c'était jeûne. Ce matin, je n'ai presque rien mangé ; et ce soir, seulement une pauvre carcasse de pintade. Or, c'est demain l'Assomption : je ne pourrai manger qu'après ma messe, c'est-à-dire à dix heures. A onze heures, mon estomac s'en allait, je le sentais dans mes talons. Alors je suis descendu à l'office, car jusqu'à minuit nous pouvons manger. A minuit deux minutes, c'est un péché ; mais si l'on s'arrête à minuit précis, c'est permis. Voyez ma montre : minuit précis.

— Minuit ! s'écria Jérôme, il est plus de trois heures. Hein ! cette rubrique ! il a arrêté sa montre pour pouvoir manger toute la nuit ! C'est pas Latruffe qu'il faudrait l'appeler, c'est Tartufe.

— Comment ! il est plus de minuit ? exclama l'abbé de plus en plus hébété.

— En effet, il est près de trois heures, dit Jean en souriant ; mais puisque la montre de M. l'abbé ne marque que minuit, sa conscience est en repos.

— Trois heures ! trois heures ! répétait Latruffe, qui recouvra soudain sa lucidité.

Quel scandale, si le jour de l'Assomption il ne disait point sa messe ! Et que penserait la duchesse ?

Jean eut pitié de sa mine déconfite et consternée.

— Voyons, Jérôme, allez vous coucher ; et surtout pas un mot de cela à la duchesse. Vous n'avez aucun contrôle à exercer ni sur l'estomac ni sur la conscience de M. l'abbé. Si je disais, moi aussi, que l'autre soir je vous ai surpris embrassant Mariette ? La duchesse, vous le savez, ne plaisante pas non plus sur ce chapitre.

Le cuisinier sortit, la tête basse.

— C'est bon ! murmura-t-il, je le repincerai.

Jean laissa donc l'abbé achever son pâté de mauviettes et sa bouteille de vieux Chambertin ; et il monta rapidement l'escalier ; car ses vêtements mouillés commençaient à le glacer.

Au haut de l'escalier, il aperçut une ombre se profiler dans les ténèbres et s'avancer mystérieusement vers lui. Il crut tout d'abord que c'était Charlotte. Aussi réprima-t-il le léger cri de surprise qui allait s'échapper de ses lèvres. Mais cette silhouette paraissait plus ample et plus haute que celle de sa cousine.

— Que faites-vous donc, Gabriel, murmura l'ombre, depuis trois heures que je vous attends ?

Ce nom, cette grande ombre virile, quelle révélation !

C'était sœur Séraphine qui guettait le retour de Gabriel Latruffe, de l'ingrat, qui sacrifiait ses tendres embrassements aux galantines et aux pâtés de mauviettes de Jérôme.

Jean parut ne point la reconnaître, la repoussa doucement et entra dans sa chambre, laissant la religieuse pétrifiée de sa méprise.

XI

L'abbé de Malglaive avait trente-cinq ans tout au plus.

Troisième enfant d'une famille noble, peu fortunée, il avait été élevé chez les jésuites. Sa mère, d'une piété exaltée, avait espéré qu'il entrerait dans la célèbre Compagnie, et qu'il en serait un jour une des gloires ; car il semblait doué pour captiver les âmes.

Mais l'abbé de Malglaive, avons-nous dit, avait une personnalité trop accentuée, trop entière pour se plier aux abnégations de la vie monastique.

Il avait donc fait chez les jésuites ses études de théologie et de casuistique. Mais le supérieur, le père Lantier, qui se connaissait en hommes, ayant bien vite reconnu l'impossibilité de réduire cette nature altière et énergique, le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice, et plus tard obtint de membres influents du clergé de Paris des lettres de recommandation pressantes pour monseigneur Chardon.

L'abbé de Malglaive tenait donc des jésuites leur morale facile, accommodante et la souplesse des formes, bien qu'il eût du clergé ultramontain l'esprit absolu, despotique et intransigeant. 5.

Enfin, il ne travaillait pas uniquement pour le ciel. Il voulait sa place au royaume de ce monde. Il avait des appétits ; et il n'était ni assez croyant ni assez fervent pour les sacrifier à un bonheur futur qu'il regardait peut-être comme un peu chimérique.

Ambitieux, il avait la passion du commandement, du pouvoir. La carrière ecclésiastique lui plaisait, mais à la condition de bénéficier largement de tous ses avantages, à la condition surtout d'en occuper les fonctions les plus hautes.

Il était beau, nous le répétons, non pas de cette beauté idéale qui émeut, qui entraîne les natures psychiques et rêveuses, mais d'une beauté mâle, un peu matérielle, sensuelle même.

Il avait le teint rose-vif des tempéraments ardents. Ses grands yeux noirs, à fleur de tête, rusés, dominateurs, vindicatifs, étaient surmontés d'épais sourcils, qui se rejoignaient à la naissance du nez ; à demi-voilé par des paupières lourdes, le regard en était parfois couvert, replié, et causait comme une vague inquiétude, une sorte de malaise.

Cependant, quand il parlait, ses yeux s'animaient avaient un jet magnétique d'une réelle puissance. Il savait même, au besoin, leur donner une expression de angueur.

Le front bas et large était encadré de cheveux noirs, abondants et bouclés qu'il portait un peu longs et qui cachaient une nuque trop développée pour un homme voué au célibat.

Droit, correct, le nez aux méplats énergiques, à la narine soulevée, trahissait également ses passions amoureuses. Avec ses larges lèvres, un peu grasses, d'un incarnat violent, la bouche révélait de même un penchant pour toutes les sensualités.

Le sourire en était éclatant; car ses dents bien rangées, étaient très blanches.

Enfin, il était bien pris dans sa haute taille. Les épaules fortes menaçaient de se voûter avec l'âge ; et il était à craindre que la bonne chère ne développât l'abdomen déjà accentué.

On voyait donc difficilement en lui un apôtre convaincu de la continence et de l'abstinence.

Outre cette beauté qui imposait, il était éloquent, trop fougueux peut-être pour avoir toujours le mot propre et maîtriser ses effets, mais entraînant et puissant dans la chaire. Enfin, il possédait une belle voix, et il était, disait-on, excellent musicien.

Tous ces talents étaient-ils uniquement consacrés à Dieu ? Ne s'en servait-il que pour ramener à la vertu les belles pécheresses?

On chuchottait bien un peu; mais on ne pouvait rien affirmer.

Il gardait, en tout cas, un décorum strict. Les prêtres, d'ailleurs, ont tant de prérogatives !

Une femme peut aller trouver son directeur spirituel jusque chez lui sans qu'on en jase.

Et que de facilités dans l'ombre mystérieuse du confessionnal !

Telle pénitente, auparavant fort tiède dans la pratique de ses devoirs religieux, s'était jetée soudain dans une piété brûlante, depuis l'arrivée de ce beau prêtre.

Telle autre prolongeait beaucoup ses stations au saint tribunal. Mais on se bornait à des observations aigres-douces, accompagnées de sourires malicieux et ponctuées de perfides réticences.

C'est qu'on devinait chez cet homme d'impérieuses passions, qu'une foi insuffisante ne pouvait apaiser; car bien qu'il affectât un zèle apostolique, parfois outré,

on le jugeait sceptique. Pour lui, en effet, la religion n'était qu'un instrument de domination ; et la dévotion au Sacré-Cœur, dont il se faisait l'apôtre, qu'un moyen de ralliement politique pour le grand parti de l'ordre ; car il était plus passionné en politique qu'en religion, ou du moins il croyait plus à l'une qu'à l'autre.

Ardent, remuant, intrigant, il imposait ses convictions aux natures molles et passives, plus qu'il ne les convainquait.

Son grand argument était celui-ci, quand une de ses pénitentes lui opposait quelque objection :

— Voyons, mon enfant, avez-vous confiance en moi ? Alors, faites ce que je vous ordonne, et croyez ce que je vous dis de croire.

Quand il le fallait, cependant, quand il voulait en prendre la peine, il savait être captieux, insinuant, tortueux même. Toutefois ce n'était qu'une tactique plus ou moins étudiée, apprêtée. Sa nature n'était ni onctueuse ni féline, mais essentiellement autoritaire. L'orgueil, qui était son vice capital, était en même temps sa grande force. Il se plaçait tellement au-dessus des autres qu'il les dominait à leur insu.

Cet orgueil avait été considérablement développé par le sacerdoce, qui fait du prêtre presque l'égal de Dieu.

Aussi le coup de cravache de Jean de Rochemaure l'avait-il jeté dans une colère voisine du délire. Cette marque, cette sorte de flétrissure sur sa joue, une telle insulte à lui, l'abbé de Malglaive !

Il n'avait pu se résoudre à suivre jusqu'au bout le pèlerinage, bien qu'il fût le promoteur de cette translation, le restaurateur de la Vierge Noire ; car il n'était ni assez croyant, ni assez dévot à la Vierge pour lui faire le sacrifice de son orgueil.

Au lieu de redescendre à Châteaubourg, il était en-

tré chez les jésuites, ainsi que le père Lantier l'en avait fait prier par le frère Chaffin.

— Regardez, mon père, lui dit-il en lui montrant sa joue. Certes, s'il ne s'agissait que de moi, je supporterais cet outrage en expiation de mes péchés; mais j'étais revêtu des habits sacerdotaux; et c'est le ministre de Dieu qui a été injurié. Nous devons donc exiger du marquis de Rochemaure une réparation éclatante.

— Sans doute, mais quelle réparation?

— Ne pouvant me battre avec lui, je compte, s'il refuse de m'adresser des excuses publiques, le traduire en police correctionnelle.

— Traduire en police correctionnelle un Rochemaure, vous n'y pensez pas. D'ailleurs, vous risqueriez fort de perdre votre procès. Cette famille est encore puissante. Elle a de nombreuses attaches dans le pays, parmi la magistrature surtout. Et l'amiral, qui est fort riche, a, m'a dit la duchesse, une sorte de prédilection pour ce garnement. Il ne le laisserait donc pas condamner, quand il devrait acheter le tribunal. Enfin M. de Mortreux est fort âgé. Grâce à la duchesse, je suis admis à lui parler religion. Il n'est pas encore très docile. J'espère, néanmoins, l'amener à nous peu à peu. Il pourrait laisser quelque chose à l'Église, peut-être même à la Compagnie. Vous le voyez, ce sont des gens que nous avons intérêt à ménager. Ainsi, il faut pardonner, mon fils. Rappelez-vous la divine humilité du Christ.

A ces mots, l'abbé de Malglaive était devenu pourpre. Pardonner!... L'orgueilleux prêtre ne pouvait dominer son indignation, sa colère.

— Je vous le répète, mon père, il ne s'agit pas de moi, ici; mais de Jésus-Christ, qui a été frappé en moi.

— Aussi est-ce l'exemple même de Jésus que j'invo-

que. Vous, son ministre, vous devez imiter le divin Rédempteur qui, sur la croix, priait pour ses bourreaux. Croyez-moi, mettez simplement un peu de diachylum sur votre blessure, et n'y pensez plus. Priez même pour ce malheureux jeune homme dévoyé, et dont le cerveau est peut-être quelque peu dérangé.

L'abbé de Malglaive comprit qu'il n'y avait pas à insister.

Il attendit qu'il fît presque nuit pour rentrer à Châteaubourg, tellement il redoutait les regards curieux et les quolibets.

Le fiel s'agitait en lui avec tant de violence qu'il ne put dîner.

Une fois retiré chez lui, au lieu de prier, il marchait dans sa chambre avec agitation.

A tout instant, des bouffées de sang lui montaient au visage, lui injectaient les yeux et couvraient d'une sueur rouge la trace sanglante.

Il s'arrêtait devant la glace, regardait cette balafre.

— Un coup de cravache en plein visage, et je n'ai pu le tuer, cet homme! On peut donc m'insulter, moi! Je suis prêtre, je ne puis me battre. Je dois endurer l'affront... un affront que toute la ville a vu!... Et demain, jour de l'Assomption, il faudra que je monte à l'autel... Je ne le pourrai pas, je ne le pourrai pas ; car il me serait impossible de soutenir tous ces regards fixés sur moi, les uns avec commisération, les autres avec ironie... Madeleine aussi a vu l'outrage. Pourquoi s'est-elle évanouie ? Quel sentiment l'a dominée ? A-t-elle souffert de l'injure que je recevais, ou craignait-elle pour lui, pour leur amour ?... C'est bien lui qu'elle aime... Lui !... Bah ! le cœur féminin est si bizarre, il cache de tels replis, que peut-être, sans s'en douter, subit-elle la fascination de mon désir... Cependant, quand elle me confesse son amour pour l'autre, elle analyse

avec tant de finesse, tant de profondeur toutes ses impressions, tous ses sentiments, que si elle m'aimait, elle le saurait, elle ne pourrait me le dissimuler entièrement; il y a une si grande sincérité en elle! Être aimé de cette adorable fille!... Non, non, n'y pensons pas. C'est une tentation trop dangereuse... Son mariage avec le comte d'Étioles, ce sera ma ven geance. La mère consent; et si elle ne décide pas sa fille, je saurai bien la décider, moi. Et quand elle sera mariée, le dégoût de ce vieillard infirme, cacochyme, dépravé...

Il se plaça de nouveau devant la glace.

— Pourvu que cette balafre ne laisse aucune trace... Si j'allais être condamné à porter éternellement cet affront sur le visage...

Il épongea sa joue avec son mouchoir, qui se teignit de sang.

— Positivement, reprit-il, j'ai la fièvre. Quelle idée ma mère a-t-elle eue de faire de moi un prêtre? J'étais né pour l'état militaire. Si j'étais soldat, je pourrais me battre, le tuer, cet homme qui m'a outragé... qui ose aimer Madeleine... qui en est aimé.

Il poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

En ce moment, un domestique d'allure rampante se glissa plutôt qu'il n'entra dans la chambre de l'abbé.

— Monsieur n'a besoin de rien? demanda-t-il.

— Non, non, laissez-moi... Ah! si! Allez me chercher un peu de diachylum.

S'il demandait du diachylum, ce n'était pas tant pour panser sa blessure que pour la cacher; car cela devenait une réelle obsession. Chaque fois que le miroir lui renvoyait cette balafre, il suffoquait de rage.

Le domestique revint bientôt.

— Monsieur veut-il me permettre de le lui poser?

Sur un signe d'assentiment de l'abbé, il en détacha une bande qu'il colla.

— A présent, cela se voit-il beaucoup ? questionna le vicaire.

— Sans doute, cela se voit encore. Ce n'est pas beau. Peut-il bien, ce scélérat, avoir abîmé la joue de Monsieur l'abbé comme cela !

Ce domestique faux et sournois exagérait à dessein sa mine déconfite ; car, au fond, il était enchanté de ce qui arrivait à l'abbé de Malglaive, toujours si hautain et si dur envers ses inférieurs.

Mieux que personne, il connaissait la coquetterie de l'abbé. Il se plut donc à le torturer.

— Vraiment je suis outré, reprit-il, qu'on ait arrangé ainsi la figure de monsieur ! Tenez, j'en suis tout malade.

— C'est donc bien affreux ?

— C'est hideux, tout bonnement.

— Encore maintenant ?...

— Ça se voit moins, mais... Vous en avez bien pour un grand mois.

— Un mois ! pensa Malglaive. J'en deviendrai fou.

— Si ce n'est deux, continua le mielleux sacristain. Ces bobos-là, c'est difficile à guérir. Et comme c'est mortifiant pour Monsieur l'abbé ! Tout à l'heure, j'entendais devant la porte de l'évêché une commère dire comme ça : — Ah ! notre beau vicaire est joliment balafré ! Et une autre a tout de suite ajouté en riant méchamment : — Oui, et ça doit terriblement mettre le cœur des saintes-nitouches à l'envers. — Mais c'est pas mal fait, a répondu la première ; car il n'a que de l'orgueil, ce vicaire-là.

A ces mots, de Malglaive se sentit inondé de sueur. C'étaient là précisément les quolibets qu'il redoutait.

— C'est bon ! dit-il avec impatience au domestique ; laissez-moi, faites-moi grâce de tous ces mauvais propos.

Le domestique sortit, riant en dessous.

Une fois seul, de Malglaive répéta les paroles qu'il venait d'entendre :

— Ah ! ah ! notre beau vicaire est joliment balafré ! C'est bien cela, je m'en doutais !

Le sang lui monta aux joues ; et il ressentit à sa blessure une douleur cuisante.

— Pour quelques bigotes qui me plaindront sincèrement, que de mauvais plaisants vont se gaudir.

Il se remit à marcher avec agitation.

— Oh ! une vengeance ! une vengeance ! Lui prendre Madeleine, ce n'est pas assez. L'affront est public, éclatant, sanglant. Il me faut une vengeance publique et sanglante.

Il s'arrêta, et baissant la tête, parut concentrer sa pensée et sa volonté d'une façon intense.

— Il est violent, reprit-il ; en le poussant à bout, il serait facile de lui faire commettre quelque faute, quelque sottise avec un autre... Ah ! désormais, de près ou de loin, je m'attache à lui ! Si je ne puis avoir son sang, j'aurai son honneur... sa vie peut-être...

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Et si je ne réussis point, car il est brave... mieux que cela... oui, oui... A nous autres, tout est possible.

Il resta quelques instants encore songeur, la pupille dilatée, l'œil fixe. Ses lèvres ébauchèrent un sourire mauvais.

— C'est gros, murmura-t-il ; mais ce coup de cravache qui me cingle toujours le visage !

oudain sa fièvre tomba ; il se coucha, et put dormir pendant quelques heures.

X

Jean, lui, ne dormit pas.

A cinq heures, il était levé.

Il fit seller son cheval et repartit pour Châteaubourg.

Il savait que M. Herbaut était matinal. Or, il voulait parler à M. Herbaut.

En passant devant la maison du garde, il jeta un regard vers la fenêtre d'Yvonne.

Les volets étaient hermétiquement clos. Il espéra qu'elle reposait un peu.

— Pauvre enfant ! soupira-t-il. Il est vraiment infâme, cet Anatole ! Et je le traiterai comme il le mérite.

En route, il réfléchit qu'au lieu d'aller trouver M. Herbaut chez lui, il serait préférable de l'attendre à la fabrique.

Il y arriva vers sept heures. Les ouvriers étaient déjà en pleine activité.

Cet immense établissement se composait de différents corps de bâtiments. Les ateliers, spacieux, étaient commodes, propres surtout dans la partie occupée par les femmes ; car M. Herbaut avait pour principe qu'il faut éloigner du travail tout ce qui en est repoussant, tout ce qui peut en augmenter les fatigues.

A une faible distance de la fabrique, s'élevait l'habitation des ouvriers. Le père Herbaut avait bâti avec des ressources encore limitées une sorte de caserne qui ne contenait que le strict nécessaire. Mais son fils, Paul Herbaut, prenant modèle sur le splendide palais social de M. Godin, de Guise, y avait ajouté le confort et même le luxe.

La façade avait été reconstruite avec deux ailes que nécessitait maintenant le nombre de ses ouvriers.

Devant, s'étendaient des bosquets, des parterres ; et, par derrière, un vaste potager, qui pourvoyait aux besoins de la ruche ouvrière.

Puis il avait doté l'établissement d'une nourricerie et d'une salle d'asile pour les petits enfants, d'écoles pour les plus grands, d'un restaurant qui fournissait aux familles des aliments exempts de toute falsification, au prix le plus modique.

Il faisait actuellement construire des bains et un lavoir, un vaste café avec des billards. Enfin, il rêvait d'y annexer un théâtre, comme dans l'établissement de M. Godin.

Tout y était donc combiné pour le bien-être des travailleurs, pour leurs plaisirs mêmes, pour la bonne éducation des enfants, pour la moralisation de la classe ouvrière aussi bien que pour la plus grande somme de travail possible ; car les femmes, se trouvant débarrassées des soucis et des soins de l'intérieur, pouvaient se consacrer entièrement à un travail lucratif, qui ajoutait ainsi à l'aisance du ménage.

Enfin Paul Herbaut avait pu réaliser le rêve de son père ; il avait élevé ses ouvriers au rang d'associés, en les faisant participer aux bénéfices.

Tous apportaient à leur travail de l'entrain, de la bonne humeur et un soin que le simple salarié n'y met point. Pas de causeries inutiles, pas de temps perdu ; et grâce à la vigueur que leur donnait une nourriture abondante et saine, ils pouvaient fournir, sans lassitude, un travail double. On ne remarquait parmi eux aucun de ces types dégradés par la débauche.

Et, bien que toutes les portes restassent constamment ouvertes, la nuit comme le jour, jamais il n'y avait eu aucun vol, aucun délit à signaler : tant il est vrai

que le travail équitablement rétribué et le bien-être moralisent.

C'était la première fois que Jean de Rochemaure visitait la fabrique de M. Herbaut.

Il prit un intérêt très vif à tous les détails que lui donna le directeur. Il comprit toute l'importance que pouvait acquérir, dans le mouvement économique et même social, une usine ainsi ordonnée, combinant à la fois les intérêts de l'ouvrier et du patron, du travail et du capital.

M. Herbaut arriva enfin.

— Comment ! si matin ! dit-il en lui tendant la main.

— C'est que j'avais hâte de vous parler.

— Aline m'a tout raconté.

— Il s'agit de Madeleine, en effet ; mais ce n'est pas pour vous entretenir de mes chagrins d'amoureux que je suis venu vous voir. Pouvez-vous m'accorder quelques instants ?

— Je suis tout à vous, mon cher marquis.

— Laissez de côté, je vous prie, mon titre de marquis. Veuillez me considérer simplement comme un homme pauvre auquel sa noblesse importe peu, à qui la vie au château de Rochemaure est devenue impossible, et pour aller au court, qui vient vous demander un emploi dans votre usine. Quels que soient, pour commencer, les appointements, je m'en contenterai. Il faut bien que je gagne mes galons.

— Que dites-vous donc là, mon jeune ami ? Vous me voyez bouleversé, renversé par une telle demande qui, certes, m'honore infiniment.

— C'est moi qui serai excessivement honoré si vous voulez bien m'admettre parmi vos travailleurs.

— Voyons, voyons, parlez-vous sérieusement ?

— Absolument. J'ai eu hier une altercation avec la duchesse au sujet de mon coup de cravache à l'abbé de

Malglaive. J'ai fait à cette occasion une profession de foi religieuse et politique qui, désormais, va me faire regarder comme un pestiféré par tous les membres de ma haute et noble famille. Je me suis déclaré libre-penseur et républicain.

— En effet, je vois l'effet qu'a dû produire sur votre aïeule une pareille déclaration.

— Non-seulement sur elle, mais sur tous les assistants, y compris l'amiral qui, du coup, va me déshériter.

— Je ne puis que vous admirer pour votre loyauté et votre fermeté, mon cher marquis. Cependant, vos sentiments pour Madeleine eussent pu vous inspirer un peu plus de prudence.

— Mon amour pour Madeleine ? Mais c'est là précisément ce qui me décide à rompre brusquement, complètement, avec la duchesse, qui n'a jamais pardonné à mon père son mariage, et qui n'admettra jamais, comme marquise de Rochemaure, Madeleine de Pivrac, dont le grand-père, vous le savez... Donc, comme je n'ai aucune fortune, il s'agit d'offrir à Madeleine une situation honorable et indépendante ; car je comprends l'opposition de madame de Pivrac à notre mariage. Moi-même je ne me regarderais pas comme un honnête homme si j'épousais Madeleine dans ma position actuelle : c'est-à-dire ou sans ressources, ou dans la dépendance d'une famille qui la repousserait, la mépriserait, lui ferait sentir à tous les instants son infériorité. Ma mère est morte de cette vie-là. Je ne veux pas que Madeleine ait à endurer un pareil supplice ni qu'elle en meure.

— Mon cher ami, tout ce que vous dites là est admirable de générosité, de bon sens. Seulement, c'est une brouille absolue avec la duchesse, qui ne vous pardonnera jamais et qui vous fera déshériter par l'amiral.

— En tout cas, reprit Jean, mon compte est clair. Au surplus, je ne trouve rien d'odieux comme les calculs basés sur des héritages.

— Hélas ! mon cher marquis, que vous êtes peu de notre siècle ! Mais, pour en revenir au sujet de votre visite, n'y aurait-il pas une autre carrière qui serait moins antipathique à votre famille que celle des affaires ? Un de Rochemaure manufacturier !

— Quelle autre ? Je n'en vois pas.

— La carrière des armes, par exemple.

— Il n'en est aucune qui me soit plus répulsive. Je me suis engagé pendant la guerre. J'ai donc pu voir de près ce qu'était ce noble métier des armes, la gloire de nos aïeux. La guerre est à mes yeux une anomalie monstrueuse, horrible. C'est la férocité et l'imbécillité humaine combinées. Dans les siècles barbares la guerre a pu être une nécessité. C'était alors la lutte pour la vie dans ce qu'elle avait de plus brutal. Mais aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, à une époque où l'industrie, fécondée par la science, a décuplé la richesse, que signifie la guerre ? Elle n'a d'autre but que d'utiliser ces immenses armées permanentes entretenues par les rois pour soutenir leurs trônes qui chancellent. Et puis l'état militaire est un véritable métier d'automates. L'armée et le clergé, voilà les deux machines sociales qui ont le plus contribué à l'abêtissement de l'espèce hnmaine, à l'affaissement des caractères, à l'enraiement du progrès ; car la discipline militaire et la discipline ecclésiastique ont pour base l'obéissance passive qui supprime la raison, qui annihile la volonté individuelle.

— Et cependant, on se battra longtemps encore.

— Je ne le pense pas ; attendu qu'il n'y a plus, aujourd'hui, de barrière réelle entre les nations. Ce n'est point parce qu'un fleuve ou une chaîne de montagne

coupe un territoire en deux versants, ou parce qu'une race parlait latin et l'autre tudesque, qu'il fallait nécessairement s'entre-massacrer. Au lieu d'organiser des armées pour la destruction, que n'organise-t-on des armées pour la production ou la colonisation? Je m'y engagerais tout de suite. Mais dans les autres, je rougirais, moi, homme raisonnable et civilisé, d'y servir comme officier, à plus forte raison comme simple soldat.

En parlant ainsi, Jean s'était animé. M. Herbaut, entendant pour la première fois, émettre ces théories un peu hardies qui rompaient avec toutes les traditions, l'écoutait avec quelque inquiétude. Etait-ce bien un Rochemaure, le descendant d'une longue lignée de preux, qui raisonnait ainsi?

— Je devine votre pensée, reprit Jean. Vous vous étonnez qu'issu d'une famille de batailleurs, et étant donné surtout mon caractère assez impétueux, je professe des idées aussi pacifiques.

— Précisément.

— Quand mon précepteur, un abbé stupide, me faisait le récit ampoulé des hauts faits de mes aïeux, bien loin de m'en enorgueillir, je m'en trouvais humilié, amoindri : « Quoi ! lui disais-je, vous vous dites chrétien, et vous vous extasiez devant de pareils brigandages, devant ces massacres, ces pillages, ces assassinats ! » A cela, il répondait qu'il me manquait un sens, celui de l'honneur. Or, je crois avoir plus que tout autre le sentiment de l'honneur véritable, qui est de respecter sa dignité, et de ne jamais commettre une action méchante ou basse. Voilà ma gloire, à moi ; je n'en veux pas d'autre. Et c'est pourquoi je viens vous demander un emploi dans votre fabrique, ce qui me paraît beaucoup plus honorable que de vivre dans une dépendance humiliante, vis-à-vis de parents dont les idées sont diamétralement opposées aux miennes.

— Hélas ! mon cher ami, c'est que je ne pourrais vous donner qu'un emploi de secrétaire ou de sous-directeur. Mais un descendant de famille royale, secrétaire d'Herbaut, fils d'un simple ouvrier !

— Eh bien ! n'est-ce pas mille fois plus glorieux que d'être fils de guerriers, en d'autres termes, de bandits ? Mais j'ai aussi, et je m en fais gloire, du sang de révolutionnaire dans les veines ; car tout ce que respectent ces Rochemaure, je le méprise ; tout ce qu'ils adorent, je le hais.

— Cependant, mon cher ami, une rupture aussi absolue avec votre famille me semble périlleuse pour votre avenir. C'est un coup de tête dont vous pourriez vous repentir plus tard. Je ne veux donc pas vous accorder l'emploi que vous me demandez avant une huitaine de jours, c'est-à-dire le temps de réfléchir un peu plus mûrement à une semblable décision.

— Rien ne pourra m'en faire changer.

— Vous ne pensez pas que mademoiselle de Pivrac verrait d'un mauvais œil cette rupture avec la duchesse et surtout avec l'amiral ?

— Madeleine est majeure. Si elle m'aime autant que je l'espère, elle suivra mon exemple. Elle saura s'affranchir d'une tutelle aussi injuste qu'oppressive.

— Hélas ! pauvre Madeleine ! Elle aime tendrement ses parents. Vous avez lu la lettre de son père. Vous connaissez leur situation. Or, est ce, cher marquis, avec les modestes appointements que je vous donnerais que vous pourriez parer à un pareil désastre ?

— Voici ce que je compte faire, répondit Jean : prendre en mains la direction des affaires, m'engager à payer, obtenir des délais. La duchesse ne peut me déshériter complètement. J'engagerai cette part d'héritage pour désintéresser les créanciers les plus inquiétants. Au reste, je ne pense guère épouser Madeleine

que lorsque je serai en état de la faire vivre honorablement, selon son éducation et ses goûts.

— Mais, n'ayant pas l'habitude du travail, pourrez-vous vous astreindre à cette vie régulière et occupée?

— Je suis d'une nature active. J'ai le plus grand désir de me rendre utile.

— Soit, mon jeune ami. Peu à peu, je pourrai vous initier à mes affaires et même vous y associer. Je compte fonder une annexe pour la fabrication des fils de fer. Je vous en confierai la direction.

Jean saisit la main de M. Herbaut et la serra avec une reconnaissance profonde. Si aucune parole ne lui vint pour la lui exprimer, son regard fut suffisamment éloquent.

XI

Lorsque Jean passa, au retour, devant la maison du garde, il leva les yeux vers la fenêtre d'Yvonne.

La maisonnette était tout entière masquée par une végétation ardente qui grimpait jusqu'au toit. En cette belle matinée d'août, la floraison semblait palpiter. Les fenêtres disparaissaient presque sous la verdure et les fleurs follement étalées.

Yvonne reconnut-elle le pas de Jean dans l'allée sablée? Soudain elle entr'ouvrit sa croisée; et sa charmante tête, pâlie par les émotions de la nuit, apparut dans ce cadre merveilleux de glycine, de roses blanches et de liserons bleus.

Elle jeta à Jean un regard à la fois si doux, si désespéré, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'âme.

Il fit passer son cheval sous la fenêtre, et tout bas il lui dit, avec un affectueux sourire :

— Bon espoir. Je vais m'occuper de toi.

Elle essaya de lui renvoyer son sourire; mais ses lèvres, contractées par la souffrance du cœur, se refusèrent à cet effort.

Bien que Jean eût décidé d'aller immédiatement trouver la duchesse, devant l'expression si douloureuse du visage de Fleurette, il résolut de parler d'abord à Anatole.

L'indignation que lui inspirait, d'ailleurs, la conduite de son cousin le portait naturellement à lui demander une explication sur-le-champ.

Il monta donc directement dans la chambre du Tartufe.

Il entra sans frapper.

Anatole était levé. Son lit bouleversé révélait une orageuse insomnie.

Il était vêtu d'un petit veston de soie écrue du Japon. Sa chemise bleu-ciel à large encolure n'était point assez montante pour dissimuler les cicatrices du cou, un cou de femme, gras, très blanc, avec des taches violacées.

Sa figure, ordinairement rosée, devint blême lorsque Jean parut; et ses grands yeux bleu-pâle un peu saillants lancèrent de fulgurants éclairs.

Depuis longtemps, il existait entre ces deux natures si diverses une haine sourde, une jalousie inavouée de la part d'Anatole, qui néanmoins affectait à tout propos d'établir sur Jean sa supériorité.

Tous deux avaient été mis aux Jésuites pour y faire leurs études. Mais cette éducation cléricale avait produit chez les deux cousins des résultats absolument opposés.

Chez l'un, elle avait développé la dignité, la loyauté, par la révolte que lui causaient l'hypocrisie, le mensonge, l'espionnage auxquels on avait voulu le façonner. Chez Anatole, au contraire, cette éducation avait

favorisé l'essor de tous ses bas penchants. Il avait terminé ses études chez les *bons pères*, pleins d'indulgence pour ce rejeton docile d'une des plus illustres familles du pays.

Tout en affectant un profond respect pour la religion et la morale, cet élève des jésuites, pendant les quelques années qu'il avait passées à Paris, loin de la surveillance paternelle, avait mené, grâce à la confiance que lui accordait la duchesse, la vie la plus dissolue.

Blasé, vicié avant l'âge, il faisait le mal pour le mal; il avait l'amour de la fange; il était dépravé, froidement, sans plaisir.

A vingt-six ans, quand il revint au château de Rochemaure, il se trouvait avachi, vidé, *crevé*, dans toute l'acception du mot. Mais il savait se montrer vis-à-vis de l'aïeule qui tenait les cordons de la bourse, flatteur, onctueux, patelin. De là la prédilection hautement avouée de la duchesse pour son petit-fils.

Il était aisé de comprendre que Jean, avec sa fière nature, son esprit sain et primesautier, sa loyauté audacieuse et inflexible, ne ressentît que du mépris pour son cousin, qui, en retour, lui avait voué une haine intense, concentrée, féroce, augmentée encore par la beauté de Jean et par l'indulgence affectueuse que lui montrait l'amiral.

De sa fenêtre, Anatole avait vu Jean saluer Yvonne, il avait reconnu son pas dans l'escalier. Il avait donc eu le temps de se composer une attitude.

Il resta debout, raide, sérieux, menaçant. Son regard courroucé, qui toisait Jean de bas en haut, voulait dire : De quel droit entrez-vous chez moi ?

— J'ai à vous parler de choses graves, dit Jean, sans se laisser interloquer par cette affectation de hauteur.

— Moi aussi, repartit Anatole.

— Ah ! Eh bien ! commencez.

— J'ai à vous demander raison de l'offense que vous m'avez faite cette nuit.

— Sous les fenêtres de la belle Lovely, ajouta Jean avec sarcasme, en vous renvoyant d'une façon peu parlementaire, j'en conviens, votre bouquet, ce bouquet encore humide des larmes de la petite Bertin ?

Anatole pâlit davantage.

Il voulut répliquer; mais ses lèvres tremblantes balbutiaient: la colère le suffoquait.

— Allons, reprit Jean, toujours impassible et ironique, demandez-moi raison.

— Oui, monsieur, nous nous battrons.

— Oh ! oh ! je ne m'attendais pas de votre part à une démonstration aussi belliqueuse. Les bons Pères ne défendent-ils pas le duel ?

— Un Rochemaure, reprit Anatole toujours agressif, ne peut, ne doit se laisser bafouer par personne, entendez bien.

— Pour ma part, répliqua Jean, je ne trouve rien de plus stupide que le duel. Néanmoins, si le cœur vous en dit, je suis à vos ordres. Seulement, je vous préviens que je fais mouche à trente pas.

— Comme je suis l'offensé, je choisis l'épée.

— Eh bien ! sachez, mon cher, que lors de mon dernier voyage à Paris, curieux de me mesurer avec les bonnes lames, j'ai rendu des points à Gâtechair.

Aussitôt le regard d'Anatole s'adoucit; et jugeant qu'il avait suffisamment prouvé son courage par cette provocation fanfaronne, il reprit d'un ton moins acerbe :

— Il est de fait que si j'avais su que vous étiez au mieux avec la Lovely... Mais vous êtes d'un sournois !

— Moi, sournois ! s'écria Jean en riant cette fois aux éclats. Apprenez donc, que je lui ai adressé la parole hier au soir pour la première fois.

— Vous voudriez nous faire croire qu'il vous suffit de paraître pour subjuguer les cœurs ?

— Non, monsieur, je n'ai point, moi, cette ridicule fatuité. J'ai rendu, par hasard, un très léger service à cette charmante femme, qui m'a offert une tasse de thé en camarade. Et, en la quittant, je me suis borné à lui baiser respectueusement la main.

— Et c'est pourquoi vous n'êtes rentré qu'à trois heures du matin.

— Ah ! vous m'espionniez donc ?

— Sans vous espionner, comme je ne dormais pas, je vous ai entendu rentrer. Tout à l'heure encore, sans vous espionner davantage, je vous ai vu faire des signes plus qu'amicaux à cette pauvre petite Bertin, ainsi que vous l'appelez.

— C'est d'elle justement, monsieur, reprit Jean, devenu tout à coup très sérieux, que je viens vous entretenir.

— Je n'ai pas à m'occuper de cette fille.

— En vérité, monsieur !... Cependant, je prétends que vous vous occupiez d'elle. Elle a tenté de se noyer cette nuit même, et cela par votre faute. Sans le hasard qui a permis que je me trouvasse au bord de la Semereule au moment où elle s'y précipitait, vous auriez à vous reprocher sa mort. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Non, je ne vous comprends pas.

— Ah ! vous ne comprenez pas que c'est votre abandon, au moment où la pauvre enfant va devenir mère, qui lui a fait commettre cet acte de désespoir ?

— Je comprends de moins en moins, dit Anatole en prenant un air indifférent. Je vous prie même de clore cet entretien le plus promptement possible.

— Lâche et menteur ! répliqua Jean au comble de l'indignation.

— Monsieur ! riposta Anatole pâle de fureur, sortez ! sortez !

— Non, je ne sortirai pas que je ne vous aie dit ce pourquoi je suis venu. Yvonne m'a tout raconté. Vous avez osé lui promettre le mariage ; donc, vous l'avez indignement abusée. Pour vous procurer à vous un moment de plaisir, pour satisfaire un simple caprice, car vous ne l'aimiez pas, vous avez perdu l'avenir de cette enfant. Vous avez fait bon marché de l'honneur et du bonheur de ces honnêtes Bertin, si dévoués à notre famille. C'est infâme, monsieur, infâme ! A mes yeux, c'est plus criminel qu'un assassinat. Que va-t-elle devenir, cette pauvre fille ? Et l'enfant, votre enfant, que comptez-vous en faire ?

— Vous le voyez, repartit Anatole avec sarcasme, je vous écoute patiemment. Je veux savoir jusqu'où pourra aller votre cynisme.

— Comment cela, mon cynisme ?

— Si réellement Yvonne aujourd'hui se trouve dans l'embarras, qui me dit que ce ne soit pas vous qui l'y ayez mise ?

— Moi ! moi ! C'en est trop, s'écria Jean, dont les yeux étincelèrent. Osez donc, Tartufe, répéter ce que vous venez de dire !

En prononçant ces paroles, il s'avança vers Anatole et le toisa avec menace.

— Oui, je l'ose.

— Vos grands airs ne m'intimident point. Prenez garde ! vous dis-je ; car je vous assommerais comme un chien !

— Sortez ! sortez :

— Non, je ne sortirai pas. Je prétends que vous m'écoutiez jusqu'au bout. J'exige, entendez-vous, j'exige que vous teniez votre promesse envers Yvonne Bertin où que vous l'épousiez, ou que du moins...

— Très drôle, burlesque, pharamineux, interrompit Anatole. Vous avez décidément perdu la tête. Moi, épouser la petite Bertin, la fille de mon jardinier !... Ah ! ah ! ah !

Il se balançait en avant, en arrière, se tordant les côtes.

— Ce serait de la stricte honnêteté. Mais si votre gentilhommerie ne peut s'abaisser jusqu'à vous conduire en honnête homme, il faut du moins que vous reconnaissiez l'enfant.

— Décidément, vous êtes excessivement amusant quand vous vous y mettez. Alors il suffirait qu'une fille vînt vous dire : « Monsieur, l'enfant que je vais mettre au monde est le fruit de vos œuvres, » vous reconnaîtriez cet enfant ?

— D'abord, répondit Jean avec une grande noblesse, si je n'avais obtenu l'amour de cette fille qu'en lui faisant la promesse de l'épouser, je l'épouserais. Et alors même que je ne lui eusse fait aucune promesse, si cette fille n'avait eu avant moi aucun autre amant, si je n'avais aucune raison de suspecter sa fidélité et qu'elle eût un enfant, oui certes, je reconnaîtrais cet enfant.

— Mais, mon cher, vous êtes tout bonnement de l'âge d'or.

— Je suis simplement loyal et probe. Si, au lieu d'avoir fait un serment à une femme, vous aviez fait une promesse à un homme sur votre honneur, vous la tiendriez, je suppose ?

— Il n'y a aucun rapport, mon cher, aucun. Tous les jours, n'arrive-t-il pas dans un moment d'ivresse, de faire à une maîtresse des serments dont on ne se souvient même pas le lendemain ?

— Alors parce qu'une femme, elle, est sans défense, parce qu'elle ne veut pas afficher sa honte, parce qu'elle ne peut invoquer contre vous aucun

témoignage, parce que son affection pour vous l'a aveuglée au point d'ajouter une foi entière à vos serments, vous vous croyez le droit de manquer à votre parole?

— Encore une fois je n'ai rien promis. Au reste, ne savez-vous pas que notre aïeul Philippe de Rochemaure avait plus de deux cents enfants naturels, qu'il en a peuplé tous les environs. Sa mémoire en est-elle moins respectée?

— Respectée par vous, c'est possible; mais pas par moi. Au reste, laissons votre famille, ajouta Jean en appuyant sur le mot, votre. Cependant une question encore: si Charlotte avait été séduite, et qu'elle se trouvât dans la situation d'Yvonne, que feriez-vous?

— Allez-vous maintenant établir une comparaison entre Yvonne et Charlotte? Vous êtes en vérité de plus en plus désopilant.

— Pour moi, leurs droits sont absolument les mêmes.

— C'est vrai, j'oubliais; vous l'avez dit hier, vous êtes républicain et égalitaire. Alors, nous ne pouvons pas raisonner ensemble; car mes opinions sont diamétralement opposées aux vôtres. Je les hais, je les méprise, tous ces républicains; ce ne sont que des canailles.

— Et vous, monsieur le gentilhomme, vous n'êtes qu'un fourbe, un misérable, entendez-vous? un misérable!

Exaspéré, hors de lui, Anatole s'avança sur Jean et leva le bras pour le frapper. Mais Jean détourna son bras et riposta par deux retentissants soufflets.

— Tiens, lâche, dit-il, voilà la seule correction que tu mérites.

La colère, l'outrage prêtèrent au petit crevé une force nerveuse qu'on n'eût pu soupçonner dans ce corps grêle.

Il se jeta sur son cousin.

La lutte fut violente, ardente ; mais à cette force nerveuse momentanée d'Anatole, Jean opposait une vigueur réelle. Il eut bien vite fait rouler à terre le petit jésuite ; alors il le frappa de sa botte comme on frappe une bête venimeuse qu'on veut écraser.

Anatole se crut perdu et poussa des cris affolés.

Bientôt la porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître sur le seuil, en même temps, la duchesse et le père d'Anatole.

Etait-ce possible ! Une lutte pareille entre les deux cousins !

La duchesse, silencieuse, imposante, sévère, restait immobile de stupeur.

Le duc, lui, courut au secours de son fils.

— Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que cela signifie ? s'écria enfin la duchesse. Deux Rochemaure se battre comme deux crocheteurs !

Anatole se relevait, rajustait ses vêtements, fort en désordre. La colère bouleversait tous ses traits.

Jean, lui, était calme, impassible.

— D'où est venue cette querelle ? demanda le duc.

— Ce monsieur, dit Anatole, s'est permis de venir m'adresser une mercuriale, parce que je refuse d'épouser Yvonne Bertin.

La duchesse regarda Jean avec une sorte d'inquiétude. Elle semblait se demander si décidément son petit-fils perdait la tête.

Jean alors se vit obligé de raconter la faute d'Yvonne, sa tentative de suicide et les serments que lui avait faits Anatole.

— Enfin, ajouta-t-il, elle va être mère.

La douairière joignit les mains en poussant une exclamation de surprise et d'horreur.

Le duc avait sur les lèvres un demi-sourire.

— Or, continua Jean, je suis venu poser trois questions à Anatole : consent-il à épouser Yvonne, ce qui serait son strict devoir d'honnête homme, puisqu'il le lui a promis? Ou veut-il reconnaître l'enfant, ou bien constituer à la mère et à l'enfant une rente qui les mette tous deux à l'abri de la misère, pour le cas où ces braves Bertin, si susceptibles sur le point d'honneur, chasseraient leur fille?

— La malheureuse! s'écria la duchesse. Oublier ainsi toute pudeur! Ah! quel épouvantable scandale! et cela dans ma maison! Les parents n'ont donc pas surveillé leur fille? Nous ne pourrons les garder; car il ne faut pas qu'un pareil événement se passe ici, chez moi. Je les indemniserai pour leurs services passés. Nous verrons. Mais ce n'est pas à vous, monsieur, à venir nous poser des conditions.

— Et cependant, reprit Jean, toujours calme et ferme, si l'une de ces trois conditions n'est pas remplie, je suis absolument résolu à tenir, moi, la promesse que j'ai faite à cette enfant pour l'empêcher de recommencer toute tentative de suicide.

— Encore une folie probablement.

— Je reconnaîtrai cet enfant, et du moins il s'appellera du nom de Rochemaure comme son père.

— Vous oseriez jeter cette honte à la face de notre famille?

— Oui, j'y suis absolument résolu, non par amour pour mon cousin, mais par amour pour la justice, et parce que cette pauvre Yvonne m'intéresse.

— Tout simplement parce que vous en êtes le père, vous, repartit Anatole; car on ne s'amuse pas à reconnaître les enfants des autres.

— Taisez-vous, menteur! riposta Jean qui, de nouveau, s'avança vers lui d'un air menaçant.

— Assez, monsieur, fit la duchesse, impérieuse,

étendant le bras comme pour protéger Anatole. Nous avons à causer, ne l'oubliez pas. Vous viendrez me trouver après la messe.

— Oui, madame ; car j'ai, moi aussi, une chose grave à vous apprendre.

— Une nouvelle équipée, sans doute, de ce redresseur de torts, dit le duc.

— Encore une dulcinée probablement que protège ce don Quichotte, ajouta Anatole, ou son amour malheureux pour Madeleine de Pivrac.

Jean, cette fois, ne riposta point. Il sortit.

Quand il fut dehors :

— Qu'y a-t-il donc de vrai dans tout ceci ? demanda la duchesse. Seriez-vous vraiment coupable, Anatole, d'avoir séduit cette enfant ?

— Je vous jure, grand-mère, que tout ce que vous a dit Jean est absolument faux.

— C'est bon. Je ferai venir Bertin, je l'interrogerai. Si sa fille est vraiment dans cette situation, il faut que je prenne immédiatement un parti à leur égard ; et je serai inflexible.

Elle se rendit alors à la chapelle, en passant toutefois chez l'amiral pour prendre de ses nouvelles.

XII

— Pauvre Yvonne ! se disait Jean en sortant de la chambre d'Anatole. Comment lui apprendre ?... Mais j'y songe, pendant qu'ils seront tous à la messe, si j'allais tâcher d'intéresser à elle l'amiral ! Il n'y a que lui qui ait un peu de cœur ici... C'est que j'aurais l'air peut-être de faire la cour à son héritage ; et tous ces orgueilleux Rochemaure me semblent si méprisables

avec leurs basses flatteries et leurs génuflexions intéressées! Cependant je n'ai plus que cette ressource.

Pour se rendre chez le grand-oncle, il devait passer par la bibliothèque.

Lorsqu'il ouvrit la porte, un petit cri effarouché partit d'un coin de la salle.

Il leva les yeux dans cette direction, et aperçut Charlotte juchée sur l'échelle, replaçant hâtivement dans le dernier rayon deux livres qu'elle avait lus sans doute en contrebande.

— Dieu ! que j'ai eu peur ! s'écria-t-elle.

— Que fais-tu donc là ? demanda Jean. Prends garde, tu vas tomber.

Et en effet. Charlotte se penchait sur l'échelle au risque de se rompre le cou.

Soudain l'échelle oscilla. Jean s'élança au secours de Charlotte, qui, sentant l'échelle manquer sous ses pieds, s'était accrochée au rayon.

Jean arriva assez tôt pour la maintenir en équilibre; mais il dut la saisir au hasard par les genoux.

— Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi.

Au même instant, elle se laissa tomber à demi-pâmée dans les bras de Jean.

Jean aussitôt l'éloigna de lui et la remit debout.

Elle était pâle, les lèvres entr'ouvertes, les yeux alanguis.

— Voyons, qu'as-tu donc, Charlotte ? lui demanda-t-il brusquement.

– Rien... mais rien, répondit-elle, cherchant à se remettre. J'ai eu peur, voilà tout.

Néanmoins, il y avait dans son regard une langueur provocante qui embarrassait Jean. Pour échapper à cet embarras, il ramassa le livre qui venait de tomber à terre. Il en lut le titre :

Les *Aventures du chevalier de Faublas.*

— Eh bien ! Charlotte, je te fais mon compliment. Tu as de fameuses lectures pour une jeune personne qui doit communier ce matin, ajouta-t-il avec quelque sarcasme.

Charlotte, maintenant toute rouge, arracha le livre des mains de Jean.

— Cela ne vous regarde pas, fit-elle.

— Je comprends ton cri de tout à l'heure, en entendant ouvrir la porte. Hein ! si ç'avait été la duchesse ?

— Vous m'ennuyez. Est-ce que je me mêle de vos affaires ? Elles sont assez jolies cependant, vos affaires !

Elle le regardait à présent avec un air moqueur plein de défi.

Cette jeune fille de race royale, mâtinée de roture, avait la beauté insolente, provocante des filles de campagne chez qui débordent la santé et la vie.

Ses yeux verts étaient petits ; mais le regard, plein de lueurs.

Sa puissante chevelure rousse avait des reflets cuivrés étranges. Elle était si lourde, qu'elle la forçait à porter la tête un peu en arrière.

La bouche était sensuelle, grasse, d'un carmin violent. Avec sa figure courte, à l'ovale trop élargi, peut-être n'eût-elle point passé pour jolie, si ce n'eût été son éblouissante carnation. Les joues semblaient des œillets rouges dans de la mousse de champagne.

La religion n'avait pas réussi à mater cette vigueur un peu bestiale, qui se révélait par l'éclat intense du visage, la gorge haute et des hanches rebondies.

— Comment ! de quelle affaire veux-tu parler ? questionna Jean.

— Vous rentrez à des heures...

— C'est vrai, je suis rentré un peu tard, hier.

— Ce matin, voulez-vous dire.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne dormais pas.

— Tu lisais *Les aventures du chevalier de Faublas ?*

— Encore une fois, cela ne vous regarde pas.

— Je respecte vos secrets, mademoiselle. Tu es donc aussi fâchée contre moi ? Je m'étais cependant laissé aller à croire que tu ne partageais pas tout à fait l'aversion que j'inspire à toute la famille.

Charlotte, la poitrine gonflée par un soupir qu'elle voulait comprimer, jeta à son cousin un regard aigu dans un frissonnement de paupière.

— Vraiment ! vous avez cru cela ? Eh bien ! mon beau cousin, vous vous êtes trompé ; car je vous déteste.

Cette boutade parut causer à Jean une impression pénible. Sa figure s'attrista.

— Au moins, dit-il avec un sourire amer, voilà qui est catégorique. Je vous sais gré de votre franchise.

— Mademoiselle de Pivrac se porte bien ? demanda Charlotte d'un ton railleur où perçait le dépit.

— Oui, je vous remercie.

— Vous répondez comme si elle était déjà votre femme. Cependant vous n'êtes pas encore mariés. Le comte d'Etioles est un rival redoutable. Il est si riche ! et les de Pivrac, dit-on, sont si endettés !

— Tous les nobles de ce pays le sont aussi : à commencer par nous, ma cousine.

— Raison de plus pour ne pas faire ce mariage saugrenu.

— Oh ! oh ! comme vous êtes raisonnable ! Ce mariage vous déplaît donc ?

— Qu'est-ce que cela me fait ? Alors, vous l'avez vue hier au soir, votre Madeleine ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit Jean.

— Si, cela m'intéresse. Malgré la demande du comte d'Etioles, persiste-t-elle à vous aimer ?

— Mais c'est un véritable interrogatoire que vous me faites subir ?

— Positivement.

— Et de quel droit ?

— Du droit qu'a tout cœur qui souffre de demander compte de sa souffrance à celui qui la cause, répondit Charlotte, la voix tremblante, les lèvres émues.

Jean attacha sur sa cousine un regard surpris, interrogateur.

La jeune fille détourna les yeux.

Jean lui tendit la main.

— Charlotte, regarde-moi.

— Vous n'êtes pas assez bête, Jean, reprit-elle, pour n'avoir pas deviné que je vous aimais. Vous avez donc repoussé mon affection, sans même vous soucier de ma torture ; car je suis jalouse, horriblement, entendez-vous ? Mais puisque vous n'avez pas voulu de mon amour, maintenant c'est de la haine que j'ai pour vous, oui, de la haine !

— Je vous jure, Charlotte....

— Ne jurez pas, ne mentez pas ; vous n'êtes pas menteur, vous. Avez-vous compris, oui ou non, que je vous aimais ?

— Eh bien ! oui, en effet, j'ai cru le comprendre; mais je me disais : c'est là un pur enfantillage de jeune fille isolée, qui ne voit dans l'intimité que moi et l'abbé Latruffe. Il n'est donc pas bien étonnant qu'elle me préfère à l'abbé Latruffe.

— Vous êtes modeste. Madeleine qui voit beaucoup de monde, vous aime bien. Mais là n'est pas la question. Je voudrais savoir quel motif vous fait me dédaigner ainsi.

— Je ne vous dédaigne point, Charlotte ; mais vous êtes ma cousine, votre père me déteste, votre mère aussi. Donc tout mariage entre nous est impossible.

— Le mariage ? Que m'importe le mariage !

Elle arrêta sur Jean un regard hardi, presque provocant, cherchant à lire dans sa pensée.

— Ma cousine, répondit-il, je suis un honnête homme. Tu n'en as jamais douté, je pense. Or, profiter de l'intimité de notre vie pour me faire aimer, tromper la confiance de la duchesse, de tes parents, ce ne serait ni loyal ni honnête. Je t'avouerai même que la pensée ne m'en est pas venue.

A ces mots, Charlotte pâlit de colère ; son amour-propre encore plus atteint que son cœur venait de recevoir une de ces blessures qu'une femme coquette ne pardonne point.

Quoi ! elle s'était pour ainsi dire offerte à lui, et il la repoussait.

— Mais, reprit-elle, si j'ai pu vous aimer un moment, c'est bien fini. Je comprends qu'avec vos idées romanesques vous me préfériez Madeleine de Pivrac, cette petite provinciale sentimentale. Seulement je vous croyais plus d'esprit, mon cousin. Je l'avoue, hier au soir, en vous entendant déclarer votre amour pour Madeleine, j'ai souffert, beaucoup souffert. Mais cette nuit, j'ai arraché de mon cœur ce sentiment que décidément vous ne méritez pas. Cependant je ne puis arriver tout d'un coup à l'indifférence. Aussi je vous hais pour tout de bon ; et si je trouve jamais l'occasion de me venger, je ne la manquerai pas. Ça, je vous en donne ma parole d'honneur.

Elle éclata d'un rire nerveux, tourna brusquement le dos à Jean, et se balançant sur ses hanches, levant haut la tête, elle sortit de la bibliothèque pour se rendre à la chapelle ; car on sonnait en cet instant le dernier coup de la messe.

— Anatole a raison, se disait-elle ; décidément, il est bête, ce garçon-là.

Jean resta un moment comme pétrifié de tant de cynisme et d'impudeur.

— Une ennemie de plus, pensa-t-il. Maintenant, j'ai toute la maison contre moi

XIII

Jean se dirigea vers l'appartement de M. de Mortreux.

— Eh bien! comment va l'amiral ce matin? demanda-t-il au valet de chambre.

— Pas très bien. La nuit a été fort agitée.

— Croyez-vous qu'il aille à la messe?

— Oh! certes non! Madame la duchesse qui vient de le voir, a fait quérir le docteur.

— Alors, demandez-lui s'il veut bien me recevoir quelques instants.

Jean, toutefois, hésita un peu avant de donner cet ordre. Il craignait de fatiguer M. de Mortreux, et par-dessus tout, il craignait que l'amiral, étant plus mal, n'attribuât sa visite à un motif d'intérêt.

Quelques instants après, le valet de chambre, soulevant la lourde portière d'ancienne tapisserie, fit entrer Jean dans la chambre du malade.

M. de Mortreux avait eu une première attaque d'apoplexie séreuse qui lui avait laissé la moitié du corps paralysé.

Un instant embarrassée, la langue avait repris ses fonctions. Il avait recouvré l'usage du bras droit. La jambe seule restait fort engourdie. Il avait du reste conservé toute sa mémoire et toute sa lucidité.

Il courait sur sa naissance certains bruits qui expliquaient, disait-on, son type véritablement plébéien, ses opinions qui sentaient la roture, et son avarice, que les Rochemaure trouvaient sordide.

Il était né en 1795, et l'on prétendait que sa mère, la marquise de Mortreux, n'avait dû son salut et celui de son mari qu'à l'amour véhément qu'avait conçu pour elle un révolutionnaire délégué dans leur province par le comité de salut public.

Il n'avait rien, en effet, du type allongé, à cerveau étroit et conique, des anciens nobles, chez qui dominent l'orgueil et la passion de l'autorité.

Il avait une tête carrée, énergique, aux tempes renflées et larges, décelant une nature active et ambitieuse. Ses yeux bleu-foncé, d'une douceur presque tendre, semblaient farouches sous leurs sourcils en broussailles. Son nez était court et cartilagineux. La longue distance entre la bouche et le nez, signe de prudence, était l'un des traits distinctifs de sa physionomie.

La bouche était rébarbative; mais le sourire en était très fin et très bon. Enfin, le menton un peu large et sensuel avait à l'extrémité une fossette, indice de bonté.

Ces dehors vulgaires cachaient cependant une nature élevée, véritablement noble.

Il mettait une sorte d'orgueil, de fierté à cacher ses sentiments affectifs et généreux. Plus il se sentait ému ou attendri, plus il se montrait maussade et cassant.

Ce qui lui avait donné cette réputation d'avarice, c'est qu'il n'aimait point à se laisser voler et duper par tous ces parasites qui s'attachent aux grandes familles pour les dévaliser. Il vérifiait avec un soin minutieux les comptes que lui présentait l'intendant de la du-

chesse, et se permettait même de fréquentes observations, « comme le plus mesquin des bourgeois », disait le vieux serviteur.

Il avait toujours montré pour Jean, pour sa nature courageuse et loyale une sorte de prédilection, autant du moins que son caractère brusque et bourru pouvait le lui permettre.

Cette prédilection, on la devinait, tantôt dans l'adoucissement du regard, tantôt dans l'approbation du sourire ; mais il ne lui en avait jamais rien exprimé, ni par des dons d'argent, ni par d'affectueuses paroles, sinon que parfois, alors que ses opinions excentriques soulevaient l'indignation générale, il allait jusqu'à dire : Il est vraiment drôle, ce garçon-là. Ou bien encore il lui arrivait par un mot bref, mi-bourru, mi-bienveillant, de le soutenir ou de prendre sa défense.

Jean n'était point sans s'être aperçu de cette préférence. Mais il suffisait que ce fût le cousin aux millions pour qu'il se tînt à distance.

Lui, avoir l'air de briguer un héritage! Sa fierté naturelle se révoltait devant un tel soupçon. Il évitait donc toute occasion de se montrer obséquieux ou empressé, et il n'allait jamais voir l'amiral, se contentant de demander de ses nouvelles à son valet de chambre.

Aussi M. de Mortreux se montra-t-il fort surpris de sa visite et l'accueillit-il avec une aménité qui ne lui était pas habituelle.

— Ah! te voilà, mon garçon! lui dit-il. Eh bien! qu'est-ce qui t'amène?

— On vient de m'apprendre, amiral, que vous aviez passé une assez mauvaise nuit.

— Oui, c'est ce pèlerinage où a voulu me traîner à toute force la duchesse. Au lieu d'être guéri, je me sens beaucoup plus mal.

— C'est peut-être la foi qui vous manque, repartit Jean d'un ton plaisant.

— Et puis, c'est toi aussi, mauvais garnement, qui es un peu cause de mon insomnie.

— Moi! en vérité?

— Comment! là, au nez de tous ces Rochemaure, tu oses avouer que tu es républicain! Tu renies leur Dieu et leur roi. Puis tu te fiances à Mlle de Pivrac sans consulter personne! Enfin la duchesse m'apprend à l'instant que tu viens de te quereller avec Anatole, que tu l'as battu comme plâtre. Tu veux donc te rendre absolument impossible dans cette famille et te faire d'eux des ennemis irréconciliables? Ils sont mauvais, prends-y garde, Anatole surtout, sans compter Charlotte, qui te jette parfois des œillades dont tu ne sembles pas même t'apercevoir, ce qui la vexe infiniment.

— Quoi! amiral, vous auriez remarqué?...

— Oui, je vois tout sans en avoir l'air, et je te trouve bien imprudent. Souviens-toi que les pires haines sont les haines de famille, après les haines de prêtres toutefois. Ce prêtre que tu as cravaché, crois-tu qu'il l'oublie jamais? Voyons, est-ce qu'on fait de ces choses-là?

— Je n'ai pas été maître de moi. C'est lui, le premier, qui a employé la violence en jetant bas mon chapeau.

— Je le veux bien. Tu étais dans ton droit. C'est qu'aujourd'hui, ces gens d'église sont terribles. C'est la bête acculée qui défend sa vie.

Jean, en entendant l'amiral parler ainsi du clergé, ouvrait de grands yeux surpris.

Comment expliquer alors les longues visites que lui faisait le père Lantier?

— Justement, reprit M. de Mortreux, tu tombes sur

ce bel abbé Malglaive, qui fait la pluie et le beau temps à Châteaubourg, et qu'on dit si vindicatif! Avec ta droiture de sauvage, tu te feras un mauvais parti. Tu es imprudent, je le répète, très imprudent. La duchesse m'a longuement parlé de cela hier au soir. Elle te demandera de faire des excuses à ce Malglaive.

— Jamais, jamais! s'écria Jean. Je me ferais plutôt tuer.

— La duchesse craint qu'il ne t'intente un procès. Ils sont, en effet, très dangereux, ces gens-là.

— Eh bien! s'il me fait un procès, il le perdra. Les cultes sont libres; et rien ne pouvait me forcer à me découvrir devant ce ridicule magot.

— N'as-tu pas vu que toute la magistrature, y compris le président du tribunal, assistait au pèlerinage? Enfin, pour mettre le comble à ton irrévérence, tu as fait un dessin...

— Que voulez-vous, amiral, je les ai tous vus comme cela.

— C'était ressemblant, je n'en disconviens pas. Où donc as-tu donc appris à dessiner, dis, garnement?

— Chez les jésuites. J'ai fait une charge du père Lantier, qu'il ne m'a jamais pardonnée non plus.

— En effet, il faut l'entendre me parler de tes exploits.

— Il vous en parle donc ?

— En peux-tu douter? Il travaille à te faire déshériter, parbleu! car les jésuites, c'est encore plus mauvais que les prêtres, plus redoutable surtout.

— Et cependant vous recevez le père Lantier.

— Que veux-tu? Pour faire plaisir à la duchesse. Et puis, le monde n'est composé que de Tartufes. Un peu plus, un peu moins... Les jésuites sont les plus complets. Il m'amuse, ce père Lantier, qui croit que je

gobe ses sornettes. Ce qui me divertit surtout, c'est de lui faire raconter tes fredaines d'autrefois.

— Vraiment, amiral, dit Jean, de plus en plus étonné, vous pouvez prendre quelque intérêt...

— Ce n'est pas que je t'approuve, au moins, répondit l'amiral en reprenant son ton bourru. Tu es vraiment indécrottable. Ce que je blâme par dessus tout, c'est ton affection pour Madeleine de Pivrac. La duchesse a raison, ce n'est pas un mariage convenable pour toi.

— D'abord, cousin, connaissez-vous Madeleine ?

— Dieu m'en garde ! Je ne veux pas même la connaître. Qu'elle soit aimable et jolie, c'est possible. Là n'est pas la question. Elle n'a pas le sou. Le père est joueur; la mère, intrigante. Enfin, en l'épousant, tu te mets à dos ta famille d'abord, puis les jésuites qui veulent la marier au comte d'Etioles.

— Amiral, quelle que soit ma déférence pour vous, je ne puis renoncer volontairement à ce mariage. J'aime Mlle de Pivrac, et je lui ai donné ma parole.

— Mais puisqu'elle te la rend ! Tu as entendu d'Etioles : il est accepté.

— Accepté par la mère, mais non par Madeleine.

— Alors elle enverrait des sommations à sa mère ; et toi, à la duchesse ?

— S'il le faut.

— Allons ! tais-toi donc, mauvaise tête. Ne sois pas tranchant comme cela. Moi, je suis tranchant ; mais ça m'est permis. Je suis riche, c'est-à-dire indépendant. Je puis me moquer de l'univers. On a raison d'aimer l'argent, qui donne à la fois pouvoir, dignité et liberté, la seule liberté vraie, absolue. Médite cela, mon garçon. En épousant Mlle de Pivrac, tu épouses la pauvreté, tu te voues à l'impuissance, à la dépendance, à l'abjection. La pauvreté, dit-on, n'est pas crime. C'est

bien pis : c'est une oppression qui pèse sur tous les instants et tous les actes de la vie.

— Je ne pense pas comme vous, mon cousin.

— Oh ! ça ne m'étonne pas, monsieur le révolutionnaire !

— Je pense qu'un homme qui gagne sa vie par son travail est à la fois noble, heureux et indépendant.

— Tu veux gagner ta vie par ton travail ?

— La mienne, celle de ma femme et de mes enfants.

— Allons ! tu es complet, bien complet, dit l'amiral en fronçant ses gros sourcils.

— Je vous en prie, reprit Jean, changeons de conversation ; car ce n'est nullement pour vous parler de moi que j'ai pris la liberté de vous déranger si matin.

— Voyons, je t'écoute.

Jean lui peignit alors, avec l'éloquence du cœur et une émotion communicative, le désespoir d'Yvonne. Il lui raconta les infamies d'Anatole et ses doutes injurieux pour la pauvre fille si digne d'intérêt.

— Le misérable ! s'écria l'amiral. Se conduire ainsi avec la pauvre Fleurette ! Ah ! çà ! vous êtes donc tous les deux de vrais sacripants !

— De grâce ! amiral, ne me confondez pas avec Anatole.

M. de Mortreux se sentait ému ; mais il ne voulait pas laisser voir à Jean cette émotion qui l'humiliait. Il prit donc le parti de se mettre en colère.

— Pourquoi viens-tu me raconter cette sotte histoire ? Faire un enfant à cette petite Bertin, c'est une indignité, une infamie ! Mais aussi Yvonne n'est qu'une bécasse : s'enticher de cet Anatole ! La vanité toujours, voilà ce qui perd les femmes. Ma foi, tant pis ! Pour avoir cru Anatole, il faut qu'elle soit bête, archi-bête. Quand on l'est à ce point-là, on est victime, forcément. C'est la vie, cela.

— Amiral, je vous en prie...

— Eh bien ! quoi ?

— Il me semble qu'il y aurait moyen de la sauver.

— Laisse-moi la paix. Je ne remuerais seulement pas le petit doigt pour sauver cette petite niaise. Tu en tiens donc aussi pour elle, toi ?

— Pas comme vous l'entendez. J'ai pitié d'elle, j'ai pitié du pauvre petit être qui, après tout, sera un Rochemaure.

— Que dit de tout cela la duchesse ?

— Qu'elle ne veut pas d'un scandale dans sa maison ; qu'elle va congédier les Bertin, qui n'ont pas assez surveillé leur fille. Alors, vous aussi, vous les abandonnez...

— Certainement je les abandonne ; car tu m'ennuies, entends-tu, tu m'ennuies avec tes Bertin. Cela me remue le sang et la bile, me fait un mal affreux.

— Alors, dit Jean résolument, puisque personne ne veut s'occuper de cette fille et de son enfant, je m'en chargerai, moi ; car je le lui ai promis. Du moins, cet enfant portera son vrai nom.

Jean lui répéta alors ce qu'il avait dit à la duchesse : son intention de reconnaître l'enfant d'Yvonne.

Devant une telle déclaration, la mauvaise humeur et l'impatience de l'amiral s'accrurent.

— Et tu crois peut-être que je vais approuver une pareille folie ? La duchesse a raison : il faut avoir l'esprit dérangé pour raisonner comme tu raisonnes parfois. Ne me parle plus de tout cela, va-t-en. Les nerfs... l'irritation... ma tête... Allons, va-t-en, c'est assez de folies comme cela dans un jour. Je me chargerai d'Yvonne et de son enfant, cria-t-il d'un ton de fureur. Mais ne m'en dis plus un mot. Entends-tu ?.. plus un mot !

— Puisque vous vous chargez d'Yvonne, hasarda Jean, puis-je du moins le lui dire ?

— Fais ce que tu voudras.

— Merci... amiral... merci !

— Eh ! va au diable avec tes remercîments !

Jean sortit, le cœur allégé, joyeux.

Dès qu'il fut dehors, l'œil du farouche amiral se radoucit soudain.

— Il me rend bête, ce garçon-là, murmura-t-il. Un peu plus, en l'écoutant me raconter le désespoir de cette petite, j'allais m'attendrir ; je sentais mes yeux se mouiller. Pauvre mignonne ! Mais c'est égal, c'est une bécasse. S'enticher d'Anatole, quand elle voit tous les jours passer Jean sous ses fenêtres ! Enfin, les femmes sont toutes les mêmes ; on ne les comprend pas. Je ne les ai jamais comprises, moi, ces chipies. A plus forte raison maintenant. J'ai eu tort de m'emporter. Il ne reviendra plus. Il me fait du bien cependant. Sa franchise me remet un peu des flatteries jésuitiques du reste de la famille, qui ne m'entoure d'attentions qu'en vue de mon héritage ; tandis que lui il est fier, très fier, et met comme moi une sorte d'amour-propre à cacher ses tendresses. Quel brave cœur ! Je conçois que les autres ne l'aiment pas.

L'appartement de M. de Mortreux ouvrait précisément sur la galerie qui conduit à la chapelle.

La messe venait de finir ; et tous les Rochemaure, répandus dans la galerie, virent Jean sortant, l'air radieux, de l'appartement de l'amiral.

Que signifiait cette visite ?

La duchesse fronça le sourcil. Le duc et sa femme jetèrent à Jean un regard en dessous. Anatole en eut une crispation de la face.

Quant au baron de Prénovel, son nez s'était encore allongé ; et la sainte baronne, entourée de sa nombreuse progéniture, se mordait les lèvres.

Cependant Charlotte s'était avancée vivement près de sa grand'mère.

— Je voudrais vous parler quelques instants, lui dit-elle.

— Mais à propos, demanda la duchesse, pourquoi donc n'as-tu pas communié ?

— C'est justement à ce sujet que je désire vous entretenir.

— Je suis à toi dans un instant.

Au lieu d'écouter dévotement la messe, Charlotte avait ruminé sa petite vengeance et découvert le moyen de jouer un bon tour à son cousin.

XIV

Quoi ! l'amiral n'était pas venu à la messe le jour de l'Assomption ! Il était donc plus mal !

Un intime sentiment d'allégresse s'était répandu dans le cœur de tous les héritiers.

Ce vieil avare bourru et maussade allait-il enfin se décider à lâcher ses millions ?

Toutes les secrètes convoitises s'étaient réveillées, âpres ardentes.

Depuis dix ans, selon l'expression peu poétique d'Anatole, ils pourrissaient dans ce château si triste, si éloigné de Paris surtout.

Or, le duc n'avait que cinquante-six ans. Il se sentait encore trop plein de verdeur pour se résoudre à cette vertu forcée.

Quelques fugues à Paris, quelques femmes de cham-

bre de la duchesse, c'était là une bien maigre pitance après la vie capiteuse qu'il avait menée jadis dans le high-life parisien.

De son côté, la duchesse Elena, malgré sa couperose et ses dents trop longues, n'avait pas abdiqué toute prétention. Elle voyait avec douleur s'écouler ses derniers beaux jours dans une aride solitude : le valet de chambre du duc, choisi par la douairière, était si vieux et si cassé !

Quant au baron et à la baronne, n'avaient-ils pas toute leur marmaille à élever et à doter ?

La mort de l'amiral, c'était donc la délivrance si ardemment souhaitée, si impatiemment attendue.

Pour Anatole, c'était Paris : les coulisses et le sport, la vie à outrance et les amours faciles.

Pour Charlotte, c'étaient les fêtes, les toilettes somptueuses, c'était surtout un mari, sa vengeance.

Personne, cependant, ne connaissait au juste la fortune de M. de Mortreux. On calculait qu'elle devait s'élever par l'accumulation, — car il était loin de dépenser ses revenus, — à quinze ou vingt millions.

Comme il semblait renier complètement ses autres parents, il n'y aurait que trois branches héritières ; et c'était pour chacune, cinq à six millions en perspective. Tous étaient fort jaloux de Jean, qui représentait une branche, et qui aurait, à lui seul, six millions, si l'amiral ne faisait pas de testament. Ils ne perdaient donc aucune occasion de le desservir auprès de M. de Mortreux; car ils n'étaient point sans avoir surpris quelques nuances de prédilection en sa faveur. Mais comme Jean dédaignait de faire la cour au riche cousin, et que la duchesse avait un grand ascendant sur l'amiral, ils espéraient qu'elle le déciderait à réduire la part de Jean, peut-être même à le déshériter tout à fait.

Enfin, les événements de la veille, les déclarations audacieuses du républicain et du libre-penseur devaient contribuer aussi à perdre le petit-fils du révolutionnaire dans l'esprit du vieux marin.

La douairière, fidèle aux traditions du passé, avait un but : c'était, afin de perpétuer la splendeur des Rochemaure, de faire constituer par l'amiral, en faveur du duc, une sorte de majorat.

Mais quand elle abordait ce sujet, l'amiral s'empressait de détourner la conversation et remettait à plus tard de prendre ses dispositions testamentaires.

Il était perspicace. Tant de démonstrations d'intérêt, de soins tendres, à lui, le bourru, qui n'y répondait, le plus souvent, que par des boutades, voire même des injures, ne pouvaient lui paraître sincères. Souvent même elles l'écœuraient.

A sa sortie du Sacré-Cœur, Charlotte, par ses cajoleries et ses grâces de jeune fille, avait su capter son affection.

Ce vieillard, malade et ennuyé, semblait prendre plaisir à contempler cette belle fille, ne pouvant croire que ces yeux riants et limpides, ces joues roses, ce sourire épanoui comme une fleur vivante, pussent cacher de basses convoitises.

Pendant quelque temps, tous les matins, elle était venue lui lire son journal. Mais un jour, au moment où elle l'accablait des plus tendres effusions, il la surprit, grâce à une glace qui lui renvoyait son image, lui faisant une grimace de dégoût.

A partir de ce jour, il avait déclaré à sa lectrice que la vieille *Gazette* et la monotone *Union* l'ennuyaient, et lui avait donné congé. Il s'était alors abonné à une feuille ultra-radicale ; et ce fut dorénavant son vieux valet de chambre qui lui fit la lecture.

Bien que la déception eût été un peu dure, comme

l'amiral était avant tout sceptique et philosophe, il s'en consola vite.

— Au fait, se dit-il, pourquoi cette jeune fille aimerait-elle un vieux podagre comme moi, si ce n'était pour ses millions ?

Loin de témoigner de la rancune à Charlotte, il se montra même à son égard plus affable que par le passé; car lorsqu'il affectait le ton bourru, c'était presque toujours pour dissimuler un sentiment tendre.

Donc, en passant devant l'appartement de l'amiral, tous se proposèrent intérieurement d'aller au plus tôt s'enquérir en personne de ses nouvelles; et chacun, dans l'espoir d'être le premier, se hâta de mettre cette pensée à exécution; de sorte qu'ils arrivèrent tous presque au même instant chez M. de Mortreux.

Assis dans son grand fauteuil de malade, la jambe étendue, l'amiral faisait une piteuse mine.

La duchesse entra la première.

— Eh bien ! cela ne va donc pas mieux ? questionna-t-elle en affectant une vive sollicitude.

— Plus mal, beaucoup plus mal, répondit-il d'un ton maussade.

— J'ai envoyé chercher le docteur.

L'amiral hocha la tête.

— Ah ! je ne comprends que trop ce qui a causé votre agitation ! reprit la duchesse. J'ai passé, moi aussi, une nuit épouvantable. C'est ce malheureux Jean, n'est-ce pas, qui vous occupe, qui vous tracasse ? Qu'est-il encore venu vous raconter ?

— Sans doute, c'est lui; mais c'est vous aussi, c'est Anatole. Vous semblez tous prendre en grippe ce garçon-là. Vous finirez par lui faire commettre quelque grave sottise.

— Ainsi, repartit la duchesse, fort émue de ce reproche, c'est nous qui le poussons à ces équipées?

Charlotte, qui entrait en ce moment, avait entendu ces derniers mots.

— Comment ! cher amiral, dit-elle après l'avoir embrassé avec une exagération de tendresse, vous prenez la défense de Jean ?

— Toi aussi, tu te mets contre lui ? repartit l'amiral en attachant sur elle un regard sagace, presque sévère, qui un instant fit hésiter Charlotte dans la petite infamie qu'elle méditait.

Mais entraînée par son désir de vengeance, elle reprit :

— Ah ! vraiment, c'est si énorme que je n'ose le dire !

— Qu'est-ce encore ? demanda la duchesse, l'œil terrible.

Alors Charlotte raconta avec toutes sortes de pudiques réticences, qu'étant tout à l'heure en haut de l'échelle de la bibliothèque, Jean en avait profité pour se permettre les plus audacieuses licences, et qu'en se débattant elle avait failli renverser l'échelle et était tombée dans les bras de son cousin qui l'y avait retenue de la plus inconvenante façon ; ce qui lui avait causé tant de trouble et de colère qu'elle n'avait point osé s'approcher de la sainte table.

Anatole était entré pendant ce récit ; et tandis que la duchesse s'exclamait avec indignation, il souriait d'un air sarcastique.

— Et voilà, dit-il, le monsieur qui ose m'accuser d'avoir séduit Yvonne ! En ce moment même, il est auprès d'elle. Je viens de les voir ensemble. Ils se réjouissent sans doute de la bonne farce qu'ils m'ont jouée. Il tranche du Lovelace, parole d'honneur ! Hier c'était mademoiselle de Pivrac ; cette nuit, la Lovely, pour laquelle il s'est battu avec des soldats ivres ; ce matin c'est Charlotte ; en ce moment c'est Yvonne.

La duchesse, en entendant ces deux nouvelles dénonciations, avait pâli d'indignation.

— Ne garder dans ma maison même aucune pudeur, aucune retenue ! Braver toute convenance, voilà cependant où conduit l'irréligion. Que pensez-vous d'une pareille conduite, amiral ?

M. de Mortreux avait écouté le récit de Charlotte d'un air observateur et soupçonneux. Les accusations d'Anatole lui avaient paru tout aussi invraisemblables.

— Je ne puis condamner Jean, répondit-il, sans l'avoir entendu.

— Mais vous l'avez entendu hier, s'écria la duchesse. Il n'a pas craint de nous blesser tous, et par ses déclarations insolentes et par ce dessin outrageant. Enfin ce coup de cravache donné à l'abbé de Malglaive, c'est nous tous qui l'avons reçu. Il sera la honte de la famille, si nous n'y mettons bon ordre. Il ne peut rester plus longtemps ici. N'est-ce pas votre avis ?

— Peut-être. Nous reparlerons de cela.

— Enfin, vous êtes convaincu maintenant que la dépravation et la révolte sont innées en lui.

— C'est dans le sang, fit Anatole.

— Mon Dieu ! oui, l'indépendance, c'est dans le sang, repartit l'amiral en regardant son petit cousin, tout comme la scrofule.

Anatole et la duchesse observèrent l'amiral un instant d'un air hésitant, perplexe. Mais M. de Mortreux paraissait tellement indifférent, qu'ils ne purent démêler dans sa physionomie aucune intention ironique.

Le duc et sa femme, le baron et la baronne, ainsi que leur nombreuse progéniture, faisaient en ce moment irruption dans l'appartement, ce qui parut augmenter la mauvaise humeur du malade.

— Quoi ! amiral, on nous dit que vous êtes plus souffrant ? exclama le duc.

— Ah ! mon bon cousin ! ajouta Adélaïde en nazillant. Quand on m'a appris tout à l'heure que vous n'aviez pu venir à la messe, un jour d'Assomption, j'ai été si bouleversée !...

— Je vous sais gré, répondit l'amiral, de l'intérêt que vous portez tous à ma santé. Je vais mal, très mal ce matin. Voilà l'effet de ce maudit pèlerinage, un mauvais tour de votre Vierge Noire.

A ces mots, la duchesse eut un sursaut. Eléna et Adélaïde, devant ce blasphème, ne purent contenir une légère exclamation.

— De grâce ! de grâce ! cher cousin, reprit la pieuse baronne, ne parlez pas ainsi de la Vierge Noire. Vous savez qu'elle se venge quelquefois des incrédules.

— Allons donc ! Je ne crois pas à ces histoires de bonne femme.

— Est-il étonnant, appuya Adélaïde, que la Sainte Vierge se refuse à faire un miracle en votre faveur, puisque vous n'avez pas foi dans son pouvoir ?

— Mais vous l'avez, vous ? Or, depuis le temps que vous faites des neuvaines pour obtenir ma guérison... à moins pourtant, chère baronne, que vous n'y mettiez point toute la ferveur désirable.

— Oh ! amiral, non-seulement dans nos neuvaines, mais chaque jour nous l'invoquons pour vous !

— Alors, comment expliquez-vous que j'aille plus mal ?

— C'est un avertissement de Dieu, sans doute.

— C'est cela. Il y a réponse à tout. Quand je souffre davantage, le père Lantier me dit : « C'est Dieu qui vous éprouve. » Quand je vais mieux : « C'est l'effet de nos prières. » Voyons, ma chère Adélaïde, il faut s'entendre pourtant.

— Je vous en conjure, cousin, ne tentez pas Dieu par de semblables plaisanteries, s'écria la duchesse,

stupéfaite; car, d'habitude, M. de Mortreux, par égard pour elle, montrait en sa présence de la déférence envers la religion. Mais, on le voit, vous souffrez ; cela vous aigrit, sans doute, et vous rend injuste envers Dieu.

— Oui, je souffre, je suis fatigué.

La baronne, tout effrayée des paroles impies de l'amiral, s'empressa d'ajouter :

— Voyons, mes enfants, dit-elle à sa progéniture, embrassez ce bon cousin et allez jouer un instant au jardin avant de déjeuner.

Les enfants s'approchèrent; mais l'amiral ne fit aucun mouvement pour répondre à leur démonstration.

— Pourquoi donc ces enfants m'embrasseraient-ils et me regarderaient-ils comme leur « bon cousin » ? Je ne leur ai jamais donné que des coups de canne.

— Ah ! c'est qu'ils savent que vous êtes meilleur que vous ne voulez le paraître.

— Ils sont donc bien perspicaces pour leur âge?

— Oh ! surtout Joseph ! Cet enfant est d'une précocité qui parfois m'effraie.

— Tant pis, je n'aime pas les enfants précoces. C'est presque toujours le signe d'une prédominance des nerfs et de la lymphe. Voyons, allez vous amuser, mes enfants. Laissez-moi tous. Je me sens mal, très mal, depuis un instant surtout. Je ne serais même point étonné que ma dernière attaque ne fût proche. J'éprouve des symptômes précurseurs peu rassurants.

Il y eut parmi toutes les personnes présentes une suspension de respiration. Les poitrines se soulevèrent comme sous l'impression d'un espoir, d'une allégresse. Mais soudain tous les visages affectèrent des mines piteuses et désolées.

— Cependant, cher amiral, s'écria Adélaïde avec

des larmes plein le nez, jamais au contraire votre figure n'a été meilleure.

— Précisément, je suis coloré, n'est-ce pas ?

La duchesse se rapprocha vivement du malade.

— Quoi ! amiral, vous craindriez...

Elle lui saisit le bras, tâta le pouls, examina de près le visage.

— Mais non, mais non. Le teint est reposé, le pouls est bon. Au reste, le docteur va venir.

En ce moment même, la porte s'ouvrit et le domestique annonça le docteur Berquier.

Contrairement à l'avis de la duchesse qui avait d'abord introduit auprès du malade le médecin des jésuites, l'amiral avait déclaré que le docteur Berquier, malgré ses opinions avancées, était le seul en qui il eût confiance.

En effet, c'était le plus habile médecin de Châteaubourg ; et il avait une de ces physionomies ouvertes, sereines et souriantes qui suffisent parfois à rassurer et même à soulager les malades.

La duchesse seule resta présente à la consultation, suivant de son grand œil profond tous les mouvements de physionomie du docteur.

Après avoir terminé son examen.

— Rassurez-vous, amiral, je ne vois rien d'alarmant dans votre état. Vous êtes sorti hier, me dites-vous, par la grande chaleur ; et, au retour, vous avez eu à lutter contre le vent et la poussière. Le vent n'est pas bon aux malades ; il semble qu'il leur enlève de l'électricité. Vous avez encore, je l'espère, de longs jours devant vous, si vous suivez, bien entendu, un régime sévère, et si vous ne commettez aucune imprudence.

L'amiral hocha la tête d'un air de doute. Néanmoins cette assurance le raffermit. Son front s'éclaircit.

— Duchesse, dit-il, j'ai une consultation particulière

à demander au docteur. Un médecin, vous le savez, est un confesseur. Je vous serais obligé de nous laisser seuls un instant.

La duchesse resta un moment interdite. Que signifiait ce mystère? Quel secret l'amiral pouvait-il avoir à confier à son médecin?

Elle se retira; mais en passant dans l'antichambre elle recommanda au valet de pied de prier le docteur, quand il sortirait, de passer chez elle.

— Mon cher docteur, questionna M. de Mortreux quand il fut seul avec le médecin, que pensez-vous au juste de mon état? Je suis un vieux marin, j'ai regardé assez souvent la mort en face pour écouter mon arrêt sans sourciller.

— Eh bien! mon cher amiral, il ne faudrait pas recommencer une excursion comme celle d'hier. Ce serait dangereux, très dangereux. Qu'alliez-vous donc faire, vous, dans ce pèlerinage?

— Que voulez-vous? une déférence envers la duchesse et toute cette famille qui me sollicitait de l'accompagner. Mais enfin, en dehors de toute imprudence, croyez-vous que la dernière attaque soit prochaine?

— Mon Dieu! amiral, vous avez quatre-vingts ans, et, à cet âge, les ressorts de la machine sont fort affaiblis.

— C'est bien, merci, cher docteur. Alors, ouvrez ce secrétaire, prenez sur le rayon du milieu à droite, une grande enveloppe cachetée sur laquelle est écrit: *A M. Rousseau, notaire*; et veuillez déposer cela chez lui, aujourd'hui même. C'est mon testament. Mais il faut que personne ici ne se doute qu'il est fait, et que le notaire Rousseau en est le dépositaire. Vous comprenez, la duchesse est inquiète... Elle a pris sur moi un certain ascendant... Elle me soigne réellement avec beaucoup de dévouement...

— Parfait ! je comprends, répondit M. Berquier. Vous pouvez compter sur mon entière discrétion. Je recommanderai de même le secret à M. Rousseau qui, dans une heure, aura entre les mains votre testament.

En sortant de chez l'amiral, le docteur, pour se rendre au désir de la duchesse, passa dans son appartement.

— Eh bien ! docteur, dit la douairière, en attachant sur lui un regard anxieux, comment trouvez-vous réellement notre malade ?

— Mais pas plus mal, madame la duchesse.

Elle lui confia alors avec toutes sortes de circonlocutions ses perplexités et son désir de voir l'amiral prendre ses dispositions relativement à sa fortune.

— Rien ne presse, répondit le docteur.

— C'est pour la famille d'un si haut intérêt... et puis, il faut qu'il songe aussi à se réconcilier avec Dieu...

— Ah ! madame, interrompit le médecin, il y a là un véritable danger. L'arrivée du prêtre est si souvent funeste aux malades ! Que de morts la vue du prêtre a causées ! Chaque jour nous en voyons des exemples.

— Cependant, docteur, repartit vivement la duchesse, il me semble qu'il n'y a pas d'intérêt supérieur à celui-là.

— Madame, répliqua le médecin, quoique je ne sois pas croyant, j'ai l'habitude de respecter toutes les opinions de mes malades et de leur famille. Or, l'amiral n'est pas croyant. Pour l'amener à se confesser, il faudrait des supplications, une lutte peut-être, et cela seul suffirait à déterminer la crise que nous redoutons.

— Aussi, répliqua la duchesse, ai-je prévu le cas. Afin de ne point impressionner péniblement l'amiral au dernier moment, depuis longtemps déjà le père Lantier lui fait d'assez fréquentes visites.

— Il lui parle de confession ?

— Non, oh! non, certes! Le père Lantier est si adroit! Mais peut-être le moment est-il venu d'aborder ce sujet.

— Je vous le répète, madame, je ne vois rien d'imminent dans le danger que court l'amiral. Mais, prenez garde, en voulant assurer son salut, vous risquez d'avancer sa mort; et vous assumez là une terrible responsabilité.

— Soyez tranquille, docteur; le père Lantier possède une si onctueuse et si persuasive éloquence, qu'il saura l'amener à se confesser sans même qu'il s'en doute.

Le docteur Berquier s'inclina et sortit.

Pendant ce temps, tous les Rochemaure, grands et petits, s'étaient dispersés dans le jardin en attendant l'heure du déjeuner.

— Quel satané caractère! disait le duc. Il n'a jamais que des mots désagréables à vous jeter à la face.

— Le croyez-vous réellement menacé? demanda M. de Prénovel.

— S'il pensait seulement à faire son testament!

— Il ne supporte point qu'on aborde ce sujet.

— Espère-t-il donc vivre jusqu'à cent ans?

— Il a le coffre robuste, fit le duc; et que de vie dans l'œil!

Tous deux baissèrent tristement la tête à la pensée qu'ils pourraient attendre encore pendant vingt ans peut-être cet héritage.

Et par derrière :

— Hein! Charlotte, disait Anatole, si c'était la fin de la fin! A-t-il de la peine à lâcher le magot, ce vieil ours mal léché! On moisit ici, positivement, on moisit.

— On enlaidit aussi. On perd l'habitude du monde, répondit Charlotte. Au milieu de toutes ces précieuses ridicules de province, je me surprends quelquefois à prendre leurs manières de mijaurées. Quand j'étais à

Paris, au Sacré-Cœur, avec quelques bonnes amies, nous parlions l'argot, nous recevions en cachette le *Figaro*, qui nous tenait un peu au courant du boulevard. Mais ici, quand je lis le *Figaro*, je ne puis même plus mettre les noms à toutes ces initiales ; je sens que je me rouille, que je me provincialise.

— C'est comme moi. En être réduit à conter fleurette à des femmes de chambre, c'est par trop humiliant !

— Plains-toi donc ! Moi qui n'ai pas même un amoureux, à mon âge ! Je vais avoir dix-neuf ans, mon cher. C'est à se taper la tête contre les murs.

— Mais si le vieux se décide, hein ! quelle grande vie nous allons mener ! Car, entre nous, je crois que nous serons avantagés. C'est le désir de grand'mère. Pourvu qu'il ait le temps de faire son testament. Tiens ! fit-il en s'interrompant tout à coup, regarde Jean. Où va-t-il ? Chez les Bertin. Un nouveau rendez-vous avec Yvonne. Et il ose dire que c'est moi qui l'ai séduite !

Il s'approcha vivement du duc et du baron pour leur montrer Jean qui, en effet, entrait dans la maison du garde.

XV

La duchesse avait donné rendez-vous à Jean à dix heures dans son cabinet. Jean l'avait attendue pendant une demi-heure. Ne la voyant pas venir, il avait pensé qu'il aurait le temps, avant le déjeuner, d'aller rassurer Yvonne.

Justement Bertin, en ce moment, arrosait les parterres. La femme était allée au potager chercher quel-

ques légumes. Yvonne se trouvait seule. Très pâle, les yeux agrandis par la souffrance du cœur, creusés par l'insomnie, elle grelottait de fièvre et d'angoisse. En apercevant Jean, elle poussa un léger cri, s'avança vivement vers lui. Puis elle s'arrêta soudain toute émue, toute tremblante; mais la figure souriante de Jean la rassura aussitôt.

— Eh bien ! comment as-tu passé la nuit, chère mignonne ? On dirait que tu trembles. Aurais-tu la fièvre ? Tu auras négligé de te réchauffer comme je te l'avais recommandé.

Yvonne ne répondit pas à ces questions. Elle attachait sur Jean un regard si anxieux qu'il se hâta d'ajouter :

— Bonnes nouvelles ! bonnes nouvelles, chère enfant !

— Quoi ! il consent ?

— De qui parles-tu ?

— De M. Anatole. Il veut bien m'épouser ? reconnaître son enfant ?

— Hélas ! non, pauvre chérie ; nous n'en sommes pas tout à fait là.

Yvonne, à ces mots, se laissa tomber presque défaillante sur une chaise.

Jean s'approcha d'elle, lui prit la main. Cette main était glacée ; tout le sang avait reflué au cœur.

— Ecoute-moi, Yvonne : l'essentiel, n'est-ce pas, c'est que ton sort et celui de l'enfant soient assurés ? J'en ai parlé à l'amiral. L'amiral s'en charge.

— Quoi ! vous avez dit à l'amiral... s'écria Yvonne en se cachant la figure dans ses mains. Jamais je n'oserai reparaître devant lui. Jamais je ne pourrai vivre avec tant de honte !

— Mais il t'excuse, pauvre enfant. Quant à épouser Anatole, il ne faut pas y penser. D'ailleurs, le voulût-il, que ses parents et la duchesse s'y opposeraient.

— Ah ! surtout que la duchesse ne sache jamais...

— Elle le sait déjà.

Et il lui conta comment il s'était trouvé forcé de le lui dire.

— Oh ! pourquoi, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ?... Et mes parents, mes pauvres parents !...

Elle se mit à sangloter.

— Calme-toi, chère enfant. Nous parviendrons à cacher ta faute. Tu oublies donc ce que tu m'as promis ? Ne m'as-tu pas juré d'être raisonnable ? Je t'ai promis, moi, de tout arranger. Eh bien ! depuis ce matin, je n'ai fait que m'occuper de toi. Et voilà comme tu me récompenses ! Au lieu de te désoler, écoute-moi. Il s'agit, avant tout, aux yeux de la duchesse comme aux yeux de tes parents, d'éviter les commérages, le scandale. Or, il n'y a qu'un moyen : quitter le pays, aller à Paris.

— A Paris, toute seule ! s'écria Yvonne effrayée.

— Non. Je te trouverai une place de femme de chambre.

— Femme de chambre... dans mon état ? Mais quand on s'apercvera... on me chassera honteusement.

— Sois sans inquiétude, j'ai pensé à tout.

— Oh ! alors, faites-moi partir tout de suite, avant que personne ne se doute !

En ce moment, le facteur passait devant la maison du garde.

Jean sortit précipitamment et l'arrêta.

— Vous n'avez rien pour moi ? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi. Deux lettres, monsieur le marquis !

Il les lui tendit.

Jean regarda les deux suscriptions.

Une des adresses était d'une écriture inconnue, tourmentée, violente. L'autre, au contraire, était écrite en

caractères fins, larges, élégants, qui trahissaient une main féminine. L'enveloppe était d'un papier parfumé gris-mode, portant au cachet les initiales L. R., avec cette devise : *Ma fantaisie*.

En reconnaissant cette écriture, Jean fit un mouvement de surprise joyeuse.

—Justement, exclama-t-il, une lettre de ma cousine du Rozay ! C'était à elle que je pensais pour t'emmener à Paris.

Il brisa l'enveloppe et lut :

« Ça, cousin, vous oubliez votre cousine Laurianne.

» A quand donc cette visite que vous lui aviez promise ? Seriez-vous amoureux ? J'aurais une rivale ! Car s'il faut l'avouer, votre vieille cousine vous adore.

» Chut ! ne dites pas cela à la duchesse. Son œil de cyclope me foudroierait. Car elle ne plaisante pas, elle, sur ces matières. M'en a-t-elle fait des sermons, pour me prouver que je devais quand même et malgré tout, continuer à vivre avec M. du Rozay.

» Elle est bien bonne, tante Rochemaure ! vivre avec ce monstre, joueur, débauché, égoïste, épileptique, voleur et prostitué ! Car en m'épousant, sans amour, pour ma seule fortune, il a fait bel et bien de la prostitution légale ; et s'il m'a prise en grippe, c'est tout bonnement parce que je refusais de payer ses maîtresses. ..

« N'importe ! dit la duchesse, le devoir, le devoir ! Vous avez juré obéissance, et vous devez vous soumettre au seigneur et maître. »

» Donc, selon la solennelle et magnanime grand'tante, il me faudrait pleurer et geindre en silence, prier Dieu de me ramener mon infidèle, accepter mon martyre en expiation de mes péchés, et, qui sait ? peut-être aussi en expiation des siens.

» Cousin, la solitude ne m'est pas bonne. Je songe à tout cela du matin au soir et du soir au matin. En me sentant enfermée à jamais dans cette cage de fer du mariage, j'en deviens enragée positivement. Je trouve nos lois sociales injustes, cruelles, stupides : river côte à côte et pour la vie deux êtres qui se haïssent, c'est révoltant, monstrueux, immoral surtout.

» Venez donc. Dans les quelques mots que vous avez osé prononcer devant la duchesse pour prendre ma défense, j'ai deviné toutes vos révoltes secrètes, cher et généreux cœur. Bref, je vous aime. Mais à mon âge et de cousine à cousin, cet aveu est permis, n'est-ce pas ? Hélas ! il faut bien que j'en prenne mon parti. Je suis vieille. Et à la campagne, comme on *enlaidit !*

» Hier, en me regardant au miroir, je me suis découvert des plis sous les yeux. C'est mon monstre de mari qui en est cause. J'en suis tombée dans une noire mélancolie.

» J'ai besoin de voir quelqu'un de gai, de vivant, de jeune. Autrement je vais devenir affreuse, méchante, misanthrope.

» Si c'est une amoureuse qui vous retient à Châteaubourg, demandez-lui un congé de quelques jours. Ce sera œuvre charitable.

» Me morfondre ainsi dans l'ennui et la solitude, pendant que M. du Rozay court la prétentaine avec une donzelle quelconque, ce serait absurde. Si j'ai été jalouse, je ne le suis plus, Dieu merci !

» Il est à Monaco, où il joue, paraît-il, un jeu d'enfer. Il vient d'écrire à mon homme d'affaires de lui envoyer coûte que coûte cinquante mille francs.

» Comme il ne s'agit plus ici du revenu déjà absorbé à l'avance, mais du capital, je viens d'opposer mon *veto* à sa demande. S'il faut plaider, je plaiderai. Me voyez-vous entourée de papiers timbrés et d'hommes de

loi? Mes cheveux en sont déjà blancs. Aussi, je me sens devenir féroce. Je cherche à quel supplice il me plairait de voir condamner mon bourreau.

» Je veux à tout prix me distraire de ces pensées lugubres.

» A bientôt, mon cher Jean.

» Votre cousine éplorée,

» LAURIANNE.»

» *P.-S.* — Je rouvre ma lettre. Une idée! Ce rôle d'Ariane abandonnée ne me convient décidément pas. Je veux donner une grande fête. Donc, vendredi prochain, bal au château de Rozay, fête vénitienne, feux d'artifices, souper au champagne. Je compte absolument sur vous.

» L. R. »

— Quelle charmante femme! fit Jean. Et tant de cœur, malgré cette apparence de légèreté! Je me rendrai à son invitation; je lui exposerai la situation d'Yvonne. Elle m'aidera dans cette bonne action.

Il rentra auprès d'Yvonne.

— Allons, chère enfant, lui dit-il, console-toi; je puis compter entièrement sur le dévouement de la personne dont je te parlais tout à l'heure. Dans quinze jours tu seras engagée comme femme de chambre chez madame du Rozay. Tu verras, tout s'arrangera à merveille. Sèche donc tes yeux. Voyons, je ne partirai pas que tu ne m'aies fait une de tes jolies risettes.

Pour remercier Jean, Yvonne lui adressa un doux et reconnaissant sourire, bien que ses yeux fussent encore pleins de larmes.

Jean reprit le chemin du château; car on sonnait le déjeuner. Tout en marchant, il lisait la seconde lettre ainsi conçue:

« Monsieur,

» Vous m'avez gravement insulté hier. En ce qui me concerne personnellement, je vous pardonne.

» Mais mon devoir est de faire respecter le culte dont je suis l'un des ministres, et Dieu, dont je suis le représentant.

» J'exige donc que vous m'écriviez une lettre qui sera publiée dans le *Courrier de l'Evêché* et dans laquelle vous m'adresserez vos excuses.

» Si vous me refusiez cette juste réparation, je me verrais forcé, à mon grand regret, de déposer une plainte au parquet.

» Je vous salue, monsieur.

» LUC DE MALGLAIVE. »

En lisant cette lettre, Jean devint pâle. Puis il eut sur les lèvres un sourire méprisant.

— Eh bien ! qu'il dépose une plainte, se dit-il. Quant à lui faire des excuses, jamais !

On le voit, l'abbé de Malglaive, avant de mettre à exécution ses noirs projets, avait essayé de l'intimidation.

Aussitôt après le déjeuner, Jean monta dans sa chambre, s'assit devant son bureau et écrivit :

« Non, monsieur, je ne vous ferai pas d'excuses. En restant couvert devant cette manifestation de l'idolâtrie la plus enfantine, j'oserai même dire la plus grossière, j'usai de mon droit absolu.

» M'enlever violemment mon chapeau, ainsi que vous l'avez fait, était un outrage auquel j'ai répondu par un autre outrage. Nous sommes quittes.

» Si, comme j'aime à le croire, il y a à Châteaubourg des juges intègres, je suis sûr de gagner mon procès. Libre à vous de déposer votre plainte.

» Je vous salue.

» JEAN DE ROCHEMAURE. »

Il sonna un domestique.

— Portez immédiatement cette lettre à l'abbé de Malglaive à Châteaubourg.

Il descendit alors dans le cabinet de la duchesse, qui venait de le faire appeler.

XVI

La duchesse était assise dans un vaste fauteuil Louis XIII à dossier droit, les deux mains appuyées sur les bras du fauteuil dans une attitude qu'elle cherchait à rendre majestueuse.

Elle lui fit signe de prendre un siège.

— Il semble vraiment, monsieur, lui dit-elle, que vous preniez à tâche de déshonorer notre nom. Je veux savoir si c'est chez vous un parti pris ou s'il n'y a de votre part que de la légèreté. Légèreté n'est pas assez dire : c'est une témérité qui parfois touche à la folie.

— Je crois cependant, madame, répondit Jean, avoir hier suffisamment expliqué ma conduite au pèlerinage.

— Ce sont vos explications elles-mêmes qui m'indignent et me causent une profonde affliction. Protester comme vous l'avez fait contre un culte que je professe, contre une religion qui a été de tous temps celle de votre famille !...

— Permettez, madame, interrompit Jean : vous m'avez assez souvent et assez durement reproché mon origine plébéienne, pour que je ne me croie pas obligé de m'inféoder absolument à cette famille Rochemaure, au moins en ce qui concerne ses erreurs.

A ces mots, la duchesse se leva droite, terrible.

— Ses erreurs ? Vous appelez erreurs son attachement à la religion, son dévouement à la royauté ? Je le vois bien, c'est un parti pris de rébellion.

— Non, madame, c'est une conviction.

— Une négation n'est pas une conviction. Ainsi, tout ce que nous croyons, tout ce que nous respectons, vous le méprisez ?

— Ma raison le repousse.

— Oh ! la raison des libres-penseurs, on la connaît : c'est le comble de la perversion et de l'aveuglement.

— Telle est votre opinion, madame. Je ne la combats point. Mais si je respecte les croyances des autres, je désirerais qu'on respectât les miennes.

— En vérité ! Vous ne comprenez donc pas tout ce qu'il y a d'outrecuidance de la part d'un jeune homme qui n'a fait ni sa philosophie, ni sa théologie, à dénigrer, à mépriser une religion qui compte parmi ses défenseurs les plus grands génies, les Bossuet et les Fénélon ?

— Les hommes que vous citez étaient plutôt des rhéteurs que des penseurs. Ma raison ne peut s'asservir à aucun guide ; et c'est grâce à l'ignorance théologique que vous me reprochez, que j'ai pu conserver un peu de justesse d'esprit, et surtout garder intact le sentiment de justice que la nature a mis en moi.

La duchesse frappa avec colère sa main droite sur le bras du fauteuil.

— Encore une fois, monsieur, en parlant ainsi, vous me manquez de respect. Je ne puis le tolérer, je ne souffrirai pas que chez moi, on m'insulte de la sorte. Mais ce n'est pas tout encore. Votre conduite, vos mœurs sont en accord parfait avec vos doctrines. Vous ne reconnaissez plus aucun frein, vous foulez aux pieds toute convenance. Votre conduite, cette nuit,

chez cette comédienne; votre conduite, ce matin, vis-à-vis d'Anatole, vis-à-vis de la petite Bertin, car je ne doute pas que vous ne soyez le coupable; vos façons d'agir plus qu'indécentes à l'égard de Charlotte, ici, dans ma maison...

— Pardon, madame, interrompit Jean, je vous arrête. Qu'il plaise à Anatole de m'attribuer son infâme conduite à l'égard d'Yvonne, qu'il mente effrontément en ce qui concerne cette comédienne et l'altercation que nous avons eue ensemble ce matin, rien ne m'étonne de la part de cet excellent élève des jésuites: c'est le mensonge érigé en système, élevé à sa plus haute puissance. Mais ce nouveau reproche que vous m'adressez au sujet de Charlotte me confond. Qu'a-t-elle pu vous dire? De quoi m'accuse-t-elle?

— Prétendriez-vous, monsieur, m'obliger à vous répéter des détails dont je rougis?

— Alors, veuillez faire venir Charlotte, je l'interrogerai devant vous.

— Non, monsieur, non. Sa pudeur a eu trop à souffrir de vos façons libertines pour que je la condamne à en faire une fois de plus le récit. Si elle n'a pas communié ce matin, c'est vous qui en êtes cause, c'est le trouble et l'indignation où l'ont jetée vos entreprises licencieuses.

Jean commençait à deviner que c'était là une vengeance de Charlotte. Il comprit qu'il aurait beau protester, que jamais il ne serait cru. Il lui répugnait au reste d'accuser Charlotte et d'user de représailles envers cette jeune fille qui avait eu pour lui quelque affection, et que la jalousie et le dépit dominaient en ce moment.

— Je comprends, madame, d'après vos paroles, répondit-il avec un profond soupir, et, d'après les délations calomnieuses dirigées contre moi, que je suis ici

l'objet de l'aversion générale. Hier, déjà, vous m'avez laissé entendre que ma présence était déplacée dans votre maison. Or, comme je ne puis abdiquer mes convictions et que je ne suis pas du bois dont on fait les Tartufe, je venais ici précisément avec l'intention de vous prévenir que je compte vous quitter très prochainement, aujourd'hui même si tel est votre désir.

— Et pour aller où, je vous prie ?

Il lui raconta sa démarche, auprès de M. Herbaut, et son espoir d'obtenir un emploi dans sa fabrique.

En entendant une pareille déclaration, la duchesse éprouva une sorte de vertige. Son œil unique tournoya comme affolé dans son orbite.

Un Rochemaure employé dans une fabrique ! C'était là un tel bouleversement de ses idées nobiliaires, qu'au premier moment la parole lui manqua pour exprimer son indignation, sa colère.

— C'est le dernier coup ! dit-elle enfin. Vous avez cherché, n'est-ce pas ? la condition la plus humiliante pour nous, et vous l'avez trouvée. Employé chez M. Herbaut ! Et vous croyez que nous allons le permettre !

— Qui donc, madame, pourrait s'y opposer ?

— Moi.

— J'ai vingt-six ans, et, par conséquent, je suis majeur.

— Alors vous ne reconnaissez ni ma direction ni mon autorité ?

Jean se tut.

— Malheureusement, oh ! malheureusement, reprit la duchesse, vous portez le nom de Rochemaure, et je ne vous permettrai pas, moi, qui suis reconnue par tous comme chef de la famille, de traîner ce nom dans la boue.

— Je ne puis comprendre que vous trouviez indigne

et humiliant de gagner honorablement sa vie par son travail.

— Un Rochemaure ne peut devenir le subordonné ni même l'associé d'un Herbaut.

— Cependant, madame, voici ma situation : je n'ai aucune fortune, je vous suis à charge et, par cela même, je suis dans votre dépendance. Or, je vous l'ai dit hier, j'ai pour Mlle de Pivrac un sentiment qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ; et cette affection, vous la désapprouvez.

— En effet, je vous le répète, je n'accepterai jamais pour ma petite-fille, Mlle de Pivrac. Jamais je ne consentirai à cette seconde mésalliance. Je souffre depuis trop longtemps de la première.

— Que m'importent, repartit Jean, les quartiers de noblesse ! l'essentiel pour moi, c'est que le cœur de Madeleine soit noble, que son intelligence soit élevée.

— Prétendriez-vous vous marier sans mon consentement ? J'espère que vous ne l'oseriez pas.

— J'espère, moi, que devant une résolution inébranlable, vous me l'accorderez, madame !

— Jamais ! jamais ! répéta énergiquement l'implacable douairière. Vous oubliez que l'amiral lui-même n'approuve pas une pareille union ; et que, si vous passiez outre, il pourrait fort bien vous déshériter !

— Madame, les questions d'intérêt ne m'ont jamais dirigé. L'héritage de l'amiral ne pourrait entrer en ligne de compte dans mes résolutions. Si l'amiral me déshérite, je ne serai donc pas déçu.

— Néanmoins, monsieur, c'est moi qui vous ai élevé, c'est l'amiral qui a payé les frais de votre éducation et de votre entretien. Il me semble que, s'il vous reste dans le cœur un peu de reconnaissance, vous saurez montrer quelque déférence envers nos désirs et notre

volonté. Or, voici ce que nous avons décidé. Après le scandale d'hier, vous ne pouvez rester dans ce pays. Votre projet de travail est un pur enfantillage, une bravade pour me molester. Vous n'avez jamais rien fait, vous ne ferez jamais rien. Vous avez besoin de changer d'air. Mon désir est que vous voyagiez un peu pour acquérir quelques connaissances qui vous manquent absolument et pour remettre un peu d'équilibre dans votre esprit. Préparez-vous donc à partir. »

— Je ne puis m'éloigner en ce moment. J'attends une réponse catégorique de Mlle de Pivrac. Enfin, un autre motif encore me retient ici.

— Lequel ?

— Un procès que va très probablement m'intenter l'abbé de Malglaive.

— Un procès ! exclama la duchesse, un procès en correctionnelle ! il ne nous manquait plus que cette humiliation.

— Voici la lettre qu'il m'écrit, dit Jean.

La duchesse parcourut cette lettre d'un air bouleversé.

— Eh bien ! monsieur, vous lui ferez des excuses. J'entends que vous lui fassiez les excuses qu'il réclame si justement.

— Je lui ai répondu que je ne lui en ferais pas, et que j'attendais son procès.

— Mais, malheureux, s'écria la douairière, véritablement hors d'elle-même, vous serez condamné, condamné à la prison, peut-être. C'est le déshonneur pour vous, pour nous tous. Je sens que je ne survivrai pas à un pareil chagrin, à une pareille honte.

Le trouvant insensible à la menace, elle essaya du sentiment, et feignit de s'attendrir.

Peut-être aussi commençait-elle à comprendre qu'elle avait eu tort de heurter ainsi cette nature indépendante

et fière. Elle ferait appel à sa générosité qui lui était connue.

— Ecoutez, Jean, reprit-elle, quelle que soit la hardiesse de vos idées, il y a dans les familles une solidarité véritable : vous ne pouvez le méconnaître. Depuis la mort de votre grand-père, je n'ai eu qu'une pensée, à laquelle je me suis dévouée corps et âme : soutenir l'honneur de notre nom, relever la fortune de notre maison. J'ai pu faire face, à force de soins, d'économie, aux embarras presque inextricables que m'avait laissés la mort du duc. Je me suis absolument sacrifiée à l'éducation et à l'avenir de mes enfants. Peut-être sommes-nous à la veille de reconquérir une grande situation ; et c'est ce moment-là que vous choisissez pour nous déshonorer tous par votre conduite, pour abreuver ma vieillesse d'humiliations, de soucis, de chagrins ? Jean, Jean, ajouta-t-elle presque suppliante, je vous en conjure, rentrez en vous-même. Vous avez une tête folle ; mais vous n'avez pas mauvais cœur. Ne comprenez-vous pas que vous abrégez le peu de temps qui me reste à vivre, que vous détruisez par votre coupable étourderie, quarante ans d'efforts sans trêve, en un mot, l'œuvre de toute ma vie ? Tenez, maintenant, moi, votre aïeule, je vous implore. Avant de me frapper aussi cruellement, réfléchissez. Je fais appel à vos bons sentiments. Je ne veux plus ordonner, mais simplement vous adresser une prière. Renoncez à Mlle de Pivrac, faites des excuses à l'abbé de Malglaive ; car il importe d'éteindre au plus tôt cette scandaleuse affaire. Enfin, éloignez-vous momentanément, afin de permettre à tous ces bruits fâcheux de s'apaiser.

Jean, pendant ce discours, avait peine à contenir son impatience.

— Madame, en vérité !...

— Encore un mot, interrompit la duchesse. Prenons

l'amiral pour juge, pour arbitre, et promettez-moi de vous soumettre à sa décision.

— Non, madame, je ne puis accepter, dans une question d'honneur et d'affection, aucun arbitrage. Or, mon honneur comme mon sentiment de justice me défendent de faire des excuses à M. de Malglaive. Je n'en ferai donc pas. Quant à mon mariage avec Mlle de Pivrac, je ne le romprai pas. Elle a ma parole. Je tiens plus à son amour qu'à la vie. Rien au monde ne peut me faire renoncer à elle. Enfin, vous me priez de m'éloigner. C'est tout à fait impossible en ce moment. Comme je vous l'ai dit, j'attends ce procès, et je compte me défendre moi-même.

— Vous-même? s'écria la duchesse en joignant les mains.

— Oui, madame. D'un autre côté, je ne puis m'éloigner parce que je ne veux pas, je ne dois pas abandonner Madeleine, alors qu'elle est en butte aux obsessions de sa famille, qui veut lui faire épouser le comte d'Etioles. Il n'y a donc en moi aucune incertitude : ma ligne de conduite est absolument tracée par l'honneur, la loyauté, et par l'affection que j'ai jurée à Madeleine ; et je n'en dévierai pas.

Pendant que Jean parlait ainsi, la duchesse pâlissait, rougissait tour à tour. La colère la suffoquait à ce point que ses lèvres tremblantes ne pouvaient articuler une parole.

Enfin, serrant les dents, au milieu d'un râle de fureur, elle dit :

— C'est bien, monsieur ; je sais maintenant ce qui me reste à faire.

Jean s'inclina et sortit.

Après un instant de réel affolement, devant cette volonté inébranlable, qui osait lutter ouvertement contre la sienne, la douairière se redressa.

— Nous verrons bien ! murmura-t-elle.

Elle sonna.

— Dites qu'on attelle le coupé pour quatre heures précises, ordonna-t-elle au domestique.

XVI

On se rappelle que, dans l'auberge du Mont-Rivel, l'abbé de Malglaive avait dit à Madeleine :

— Vous viendrez demain vous confesser.

Quoique Mlle de Pivrac fût brisée par les émotions de la veille et par une insomnie douloureuse, sa mère l'éveilla à six heures. A sept heures, elle était agenouillée devant le confessionnal du haineux vicaire.

Il arriva aussitôt. Bien que sa balafre fût masquée par le diachylum, il baissait la tête afin de la dissimuler davantage.

Il entra dans le confessionnal; Madeleine l'y suivit.

L'abbé de Malglaive ne laissa pas sa pénitente achever les prières consacrées.

— C'est bien. Confessez-vous, dit-il d'un ton bref.

Madeleine alors, se penchant vers le grillage, aperçut la figure rosée de l'abbé devenir soudain d'un rouge vif. Sa chevelure d'habitude correctement peignée, était soulevée en mèches orageuses. Son regard dominateur et violent lançait dans l'ombre d'intenses éclairs. Enfin, cette balafre qui lui traversait la joue gauche fit éprouver à la jeune fille un serrement de cœur indéfinissable; car elle prévoyait que ce serait un nouvel obstacle entre elle et Jean.

Pour se remettre, elle commença par s'accuser de quelques peccadilles.

— Allons au fait! interrompit de nouveau avec vivacité le vicaire. Quels sont aujourd'hui vos sentiments intimes?

— De quels sentiments parlez-vous, mon père?

— Vous me comprenez bien : madame de Pivrac a dû vous communiquer la demande en mariage de M. d'Etioles. Obéirez-vous à votre mère? M'obéirez-vous? Car moi aussi, je désire, je veux ce mariage : parce que j'ai la conviction que c'est la volonté de Dieu; parce que c'est l'unique moyen de ramener à lui votre âme égarée; enfin, parce que je suis certain que ce mariage seul peut assurer votre bonheur, tandis que l'autre...

— J'obéirai, mon père.

L'abbé de Malglaive poussa un soupir de satisfaction, d'allègement.

— Enfin, dit-il, ma fille, ma chère fille, vous commencez donc à le connaître, cet homme!

Madeleine se tut.

— Sa conduite d'hier vous a dessillé les yeux?

— Cependant, mon père...

Elle hésita.

— Cependant quoi? fit l'abbé en fronçant le sourcil.

— Je l'ai vu hier au soir, et...

— Vous l'avez vu? Il a osé se présenter chez vous?

— Je l'ai rencontré chez Mme Herbaut.

— Vous lui aviez donné rendez-vous?

— Oui, mon père.

— Hier, depuis le pèlerinage?

— Oui, mon père, répondit faiblement Madeleine.

Le prêtre eut un sursaut qui fit gémir le confessionnal. Madeleine crut apercevoir des gouttes de sueur perler sur son front.

— Alors, reprit-il, vous êtes décidée à me braver?..

Ce rendez-vous, après ma défense, après l'injure que j'avais reçue de cet homme, c'est une preuve que vous n'avez pour moi ni respect ni affection...

— Je vous jure, mon père...

— Ne protestez pas. Les faits sont là trop probants.

Néanmoins Madeleine reprit :

— De grâce, mon père, écoutez-moi. Rompre ainsi avec lui sans un mot d'explication, après deux ans d'intimité, c'était impossible, impossible. Veuillez considérer qu'il m'aime avec passion, et que moi-même... je ne sais quel lien mystérieux, plus fort que ma volonté...

— Ce sont là des phrases de roman. Ce n'est pas à moi que l'on fait de ces contes-là. Vous êtes poussée vers lui par l'esprit du mal qui vous possède tout entière. Alors, vous êtes restée avec lui pendant longtemps ?

— Pendant deux heures.

— Seuls?

— Oui, mon père.

— Et vous lui avez laissé voir que vous l'aimiez toujours ?

— Hélas! comment eussè-je pu le lui cacher?

— Il vous a parlé de moi?

— Oui, mon père.

— Il vous a détourné de la confession, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Que je ne voulais pas rompre avec vous.

— En vérité, c'est heureux. Et il vous a embrassée comme autrefois ?

— Je n'ai pas eu la force de le repousser...

— Vous lui avez rendu ses baisers, peut-être ?

— Oui, mon père.

Pendant la dernière partie de cet interrogatoire. l'abbé de Malglaive haletait.

Madeleine entendait les battements de son cœur; et elle sentait contre sa joue son souffle brûlant.

— Vous êtes la dernière des créatures, dit-il en serrant les dents. Embrasser ainsi un homme, un homme surtout qui est en révolte ouverte contre la religion! Vous vous êtes laissée entraîner par la concupiscence.

— Non, uniquement par mon cœur.

— Ce sont là des subterfuges indignes de vous. Rappelez vos souvenirs; sondez votre conscience. N'avez-vous éprouvé, dans ces baisers, aucune émotion sensuelle?

— Si, mon père... peut-être... je crois...

— Vous le voyez bien, la luxure vous domine. Tout en lui disant que vous ne le reverriez plus, que vous en épouseriez un autre, vos lèvres s'attachaient aux siennes.

— Je conservais quelque espoir, dit timidement Madeleine.

— Quelque espoir? s'écria le prêtre avec impatience. Quel espoir?

Elle lui avoua la proposition de Jean et sa réponse.

— Alors, vous devez le revoir encore?

— Oui, mon père, ce soir.

— Mais c'est l'endurcissement dans le péché, c'est l'impénitence finale. Votre mère ne vous a-t-elle pas dit que je devais vous présenter aujourd'hui M. d'Etioles? Il faut donc qu'aujourd'hui même vous preniez une résolution.

Madeleine se tut.

— Autrement, ce serait laisser faire à M. d'Etioles une fausse démarche.

— Ne pourrait-on, mon père, remettre cette visite à un autre jour?

— C'est impossible. M. d'Etioles ne comprendrait pas ce retard. Nous irons aujourd'hui; et vous devrez vous prononcer.

L'abbé de Malglaive parlait avec tant d'animation, son regard exprimait tant d'impatience et même de colère, que Madeleine n'osa répondre.

— Vous entendez, reprit-il, il faudra vous prononcer.

— Je ne le pourrais sans manquer à ma parole envers M. de Rochemaure, qui m'aime tant, qui souffre...

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria l'abbé presque à haute voix. Vous le plaignez, lui! Ainsi, malgré ma défense, vous le reverrez ce soir?

— Oui, mon père.

— Allez donc; je vous abandonne.

Et il poussa violemment le guichet.

Madeleine resta un instant interdite, bouleversée de cette violence.

De son côté, l'abbé pensa aussitôt que ce mouvement d'irritation pouvait le séparer à jamais de Madeleine, qui prendrait un autre confesseur.

Il rouvrit donc immédiatement le guichet, juste au moment où Mlle de Pivrac s'apprêtait à quitter le confessionnal.

Puisqu'il n'avait pas réussi par la sévérité, il essaierait de l'onction, de la persuasion.

Il affecta alors un ton tout différent. Il lui répéta en les développant toutes les raisons qui militaient en faveur de M. d'Etioles.

Il ajouta que, dans l'intérêt même de la religion, ce mariage devait se conclure; que monseigneur, d'accord avec le père Lantier, le désirait; qu'il importait, en effet, au plus haut point, de ne pas laisser aller la grande fortune de M. d'Etioles à des mains profanes, qui pourraient en faire un mauvais usage; et qu'on l'a-

vait choisie, elle, dont la générosité, la piété étaient connues, pour en diriger l'emploi selon la plus grande gloire de Dieu.

Ne devait-elle pas être flattée d'un tel choix, et s'en rendre digne par sa soumission, sa résignation ?

— Enfin, ma fille, dit-il en terminant, c'est l'immense affection que j'ai pour vous qui m'a mis tout à l'heure hors de moi. Votre entêtement dans cette dangereuse passion me navre. Ah! que ne pouvez-vous voir le fond de mon cœur ! Mon dévouement pour vous est si profond et ma tendresse si vive ! Si vive que, par instants, je crains d'offenser Dieu en vous aimant trop. Je vous en supplie, mon enfant, écoutez-moi : n'est-ce pas avant tout votre intérêt qui me guide ? Si vous saviez combien je désire passionnément votre bonheur, et quelles prières ferventes j'adresse chaque jour pour vous à Marie et à Jésus ! C'est après une de ces invocations ardentes à la mère de Dieu, que me vint l'inspiration de vous marier à M. d'Etioles, un homme sérieux, bon, croyant surtout, qui, loin de vous détourner de vos devoirs religieux, vous les rappellerait au besoin. Je vous le présenterai donc aujourd'hui malgré tout, méchante enfant. Et quand vous pourrez juger combien il vous aime, lui, et plus sérieusement que l'autre, peut-être serez-vous touchée.

— Mais alors, mon père, laissez-moi libre de ma réponse.

— Eh bien ! je ne veux pas vous heurter, chère mauvaise tête. Seulement, je ne puis vous donner aujourd'hui l'absolution ; car vous ne me semblez pas en état d'approcher de la sainte table. Mais je vais dire ma messe à votre intention ; et j'espère que Dieu exaucera ma prière et dissipera votre aveuglement sur le compte de ce Rochemaure, qui est votre mauvais génie.

Quand ils sortirent tous deux du confessionnal, quel-

ques bigotes, qui, en ce moment entraient dans l'église, remarquèrent que l'abbé de Malglaive avait les joues enflammées, que Mlle de Pivrac était, au contraire, fort pâle, et que son visage portait des traces de larmes.

XVIII

C'était après vêpres que l'abbé de Malglaive devait présenter le comte d'Etioles à Mme et à Mlle de Pivrac.

Tandis que Mme de Pivrac donnait le dernier coup d'œil de la maîtresse de maison à l'antichambre et au salon, que des domestiques peu payés négligeaient souvent d'épousseter, Madeleine, blottie dans le coin d'un vaste canapé Louis XIV aux moulures dédorées, éprouvait une angoisse qui croissait de minute en minute, de seconde en seconde.

— Voyons, mignonne, lui disait sa mère, redresse-toi. Comme tu es pâle ! comme tes yeux sont battus ! Tâche donc de paraître gaie. Ton sourire est irrésistible, tu le sais bien, et tu as de si jolies dents ! Il faut les montrer.

— Puisqu'il vient demander ma main, je n'ai plus à lui plaire. L'abbé de Malglaive veut que je m'engage aujourd'hui définitivement. Mais moi, je ne le veux pas. Jean m'a promis une réponse ce soir. Il m'a dit avoir trouvé un moyen de tout arranger, de nous sauver d'une saisie honteuse. J'ai confiance en lui.

— Que tu es enfant, ma chérie! répondit Mme de Pi-

vrac en hochant la tête. Que veux-tu que Jean ait trouvé pour nous sortir d'embarras ?

— Sans doute, il compte parler à l'amiral, il espère le fléchir.

— Ce vieil avare, payer nos dettes ? C'est là un espoir d'amoureux. Ne sais-tu pas que l'amiral est toujours du même avis que la duchesse ? Et, malade comme il l'est, il ne pourrait entrer en lutte avec ce caractère de fer. Il serait brisé, et Jean le sera aussi forcément. Personne ne lui résiste, à cette femme.

— Enfin, puisque j'ai promis à Jean d'attendre pour m'engager, j'attendrai de savoir ce qu'il aura trouvé.

Mme de Pivrac soupira :

— Combien tu t'abuses ! Et puis, comme le dit avec justesse l'abbé de Malglaive, ce n'est pas le mari qu'il te faut. Ce n'est pas celui surtout que je désire pour toi.

— Maman, je t'en prie, ne m'en dis pas de mal. Je l'aime, que veux-tu ? repartit Madeleine avec un accent si touchant et si désespéré, que l'ambitieuse dévote, qui malgré tout était mère, sentit remuer une fibre dans son cœur.

— Hélas ! chérie, on ne se marie pas seulement pour unir deux cœurs. L'amour est une affection passagère, tandis que la position reste.

— Je n'ai aucune ambition, et j'en aurais que je la sacrifierais à mon amour.

— Précisément, cette affection est beaucoup trop passionnée pour durer. Et puis, ce n'est pas seulement la pauvreté qui m'effraie pour toi, c'est le caractère infernal de ce Jean, sa haine pour tout ce qui touche à la religion. Que de fois n'ai-je pas entendu vos discussions religieuses ! Si tu ne te pliais pas à sa manière de voir, il finirait par te cravacher aussi, et peut-être par te haïr. Tous ces Rochemaure sont hautains et cruels.

En ce moment, il t'aime; mais plus tard... Ah! la déception serait d'autant plus amère qne ton aveuglement aurait été plus profond.

— Tais-toi, mère, tais-toi, dit Madeleine en se redressant. Je ne puis t'entendre calomnier ainsi un si noble cœur, un si grand caractère.

Mme de Pivrac, de son côté, s'anima.

— Veux-tu connaître mon sentiment intime : eh bien! il viendrait en cet instant m'apporter un beau million pour payer nos dettes, que j'hésiterais encore à lui donner ta main, tant son impiété me révolte, tant sa manie d'opposition m'exaspère.

En ce moment, un violent coup de sonnette retentit au dehors.

Madeleine eut un sursaut.

— Les voilà! les voilà! s'écria Mme de Pivrac en s'élançant vers la fenêtre.

Elle revint tout près de Madeleine, la baisa au front et lui dit :

— Voyons, ma chérie, du courage! sois aimable, montre ton esprit et ta grâce.

Madeleine poussa un soupir douloureux, semblable à un gémissement.

Il y eut un silence pendant lequel on eût entendu battre son cœur.

Un laquais couvert d'une antique livrée bleue et jaune, brossée et rajustée pour la circonstance, ouvrit la porte.

— M. le comte D'Etioles, M. l'abbé de Malglaive, annonça-t-il d'une voix retentissante.

Mme de Pivrac s'avança avec obséquiosité vers les visiteurs et leur désigna de la main des sièges.

Madeleine se borna à s'incliner en baissant les yeux.

Le comte d'Etioles vint sans façon s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

L'abbé de Malglaive, toujours préoccupé de son coup de cravache, se posa de trois quarts afin de le dissimuler.

— Eh bien! monsieur l'abbé, comment allez-vous aujourd'hui? demanda Mme de Pivrac avec un regard anxieux, plein de sollicitude.

L'abbé fronça le sourcil, comme si cette question lui était infiniment désagréable, et s'abstint d'y répondre.

— Permettez-moi, chère madame, de vous présenter M. le comte.

— Monsieur le comte est le bienvenu chez moi, il n'avait nul besoin d'un introducteur, répondit Mme de Pivrac avec un sourire vénératif.

— Cependant, Madame, tout à l'heure encore, M. le comte d'Etioles hésitait à vous faire visite.

Mme de Pivrac eut un léger haut le corps.

— Je mettrai de côté les précautions oratoires, reprit le vicaire, je vous dirai tout franchement le motif de ces hésitations. Il a appris hier au soir que Mlle Madeleine était déjà fiancée.

— Il serait possible! s'écria Mme de Pivrac. Qui a pu dire une chose semblable? C'est absolument faux.

Le comte alors prit la parole.

— Voici, dit-il : hier au soir, je dînais au château de Rochemaure ; et comme je faisais part à la duchesse de mon projet de mariage avec mademoiselle votre fille, Jean s'est levé furieux et m'a déclaré qu'il avait sa parole, et qu'il ne permettrait à personne de marcher sur ses brisées. Vous comprenez, madame, que cette déclaration m'ait donné à réfléchir. Cependant, sur l'assurance formelle de l'abbé, que mon cousin se targuait d'un droit qu'il n'avait pas, je me suis décidé à venir moi-même vous demander ce qu'il peut y avoir de vrai dans les affirmations de ce jeune présomptueux.

— C'est, je le répète, absolument faux, s'empressa de répondre Mme de Pivrac, ma fille n'a jamais été fiancée à qui que ce soit.

— On ne prend pas toujours sa mère pour confidente des secrets du cœur. Je voudrais obtenir de Mademoiselle Madeleine une dénégation formelle.

— Vous pouvez être certain, monsieur le comte, se hâta d'ajouter Mme de Pivrac en grand émoi, que si ma fille avait été fiancée à M. de Rochemaure, je ne vous eusse point laissé faire la démarche dont vous voulez bien nous honorer aujourd'hui.

— Pardon, madame, repartit le comte, c'est à Mademoiselle Madeleine elle-même que je m'adresse.

— Réponds donc, Madeleine, réponds.

Madeleine était fort pâle, partagée entre sa sincérité habituelle et la crainte de désespérer sa mère.

— Non, monsieur, dit-elle faiblement, je n'ai jamais été fiancée, dans l'acception qu'on attache à ce mot. Mais nous nous sommes juré de nous épouser lorsque les circonstances le permettraient.

Cette déclaration consterna Mme de Pivrac. Son visage s'empourpra.

L'abbé de Malglaive lança à Madeleine un regard fulgurant.

M. d'Etioles fit un mouvement comme pour se retirer.

— Alors, reprit-il, vous avez pour M. de Rochemaure un sentiment...

— Oui, monsieur, je l'aime, répondit Madeleine, qui, pour la première fois, leva sur le comte son beau regard limpide.

Elle prononça ces mots sans rougir, sans pâlir, mais avec un accent si ému, si vibrant, elle était si fière dans sa loyauté, on devinait tant de passion réfléchie et ardente dans son regard profond et calme, dans sa

voix chaude, dans son attitude résolue, que cet aveu produisit sur le comte un effet tout opposé à celui que redoutait Mme de Pivrac.

Une légère coloration couvrit son front chauve. Ses lèvres eurent un tremblement. Un rayon intense glissa entre ses paupières flasques qu'il fermait à demi.

Jusqu'alors il n'avait point été véritablement amoureux de Madeleine.

Son hôtel se trouvant en face de l'hôtel de Pivrac, il l'avait vue souvent sortir de chez elle. Il avait trouvé sa démarche élégante et fière, son visage noble et doux. On lui avait dit qu'elle était charmante, spirituelle, d'humeur égale et gaie. De plus, elle était pieuse : c'était une garantie de sa fidélité à ses devoirs. Le père Lantier lui avait donc aisément persuadé que ce serait une ravissante compagne pour les années qui lui restaient à vivre.

Mais en apprenant qu'elle en aimait un autre aussi profondément, en découvrant en elle une nature passionnée, il fut soudain piqué par l'aiguillon de la jalousie et du désir. Cet homme blasé sentit naître en lui un caprice aigu, que le mariage seul pouvait lui permettre de satisfaire.

Enfin, il avait été blessé la veille de l'agression audacieuse de Jean, et par amour-propre il voulait enlever Madeleine à son cousin. Grâce à sa fortune, il était sûr de l'emporter. Ce désir s'implanta subitement en lui avec l'âpre opiniâtreté de la sénilité.

— Et..., demanda-t-il, vous le voyez souvent ?

— Mais c'est une confession que vous me demandez? répondit Madeleine avec un sourire hautain.

— Je suis indiscret ?

— Croyez-vous, monsieur, qu'une femme doive compte à son mari de tous ses sentiments passés ? Selon moi, l'avenir seul lui appartient. Il lui suffit, je

pense, d'être assuré que, du jour où elle lui aura juré fidélité, il pourra compter entièrement sur sa parole.

— Ah ! monsieur le comte, ajouta Mme de Pivrac, vous pouvez la croire. Elle a autant d'honneur qu'un homme.

— Alors, mademoiselle, reprit M. d'Etioles, vous daignez m'accorder votre belle main ?

— Monsieur, ma mère ne m'a parlé qu'hier de l'honneur que vous voulez bien me faire. Je demande un jour de réflexion.

— Peut-être devez-vous voir ce soir même mon cousin, Jean de Rochemaure ?

— Oui, monsieur ; car je ne sais pas mentir. Dans une circonstance aussi grave surtout, la sincérité me paraît un devoir absolu. Je dois lui donner ce soir, à lui aussi, une réponse définitive. Il faut surtout que je la lui fasse accepter ; car il a pour moi un attachement si entier, si exclusif...

— Exclusif ! s'écria l'abbé de Malglaive en riant aux éclats, voilà bien l'exaltation des femmes. Je vais vous causer, chère demoiselle, une cuisante déception peut-être ; mais, il n'est bruit aujourd'hui, dans toute la ville, que de son escapade d'hier au soir, avec une cabotine de passage à Châteaubourg. Il s'est colleté avec deux soldats qui la suivaient, et la leur a enlevée, c'est le cas de le dire, à la force du poignet. On assure même, mais je n'affirme rien, qu'il n'est sorti de chez elle qu'au petit jour.

— Non, monsieur l'abbé, cela n'est pas, repartit Madeleine avec calme, bien que pendant ce récit elle fût devenue très pâle.

— Il y a des témoins cependant ; et la chose fait assez de bruit, pour que *Le Journal de Châteaubourg*, qui vient de paraître, en fasse le sujet d'un piquant fait divers.

Madeleine ne répondit pas. Sa pâleur augmenta. Elle ressentait au cœur une douleur aiguë. Pour la première fois elle se sentait mordue par la jalousie.

— Alors, demain, mademoiselle, je connaîtrai votre résolution ? insista le comte.

— Après-demain, monsieur, dit Madeleine, qui n'avait plus conscience de ses paroles.

— Deux jours, ce sera bien long ! deux jours d'anxiété, de mortelle angoisse !

Madeleine, quelque troublée qu'elle fût, vit néanmoins son regard brillant de lubricité. Elle entendit l'accent de sa voix, véritablement émue ; et elle fut prise d'une soudaine terreur. Cet homme l'aimait-il ?

Elle avait espéré, ainsi que le lui avait dit *l'abbé* de Malglaive, que ce que voulait le comte, en l'épousant c'était surtout une jeune et aimable dame de compagnie. Serait-il possible qu'elle eût un amoureux dans ce vieillard cacochyme, ridicule, presque grotesque ? L'ayant toujours regardé jusqu'alors avec une complète indifférence, elle ne l'avait pas vu tel qu'il était. Mais, en ce moment, elle le comparait à Jean, si resplendissant de jeunesse, de vie, de passion.

— Cependant, monsieur le comte, il m'est impossible de vous répondre plus tôt, répliqua-t-elle d'un ton résolu, presque cassant.

Peut-être espérait-elle vaguement que cette réponse déplairait assez au comte pour motiver une rupture. Le contraire arriva. Ce noble vaniteux, qui avait cru beaucoup flatter cette fille pauvre en lui offrant son nom et sa fortune, et qui se voyait presque dédaigné, sentit s'en augmenter son caprice.

— Eh bien ! mademoiselle, j'attendrai. Je suis et resterai toujours votre serviteur absolument soumis.

Madeleine salua par une inclinaison de tête, et ébaucha un sourire triste.

— Je tâcherai, dit-elle, de ne point en abuser.

— Mais, au contraire, plus vous abuserez de votre empire, plus vous me verrez heureux.

L'abbé de Malglaive ne put réprimer un mouvement d'impatience. Il commençait à trouver que le comte prenait feu d'une façon alarmante.

Si tout d'abord il s'était occupé de ce mariage, c'est que Mme de Pivrac, parente éloignée de monseigneur Chardon, et qui lui faisait, à ce titre, une cour assidue, avait prié l'évêque de marier sa fille. Monseigneur avait donc chargé Malglaive de trouver un mari.

Le beau vicaire s'était d'autant plus volontiers chargé de le conduire à bonne fin, que le comte d'Etioles, président du cercle catholique, et tout dévoué aux jésuites, était lié d'une étroite amitié avec le père Lantier. Ce mariage, comme la translation de la Vierge Noire, devait donc cimenter la réconciliation entre l'évêché et le couvent.

Mais, depuis le coup de cravache qu'il avait reçu, tous les autres mobiles disparaissaient devant celui-ci : enlever Madeleine à Jean, la marier à un vieillard blasé, épuisé, exigeant et maussade, afin de l'avoir tout à lui. Car elle serait malheureuse, son cœur souffrirait ; et, ainsi que le soupçonnait Jean, lui, le confesseur, deviendrait forcément le consolateur.

— Eh bien ! comte, acceptons ces deux jours d'attente, dit-il en affectant un ton dégagé.

L'abbé et M. d'Etioles restèrent encore quelques instants, s'applaudissant de la magnifique manifestation du Mont-Rivel, des miracles qu'avait opérés la Vierge Noire ; car on prétendait qu'un paralytique avait été subitement guéri, et maintes autres personnes, miraculeusement soulagées de maladies tenaces.

— Quand je pense, s'écria Mme de Pivrac, que les

impies n'y croiront pas, nieront ces miracles évidents, palpables !

— Ils ont des oreilles pour ne point entendre, des yeux pour ne point voir, répliqua de Malglaive. Mais le jour de la colère divine est proche, espérons-le.

— Pauvre France ! soupira Mme de Pivrac, elle a bien assez souffert. Il est grand temps en effet que Dieu vienne à son secours.

Le comte d'Etioles fit chorus. Ils débitèrent encore quelques banalités de ce genre ; puis l'abbé de Malglaive se leva.

M. d'Etioles s'avança auprès de Madeleine, lui prit la main, la baisa, puis leva les yeux pour rencontrer les siens.

Le regard de la jeune fille replié, presque noir, tant la pupille était dilatée, lui causa une émotion singulière.

Que signifiait ce regard ? Etait-ce l'émotion pudique de la vierge devant celui qui doit être son mari ? Etait-ce de la crainte, de l'effroi, ou était-ce de la haine ?

Cette incertitude, cette curiosité attisa encore son désir.

Dès qu'ils eurent passé la porte, Madeleine se laissa aller en arrière sur les coussins du canapé et fondit en larmes.

— Oh ! jamais, jamais, s'écria-t-elle, je ne pourrai être la femme de cet homme !

Mme de Pivrac restait devant elle, atterrée par ce désespoir.

— Mais comment, qu'est-ce qui peut causer ta répulsion ? N'a-t-il pas été charmant, au contraire, galant, soumis ?

— Oh ! je préférerais son indifférence, sa brutalité

même ! C'est son amour qui m'épouvante. Tu ne comprends pas cela, toi, parce que tu n'aimes pas.

— Ce sont là, ma chérie, des enfantillages. Tu verras, dans quelques années, dans quelques mois peut-être, si tu ne t'applaudis pas d'avoir épousé M. d'Etioles. Puisqu'il est amoureux, nous allons obtenir qu'il te reconnaisse par contrat une jolie dot. Je compte sur l'abbé de Malglaive et sur le père Lantier pour arranger cela. Quand tu as demandé deux jours de réflexion, tu m'as fait bien peur : je craignais qu'il ne s'offensât de ton hésitation. Grâce à Dieu, il n'en a rien été. Je vois que cela a produit au contraire le meilleur effet. De cette façon, tu n'avais au moins pas l'air de te jeter à sa tête. Tu as entendu ? « ton serviteur le plus soumis. » Que veux-tu de plus ? D'ailleurs, maintenant, comment reculer ? N'as-tu pas écrit à ton père que c'était chose décidée ?

— Ah ! oui, c'est vrai !... puisqu'il le faut !... Cependant, si Jean avait trouvé une autre solution...

— Tu le verras encore ce soir, dit Mme de Pivrac ; mais jure-moi que ce sera la dernière fois ; car si le comte venait à apprendre que tu as des rendez-vous avec lui chez Mme Herbaut, il n'en faudrait pas davantage pour amener une rupture.

Madeleine fit un signe de tête douloureux, et resta plongée dans une amère rêverie, les mains appuyées sur son cœur.

Mme de Pivrac se taisait, comprenant sans doute qu'elle devait respecter la douleur de cette enfant, qui se sacrifiait pour elle. Cependant, tout-à-coup, elle reprit :

— Crois-en, ma fille, mon expérience. Tu seras mille fois plus heureuse avec le comte qu'avec Jean, qui est un homme léger, sans consistance dans ses sentiments comme dans ses idées. Ainsi, en te quittant hier

au soir, après t'avoir fait sans doute les plus belles protestations d'amour, être allé passer la nuit chez cette actrice !

— Tais-toi, mère, tais-toi ! Ne calomnie pas Jean. Cela n'est pas, j'en suis sûre.

Au même instant, le domestique entra et remit une lettre et un journal à Madeleine. Écriture et cachet inconnus.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Mademoiselle,

» Celui que vous aimez et qui vous jure sans doute un éternel amour, a passé la nuit avec Mlle Lovely. Si vous n'en croyez pas les déclarations d'un ami inconnu, touché de votre candeur, informez-vous. »

Aucune signature.

Madeleine s'apprêtait à jeter au feu cette lettre anonyme, lorsque Mme de Pivrac la retint au passage.

— Eh bien ! tu vois ? dit-elle, quand elle l'eut parcourue.

Madeleine maintenant s'était redressée, et attachait un regard fixe sur l'une des fleurs de lys qui parsemaient le tapis.

Elle n'entendait rien. Une douleur nouvelle, plus aiguë, succédait à la première. Il serait vrai, Jean l'aurait trompée ... pour une comédienne ! Ah ! ces femmes-là ont de si dangereux attraits ! Non, c'était impossible ! Mais pourtant, qui sait ? pour s'étourdir.

Pendant que Madeleine réfléchissait, Mme de Pivrac avait déployé *Le Progrès*, se demandant qui pouvait lui avoir adressé cette feuille.

— Tiens, regarde. Comment peux-tu penser, en vérité, à épouser cet homme qui, non content du scandale d'hier, se bat la nuit avec des soldats ivres pour une chanteuse ?

Elle passa le journal à Madeleine, qui lut d'un œil

morne le fait divers intitulé : *Tapage nocturne*, où, sans nommer Jean de Rochemaure. il était clairement désigné.

— C'est une calomnie ! répéta-t-elle.

Néanmoins, elle resta songeuse et triste.

XIX

En ce moment même, la duchesse arrivait au couvent des jésuites, et demandait à parler pressamment au supérieur.

Le supérieur de la nouvelle maison des jésuites, le père Lantier, était un homme d'une cinquantaine d'années, long, mince, portant habituellement le buste un peu fléchi en avant. Il était chauve ; et son crâne jaune et poli comme l'ivoire, moulé en pain de sucre, attestait son esprit dominateur, aussi bien que son fanatisme religieux.

Il tenait presque toujours les yeux baissés ; mais quand il les levait par un mouvement de paupières brusque, il jaillissait de sa prunelle noire et profonde une lumière d'une acuité étrange, qui semblait venir du fond de la tête. Et lorsque ce regard perçant s'appuyait sur son interlocuteur, celui-ci, le plus souvent, était contraint de baisser les yeux.

On sentait, en le voyant, qu'on avait devant soi une personnalité redoutable ; et l'on éprouvait comme un malaise que ses manières patelines et son ton doucereux ne parvenaient pas toujours à dissiper ; car sur cette face ingrate et glabre ne rayonnaient jamais la bienveillance ouverte, l'expansion franche ; ses lèvres pla-

tes et décolorées avaient constamment un sourire forcé, apprêté, stéréotypé, qui ressemblait à un rictus.

Il y avait déjà de la tête de mort dans ce long crâne jaune et luisant, dans ce nez court et pincé, et dans ce perpétuel rictus qui donnait le frisson.

Pour accorder sa confiance au père Lantier, il fallait avoir ou quelque ambition cachée, ou une foi naïve, ou, comme la duchesse de Rochemaure, un besoin absolu de son influence et de ses indéniables facultés d'intrigue et de persuasion.

Il était à la fois son confesseur et son directeur.

— Eh bien ! qu'arrive-t-il ? demanda-t-il fort surpris de cette visite inattendue. Est-ce que l'amiral ?...

— L'amiral a passé une mauvaise nuit ; mais à présent il se trouve mieux.

— Je redoutais un nouvel accident, et je croyais que vous veniez réclamer mon ministère.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure, cher père, si vous me le permettez. Mais, allons au plus pressé. Pour le moment, voici ce qui m'amène.

Elle lui raconta avec une animation extraordinaire, une indignation qu'elle ne cherchait pas à contenir, les nouveaux exploits de Jean, puis la lettre qu'il avait reçue de l'abbé de Malglaive.

— Vous pensez bien, ajouta-t-elle, que je veux empêcher ce procès à tout prix. Et je viens vous prier de m'accompagner auprès de l'abbé pour le supplier d'y renoncer.

Le père Lantier ne répondit pas tout d'abord. Il réfléchissait : pour quel motif, l'abbé de Malglaive, qui lui avait promis d'abandonner toute idée processive, était-il revenu sur cette promesse ? Sans doute, il le savait violent, emporté, mais plus ambitieux encore. Il trouvait donc inouïe cette désobéissance à un ordre formel ; et il devina que c'était une simple intimidation

pour obtenir une lettre d'excuses. Néanmoins, loin de rassurer la duchesse, il sembla fort ému de cette menace.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il. L'insulte était des plus outrageantes. Elle a été publique. L'abbé de Malglaive n'est pas le premier venu. Comme prêtre, il a un haut sentiment de sa dignité ; et je ne suis point surpris qu'il ait ressenti aussi vivement cet affront. Avant d'écrire cette lettre, il a dû consulter monseigneur. Il me semble vraiment bien difficile de le faire revenir sur cette détermination.

— Oh ! mon père, je vous en conjure, s'écria la duchesse en joignant les mains, employez-y toute votre éloquence ! S'il le faut, j'irai me jeter aux genoux de monseigneur, et même aux genoux de l'abbé. Pensez donc ! notre nom traîné en police correctionnelle !

Si le père Lantier avait provoqué chez la duchesse cette terreur et cet émoi, qu'il était loin de partager, c'était afin de rehausser le mérite de son intervention, et de provoquer ainsi une lucrative reconnaissance ; car un bon supérieur de jésuites n'oublie jamais l'intérêt de l'Ordre et de sa maison.

— Non, madame la duchesse, je crois inutile que vous fassiez cette démarche. Ce n'est pas à vous de vous humilier pour ce misérable jeune homme. Je me charge d'arranger cette affaire. Je vais faire du moins tout ce qui sera possible pour empêcher l'abbé de Malglaive de déposer une plainte. Je crois avoir conservé sur lui assez d'empire pour obtenir qu'il me fasse cette concession. Tranquillisez-vous donc, ma chère sœur, je verrai même l'évêque, s'il en est besoin, et j'ai quelque raison de croire que monseigneur tiendra compte de mon intervention.

— Ah ! mon père, comment reconnaîtrai-je jamais un pareil service ! Je vous dois tant déjà !

— Vous prierez pour moi, ma chère sœur, dit le père Lantier avec une onctueuse humilité.

— Ce n'est pas tout encore, reprit la duchesse. Voilà un danger écarté; mais il en est un autre, non moins grand. Jean nous a déclaré hier qu'il était fiancé à Mlle de Pivrac. Vous comprenez que je ne veux de ce mariage à aucun prix. Je sais que vous avez projeté de marier cette jeune fille à notre cousin d'Etioles.

— Précisément.

— Et croyez-vous que Mlle de Pivrac y consente?

— Je l'espère; car c'est l'abbé de Malglaive qui la dirige. Mais pour arriver plus sûrement à nos fins, il serait d'une haute importance d'éloigner Jean.

— Sans doute; mais il n'y a que Mlle de Pivrac qui puisse le décider à partir. N'auriez-vous aucun moyen de précipiter son mariage avec M. d'Etioles?

Le père Lantier réfléchit en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Si, peut-être. Nous verrons.

— Oh! merci, merci, cher père! Enfin il ne s'agit pas seulement d'empêcher le mariage de Jean avec cette petite de Pivrac, mais encore de l'empêcher d'entrer comme employé dans l'usine de M. Herbaut.

Elle lui raconta le nouveau projet de Jean.

— En effet, dit le Jésuite, il faut l'éloigner à tout prix.

— Alors, permettez-moi, s'écria la duchesse dans un élan de pieuse gratitude, de faire un vœu à la Vierge Noire. Si vous réussissez dans ces négociations, auxquelles j'attache un si haut prix, je consacrerai dix mille francs aux embellissements de votre chapelle.

Le père Lantier eut sur les lèvres un sourire de reconnaissance attendrie.

— Eh bien! mon cher père, si je n'abuse pas, parlons maintenant de l'amiral, qui me donne, lui aussi,

beaucoup de souci. Le docteur Berquier est venu ce matin, et sous prétexte de consultation médicale, l'amiral a désiré rester seul avec lui. L'entretien a été court. Néanmoins je ne suis pas sans inquiétude. Qu'a-t-il pu lui dire? Il y a deux choses, vous le savez, qui me préoccupent au plus haut point : Amener l'amiral à se confesser et assurer ainsi son salut, et lui faire faire ses dispositions testamentaires selon l'intérêt de notre maison.

— Je comprends, en effet, vos inquiétudes. Ce serait au docteur de l'avertir.

— J'en ai parlé, en effet, à ce Berquier; mais vous le connaissez, c'est un impie. Il sait que je ne l'ai appelé au chevet de l'amiral que contre mon gré. Il y a entre nous plus que de la froideur : de l'hostilité. Cependant j'ai essayé ce matin de lui faire comprendre que, s'il y avait danger, je désirais être prévenue à temps, afin de ne pas laisser mourir notre cher malade sans confession. Là-dessus il m'a débité d'un ton aigre-doux tous les lieux-communs des médecins libres-penseurs : « La vue d'un prêtre, ce serait hâter la mort; le prêtre tue plus de malades que le médecin n'en guérit, etc. » Bref, je crois que nous ne devons pas compter sur lui. Il ne seraitpas fâché de me jouer un mauvais tour. En conséquence, nous devons prendre toutes nos précautions contre les éventualités. Venez donc demain, je vous en prie, faire une visite à l'amiral et tâcher de le préparer tout doucement à l'idée de se confesser.

— Hélas! chaque fois que je le vois, je l'y prépare, je cherche à l'y amener insensiblement. Malheureusement, je crains de me heurter à un parti-pris arrêté. Il ne veut pas se confesser; il n'est pas croyant.

— Je vous en prie, mon père, faites dire une neuvaine dans votre chapelle pour appeler sur lui la grâce divine.

— Il sera fait ainsi que vous le souhaitez, ma chère sœur. Dès demain, nous commencerons une nouvelle neuvaine. A force de prier, nous parviendrons sans doute à fléchir le Seigneur. Je dirai même une messe spéciale à l'intention d'attirer sur votre parent un rayon de la grâce.

— Oh! mon père, que vous êtes bon! Comment reconnaître jamais tant de dévouement!

Ce qui frappait surtout, c'était le ton soumis, humble presque, avec lequel cette femme hautaine et dominatrice parlait au père Lantier.

— Ce n'est pas tout encore, reprit-elle. Voyez si j'abuse! Je vous ai parlé déjà du partage de l'immense fortune que laissera l'amiral et de ma préoccupation qui, de jour en jour, devient plus vive au sujet de cette succession. Si l'amiral ne fait pas de testament, la branche cadette de la famille, les de Mortreux, qui ne sont cependant parents de l'amiral qu'au cinquième degré, auront droit à la moitié de ses biens. Or, il est depuis longtemps brouillé avec ces parents éloignés. Son intention est donc, très manifestement, de laisser tout ce qu'il possède à mes enfants. Seulement il s'agit de la lui faire exprimer dans un testament. Enfin, vous savez aussi que je ne voudrais pas que tous héritassent également. L'ancien majorat qui empêchait l'émiettement des fortunes, et par conséquent l'amoindrissement des familles, était une mesure éminemment conservatrice de la prépondérance de la noblesse. Ce que je souhaiterais donc, c'est que l'amiral léguât la presque totalité de sa fortune au duc, en constituant une sorte de majorat. Le baron de Prénovel ayant une nombreuse famille recevrait pourtant une part d'héritage. Malgré mon affection pour ma fille, comme elle ne porte pas le nom de Rochemaure, il me semble qu'un legs de deux ou trois millions suffirait à assurer

l'avenir de ses enfants. Quant à Jean qui ne saurait faire qu'un très mauvais usage de cette fortune, comme par exemple de payer les dettes des de Pivrac, je désire que l'amiral ne laisse à sa disposition aucun capital. Une rente viagère de vingt à trente mille francs suffirait à ses besoins et à ses goûts, qui d'ailleurs sont modestes.

— Je comprends, madame la duchesse, et j'entre parfaitement dans vos vues.

— Alors, reprit vivement la douairière, vous n'auriez aucune répugnance à sonder l'amiral à ce sujet, à lui faire comprendre que tels sont mes désirs?

Le père Lantier, comme tout à l'heure, sembla réfléchir, hésiter.

La duchesse attachait sur lui un regard anxieux, attendant sa réponse comme un oracle qui allait réaliser ou briser ses plus chères espérances.

— C'est là, dit enfin le supérieur en hochant la tête, une mission bien délicate. Vous savez combien nous sommes attaqués à ce sujet, accusés de circonvenir les moribonds, d'user de captation pour les faire tester selon nos désirs. Jean déshérité, peut devenir redoutable, vous faire un procès où mon nom se trouverait mêlé. C'est grave, bien grave. Ne vaudrait-il pas mieux parler vous-même à cœur ouvert à M. de Mortreux?

— Moi, lui en parler? se récria la duchesse avec une sorte d'effroi. Lui demander de tester en faveur de mes enfants? C'est absolument impossible. J'aurais l'air de ne l'avoir attiré chez moi que par intérêt, de ne lui avoir prodigué mes soins qu'en vue de son héritage. J'espérais qu'il en parlerait le premier, me demanderait mon avis; mais il n'en est rien. Tout au contraire. Chaque fois que par des chemins détournés j'ai voulu le mettre sur la voie, il a rompu brusquement les

chiens, et témoigné par son impatience combien ce sujet lui était désagréable. Comme je ne puis compter sur le docteur Berquier, qui travaillerait plutôt contre nous, il n'y a que vous, mon père, le confesseur, le consolateur des derniers moments, qui puissiez aborder ce sujet fort délicat, j'en conviens. Croyez que je saurai reconnaître un si grand service. Votre maison naissante a besoin de ressources exceptionnelles. Sur les quinze millions environ dont hériterait le duc, je m'engage à obtenir de lui d'en distraire au moins un pour le couvent du Mont-Rivel.

— De grâce, ma chère sœur, laissons de côté cette question-là. Si je fais cette démarche, c'est uniquement, croyez-le, parce que j'y suis entraîné par l'affection et le dévouement qu'a su m'inspirer votre grande âme, votre noble caractère.

— Aussi, n'est-ce point à vous, mon cher père, que je donnerais cette somme; je connais trop votre désintéressement. Je sais que vous la refuseriez. Mais vous n'avez pas le droit de repousser les dons faits à la sainte compagnie.

Le père Lantier ne protesta pas davantage.

— Quand devrai-je lui faire visite? demanda-t-il.

— Mais... le plus tôt possible, car si vous ne réussissez pas la première fois, il faudra revenir à la charge, pour la confession d'abord, puis pour le testament.

— Sans doute; si je parviens à le confesser, il me sera beaucoup plus facile en effet d'aborder avec lui la question de testament. Ces deux choses se lient naturellement. Je saurai lui représenter que, dans l'intérêt même de sa guérison, il importe qu'il recouvre une pleine quiétude d'esprit et que, pour obtenir ce calme de l'âme, il doit mettre ordre à ses affaires matérielles aussi bien que spirituelles.

— Alors, vous consentez ? Oh ! mon père, merci ! Ma vie entière, comme celle de mes enfants, sera consacrée à vous bénir. A demain donc votre visite, n'est-ce pas ?

— A demain, fit le père Lantier.

La duchesse ne quitta le Mont-Rivel qu'après être allée rendre des actions de grâces devant l'autel de la Vierge Noire.

XX

A huit heures du soir, Madeleine arrivait chez Mme Herbaut, et tombait tout en larmes dans les bras de son amie.

Elle commençait à lui raconter la cause de son immense désespoir, lorsqu'un coup de sonnette les fit tressaillir.

— C'est lui ! s'écria Madeleine.

En effet, on entendit presque aussitôt le pas de Jean retentir dans la cour.

— Surtout, dit Aline, ne parle pas à Jean de l'amour de l'abbé de Malglaive.

— N'aie crainte.

Jean entra, et se précipita vers Madeleine. Mais, devant l'attitude fière et triste de la jeune fille, il pâlit et passa sa main sur son front.

— Ainsi, bégaya-t-il, c'est décidé ? vous avez consenti ?

Il se laissa tomber sur un siège, appuya sa main sur ses yeux.

Devant cette douleur si vraie, les craintes jalouses de Madeleine s'évanouirent.

Elle courut à lui.

— Non, non, pas encore.

— Alors, pourquoi cet accueil ? demanda-t-il en levant vers elle son regard suppliant et rasséréné.

— C'est que... repartit Madeleine en hésitant un peu, il court sur vous un si singulier bruit...

— Quoi ? quoi encore ?

— Est-il vrai, reprit-elle d'une voix grave et tremblante, est-il vrai qu'en me quittant hier au soir, vous vous soyez battu avec des soldats ivres pour une comédienne, pour la Lovely, et que vous l'ayez reconduite chez elle ?

Jean lui raconta ce qui s'était passé.

— Et vous m'avez cru capable, Madeleine, le cœur encore tout plein de vous, les lèvres encore chaudes des baisers que vous m'avez permis, de penser à une autre femme ? Mais cette entrevue avec le comte d'Etioles a eu lieu ? Et...

— Je le hais.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Je n'ai pas voulu m'engager avant de vous avoir vu, avant de savoir le résultat de vos propres démarches.

— M. Herbaut ne vous a pas dit ?...

Madeleine attacha un regard interrogateur sur son amie, qui détourna les yeux.

Jean lui répéta sa conversation avec M. Herbaut. Madeleine l'écouta d'un air morne, accablé.

— Eh bien ! Madeleine, est-ce que vous ne m'approuvez pas ?

— Si, je vous approuve. Cette démarche est noble, héroïque même ; mais elle ne peut parer au danger imminent qui nous menace. Ces projets, d'une réalisation lointaine, ne sauraient contrebalancer aux yeux de mes parents la fortune du comte d'Etioles. Ce serait

en outre une brouille avec votre famille : non-seulement la duchesse, mais l'amiral peut-être déshériterait l'employé de M. Herbaut.

— La duchesse du moins ne peut me déshériter entièrement. J'escompterai l'avenir. J'engagerai ma signature. Je prendrai à ma charge toutes vos dettes. On aura foi dans ma signature et dans ma parole.

— Hélas ! Jean, il y a tout un monde d'hommes de loi que vous ne connaissez pas : les notaires, les avoués, les huissiers n'entendent pas de cette oreille-là. Ma mère m'a mis hier sous les yeux une liasse de papiers timbrés. Notre dette s'élève à trois cent mille francs. Nous n'en possédons plus en propriétés que cent cinquante mille. Il y aura au moins, me dit ma mère, cinquante mille francs de frais. Comprenez-vous ? Il manque deux cent mille francs pour épargner à mon père la faillite, la saisie, le déshonneur ; et tous ces gens de loi, voraces, acharnés à leur proie, n'attendront pas dix ou quinze ans peut-être un remboursement problématique. Vous me voyez brisée, anéantie. J'espérais que vous parleriez à l'amiral.

Jean était atterré.

— Parler à l'amiral, dit-il en levant sur elle des yeux où se lisait un désespoir morne, c'est impossible. L'amiral paie les dettes des Rochemaure ; mais il ne paierait pas les dettes de votre famille.

— Alors que faire, que devenir ? Il faut, je le vois bien, que j'épouse ce hideux marquis.

— Non, non, il faut gagner du temps.

— Gagner du temps ! mon père qui est là-bas, désespéré.

— Il doit y avoir à Châteaubourg des usuriers. Je vais m'informer. J'emprunterai. Nous le ferons revenir. Il t'aime, lui.

Madeleine ne répondit que par un soupir.

— M. Herbaut m'a promis de me prendre chez lui comme son secrétaire.

— Et combien croyez-vous que M. Herbaut puisse donner à son secrétaire ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Pauvre ignorant des choses de la vie ! fit Madeleine avec tristesse. Je sais compter, moi, hélas ! Tout ce que pourrait M. Herbaut, en y mettant même beaucoup de générosité, ce serait de vous allouer *quatre* ou cinq mille francs. Comment pourrions-nous vivre, mes parents et nous, avec cette somme ? Ce serait la misère.

— Madeleine ! Madeleine ! est-ce que vous ne m'aimez pas ? Est-ce que la misère vous effraie plus qu'un mariage avec le comte ? Moi qui vous aime absolument, éperdument, je ne fais pas de ces calculs de pot-au-feu.

— M'accuser de calcul ! oh ! Jean ! que vous êtes injuste ! J'ai appris à connaître la vie, et je la vois telle qu'elle est. Vous ne les connaissez pas, vous, ces sursauts à chaque coup de sonnette. C'est un créancier qui vient, qui veut de l'argent, qui injurie, qui menace, et qui, lorsqu'on ne peut lui donner cette poignée d'or, vous méprise. Quoique ma pauvre mère ait fait tous ses efforts pour me cacher ces visites, que de fois, attirée par le bruit, indignée, honteuse, n'ai-je pas entendu ces effroyables colloques ! Et puis les rires en dessous des serviteurs, et les chuchotements quand on passe. Il est des rues où je n'ose plus paraître, parce qu'il y a tel ou tel fournisseur qui n'est pas payé. C'est affreux, voyez-vous, quand on a de la fierté, de la dignité. Il y en a qui se blasent, dit-on ; moi, je ne le puis pas. Je tremble, je rougis à la vue d'un créancier, comme si j'avais commis un crime. Et

vous voulez, Jean, que je vous fasse partager cette vie-là ?

— Que me dites-vous ? s'écria Jean. Vraiment, que me dites-vous, Madeleine? Vous avez souffert tout cela ?

— J'en souffre chaque jour. Oui, Jean, la pauvreté fait rougir.

— Rougir, vous, rougir !

— J'ai cette faiblesse.

— En effet, c'est impossible, impossible que vous soyez ainsi humiliée, injuriée. Mais alors que faut-il donc que je fasse ? dit Jean en mettant avec désespoir son front dans ses mains.

— Hélas ! Je ne comptais que sur l'amiral. Outre que cette démarche, je le vois, vous coûterait beaucoup, elle serait inutile. Jamais, en effet, il ne consentirait à payer nos dettes. Peut-être même serait-ce une raison pour qu'il vous déshéritât.

— Oh ! que m'importe !

— Ne dites pas cela, mon ami. La fortune, c'est souvent, trop souvent la dignité.

Jean s'était levé, il marchait d'un air farouche dans le petit salon.

De temps en temps, il frappait du pied.

— L'espèce humaine est vile, murmurait-il. Cette société est faite au rebours du sens commun. La richesse aux imbéciles, aux êtres les plus abjects ; la pauvreté, l'humiliation aux natures généreuses et fières.

Madeleine le vit porter sa main à ses yeux et y essuyer furtivement une larme.

— Jean ! cria-t-elle en lui tendant la main.

Il s'élança vers elle, se coucha à ses pieds.

— Passer ma vie ainsi !... supplia-t-il.

— Hélas ! s'il ne fallait pas compter avec les nécessités de l'existence ! fit-elle avec un triste sourire.

— Taisez-vous, Madeleine, taisez-vous. Quand je vous entends raisonner ainsi, je crois que vous ne m'aimez pas. Tandis que j'ai la mort dans l'âme, vous plaisantez presque.

— Ah ! que ne pouvez-vous lire dans mon cœur !

— Je crains d'y lire le désir d'être riche.

Madeleine le repoussa.

— Vous êtes injuste, dit-elle avec dignité. Je suis dans une impasse terrible : ne le comprenez-vous pas ?

— Eh bien ! si tu m'aimes, s'écria Jean avec passion, il n'y a qu'un moyen d'en sortir.

— Lequel ?

— Fuir ensemble. La duchesse veut me faire voyager. Au lieu d'aller visiter l'Allemagne, l'Angleterre, nous allons en Italie où nous nous marions. Est-ce qu'une fille comme vous, Madeleine, doit être sacrifiée à de vils intérêts ? C'est une infamie que je ne supporterai pas, dussè-je t'enlever de force. D'ailleurs tu es ma femme, tu as juré de me donner ta vie. C'est là un serment bien autrement sérieux que ceux que tu pourrais faire par devant maire et curé à M. d'Etioles. Tu crois que je vais te céder comme cela, abandonner mon bien ? Non, Madeleine, n'y compte pas. Mon cœur est soudé au tien. Nos corps ont été unis par nos baisers. Ce mariage, ce serait un adultère, une impudicité, une dégradation à laquelle tu ne peux consentir.

— Tu as raison, oui, c'est vrai, disait Madeleine en entourant de ses bras la belle tête de Jean. Je t'aime, je n'aime que toi. Jamais je n'aimerai que toi.

— Alors tu consens ?

— Hélas !

Jean dénoua ses bras, s'éloigna d'elle.

— Que veux-tu ? J'aime mes parents qui m'ont aimée, choyée depuis vingt ans. Je suis leur seul bon-

heur, leur seul espoir, je n'ai pas le courage de les désespérer, de les tuer; car ma fuite, ce serait pour eux un nouveau déshonneur et la mort.

— Tu préfères que je meure, moi ?

— Oh ! je t'en supplie ! Ne vois-tu pas que tu me tortures le cœur? dit Madeleine, qui renversa sur le coussin sa charmante tête pâlie par l'angoisse.

Il y eut un silence.

Soudain elle se redressa.

— Ecoute, reprit-elle.

— Non, je n'écoute rien. Adieu! vous ne m'aimez pas.

— Je ne t'aime pas !

Jean avait pris son chapeau, et se dirigeait vers la porte.

En le voyant résolu à partir, Madeleine éprouva un déchirement, comme si la vie l'abandonnait.

— Eh bien ! oui, je serai ta femme. Je ferai ce que tu voudras.

Jean alors se retourna, ouvrit les bras.

Madeleine s'y précipita.

Il la ramena sur le divan, s'assit à côté d'elle. Ils s'étreignirent longtemps, ivres d'amour. Maintenant ils pleuraient de bonheur.

Jean l'embrassait pieusement, ardemment.

— Répète-moi, jure-moi que tu seras ma femme, répétait-il sans cesse.

— Je te le jure. A toi seul, pour la vie, mon bien-aimé.

Il était près de minuit. Il fallut se séparer.

— A bientôt, fit Madeleine.

— Quand?

— Je vous écrirai.

XXI

Le coup de cravache de Jean de Rochemaure fit grand bruit à Châteaubourg.

On le commenta de mille façons; et le nom de Madeleine se trouva naturellement mêlé à ces commentaires.

A l'évêché, il y eut un conciliabule entre monseigneur, le père Lantier et l'abbé de Malglaive.

L'évêque, d'un naturel violent, était hors des gonds. Ce coup de cravache à son vicaire, c'était là une *injure* qui rejaillissait un peu sur sa majesté épiscopale. Il se rappelait aussi l'attitude hautaine de ce Rochemaure pendant qu'il bénissait.

Il fallait châtier l'insolent, insérer d'abord un article virulent dans *Le Courrier de l'Evêché*; puis lui intenter un procès en police correctionnelle.

Le père Lantier présentait les excuses de la duchesse, suppliant l'évêque d'épargner cette ancienne famille, qui avait rendu jadis tant de services à l'Eglise. Leur ancêtre, Hugues de Rochemaure n'avait-il pas conquis aux croisades ses titres de noblesse?

— Eh! que m'importent ces Rochemaure! s'écriait l'impérieux évêque. L'intérêt de l'Eglise avant tout. Il est nécessaire aujourd'hui, plus que jamais, de punir l'irrévérence religieuse. Si les grands s'affranchissent du respect qu'ils nous doivent, que feront les petits? Ils nous cracheront à la figure.

Malglaive, stylé par le père Lantier, calmait l'évêque.

— Soyez tranquille, monseigneur, l'insolent sera

châtié. Si j'ai écrit comme je l'ai fait, en le menaçant d'un procès, c'était afin d'obtenir des excuses publiques. Mais puisqu'il les refuse, permettez que je prenne seul le soin de venger l'Eglise outragée dans ma personne. D'ailleurs un procès, le gagnerions-nous? C'est fort douteux.

— Si, nous le gagnerions, toute la magistrature est avec nous.

— Euh! euh! par le vent qui souffle... Et puis les Rochemaure ont des alliances avec la noblesse de robe. Enfin, ce serait beaucoup de scandale, beaucoup d'agitation dans la ville. La jeunesse aime les bravades. Je sais que déjà elle donne raison à ce Rochemaure. Convient-il aussi que moi, ministre de l'Eglise, je comparaisse à la barre du tribunal? Si j'ai eu un instant cette pensée, je l'ai complètement abandonnée. Nous ne devons pas user nos forces, et peut-être perdre notre crédit dans une lutte ouverte. La vraie tactique, c'est de jeter la division parmi nos ennemis.

— Que voulez-vous faire?

— Demain soir, je vous le dirai.

Le lendemain matin, aussitôt après sa messe, l'abbé de Malglaive sortit par une petite porte de la cathédrale, s'engagea dans une ruelle étroite, traversa la place de l'Europe assez rapidement, non sans jeter un regard furtif vers les fenêtres de la comédienne; puis après avoir longé la rue des Bénédictins en frôlant les maisons, se trouva tout à coup dans la rue Saint-Séverin, la plus belle de la ville.

Il s'arrêta devant une maison un peu plus élevée que les autres et assez cossue d'apparence.

Sur la porte était suspendu un écriteau de porcelaine blanche où se détachait en lettres noires: M. Lépuzot, avocat.

Il sonna. La porte s'ouvrit aussitôt.

Ayant monté deux étages, il se trouva devant une seconde porte ornée d'un écriteau semblable au premier.

— Ah! monsieur l'abbé! s'écria la femme de chambre qui vint lui ouvrir. Madame n'est pas encore levée.

— Ce n'est pas Madame que je viens voir, c'est M. Lépuzot.

La soubrette parut fort surprise. Néanmoins elle fit entrer le vicaire dans le salon, un salon *confortable*, élégant même, pour un salon de Châteaubourg.

Quelques instants après, la soubrette reparut.

— Monsieur l'abbé veut-il entrer?

Et le précédant, elle l'introduisit dans le cabinet du grand, du fameux Lépuzot, le leader au petit pied du parti démocratique de Châteaubourg.

Ce Lépuzot était un homme long: longues mains, longs pieds, long cou, longues oreilles pointues, avec les épaules tombantes des efféminés et des couards.

Et pourtant il avait le teint bronzé des bilieux. Son œil sombre, son regard fuyant, son sourire de côté, faux et fielleux, laissant apercevoir de longues dents mal rangées, des dents de vieux nègre, trahissaient les roueries cauteleuses et les haines noires des cléricaux. Il affectait néanmoins une désinvolture dégagée, une affabilité expansive, qui se manifestait par de grands gestes visant à l'élégance et à la noblesse.

Rodolphe Lépuzot n'avait jamais eu aucune conviction politique.

Fils d'un maître d'hôtel de Nantes, avocat sans cause, il fut nommé substitut sous l'Empire. Il était alors plus impérialiste que l'empereur.

Grand poseur, grand phraseur surtout, il avait trouvé au Casino de Châteaubourg des gobeurs qui s'imaginaient voir en lui un homme éloquent, un futur orateur,

alors qu'il n'avait que de l'emphase et de la loquacité.

Au reste, sa tenue était correcte; il recherchait de préférence les fils de famille. Il avait même fait une visite aux Rochemaure et des avances toutes particulières à Jean, qui, flairant son homme, l'avait tenu à distance.

Ambitieux, rêvant une grande situation, il demanda en mariage la fille d'un riche réactionnaire.

On le refusa.

Alors il se jeta par dépit dans le camp opposé, où il ne tarda point à découvrir ce qu'il cherchait : Mlle Bidouillet, fille du plus grand fabricant de poiré de Châteaubourg. Trois cent mille francs de dot et des espérances; un beau-père que ses vanités froissées, plutôt que des convictions réelles, avaient jeté dans le parti de l'opposition.

Cette jeune fille, élevée chez les Visitandines avec les demoiselles de l'aristocratie, mais dédaignée par elles, était minée par une ambition effrénée.

Epouser un substitut, c'était déjà sortir de sa sphère; mais elle avait bien d'autres visées.

L'empire venait de s'effondrer; le parti démocratique de Châteaubourg commençait à se reconnaître, à se compter. Le rêve de Mlle Bidouillet, c'était de devenir la femme d'un député. Alors, comme elle se vengerait de tous ces nobles ruinés!

Elle exigea donc que Rodolphe donnât sa démission de magistrat. Et on allait le pousser; on fonderait un journal, on inventerait d'anciens titres au père Bidouillet.

Lépuzot entrevit la possibilité d'atteindre à cette haute situation pour laquelle il se croyait né. Il se cramponna avec frénésie à cette perspective qu'il pourrait un jour pérorer à la tribune française.

S'étant couché impérialiste un beau matin, il se

réveilla démocrate à tous crins. La métamorphose fut aussi radicale que subite. Il entra si complètement dans son rôle, qu'on l'eût fort étonné en lui rappelant que, la veille encore, il ne souffrait pas qu'en sa présence on attaquât l'empereur. Donc, il abandonna le Casino et se fit recevoir au cercle du commerce.

Ce fut là désormais qu'il parada. Lui, le beau, l'aristocratique, le sublime Lépuzot, ne dédaigna point le frôlement quotidien des boutiquiers et même de certains ouvriers de la ville. Plus que jamais, il se sentit tourmenté par sa vocation d'orateur. Comme il arrondissait ses périodes! Avec quelle emphase il parlait de la régénération de la France! Avec quel soin il savait détailler et broder une anecdote! Enfin nul ne mentait avec plus d'aplomb. Il mentait pour mentir comme d'autres font de l'art pour l'art. Il mentait comme d'autres respirent.

Il eut bientôt sa petite cour: quatre ou cinq godelureaux qui buvaient ses paroles, et auxquels il promettait, quand il serait ministre, de faire tomber sur eux la pluie de ses bienfaits.

Le plus comique, c'étaient les rodomontades de Rodolphe. A la moindre attaque, à la moindre critique, il voulait pourfendre tout le monde. Il avait envoyé ses témoins à un vieillard de soixante ans, qui s'était permis de le traiter d'histrion.

Il était, prétendait-il, habile tireur et de première force aux fleurets. Ces fanfaronnades de bravoure augmentaient l'admiration de ses gobeurs. Décidément c'est un homme, disait-on. D'autres ajoutaient: un grand homme,

C'était cette réputation de courage qui lui valait la visite de l'abbé de Malglaive.

Bien qu'il tonnât d'habitude contre les cléricaux et

qu'il eût sur ce sujet des discours tout prêts, qu'il plaçait à l'occasion, et même sans occasion, en dessous il ménageait le parti clérical. Mme Lépuzot allait à la messe. Elle était dame patronesse de plusieurs œuvres pieuses. Elle avait fait restaurer la chapelle du château que venait de leur acheter papa Bidouillet.

De son côté, Lépuzot subventionnait secrètement l'école des frères; et sa fille aînée allait à l'école chez les sœurs de Marie. On l'avait vue au pèlerinage tenir un des glands de la bannière.

L'abbé de Malglaive savait donc qu'il recevrait bon accueil de ce néo-républicain, de cet ambitieux qui ménageait ses anciennes attaches dans le parti réactionnaire. Il connaissait aussi ses avances à Jean, qui les avait dédaignées. De plus Mme Lépuzot avait commis l'inconvenance de saluer la duchesse qui n'avait pas répondu à son salut. Enfin cet homme à double face, cet homme mensonge, ou plutôt le mensonge fait homme, c'était bien une nature de clérical qui tôt ou tard leur reviendrait.

En effet, dès que Lépuzot vit entrer l'abbé, il se leva, alla au-devant de lui avec un empressement obséquieux.

— Comment! monsieur l'abbé, vous ne craignez pas de vous compromettre avec le farouche démocrate? C'est que vous savez bien, n'est-ce pas? que nous ne sommes point aussi terribles qu'on veut bien le dire, et que nous ne mangeons pas plus les prêtres que les petits enfants?

— Je sais surtout, repartit Malglaive, que je serai appuyé dans ma requête par Mme Lépuzot.

— Eh bien! monsieur l'abbé, maintenant que vous êtes convaincu que je ne veux pas vous dévorer, veuillez me dire ce qui vous amène.

— Vous savez sans doute d'où me vient cette balafre?

— En effet, j'ai entendu raconter l'inqualifiable action de ce triste Rochemaure.

— Vous le connaissez, je crois ?

— Si je le connais ! j'ai même pour lui une antipathie toute particulière. Dans plusieurs circonstances nous nous sommes rencontrés ; et je l'ai toisé.

— Il ne dissimule pas non plus ses sentiments à votre égard. On l'a maintes fois entendu s'exprimer sur vous en des termes...

— Quoi ! qu'a-t-il osé dire? questionna Lépuzot en se redressant avec dignité.

— En vérité, je n'ose...

— Parlez, monsieur l'abbé. De sa part, je m'attends à tout.

— Non, non, vous répéter de semblables propos, c'est tellement opposé à mon ministère...

— Cependant, monsieur l'abbé, si, comme je crois le comprendre, vous venez me proposer de me liguer avec vous contre lui, je dois savoir où nous en sommes des hostilités.

— Promettez-moi alors, je vous en prie, le secret le plus absolu. Il a dit, je le sais pertinemment, que vous n'étiez, passez-moi l'expression, qu'un saltimbanque, un ambitieux prêt à jouer tous les rôles pour parvenir, enfin un menteur, un calomniateur au besoin, quand votre intérêt est de mentir et de calomnier ; bref, qu'il avait pour vous le plus profond mépris, et que jamais, bien qu'il fût démocrate, il ne vous traiterait en allié. Vous le voyez, c'est la guerre ouverte.

Pendant que l'abbé parlait, la main de Lépuzot se crispait sur son couteau à papier, les veines de son front se gonflaient, ses lèvres frémissaient de colère.

– Il a osé dire cela, lui, ce mauvais noble, ce petit marquis ruiné? Il s'est permis de me juger ainsi ?

— Je ne vous répète que la moitié de ce qui m'a été rapporté ; car en ce qui concerne Mme Lépuzot, je ne puis vraiment pas...

— Ma femme, ma bonne et sainte femme, il ose l'attaquer aussi ? Je désire, monsieur l'abbé, que vous me disiez tout ce que vous savez.

— C'est d'une outrecuidance...

— Aurait-il prétendu que ma femme lui avait accordé quelque attention ?

— C'est cela même : que Mlle Bidouillet n'aurait pas été fâchée de s'appeler marquise de Rochemaure ; qu'en maintes occasions elle lui avait lancé des œillades plus que significatives ; qu'enfin si elle vous avait épousé, vous, M. Lépuzot, c'était uniquement par dépit.

A ces mots, Rodolphe bondit.

— Quoi ! ce misérable ! le misérable ! Cela ne se passera pas ainsi, je lui en demanderai raison. Il croit sans doute, ce piètre marquis, que les femmes de la bourgeoisie ont les mœurs de sa caste, qu'elles sont dévergondées, éhontées, tarées comme les femmes de l'aristocratie, comme cette duchesse Eléna qui trompe le duc avec ses valets de chambre. Ah ! il a dit cela ! Dès demain, je lui envoie mes témoins.

— De grâce ! monsieur Lépuzot, calmez-vous. Je suis désolé vraiment de vous voir en cet état. Je comprends toutefois votre indignation, et je la partage. Mais il ne faut pas que le nom de Mme Lépuzot soit mêlé à tout ceci. Il est une autre manière de vous venger et de me venger du même coup. Tout le monde sait que vous êtes le directeur occulte du *Journal de Châteaubourg*, que vous y écrivez des articles fort remarquables, soit dit en passant. Il faut donc à l'occasion de ce coup de cravache, que vous démasquiez ce fameux marquis, que vous le peigniez tel qu'il est : fat, prétentieux, fron-

deur, voulant se faire passer pour démocrate, mais n'étant au fond que le pire des aristocrates..

— C'est bien, c'est bien, s'écria Lépuzot. Je sais ce que je dois dire. Dès demain il recevra une correction dont il se souviendra.

— Toutefois, en ce qui me concerne, reprit Malglaive, soyez prudent. Vous savez bien qu'au fond, je suis libéral, patriote. Après tout, ce que je veux, *moi*, comme vous, c'est un clergé national.

— Je ne m'étais pas trompé, interrompit Lépuzot. Vous êtes un homme intelligent. Je m'en souviendrai, si aux prochaines élections législatives... comme je l'espère un peu, je suis nommé député de l'arrondissement de Châteaubourg.

— C'est précisément à ce sujet encore que je voulais vous entretenir. Nous aurons très vraisemblablement trois candidats : un ultra-radical, un légitimiste et vous. Il y aura donc ballotage. Nos votes seront acquis d'abord au légitimiste ; mais au second tour, s'il est mis hors de cause, nous ne resterons pas neutres, vous pouvez m'en croire. Vous, au moins, vous nous offrez des garanties. Nous connaissons vos sentiments intimes, ceux de Mme Lépuzot surtout. Soyez sûr que nous vous en tiendrons compte.

— Merci, monsieur l'abbé, merci. Je connais votre haute influence ; et je ne dédaigne pas l'appoint que vous m'offrez. Aussi vous pouvez compter sur moi. Dès demain, vous serez vengé de ce coup de cravache. Vous verrez comment je fais sauter les marquis qui se permettent de toucher à mon honneur.

Sur cette belle fanfaronnade, il se rassit. L'abbé de Malglaive lui parla quelque temps encore des écoles chrétiennes que voulait supprimer le conseil municipal.

— Vous savez, lui dit Lépuzot, que j'ai souscrit pour l'école des Frères ; vous pouvez donc me regarder

comme un de ses plus ardents défenseurs. Je vous promets au conseil municipal l'appui de mon beau-père, M. Bidouillet.

L'abbé se leva et tendit la main à Lépuzot, qui la pressa énergiquement entre les siennes.

C'étaient désormais deux alliés.

— Alors, je puis compter sur un article virulent?

— Soyez tranquille. Au besoin, je vous soutiendrai, l'épée à la main, dit Lépuzot, en lui montrant par un grand geste héroïque une formidable panoplie.

Au moment de franchir la porte, l'abbé de Malglaive se retourna.

— Une petite recommandation, ajouta-t-il avec embarras et une légère rougeur au front. Ce coup de cravache est fort humiliant pour moi, pour un ministre de l'Eglise surtout. Ne pourriez-vous, par exemple, dans votre article, insinuer que ce monsieur m'a frappé le visage à plusieurs reprises avec le pommeau de sa cravache, ce qui est plus brutal et moins injurieux? Enfin, autre prière, plus importante celle-là; car si ce garnement ne profite pas de la leçon qu'il va recevoir, je compte le mettre dans l'impossibilité de recommencer à l'avenir de semblables équipées...

— Quoi donc? demanda Lépuzot avec curiosité

— Il faudrait attribuer cet acte de violence à un trouble cérébral causé par l'excessive chaleur, qui a bien pu, en effet, déranger momentanément ce cerveau mal équilibré.

— Parfaitement, parfaitement, dit Lépuzot, d'autant plus que cette famille de Rochemaure, qui a parmi ses membres des borgnes, des boîteux et des scrofuleux, peut bien avoir aussi des fous.

— Mais vous comprenez, il faut prendre la forme de l'insinuation plutôt que celle de l'affirmation. Le lecteur cherchera, déduira.

— Parfaitement, parfaitement, répéta l'avocat qui était digne de comprendre les noires perfidies de l'homme d'église.

XXII

Le lendemain, après une assez longue entrevue avec la duchesse, le père Lantier entra seul dans la chambre de l'amiral.

En le voyant, le malade ne put réprimer un mouvement d'impatience, et son œil bleu, ordinairement si doux sous ses longs sourcils hérissés, lança au jésuite un regard farouche qui semblait dire : Que vient-il encore faire ici, celui-là?

Ni ce mouvement ni ce regard n'échappèrent au père Lantier; mais il ne voulut point paraître s'en apercevoir. Il s'inclina avec obséquiosité, et de sa voix mielleuse et nazillarde :

— J'espère que je ne vous dérange point, mon cher amiral. J'ai appris par l'abbé Latruffe que vous vous trouviez légèrement indisposé à la suite de la promenade d'hier au gros soleil. Je tiens à vous dire d'abord que moi et nos chers frères, nous sommes profondément touchés de la marque de sympathie que vous avez bien voulu nous donner en cette circonstance. Nous vous en sommes même profondément reconnaissants.

— Il n'y a pas de quoi, Monsieur Lantier, il n'y a pas de quoi ! répondit M. de Mortreux d'un ton bourru. Si je suis allé à votre pèlerinage, c'est bien malgré moi. Mais la duchesse a si vivement insisté que je n'ai pu faire autrement. Je vous prie de croire qu'on ne m'y reprendra plus.

Le jésuite, loin de se laisser désarçonner par cette réponse brusque et peu aimable, reprit aussitôt d'un ton plus onctueux encore :

— Je ne puis approuver l'insistance de la duchesse. C'était une imprudence. Ni Dieu ni la sainte Vierge ne demandent qu'on expose sa santé, surtout une santé aussi précieuse que la vôtre à toute votre famille.

— Si précieuse ? Croyez-vous, monsieur Lantier ? La vie d'un vieux grognard comme moi n'est pas si précieuse que cela.

— Oh ! amiral ! pouvez-vous croire...? Je ne vous apprendrai rien, certes, en vous disant que la duchesse a pour vous un véritable fétichisme. Quelle femme admirable ! Quelle belle âme ! Toute cette famille, d'ailleurs, a des sentiments si élevés, si nobles ! Moi qui les connais tous depuis si longtemps, je puis vous donner l'assurance que nul parent n'est plus aimé, plus vénéré que vous ne l'êtes par ces cœurs d'élite.

— Sans doute, sans doute, répondit l'amiral, qui frappait à petits coups nerveux sur sa tabatière.

— Il n'est pas jusqu'à ces chers enfants, Anatole et Charlotte, si distingués par l'éducation comme par le cœur, jusqu'à ces jeunes de Prénovel, déjà si pieux, si intelligents, qui ne doivent être pour vous un sujet de contentement.

— Ah ! ne me parlez pas des enfants, je les déteste, s'écria l'amiral avec rudesse.

— Je viens dans un mauvais moment, pensa le père Lantier ; le vieux grognard est mal disposé.

Néanmoins, redoublant d'onction, il ajouta :

— Cependant Jésus a dit : Laissez venir à moi les petits enfants.

— Oui, les tout petits, je ne dis pas. Jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, repartit M. de Mortreux. Ils ont le

charme de la sincérité. Passé cet âge, ils ont déjà appris à mentir : ils sont corrompus.

— En général, c'est possible; mais il y a des exceptions; et vos petits neveux sont des exceptions, M. Anatole, surtout! Quelle distinction. Quelle nature hors ligne!

— Oui, oui, parfait, parfait.

Intérieurement, l'amiral pensait : « c'est bien, *on lui a fait la leçon.* »

— J'ai une longue expérience du monde et des hommes , vous m'accorderez cela , reprit le jésuite. C'est moi qui ai élevé et façonné cette âme au bien. J'ai rarement vu un assemblage plus accompli de toutes les perfections. C'est une grande consolation pour la duchesse, et ce doit en être une pour vous aussi.

— Consolation de quoi, pourquoi?

— De tous les soucis, de toutes les inquiétudes que vous cause sans doute ce malheureux Jean. Mais il est encore jeune : il se modifiera peut-être, il faut l'espérer, quoiqu'il y ait vraiment certaines natures qui sont indomptables. Lorsque j'étais son professeur, que n'ai-je pas tenté pour l'amener à de meilleurs sentiments!

— Oui, je sais, monsieur Lantier. Il n'est sorte de mauvaises farces qu'il ne vous ait jouées; et vous lui en gardez rancune.

— Oh! amiral, que vous me jugez mal! Moi, garder rancune à l'un de nos chers enfants, pour quelques petites misères! Mais, au contraire, je lui en serais plutôt reconnaissant; car c'était pour moi autant d'occasions de me sanctifier, de m'exercer à la longanimité et à la patience. Une des grandes supériorités de notre foi, c'est de nous faire accepter les injures et les mépris de nos semblables, comme des épreuves qui nous rendent agréables à Dieu.

— C'est peut-être très chrétien ce que vous dites là, monsieur Lantier; je préfère, moi, un homme qui a un peu de sang dans les veines et d'honneur au cœur; mais nous ne pouvons raisonner de même; car je suis marin et vous êtes moine. J'aurais fait un bien mauvais moine; et je crains bien de n'aller pas tout droit dans votre paradis.

— Sans être moine, on peut faire son salut, reprit le religieux.

— Heureusement, fort heureusement.

— Seulement, il ne faut pas remettre à la dernière heure; car Dieu nous surprend parfois, alors que nous nous y attendons le moins.

— En tous cas, ce n'est pas moi qui serai surpris; car je m'attends, à tout moment, à sauter de tribord à babord.

— Alors, s'écria le supérieur avec un accent de grand émoi, vous ne songez pas à vous réconcilier avec Dieu, à lui demander pardon des fautes que vous avez pu commettre?

— Je ne sache pas, monsieur Lantier, que j'aie jamais été brouillé avec le bon Dieu. Je ne suis pas cagot, c'est vrai; mais je n'ai jamais attaqué la religion. Il en faut une, puisqu'il y a certaines natures qui ne peuvent s'en passer. Pour les uns, c'est une consolation; pour les autres, c'est un frein. Quant à moi, je n'ai pas besoin de religion. Je suis assez fort pour supporter les adversités et les contrariétés de l'existence; et je suis honnête sans effort. Je suis bourru, fantasque, tout ce que vous voudrez; mais jamais je n'ai commis une mauvaise action, pas même en désirs, pas même en pensées. Or, il y a bien des moines qui n'en pourraient dire autant, n'est-ce pas, monsieur Lantier? Savez-vous pourquoi je n'aime pas beaucoup les moines et les cagots? — certes je ne parle pas pour vous qui êtes un homme supérieur par

l'intelligence et bien au-dessus des faiblesses humaines, — c'est précisément parce qu'ils ont besoin d'une religion, parce qu'ils ont besoin de croire à un Dieu croquemitaine pour ne pas faire le mal. Ce frein-là n'est pas nécessaire aux natures fortes, dignes, élevées. N'ayant jamais été tenté, je n'ai pas eu grand mérite à rester honnête homme. Jamais, j'ose le dire, l'idée de commettre une action basse, injuste, déloyale ne m'est venue. Je le sais, on me reproche ma cupidité, mon avarice. En effet, je fais cas de la fortune. Vos moralistes, selon moi, ont grand tort de mépriser la richesse. Encore une fois, je ne parle pas pour vous, monsieur Lantier; les jésuites ne passent pas pour faire fi de l'argent ni des successions. Au contraire, on leur reprocherait plutôt... Mais passons.

— Hélas! de tout temps nous avons été bien calomniés, repartit le père Lantier. A quoi employons-nous les richesses que les âmes pieuses veulent bien nous confier? Nous nous en servons uniquement pour la plus grande gloire de Dieu. Ainsi cette nouvelle maison que nous venons de fonder...

— Je suis convaincu, mon père, convaincu, interrompit l'amiral.

— Alors, revenons à ce qui nous occupe, reprit le jésuite.

— Ah! oui, ma confession! fit en souriant M. de Mortreux. Elle est, vous le voyez, fort peu intéressante.

— Pardonnez-moi. Ce que vous me dites m'intéresse vivement. Je suis heureux de scruter le fond de votre belle âme. Je ne suis pas un de ces rigoristes qui ne croient pas à l'honnêteté en dehors de la religion. Cependant il est certaines fautes que les gens du monde traitent fort légèrement, et qui, aux yeux de Dieu, sont de très grands péchés.

— Je comprends... l'amour, les femmes, n'est-ce

pas ? J'ai eu, en effet, quelques passions dans ma jeunesse ; mais jamais je n'ai trompé une femme. A mon point de vue, il est plus lâche de tromper une femme qui nous aime, que de tromper un homme.

— Mais vous avez commis l'œuvre de chair en dehors du mariage ?

— Parbleu ! ne croyez-vous pas que j'aie fait comme vous vœu de chasteté ? S'il y a un Dieu, et si c'est lui qui nous a créés, il faut admettre que ce n'est point un imbécile, et que l'espèce humaine ne diffère pas essentiellement des autres espèces d'animaux ; que, par conséquent, faire vœu de chasteté, c'est enfreindre la loi primordiale de la création et la volonté expresse du créateur. Donc, ainsi que vous le dites fort élégamment, j'ai commis l'œuvre de chair toutes les fois que je l'ai pu, sans manquer à la stricte probité ; car, ne me prenez point pour un de ces matérialistes qui ne reconnaissent d'autre loi que leur instinct ou leur attrait. Les conditions sociales actuelles nous imposent des devoirs que je suis le premier à pratiquer et à respecter.

— D'où je conclus, reprit le père Lantier, que vous n'avez jamais commis d'adultère ?

— Alors, vous me confessez donc ? dit l'amiral d'un ton légèrement sarcastique.

— Ah ! loin de moi toute pensée de surprendre les secrets de votre conscience ! Mais le grand intérêt que m'inspirent votre haute intelligence et votre généreuse nature, me fait souhaiter vivement votre réconciliation avec l'Eglise et avec Dieu.

— Bref, votre but est de m'amener tout doucement à recevoir les derniers sacrements. Me confesser, moi ? Allons donc, monsieur Lantier ! C'est bon pour les bonnes femmes qui ne savent à quoi passer leur temps ; pour les pauvres vieilles filles qui, n'ayant pu

trouver un mari, vont au prêtre, bien plutôt parce que c'est un homme, que parce que c'est un ministre de Dieu ; pour des femmes oisives et malades, qui ont besoin de distraction ou soif d'amour, sous n'importe quelle forme. Ne pouvant l'avoir charnel, elles le prennent sous forme de sentiment ou d'amour divin. Mais un vieux marin comme moi, venir vous chuchoter mes peccadilles dans le tuyau de l'oreille, ce serait grotesque.

— Vous ne croyez donc pas aux châtiments éternels ?

— Et vous, y croyez-vous ?

— Mais, amiral, c'est un article de foi.

— Quelque peu, ce me semble, tombé en désuétude. Tout de bon, vous croyez qu'il y a comme cela un endroit plein de flammes où une multitude de démons s'amusent à tourner et retourner du bout de leurs fourches, pendant toute l'éternité, et de par la volonté de Dieu, de pauvres âmes qui, par exemple, auront commis l'énorme crime de manger gras le vendredi, ou de manquer la messe un dimanche, ou de perpétrer l'œuvre de chair en dehors du mariage ? Vous, monsieur Lantier, qui êtes véritablement intelligent, en votre âme et conscience, répondez-moi : vous croyez cela ? Soyez sincère, je ne le dirai à personne

— C'est un article de foi, répéta imperturbablement le jésuite. Sans doute, ma raison, comme la vôtre, s'insurgerait, si je lui permettais de réfléchir. Mais je lui impose silence, et je crois.

— Par ma foi ! repartit l'amiral en riant, vous avez du bonheur d'avoir une raison aussi obéissante que cela ! Moi j'aurais beau lui dire : « Allons, petite sotte, tais-toi, » que cette révoltée-là crierait plus fort. Mais comme vous le dites quelquefois, il y a des grâces d'état.

Le père Lantier baissait le nez sur ses genoux.

— Vous êtes plus incrédule, amiral, que je ne le pensais.

— Je suis philosophe, monsieur Lantier, non point que j'aie étudié la philosophie dans les livres ; mais je crois avoir quelque bon sens, et je m'en sers.

— Ainsi, vous n'appréhendez pas de paraître devant le souverain juge ?

— Nullement. Il est impossible de penser aujourd'hui, n'est-ce pas, que les astres soient créés uniquement, selon l'expression biblique, pour *luire sur la terre ?*

— Je ne puis me prononcer.

— Vous admettez, du moins, que ces étoiles en nombre infini qui peuplent l'immensité sont des mondes habités. Il en est qui sont un million de fois plus grosses que notre très petite terre, et, par conséquent, un million de fois plus peuplées. Or, ce Dieu unique auquel vous croyez, aurait terriblement à faire pour juger ces centaines de milliards d'âmes qui, à chaque seconde, quittent ces mondes innombrables, dont nous n'apercevons qu'une très faible partie.

— Mais alors, si vous partez de là, vous ne croyez pas non plus à la Rédemption ?

— Si, je crois à une rédemption, la rédemption, par la science, de la misère et de l'ignorance qui enfantent tous les crimes. Pour moi, Guttemberg, qui a inventé l'imprimerie, Franklin, qui a découvert l'électricité, Watt, qui a découvert la force motrice de la vapeur, ont plus fait pour la rédemption de l'humanité que Jésus, dont la mission, je n'en disconviens pas, a été, pour son époque, moralisatrice. Mais le christianisme a-t-il empêché la société romaine, déjà civilisée, de retomber dans une épouvantable barbarie ? A-t-il empêché le Moyen-âge, éminemment chrétien cependant,

d'être une époque d'oppression sanglante et d'effroyable misère ?

Le père Lantier ne trouva pas un mot à répondre. Il croisa ses mains avec une affectation de ferveur ; il leva au ciel un regard implorant ; et ses lèvres s'agitèrent comme si elles murmuraient une prière.

— Hélas ! amiral, votre incrédulité me perce le cœur ! Je ne désespère pas cependant, avec l'aide de Marie, de vous amener à résipiscence. Combien j'en ai vu de ces conversions *in extremis*, et chez des âmes plus endurcies dans le mal que la vôtre !

— Ainsi vous croyez que vous me confesserez ?

— Je l'espère.

— Jamais vous n'obtiendrez de moi une autre confession ni une autre profession de foi que celle que je viens de vous faire. Admettez donc, monsieur Lantier, que je me sois confessé, et de grâce, ne venez pas tourmenter mes derniers moments par des obsessions qui ne pourraient que hâter ma mort. Veuillez tenir cette confession pour bonne, et donnez-moi dès aujourd'hui mon *exeat*.

— Mais, amiral, je ne pourrais pas, après une confession semblable, vous donner l'absolution.

— Je ne vous la demande point ; mais si réellement vous me portez quelque intérêt, veuillez dire à la duchesse et à Mme Elisabeth que je me suis confessé, ce qui est strictement la vérité. Qu'avez-vous besoin de leur dire que je ne crois à rien ? Ce serait les tourmenter fort inutilement. Je devine bien que c'est la duchesse qui vous envoie. Elle me couvre de médailles. Un peu plus elle me ferait porter un scapulaire. Je crains qu'au dernier moment elle ne redouble d'instances ; et il me serait fort désagréable de la repousser avec rudesse ; car elle me soigne avec un réel dévouement.

— En effet, cette chère duchesse s'inquiète beaucoup de votre salut. Quelle chrétienne admirable !

— J'ai pour elle, en effet, beaucoup d'affection et d'estime. Placée sur un trône, cette femme eût fait peut-être une grande reine. Dans un cercle plus restreint, c'est encore une haute personnalité. Elle pousse jusqu'à l'héroïsme l'amour de la famille et l'honneur du nom. Cela va même un peu loin.

— Oh ! non ! car ce sont ces saintes et nobles familles qui restent les dépositaires des traditions du passé. Si, comme je l'espère et comme les prophéties l'annoncent, nous revoyons notre bien-aimé roi, c'est à ces familles d'élite que nous le devrons.

— Malgré vos espérances et les prédictions, repartit l'amiral, je crains bien que ce règne n'arrive pas de sitôt. Les familles d'élite dont vous parlez sont rares ; et la noblesse aujourd'hui a bien perdu de sa prépondérance.

— Précisément! répliqua vivement le père Lantier. Si la noblesse perd de sa prépondérance, c'est qu'elle s'appauvrit.

— C'est aussi mon avis, riposta M. de Mortreux. Pour la reconquérir, il faudrait d'abord qu'elle s'enrichît, et qu'elle s'instruisît surtout. Voyez les nobliaux de ce pays : tous ignorants et pauvres. Quel prestige voulez-vous qu'ils exercent sur les populations, ces fainéants toujours à moitié ivres et pourchassés par les huissiers ?

— En effet, interrompit le père Lantier, qui saisit la balle au bond : sans fortune, il n'y a pas aujourd'hui de prestige possible. Si la famille de Rochemaure a conservé le sien, c'est grâce à vos libéralités, à votre dévouement, m'a dit la duchesse.

— Peuh ! mon dévouement n'est guère méritoire · c'est de l'égoïsme, tout simplement.

— Je le vois, vous vous plaisez à médire de vous-même, repartit le jésuite; mais nous en croyons ce que nous voulons.

Abordant alors carrément la question.

— Ne pensez-vous pas, amiral, qu'autrefois les majorats avaient une haute utilité? De la sorte, les fortunes ne s'émiettaient point. L'héritier du nom, en même temps héritier de la fortune, préservait la noblesse de ces effondrements qu'aujourd'hui nous voyons chaque jour.

— Ah! vous êtes aussi pour les majorats? Inutile, monsieur Lantier, de prendre tant de détours. Je devine le but de votre visite. La duchesse vous aura chargé probablement de m'amener tout doucement à faire mon testament.

— Mais... pardon, amiral, vous vous trompez complètement.

— A quoi bon feindre avec moi, monsieur Lantier? Malgré mon grand âge, j'y vois encore assez clair. Rassurez donc la duchesse : mon testament est fait.

A ces mots, le front jaune du père Lantier s'empourpra. Ses yeux exprimèrent une stupéfaction profonde. Il contint l'exclamation prête à sortir de ses lèvres entr'ouvertes.

En voyant ce visage déconfit, l'amiral ne put réprimer un sourire.

— Oui, il est fait, absolument fait.

— Oserai-je alors, reprit le père Lantier, qui n'oubliait jamais les intérêts de la sainte Compagnie, vous prier d'y ajouter un tout petit codicille en faveur de notre ordre, qui travaille sans relâche au triomphe de la bonne cause? Nous prierons pour le repos de votre âme.

— Ah oui, le purgatoire, l'antichambre du paradis !

— Chaque jour nous dirons une messe pour que Dieu vous admette en sa pleine lumière.

— Malheureusement, je ne crois guère plus au paradis et au purgatoire qu'à l'enfer. Aujourd'hui les notions astronomiques ne nous permettent guère d'admettre que de l'autre côté du firmament, il y ait un paradis avec un vénérable bon Dieu en barbe blanche, entouré de toute la hiérarchie des anges et des élus. Vous le voyez, je suis un vieux mécréant, et je mourrai dans l'impénitence finale. Mais encore une fois, tranquillisez cette bonne duchesse et Elisabeth; car rien ne m'est plus pénible que de voir l'inquiétude sur les visages qui m'entourent.

Et comme l'amiral, fatigué, fit un léger mouvement pour le congédier, le père Lantier se leva aussitôt. Maintenant rien dans sa physionomie n'exprimait le désappointement. Il souriait, au contraire, avec une aménité obséquieuse.

— Un mécréant, c'est possible, dit-il, mais un cœur d'or. C'est pourquoi je ne désespère pas d'obtenir pour vous les grâces divines.

Quand il eût fermé la porte :

— Vieux jésuite, va! fit l'amiral. Il peut compter sur le petit codicille.

Le père Lantier rejoignit aussitôt la duchesse, qui l'attendait avec impatience dans son appartement, prosternée sur son prie-Dieu et conjurant avec ferveur la Vierge Noire de convertir le pécheur endurci et de l'amener surtout à faire un testament en faveur du duc et d'Anatole.

Dès qu'elle vit entrer le père Lantier, elle se leva et s'avança avec une vivacité qui contrastait avec la solennité habituelle de sa démarche.

— Eh bien? demanda-t-elle, anxieuse.

— Je l'ai amené à se confesser.

— Il serait vrai, oh ! mon père !

Elle pensait intérieurement :

— Alors il est à nous.

— Toutefois, ajouta le père Lantier, je n'ai pas cru devoir lui donner encore l'absolution ; mais s'il survenait un accident, je pourrais, ayant entendu l'aveu de ses péchés, le faire en toute conscience, et lui administrer les derniers sacrements.

— Eh bien ! et le testament ? questionna la douairière non moins anxieuse.

— Il est fait.

— Comment ! s'écria-t-elle avec stupeur, sans me consulter ? Du moins connaissez-vous à peu près ses dispositions ?

— Non, pas précisément.

— Vous n'avez pu savoir s'il avait avantagé le duc ou Anatole ?

— Je croirais plutôt que c'est vous qu'il institue sa légataire universelle ; car il m'a parlé de vous en des termes si affectueux, si admiratifs, si reconnaissants...

— Il n'a pas dit, interrompit encore la duchesse, où il avait déposé ce testament ?

— Aucunement. Il a détourné tout de suite la conversation, et d'un ton tellement cassant que je n'ai pas osé insister.

— Ne pas m'avoir dit un mot de ses intentions, à moi, sur qui reposent les intérêts de toute la famille !

— Que voulez-vous ? Ces vieillards sont bizarres, défiants.

— Ne pas avoir daigné même me communiquer ce testament ! reprit la duchesse devenue tout à coup très pâle, s'appuyant au dossier d'un fauteuil, car ses genoux tremblaient. Vous croyez qu'il m'a instituée sa légataire universelle ? Je ne le pense pas. Je suis trop âgée. Il a fait des dispositions particulières, soyez-

en sûr, selon ses préférences. Il possède au moins vingt millions, vingt millions, entendez-vous, mon père ? Comment a-t-il réparti cette immense fortune ? Il est si fantasque ! Et puis il a des idées humanitaires. Il a parlé jadis, avant qu'il ne vînt s'établir à Rochemaure, de léguer sa fortune à l'Etat, pour fonder une annexe, selon des plans à lui, au musée de la marine. Bien souvent j'ai cru que cette sordide économie, — car il nous refuse parfois le nécessaire — n'avait d'autre but que de donner plus d'extension à ce projet ridicule.

— Il serait possible ! Non, c'est invraisemblable ! exclama le père Lantier, également décontenancé. Ce serait de sa part une noire ingratitude.

— Voyons, que vous a-t-il dit de moi ?

Elle se fit répéter plusieurs fois les paroles textuelles de l'amiral.

— Peut-être me laissera-t-il une pension, une rente viagère. Mais cela ne signifie point qu'il me lègue toute sa fortune.

Le père Lantier chercha à la rassurer. Cependant elle ne se remettait pas de l'ébranlement que venait de lui causer cette renversante nouvelle.

L'amiral avait fait un testament ! Quand ? Y avait-il longtemps ?

Soudain, elle éprouva par tout le corps un tressaillement. Une pensée terrifiante venait de lui traverser l'esprit. Puisqu'il avait fait un testament, c'est qu'il avait avantagé quelqu'un. Or, si c'eût été le duc, il le lui aurait dit. C'était Jean peut-être, Jean, ce révolté, la honte de la famille ! Elle aussi avait souvent surpris, soit des inflexions presque tendres dans la voix, soit des expressions bienveillantes dans le regard, quand l'amiral s'adressait à lui.

Mais, non, cependant, c'était impossible. Jean, ce casse-cou, cet étourneau, ce sophiste, Jean, qui voulait

épouser Mlle de Pivrac ! La fortune de l'amiral irait ainsi aux de Pivrac, au détriment des Rochemaure ! Non, décidément, cela ne se pouvait. L'amiral qui était un homme juste, un homme de sens, n'avait pu commettre une pareille folie. Mais il fallait à tout prix qu'elle connût ce testament ; et s'il n'était pas conçu selon ses désirs, qu'elle le fît annuler.

— Alors, mon père, vous avez su gagner sa confiance ?

— Euh ! euh !

— Puisque vous dites qu'il s'est confessé, lui qui jusqu'à présent avait montré tant d'éloignement pour cette pratique religieuse ?

— Sans doute, j'y suis arrivé, mais avec beaucoup de peine ; et la contrition est loin d'être parfaite.

— Il faut revenir, revenir souvent.

— Croyez-vous ? Je ne le pense pas. Il est très fin, sous ses dehors bourrus, très perspicace. L'obsession avec lui ne réussirait point. Il faut agir à son égard avec beaucoup de discrétion et de prudence

— Mais enfin, il vous a bien accueilli ?

— Poliment, voilà tout.

— Et il ne vous a pas dit qu'il vous reverrait avec plaisir ?

— Aucunement. Il était d'abord de fort bonne humeur ; mais c'est ce testament qui l'a refroidi tout à coup. La vérité, c'est qu'il n'est pas encore assez malade. Il ne se croit pas encore assez près de la tombe. Rien ne mate l'homme le plus incrédule comme les approches de la mort. Nous en avons vu souvent de plus intraitables que lui, et qui sont devenus tout à coup doux et dociles comme des agneaux.

— Ah ! mon père, je vous confie le salut de cette âme qui m'est chère ! Et puis, quel beau triomphe pour la religion, si vous parvenez à lui administrer les derniers

sacrements! Combien je vous suis reconnaissante, profondément reconnaissante de vos efforts pour le ramener à Dieu! Je le sens, c'est par là qu'il faut commencer. Vous ne l'amènerez à tester selon nos désirs, que lorsque vous tiendrez entre vos mains la direction de sa conscience.

— Vous avez raison; mais je vous le répète, il faut attendre encore un peu que la maladie nous le livre.

XXIII

Comme on ne recevait au château que des journaux cléricaux et monarchistes, Jean allait fréquemment à Châteaubourg, s'installait au café de la Comète et y lisait les journaux républicains.

Sociable et sincèrement démocrate, il avait fait quelques connaissances parmi les jeunes gens de la ville, choisissant de préférence pour ses amis les natures franches et cordiales comme la sienne, sans se soucier du rang qu'ils occupaient, sans s'inquiéter non plus des remontrances de la duchesse, qui trouvait que de telles accointances compromettaient la dignité d'un marquis de Rochemaure.

Le lendemain de l'entrevue de Lépuzot et de l'abbé de Malglaive, Jean alla comme d'habitude à Châteaubourg. Espérant apercevoir Madeleine, il passa devant l'hôtel de Pivrac pour se rendre au café situé sur la place.

Il était à peine assis qu'il entendit chuchoter autour de lui. Et l'un des habitués lui passa *Le Journal de Châteaubourg*. Ces mots, en gros caractères, frappèrent son attention: *La guerre dans le camp ennemi.*

Il lut avidement cet article anonyme qui sentait son Lépuzot ; et pendant qu'il lisait, le rouge de la colère lui montait au front, il tortillait fièvreusement sa fine moustache.

Voici cet article :

« Un scandale inouï a mis en émoi le pèlerinage qui accompagnait la translation de la Vierge Noire au mont Rivel.

» Certes, nous ne sommes point partisans des processions ; plus d'une fois, dans ces colonnes, nous avons stigmatisé les pèlerinages, ces superstitions d'un autre âge. Cependant qui pourrait applaudir à l'acte de brutalité vraiment inouï dont s'est rendu coupable le descendant d'une des plus anciennes familles du pays, à l'égard de l'abbé de M..., si sympathique à la population féminine de notre ville ?

» Au moment de la bénédiction, alors que la foule était prosternée, au lieu de se découvrir, ne fût-ce que par égard pour les notabilités qui composaient le cortége, le quidam seul resta debout, le chapeau sur la tête.

» L'abbé de M..., alors s'approcha de lui, étendit la main vers son chapeau, cherchant à lui faire comprendre qu'il devait l'enlever.

» A ce geste absolument inoffensif, le personnage en question riposta par un coup violent avec la pomme plombée de sa cravache, et lui ensanglanta le visage.

» Nous inclinons à croire que ce malheureux jeune homme, qui appartient à l'une des familles les plus nobles et les plus cléricales du pays, a été pris soudain, sous l'influence d'un soleil torride, d'un accès de fièvre chaude. C'est l'explication la plus bienveillante d'un pareil acte de sauvagerie. Au reste, sa folle descente du mont Rivel, au risque d'écraser les pèlerins et de se rompre le cou, est une preuve qu'il agissait sous l'im-

pression d'une sorte de vertige ou plutôt d'un dérangement cérébral.

» Néanmoins, grande émotion à l'Evêché, dans tout le clan des cléricaux ; car on prétend, ô abomination ! que ce fils des croisés serait quelque peu parpaillot.

» Quant à nous, ces conversions-là nous semblent suspectes, à moins, comme on l'affirme, que ce jeune présomptueux n'ait pour l'avenir quelque projet de candidature. De telles visées, si elles existaient, prouveraient l'aliénation mentale, mieux encore que le coup de cravache.

» Mais le piquant de l'aventure, c'est l'évanouissement d'une jeune personne, l'une des plus jolies pénitentes du bel abbé, et l'une des plus ardentes admiratrices du fougueux cavalier.

» La situation est donc des plus dramatiques, des plus émouvantes.

» Comment se dénouera ce drame ? L'offensé intentera-t-il un procès à l'offenseur ? La charmante pécheresse renoncera-t-elle à son confesseur ou à son adorateur ? Enfermera-t-on le séduisant écervelé en lieu sûr pour le soumettre à un régime rafraîchissant et calmant ?

» Telles sont les questions que se pose la haute société de Châteaubourg.

» Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette aventure. »

Au bas de cet article, aucune signature.

Jean rejeta le journal, se leva, l'œil en feu ; et sans dire un mot aux personnes présentes qui le regardaient, les unes avec inquiétude, les autres avec un sourire narquois, il traversa le café et sortit.

Il se rendit directement au bureau du journal et demanda l'imprimeur.

— Est-ce vous, monsieur, qui êtes responsable des

articles imprimés dans *Le Journal de Châteaubourg*?

— Non, monsieur, non, balbutia l'imprimeur devenu blême.

— Alors, veuillez me donner le nom de l'auteur de l'article intitulé : « *La guerre dans le camp ennemi.* »

L'imprimeur, troublé, bouleversé, à la vue du visage menaçant du marquis de Rochemaure, nomma l'auteur.

Cinq minutes après, Jean sonnait à la porte de l'avocat Lépuzot.

Il fut introduit dans le cabinet du grand homme.

— On m'affirme, monsieur, que vous êtes l'auteur de cet article, dit-il en lui désignant le passage du journal qu'il tenait à la main.

Lépuzot le pourfendeur, le matamore Lépuzot fut pris de tremblement dans tous ses membres. Son teint, couleur de sienne brûlée, devint verdâtre ; son œil, ordinairement replié, tournoya affolé dans l'orbite.

Il chercha cependant à reprendre son aplomb.

— Sans doute, monsieur, c'est moi qui... Que voyez-vous donc d'offensant dans cet article ?

— J'y vois plus qu'une offense, monsieur, une véritable calomnie ; et je viens vous en demander raison.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit Lépuzot avec un superbe geste.

— Veuillez alors me faire connaître au plus tôt deux de vos amis qui pourront s'aboucher avec deux des miens.

— Sans doute... certainement... Dès ce soir, répondit Lépuzot, de plus en plus troublé. Mais encore une fois, je voudrais savoir ce que vous trouvez d'offensant dans cet article, puisque je ne vous nomme point, et puisque je mets sur le compte de la chaleur votre coup de cravache à l'abbé de Malglaive.

— Ah ! ah ! il vous plaît non-seulement de dénaturer

les faits, mais de dire que j'ai perdu la raison, et vous trouvez cela une circonstance atténuante ? Je ne l'entends pas ainsi ; je ne tolérerai pas que vous m'attaquiez dans ma raison et mon honneur, ni surtout que vous portiez atteinte à la réputation de Mlle de Pivrac, par vos grossières plaisanteries. C'est vous, je crois, qui perdez la tête, si vous avez pu supposer un seul instant que je laisserais passer de semblables articles.

Pendant que Jean parlait, Lépuzot avait peine à dominer la terreur qui comprimait les idées dans son cerveau, qui soulevait sa bile et la lui faisait monter aux lèvres en un flot amer, qui lui coupait les jarrets et imprimait à ses doigts un mouvement fébrile. Il comprit qu'il devenait ridicule. Lui, le fendant, le rodomont, se laisser émouvoir ainsi ! Il fit de nouveau un grand geste qu'il voulait rendre noble et qui, par son ampleur même, fut comique.

— Je vous le répète, monsieur, dit-il, je suis à vos ordres.

Dès que Jean fut sorti, il s'affaissa sur le divan, la tête dans ses mains, l'œil égaré, suant la peur.

Il avait pris quelques leçons d'escrime, mais jamais il n'avait tenu une épée nue ; et il savait avoir dans le marquis de Rochemaure un adversaire redoutable, un adversaire justement irrité.

— Des témoins ! Où trouver des témoins ?

Pendant que Jean se rendait chez M. Herbaut et chez un de ses amis, pour les prier de lui servir de témoins, Lépuzot, lui, de son côté, s'élançait dans la ville sans savoir au juste à quelle porte frapper.

Cette bonne ville de Châteaubourg est une ville pacifique par excellence. De mémoire d'homme, un duel ne s'y était vu.

Tous ses anciens amis, les réactionnaires, lui avaient tourné le dos. Ce n'était point au cercle du commerce

qu'il pouvait espérer trouver des gens d'humeur assez belliqueuse pour lui servir de témoins.

Le peuple, lui, a le bon sens de ne point s'en rapporter, pour se faire justice, au sort si chanceux des armes. Quand il en veut à quelqu'un, il tape à bons coups de poings sur son ennemi, et il passe ainsi sa rage sans que mort s'ensuive.

Lépuzot s'adressa donc en vain à plusieurs de ses partisans, qui, tous, se retranchèrent derrière leur incompétence en matière de duel.

Il ne lui restait qu'une ressource : recourir aux officiers de la garnison.

Il alla trouver le commandant, qu'il rencontrait fréquemment, soit au café, soit sur la place, et lui conta son cas.

— Très bien ! parfait ! lui répondit l'officier. Mais nous ne plaisantons pas, nous, en matière d'honneur. D'abord, savez-vous vous battre ?

— A vous dire vrai, reprit Lépuzot qui, par son embarras, trahit ses intentions ultra-pacifiques, j'aimerais autant que l'affaire s'arrangeât ; car vous savez, un duel, à Châteaubourg... Que de bruit !... ma femme, c'est ma pauvre femme surtout !

— Allons, allons, je vois ce que c'est, dit l'officier d'un air malin et ironique. Une rencontre de témoins seulement, et puis un joli petit procès-verbal qui arrange tout. Prenez le quincaillier du coin, mon cher, et l'épicier d'en face, ou les deux premiers bourgeois venus de Châteaubourg : c'est là votre affaire ; mais jamais des officiers ne consentiront à vous servir de témoins dans un duel pour rire.

Le commandant avait raison : deux officiers n'eussent pas plaisanté, ils l'eussent conduit directement sur le terrain.

Lépuzot chercherait donc parmi les personnes de son

entourage les plus connues par leur esprit conciliant. Ce qu'il voulait avant tout, c'étaient deux témoins qui fussent absolument dans sa dépendance et lui gardassent le secret de sa lâcheté.

Il songea alors à l'un de ses locataires qui lui devait plusieurs termes, un être timide, craintif, plus peureux que lui-même, Lépuzot, et qui comprendrait sa couardise.

Puis, sur ces entrefaites, le médecin de la maison entra.

— Ah ! mon cher, comment n'avais-je pas pensé à vous ! s'écria Lépuzot en tombant presque dans ses bras.

Ce médecin, qui avait plus d'une affinité avec Lépuzot, aussi hâbleur, aussi outrecuidant, aussi charlatan que son client, accepta avec enthousiasme.

— C'est bien, je comprends, je saisis l'affaire. Fiez-vous à moi. Qu'ils viennent les témoins de ce freluquet ! Je me charge de les recevoir. Et puis, nous rédigerons un procès-verbal soigné ; et s'il faut aller sur le terrain, et que vous receviez quelque estafilade, au moins je serai là pour vous panser.

Mais Lépuzot tenait beaucoup plus à sa peau moricaude qu'à son honneur ; il ne voulait aucune estafilade, pas même une égratignure. Il prit le médecin à part, et lui donna des instructions secrètes.

— Ne sortez pas de là, entendez-vous, ne sortez pas de là.

Les témoins de Jean avaient une mission simple et catégorique : l'heure, le lieu, le choix des armes.

La rencontre des témoins fut une scène de haute comédie.

Bien qu'ils eussent le journal sous les yeux, les témoins de Lépuzot, fidèles à leur mandat, nièrent l'évidence. Ce n'était point un article, mais un simple fait

divers écrit, d'après des on-dit, sans désignation de personne, et par conséquent sans injure personnelle ni intentionnelle, soit à M. de Rochemaure, soit à Mlle de Pivrac.

— Donc, répétait invariablement le sentencieux docteur, où il n'y a pas d'offense ni intention d'offenser, il n'y a pas lieu à une réparation. En conséquence nous la refusons.

Quant au pauvre locataire, tremblant comme un lièvre pris au piège, il ne soufflait mot.

— Eh bien ! alors, dit Paul Herbaut, que monsieur Lépuzot écrive à monsieur de Rochemaure une lettre par laquelle il regrette son article et l'interprétation qui a pu en être donnée.

Lorsqu'on vint rapporter à Lépuzot le résultat de l'entrevue :

— Moi ! des excuses ? s'écria-t-il en reprenant son air fendant. Jamais ! Quoi ! je devrais faire des excuses et me mettre à la disposition de tous les grincheux auxquels il plairait de se reconnaître dans mes articles ? Moi qui suis marié et père de famille, j'exposerais ma vie contre celle du premier toqué venu ? Le duel ! est-il rien de plus absurde ?

Et le voilà lancé dans une diatribe à perte de vue sur la stupidité du duel, oubliant toutes ses rodomontades passées.

En ce moment, un domestique de M. Herbaut apporta un billet de Jean.

Ce billet était ainsi conçu :

Monsieur,

» D'après la fin de non-recevoir de vos témoins, je crois deviner que vous êtes lâche. Cependant, s'il vous reste un peu de cœur et d'honneur, vous ne me refuserez pas la réparation que je vous demande.

» JEAN DE ROCHEMAURE. »

Lépuzot parcourut rapidement le billet sans sourciller, sans mot dire. Puis il le froissa, le lacéra. Lui seul l'avait lu. Donc, il pouvait boire l'injure sans honte.

Jean, ne recevant pas de réponse, se demanda un instant s'il irait souffleter Lépuzot chez lui pour le forcer à se battre; mais il était dégoûté, écœuré de tant de lâcheté, humilié même d'avoir pu prendre au sérieux un tel homme, et d'avoir envoyé des témoins à ce comédien, à ce pître qui posait pour la bravoure, et qui n'était que le plus triste des couards.

XXIV

Le lendemain de cette affaire, le courrier apportait à Jean, en même temps que le numéro du *Journal de Châteaubourg*, qui sans doute la relatait, deux lettres d'une écriture de femme. Mais il n'en vit qu'une, celle de Madeleine.

Depuis trois jours, malgré toutes ses perplexités, il attendait cette lettre promise, avec une fiévreuse impatience. Enfin, il la tenait entre ses mains, cette lettre qui devait prononcer son arrêt. Il l'ouvrit en tremblant. Comme il était allé au-devant du facteur pour l'avoir plus tôt, sentant ses genoux fléchir, il s'appuya à un arbre, et lut ces lignes sur lesquelles se voyaient des traces de larmes :

« Ah ! mon ami, je n'en puis plus. Je suis brisée de corps et d'âme, absolument incapable de résister plus longtemps.

» Quelles anxiétés, quelles angoisses vous venez de me causer !

» Il n'est question que de vous, que de nous dans toute la ville. Il n'est personne à Châteaubourg qui ne vous traite comme le dernier des misérables ; et je ne puis vous défendre.

» Ma mère elle-même frappe sans pitié, à tous les instants du jour, sur mon cœur déchiré. Il est vrai que je ne puis vous approuver, mon ami. Pourquoi ce scandale retentissant? Pourquoi ce duel? Tout le monde donne raison à M. Lépuzot, quoiqu'on ne l'aime guère.

» Et combien j'ai tremblé pour vous ! Je le sais, vous êtes vaillant, votre adversaire est lâche ; mais les peureux sont dangereux ; ils ne mesurent pas leurs coups. Vous vous seriez battu, vous, en homme d'honneur, lui, en forcené qui défend sa vie. A la pensée d'une pareille catastrophe, je mourais vingt fois en une heure.

» En allant provoquer ce Lépuzot, vous ne pensiez donc pas aux mortelles angoisses de votre Madeleine ?

» Je n'ai pu fléchir ma mère. Votre nom seul lui cause des transports d'indignation. Vous êtes, dit-elle, ou atteint de démence, ou le plus pervers des hommes. L'article du *Journal de Châteaubourg* a achevé de l'exaspérer. A la pensée qu'on a osé mêler mon nom à toutes ces histoires, elle devient comme folle ; et lorsque, malgré tout, je lui dis que je vous aime, elle a recours aux larmes, aux supplications. Hier, elle s'est jetée à mes genoux, pour me supplier d'épouser le comte d'Etioles.

» Enfin, mon ami, ce matin même, nous avons reçu une lettre de mon père dans laquelle il me remercie de mon sacrifice et nous annonce son prochain retour.

» Que voulez-vous, Jean ? vous le savez bien, je ne suis pas taillée pour les grandes résolutions, les luttes

héroïques. Et puis, j'aime mes parents, j'ai pitié de leur détresse. C'est ma meilleure, ma seule excuse.

» Et puis... et puis... il faut bien le dire, cette histoire de comédienne que tout le monde colporte, une nouvelle lettre anonyme que j'ai reçue, et qui affirme que vous avez revu cette Lovely, m'ont causé une douleur si profonde, si aiguë que je me trouve désarmée devant les supplications de ma mère.

» Quoi qu'il en soit, je n'ai pas le courage de vous adresser de reproches, puisque...Ah! qu'ils me coûtent à prononcer ces mots terribles: j'ai consenti! Le comte d'Etioles est venu tout à l'heure chercher ma réponse. Vous ne sauriez croire, en prononçant ce oui fatal, quel brisement s'est fait dans tout mon être!

» Donc, mon ami, le sort en est jeté. Supposez que je sois morte; et je le suis bien réellement; car la vie sans votre amour ne sera pour moi qu'un long anéantissement, un long martyre. Je prierai Dieu chaque jour de l'abréger.

» Adieu, Jean. Quoi que je fasse, mon cœur reste rivé au vôtre.

» Madeleine. »

Après avoir lu cette lettre, Jean tomba dans une sorte de torpeur. Il oublia *Le Journal de Châteaubourg* et cette autre lettre, dont l'écriture fine et élégante, un peu penchée — signe de tendresse — était bien digne cependant d'attirer ses regards.

— Madeleine, oh! Madeleine! répétait-il éperdu. Elle, la femme de cet être abject! C'est impossible, cela ne se peut pas, je ne le veux pas. C'est une prostitution, c'est un crime.

Il se redressa par un effort énergique de sa volonté. Il s'élança dans la direction de Châteaubourg. Mais soudain, il s'arrêta. 13

— A quoi bon! dit-il, je ne la verrai pas. Son père, sa mère, son confesseur, tous conspirent contre moi.

Et lentement, la tête baissée, des larmes plein les yeux, il revint sur ses pas.

Il tenait d'une main distraite le journal et la lettre de l'inconnue.

Par un mouvement machinal, il déploya le journal, essaya de lire ; mais son regard, voilé par la préoccupation ardente de son cerveau, ne voyait pas. Il le laissa retomber.

— Pauvre enfant! murmurait-il. C'est vrai, c'est une nature faible ; et c'est pourquoi peut-être je l'aime tant.

En ce moment, il passait devant la maison du garde, sans même y chercher des yeux le visage d'Yvonne.

Mais il entendit une voix douce et timide qui l'appelait.

Il tourna lentement vers la maisonnette son regard atone et désolé.

— C'est toi, Yvonne? fit-il d'une voix éteinte.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria la jeune fille, qui devint toute pâle à la vue du visage bouleversé de son protecteur.

— Rien, mon enfant, dit-il avec effort.

— Vous avez du chagrin.... Je devine... Oh! qu'elle est méchante, cette femme! Je la hais. Car.... je les connais, ces peines-là.

Jean essaya de sourire; mais il ne le put pas.

— Eh bien! comment vas-tu, ma pauvre petite? demanda-t-il.

— Mon plus grand mal est là... aussi, répondit-elle en posant la main sur son cœur. Cette dame dont vous m'avez parlé... ajouta-t-elle timidement... Car je veux m'en aller, partir tout de suite. J'ai rencontré ce matin Mme la duchesse; et elle m'a jeté un regard si sévère, si

terrible, que jamais, jamais je n'oserai reparaître devant elle.

— Quoi ? de quoi parles-tu ? Je ne sais plus.

Jean passa avec égarement la main sur son front.

— Ah ! oui, c'est vrai, reprit-il.

Il se souvint alors qu'il tenait une lettre à la main.

Mais il ne reconnut pas l'écriture de sa cousine du Rozay. Néanmoins, il l'ouvrit et courut à la signature : Lovely. Il lut :

« Mon cher défenseur,

» Quoi ! plus un souvenir ! c'est en vain que ces derniers soirs, j'ai cherché dans toute la salle votre visage ami. Jamais cependant, je n'ai mieux chanté ; car j'avais enfin l'espoir que ma voix irait aux oreilles d'un auditeur d'esprit et d'un cœur sympathique.

» Moi, en revanche, je pense beaucoup à vous. Comment faire autrement d'ailleurs, puisque votre nom est dans toutes les bouches ! Sachez, monsieur, que j'ai tremblé pour vous ; mais je ne tremble plus. Quel lâche que ce Lépuzot ! Je crois avoir découvert le nœud de la situation. C'est pourquoi je désirerais vivement causer un peu avec vous avant mon départ, qui ne saurait tarder beaucoup.

» A quand donc le plaisir de vous voir et de vous remercier encore ?

» Votre amie dévouée,

» Lovely ».

— Ce n'est pas la réponse que j'attendais, dit-il à Yvonne ; mais si Mme du Rozay ne veut pas te prendre chez elle, je connais une autre personne qui certainement, à ma prière, t'accordera son intérêt et sa protection. Rassure-toi donc complètement. Quant à

l'enfant, je m'en charge. Au besoin, je l'adopterai. J'espère qu'on ne pensera plus à se jeter dans la rivière, hein? C'est bien fini, ces grands désespoirs-là?

Devant la douleur de cette jeune fille, Jean oubliait la sienne propre.

— Que vous êtes bon! que vous êtes bon! Adopter mon enfant, vous? Est-ce possible? s'écria Yvonne, qui pleurait cette fois d'attendrissement. Vous remercier, je ne le sais pas, je ne le puis pas; car je n'ai pas d'esprit, moi. Mais j'ai un cœur; et il est tout à vous; tout ce que vous voudrez que je fasse, je le ferai. Puisque vous me dites de vivre, je vivrai. Etre votre servante toute ma vie, votre chien fidèle, voilà toute mon ambition. Tenez, je ne pense déjà plus à lui. Le lâche! il n'a ni cœur ni sentiment. J'ai cherché à le rencontrer; mais il me fuit. Il ne passe plus devant notre maison, tant il a peur de me voir. Oh! non, non, je ne veux plus l'aimer, je ne l'aime plus!

Néanmoins, ces derniers mots furent coupés par un sanglot.

— Voyons, chère mignonne, dit Jean, sont-ce là tes promesses?

— C'est vrai, je suis bête, que voulez-vous? Mais j'ai été si affreusement trompée, que cela me rend incrédule. J'ai peur aussi qu'un jour vous n'oubliiez la pauvre Yvonne; car si vous vous mariez...

— Je ne pense pas à me marier: sois donc tranquille, chère enfant. Et, en quelque circonstance que tu t'adresses à moi, je te donne ma parole de te venir en aide, autant du moins que je le pourrai. Tu sais, moi, je ne mens jamais.

— Oui, je le sais, je le sens. Mais c'est qu'une pauvre fille comme moi...

— A mes yeux, ma chère Yvonne, tu vaux la plus riche demoiselle. Tu as plus de cœur, certainement; et,

vois-tu, on n'a de valeur véritable que par le cœur. Ainsi, j'ai en ce moment, comme tu l'as deviné, beaucoup de chagrin. Eh bien ! ta bonne affection, si vraie me console un peu. Ne me sois donc pas si reconnaissante. Nous sommes quittes.

— Oh ! jamais, jamais, je n'ai autant souffert d'être sotte, et de ne pouvoir vous dire tout ce qui est là pour vous ?

— Je te comprends, va, mon bon petit cœur. A bientôt.

En ce moment, Bertin, qui avait pris à travers les massifs, déboucha brusquement à l'angle de la maison.

Il avait le visage décomposé, livide.

— Malheureuse ! malheureuse ! s'écria-t-il en s'avançant furieux vers Yvonne. Je sais tout !

Et il éclata en injures brutales et violentes.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Parleras-tu ?

Et comme Yvonne se taisait, il leva le bras pour la frapper.

Mais Jean, qui déjà avait fait quelques pas dans l'avenue, se retourna et s'élança entre Yvonne et Bertin.

— Frapper cette enfant ! Y pensez-vous ? Vous ne la frapperez pas, fit-il en s'interposant avec autorité.

Bertin recula ; mais il regardait Jean avec défiance.

— Vous ne savez donc pas ce que vient de m'apprendre la duchesse ? La misérable ! Nous déshonorer ! nous faire chasser ! Je la tuerai, je la tuerai. Oh ! c'est affreux, affreux, voyez-vous ! Cette enfant, nous l'aimions tant, c'était notre joie, et puis...

Le malheureux père ne put achever, les sanglots le suffoquèrent.

— Voyons, Bertin, dit Jean, calmez-vous. Les choses s'arrangeront.

En quelques mots, il lui apprit les promesses de

l'amiral et son projet de placer Yvonne à Paris. De cette façon, on ne saurait rien, tout serait réparé. Si l'enfant vivait, son sort et celui d'Yvonne seraient assurés.

Pendant que Jean parlait, la figure de Bertin, au lieu de se rasséréner, s'assombrissait davantage, et son regard s'allumait d'une colère terrible.

— Comment donc, monsieur le marquis, êtes-vous si bien renseigné? Est-ce que...?

Alors Yvonne se jeta éplorée aux genoux de son père.

— Lui! lui! Oh! mon père! ne l'outragez pas. Oh! non, ce n'est pas lui! Comment il sait? C'est que j'ai voulu me noyer, et que sans lui je serais morte. Il aurait mieux valu mille fois la mort, je le sentais bien. Mais, mon père, tranquillisez-vous. Vous n'aurez pas de chagrin à cause de moi. Je vous le promets bien.

— Voyons, Yvonne, voyons, Bertin, entrons un instant, et que tout s'explique; car il ne faut pas que cette pauvre enfant attente encore à ses jours.

— Alors qui, qui? Il faut qu'elle dise quel est le gredin qui l'a séduite. Car je le tuerai, celui-là, je le tuerai. C'est sa vie qu'il me faut, entendez-vous? sa vie.

— Non, la mienne, mon père, prenez la mienne. Tuez-moi. Je préfère la mort à tant d'humiliations.

Cependant, Jean avait poussé Yvonne et Bertin dans la maison. En entendant tout ce bruit, la mère Bertin était accourue, bouleversée, tremblante.

A la vue d'Yvonne en pleurs et de son mari menaçant, elle s'était jetée entre eux, effarée, éperdue.

— Qu'y a-t-il? grands dieux! qu'y a-t-il?

Bertin lui fit comprendre ce dont il s'agissait, lui apprit que la duchesse, ne voulant pas de scandale dans sa maison, venait de lui signifier son congé.

La pauvre femme étendit les bras comme pour cher-

cher un appui; elle jeta un cri douloureux et tomba à terre, inanimée.

Cet évanouissement calma un peu Bertin qui porta sa femme sur un lit.

Alors Jean put lui expliquer ce qu'il comptait faire pour les sauver tous du déshonneur et de la misère. Il lui promit en outre d'obtenir de l'amiral que la duchesse les conservât.

Bertin écoutait, l'air sombre, farouche. Ce n'était pas seulement le déshonneur et la misère qui l'irritaient, c'était surtout l'outrage fait à cette enfant, son amour et son orgueil.

Il n'osait lever les yeux ni sur Jean ni sur Yvonne.

— Allons, mon brave Bertin, remettez-vous. C'est un malheur, sans doute; mais il est réparable.

— Le mariage est-il possible?

— Non, hélas! Non.

— Impossible? Mais alors qui est-ce donc? Yvonne, je veux le savoir, entends-tu?

Yvonne, qui sanglotait, agenouillée devant le lit de sa mère, ne répondit pas.

— Son nom, je veux que tu dises son nom?

— Je ne le puis pas, mon père, répondit-elle en se tordant les bras.

— Ecoutez-moi, Bertin, dit Jean, et ne torturez pas votre fille qui est innocente; car on a abusé de sa candeur, de sa crédulité. Elle ne sent déjà que trop vivement sa faute, puisqu'elle a voulu se suicider.

La mère Bertin, qui commençait à reprendre ses sens, entendit ces derniers mots. Elle se dressa sur son lit.

— Comment! il serait vrai? ma fille! cria-t-elle.

Alors, elle se baissa vers Yvonne qui pleurait toujours; et, ranimée par le danger qu'avait couru son

enfant, elle la saisit dans ses bras, et la serrant avec force :

— Je te pardonne, moi, je te pardonne. Je te défendrai contre tout le monde. Ne crains rien, va, pauvre chérie.

Et elle couvrit de baisers passionnés la jolie tête éplorée de son Yvonne.

Devant cet élan de tendresse maternelle, la colère de Bertin se fondit. Il quitta son air farouche. Ses yeux même s'emplirent de larmes.

— Pardonnez-lui aussi, Claude, reprit Jean.

Mais Claude ne répondit pas tout d'abord. On devinait qu'il s'élevait en lui une lutte douloureuse, partagé entre sa tendresse et son honneur de père si cruellement atteint.

— Je ne peux pas, je ne peux pas. Que voulez-vous? c'est plus fort que moi, je ne peux pas.

— Au moins, insista Jean, jurez-moi que vous ne toucherez pas à votre fille, et que vous n'augmenterez pas son chagrin et son désespoir par des reproches immérités et inutiles.

— Eh bien! oui, je vous le promets, répondit-il en sortant brusquement de la maison.

Et Jean le vit s'enfoncer comme un désespéré dans le massif le plus proche.

XXV

Jean rentra au château et rencontra, dans l'escalier, Anatole qui le toisa avec dédain, puis dans la galerie Charlotte qui lui tourna le dos.

Que lui importait ? Maintenant, il ne pensait plus qu'à Madeleine, que la douleur de Bertin lui avait fait un instant oublier.

Il se jeta sur son lit avec désespoir et pleura comme un enfant.

Le déjeuner sonna ; mais il n'entendit pas le son de la cloche.

— Madeleine ! Madeleine ! répétait-il en serrant dans ses bras cette chère image.

Il se retraçait ses traits si purs et si doux, son regard au fond duquel se lisaient les infinies tendresses. En la perdant, il lui semblait perdre la moitié de lui-même.

Cependant, après la première explosion de sa douleur, il sécha ses larmes, et il aperçut sur sa table *Le Journal de Châteaubourg*, dont il n'avait pas encore brisé la bande.

Il sauta à bas de son lit, déploya le journal, et aussitôt ses regards furent attirés par ces mots qui flamboyaient en première page :

« Notre Duel. »

Il lut.

Cet article n'était, depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'un tissu de mensonges.

La phrase tortueuse, un style d'avocat, trahissaient encore Lépuzot. Il y prenait carrément la contre-partie de la vérité, et s'y présentait noble, héroïque, sublime.

C'était Jean qui était le fanfaron et le lâche.

Cette lecture opéra en lui une diversion violente.

Comment ! ces misérables se permettaient de travestir ainsi les faits ?

Il bondit comme un cheval de race que le fouet vient de frapper.

Il s'habilla à la hâte et partit aussitôt pour Châteaubourg.

Il se rendit directement au café de la Comète, où il savait que se réunissaient d'habitude les petits journalistes du crû.

Lépuzot, le cigare aux lèvres, renversé sur sa chaise, le pouce passé dans l'entournure de son gilet, prenait ses poses de matamore, ses airs solennels d'homme d'Etat, parlait du duel avec une désinvolture dégagée, expliquait sa conduite vis-à-vis de cet étourneau, de ce casse-cou qu'il avait traité comme il le méritait.

En ce moment, Jean entra.

A la vue du marquis, Lépuzot s'arrêta net, sans même achever la phrase commencée. Incapable de soutenir le regard fulgurant que Jean fixait sur lui, il baissa les yeux.

Mais Jean alla droit à lui.

Lépuzot alors se leva.

— Monsieur... balbutia-t-il.

Il y eut un mouvement dans l'assistance.

Jean ne demanda aucune explication. Il s'avança davantage ; et quand il fut bien en face de son adversaire, il dit à voix haute et ferme :

— Lâche ! vous êtes un lâche !

Et il lui donna deux retentissants soufflets.

Tous les amis de Lépuzot l'entourèrent aussitôt. Ce fut pendant un moment une indescriptible mêlée. Mais Jean, malgré sa taille svelte, élancée, possédait une grande force nerveuse, que décuplait la colère.

Il fit rouler à terre deux amis de Lépuzot ; et le grand homme lui-même eut l'œil poché.

— Voilà, dit Jean, qui avait déjà recouvré son calme, comment je traite les menteurs et les lâches.

Il sortit de sa poche une poignée de cartes, et les jetant au hasard :

— Puisque M. Lépuzot ne se bat pas, je suis prêt à rendre raison au premier de ses amis qui m'enverra ses témoins. Maintenant, monsieur Lépuzot, retenez bien ceci : Je vous défends, entendez-vous, de vous occuper de moi dans votre journal. Si cela vous arrive encore, je recommencerai. Vous êtes averti.

Lépuzot et ses gobeurs, anéantis par cette brusque et foudroyante attaque, rajustèrent leurs faux-cols et leurs cravates. Ils n'osaient se regarder ; ils étaient humiliés, consternés d'avoir reçu une correction de cet aristo, de ce gommeux qui les avait terrassés avec autant de vigueur que d'adresse.

Cependant cela méritait vengeance.

Lépuzot, avec l'aplomb et le sang-froid qui le caractérisaient, fut le premier remis malgré son œil légèrement endommagé.

— Calmez-vous, mes amis, dit-il avec un geste héroïque. Je saurai mettre à la raison ce freluquet.

Jean, n'ayant pas de journal, ne pouvait riposter par un article. Il alla donc chez un imprimeur, fit tirer à deux mille exemplaires le procès-verbal de ses témoins, précédé de sa lettre à Lépuzot, et par des porteurs, le fit répandre à flots dans la ville.

Le lendemain, *Le Journal de Châteaubourg* ne contenait pas d'article.

Jean attendit deux jours ; mais aucun des rossés du café de la Comète ne vint lui demander raison.

Le troisième jour, il se souvint que Mme du Rozay l'attendait.

Toutefois avant de partir, il tenta une nouvelle démarche auprès de Mme Herbaut. Il lui porta la lettre de l'actrice, qui prouvait sa parfaite innocence, en la suppliant de mettre ce billet sous les yeux de Madeleine.

— Hélas ! lui dit Aline, je crains bien que tout ne

soit inutile. M. de Pivrac arrive demain... pour assister au mariage.

A ces mots qui lui enlevaient toute espérance, Jean reçut un coup si terrible qu'il chancela.

Aline essaya de quelques consolations ; mais il n'entendait rien, il ne comprenait plus le sens des paroles qui parvenaient à ses oreilles.

Il sortit désespéré.

Au lieu de rentrer au château, il erra jusqu'au soir sur la falaise, roulant dans sa tête de sinistres projets.

La pensée du suicide lui rappela Yvonne. N'avait-il pas promis sa protection à la pauvre enfant ? L'abandonnerait-il ? Ce souvenir le sauva.

Il rentra fort tard et écrivit à Lovely ces quelques lignes :

« Excusez-moi, madame, si je ne me rends pas immédiatement à votre gracieuse invitation. Je suis obligé de m'absenter pendant quelques jours. Mais dès mon retour, si vous êtes encore à Châteaubourg, je m'empresserai de vous rendre visite. J'aurai même un service à vous demander.

» Je dépose mes hommages à vos pieds. »

Le lendemain, de grand matin, il donna l'ordre à son valet de chambre de jeter cette lettre à la poste, lui recommanda de mettre de côté celles qui pourraient arriver à son adresse, et le chargea de prévenir la duchesse qu'il s'absentait pour un jour ou deux. Puis il partit sans dire où il allait.

XXVI

Pendant que Jean s'éloignait de Rochemaure, M. de Pivrac rentrait à Châteaubourg.

Dès le premier coup d'œil à sa Madeleine, il devina, au regard douloureux de ses yeux creusés, au sourire contraint de ses lèvres pâlies, l'immensité de son sacrifice.

Ce père, malgré son insouciance un peu égoïste, adorait sa fille. S'il n'avait pas songé à assurer l'avenir de cette enfant qu'il chérissait, c'est que, comme tous les joueurs, il avait une dose phénoménale d'espérance; c'est que, depuis vingt ans, il se croyait toujours à la veille, par ses spéculations de Bourse ou ses systèmes de jeu, de combler tous les déficits et de conquérir une dot princière à sa fille.

Il la serra dans ses bras avec transport.

— Vite, dit-il, que je vous rassure un peu.

Il jeta sur la table une liasse de billets de banque.

— Les derniers cinq cents francs que tu m'as envoyés, ma chère femme, m'ont porté bonheur. Voici soixante mille francs ! Ah ! si vous ne m'aviez attendu avec tant d'impatience, j'aurais pu gagner davantage, puisque la veine me venait enfin ! Donc, ma chère enfant, j'ai tout compris : si ce mariage avec M. d'Etioles te coûte trop...

— Quoi ! s'écria avec véhémence Mme de Pivrac. Y pensez-vous, mon ami ? Est-ce avec soixante mille francs que nous pouvons parer aux exigences immédiates et terribles de notre situation ?

— Je le crois. J'ai fait mes calculs. Nous donnerons des à-comptes ; nous désintéresserons nos créanciers les plus acharnés. Enfin, ma chère Angélique, nous ne pouvons exiger que Madeleine nous sacrifie le bonheur de toute sa vie.

Madeleine que la joie terrassait, joignait les mains, tremblante, émue. Elle ne pouvait parler ni remercier son père.

— Exiger ? repartit Mme de Pivrac. Mais nous n'exi-

geons pas. Dis-lui donc, Madeleine, que si tu épouses M. d'Etioles, c'est de ton plein consentement.

— Oh! non, ma mère, non. M. d'Etioles me fait horreur ; et j'aime Jean de toutes mes forces et de toute mon âme.

— Même depuis ces derniers scandales ? fit avec indignation Mme de Pivrac.

— Oui, malgré tout, je vous le répète, mon cœur est lié au sien. Mariée à un autre, je l'aimerais encore. Ainsi, avec ces soixante mille francs, nous pouvons attendre six mois, un an peut-être, et d'ici là...

— Tu espères, interrompit Mme de Pivrac, que Jean aura hérité de l'amiral, avec toutes les sottises que, depuis huit jours, il accumule à plaisir ? Tu ne sais donc pas que la duchesse pense sérieusement à le chasser de sa maison ? Baptiste, qui a rencontré un domestique du château, me l'affirmait tout à l'heure. C'est un véritable forcené, un fou à lier qui bat et insulte tout le monde, un homme même très dangereux, aujourd'hui absolument perdu dans l'opinion.

— C'est que personne ne le connaît et ne le comprend comme moi, repartit Madeleine. Et quand tout Châteaubourg s'ameuterait contre lui, je resterais seule à le défendre.

Mme de Pivrac croyait que l'article du journal et les nouvelles aventures de Jean avaient complètement détruit cet amour dans le cœur de sa fille ; aussi resta-t-elle un instant atterrée, anéantie par une semblable déclaration.

— D'ailleurs, essaya-t-elle encore, tu as donné ta parole à M. d'Etioles, et tu ne peux la reprendre.

— Vous avez tort, tout à fait tort, ma chère amie, repartit M. de Pivrac. Quand il s'agit de mariage, on peut toujours retirer sa parole. Même au moment décisif, on a le droit, bien plus, le devoir de dire, non, si

l'on pense ne pouvoir tenir ses engagements. Vous ne réfléchissez pas à toutes les terribles conséquences d'un consentement forcé.

— Oh ! oui, oui, c'est un devoir ! s'écria Madeleine, la poitrine soulevée, palpitante d'espoir.

Maintenant, son visage était rosé, ses lèvres avaient repris leur éblouissant carmin, ses yeux ranimés adressaient à son père des regards humides de reconnaissance.

Mme de Pivrac protesta, supplia, gémit, injuria même Madeleine et son père ; car elle ne pouvait renoncer tout d'un coup aux espérances de fortune que, depuis un mois, elle caressait.

Mais Madeleine, qui se sentait soutenue par son père, résista.

— Mon père, de grâce ! supplia-t-elle, allez tout de suite remettre à M. d'Etioles les dix mille francs que vous lui devez, et en même temps prévenez-le que ce mariage est rompu.

Mme de Pivrac, éperdue, les traitait de fous tous les deux.

Soudain une pensée lui vint :

— Accordez-moi du moins, dit-elle, de réfléchir jusqu'à demain. Au reste, ne serait-il pas absolument inconvenant de restituer aussi promptement ces dix mille francs à M. d'Etioles, qui nous a montré tant d'obligeance, et de répondre à l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en demandant ta main, par un refus aussi brusque et aussi peu motivé ? Ce serait non-seulement le blesser, lui, mais blesser aussi les personnes recommandables qui se sont entremises dans cette affaire. L'abbé de Malglaive ou le père Lantier peuvent seuls se charger de retirer ta parole, en y mettant des formes qui ménagent sa légitime susceptibilité.

— Eh bien ! soit : A demain ! fit Madeleine avec un soupir.

Pendant qu'elle recevait les effusions de son père, Mme de Pivrac se hâtait d'envoyer à l'abbé de Malglaive un billet ainsi conçu :

« Ah ! cher monsieur l'abbé, je suis dans la désolation ! Mon mari est de retour. Le mariage avec M. d'Etioles est remis en question. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, qui heureusement avez un grand empire sur l'esprit de Madeleine. Vous seul pouvez encore une fois la faire changer de résolution. Je vous en prie, venez ce soir à neuf heures sans faute. Songez qu'il y va de l'existence entière de ma pauvre enfant.

» Croyez à tous mes profonds sentiments de respectueuse reconnaissance.

» A. DE PIVRAC. »

De son côté, Madeleine écrivit à Jean. Quelle lettre pleine d'effusions, d'allégresse ! Elle se terminait par ces mots :

« Donc, demain, tout sera fini avec M. d'Etioles. Mon père consent à notre bonheur. Je vous attends demain soir. Tout à vous pour la vie.

» Votre Madeleine, ivre de joie. »

Pour la première fois depuis huit jours, elle mangea avec appétit.

Après le dîner, son père l'attira sur ses genoux.

Ce soudain bonheur lui rendait tous ses sourires, toutes ses grâces juvélines.

Elle ne trouvait ni de mots assez tendres ni de trop douces câlineries pour ce père qui venait de l'arracher au désespoir.

Il lui demanda de se mettre au piano et de lui chanter l'air des Bijoux de *Faust*, qu'il aimait tant.

Pendant qu'elle chantait, l'abbé de Malglaive arriva; mais Mme de Pivrac l'arrêta dans le vestibule, l'emmena dans son appartement, et lui raconta ce qui s'était passé, ainsi que l'amour persistant de sa fille pour Jean de Rochemaure.

A ces mots, l'abbé de Malglaive sentit un flot de sang lui monter aux joues, et il éprouva à sa blessure, qui n'était pas encore cicatrisée, une douleur cuisante; mais le cœur saignait plus encore; et son amour-propre, plus que le cœur.

Quoi! malgré tous ses conseils et ses remontrances, elle persistait dans cette folie.

— Hélas! c'est une véritable possession, dit Mme de Pivrac. Je vous en conjure, faites une dernière tentative pour la sauver.

— Elle est au salon?

— Oui; mais veuillez attendre un instant ici. M. de Pivrac est très fatigué. Il va se retirer. Il est préférable qu'il ne vous voie pas.

— Alors vous me laisserez seul avec cette malheureuse enfant?

— Ah! monsieur l'abbé, sermonez-la, et arrachez-lui du cœur cette horrible passion!

— J'essaierai.

Dès que M. de Pivrac fut rentré dans son appartement, l'abbé de Malglaive pénétra dans le salon. Madeleine, toujours à son piano, s'abondonnait à une improvisation où éclatait son bonheur.

— Bravo! s'écria l'abbé d'une voix basse et émue.

Madeleine sursauta, se leva, et aperçut l'abbé debout qui écartait la portière.

Le salon était faiblement éclairé par deux lampes recouvertes d'abat-jour sombres. Cette grande sil-

houette noire dans l'encadrement de la porte lui causa une sorte d'effroi. Elle ne put retenir un léger cri

— Comment! vous étiez là, monsieur l'abbé! Depuis longtemps?

En prononçant ces mots, elle avait une attitude réservée, presque froide.

— Que je ne vous interrompe pas, mademoiselle, repartit le prêtre. Je vous prie même de continuer. Vous savez que je raffole de musique, et que j'éprouve un plaisir infini à entendre votre jeu perlé, si fin, si correct, si profondément senti surtout, et votre voix pure, pénétrante, qui remue toutes les fibres du cœur, ajouta-t-il plus bas en se rapprochant du piano.

La visite inattendue de ce prêtre causait à Madeleine un embarras, une émotion indéfinissables.

— Voyons, que jouez-vous?

Et il tournait d'une main fébrile les feuillets du cahier de musique. En se penchant un peu pour lire, il effleura presque les cheveux de Madeleine, dont le parfum enivrant lui causa comme un vertige.

— Ce n'est pas cela que je jouais, dit Madeleine.

— Quoi donc?

— Une improvisation.

— Vous n'avez pas l'habitude de mettre à vos improvisations cette allure joyeuse. Vous préférez d'ordinaire le ton mineur, un peu lent et plaintif.

Madeleine répondit par un arpège sonore en ton majeur.

— Préférez-vous cependant, reprit-elle en souriant, quelque chose de doux, de triste?

Car elle voulait éviter toute confidence et surtout toute discussion avec son confesseur.

Elle commença le premier nocturne de Chopin, si plein de poésie et de passion. Elle l'exécuta avec une

délicatesse de jeu et une expression si ardente, que, tout à coup, Malglaive se leva, et lui saisissant la main avec force :

— Ne vous ai-je pas défendu de jouer avec cet accent ? dit-il d'un ton si bizarre que Madeleine surprise se tourna vers lui.

Elle vit son visage bouleversé, son regard animé, plein de lueurs.

Depuis longtemps, elle se doutait que l'abbé de Malglaive avait pour elle un penchant un peu plus vif que celui d'un directeur pour sa pénitente. Or, cet amour sacrilège, cette passion de prêtre lui causait une indicible terreur.

Elle le regardait donc en ce moment avec une expression d'effroi.

Cependant Malglaive, semblait calme, quoiqu'il fût devenu très pâle. Repoussant son idée première, elle le crut subitement indisposé.

— Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé ? Qu'avez-vous ?

Le vicaire, au lieu de répondre, se laissa tomber sur le sofa, comme s'il succombait à une faiblesse. De plus en plus effrayée, Madeleine s'élança vers la sonnette ; mais Malglaive prévint son mouvement, et se redressa brusquement.

— Non, non, n'appelez personne, c'est passé.

Pendant un instant, il garda le silence. Il fermait les yeux.

Quand il les rouvrit, Madeleine les vit pleins de larmes.

Son cœur si bon s'en émut.

— Vous souffrez donc beaucoup ? demanda-t-elle.

— Oui, une souffrance aiguë... au cœur.

— Que faire ? Mon Dieu ! que faire ?

— Rien, c'est un effet moral uniquement.

— Un chagrin ? fit-elle embarrassée.

— Oui, un chagrin, une douleur vive.

Madeleine garda le silence.

— Vous devinez, n'est-ce pas ? reprit Malglaive.

— Non... répondit-elle, hésitante.

— C'est vous, méchante enfant, qui la causez.

— Moi ? moi ? exclama Madeleine, dont le visage se couvrit d'une pudique rougeur.

— Votre mère m'a tout dit. Ainsi, malgré mes conseils, malgré ma volonté expresse, vous persistez dans votre folie ?

— Que voulez-vous, monsieur l'abbé ? je ne puis faire autrement. J'ai essayé de vous obéir ; mais mon cœur tient au sien par des liens si puissants, que je ne puis les briser. Je ne le puis pas, je vous assure que je ne le puis pas.

— Même cette nuit passée chez une actrice ne vous dessille point les yeux ?

— Il m'a tout expliqué. Il n'est pas coupable.

— Ainsi, vous le croyez, contrairement à toutes les apparences ?

— Oui, parce que je le sais incapable de mentir. Et puis, j'ai une preuve de son innocence, un billet de cette Lovely. Enfin, alors même qu'il serait coupable, je lui pardonnerais.

— Je vous dis, moi, que c'est un libertin. J'ai appris hier par le père Lantier, qui le tient de la duchesse, qu'il a séduit la fille du jardinier ; bien plus, qu'il a osé faire des tentatives de séduction vis-à-vis de sa cousine Charlotte. N'est-ce pas le comble de la dépravation ? Et vous croyez à l'amour, à la fidélité de cet homme ? Vous croyez trouver avec lui le bonheur dans le mariage ? Vous n'y trouverez bientôt, je vous le prédis, que la déception la plus amère, la plus cruelle.

Au premier moment, en entendant ces deux nou-

velles accusations portées contre Jean, Madeleine avait senti au cœur une vive souffrance. Mais tout aussitôt, la réflexion lui vint; et, malgré les témoignages qu'invoquait l'abbé de Malglaive, elle ne crut pas à son infidélité.

– Voyons, monsieur l'abbé, reprit-elle, si Jean ne m'aimait pas réellement, profondément, pourquoi voudrait-il m'épouser? Ce n'est point par intérêt, puisque je suis pauvre.

— C'est qu'il sait bien que le mariage seul peut vous donner à lui; et vous êtes si belle!... Il vous désire... comme tant d'autres.

— Non, non, ce n'est pas cela; car s'il l'avait voulu...

— Quoi?

Madeleine n'osa continuer.

Cette réticence, que comprit l'abbé de Malglaive, lui causa une ardente colère. Ses yeux étincelèrent.

— Vous êtes donc folle décidément, tout-à-fait folle? dit-il en se levant. Je le vois bien, je le devine : S'il l'avait voulu. Non, je ne puis achever... C'est horrible. Tenez, je suis épouvanté, j'en frémis. C'est l'aveuglement final. Vous n'êtes, je le crains, qu'une dépravée; et je vous abandonne à votre sort.

— Monsieur l'abbé, cessons cet entretien, je vous prie, répondit Madeleine avec dignité. Si vous saviez combien il m'est pénible de lutter avec vous, pour qui j'ai tant d'affection et de reconnaissance!

— Non, non, vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimiez... Jamais aucune de mes pénitentes ne m'a montré autant d'indifférence et d'ingratitude... Et cependant... jamais aucune ne m'a inspiré un si vif intérêt.

— Oh! monsieur l'abbé, ce reproche à moi!

— Oui, je le répète, vous êtes ingrate; car je vous

aime avec un dévouement... Je pense à vous sans cesse... à votre avenir. Votre image ne me quitte point... Je prie pour vous à tous les instants... Parfois même, j'ai peur d'offenser Dieu, par ce sentiment qui certainement est excessif... Ah! si Dieu ne me venait en aide, peut-être eussé-je déjà succombé à ce délire!.. car c'est un délire véritable. Vous êtes si idéalement belle, Madeleine! Il n'est pas une statue de la Vierge qui égale votre élégante et pudique beauté. Mais ce n'est pas votre beauté que j'aime, c'est votre âme surtout, votre intelligence si élevée et si subtile. Mon rêve... Oh! non... je ne le puis vous le dire!...

Madeleine, de plus en plus embarrassée et inquiète, n'osait l'interroger.

Il reprit après quelques instants d'hésitation:

— Si je désirais votre mariage avec M. d'Etioles, dont l'esprit terre à terre n'est vraiment pas à la hauteur du vôtre, c'était d'abord, avant tout, pour assurer votre repos, votre sécurité matérielle; mais c'était aussi dans l'espoir de garder pour moi votre âme. Oh! une union spirituelle entre nous, Madeleine, comme entre Fénelon et Mme Guyon, c'eût été le bonheur des anges; car rien ici-bas n'eût été comparable à notre félicité! Nous élever dans les sphères idéales, nous aimer dans le cœur de Jésus, connaître ces infinies voluptés de l'âme, pensez-vous qu'il soit une ivresse comparable à celle-là? Les transports de la luxure peuvent-ils en donner une idée? Non, non, croyez-moi: les voluptés de la chair rabaissent les plus nobles natures au niveau de la brute. Et ce sont les seules ivresses que pourrait vous procurer ce Jean de Rochemaure, cet impie, cet athée, dont le cœur et l'âme sont nécessairement déprimés par ses doctrines matérialistes. Je vous en conjure, Madeleine, résistez à cette tentation, repoussez cet amour vil, dégradant, où Dieu n'est pas.

Songez aussi à votre éternité; car certainement cette alliance monstrueuse d'une âme croyante avec un esprit aussi subversif, aura pour vous les plus terribles conséquences. Et quoi que vous fassiez pour résister, vous serez fatalement entraînée en dehors de la voie du salut. Donc, d'un côté, les félicités surhumaines, un bonheur divin, exempt de tout souci matériel, une éternité bienheureuse; de l'autre, les plaisirs charnels, les préoccupations mesquines de la vie, la dégradation inévitable, la damnation certaine. Il en est temps encore, Madeleine, réfléchissez.

Madeleine avait écouté ce petit discours éthéré en baissant les yeux, avec une attitude grave. Quand il eut fini, elle releva la tête et de sa voix profonde elle répondit :

— Non, monsieur l'abbé, il n'en est plus temps. Je viens d'écrire à Jean en me donnant à lui pour jamais. Je ne puis d'ailleurs que vous répéter ce que je vous ai toujours dit : C'est une âme noble aussi, généreuse surtout, et avec lui il n'y a pas de dégradation possible. Enfin, mon affection ne raisonne point. Je suis entraînée vers lui invinciblement; et dès qu'un obstacle se place entre nous, mon cœur se déchire, je sens la vie qui m'abandonne.

Devant cette résolution arrêtée, que l'offre de son amour, à lui, ne pouvait ébranler, ce prêtre orgueilleux et impérieux se dressa debout. Il leva la main comme s'il voulait frapper sa pénitente.

— Misérable! s'écria-t-il, c'est le démon de la concupiscence qui vous possède. Vous avez donc juré, lui et vous, de me rendre fou?

— De grâce, monsieur l'abbé, reprenez possession de vous-même, je vous en conjure. Vous jugez bien mal de mes sentiments.

— Ce qui vous attache à Jean de Rochemaure, ce sont

uniquement les ivresses de la chair, ces baisers qui, m'avez-vous dit, vous brûlent. Vous n'obéissez qu'aux entraînements de la luxure. C'est Dieu qui vient de vous parler par ma bouche. Or, désobéir à Dieu, c'est obéir à Satan. Si vous épousez Jean, je me ferai l'instrument de la colère divine. Puisque vous refusez l'amour, le sentiment pur et dévoué que je vous offre, partout vous rencontrerez ma haine, une haine implacable. Au nom de Dieu, je vous maudis !

En entendant cette menace, Madeleine tremblait et semblait éperdue ; car l'abbé de Malglaive prononça ces derniers mots, avec une expression si vindicative, qu'elle le crut capable en effet de se venger. Et elle savait de quelles armes mystérieuses et terribles disposent les gens d'église pour assouvir leurs rancunes.

Cependant, héroïque dans son amour, elle répondit avec résolution :

— Quoi qu'il puisse m'arriver, monsieur l'abbé, j'épouserai Jean ; car je le lui ai écrit, il n'y a pas une heure.

— Encore un coup, repartit le prêtre irrité, vous n'êtes pas obligée de tenir un serment qui offense Dieu ; or, en épousant ce mécréant, vous offensez Dieu et la Vierge Noire, qu'il a si odieusement outragée.

— Oh ! mon père, je vous en supplie, s'écria Madeleine en joignant les mains, ne me torturez pas ! Tout est inutile. Je prierai Dieu, je prierai la Vierge Noire, je le convertirai.

— Le convertir ? Allons donc ! C'est Satan, en personne, cet homme-là. Le mal est inné en lui. Hier encore, le père Lantier, qui le connaît bien, me le disait. Rien, ne pourra ramener à Dieu ce cœur endurci.

— Laissez-moi du moins l'espérer.

Alors Malglaive prit son chapeau et d'un air hautain et furieux :

— Adieu pour toujours ! Dès ce moment, je refuse de m'occuper de votre conscience.

Madeleine ne répondit pas.

Elle le laissa partir. Mais au moment de passer la porte, brusquement il revint sur ses pas.

— Vous me haïssez donc ? dit-il.

— Non, oh ! non !

— Alors c'est bien décidé ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Eh bien ! j'ai eu tort de vous menacer comme je l'ai fait. Ma vengeance, ce sera lui. Souvenez-vous qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où vous reconnaîtrez que j'ai eu raison ; où, humiliée, malheureuse, désespérée, vous viendrez vous rouler à mes pieds pour demander appui et consolation. Mais je vous repousserai implacablement, comme vous repoussez en ce moment mes conseils ; car votre malheur, c'est vous qui l'aurez voulu. Adieu !

Il sortit, laissant Madeleine accablée, éperdue, terrassée.

Dans l'antichambre, Mme de Pivrac rejoignit l'abbé de Malglaive.

— Eh bien ? demanda-t-elle anxieuse.

— Il n'y a rien à faire, rien.

— Alors, voudriez-vous, monsieur l'abbé, vous charger de prévenir M. d'Etioles que le mariage n'est pas rompu, mais ajourné ? Il peut survenir telle circonstance... Je saurai gagner du temps.

— Oui, c'est cela, approuva Malglaive, gagnez du temps. Quinze jours, un mois... Peut-être, hésitera-t-elle à épouser un homme qui...

— Que voulez-vous dire ?

— *Motus*, fit l'abbé en mettant un doigt sur ses lèvres.

XXVII

Mme du Rozay était une femme de trente à trente-cinq ans. Fille d'un riche propriétaire de Châteaubourg, mais élevée à Paris, elle avait épousé ce noble ruiné, M. du Rozay, par vanité, pour son nom et pour ses grandes alliances.

Le bonheur du jeune ménage avait été de courte durée. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que M. du Rozay lui déclarait qu'il ne l'avait jamais aimée, et ne l'avait épousée que pour sa fortune. En conséquence, il lui demandait sa signature avec autorité, presque avec menace, pour vendre une des propriétés de sa dot.

Si Laurianne avait épousé M. du Rozay par gloriole, une fois mariée, elle avait pris le mariage au sérieux et avait aimé son mari de tout son cœur, de toutes ses forces.

Elle voulait être heureuse ; surtout elle voulait être aimée. Elle s'acharna donc à retenir ou plutôt à conquérir l'affection de son mari.

Elle était belle, spirituelle, élégante. Elle déploya pour cet homme blasé, corrompu, habitué aux amours épicés de la haute gomme, toutes ses honnêtes séductions. Ce fut en vain. Chaque jour, il fallait signer de nouveaux actes notariés. Elle voyait sa fortune s'effondrer et ses illusions tomber une à une.

Il vint un jour où cet homme qu'elle avait tant aimé, ne lui inspira plus que du dégoût et de la haine. Elle refusa de signer, et déclara qu'elle allait plaider en séparation de biens

Mais pour empêcher ce scandale, toutes les hautes et pieuses interventions furent mises en œuvre.

Monseigneur Chardon s'y employa, sollicité par la duchesse de Rochemaure, cousine des du Rozay.

Laurianne renonça donc au procès; et la séparation eut lieu à l'amiable. Mais M. du Rosay faisait espionner sa femme, espérant découvrir quelque intrigue qui la lui livrât, pieds et poings liés.

Quoique affranchie de tout préjugé bourgeois, Laurianne avait su toutefois se faire respecter dans cette situation équivoque.

Et cependant, nulle femme n'était plus capricieuse, plus fantaisiste, plus excentrique, que la belle madame du Rozay.

Elle avait horreur de la banalité. Elle était tellement écœurée du vide de cette existence qu'on appelle la vie élégante, qu'elle éprouvait le besoin, comme elle le disait elle-même, de faire de temps à autre quelque folie.

Soudain elle disparaissait, ne fût-ce que pour dépister les argus chargés par son mari de la surveiller.

Où allait-elle? Nul ne le savait.

On se livrait à des suppositions sans fin. On cherchait parmi les hommes qu'elle fréquentait et qu'elle tenait à distance respectueuse, quel était celui dont l'absence coïncidait avec la sienne. On ne trouvait pas.

Et puis, un beau jour, elle reparaissait.

— Où donc êtes-vous allée, lui demandaient au retour ses adorateurs.

— Faire une excursion sur le mont Atlas.

— Seule?

— Non, avec une caravane écossaise.

— Et ce prince russe qui...

— Pas le moindre prince russe. Tous savants, archéologues et géographes.

Ou bien :

— Je viens de faire une retraite chez les Carmélites, sur le mont Carmel même.

Ou bien :

— Je viens d'assister à une course de traîneaux sur la Néwa.

Ou encore :

— Je suis allée tout bonnement au bal, chez mon amie, Mme Damedoz, à Madrid.

— Toute seule ?

— Pas même une dame de compagnie.

Tantôt elle était sérieuse, parlait science, politique, philosophie ; tantôt par un changement brusque, elle se montrait d'un entrain, d'une gaieté, d'un brio étourdissants. Toutes ces bizarreries faisaient dire : « Certes, elle est charmante, amusante au possible, mais un peu folle. »

En effet, rien ne la divertissait comme de braver le qu'en dira-t-on, les convenances routinières et absurdes du monde.

Quand une excentricité lui venait en tête, il fallait qu'elle la commît, coûte que coûte.

Elle avait pris cette allure. On l'acceptait ainsi, sauf la douairière de Rochemaure, qui la réprimandait sévèrement sur ses infractions aux bienséances.

Mais, en général, ce qui eût causé scandale de la part d'une autre, faisait sourire presque avec bienveillance quand il s'agissait d'elle. C'était une femme à part. Sans doute, les collets-montés ne la voyaient guère. Mais dans le monde fashionable, elle était recherchée et choyée ; car dans sa compagnie, on était sûr de ne pas s'ennuyer.

Durant deux jours, elle s'était occupée des préparatifs de son grand bal. Elle avait fait venir de Nantes des lustres et des girandoles. Il y avait des fleurs par-

tout, des fleurs à profusion. Enfin, elle avait retenu, pour composer son orchestre, les meilleurs musiciens de Châteaubourg.

Le château était d'un fort beau style Renaissance.

Les salons, disposés en enfilade, tendus d'anciennes tapisseries, avaient grand air.

Une serre délicieuse continuait les salons. On se serait cru transporté soudain dans une forêt exotique. Des lianes étaient jetées d'un arbre à l'autre, reliant des palmiers et des magnolias. Et tout à coup, au milieu de cette sombre végétation, comme une clairière dans une forêt, apparaissait un parterre de fleurs pourpres, odorantes, ou un bassin d'où jaillissait un jet d'eau, au frais clapotement.

Le soir, avec de discrètes lanternes vénitiennes jetées dans cette verdure, c'était réellement féerique.

Et puis, au dehors, le parc immense avec ses arbres séculaires, ses longues allées couvertes et ses lourds massifs de noirs sapins.

Et dans tout cela, du fouillis, du désordre, du caprice, de l'imprévu enfin.

Ce qui avait charmé Laurianne, chez Jean, c'était précisément le côté inattendu de sa nature primesautière, vivante, exhubérante, de son esprit original qui faisait table rase de toutes les sottises humaines.

A cinq heures, Jean arriva. On l'introduisit dans un petit boudoir Louis XVI, du style le plus fin.

Laurianne était nonchalamment assise sur un canapé vert-d'eau. Elle avait les traits purs, le teint d'un velouté juvénile.

La parfumerie a, de nos jours, tant de cosmétiques pour entretenir l'éclat de la beauté !

Mais les cheveux étaient grisonnants, presque blancs. Un vêtement, une sorte de mante, couleur

myrthe, brodée or et rouge, enveloppait ses épaules et ses bras, dissimulait sa taille.

Jean, à la vue de sa cousine, demeura saisi.

Quoi! cette jolie Laurianne, blanchie en si peu de temps! Son mari lui avait causé tant de chagrins!

Cependant, il ne voulut pas laisser percer son étonnement, et il lui fit compliment de sa jeunesse et de sa beauté toujours éblouissante.

— Vous essayez de feindre avec moi, mon pauvre Jean! Est-ce que vous savez feindre, vous, avec votre regard d'enfant candide! Suis-je assez vieille, hein?

— Vos cheveux sont blancs; c'est vrai; mais c'est dans l'œil et la bouche que réside la vraie jeunesse. Or, votre regard est éclatant; et votre sourire, plus divin que jamais.

— Flatteur, va! mais je suis philosophe. Au surplus, je ne vous ai pas fait venir, mon beau cousin, pour vous ennuyer de mes doléances, mais au contraire pour nous distraire ensemble de cette affreuse vie de province où je languis, où je m'étiole, où je meurs.

— Et pourquoi y restez-vous?

— Ah! voilà! Je vous dirai cela. Parlons de vous d'abord. Comme vous devez vous ennuyer aussi dans votre vieux château de Rochemaure, avec ce duc aussi lourd d'esprit que de corps et sa grande haquenée d'Anglaise! A-t-elle au moins en ce moment un beau valet de chambre?... Et cette autruche d'Elisabeth? et ce bougon d'amiral? Et, enfin, la terrible duchesse? Brrr. Vous ne lui avez pas dit, au moins, que vous veniez me voir?

— Non; j'ai simplement prévenu mon valet de chambre que je m'absentais pour un jour ou deux.

— Un jour ou deux? Que cela? Vous êtes peu géné-

reux. Je prétends vous garder au moins huit jours, entendez-vous ? Voyons, ce sera une charité.

— Huit jours, c'est bien difficile. J'ai là-bas des affaires, des ennuis, beaucoup d'ennuis.

— Des ennuis, vous, mon cher Jean ? est-ce possible ! Ma foi ! tant mieux, je vais vous consoler. Chagrin d'amour ?

— Chagrins de toutes sortes.

— Alors contez-moi cela.

— Non certes, chère cousine, puisque je suis ici pour vous distraire.

— J'exige que vous me fassiez toutes vos confidences. Nous sommes de bons camarades, c'est entendu. Mais puisque je vous appelle Jean, j'exige que vous m'appeliez Laurianne. Autrement, vous me feriez croire que je suis réellement hors d'âge, et que je ne vous inspire que du respect. Voyons donc de quelle nature sont ces gros chagrins ?

— Je vous en prie, ma chère Laurianne, laissons cela de côté, je veux les oublier ici.

— Mais c'est que c'est vrai ! Sa figure s'est rembrunie tout à coup. Vous le savez, Jean, j'aimais votre mère, par cette sympathie d'abord toute naturelle, qu'elle était, comme moi, une paria dans cette orgueilleuse famille. Elle était si distinguée, quoique dépourvue de tout quartier de noblesse ! Vous lui ressemblez, Jean ; et c'est peut-être la raison du vif intérêt que vous m'inspirez.

— Que vous êtes bonne ! s'écria Jean attendri. J'aimais tant ma mère !

Il prit la main de Mme du Rozay, et la porta à ses lèvres.

En cet instant, un laquais en grande livrée ouvrit la porte et surprit ce baiser.

— Madame la comtesse est servie ! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

— Eh bien ! dit Jean en riant, vous qui êtes pour la suppression des coutumes absurdes, en voilà une que vous devriez abolir. Ce grand apparat pour nous deux...

— Mon cher Jean, je suis peut-être républicaine ; mais je ne suis pas égalitaire, par cette simple raison que l'égalité n'est pas dans la nature. Il y a réellement des êtres inférieurs que leur conformation destine à servir les autres.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Ma foi non ! En attendant, je conserve les usages qui peut-être me paraissent stupides au fond, mais qui, dans la forme, sont imposants ou jolis.

Ils arrivaient en ce moment dans la salle à manger éclairée à *giorno*.

— Vous attendez donc du monde à dîner ?

— Vous seulement.

— Et c'est pour moi cette illumination ?

— Mais oui, mon seigneur.

Elle souriait d'une façon si fine et si gracieuse, que Jean en fut troublé.

Le dîner était exquis ; les vins, des crûs les plus authentiques, étaient servis dans des cristaux de Bohême. Le surtout d'argent ciselé était magnifique. Bientôt, le champagne pétilla dans les coupes. Ils riaient, causaient. Les tristesses et les préoccupations de Jean s'étaient un instant dissipées.

Laurianne, cette spirituelle charmeuse, avait le don d'effacer du cœur et de l'esprit toutes les douleurs, tous les soucis.

Et puis, au milieu de ses saillies un petit mot ému qui jetait une note tendre dans tout ce brillant babil.

Elle avait des mains finement modelées, adorables, sur lesquelles, de temps à autre, Jean posait un baiser.

— Eh bien ! à quelle heure commence le bal ? demanda-t-il.

— A dix heures précises.

— Il en est neuf et demie ; et vos hôtes n'arrivent guère.

— Qu'importe ! fit négligemment Laurianne.

— Attendez-vous beaucoup de monde ?

— Que sais-je !

— Avez-vous lancé de nombreuses invitations ?

— J'ai laissé ce soin à Philippe, mon intendant.

Et ils recommencèrent à jaser de plus belle.

Laurianne s'était levée, et au bras de Jean, elle traversa une série d'appartements, dont il admira la magnificence, les riches décorations d'un goût vraiment artistique.

— Hein ! comment trouvez-vous mes salons ?

— C'est splendide, féerique.

— J'ai présidé moi-même au moindre détail, car je tenais à ce que ma fête fût complète, parfaite, pour un appréciateur, un artiste comme vous, Jean.

Cependant, de temps à autre, Jean s'arrêtait, prêtait l'oreille, croyant entendre au loin un bruit de voiture.

— Rien ! murmurait-il. Comme ces campagnards, qui, chez eux, se couchent à huit heures, viennent tard en soirée !

— Vous vous ennuyez donc bien avec moi, monsieur Jean ?

— Non, assurément ; mais vous avez fait de si grands préparatifs... Et une maîtresse de maison, généralement, tient à avoir ses invités.

— Tranquillisez-vous. Laurianne du Rozay n'est pas une maîtresse de maison ordinaire.

— Oh ! non, certes ! vous êtes la plus ravissante originale que je connaisse.

Au lieu de paraître soucieuse, Laurianne, à mesure

que l'heure avançait, semblait de plus en plus gaie. Elle racontait à Jean mille folies, mille histoires comiques sur ses voisins et voisines de campagne.

Jean subissait de plus en plus le charme de cette nature multiple, complexe et si empoignante par ses échappées aussi neuves qu'ardentes sur ce thème toujours nouveau : l'amour.

Parler d'amour, c'est déjà s'aimer. Cependant, à ce mot, le front de Jean se rembrunissait.

— Cette fois, s'écria tout à coup Laurianne, je crois avoir entendu une voiture. Voyez donc.

Dix heures en effet sonnaient à l'antique pendule du grand salon.

Jean se leva, alla jusqu'à la fenêtre, y resta quelques instants, cherchant à percer les ténèbres.

Quand il revint à sa place, il éprouva comme un éblouissement.

Laurianne avait enlevé sa perruque blanche, rejeté sa mante sombre.

Elle lui apparut dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse.

Ses cheveux bruns s'épandaient en longues boucles, un peu défrisées par la compression de la perruque, sur ses épaules d'une blancheur nacrée : une neige vivante. Un collier d'émeraudes d'un grand prix scintillait à son cou.

Le nœud de l'épaule était coupé par une épaulette très étroite qui n'interrompait point la ligne sculpturale de l'attache.

Les gants longs laissaient à découvert le coude où se modelait une délicieuse fossette.

— Personne ? demanda-t-elle.

Jean restait pétrifié.

En ce moment, l'orchestre, dissimulé dans la serre, commençait une valse brillante.

Alors Laurianne posa sa main sur l'épaule de Jean, et tous deux s'élancèrent dans une valse folle.

— Mon Dieu, que je m'amuse ! que je m'amuse ! disait-elle.

— Mais vos invités ?

— Qui ? Les bipèdes plus ou moins titrés des environs ? Les bourgeois de Châteaubourg ? Est-ce que je m'amuserais avec ce flot de caricatures dans mes salons ? Mais je n'ai invité personne, mon cher Jean. Vous, et c'est assez.

— C'est pour moi seul, fit Jean abasourdi, que vous avez fait ces splendides préparatifs ?

— Pour vous seul... et pour moi.

— Pour nous, pour nous deux cet éclairage, cette fête vénitienne, ces musiciens ?

— Mon Dieu, oui. Que voulez-vous ? Un caprice. Oh ! rassurez-vous, un simple caprice, ajouta-t-elle en voyant la figure interloquée et sérieuse de Jean. Ce n'est pas une déclaration, mon cousin. Je m'ennuyais, j'enlaidissais. Le matin même où je vous ai écrit, j'avais même surpris des rides à mon front, là, vous voyez, entre les deux sourcils. Songez donc : depuis un mois en tête-à-tête avec un homme d'affaires qui met les points sur les *i*, et me montre toujours béant le gouffre de la ruine. Il paraît que j'y marche à grands pas, grâce à mon scélérat de mari, et grâce à ces couturiers qui, aujourd'hui, vous font payer une seule robe le revenu d'une ferme de cent mille francs. Tenez, celle-ci, en point d'Alençon, trois mille francs. Et il en faut au moins huit ou dix par an. Et puis les accessoires ! Ah ! ce sont les accessoires !

— Ainsi, pour enrayer cette ruine, voilà les folies que vous faites ?

— Bah ! la vie est si courte ! Je voulais me distraire à tout prix. J'avais passé en revue tous mes adorateurs :

le baron d'Hauterive, assez drôle, mais trop raide, trop guindé. Il a trois petites mèches qui m'agacent. Le comte de Cesancey est affecté d'une toux éraillée qui me porte sur les nerfs. Quant aux autres, tous trop vieux ou trop jeunes, tous vidés de cœur et d'esprit. Je connais tous leurs mots, toutes leurs anecdotes. Et puis partout la banalité, cette horrible banalité qui fait la vie si monotone et si plate. Les indigènes, il n'y fallait pas penser. Mais tout à coup votre souvenir emplit mon cerveau de lumière, de gaieté. Au moins lui n'est pas banal, pas cliché ; il est original et vraiment jeune. Il m'amusera, lui.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence ; car je ne suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé, pour ne point contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement ; et ils s'élancèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon, puis dans la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulait le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont des abat-jour fantastiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerazade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraîchissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse. Je devine en vous une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valsant, j'en ai été effrayée. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe. Il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

Nous nous consolerons ensemble, vous, de l'ingrate Madeleine, moi, de mon infâme mari.

En parlant ainsi, ils avaient quitté la table, et s'étaient assis sur un divan oriental, tout près l'un de l'autre, le bras de Jean, appuyé aux coussins, derrière la tête de Laurianne, fléchie vers l'épaule de Jean.

Le vin de Champagne, la séduction capiteuse qui se dégageait de cette femme élégante et spirituelle, le charme fascinateur de son regard tendre et parfois alangui, peu à peu l'engourdissaient. Il se sentait envahir par un impérieux attrait. Mais s'abandonner à cet entraînement physique, sans aimer réellement cette bonne et charmante femme, profiter peut-être d'une surprise des sens, c'eût été, à ses yeux, commettre une sorte d'abus de confiance, un acte déloyal.

Il se jeta à ses genoux.

— Ecoutez-moi, chère Laurianne, dit-il avec une palpitation si forte que les mots s'arrêtaient dans sa gorge, votre beauté exerce sur moi un charme qui ressemble à une sorcellerie; je me sens comme enveloppé, enlacé... Ah! ne croyez pas que ce soit une déclaration banale! Vous le voyez bien, n'est-ce pas? Mais j'ai le cœur si absolument pris par ma pauvre Madeleine, que je ne puis vous aimer comme vous méritez de l'être. C'est une passion profonde, un amour de toute la vie, qu'il faudrait pouvoir vous offrir; et mon cœur souffre d'une blessure encore si aiguë, si saignante, qu'il ne peut concevoir la possibilité d'un autre sentiment. Sous les dehors un peu futiles que vous affectez parfois, je devine en vous une âme sérieuse, un cœur passionné, qu'un caprice, une fantaisie ne saurait satisfaire; et vous faire croire que je suis tout à vous, ce serait un odieux mensonge que vous auriez le droit de me reprocher comme un crime; car je ne sache pas de plus lâ-

ches mensonges que ceux que l'on fait à une femme pour obtenir quelques instants d'ivresse.

Pendant que Jean parlait, Laurianne attachait sur lui un regard profond, perspicace ; et quand il eut fini :

— Eh bien ! avais-je raison, s'écria-t-elle en riant, de dire que vous n'êtes pas banal ? Parmi tous nos galants Français qui mettent leur amour-propre à tromper les femmes, en est-il un autre qui parlerait comme vous ? Décidément je vous adore, mon cher Jean, et plus que jamais... en camarade.

Elle lui prit la tête à deux mains, et le baisa au front à pleines lèvres, un vrai baiser d'amie.

— Si vous n'êtes pas banal, moi non plus, reprit-elle; et je veux être aussi franche que vous, quoique ce ne soit guère dans les habitudes féminines. Vous avez raison, je suis une femme sérieuse au fond. J'avais rêvé l'amour dans le mariage, un amour, comme vous dites, de toute la vie. J'ai été si cruellement déçue, que j'ai juré haine aux hommes. Je les ai reconnus d'ailleurs tous fats, présomptueux, volages. Je n'ai jamais eu d'amant, quoiqu'on m'en ait prêté plusieurs. J'ai toujours su m'esquiver au moment décisif. Mais j'ai trente-trois ans, âge terrible pour les femmes, habituées aux hommages. Ainsi que je vous l'ai écrit, je me voyais enlaidir dans ma solitude. Une femme a beau n'être pas galante, elle est toujours coquette. J'ai voulu savoir si je possédais encore quelque attrait, quelque séduction auprès d'un homme jeune, beau, un homme d'esprit et de goût comme vous.

— Alors vous êtes satisfaite de l'épreuve ?

— Absolument, dit Laurianne, et d'autant plus satisfaite que je vous ai vu réellement ému, alors que vous aviez au cœur cette grande et douloureuse blessure. Vous m'avez donc rassurée. Maintenant je veux vous distraire ; et c'est pourquoi je tiens à vous garder quel-

ques jours encore. Depuis si longtemps je désire une bonne et franche amitié d'homme ! C'est ma pierre philosophale, à moi. Dis, Jean, veux-tu être mon ami ? Ce n'est pas une coquetterie que je te fais là. C'est sérieux, très sérieux.

— Oh ! de tout mon cœur! répondit Jean. Je ne sache rien de plus charmant non plus qu'une sincère amitié de femme ; car on a beau dire, les femmes seules savent aimer en même temps avec délicatesse, dévouement et profondeur.

— Quel bonheur ! reprit Laurianne en frappant des mains. Je ne donnerais pas les huit jours que tu me promets pour tout ce qui me reste à vivre.

Le lendemain matin, à neuf heures, Laurianne entra dans la chambre de Jean, vêtue en jeune garçon, les cheveux roulés sur son cou, avec un petit air décidé qui lui seyait à ravir.

Grâce à sa tournure svelte et dégagée, l'illusion était complète, si ce n'eût été toutefois son pied, si petit, qu'il en était invraisemblable.

— Hein ! que dis-tu de ton camarade? Je ne serai plus Laurianne pour toi, mais Laurent. J'ai retrouvé au fond d'une malle ce costume que je porte quelquefois en voyage pour plus de commodité. Ecoute : aujourd'hui, partie de pêche. J'ai fait jeter des amorces dans mon petit lac. Demain, excursion à la Roche-du-Diable. Après-demain, nous verrons ; car, vois-tu, le chagrin, il faut secouer ça. Pour les souffrances du cœur, il n'y a que l'activité physique. Je sais cela, moi : ce sont les voyages qui m'ont consolée.

Les huit jours s'écoulèrent rapidement. Jean, sans doute, n'était point consolé : le cœur saignait toujours. Mais comment repousser des distractions présentées avec tant de grâce ? Pour répondre à la bonté si touchante de Laurianne, il s'efforçait de paraître gai.

Cependant, ce à quoi, dans leur parfaite innocence, ils ne songeaient ni l'un ni l'autre, c'était à l'effet produit sur la société d'alentour par leur camaraderie et surtout par le déguisement de Laurianne.

Le huitième jour, jour fixé pour le départ, Jean descendit dans le parc faire une promenade matinale, revoir tous les endroits où il s'était assis avec son camarade, où ils avaient échangé leurs confidences ; car cette amitié si douce et si vraie lui était entrée profondément dans le cœur.

Comme il rentrait pour déjeuner, il entendit dans la cour un bruit de voiture et un mouvement inaccoutumé. Il s'avança et vit un grand homme sec, à la physionomie assez régulière, mais fatiguée, à l'œil dur, hautain, qui se dirigea sur lui d'un air menaçant.

— C'est vous, monsieur de Rochemaure? lui dit-il.

— Oui, répondit Jean en toisant l'insolent personnage.

— Je suis le comte du Rozay. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Pas encore. Veuillez vous expliquer.

— Pas encore? Vraiment ! pas encore? Il faut donc vous mettre les points sur les i ?

— Est-ce une provocation?

— Positivement. Vous n'imaginez pas, je pense, que je vais me laisser traiter ici, dans cette province, comme on traite les maris complaisants ?

— Mais vous vous méprenez absolument. Je ne suis pas l'amant de Mme du Rozay.

— Vous avez mis contre vous les apparences : cela suffit.

En ce moment, Laurianne, prévenue de l'arrivée de son mari, de l'altercation entre le comte et Jean, parut sur le perron.

Elle s'élança entre eux.

— Vous ne songiez guère à moi, à ce qu'il paraît, madame ? dit M. du Rozay.

— Le moins possible, monsieur.

— Encore devriez-vous vous souvenir que vous portez mon nom...

— Bien contre mon gré.

— Et que je ne suis pas d'humeur à vous le laisser traîner dans la boue.

— Je comprends. Il vous faut une signature, n'est-ce pas ?

— Je viens pour me battre avec monsieur, et laver mon honneur, répondit le comte avec colère.

— Votre honneur ? En vérité ! Depuis le temps que vous le traînez dans les tripots et chez les filles.....

— J'en fais ce que je veux : il m'appartient ; mais vous, madame, je prétends que vous le respectiez.

— Je l'ai respecté, monsieur, et beaucoup plus qu'il ne le mérite.

— Non, puisque actuellement je suis un objet de risée pour tout le voisinage. Vous entendez, monsieur, nous allons nous battre.

— Mais je vous jure, reprit Laurianne éperdue, que nous sommes parfaitement innocents.

Jean, en entendant parler le comte avec cette outrecuidante injustice, frémissait de colère.

— Vous avez raison, monsieur, battons-nous. Je me trouve offensé, d'ailleurs. Ce duel, je le veux, je le désire.

— Mais s'il vous tue ! s'écria Laurianne.

— Vous le voyez bien, vous vous trahissez ! fit le comte.

— S'il me tue, qu'importe ! répondit Jean. Je me serai battu pour une noble cause. Ma mort sera une protestation contre l'une de nos plus grandes iniquités so-

ciales : la femme à la merci de l'époux, dans des liens indissolubles.

— Faites-moi grâce de vos grandes phrases, reprit le comte avec sarcasme, et battons-nous sur l'heure.

Dans l'impossibilité de trouver immédiatement des témoins, ils convinrent qu'ils se battraient dans le parc et que celui qui serait blessé se dirait victime d'un accident de chasse. En conséquence, ils choisirent le pistolet.

Une demi-heure après, on rapportait le comte du Rozay grièvement atteint.

Jean partit le soir même, aussitôt après la consultation du médecin, qui déclara que la blessure, sans être mortelle, était des plus graves.

XXVIII

Quand, après ces huit jours d'absence, Jean rentra au château de Rochemaure, il fut singulièrement surpris des mines allongées et presque dédaigneuses des serviteurs, dont il avait toujours su, au contraire, par ses manières affables, gagner les sympathies. Que s'était-il donc passé ? La duchesse avait-elle pris définitivement la résolution de lui signifier son congé ? L'amiral était-il plus malade ?

Il demanda aussitôt de ses nouvelles.

Son valet de chambre lui répondit :

— Le château a été hier sens dessus-dessous. M. de Mortreux a failli mourir ; monsieur ne sait donc rien ?

— Non, quoi donc ?

— Votre procès.

— Mon procès ?

Il resta un instant abasourdi.

Puis il jeta un coup d'œil à son courrier empilé depuis huit jours sur sa table.

Mis en évidence, tout ouvert, un papier timbré frappa ses regards. Il le prit, le lut : c'était une citation à comparaître le surlendemain devant le tribunal correctionnel de Châteaubourg.

Et quelle citation ! Tous les faits tronqués et arrangés de façon à le présenter sous l'aspect le plus odieux.

Il devint blême. Il éprouva comme un vertige ; le sang sifflait dans ses tempes ; il serrait les poings.

— Les lâches ! murmura-t-il entre ses dents. Il est probable qu'ils connaissaient mon absence.

— Vite, dit Jean au valet de chambre, allez dire d'atteler le phaéton.

Lui, pendant ce temps, courait à l'appartement de l'amiral; car ces mots bourdonnaient à son oreille et dominaient même le tumulte de son cerveau : « L'amiral a failli mourir. » C'était lui peut-être qui avait causé cette rechute.

— Puis-je entrer? demanda-t-il au domestique qu'il trouva dans l'antichambre et qui lui fit signe de parler bas.

— Je ne sais pas. Monsieur a été bien mal. Le médecin ne le quitte pas. Je vais voir.

Il revint aussitôt et introduisit Jean dans la chambre du malade.

L'amiral était couché, très pâle. Le médecin se tenait debout à son chevet.

Jean n'osait avancer.

— Approche, mauvais sujet, lui dit M. de Mortreux d'une voix faible. D'où viens-tu? Tu as donc juré de hâter ma mort?

Jean alors, par un mouvement spontané où tout son cœur débordait, s'élança vers lui.

— Il serait vrai ! s'écria-t-il. C'est moi qui serais cause...

— Parbleu ! toi et ton procès. Tu fais de jolies frasques. La duchesse est plus que jamais furieuse contre toi. Elle a raison. Voyons, à quoi penses-tu ? Aller te commettre avec un Lépuzot, un roué, un lâche, un menteur ? Tu as cru trouver de l'honneur chez un intrigant qui change d'opinion comme de paletot, un bilieux qui médite à froid ses mauvais coups, tandis que toi, tu es tout spontanéité, tout honneur ! Tu t'es imaginé qu'il allait garder tes soufflets sur sa joue sans se venger ? Elle ne s'est pas fait attendre, la vengeance : Une citation en police correctionnelle et une visite d'huissier, ici, au château. Heureusement te voilà ! Mais d'où viens-tu donc ?

— J'ai fait une visite à Mme du Rozay, qui m'avait prié de l'aller voir.

— C'est bon, n'en dis rien à la duchesse. Pars sur-le-champ pour Châteaubourg, va consulter un avoué, tâche d'obtenir un sursis. Si tu n'étais pas arrivé à temps, ils te flanquaient quinze jours de prison, ni plus ni moins. Un procès Rochemaure-Lépuzot ! Pouah ! Ce n'est pas que je sois aristocrate. Je n'ai fait que l'entrevoir, ce Lépuzot ; et ses gestes de comédien, ce regard qui jamais ne se pose, cette voix creuse et fausse, cette parole ampoulée, prétentieuse, m'ont inspiré pour lui une antipathie qui, aujourd'hui, n'est que trop justifiée. Pourquoi te fourvoyer avec un tel homme ?

— Vous n'avez donc pas lu l'article du *Journal de Châteaubourg*, pas lu le procès-verbal qu'il a fait signer par ses témoins ? Vous n'avez pas lu non plus ma réponse, sans doute ?

— Si. La duchesse m'a mis tout cela sous les yeux. Tu as agi comme un enfant, sans la moindre connaissance des gens à qui tu t'adressais.

— Cependant, pouvais-je laisser passer un tel article?

— Il fallait répondre dans un journal.

— Lequel? Je ne suis pas journaliste, moi.

— Tu aurais dû me consulter alors.

— Vous ennuyer de cela?

— La chose en valait la peine, tu le vois bien. Enfin, pourquoi partir comme cela, sans rien dire? J'ai été inquiet, très inquiet. Je craignais que les remontrances exagérées de la duchesse ne t'eussent poussé à quelque résolution extrême.

Ce témoignage d'affection et d'intérêt, de la part de ce vieillard d'ordinaire si bourru, émut Jean profondément.

— Oh! croyez que si j'avais su... pardonnez-moi... Je ne supposais pas...

Il ne put achever sa phrase; des larmes tremblaient dans sa voix; car il croyait que dans cette famille personne ne l'aimait.

Devant cette fierté de sentiment qui l'empêchait de s'exprimer, l'amiral, lui aussi, éprouvait une émotion qu'il cherchait également à dissimuler.

— Pourquoi ne pas me dire, à moi, où tu allais?... Avec ta mauvaise tête, je redoutais... Tu aurais dû me prévenir, du moins me faire tes adieux. En huit jours, je pouvais mourir. Tu ne savais pas si tu me reverrais. De ta part, cette indifférence m'a peiné, beaucoup peiné.

Ces reproches bouleversaient Jean de plus en plus. Il se sentait prêt à tomber à genoux devant le lit du malade. Il eût voulu lui prendre les mains, les lui serrer, lui dire toute la reconnaissance, toute l'affection dont son cœur débordait. Mais c'était le cousin aux millions; et sa délicatesse continuait à lutter contre sa sensibilité et sa reconnaissance.

Cependant il ajouta :

— Depuis que ma mère est morte, personne jamais ne s'était inquiété de moi. C'est la première fois... Aussi... soyez persuadé...

L'amiral, comprenant ce qui se passait dans le cœur de Jean, se hâta de l'interrompre :

— Ainsi, scélérat, tu as passé huit jours chez cette charmante Laurianne! Est-elle toujours jolie ?

— Plus que jamais, et si bonne!

— Comme tu dis cela! T'aurait-elle fait oublier Mlle de Pivrac ? Voyons, conte-moi cela.

— Oh! amiral, je vous jure!.. protesta Jean.

— Un vieux loup de mer n'a pas de scrupules de cagot. Je vois d'ici ce joli petit roman-là.

— C'est un petit roman, en effet, mais tout différent de celui que vous imaginez.

Et il le lui conta.

— Sont-ils drôles! dit l'amiral, et qu'il fait bon être jeune!

En ce moment, le domestique vint annoncer à Jean que le phaéton était attelé.

— Bien, très bien, je descends.

Il remonta dans sa chambre prendre la citation.

Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas décacheté son courrier. Il passa rapidement en revue les adresses des lettres déposées sur sa table.

Trois lettres de Madeleine !

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Son cœur battit à se rompre.

Trois lettres restées sans réponse!

En lisant la première, qui lui annonçait l'arrivée et le consentement de M. de Pivrac, une joie immense l'inonda.

Puis aussitôt il saisit la seconde; mais il éprouvait un grand trouble, comme un pressentiment.

Ses doigts tremblaient en déchirant l'enveloppe de ce second billet, qui était ainsi conçu :

« Depuis trois jours, je vous attends en proie à un véritable délire. Où êtes-vous ? Qu'êtes-vous devenu ? C'en est fait, vous ne m'aimez plus! Je le sens : il y a comme une barrière entre nous, une femme peut-être.

» Jean, Jean, où que vous soyez, quittez tout, accourez ; car si je ne vous vois pas demain, je sens que je vais mourir.

» Ah ! si vous saviez quelle lutte j'ai à soutenir contre tous !

» Ce procès ! Et vous n'êtes pas là ! Vous avez des ennemis qui sont capables de tout pour vous déshonorer. Si vous m'aimez encore un peu, ne perdez pas une minute. Venez vite. Il s'agit, non-seulement de notre amour, mais de votre honneur.

» Votre Madeleine, prête à vous pardonner et qui vous tend les bras. »

Après la lecture de cette lettre, Jean, éperdu, serrait ses tempes qui semblaient près d'éclater.

— C'est horrible ! horrible ! répétait-il en brisant le cachet de la troisième lettre datée de l'avant-veille.

« On vient enfin de m'apprendre que vous êtes caché chez Mme du Rozay. Caché, vous! Est-ce possible ? chez cette femme légère, depuis huit jours ! Et qu'elle a donné un bal pour vous seul ; et que depuis huit jours, vous vivez en tête à tête. Moi qui croyais que vous m'aimiez ! Quelle déception ! Vous ne m'avez jamais aimée, puisque vous avez pu m'oublier aussi vite. Ma mère avait raison, vous n'êtes pas fait pour rendre une femme heureuse.

» Adieu donc, adieu !

» Le comte d'Etioles sort d'ici. Le sort en est jeté. Je l'épouserai, si toutefois je ne suis pas morte auparavant.

» MADELEINE. »

En lisant cet adieu, Jean sentit ses jambes ployer sous lui. Ses yeux se voilèrent ; et il tomba défaillant dans son fauteuil.

Combien de temps resta-t-il ainsi ?

Il n'eût pu s'en rendre compte : il était anéanti.

Il avait oublié son procès, la recommandation de l'amiral. Tout le reste du monde avait disparu devant cette immense douleur : Madeleine à jamais perdue pour lui !

Son valet de chambre, qui rentra, le rappela à lui-même.

— Le palefrenier me charge de demander à monsieur s'il faut dételer.

Jean se redressa, regarda pendant quelques secondes son domestique, cherchant à comprendre.

Il se rappela alors cette assignation, qui l'obligeait à aller à Châteaubourg consulter un avoué. Il retrouva quelque énergie et descendit ; mais à chaque marche, il s'arrêtait pour reprendre des forces.

Il se fit conduire d'abord chez M. Herbaut.

En vingt minutes, il arriva devant la porte du manufacturier, et demanda Mme Herbaut.

On le fit entrer dans le petit boudoir où Aline se tenait d'habitude avec Madeleine.

Aline s'y trouvait seule.

A la vue de Jean, elle poussa un petit cri de surprise ; et, se soulevant :

— Quoi ! vous ? Enfin !

Jean était si pâle, qu'elle en fut effrayée et lui avança un siège.

— Madeleine ? fit-il en s'y laissant tomber. J'espérais la rencontrer ici.

— Elle est partie.

— Partie ?

— Oui.

— Où donc ?

— Elle est partie ce matin même avec sa mère et le comte d'Etioles.

— Où ? où ?

— A Paris.

— Pourquoi faire ?

— Vous ne savez donc pas ?

— Non, j'arrive, je ne sais rien

— Madeleine m'a dit qu'elle vous avait écrit.

— Oui, trois lettres que j'ai reçues en même temps. La dernière en effet m'annonçait qu'elle épousait le comte d'Étioles.

— Combien elle a souffert, la pauvre chérie, avant de consentir à ce mariage ! Moi-même, je lui ai conseillé de partir ; car je craignais qu'elle ne tombât sérieusement malade. J'ai pensé que le voyage, les achats de la corbeille...

A ces mots, Jean mit la tête dans ses mains et pleura comme un enfant.

— Allons, voyons, cher ami, calmez-vous. Elle n'a cédé que devant des preuves irréfutables de votre infidélité. On a appris à Châteaubourg, je ne sais comment, que vous étiez l'amant de Mme du Rozay. Madeleine a connu aussi ce fameux bal où, pour vous seul ,elle a dépensé, dit-on, plus de vingt mille francs. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Jean.

— Ainsi, elle vous a fait oublier Madeleine ?

— Non, non. J'aime toujours Madeleine, je n'ai pas cessé un instant de l'aimer et de penser à elle. Je vous en conjure, écrivez-lui que je suis de retour, que je l'aime éperdument, plus que jamais.

— Elle vous sait très franc, très aimant. Mais pourrez-vous lui jurer que pendant ces huit jours passés aux pieds de Mme du Rozay, son image n'a pas pâli dans votre souvenir ?

— Oui, je puis le lui jurer, sur mon honneur.

— Je crains, hélas ! mon cher marquis, qu'elle n'admette point de tels serments.

— De grâce ! donnez-moi son adresse ; j'écrirai moi-même ; et je suis sûr qu'elle ne pourra résister à l'accent de la vérité.

— J'ai bien peur, je vous l'avoue, que cette tentative ne soit inutile. Quand votre lettre arrivera, les achats seront faits en partie. Comment voulez-vous qu'elle reprenne une seconde fois sa parole ?

— Enfin, j'essaierai.

Aline lui donna l'adresse de Madeleine.

Jean alors se fit conduire chez un avoué, qu'il chargea d'obtenir un sursis de huit jours.

XXIX

Ce procès passionna au plus haut point les habitants de Châteaubourg, attendu que tous les éléments politiques, cléricaux et libéraux, qui divisaient la petite ville, s'y trouvaient mêlés. Les femmes surtout montraient cette exaltation qu'elles apportent dans toutes les luttes, d'autant plus que la balafre du bel

abbé de Malglaive avait poussé au paroxysme l'exaspération de toutes les dévotes de la ville : pénitentes sentimentales assidues à son confessionnal, ou auditrices enthousiastes de ses sermons.

Mais le petit commerce, le peuple surtout, tenait pour Rochemaure, parce qu'on le trouvait crâne, et que le peuple aime la bravoure.

Les cléricaux, au contraire, tous gens de la nuit et du mystère, ont autant d'horreur de la force et du bruit que de la grande lumière ; ils sont poltrons par tempérament.

Le jour du procès arriva enfin.

Un Rochemaure en police correctionnelle !

Toute la ville voulut voir cela.

Les juges, ceux-là mêmes qui avaient assisté à la procession, regardaient Jean avec leurs mines de sphynx. Leurs yeux repliés, leurs bouches pincées trahissaient les sentiments hostiles qu'ils cherchaient à dissimuler.

Le piquant de ce procès, c'est que les parties intéressées plaidaient chacune leur cause.

Lépuzot, le grand, le sublime orateur, avait préparé une plaidoirie magistrale, tout à fait disproportionnée avec l'importance du sujet. Mais c'était pour lui une occasion de se poser, de parader et de faire une profession de foi.

Il débita pendant deux heures une harangue ampoulée, avec de superbes gestes, et jouant du torse. Il se croyait déjà à la tribune de la Chambre.

Pour gagner les juges, il s'appesantit particulièrement sur ce coup de cravache donné à l'abbé de Malglaive. Et il répéta son mensonge : que Jean n'avait pas été provoqué.

Alors Jean se leva et à haute voix dit :

— Vous mentez.

Il fut rappelé à l'ordre par le président courroucé.

Lorsque cette plaidoirie, religieusement écoutée par les juges, fut terminée, Jean eut la parole. Bien qu'il fût irrité, hors des gonds, il exposa simplement et sobrement son affaire.

L'évidence était là, si claire, si palpable, qu'il lui semblait impossible qu'on la niât. Mais lui n'avait requis que deux témoins, deux femmes d'honnêtes ouvriers des faubourgs, deux femmes de républicains. Et Lépuzot en avait dix, tous cléricaux.

Quelque courte que fût sa plaidoirie, les juges lui disaient constamment :

— Abrégez, abrégez.

Et ils ne l'écoutaient point ; ils levaient les yeux au plafond, s'agitaient impatiemment sur leurs sièges. L'huissier lui-même semblait faire à dessein du tapage. Jean devinait chez tous un parti pris évident. Il comprit qu'il était jugé et condamné d'avance.

Il n'y tint plus. Depuis quelque temps déjà, ces faces de juges volontairement endormis l'agaçaient.

S'élançant vers la barre qui sépare l'auditoire du tribunal, et saisissant cette balustrade, il la secoua violemment.

— Ah ! ça, êtes-vous ici, oui ou non, pour m'écouter ? Si vous ne voulez pas m'entendre, je m'adresserai au public, qui, lui du moins, rendra un verdict équitable.

Ce fut un scandale sans précédent.

Un pareil outrage à la magistrature !

L'auditoire était haletant. Allait-on faire arrêter un Rochemaure par les gendarmes ?

Le président ne l'osa point. Et les juges continuèrent à sourire avec dédain.

Alors Jean se tourna vers le public. Il eut pour flétrir Lépuzot et toute sa clique des mots à l'emporte-

pièce. Il montra, ameutées contre lui, les haines souterraines des hommes d'église, avec lesquels Lépuzot n'avait pas craint de faire alliance.

En vain, le président l'interrompait, en vain Lépuzot cria plusieurs fois :

— C'est une calomnie.

Il continua à démasquer le fourbe.

Il fut véritablement éloquent. Il n'avait point cette éloquence de commande, distribuée selon les lois de la rhétorique, mais cette éloquence naturelle qui découle de la vérité, et qu'inspire une indignation légitime.

Sa plaidoirie, pas plus que celle de Lépuzot, n'influencèrent en rien le jugement, qui était rédigé à l'avance, et dont les termes avaient été arrêtés à l'évêché.

La question de prison y avait été longuement débattue. Et si Jean ne fut pas condamné à cette peine infamante, comme le voulait et l'espérait l'abbé de Malglaive, ce fut par égard pour la famille de Rochemaure, en faveur de laquelle était intervenu le père Lantier.

La peine assurément n'était pas grave. Qu'étaient-ce que cinq cents francs pour la bourse de l'amiral ? Car on savait que c'était lui qui paierait les frais du procès.

Mais les considérants étaient particulièrement désagréables ; et leur insertion dans cinq journaux du département, avait quelque chose d'humiliant qui révoltait Jean.

Evidemment, le tribunal avait voulu ménager tout le monde : l'évêché, les jésuites, l'opinion, les Rochemaure, et même Lépuzot, qui, en somme, triomphait, bien qu'il n'eût pas obtenu contre son adversaire la peine correctionnelle qu'il réclamait.

Jean sortit de l'audience, exaspéré, révolté de l'attitude de ce tribunal et de son évidente partialité ; car il était aisé de deviner que ce n'étaient

pas les soufflets administrés à Lépuzot et à ses acolytes qui motivaient la condamnation, mais le coup de cravache donné à de Malglaive.

Comme il sortait du Palais de Justice, M. Herbaut le rejoignit.

— Venez, lui dit-il. Aline a reçu une lettre de Madeleine.

Jean tressaillit ; et dès ce moment, tout le reste fut oublié.

— Eh bien ! demanda-t-il à Mme Herbaut, répond-elle à ma lettre ?

— Je ne sais trop. Lisez.

Voici cette lettre :

« Ma chère Aline,

» Sans doute tu es bien éloquente quand tu plaides en faveur de Jean. Mais lui pardonner, c'est impossible. Sans doute, je le verrais à mes pieds, que je subirais encore l'influence de son amour. Sans doute, je ne suis pas guérie, je ne le serai peut-être jamais. Aussi, je ne veux pas le revoir. Maintenant tout est fini, bien fini. Hélas !..

» J'ai trop souffert, vois-tu : le cœur ne se relève pas de pareils coups. D'ailleurs, ma parole est donnée maintenant, sans qu'il soit possible de la reprendre.

» M. d'Etioles se montre, au reste, à mon égard, d'une courtoisie, d'une délicatesse dont vraiment je ne l'aurais pas cru capable. C'est bien lui, il est vrai, qui m'a appris que Jean était aux pieds de Mme du Rozay ; mais l'affection un peu jalouse qu'il me porte le rend excusable.

» Certes, je ne pourrai jamais éprouver d'amour pour lui. Toutefois mon ancienne répulsion s'affaiblit chaque jour. Il paraît m'aimer véritablement ; et tu sais que l'affection vraie me touche toujours, de quelque part qu'elle me vienne.

» Il comprend que je ne suis pas encore détachée de Jean, et que les caresses d'un autre me seraient odieuses. Il se borne donc à me baiser respectueusement la main.

» Je pouvais craindre qu'un homme de cet âge ne mît une sorte d'amour-propre à paraître encore jeune et fougueux dans la démonstration de son sentiment. Lui, au contraire, cherche plutôt à me laisser croire qu'il n'a pour moi qu'une pure tendresse. Ainsi, hier encore, il me disait :

» — Si vous le voulez, Madeleine, nous vivrons comme frère et sœur, jusqu'à ce que vous me croyiez digne d'un lien plus étroit ; car je ne veux vous devoir que de vous-même, et non de par la loi. Je suis vieux, d'ailleurs, vieux pour vous, quoique mon cœur n'ait ni rides ni cheveux blancs. Et vous venez d'éprouver une déception qui a un peu mûri vos sentiments. Vivre à vos côtés, sous le doux rayonnement de vos beaux yeux, voilà tout ce que je vous demande.

» Tu le vois donc, ma chérie, M. d'Etioles vaut mieux que sa réputation. Vivre avec lui comme frère et sœur, c'est là mon espoir ; car, je le sens, ses baisers me feraient horreur, en ce moment surtout où le souvenir de ceux de Jean me brûle encore, où les souffrances de la jalousie augmentent cette impression dévorante, ineffaçable, je le crains bien. Oh ! oui ! je suis jalouse, horriblement!

» Je ne puis penser encore sans frémir à la douleur mêlée de colère, presque de haine, que j'ai éprouvée en apprenant qu'il m'oubliait aux pieds de Mme du Rozay. Il prétend n'avoir été que son ami, je veux le croire. Et cependant on dit cette jolie Laurianne si séduisante et si légère !... Je me sens avilie, amoindrie par ce sentiment nouveau et si intense, que ma dignité, ma fierté ne parviennent pas encore à le maîtriser.

Jalouse comme je le suis, je ne puis plus songer à épouser Jean ; car toutes les femmes l'adorent. Il me ferait souffrir ; et je lui rendrais la vie insupportable. Avec la nature passionnée, extrême, qui s'est révélée en moi tout à coup, j'ai compris que le meilleur parti que j'avais à prendre, c'était d'épouser ce vieillard, qui me rendra la vie, sinon heureuse, du moins tranquille.

» Dis-le à Jean, si tu le vois ; je compte sur toi pour le consoler, s'il a autant de chagrin qu'il le dit, de notre séparation.

» MADELEINE. »

Jean, à la lecture de cette lettre, resta quelques instants atterré.

— Eh bien ! demanda Aline, que comptez-vous faire ?

— Evidemment, elle n'a pas reçu ma lettre ; car, si elle l'avait reçue, elle ne douterait pas de moi. Sa mère l'aura interceptée. Je veux aller à Paris, lui dire, lui expliquer...

— Y pensez-vous ? s'écria Aline. La bouleverser, la troubler encore ? D'ailleurs, vous ne pourriez la voir ; Mme de Pivrac vous fermerait sa porte.

— Je trouverai un moyen, j'obtiendrai d'elle un rendez-vous. Je ne puis laisser se consommer ce mariage. Elle croit aux protestations de ce débauché. Un amour platonique, lui ! Oh ! non, je ne le veux pas, cela ne sera pas ! Comprenez-vous ce qu'elle aurait à souffrir des sollicitations, des obsessions de ce libertin ? Ce serait pour elle une torture qu'elle ne soupçonne même pas. Pauvre enfant ! Si fière, si pudique ! Sa résistance ne fera qu'exciter la lubricité de cet être abject qui n'a ni cœur ni délicatesse.

— Vous exagérez, reprit Aline ; je crois que la jalousie vous égare. Madeleine, j'en suis sûre, saura se faire respecter.

— Ainsi, vous ne voulez plus plaider ma cause ?

— Hélas ! fit Aline avec un geste de découragement, je crains bien qu'aujourd'hui ce ne soit tout à fait inutile.

— Alors je la plaiderai moi-même.

Il sortit.

En passant sur la place plantée d'arbres qui borde le quai de la République, comme il marchait songeur, préoccupé, la tête baissée, il s'entendit tout à coup appeler par une voix jeune, harmonieusement timbrée.

— Monsieur de Rochemaure ! Monsieur de Rochemaure !

Il se retourna. C'était Lovely qui sortait de sa répétition.

Elle lui tendit la main.

— Eh bien ! Votre procès ? Perdu ?

— Cela va sans dire. Condamné.

— A la prison ?

— Non, une amende seulement.

— Ah ! je respire ! J'ai eu bien peur ; car toute la meute cléricale dirigée par l'abbé de Malglaive s'acharnait après vous. Et l'on m'a dit que cet affreux Tartufe de Lépuzot, disait hautement que vous n'en seriez pas quitte à moins de quinze jours de prison.

— Nous sommes heureusement en République et peut-être à la veille d'une réforme de la magistrature.

— Et votre promesse ? demanda l'actrice.

— D'aller vous voir ? J'ai été si absorbé.

— D'abord par votre belle cousine du Rozay. Je sais.

— Je veux dire, depuis mon retour à Rochemaure.

— Oui, mais maintenant que le procès est jugé ?

— Je pense partir demain.

— Et où allez-vous ?

— A Paris.

— Vous vous décidez enfin! Comme je vous approuve! Je vous le répète, Paris est votre domaine. Vous étouffez ici. Combien je me réjouis de vous y voir! Car moi aussi, je vais bientôt y rentrer. Cependant, je ne vous tiens pas quitte de la visite que vous m'avez promise. A quelle heure partez-vous demain?

— Je ne sais au juste. Par le train de neuf heures ou de minuit.

— Vous ne partirez qu'à minuit, et vous viendrez prendre le thé avec moi. Je l'exige.

En prononçant ces mots, ses yeux pétillaient de malice.

— Vous avez le droit d'exiger, madame. Demain, à dix heures, je serai chez vous.

— Ah! sans faute, par exemple! Si vous me faisiez faux bond, je ne vous pardonnerais de ma vie; et je me liguerais avec vos ennemis, dit l'actrice en riant.

— Je vous le promets.

— A propos, ajouta Lovely, j'ai changé d'hôtel. Je demeure à présent hôtel de Bordeaux. Vous demanderez Mme Darcourt.

— A demain! fit Jean.

Ils se séparèrent.

XXX

Lorsque Jean rentra au château, il était près de sept heures.

Tous les Rochemaure réunis dans la grande bibliothèque, l'attendaient avec impatience; la duchesse, avec anxiété; car c'était le nom de Rochemaure qui se trouvait engagé dans ce procès.

Oserait-on condamner un Rochemaure à la prison ?

Oserait-on le condamner même à une amende ?

Quant aux autres, tous désiraient ardemment une condamnation, Anatole et Charlotte surtout ; car ils espéraient que Jean condamné, c'était Jean déshérité et à jamais banni du château.

Depuis huit jours, la hautaine douairière en était malade. Et elle éprouvait pour celui qui causait ces angoisses, qui exposait ainsi l'honneur de la famille, une haine ardente.

L'amiral était non moins inquiet.

Jean le comprit. Aussi avant d'entrer dans la bibliothèque, monta-t-il directement chez M. de Mortreux, qui, en apprenant l'issue du procès, poussa un soupir de soulagement.

— Demi-victoire ; mais enfin il faut savoir s'en contenter. As-tu vu la duchesse ?

— Non, pas encore.

— Cette condamnation sera pour elle un coup terrible. Elle qui déjà ne t'aime guère...

— Je suppose bien qu'en mon absence, elle a dû faire tout au monde pour me desservir auprès de vous.

— Elle m'a entretenu surtout de ton beau projet d'entrer chez M. Herbaut et de ton amour pour Madeleine de Pivrac. Je n'approuve ni l'un ni l'autre. Tu penses bien que le marquis de Rochemaure, employé de fabrique, ne pourrait jamais remettre les pieds au château. Mais tu es égoïste comme tous les amoureux. Tu ne songes pas qu'il y en a d'autres que cette rupture avec ta famille pourrait chagriner.

— Amiral, pardonnez-moi. Il est vrai que je me laisse un peu trop dominer par la fierté. Mais depuis si longtemps je souffre des rancunes de la duchesse contre ma pauvre mère... L'entendre à tout instant atta-

quer ce souvenir qui m'est cher, et m'en vouloir à moi de cette mésalliance, me semble tellement injuste, que ma patience est à bout. Il m'est impossible de faire ployer plus longtemps ma dignité.

— J'ai réfléchi à tout cela, repartit l'amiral. Aussi ai-je pensé qu'un petit changement d'air te ferait du bien et permettrait à la duchesse d'oublier tes frasques de ces jours passés. Les voyages, cela calme les nerfs. Il te faut beaucoup de mouvement, à toi. Ici, ton esprit n'est pas assez occupé. Autrefois, j'étais comme toi, très violent, emporté ; je gifflais à tort et à raison.

— Vous aussi ?

— Nai-je pas, comme toi, du sang de révolutionnaire dans les veines ? Allons, va faire un tour à Paris ; et si Mme du Rozay n'a pas réussi à te faire oublier ta Madeleine, peut-être là-bas s'en trouvera-t-il d'autres qui sauront te distraire plus efficacement.

A cette proposition de voyage à Paris, le cœur de Jean bondit dans sa poitrine. Aller à Paris, rejoindre Madeleine, il en tremblait de bonheur.

— Ouvre mon secrétaire, reprit l'amiral. Bien. Prends à gauche, un portefeuille de maroquin rouge. C'est cela. Apporte-le moi.

L'amiral sortit de ce portefeuille, bondé de billets de banque, une liasse de billets de mille francs.

— Tiens, mon garçon, lui dit-il, pars demain soir pour Paris, et amuse-toi. Tu m'entends : c'est pour t'amuser, et non pour payer les dettes des de Pivrac. Au surplus, je me suis informé, cela ne suffirait pas. Il en faudrait bien quatre fois autant.

— Vraiment, amiral, je ne sais pas si j'ose... si je dois...

— Allons, allons, pas de façons entre nous, hein ? Seulement, ne reste pas trop longtemps là-bas. Je ne voudrais pas mourir sans t'avoir revu et serré la main.

— Sur un signe, un mot de vous, je reviendrai. Cependant, je désirerais essayer, à Paris, de me créer une position, puisque vous n'approuvez pas mon idée d'entrer chez M. Herbaut.

— Bah ! bah ! tu as le temps. Pour le moment, amuse-toi. Ecris-moi quelquefois, raconte-moi tes succès.

Jean, accablé par cette munificence, par ces témoignages d'affection, si extraordinaires de la part de l'amiral, restait interloqué.

— En vérité, amiral, vous me voyez confus. Cinquante mille francs, c'est beaucoup trop. La moitié me sera certainement suffisante. Je l'accepte à titre d'emprunt, en attendant que j'aie trouvé une position ; car, quoi que vous disiez, malgré toute la bienveillance que vous me témoignez, je sens que ma présence ici pèse trop lourdement à toute la famille pour que je continue à y demeurer. Si plus tard je me trouvais dans l'embarras, je m'adresserais encore à vous.

— Non, non, ce qui est sorti de mon portefeuille, je ne l'y remets jamais. J'aime beaucoup mieux que tu ne me redemandes rien, attendu que toutes les fois que j'entr'ouvre ce portefeuille, j'éprouve un petit tiraillement des nerfs qui m'est désagréable, ajouta-t-il en riant. Et, si tu veux me faire plaisir, quitte ton air sombre et prends la vie gaiement, sans toutefois oublier ce que tu dois à l'honneur du nom que tu portes.

— Ce que je me dois à moi-même, d'abord, quoique la vertu n'ait guère de succès en ce monde, si j'en juge par tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours. Pour avoir été simplement honnête et quelque peu courageux, pour avoir osé soutenir ce qui me semblait la stricte équité, je me suis pas mal fait d'ennemis mortels.

— En effet, repartit l'amiral, j'en compte au moins six : l'abbé de Malglaive, le père Lantier, Lépuzot,

Anatole, Charlotte et M. du Rozay, sans compter ton rival, M. d'Etioles. Un prédestiné, celui-là, s'il en fut.

— Oh ! amiral, Madeleine est si pure !

— Bah ! elle t'aime toujours. Vous vous retrouverez, c'est fatal. Vos atomes crochus se rencontreront tôt ou tard, en dépit du petit d'Etioles, qui alors, ne comptera pas plus pour elle qu'un fétu. Il faudra peut-être quelque temps, quoique dans ce siècle de vie à outrance, les choses aillent plus vite que dans ma jeunesse. D'ailleurs elle doit déjà avoir pris en grippe ce bonhomme de carton. Ainsi, console-toi, va! Tu n'auras rien perdu pour attendre : les obstacles, le mystère, cela décuple l'amour.

— Ce n'est pas là le bonheur que j'avais rêvé avec elle, dit Jean tristement.

— Ta, ta, ta ! Le cœur change, mon ami. Crois-en ma vieille expérience. Tu retrouveras ta Madeleine. Vous aurez le bonheur que vous permettront les circonstances ; mais vous serez heureux.

Jean s'avança pour lui prendre la main.

— Non, embrasse-moi, et puis va-t'en, va-t'en tout de suite. Tu sais que je n'aime pas les scènes d'attendrissement.

Jean sortit rasséréné, presque heureux.

Au moment où Madeleine l'abandonnait, il éprouvait une grande consolation à ne pas se sentir tout à fait seul au monde.

Comme il traversait la galerie, il y rencontra la duchesse, fort inquiète de cette longue conférence avec M. de Mortreux.

— Il me semble, lui dit-elle aigrement, que vous auriez pu vous presser un peu plus de venir me rendre compte de votre procès.

— J'ai été retenu par l'amiral. Et puis, je n'avais pas précisément une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Condamné ?

— A l'amende seulement.

La douairière devint blême.

— A combien ?

— A cinq cents francs.

La duchesse alors aperçut les billets de banque que Jean tenait à la main.

— Et c'est pour payer cette amende ?... demanda-t-elle en désignant du regard les billets.

— Non. L'amiral m'engage à faire un voyage.

— Où comptez-vous aller ?

— A Paris.

— Combien emportez-vous ?

— Cinquante mille francs.

— Cinquante mille francs ! Il vous a donné cinquante mille francs !

En prononçant ces mots, les lèvres de la douairière tremblaient ; et une bouffée de sang lui monta au visage.

Combien il fallait que l'amiral l'aimât pour avoir entr'ouvert aussi largement le fameux portefeuille de maroquin rouge ! Jamais à elle, il n'avait remis d'un seul coup pareille somme.

— Et que comptez-vous faire à Paris ? questionna-t-elle d'un ton piqué.

— Le désir de l'amiral est que j'y prenne quelques distractions. Mais mon intention est de m'y créer une position en harmonie avec mes goûts et mes besoins.

— De quelle nature, cette position ?

— Je vais d'abord offrir mes services à la République.

— A la République ? Un Rochemaure inféodé à ce gouvernement inique, abject !

— La République, n'est-ce pas toujours la France ?

— Non, monsieur, non. La République n'est pas la

France. Il n'y a pas de France sans Dieu et sans roi... Je pourrai vous donner quelques lettres de recommandation.

— Pour le faubourg Saint-Germain ? Je vous remercie, madame. Mon intention n'est pas même de m'y présenter.

— Alors c'est une rupture ouverte et complète avec notre monde et avec votre famille ? L'amiral le sait-il ?

— Il ne me l'a pas demandé.

— Je me charge de le lui apprendre

— Je n'en doute pas, madame.

— Que signifient ces paroles ?

— Elles signifient que ce n'est pas absolument à cause de mes opinions religieuses et politiques que la famille de Rochemaure me montre tant d'hostilité, mais peut-être aussi un peu à cause de l'intérêt que me porte l'amiral. Comme il n'entre pas dans mon caractère de briguer les héritages, je suis réellement heureux de lui laisser le champ libre. Si je rehausse jamais le nom que je porte, ce sera par d'autres mérites, je l'espère, que celui de l'argent.

— Merci du genre de célébrité que vous voulez lui donner. Est-ce dans la politique, par hasard, que vous comptez vous rendre illustre ? En faisant le coup de feu sur une barricade, ou le coup de poing, comme au café de la Comète ?

— Je ferai ce que je pourrai, madame, pour servir la cause du peuple.

— C'est bien cela, le peuple, la démagogie, le massacre des nobles et des prêtres !

— La noblesse n'existe plus. Elle est aujourd'hui attardée dans sa foi et dans ses prétentions. La légimité est un anachronisme. Quant au clergé, le temps n'est pas éloigné où il aura perdu toute son influence.

— Taisez-vous, vous déraisonnez, vous blasphémez. Quand partez-vous?

— Demain soir.

— C'est bien, monsieur.

— Il me reste, madame, ajouta Jean, à vous remercier de vos bontés ; car bien que nous ne soyons plus aujourd'hui dans le même courant d'idées, vous avez pris soin de ma jeunesse...

— Vous ne me devez aucun remercîment, interrompit sèchement la douairière. Ce que j'ai fait, ce n'était pas pour vous.

Elle lui tourna le dos.

Jean rentra chez lui, le cœur serré. Une partie de la nuit, il pleura comme un enfant, à la pensée qu'il dormait peut-être pour la dernière fois sous ce toit où il avait passé son enfance, et qui lui rappelait sa mère, dont le souvenir lui était si cher.

Le lendemain matin, il se rendit chez les Bertin. Avant de partir, il voulait assurer le sort de ces braves serviteurs.

Yvonne était fort anxieuse ; car Jean n'avait pu lui rapporter une promesse formelle que Mme du Rozay la prendrait à son service.

Les émotions de son duel avec M. du Rozay l'avaient empêché en partant de rappeler sa protégée au souvenir de Laurianne.

Sur la demande de l'amiral, la duchesse avait consenti à garder les Bertin, pourvu toutefois qu'Yvonne s'éloignât.

Il réitéra ses promesses à la pauvre Fleurette.

Il lui écrirait dès son arrivée à Paris. Si Mme du Rozay ne pouvait la prendre immédiatement à son service, il connaissait une autre dame qui se chargerait d'elle.

Il pensait à Lovely.

— En attendant, voici quelque argent pour tes petits préparatifs, lui dit-il.

Et il lui glissa dans la main un billet de mille francs.

La reconnaissance d'Yvonne s'exprima par un de ces regards qui peuvent se traduire ainsi : « Je vous obéirai aveuglément, et je vous serai dévouée jusqu'à la mort. »

XXXI

Pendant que Jean terminait ses préparatifs de départ, la duchesse se rendait au mont Rivel pour raconter au père Lantier le grand événement qui l'avait agitée toute la nuit, qui lui causait non-seulement une profonde blessure d'amour-propre, mais les plus vives appréhensions : c'est-à-dire ce don de cinquante mille francs fait par l'amiral à Jean, à ce petit-fils qu'elle n'aimait point, qui déshonorait la famille et pour lequel, néanmoins, M. de Mortreux montrait une prédilection si marquée.

Elle trouva le père Lantier en conférence avec l'abbé de Malglaive.

— Comprenez-vous, mon père, lui dit-elle, une telle prodigalité de la part de cet homme si parcimonieux, qui fait la sourde oreille quand je lui parle de dépenses urgentes, indispensables ?

— Alors, Jean va partir pour Paris ? questionna l'abbé de Malglaive.

— C'est probable.

— Justement, reprit le père Lantier, je parlais en cet instant même à ce cher abbé des inquiétudes que vous causait ce malheureux enfant.

L'abbé de Malglaive avait écouté les doléances de la duchesse d'un air pensif. Puis, tout à coup, son regard avait pris un éclat d'une acuité étrange.

— Vous avez tort de vous désoler de ce départ, madame la duchesse, dit-il. Ce don de cinquante mille francs est lui-même un bonheur ; et cet éloignement me semble aussi fort heureux. Une fois à Paris, grâce à ses cinquante mille francs, le marquis ne peut manquer de commettre de nombreuses sottises. Il sera facile de le surveiller, d'éclairer ainsi l'amiral sur son compte et de lui démontrer que ce n'est qu'un présomptueux et un fou.

— C'est une idée, cela ! fit le père Lantier. Je vais écrire sur-le-champ à nos pères de Paris de le faire suivre de très près.

— C'est cela même, reprit Malglaive. Il faudrait un homme de confiance uniquement attaché à ses pas, qui chaque jour prît note de ses faits et gestes. De la sorte, nous pourrions lui composer un dossier que, le moment venu, la duchesse mettrait sous les yeux de l'amiral.

— J'approuve complètement cette mesure, s'écria la douairière : à tous les points de vue même, elle est nécessaire. Elle nous permettra d'arrêter à temps un malheur, s'il devait commettre quelque folie qui fût de nature à déshonorer la famille. Car il est capable de tout, de tout, ce garçon-là. Je me charge donc bien volontiers des frais que pourra entraîner cette surveillance. O mon père ! sans vos conseils, que deviendrais-je !

Avant de se retirer, la duchesse leur exprima à tous deux, en termes chaleureux, sa gratitude, en y joignant, comme toujours, une offrande pour la vierge miraculeuse, et en leur promettant qu'une fois en pos-

session des millions de l'amiral, sa reconnaissance ne s'arrêterait pas là.

Quand elle fut sortie, l'abbé de Malglaive se rapprocha du père jésuite, et à demi-voix, car il semblait craindre que les murs n'eussent des oreilles :

— Il y aurait un moyen de se débarrasser du marquis, dit-il ; car c'est non-seulement un ennemi de la religion, mais un ennemi personnel de la Compagnie ; et il pourrait devenir redoutable si, comme le craint la duchesse, et comme je le crains aussi, il héritait de l'immense fortune de M. de Mortreux.

— Quel est ce moyen ? demanda le père Lantier en plongeant son regard perspicace dans les yeux couverts de son interlocuteur.

L'abbé de Malglaive, devant l'énormité du projet qu'il combinait depuis un mois, n'osa l'émettre brutalement. Il se borna à poser son doigt sur son front.

— Que voulez-vous dire ? interrogea de nouveau le père Lantier.

— Ne pensez-vous pas que cet étourneau-là a un coup de marteau ?

— C'est possible. Cependant...

— Qu'importe ! reprit l'abbé. Qu'il ait oui ou non le cerveau dérangé, il suffit que les apparences y soient.

— Expliquez-vous.

— Vous ne comprenez pas ?

— Pas encore.

— Depuis quinze jours, il a donné en maintes occasions des signes évidents de dérangement cérébral, accompagné de violences.

— Alors ?

— Il ne serait pas impossible, je crois, de le faire enfermer dans une maison d'aliénés.

— Oh ! oh ! c'est gros, c'est très gros, fit le père Lantier.

— Bien entendu, les preuves ne sont pas encore suffisantes. Mais une fois à Paris, livré à lui-même...

— Jamais la duchesse ne consentirait à prendre une mesure qui pourrait être une tache pour la famille.

— Croyez-vous ? La duchesse a si grand'peur de voir passer la fortune de l'amiral entre les mains du marquis, qu'elle nous aiderait, j'en suis sûr. Je l'ai bien vu tout à l'heure, la question d'intérêt primera toutes les autres. Le château comme les terres sont grevés d'hypothèques. Songez donc : si ce vieillard bizarre allait léguer toute sa fortune à Jean ! Comment n'avez-vous pas compris, à la figure décomposée de la duchesse, qu'elle est, elle aussi, disposée à tout pour empêcher un pareil malheur ?

Le père Lantier écoutait l'abbé de Malglaive avec un regard replié, un regard noir. Il se rappelait les mauvais tours que Jean lui avait joués autrefois.

— Je lui avais prédit, dit-il, qu'il finirait au bagne. Mieux vaut encore, en effet, qu'il soit enfermé dans une maison de fous. Seulement, la chose me paraît difficile, bien difficile.

— Pas tant que cela ! Qui donc parmi vos novices pourrait être chargé de le suivre d'abord à Paris, pour savoir où il descendra, qui il fréquentera ? Cinquante mille francs ! il en a pour un an tout au plus, peut-être même pas pour six mois ou six semaines. Cela dépendra de ses rencontres.

Le père Lantier parut réfléchir quelques instants et comparer mentalement les différents sujets qu'il dressait à l'espionnage.

— En attendant, reprit de Malglaive, je vais envoyer sur l'heure une dépêche à Mme de Pivrac pour lui signaler l'arrivée de Jean, qui, sans doute, va chercher à revoir Madeleine.

— Non. Pas à Mme de Pivrac, objecta le père Lan-

tier. Plutôt à M. d'Etioles ; car si cette dépêche tombait entre les mains de Madeleine, et qu'elle pût deviner notre intervention...

— Vous avez raison.

L'abbé de Malglaive prit une plume sur le bureau du jésuite et rédigea ainsi cette dépêche : « J. de-R. part aujourd'hui pour Paris. Revenir immédiatement. Urgence ».

— Ah ! dit enfin le supérieur, j'ai trouvé.

Il pressa un timbre.

Un frère convers parut.

— Tenez, portez cette dépêche à la gare. Prévenez auparavant le frère Chaffin que j'ai à lui parler sur-le-champ.

— Je songeais à lui, fit l'abbé de Malglaive avec un demi-sourire fielleux.

Il se rappelait l'espionnage incessant, méticuleux et implacable dont il avait été jadis l'objet de la part de ce zélé novice.

Le frère Chaffin entra bientôt. Une vraie tête de policier, avec l'allure rampante et basse du jésuite, Une figure émaciée, jaune et glabre, des yeux clairs de reptile derrière des lunettes bleues, un nez écrasé et néanmoins long et pointu, un museau de fouine, une bouche sans lèvres, marquée par deux lignes blanches, les cheveux plats, collés aux tempes, d'une couleur indécise, un front fuyant, un crâne cônique : tel était le personnage qui se présenta devant le supérieur, le buste courbé, tenant dans les manches de sa soutane ses deux mains croisées, d'où pendait un long rosaire aux chaînons de fil de fer, à grains noirs.

Il resta quelques instants devant le supérieur, les yeux baissés, dans cette humble attitude, attendant ses ordres.

— Connaissez-vous le marquis de Rochemaure ? demanda le père Lantier.

— Non, mon père.

— Vous ne l'avez jamais rencontré ?

— Jamais.

— Et lui ? Croyez-vous qu'il ait pu vous apercevoir quelque part ?

— Je ne le pense pas. A moins que peut-être au pèlerinage.

— Aviez-vous déjà défilé lors de l'accident arrivé à l'abbé ?

— Non, mon père. A ce moment-là, j'étais agenouillé un peu en contre-bas de la plate-forme. J'ai aperçu un cavalier qui bondissait sur le flanc de la montagne. J'ai entendu dire autour de moi : « C'est le marquis de Rochemaure. » Voilà tout.

— Ainsi, vous êtes sûr que votre figure lui est tout à fait inconnue?

— Absolument sûr.

— Alors, faites vos préparatifs de départ; car vous partirez ce soir par le train de Paris, de minuit quarante.

— Ce soir même?

— Oui, ce soir. Il y a un grand intérêt pour la Compagnie comme pour la gloire de Dieu, à ce que vous fassiez ce voyage. Je vous donnerai mes instructions.

Le frère Chaffin ne souleva aucune objection. Il s'inclina en signe de soumission aveugle, suivant à la lettre le précepte du fondateur : « *Perindè ac cadaver.* »

XXXII

Après avoir fait ses adieux à l'amiral et à la duchesse, Jean partit pour Châteaubourg.

Avant de se rendre chez la Lovely, il alla faire une visite d'adieu aux Herbaut, ses seuls vrais amis et les seuls amis sincères de Madeleine. Il y resta jusqu'à neuf heures, s'entretenant avec eux de ses projets d'avenir, auxquels le nom de Madeleine se trouvait toujours mêlé ; car il espérait la trouver encore à Paris, obtenir son pardon et ressaisir son cœur.

A dix heures, il entrait chez l'actrice, qui l'attendait impatiemment.

— Voyez, lui dit-elle, en lui saisissant la main, j'ai la fièvre. Je craignais que vous ne vinssiez pas.

— Je tiens toujours mes promesses, madame.

— Oui ; mais le jour d'un départ...

— J'aurais traversé des flammes pour être exact.

La belle Lovely était fort élégamment vêtue d'une matinée de satin rouge rubis, à longues dents carrées, entre lesquelles foisonnait un fouillis de plissés vieil or. La jupe était garnie de même. De ses manches larges s'échappait un flot de dentelles, qui faisait paraître d'un blanc plus suave son bras sculptural.

Le corsage, discrètement entr'ouvert, laissait apparaître la naissance du cou, où venait mourir une des longues boucles de sa chevelure.

De petits cheveux crépelés faisaient un cadre vaporeux à son visage, dont la beauté avait plus d'attrait encore au naturel que sous le maquillage.

Elle avait ménagé une douce clarté, qui éteignait les tons vulgaires et criards des meubles d'acajou, recouverts de reps à ramages. Et l'on y respirait un parfum

pénétrant, presque accablant, d'héliotropes, de roses et d'œillets. Comment avait-elle su transformer cette banale chambre d'hôtel en un boudoir presque élégant ? Il n'y a qu'une femme, qu'une Parisienne pour accomplir de pareilles métamorphoses.

L'actrice, tout en tenant la main de Jean dans la sienne, le regardait avec attention, presque avec étonnement.

— Vous avez l'air triste, préoccupé. Regrettez-vous donc Châteaubourg ?

— Ne m'interrogez pas, repartit Jean avec un demi-sourire. Je souffre, c'est vrai ; mais j'ai la fierté de la souffrance.

— En effet, reprit la comédienne, je n'ai pas le droit d'exiger des confidences. Plus tard vous deviendrez, je l'espère, plus confiant. Ceux qui vous aiment, doivent vous aimer beaucoup, n'est-ce pas ?

— Au contraire, j'ai toujours été trahi ou abandonné par mes amis.

— Vous ?

— Il est vrai que je n'ai jamais eu pour amis que des élèves des jésuites.

— Mais en amour, vous devez être plus heureux ?

— Hélas ! soupira Jean. Si je vous racontais l'histoire de mon cœur, je vous arracherais des larmes ; et je ne pourrais retenir les miennes. Il vaut donc mieux pour tous deux parler d'autre chose.

— Je la sais, votre histoire ; car j'ai questionné. Tout le monde la connaît. Elle est vraiment sotte, votre Madeleine, de préférer les écus de ce vieux comte cacochyme à votre belle et opulente jeunesse.

En entendant traiter ainsi celle qu'il aimait, le front de Jean s'empourpra.

— Votre cousine du Rozay me semble avoir plus d'esprit, continua Lovely.

— Elle est charmante, en effet, fit Jean de plus en plus embarrassé.

— Il paraît que le mari est hors de danger, heureusement pour vous ; car il était fortement question de vous arrêter.

— Comment savez-vous cela ?

— Par le bruit public.

— On a des nouvelles de M. du Rozay ? Qu'avez-vous appris ? demanda Jean avec une vive curiosité.

— Qu'il a été assez gravement blessé, mais qu'il va mieux. Il est, dit-on, réconcilié avec sa femme.

Jean resta quelques instants pensif.

— Dans tout ce qui vous arrive, reprit l'actrice, ne reconnaissez-vous pas le machiniste qui fait mouvoir les ficelles ?

— Non... en vérité...

— Vous n'apercevez pas le traître qui ourdit sa trame, qui cherche sa vengeance, et dans l'affaire Lépuzot et dans votre procès ? Et puis ce mari qui revient tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins. Vous ne devinez pas qui peut l'avoir prévenu ?

— Non.

— Eh bien ! moi, j'ai deviné. C'est l'abbé de Malglaive. Il ne vous pardonnera jamais cette balafre, entendez-vous ? jamais.

En ce moment, on frappa discrètement à la porte. L'actrice fit un geste d'effroi.

— Vite, vite, dit-elle tout bas.

Et soulevant une portière, elle poussa Jean dans la pièce voisine.

— Restez là, écoutez et regardez. Nous allons jouer une singulière comédie. Quand je jetterai ce vase à terre, vous entrerez, lui dit-elle, en lui désignant un vase rempli de fleurs, placé sur la table.

Que signifiait ce caprice? Mais Jean n'eut pas le temps de réfléchir ni de soulever d'objection. Déjà la portière était retombée sur lui; et Lovely ouvrait la porte au nouvel arrivant.

— Pardon de vous avoir fait attendre, lui dit-elle. J'achevais ma toilette.

Le personnage qui entra, portait un costume de voyage. Il tenait une valise à la main. Son visage était en partie masqué par un cache-nez et par un large feutre rabattu sur ses yeux.

L'actrice s'avança vers lui, hésitante, le regard interrogateur.

Le prétendu voyageur enleva son chapeau.

— Quoi! vous? C'est vous? s'écria Lovely, qui feignit une immense surprise.

En effet, une balafre encore mal cicatrisée, traversant la joue de son visiteur, ne lui laissait aucun doute sur l'identité du personnage.

— Oui, c'est moi, méchante, répondit-il. Ne l'aviez-vous pas deviné?

Il se débarrassa de son cache-nez, de sa sacoche, revint à elle, lui prit les mains :

— Oh! merci, merci! dit-il, suffoquant; car une palpitation violente lui coupait la respiration.

L'actrice, souriant d'un air ironique, retira ses mains, s'éloigna.

— Vous savez, monsieur l'abbé, je vous en ai prévenu, c'est en tout bien tout honneur.

Elle alla s'asseoir avec une nonchalance pleine de coquetterie, à l'angle du sofa de velours d'Utrecht.

Malglaive s'abattit plutôt qu'il ne s'assit à ses côtés.

— Depuis un mois que je soupire après cet instant de bonheur! Merci encore, merci!

— Vous ne me devez pas tant de reconnaissance, mon

cher abbé. La curiosité, voilà tout. Je voulais savoir quel était cet adorateur qui brûlait pour moi d'une flamme de damné.

— Oh ! oui, de damné ! Ne le voyez-vous pas, ne le comprenez-vous pas, puisque je suis ici, moi, puisque je me mets à votre merci ? car une indiscrétion de votre part suffirait pour me perdre. J'expose donc, pour vous voir un instant, ma position dans ce monde, et tout à la fois mon bonheur dans l'éternité.

— Vous exagérez, mon cher abbé, vous exagérez beaucoup. Vous êtes suffisamment déguisé pour que personne ne vous reconnaisse. Enfin, vous avez grand temps de faire pénitence avant de mourir ; car vous vous portez assez bien.

— Ne riez pas, cruelle. Une passion comme la mienne n'est pas un sentiment dont on doive se moquer. Je vous en conjure, prenez pitié de ma folie. Ces yeux adorables, cette voix divine m'ont positivement fait perdre la tête.

— Cependant, cher monsieur l'abbé...

— De grâce ! de grâce ! pas ce mot qui me rappelle mon martyre et mon sacrilège. Je m'appelle Luc, appelez-moi Luc.

— De Malglaive.

— Chut ! oh ! chut ! fit l'abbé de plus en plus épouvanté, en dirigeant un regard vers la portière baissée. Si l'on vous entendait ! Parlez bas, très bas, je vous en supplie.

— Savez-vous, reprit l'actrice, que vous ne passez pas à Châteaubourg précisément pour un saint ? Car on s'occupe beaucoup de vous dans la ville. J'ai même entendu dire que vous n'étiez pas tout à fait indifférent aux charmes de la belle Madeleine de Pivrac.

— Moi ! Aimer Mlle de Pivrac ! protesta l'abbé, qui devint pourpre.

— On va même jusqu'à prétendre que ce fameux coup de cravache était dû à la jalousie que vous aviez inspirée au fiancé de cette jeune personne.

— Ne me rappelez pas cet odieux souvenir, s'écria Malglaive en se levant. Chaque fois, il m'en passe comme des flammes rouges devant les yeux.

— Comment! vous n'avez pas encore pardonné, vous chrétien, vous prêtre, à ce charmant garçon ? Car je le connais quelque peu ; il était même ici tout à l'heure.

— Je vous en prie, laissons ce sujet; il me jette hors de moi, dit l'abbé qui s'était rapproché, et qui serra avec force le bras de l'actrice.

— Quoi! vous lui en voulez encore pour ce pauvre coup de cravache ?

— Alors, tout à l'heure, reprit Malglaive à travers ses dents serrées, il était là, à vos pieds, à cette place ?

— Sans doute.

— Et vous lui avez donné ces baisers auxquels j'aspire si ardemment, et depuis si longtemps ?

— Des baisers, comme vous y allez ! Mais j'en suis fort avare, monsieur Luc ; et je vous préviens tout de suite, que si vous êtes venu ici avec l'espoir de les obtenir...

— Ainsi, vous n'êtes pas touchée de ma souffrance, de la folie qui me pousse à venir me mettre à vos pieds, à tout sacrifier pour un baiser de vous, un seul !

— Ni un seul ni plusieurs. Vous ne voudriez pas m'exposer à commettre cet épouvantable sacrilège. Je croyais que vous n'aviez sollicité ce rendez-vous que pour me déclarer votre pure flamme ; car dans votre dernière lettre, vous m'assuriez de vos respects; et voilà que maintenant vous demandez un baiser !

— Coquette! s'écria Malglaive, dont le visage s'animait. N'essayez pas de vous moquer de moi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis violent, ma belle amie; et je n'aime pas qu'on me résiste. Voyons, soyez bonne fille, ou bien...

— Des menaces !... Monsieur l'abbé. Mais je ne vous crains pas.

— Lovely, adorable Lovely, supplia le beau vicaire, prenez pitié d'un pauvre malheureux qui vous demande l'aumône d'une heure d'amour. Oh ! si vous saviez ce qu'est notre vie, ce que sont nos tortures !

— En effet, vous ne me semblez guère taillé pour la continence; mais pourquoi vous être fait prêtre ?

— Encore une fois, pas ce mot ici, dit encore Malglaive en regardant autour de lui d'un air inquiet. Vous me faites trembler.

Et se rapprochant :

— Ecoutez, divine créature...

Il voulut lui prendre la taille ; mais elle se retira vivement :

— Monsieur..., fit-elle en le toisant, perdez-vous l'esprit ?

— Oui, je suis fou, fou de tes cheveux, de ton front, de tes yeux, de ta bouche, de ta voix, de ta chair et de toutes ces beautés que je n'aperçois pas, mais que je devine.

Il chercha à s'emparer de la boucle qui tombait dans l'entrebâillement du corsage.

— Vous oubliez donc, répliqua l'actrice railleuse, que chacune de vos paroles est un péché mortel? C'est vouloir m'induire en fornication, pour parler votre langage.

— Oh! oui, je commets un effroyable péché! N'est-ce

pas la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner? Cela ne devrait-il pas vous apitoyer?

— Aucunement; car si vous compromettez votre salut, le mien se trouve exposé du même coup.

— Moqueuse! Je suis coupable, sans doute, très coupable; mais si je pouvais ensuite vous inspirer quelque confiance et vous ramener à Dieu!

— Charmant! charmant! exclama l'actrice en riant aux éclats. Me séduire d'abord, me convertir ensuite, c'est de la haute charité chrétienne.

— Démon! fit Malglaive, qui vit qu'il se fourvoyait vis-à-vis de cette femme d'esprit, en employant les mêmes arguments qu'auprès des dévotes de Châteaubourg.

— Mon cher abbé, reprit Lovely, si vous voulez me plaire, quittez ces airs de Tartufe. J'aime la gaieté et surtout la sincérité.

— Vous avez raison, morbleu! repartit aussitôt Malglaive, je ne suis pas venu ici pour chanter *De profundis* et faire des sermons.

— A la bonne heure! J'aime à vous voir ces franches allures; car j'ai horreur des capucinades. Entre nous, soyez sincère, vous ne croyez pas un mot de tout ce que vous prêchez.

— Que voulez-vous? c'est ma carrière. J'y suis, j'y reste.

— Et cela ne vous pèse pas, toutes ces simagrées?

— On s'y fait. Et même, comme disait un vieux curé de ma connaissance, quand on a pris l'habitude de ces prêchi-prêcha et de ces *Dominus vobiscum*, on ne peut plus s'en passer.

— C'est exactement comme nous, dit Lovely. Les planches, c'est notre vie. Au surplus, votre profession ressemble beaucoup à la nôtre: théâtre et mise en scène.

— Alors, que ne me traitez-vous en confrère ?

— Vous regardez-vous tout de bon comme un cabotin ?

— Genre sublime, répondit l'abbé.

— Tragique et comique, tout à la fois, riposta l'actrice. Au surplus, je confonds, dans mes souvenirs de jeunesse, l'Histoire sainte et les contes de fées, le sacrifice d'Abraham et Chaperon rouge, l'histoire de Judith et de Peau-d'Ane, de David et de Riquet à la Houpe. Et, à tout prendre, la différence n'est pas grande.

Devant ce nouveau blasphème, Malglaive fut tenté de garder son sérieux ; mais il prit le parti d'en rire.

— Vous êtes décidément le diable en personne.

— Je voudrais vous convertir, moi aussi.

— Hélas ! vous me voyez pieds et poings liés entre vos jolies griffes roses, cher petit Lucifer.

— Je constate avec plaisir que je ne me suis pas trompée : vous êtes un homme d'esprit, monsieur l'abbé.

— Alors...

— Alors quoi ?

— Vous m'aimez un peu ?

— Moi ? pas du tout.

— Vous ne m'avez donc fait venir que pour vous moquer de moi ?

— Et vous, monsieur l'abbé, pourquoi êtes-vous venu ?

— Mais quand on vient chez une jolie femme, chez une actrice...

— Ah ! bah ! vous avez pensé que... Eh bien ! monsieur l'abbé, vous vous êtes trompé, voilà tout, dit-elle avec hauteur.

Malglaive comprit qu'il faisait encore fausse route. Il s'humilia, s'agenouilla même devant celle qu'il traitait tour à tour de démon et de créature divine.

— Laissez-moi, là, à vos genoux, céleste enchanteresse. Taisez-vous, ne parlez pas. Ne riez pas surtout. Laissez-moi m'enivrer longuement de vos charmes, laissez-moi oublier tout ce qui n'est pas vous.

Il voulut de nouveau lui saisir la main; mais Lovely le repoussa. Cette résistance irrita le désir du prêtre.

— Pourquoi m'avez-vous permis de venir, puisque vous me refusez tout, même votre main?

— Pourquoi? pour me distraire, pour voir à mes pieds ce beau vicaire, la coqueluche des dames de Châteaubourg.

— Eh bien! laissez-moi les baiser, ces petits pieds que j'adore.

— Non.

Lovely se leva ; mais l'amoureux abbé la saisit par la taille, et la força à se rasseoir.

— Je vous défends de me toucher, dit-elle.

Elle se dégagea avec force de cette étreinte, s'éloigna du canapé, et mit entre elle et le prêtre la table sur laquelle était posé le vase de fleurs.

L'abbé de Malglaive alors saisit la table et la jeta de côté. Dans ce mouvement, le vase tomba et se brisa.

L'abbé, la figure congestionnée, l'œil injecté, avait pris l'actrice dans ses bras, approchait ses lèvres des siennes, lorsque Jean, fidèle au signal, écarta la portière. Malglaive faisait face à la porte ; il l'aperçut, laissa tomber ses bras, poussa un cri de stupéfaction, un cri rauque, étouffé :

— Lui!

— Allons donc! monsieur, dit Jean, vous fatiguez madame par cette obsession. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, qu'elle se moque de vous?

Malglaive comprit la situation. Il était berné. Quelle que fût son audace habituelle, il ne trouva pas un mot à répondre. Atterré, ahuri, humilié, il baissa la tête et

se dirigea vers la porte. Mais au moment de la franchir, il se retourna, et lançant à Jean un regard aigu acéré :

— Nous nous retrouverons, monsieur, menaça-t-il avec un accent qui fit courir un frisson dans les veines de la comédienne.

Quand ils furent seuls, Jean plaisanta sur la figure piteuse de l'abbé ; mais Lovely ne riait point.

— Je regrette cette mystification, dit-elle. Il a un bien mauvais regard, cet homme; et tout à l'heure le son de sa voix m'a fait frémir ; car rien n'est terrible, on le sait, comme une haine de prêtre.

Jean tira sa montre. Il n'avait plus que quelques minutes à rester avec l'actrice. Il en profita pour lui conter avec l'éloquence du cœur la touchante histoire de Fleurette, à laquelle elle se trouvait précisément mêlée, puisque l'amour qu'elle avait inspiré à Anatole était indirectement la cause du désespoir d'Yvonne.

— C'est ce bouquet qu'il a osé m'offrir, l'infâme! Que je suis heureuse maintenant de le lui avoir renvoyé par la fenêtre! Pauvre mignonne! adressez-la moi dès mon retour à Paris; et je saurai la dédommager de ce qu'elle a souffert à cause de moi.

Il était minuit. Ils se séparèrent en se promettant de se revoir bientôt.

XXXIII

A minuit quarante, Jean sautait dans le train de Paris.

Peu après, une sorte de religieux, de capucin, tout enmitouflé dans son capuchon, avec un long chapelet au côté, monta dans son wagon.

Jean s'étonna de voir cet humble religieux, qui avait fait vœu de pauvreté, monter en première classe; et comme ce voisinage lui était désagréable, à la station suivante, il passa dans un autre compartiment. Il ne fut pas peu surpris de voir, presque aussitôt, le capucin monter à côté de lui. Les wagons voisins étant complets, il se décida à subir cette nauséabonde proximité. Il s'accota dans un coin et pensa à Madeleine longuement. Puis, se sentant fatigué, il enleva sa sacoche, la déposa pour lui servir d'oreiller, et s'étendit sur la banquette.

Le capucin, lui, dissimulait son visage; mais il ne dormait pas. Il tournait entre ses doigts son long rosaire.

Ce que Jean n'avait pu remarquer, c'était un autre voyageur en habit séculier, le visage enveloppé dans un cache-nez faisant trois fois le tour de son cou, et qui prit place dans un wagon de seconde classe. Ce voyageur était arrivé à la gare de Châteaubourg, dans l'omnibus des jésuites, accompagné par le père Lantier lui-même. Sans descendre de l'omnibus, le supérieur lui avait désigné le marquis de Rochemaure en lui disant :

— Vous le suivrez partout, coute que coûte, vous vous attacherez à lui comme son ombre, et vous tiendrez un journal exact de tous ses actes. Vous savez dans quel esprit il doit être rédigé et le but que nous poursuivons.

Le frère Chaffin, après avoir demandé et reçu la bénédiction du supérieur, s'était élancé sur les traces de Jean.

Succombant à la fatigue, Jean s'endormait enfin, lorsqu'il fut réveillé tout à coup par des cris furieux et bizarres. Il se dressa en sursaut, entr'ouvrit la portière; car le train stationnait en ce moment.

L'aube commençait à poindre. Il aperçut deux gen-

darmes et deux employés de chemin de fer arrêtés devant le wagon d'où partaient ces cris.

Il descendit aussitôt, en même temps que plusieurs autres voyageurs, porter secours, s'il en était besoin, à celui qui hurlait ainsi.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— C'est un voyageur, lui répondit-on, qui vient d'être atteint subitement d'aliénation mentale.

Jean s'approcha.

La figure de ce fou était effrayante; la face était convulsée; les yeux, qui sortaient de leurs orbites, exprimaient une indicible terreur. Il se débattait contre les gendarmes, qui, pour le maîtriser, le frappaient à grands coups de plat de sabre.

Jean fut indigné de cette brutalité.

— Quoi! s'écria-t-il, maltraiter ainsi ce malheureux privé de sa raison!

Il écarta les employés, s'élanca dans le wagon, repoussa les gendarmes.

— Je me charge de le maintenir, dit-il. Que l'un de vous seulement monte avec moi pour m'aider au besoin.

Un employé prit place à côté de lui; et le train partit. Il releva le fou, qui se tordait entre les banquettes, et qui, dompté par cette douceur et cette force, s'apaisa presque aussitôt.

A la station suivante, le fou chercha de nouveau à s'enfuir. Jean, aidé de l'employé, parvint à le contenir. Le train venait de se mettre en marche pour la seconde fois quand, soudain, il songea à sa sacoche oubliée dans le compartiment qu'il avait quitté.

Il n'en fut pas inquiet en pensant qu'un religieux seul occupait le compartiment. Il attendit donc patiemment le prochain arrêt. Il descendit alors. La sacoche était à la même place; mais sur la banquette en

face, au lieu du capucin, il ne vit plus que sa robe. Il comprit aussitôt que cette robe avait servi de déguisement à un voleur.

Il ouvrit sa sacoche. Les billets de banque avaient disparu.

Il eut un moment de stupeur ; mais il reprit vite son sang-froid. Il courut au chef de gare, le priant de télégraphier dans toutes les directions.

— Et le signalement de l'individu ? demanda l'employé.

Jean n'avait vu que sa robe de capucin; et cette robe était là. Il n'avait aperçu aucun trait du visage, surpris aucun indice qui pût le faire reconnaître. Mais son habileté prouvait un voleur de profession, puisque la serrure de la sacoche n'avait été aucunement endommagée, et qu'elle avait été soigneusement refermée.

Jean n'avait sur lui que neuf cents francs, reste du billet de mille francs changé à Châteaubourg pour payer sa place.

Que ferait-il ? retournerait-il sur ses pas ? poursuivrait-il son voyage ?

Un attrait irrésistible le poussait vers Paris, où se trouvait Madeleine. Et puis, il espérait qu'on arrêterait le voleur avec la somme intacte.

Il continua donc sa route.

Au lieu de descendre au Grand-Hôtel, ainsi qu'il en avait eu l'intention d'abord, il se fit conduire dans un hôtel beaucoup plus modeste de la rue des Capucines.

Dès qu'il eut fait un peu de toilette, il se rendit en hâte à l'adresse de Madeleine.

— Madame de Pivrac ? demanda-t-il.

— Partie depuis ce matin, lui répondit-on.

— Avec sa fille ?

— Avec sa fille

Etourdi par ce coup, il chancela, fut obligé de s'appuyer au chambranle de la porte.

— Partie ! partie ! répétait-il comme dans un rêve.

Il entrevoyait toutes les conséquences de ce départ. C'était Madeleine perdue pour lui, perdue à jamais. Il ne pouvait retourner à Châteaubourg ; car il n'aurait plus l'argent nécessaire pour revenir à Paris. Il ne pouvait non plus rentrer au château de Rochemaure, ni demander de l'argent à l'amiral. Comment lui apprendre d'ailleurs que ses cinquante mille francs avaient été volés ?

M. de Mortreux le croirait-il ? ne penserait-il pas plutôt qu'il avait payé les dettes des de Pivrac, ou employé cette somme à quelque folie ?

En une minute, tous les obstacles qui le séparaient à jamais de Madeleine lui apparurent. Il fut pris soudain d'un tremblement dans tous ses membres ; et un frisson fit claquer ses dents.

Il eut la force cependant de se traîner jusqu'au fiacre qui l'avait amené. Le cœur contracté violemment envoya au cerveau un tel flot de sang qu'un brouillard rouge voila son regard.

En arrivant à son hôtel, il ne put monter dans sa chambre. On dut l'y porter. Il avait un transport au cerveau ; une fièvre cérébrale venait de se déclarer subitement.

Au moment où le maître d'hôtel donnait l'ordre d'aller chercher un médecin :

— Pardon! dit un nouvel arrivant d'assez piètre mine, qui venait justement de prendre possession d'une toute petite chambre située sous les toits ; je connais la famille de M. de Rochemaure, qui est de mon pays. Je cours chercher un docteur de ma connaissance.

Il ne revint qu'au bout de deux heures, accompagné en effet d'un médecin, vêtu d'une longue redingote,

aux cheveux collés sur les tempes, à l'air béat, à la voix pateline, un vrai médecin de jésuites.

Après avoir examiné le malade, tâté le pouls, écouté les divagations du délire, le docteur hocha la tête.

— C'est une fièvre chaude ; et je ne m'étonnerais pas qu'il y eût là quelque dérangement, dit-il, en désignant son front.

Le soir même, le voyageur au museau de fouine, aux yeux de reptile, cachés derrière des lunettes bleues, écrivit au père Lantier une longue lettre, dans laquelle il relata tous les incidents du voyage et de l'arrivée.

Il terminait ainsi :

« Je suis allé immédiatement voir nos bons pères, leur demander l'adresse d'un médecin. J'ai ramené un docteur tout dévoué à la Compagnie. Il croit à un accès de fièvre chaude. Il pourrait au besoin certifier que c'est un accès de démence furieuse.

» Le délire, en effet, est très violent. Il faut, par instant, trois personnes pour maintenir le patient, qui veut sortir et retourner à Châteaubourg, où se trouve une femme qu'il appelle sans cesse. Cette femme se nomme Madeleine.

» Soyez tranquille, je veille ; et dès que j'apercevrai une lueur de raison, j'aurai soin de faire venir un prêtre.

» Je tâcherai, mon cher père, de me rendre digne de la mission que vous avez bien voulu me confier, en suivant à la lettre toutes vos instructions.

» Je vous embrasse, mon vénéré père.

» Votre fils en Jésus,

» Frère CHAFFIN. »

Jean eut le délire pendant huit jours. Tous les soirs,

le frère Chaffin envoyait au père Lantier le bulletin de la journée. Ce bulletin passait aussitôt sous les yeux de la duchesse qui ne soufflait mot à l'amiral, ni du danger que courait Jean ni du vol qui lui avait enlevé toutes ses ressources.

Elle n'eut pas un instant de pitié ni d'inquiétude pour cet enfant qu'elle avait élevé, et qui peut-être allait mourir abandonné, presque misérable, dans une chambre d'hôtel.

Cette femme autoritaire, dans son rigorisme religieux et son fanatique attachement à la royauté, éprouvait pour lui une aversion qui touchait à la haine, depuis surtout qu'il s'était déclaré libre penseur et républicain, et qu'il résistait ouvertement à ses volontés.

Loin donc de s'alarmer, elle était presque heureuse de penser qu'une mort prochaine allait peut-être la débarrasser d'un grand souci et d'une rivalité redoutable.

En effet, Jean disparu, l'amiral la consulterait sans doute sur le partage de sa fortune, qui irait ainsi presque tout entière à son fils aîné.

Le vol dont Jean avait été victime, cette fièvre cérébrale qui mettait ses jours en danger, n'étaient-ce pas d'ailleurs des preuves manifestes que la Providence enfin exauçait ses prières ?

La première pensée de Jean, en reprenant connaissance, fut pour Madeleine.

Depuis combien de temps était-il malade ? Quand on lui apprit qu'une semaine s'était écoulée, il éprouva comme une défaillance. En huit jours, qu'était-il arrivé ? Si Madeleine n'était pas mariée, elle était à la veille de l'être. Et il ne pouvait plus rien pour empêcher cette monstrueuse union. Il était là, réduit à l'impuissance.

Il essaya de réagir contre sa faiblesse. Il voulut se lever, tout au moins pour écrire ; mais il tomba inerte sur le parquet.

Trois jours se passèrent encore, pendant lesquels on dut le contenir pour l'empêcher de commettre quelque nouvelle imprudence.

Enfin, on céda à ses instances, on lui donna ce qu'il fallait pour écrire. Il y avait trois êtres qui l'aimaient profondément. Alors même qu'il avait perdu la direction de son esprit, il n'avait cessé de penser à eux fréquemment. Pendant son délire, il avait mêlé au nom de Madeleine ceux de l'amiral et d'Yvonne.

Il écrivit tout d'abord à Mme Herbaut.

« Chère amie de Madeleine,

» J'ai failli mourir le jour de mon arrivée, quand on m'a appris qu'elle était partie.

» Que fait-elle ? le sacrifice est-il consommé ?

» En vous écrivant ces mots, mon cœur tremble, défaille.

» Vite, une réponse, je vous en supplie. Mon angoisse est poignante.

» Votre tout dévoué,

» Jean de Rochemaure »

Quand il eut tracé ces quelques lignes, sa tête retomba sur l'oreiller. Il resta longtemps immobile, les yeux fermés ; et l'on voyait des larmes glisser entre ses paupières closes et couler lentement sur ses joues.

Cependant, au bout d'une heure, il reprit la plume.

« Cher amiral,

» Douze jours sans vous écrire ! Que devez-vous penser de mon ingratitude ? Mais vous savez ce qu'est

cette vie parisienne pour un campagnard comme moi. Je n'ai pas encore eu le temps de me reconnaître. Je vis comme dans un tourbillon; je m'amuse, soyez tranquille, de tout mon cœur, de toute ma jeunesse. Et c'est à vous que je dois chacun de mes plaisirs! Jusqu'à présent, je n'avais fait que végéter. Il n'y a réellement qu'à Paris où l'on vive. »

Là, il fut obligé de quitter la plume; un brouillard s'étendit sur ses yeux. Il eut comme une nouvelle syncope.

Le médecin appelé en hâte lui interdit toute preoccupation d'esprit.

« Dérangé par un de mes amis qui vient me prendre pour une partie de campagne, je termine en vous envoyant toute ma reconnaissance, tous mes vœux de belle santé et de joyeuse humeur.

» Votre tout dévoué

» Jean. »

Il dut remettre encore d'écrire à Yvonne.

XXXIV

Le mariage de Madeleine avec le comte d'Etioles, conduit à bonne fin par l'abbé de Malglaive et le père Lantier, devait se célébrer en grande pompe à la cathédrale, et réunir toute la haute société de la ville et des environs.

La duchesse de Rochemaure, tout en trouvant que son cousin d'Etioles se mésalliait, avait promis, sur la prière du père Lantier, d'y assister avec toute la famille.

D'un commun accord, le père Lantier, l'abbé de

Malglaive et Mme de Pivrac résolurent d'en précipiter la célébration. Ils craignaient toujours qu'au dernier moment quelque obstacle ne surgît. Il fallait surtout profiter de l'absence de Jean, dont on redoutait la guérison et le retour.

Comme elle était pâle et triste la belle fiancée ! Toutefois, elle était résignée au sacrifice. Et même, pour ne point contrister son père, et pour ne point blesser l'amour-propre de M. d'Etioles, elle essayait de sourire, s'efforçait de montrer un peu d'animation et de gaieté.

Aline seule connaissait ses tortures secrètes ; et le grand jour arrivé, elle se rendit de bonne heure, auprès de la mariée afin d'assister à sa toilette et de soutenir son courage.

Elle attachait au corsage de Madeleine le bouquet de fleurs d'oranger, lorsqu'on lui apporta une lettre sur la suscription de laquelle était écrit en gros caractères le mot : *pressée*, deux fois souligné.

Madeleine reconnut cette écriture. Elle poussa un cri étouffé. Ses jambes fléchirent.

— Lui ! c'est lui ! murmura-t-elle.

Et comme Aline hésitait à ouvrir cette lettre, elle la lui arracha des mains, déchira l'enveloppe et dévora avidement les quelques lignes tracées avec tant de peine par le convalescent.

En lisant ces lignes si tremblées qu'elles étaient indéchiffrables, Madeleine pâlit encore, et se sentit envahir par un froid de glace. Tout ce qu'elle avait de sang affluait au cœur, qui battait à l'étouffer.

— Oh ! c'est affreux, affreux ! dit-elle. Me marier pendant qu'il est là-bas isolé, malade, abandonné ! C'est monstrueux, Aline. Jamais je ne le pourrai. Non, je ne le pourrai pas.

— Que veux-tu, chérie? Il n'y a plus moyen de reculer.

En ce moment, Mme de Pivrac entrait rayonnante.

— Eh bien ! Madeleine, hâte-toi, les voitures sont en bas. Le comte s'impatiente.

Madeleine alors, soutenue par Aline, descendit au salon, où les invités l'attendaient. Parmi eux se trouvaient Anatole et Charlotte, l'air radieux.

Charlotte s'avança vers la mariée. Elle devina sa souffrance. Une joie haineuse, une joie de rivale étincela dans ses yeux.

Madeleine, cependant, parvint à dominer son trouble et sa faiblesse.

La cérémonie s'effectua sans incident.

L'évêque daigna officier lui-même. L'abbé de Malglaive prononça une allocution touchante qui fit couler les larmes des âmes sensibles et surtout celles de Mme de Pivrac.

Madeleine eût désiré partir, voyager, s'éloigner, s'agiter. Mais M. d'Etioles, dont les fatigues du voyage à Paris avaient ravivé les rhumatismes, s'y refusa d'une façon catégorique et même assez sèche.

Depuis quelques jours, d'ailleurs, depuis que tout obstacle avait disparu, il commençait à se relâcher de ses manières exquises. Plusieurs fois il avait laissé échapper des mouvements d'impatience. Il n'était plus question de soumission ni de mariage platonique. Madeleine avait même surpris dans ses regards des expressions lubriques qui l'avaient épouvantée.

Avec quel effroi contenu et quel tremblement du cœur elle pénétra dans le grand hôtel désert, qui devait être désormais sa résidence !

Jusqu'alors, le comte n'avait occupé dans cet hôtel qu'un appartement assez restreint situé dans l'une des

ailes, appartement fort malpropre, mais qui suffisait, disait-il, à ses habitudes de vieux garçon.

Quand Madeleine entra dans la grande chambre à coucher tendue de satin carmélite, où la comtesse d'Etioles était morte à moitié folle, disait-on, des chagrins que lui avaient causés son mari et son fils, elle fut prise d'un frisson involontaire.

Une sorte de femme de chambre, qui passait pour être la maîtresse du comte, vint lui offrir ses services; mais elle les refusa; et s'étant laissée tomber dans un fauteuil, elle y demeura accablée, le regard morne.

En ce moment, elle pensait à Jean, à Jean qui avait failli mourir de son abandon, et dont le cœur souffrait autant que le sien.

Tout le jour, cette image avait occupé son esprit; et elle sentait se resserrer plus étroitement le lien qui l'unissait à lui. Elle ne pouvait s'empêcher de comparer l'ivresse qu'elle eût éprouvée à mettre sa main dans celle de Jean, à la sombre désolation que lui causait son mariage avec M. d'Etioles.

— Eh bien! chère amie, à quoi pensez-vous donc? demanda le comte en soulevant la portière qui séparait son appartement de la pièce où se trouvait Madeleine.

Madeleine passa la main sur son front, essaya de sourire.

Il s'approcha d'elle, voulut s'agenouiller; mais sa jambe, à demi paralysée, raidie par la fatigue, s'y refusa.

Il fit un faux pas, et faillit tomber.

Se sentant ridicule, il eut un mouvement de colère.

— Voyons, ma toute belle, vous êtes une femme d'esprit; et vous allez me faire grâce, n'est-ce pas, de ces petites simagrées d'ingénue?

A ces mots, Madeleine parut s'éveiller d'un rêve, et se redressa.

— C'est à moi que vous parlez ? dit-elle avec dignité.

— Eh ! parbleu ! à qui donc ? fit-il avec un petit rire saccadé. Allez-vous prendre de grands airs, à présent ? Soyez bonne enfant, ma mie, et toute naturelle. Je n'aime pas ces comédies. Avec moi, c'est peine perdue. Je suis très perspicace, sans que j'en aie l'air. Ainsi, je lis très clairement dans le fond de votre cœur. Depuis ce matin, ce n'est pas à moi que vous pensez, c'est à votre Jean. Voilà ce qui m'a mis toute la journée de mauvaise humeur. Mais montrez-vous douce et docile, et je vous pardonnerai cette première infidélité ; car c'en est une.

— Monsieur, je vous proteste...

— Ne protestez pas. Je possède, je vous l'assure, une pénétration qui vous dérouterait.

— Ne m'avez-vous pas promis et répété vingt fois que vous seriez mon esclave le plus soumis ?

— Précisément. Ne devriez-vous pas me savoir gré de toutes les formes que j'ai employées pour gagner votre cœur ? Mais au contraire, loin d'en être touchée, toute la journée vous n'avez pas même daigné vous apercevoir que j'existais. Chaque fois que mon regard cherchait le vôtre, vous détourniez les yeux. Ne vous étonnez donc pas que je réclame mes droits. Voyons, couchez-vous, hein ? et que cela finisse !

Madeleine s'était levée avec une attitude pleine de noblesse, de fierté outragée.

— Vous m'avez dit encore, monsieur, que vous attendriez...

— Seriez-vous décidément niaise ? interrompit le comte. Vous êtes-vous imaginé par hasard que j'épousais une jolie fille pour filer éternellement le parfait amour ? Voyons, assez de cérémonie.

Il s'approcha d'elle, l'œil animé, et dégrafa le premier bouton de son corsage.

Madeleine, par un mouvement de pudeur instinctive, croisa ses mains sur sa poitrine.

— Je le sais, toutes les filles en sont là. Il faut paraître pudique, parbleu! et rétive au plaisir.

— Je n'ai jamais joué la comédie, repartit Madeleine d'une voix grave et sévère.

— Eh bien! alors, ne commencez pas. Couchez-vous.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins d'éclairs. Elle ne répondit rien et ne bougea pas.

Le comte frappa le parquet du pied.

— Déjà! fit-il. Ne m'avez-vous pas juré ce matin même obéissance? Est-ce donc là le cas que vous faites de vos serments? Je vous croyais un autre caractère.

Madeleine garda le même silence, dédaignant de se disculper.

M. d'Etioles, comprenant enfin qu'il n'obtiendrait rien par l'autorité et le sarcasme, se radoucit soudain.

— J'en conviens, j'ai tort de m'emporter. Que voulez-vous? malgré mon âge, j'ai des impatiences que vous ne pouvez comprendre, vous. Vous êtes si belle! Et puis, je suis jaloux. Je vous en conjure, quittez ce corsage austère. Permettez-moi de contempler ces épaules ravissantes et cette gorge, que je devine adorable.

Madeleine était retombée dans son fauteuil.

Il s'était rapproché et assis à côté d'elle, avait passé un bras autour de sa taille, et brusquement l'attirant à lui, il apposa sur son cou un baiser violent.

Madeleine suprise ne put réprimer un mouvement d'invincible répulsion.

— Vous me haïssez donc? dit le comte dont les désirs étaient attisés par cette résistance et cette répulsion même.

— Non, monsieur, non; mais je comptais sur votre

parole pour m'habituer peu à peu à cette idée d'en épouser un autre que celui que j'aimais ; car on ne peut se détacher ainsi, tout d'un coup. Quelle opinion auriez-vous donc de moi, si j'oubliais en quelques jours celui à qui j'avais donné mon cœur et ma vie, celui qui en ce moment...

Elle ne put achever. Les larmes lui coupèrent la voix.

M. d'Etioles se leva, s'éloigna de Madeleine et d'un ton froid, cruel :

— Comment ne comprenez-vous pas, ma chère, reprit-il, qu'il est absolument inopportun et blessant pour moi d'évoquer en ce moment un tel souvenir ? Je vous préviens d'ailleurs que rien ne m'est plus désagréable que les scènes, les élégies. D'abord, rien n'enlaidit une femme comme les pleurs. Et puis moi, j'aime l'amour ui rit, et non l'amour qui larmoie. Vite, essuyez ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Ce mélange de hauteur et de galanterie, ces airs de seigneur et maître, cette façon de la traiter comme une petite fille ou la première venue, achevèrent de révolter la fierté de Madeleine. La colère succéda en elle à l'abattement. Ses narines palpitèrent, ses lèvres frémirent. L'indignation soulevait sa poitrine.

— Monsieur, dit-elle, le premier devoir d'une femme est de se faire respecter, même par son mari. Je ne souffrirai donc point que vous me traitiez ainsi.

— Allons, allons, quittez ces grands airs de majesté, ma belle, et montrez-vous un peu moins revêche. Je t'aime, je t'adore, ne le vois-tu pas ? Et tu m'appelles monsieur, gros comme le bras; et lorsque je veux t'embrasser, tu me repousses ! Que faisons-nous là? je te le demande. Prends donc pitié de ma légitime impatience. Voyons, appelle-moi, Gaston, montre-moi ton joli sourire, regarde-moi avec tes beaux yeux, en-

veloppants, si doux. Ce sont ces yeux qui m'ont tourné la tête.

— De grâce, monsieur !...

— Non : Gaston.

— Je ne le pourrais pas. Je suis, ce soir, fatiguée, brisée. Je vous en prie, laissez-moi seule.

— Mais si j'accordais ta prière, je serais le plus ridicule des maris.

Il sonna.

— Que faites-vous ? demanda Madeleine.

— Je sonne Virginie pour vous aider dans votre toilette de nuit.

Virginie, qui sans doute se tenait à la porte pour écouter la conversation des deux époux, entra aussitôt.

C'était une fille rougeaude, vulgaire, au regard provocant, au sourire bas et sensuel.

— Déshabillez madame, ordonna le comte.

Virginie s'approcha de Madeleine, qui s'éloigna d'elle avec dégoût.

— Je n'ai besoin de personne, dit-elle. J'ai l'habitude de me déshabiller seule.

— Alors déshabillez-vous, reprit le comte d'un ton sec et impérieux.

— Non, répliqua simplement et fièrement Madeleine.

— Vous voulez donc passer la nuit dans votre fauteuil ?

— Oui, si cela me plaît.

Virginie, maintenant, riait effrontément.

— Sortez, lui dit Madeleine avec hauteur.

Virginie sortit en lui jetant un regard haineux.

— Eh bien ! à présent, serez-vous plus docile ?

— Non, répondit-elle tout à fait irritée.

— Mais alors pourquoi m'avez-vous épousé ?

— Parce que j'ai cru à vos promesses, parce que

j'espérais trouver en vous un homme délicat et loyal ; parce que vous m'aviez promis de m'aimer et de me respecter.

— Peut-être, repartit le comte, eussé-je tenu mes promesses, si j'avais découvert en vous quelques sentiments de reconnaissance, à défaut d'affection. Mais j'ai pu voir aujourd'hui, d'après votre attitude, que vous ne m'accordiez votre main que pour la dot que j'y mettais. Un tel mariage, c'est bel et bien une prostitution, ne vous y trompez pas. Et c'est pourquoi je ne vous respecte point. J'ai payé vos faveurs assez cher pour m'affranchir du respect. Si je vous traite en femme de plaisir, c'est vous qui l'avez voulu, puisque vous avez eu la maladresse de me faire comprendre que vous ne m'épousiez que pour ma fortune.

Madeleine courba la tête. En effet, ce mariage était une véritable prostitution: l'argent seul l'avait décidée. Elle ne pouvait dire au comte, la pauvre sacrifiée, que le dévouement filial l'y avait poussée ; mais quel que fût le mobile du marché, c'était vrai : elle s'était vendue.

Le rouge de la honte qui empourprait ses joues, la fit paraître aux yeux du comte plus belle encore, plus désirable.

Il attachait sur elle des regards où éclataient à la fois la colère et la lubricité.

— De grâce! monsieur, supplia Madeleine en levant sur lui ses yeux mouillés de larmes. Demain, je vous dirai... je vous expliquerai... Si vous saviez !... Vous auriez pitié... Ma conduite n'est point ignominieuse, ainsi que vous le pensez; mais je vous connais depuis si peu de temps !... Ne m'aviez-vous pas dit que vous vous appliqueriez à séduire votre femme à force d'égards, d'attentions, de soins tendres ? Et aujourd'hui, tout d'un coup...

— C'est votre faute. Pourquoi cette désolation qui

me blesse ? Voilà trois semaines que je vous fais la cour, une cour assidue, que je roucoule à vos pieds comme un imbécile; car c'est être un imbécile que d'espérer être aimé pour moi, à mon âge. Vous vous êtes vendue, j'ai payé; à vous de livrer la marchandise. Encore une fois, cessez vos simagrées, j'en suis las.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit Madeleine en retrouvant toute sa fierté, puisque mes supplications ne peuvent vous attendrir, je vous déclare que jamais je n'obéirai à une injonction faite sur ce ton. Tout plutôt que le sacrifice de ma dignité!

— Alors, vous refusez de m'obéir?

— Oui, monsieur.

Le comte, maintenant pâle de fureur, lui tourna le dos et sonna de nouveau.

Virginie rentra.

— Conduis madame dans la chambre bleue, et reviens ici prendre sa place. Allez, madame, dit-il à Madeleine, et sachez bien ceci : C'est que je ne vous prierai plus. Il faudra que ce soit vous qui demandiez grâce.

Quand Madeleine, le lendemain, prévenue par Virginie, descendit pour le déjeuner, à l'idée de se retrouver en face de M. d'Etioles, elle éprouva comme un effarement.

Cependant elle fit bonne contenance. Mais elle avait l'estomac tellement contracté qu'elle ne put manger.

Virginie, qui semblait s'occuper à ranger la vaisselle sur le buffet, l'épiait du coin de l'œil, d'un air narquois. Elle surprit les regards insolents et moqueurs de cette fille. Aurait-elle à subir perpétuellement le supplice d'un tel contact?

Lorsque le repas fut terminé, le comte renvoya les domestiques, et resta seul en présence de sa femme

— Maintenant, madame, lui dit-il, une explication

entre nous est nécessaire. Vous n'allez pas, je suppose, me faire la risée de la ville, en racontant à vos parents ou à votre amie, Mme Herbaut, ce qui s'est passé cette nuit entre nous ? Je continuerai d'ailleurs à vous traiter devant le monde avec tous les égards dus à une femme qui porte mon nom. En ce qui concerne Mme Herbaut, je désire absolument que vous cessiez toutes relations avec elle. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? que je ne puis, moi, recevoir des Herbaut, républicains, libres-penseurs et le reste. Ne m'obligez donc pas à faire à votre amie une impolitesse en lui interdisant moi-même l'entrée de ma maison. Je ne veux pas non plus que vous la fréquentiez en secret. Je vous surveillerai.

Etre privée de cette amitié qui lui était si chère, c'était le dernier coup.

Dans la journée, elle vit ses parents. Mais à quoi bon les désespérer en leur racontant ses tortures ! Elle essaya de se montrer souriante, et se dit heureuse.

En public, le comte continua à la traiter avec déférence, même avec affection. Mais dès qu'ils étaient seuls, il était dur, hautain, sarcastique.

Madeleine ne se plaignit point. Il lui était permis d'ailleurs d'avoir une chambre à elle, où elle se retrouvait seule avec le souvenir de Jean ; et le comte n'essayait point d'en franchir le seuil.

Une de ses plus grandes souffrances, c'était la présence de Virginie, qui se montrait envers elle de plus en plus arrogante.

Le lendemain de son mariage, voulant la tenir à distance, elle lui avait parlé d'un ton sec, avec hauteur. Mais le comte avait pris aussitôt le parti de la servante.

— J'entends, madame, que vous traitiez avec égard cette fille qui m'est toute dévouée, qui m'a donné des

preuves d'attachement dont vous ne seriez pas capable, et que je ne vous permets pas de méconnaître.

Un instant après, elle avait entendu Virginie avec le comte rire aux éclats. C'était elle, sans doute, sa tristesse, son malheur qui avait causé cette hilarité.

Au bout de quelques jours, l'abbé de Malglaive vint lui faire une visite. M. d'Etioles l'avait fait appeler. Ils eurent ensemble d'abord une longue conférence. Puis il fut introduit dans la chambre de Madeleine. Il la trouva tout en larmes ; et quand il lui demanda la cause de son chagrin, elle lui ouvrit son cœur sans réserve.

— Ah ! monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous m'aviez prédit qu'il viendrait un jour où j'implorerais votre amitié! Je vous en supplie, ne me grondez pas, ne m'abandonnez pas. Je me sens sur le bord du précipice. J'ai peur de moi-même. Je n'ai plus que vous à qui je puisse me confier. M. d'Etioles m'interdit même de voir Aline. Depuis deux jours, je roule dans ma tête les projets les plus insensés, les plus sinistres.

L'abbé de Malglaive, au lieu de lui faire des remontrances sévères, ainsi que le lui avait recommandé le comte, la traita avec une grande douceur.

— Vous pleurez, vous souffrez, cela suffit, ma chère enfant, pour que je ne me sente plus que de la tendresse et de la pitié pour vous.

Il la consola par de caressantes paroles, l'encouragea, l'engagea, mais sans trop insister, à l'obéissance.

— La première chose à faire, lui dit-il, c'est de chasser de votre cœur le souvenir de celui qui l'occupe encore. Vous n'éprouveriez pas une telle répugnance pour le comte, si cet amour coupable ne vous possédait tout entière. Ce n'est pas votre dignité, votre pudeur qui s'effarouchent, ainsi que vous me le

donnez à croire, et que peut-être vous le croyez vous-même ; c'est simplement votre cœur qui se révolte, parce qu'il n'est point encore suffisamment détaché de l'autre.

Madeleine protesta.

Ce qui l'avait révoltée, c'était surtout le ton acerbe et insolent que le comte avait pris avec elle.

— Pauvre enfant ! murmura l'abbé avec un accent attendri, ému. Chère sensitive ! Je l'avais toujours pensé : vous n'êtes point faite, vous, pour ces brutales amours, mais pour l'amour idéal. Rappelez-vous la bonne et sainte affection que je vous avais offerte et que vous avez repoussée, méchante. Mais mon âme vous est toujours ouverte. Vous en vouloir, à vous, je ne le puis pas. Ah ! si vous pouviez comprendre l'infinie tendresse dont mon cœur est rempli pour vous ! Vous voyez aujourd'hui de quelle consolation est la religion pour les natures faibles, ardentes, exquises comme la vôtre.

Le confesseur prit la main de sa pénitente et la serra doucement.

Anéantie, brisée de corps et d'esprit, Madeleine ne la retira point.

XXXV

Deux jours après avoir écrit à l'amiral, Jean reçut les lettres arrivées au château de Rochemaure depuis son départ.

L'une d'elles entre toutes attira son attention. Elle était de Laurianne.

« Deux mots seulement, mon cher Jean, pour vous

donner des nouvelles du blessé. Je me hâte de vous dire qu'il est sauvé.

» Ah ! par quelles transes je viens de passer ! La mort de cet homme, c'était ma délivrance ; mais sa mort pouvait être aussi votre perte. On pouvait en effet vous poursuivre pour meurtre. Car ce duel n'avait pas eu de témoin.

» Pardonnez-moi mon silence. Si je n'ai pas répondu à votre lettre, c'est qu'il est évident que je suis espionnée par mes domestiques. Autrement, comment mon mari eût-il appris votre présence au Rozay ?

» Qui m'eût dit que j'aurais pu le soigner ainsi, le monstre ! Si vous m'aviez vue : une vraie sœur de charité. Comme il ne soupçonnait pas au juste le motif de ces soins, plusieurs fois j'ai surpris un attendrissement dans ses yeux. Mais ce semblant de reconnaissance n'a pas duré longtemps.

» Le Procureur de la République est venu, vous le savez sans doute. J'ai eu à subir un interrogatoire ; j'ai cru mourir de peur. Cependant, je dois me rendre cette justice que j'ai été superbe de sang-froid. J'ai soutenu qu'il s'agissait, non d'un duel, mais d'un simple accident de chasse. Alors il a voulu voir mon mari. Je me suis précipitée dans sa chambre.

» — Voici le procureur qui vient faire une enquête sur votre blessure, lui ai-je dit. Je signerai tout ce que vous voudrez, si vous soutenez opiniâtrément que vous avez été blessé à la chasse.

» Je n'ai rien à lui reprocher dans cette circonstance. Il s'est conduit galamment. Mais il n'oublia point ma promesse ; et le lendemain, il me demanda d'apposer ma signature sur un acte de vente de ma ferme la plus importante.

» J'ai signé : j'avais promis.

» Quand vous verrai-je ? Hélas ! je ne puis le pré-

voir. Notre bal a fait grand bruit; et j'ai lieu de croire que je serais fort mal reçue par la duchesse. »

D'après la lecture de cette lettre, Jean comprit qu'il ne pouvait compter immédiatement sur sa cousine du Rozay pour placer Yvonne. Et il voyait la pauvre Fleurette désespérée de ne recevoir aucune nouvelle de lui.

Il prit donc le parti de recourir à Lovely.

Il lui écrivit sur-le-champ :

« Madame et charmante amie,

» Vous devez être surprise de mon peu d'empressement à aller vous rendre mes hommages. Hélas ! un grand chagrin et une maladie m'ont assailli à mon débotté.

» Encore trop faible pour sortir, je viens vous prier de vous rappeler ma petite protégée.

» Puis-je abuser de votre obligeance, et lui écrire que vous l'attendez ? »

Le soir même, l'actrice accourut à l'hôtel de Jean.

Sa toilette, sans avoir rien de recherché ni de provocant, était élégante et d'un goût exquis.

Rien dans son visage ne trahissait les fatigues du théâtre. Elle avait toujours cette physionomie vive, ouverte, avec cette mobilité attirante qui avait gagné la sympathie et l'admiration de Jean.

— Quoi ! s'écria-t-elle, vous êtes malade, seul à Paris, et vous ne m'écriviez pas ? Vous n'avez donc pas pris au sérieux mes protestations d'amitié ?

— Merci de tout cœur, ma belle et bonne amie. Mais je suis guéri ; et je pense d'ici à peu de jours pouvoir vous rendre votre aimable visite.

— Allons, toujours cérémonieux. Je vous forcerai bien à me traiter en camarade. Vous viendrez me voir souvent, j'espère.

— Aussi souvent que je le pourrai, soyez-en sûre. Mais il va falloir que je cherche un emploi.

Il lui raconta le vol donc il avait été victime.

— Un emploi ! Quel emploi ? Vous me faites frémir. Il y a tant de jeunes gens à Paris qui cherchent des emplois et qui n'en trouvent pas. Croyez-moi, n'y mettez pas d'amour-propre : écrivez à l'amiral pour lui demander de nouveaux subsides. Autrement, c'est la misère à courte échéance.

— Non, je ne demanderai plus rien à l'amiral, repartit Jean. J'éprouve d'ailleurs le besoin de savoir si je suis un homme bon à quelque chose, si je possède quelque intelligence, quelque virtualité.

— Ah ! mon ami, mon enfant ! s'écria l'actrice véritablement émue. Ce que vous me dites, me bouleverse. Paris est la ville par excellence pour les gens riches, les hommes de plaisir. A Paris seulement, on peut, on sait s'amuser. Mais pour les misérables, Paris c'est la ville infernale. On n'y arrive à la fortune qu'à la condition d'être bâti à chaux et à sable. Il faut être robuste, non-seulement de corps, mais d'esprit ; il faut avoir l'âme et le cœur blindés, et l'échine aussi souple que la conscience. Autrement, on est bousculé dans la cohue, on tombe piétiné. Combien j'en ai vu déjà apparaître jeunes, forts, vaillants, avec de l'esprit, de la verve, de l'originalité, du talent même, ayant dans le regard l'audace et la confiance ! Il semblait qu'ils n'eussent qu'à se montrer pour prendre possession de l'empire du monde. Et puis, tout à coup, ils disparaissaient : Que sont-ils devenus ? On apprend que l'un végète dans un emploi de dix-huit cents francs, qu'un autre passe sa vie au jeu, qu'un troisième s'est fait enlever par une vieille com-

tesse; mais le plus souvent qu'ils sont retournés dans leur province, expiant leurs rêves ambitieux derrière le comptoir d'une pharmacie, ou dans une étude d'avoué ou de notaire. Il en est d'autres encore qui ne peuvent supporter ces luttes dévorantes, ces découragements poignants, et qui, las, écœurés, souvent perdus d'honneur, se logent une balle dans la tête. Gagner votre vie à Paris, vous, mon ami ? Oh ! je vous en conjure, retournez plutôt à Châteaubourg !

— Hélas ! c'est impossible. J'ai acquitté ce matin la note de mon hôtel ; et il ne me reste pas même assez d'argent pour mon voyage, dit Jean en souriant avec une insouciance triste.

— Mais je vous en prêterai, moi. Combien vous faut-il ?

— Chère et bonne amie, répondit Jean, si vous voulez que nous restions amis, quelle que soit ma misère, ne me faites plus une offre semblable ; nous nous brouillerions.

En ce moment, la porte s'entr'ouvrit; et un domestique, le plumeau sous le bras, montra dans l'entrebâillement son museau de fouine.

— Ah ! monsieur n'est pas seul ? exclama-t-il d'une voix nazillarde.

—Tout à l'heure, dit Jean, avec un mouvement d'impatience.

—Quelle bonne tête ! s'écria Lovely, un vrai type de comédie !

— On croirait, ma parole d'honneur, fit observer Jean, qu'il est chargé de me surveiller. Il ouvre ma porte toutes les dix minutes. Si je le supporte, c'est que pendant ma maladie, il m'a soigné avec un réel dévouement, paraît-il...

— Cela ne m'étonne pas, reprit l'actrice. Vous êtes tellement sympathique qu'on s'attache à vous malgré

soi. Enfin ne m'oubliez pas. Je vois beaucoup de monde. Il se peut que je vous sois de quelque utilité pour découvrir une occupation en rapport avec votre rang et votre intelligence.

— Mille grâces, chère amie ! J'ai une lettre d'introduction de l'amiral auprès d'un personnage haut placé qui pourra, je crois, m'être utile.

— Vous me rassurez un peu. Pardonnez-moi alors mon émotion de tout à l'heure et mon inquisition. Je vous avoue que j'en ai eu froid entre les deux épaules.

— Décidément, vous ne me croyez donc bon à rien ?

— Certes, telle n'est pas ma pensée. Mais vous avez précisément toutes les qualités qui empêchent d'arriver : une honnêteté, une loyauté, une dignité farouches. Or, pour parvenir, rappelez-vous ceci : il faut être souple, flatteur, importun, intrigant, opportuniste en un mot. Et vous me faites tout bonnement l'effet d'une barre de fer, incapable de transiger avec l'honneur et la conscience.

— C'est vrai, soupira Jean, qui devint songeur. Cependant, je me refuse à croire qu'un honnête homme ne puisse se créer une place au soleil, aussi bien que les fourbes et les intrigants.

— Hélas ! puissé-je me tromper ! Puisse surtout l'épreuve ne pas vous être trop dure ! Arrivons alors au sujet de votre lettre, à cette gentille Yvonne, dont vous m'avez tracé un si séduisant portrait. Seulement il faut bien vous prévenir que la soubrette d'une actrice est fort exposée.

— Son cœur est pur, naïf même, ; mais vous savez quelle est sa situation.

— C'est bien. Envoyez-la moi.

— Vous ne regretterez pas votre bonne action ; elle est si douce, si dévouée !

— Au reste, je lui dois bien cela, puisque c'est pour moi que cet affreux Anatole l'a abandonnée.

— Alors, c'est entendu: je vais lui écrire que je lui ai trouvé une place. Puis-je lui donner votre adresse?

— Non, répondit Lovely avec une délicatesse exquise. Il ne faut pas que les parents et votre terrible aïeule sachent qu'elle entre chez une actrice. J'irai l'attendre à la gare.

Pour la seconde fois la porte s'entr'ouvrit et le même museau pointu apparut, jetant sur Jean et la Lovely un regard oblique.

Les yeux de Jean eurent un éclat si fulgurant que l'intrus s'éclipsa vivement.

— Quelle singulière impression produit ce domestique sur mes nerfs! fit Jean.

— En effet, reprit l'actrice, la fouine combinée avec la chauve-souris. Il faut que je parte; car décidément on vous surveille. Peut-être est-ce le médecin qui défend de vous laisser trop longtemps en tête à tête avec des femmes. Après une fièvre cérébrale, il craint les émotions... Allons, adieu! Surtout rappelez-vous que vous trouverez en moi le meilleur des amis. Et n'oubliez pas qu'à Paris, la camaraderie, quand on veut arriver, est le plus puissant des leviers, plus puissant que le talent, voire même que le génie.

— A bientôt! fit Jean, ému de tant de grâce et de bonté. Ma première visite sera pour vous.

L'actrice sortit, laissant Jean un peu attristé par les difficultés qu'elle venait de lui faire entrevoir. Mais il avait foi en son courage, en sa force, en sa jeunesse.

En descendant, Lovely passa au bureau, et demanda à parler à la maîtresse de l'hôtel.

— Vous avez chez vous un fils de grande famille, lui dit-elle, soignez-le bien. Il n'est pas riche en ce

moment; mais il possèdera plus tard une immense fortune.

— Je l'avais deviné, répondit la maîtresse d'hôtel. Soyez assurée, madame, que nous aurons pour lui les plus grands égards.

Le lendemain matin, Jean reçut une lettre de Mme Herbaut, lui annonçant que le mariage de Madeleine était un fait accompli.

Bien qu'il s'y attendît, il conservait, comme tous les amoureux, une vague espérance. Il comptait que quelque événement, quelque catastrophe imprévue lui rendrait sa Madeleine. Aussi cette nouvelle lui porta-t-elle un coup terrible.

Au premier moment, il lui sembla rouler dans le vide. Il chancela, ses yeux se voilèrent. Cependant il eut la force d'aller à travers un brouillard de mort jusqu'à son lit. Il s'y jeta. Il éprouvait comme une désagrégation de toutes les molécules de son être, comme un soudain brisement de tous les rouages de la vie; son cœur, serré comme dans un étau, ne pouvait plus battre.

Il resta pendant plusieurs heures plongé dans un état d'anéantissement. Le sentiment de la réalité ne lui revint que lentement. Alors, ses larmes coulèrent; et il se trouva un peu soulagé.

Mais soudain, il se redressa; et il eut honte de sa faiblesse.

— Il est indigne de moi, pensa-t-il, de me laisser abattre, désarçonner ainsi. Je dois réagir contre le coup qui me frappe.

Il se leva, fit quelques pas dans sa chambre. Mais il n'était pas encore assez rétabli pour supporter une telle secousse. Il retomba bientôt dans son affaissement.

— Mariée! mariée! répétait-il. En ce moment, il est à ses genoux. Peut-être même est-elle dans ses bras!.. Horreur! Pauvre enfant! pauvre martyre! Elle aura

cru toutes les calomnies débitées contre moi par les Lépuzot, les Lantier, les Malglaive. Je n'avais que cette affection dans ma vie. Maintenant elle ne m'aime plus. C'est certain. Et je ne la reverrai plus; car elle est honnête et loyale. Ce qu'elle a juré, elle le tiendra.

La nuit avançait. L'estomac contracté par la douleur, il n'avait pu manger de toute la journée. Sa chambre, qui donnait sur une cour, était sombre. Un jour blafard éclairait ses rideaux de damas de laine fanés, son tapis usé, maculé par place. Une triste chambre d'hôtel, terne, grise, banale, qui sentait déjà la pauvreté. Il se rappela alors toutes les prédictions de l'actrice; il vit se dresser devant lui les entraves qu'elle lui avait annoncées. Et pourquoi maintenant lutterait-il, puisque le seul intérêt de sa vie n'existait plus : l'amour de Madeleine? Quel but le soutiendrait dans cette lutte corps à corps contre les injustices et les inepties sociales? Vivre pour vivre? La vie n'était-elle pas remplie de déceptions, d'amertumes, d'écœurements ?

Et puis, passant à un autre ordre d'idées, songeant à sa Madeleine souillée par l'amour du comte d'Etioles, de ce vieillard égoïste, débauché, presque grotesque, il éprouva comme un vertige d'indignation furieuse, de jalousie fauve.

En face de cette douleur qui serait éternelle, son cerveau encore mal équilibré, encore affaibli par la maladie, fut envahi de nouveau par la fièvre. Le malheureux alla à son secrétaire, l'ouvrit, en tira un revolver et l'arma.

Depuis un moment, l'homme au museau de fouine, entendant son agitation, étonné de sa réclusion de tout le jour, espérant surprendre enfin la cause de l'abattement dans lequel, à plusieurs reprises, il l'avait vu

plongé, n'osant entrer encore, l'épiait par le trou de la serrure.

Le voyant armer son revolver, il comprit sa pensée, et brusquement ouvrit la porte.

Jean surpris, abaissa son arme.

— Que venez-vous faire ici encore ? s'écria-t-il

— Ah ! monsieur, un revolver ! Le tourner contre vous ; mais ce serait un affreux péché.

— Epargnez-moi vos réflexions, laissez-moi ordonna Jean avec impatience.

— Non, pas à moins que Monsieur le marquis ne me remette cette arme, repartit le frère Chaffin, réellement effaré ; car il voyait une âme prête à rouler dans l'enfer. Non, Monsieur le marquis, non, je ne m'en irai point. Je veux empêcher un pareil malheur. Donnez-moi ce revolver, ou je ne sortirai pas, j'appelle, je fais du bruit.

Jean reposa l'arme dans le secrétaire.

— C'est bien, dit-il, je vais sortir un peu.

Il sortit, en effet.

Dès qu'il eut franchi la porte, le jésuite ouvrit le secrétaire, s'empara de l'arme, la porta précipitamment dans sa chambre, endossa prestement un paletot et s'élança sur les traces du marquis de Rochemaure.

Pour échapper à son désespoir, Jean alla vers la grande foule, longea les boulevards, marchant comme un somnambule, forçant son esprit à suivre la direction des yeux, mais n'y parvenant pas, si impérieuse était l'obsession de sa douleur.

Il était oppressé. Sa bouche était sèche, amère, haletante. Il voyait danser devant ses yeux des points rouges et passer par instants des flammes.

Sentant revenir sa fièvre cérébrale, il voulut réagir contre la maladie qui enfonçait dans son crâne ses griffes ardentes ; il entra dans un établissement de

bains, et se fit donner une douche glacée pour calmer la brûlure du cerveau.

Le frère Chaffin, qui ne l'avait pas un instant perdu de vue, était entré derrière lui.

— Ce monsieur, dit-il au maître de l'établissement, est le marquis de Rochemaure ; il a le cerveau dérangé ; je suis chargé de le surveiller ; car on craint un suicide.

La demande de la douche confirmait l'allégation du frère.

Jean sortit du bain avec une grande prostration, mais plus maître de lui.

Il entra ensuite dans un restaurant du boulevard. Il se laissa servir sans faire aucune attention aux mets qu'on déposait devant lui.

Il essaya vainement de manger. Son estomac était toujours contracté. Il but quelques gouttes de vin, et demanda l'addition :

— Trente-cinq francs.

Il fit un haut le corps ; car il n'avait pas cette somme sur lui.

— Mais c'est un vol manifeste, s'écria-t-il, je ne paierai pas.

Une rumeur se produisit dans le restaurant.

Le jésuite, qui se dissimulait dans un coin de la salle, s'approcha de la dame du comptoir.

— Ce jeune homme, lui dit-il, n'a pas l'esprit en parfaite santé ; vous serez payée par la famille.

La caissière rappela le garçon, lui parla à l'oreille.

Après quelques mots chuchottés de table en table, le silence se fit ; et l'on regarda avec une espèce de crainte le prétendu fou s'éloigner.

Avant de rentrer chez lui Jean erra quelque temps encore.

Que ce grand Paris si peuplé, lui paraissait désert! Cette animation même lui semblait triste. Tous ces

gens qui allaient et venaient, poussés par un intérêt, une passion, étaient heureux; car au moins ils avaient un mobile, eux.

Celui-ci était attendu par la femme aimée ; celui-là poursuivait une affaire. Cet autre, à l'œil inspiré, le front dans la nue, courait sans doute après cette chimère qu'on appelle la gloire.

Mais lui, quel pouvait être désormais le but de sa vie, sans Madeleine?

Un instant, ses idées de suicide lui revinrent. Toutefois il surmonta son découragement

— L'homme, pensa-t-il, a d'autres destinées que l'amour. Le but de la vie n'est pas seulement le bonheur personnel. L'être intelligent et généreux a de plus hauts devoirs. Il doit concourir, selon la mesure de ses forces, au bonheur général, à l'émancipation des esprits. La souffrance a sa raison d'être. Si j'eusse été d'emblée heureux et riche, je me serais enfermé peut-être dans mon égoïste félicité, sans me préoccuper des douleurs du grand nombre. Mais que faire pour servir mes semblables ?

Il songea alors à la carrière politique. En République, n'est-ce pas la carrière la plus noble, celle qui permet le plus complet essor des sentiments humanitaires ?

Il se rappela cet homme éminent, très haut placé, pour lequel l'amiral lui avait donné une lettre d'introduction.

Il résolut d'aller le voir dès le lendemain.

— Et puis, se dit-il, si je réussis à faire quelque bien, c'est à elle, c'est à son cher souvenir que j'en ferai remonter tout le mérite.

Il rentra chez lui, et sous cette inspiration il écrivit à Madeleine :

« Mon adorée,

» Tout à l'heure, en recevant la nouvelle de votre

mariage, j'ai un instant manqué de courage ; car il ne me semblait pas possible de supporter la vie sans vous.

» Je ne vous adresserai aucun reproche, pauvre enfant ! Je connais votre cœur. Ou vous avez été abusée par les calomnies, ou vous vous êtes sacrifiée au bonheur de vos parents. Donc, je vous pardonne.

» Je n'ai même pas à vous pardonner. Je vous admire et je vous adore comme par le passé ; car rien ne peut amoindrir à mes yeux la chère idole ; et tant que mon cœur battra, il battra pour elle. Peut-être un jour aurez-vous besoin de moi.

» Rappelez-vous alors que vous trouverez en moi, quoi qu'il arrive, un appui, un ami qui sera toujours tout à vous.

» Jean de R. »

Il enferma cette lettre dans une autre à M[me] Herbaut, et se sentit un peu moins malheureux.

De son côté, le frère Chaffin, rentré dans la mansarde qu'il occupait au sixième étage de l'hôtel, écrivait, dans une sorte de journal où il prenait note jour par jour, heure par heure, des faits et gestes de Jean :

« 28 septembre.

» Ce matin, à huit heures, a reçu une lettre d'une écriture de femme avec le timbre de Châteaubourg.

» Grande prostration, mais sans évanouissement. A pleuré. Puis, tout à coup, vive surexcitation. A voulu se suicider. Ai soustrait le revolver

» Promenade extravagante sur les boulevards. Marchait comme un fou. A pris bain et douche. Scandale, bruit dans un restaurant. Rentré à minuit, plus calme. »

Cette note était suivie de l'adresse des bains et du restaurant où Jean s'était arrêté.

XXXVI

Pendant la nuit, Jean se confirma dans la résolution d'aller, dès le lendemain, se présenter chez le personnage, pour lequel l'amiral lui avait donné une lettre d'introduction.

Cet homme politique, auquel nous donnerons le nom de Fureaud, était petit, trapu, avec la tête forte, les traits heurtés, une bouche mince, mais l'œil puissant. Au premier abord, Jean le trouva répulsif.

Cependant, ayant lu la lettre de l'amiral, M. Fureaud lui témoigna une si franche cordialité, que cette antipathie disparut.

Après s'être enquis avec le plus vif intérêt de la santé de M. de Mortreux, l'homme politique ajouta:

— Soyez le bien venu, mon ami, ma maison vous est ouverte et vous pouvez la considérer comme vôtre. Venez dîner demain avec nous. Je réunis quelques amis, auxquels je vous présenterai, ainsi qu'à ma femme et à mes filles.

Jean remercia ; puis il exposa le but de sa visite, accusant le dénûment absolu dans lequel il se trouvait.

Il remarqua que cette révélation produisait chez l'éminent personnage un refroidissement instantané.

— Quel âge avez-vous ? lui demanda M. Fureaud.

— Vingt-six ans.

— Vous êtes encore bien jeune pour aspirer à de hautes fonctions.

— Aussi n'ambitionné-je qu'un emploi modeste.

— Mais ne comptez-vous pas hériter de l'amiral, qui possède une grande fortune, je crois ?

Jean lui émit son opinion et ses sentiments sur les héritages.

— Au reste, ajouta-t-il, M. de Montreux a de nombreux parents, plus proches même que les Rochemaure.

A ces mots, le refroidissement de l'homme d'Etat s'accentua.

— Mais enfin, quelles fonctions visez-vous ? Etes-vous avocat ? questionna M. Fureaud.

— Non, oh ! non, s'écria Jean avec vivacité. Je n'aurais même aucune vocation pour cette profession que j'estime peu.

— Pourquoi cela ? reprit le grand homme tout à la fois étonné et blessé.

Ce que Jean ignorait, c'était que M. Fureaud devait à ses succès d'avocat sa rapide notoriété politique.

— Parce que, répondit Jean, l'habitude de plaider le pour et le contre doit fausser non-seulement l'esprit, mais encore le sens moral.

— C'est là, mon ami, une opinion qui frise le sophisme. De nos jours, pour arriver à une haute fonction publique, pour aborder la carrière politique surtout, il faut être avocat, connaître les lois et savoir s'exprimer en public. Avez-vous du moins quelque habitude de la parole ?

— Aucunement. Quand j'ai une idée qui me semble juste, je cherche à l'exprimer avec clarté, voilà tout.

— Cela ne suffit point. Il faut encore savoir la présenter, en faire miroiter toutes les faces, éblouir, fasciner son public, l'entraîner. C'est là un talent indispensable, si, comme vous venez de me le dire, vous voulez aborder la politique.

— Alors, c'est un talent que je n'aurai jamais, que je ne chercherai même pas à acquérir ; car il me semble plus dangereux qu'utile.

— Comment l'entendez-vous ? questionna encore le grand homme, qui fronça le sourcil.

— Je pense que, lorsqu'on a une idée juste, une idée bonne, un principe équitable à exposer, il n'est besoin ni d'art ni de rhétorique. La conviction seule, une conviction ardente, j'entends, doit suffire pour convaincre et entraîner.

— Je ne vous réciterai pas la fable de La Fontaine. La vérité toute nue effarouche. Il faut savoir l'habiller et même la parer.

Jean se sentait un peu déconcerté ; car il voyait que ce soi-disant grand homme avait toutes les idées fausses et banales ayant cours dans le monde, et qu'il n'en serait pas compris.

— Peut-être, reprit M. Fureaud, que grâce à votre nom, on parviendrait à vous faire entrer dans la diplomatie.

— La diplomatie ? repartit Jean. Rien ne serait plus opposé à mon caractère. Je ne suis pas né diplomate. Je ne sais pas déguiser ma pensée.

— Mais alors, je ne vois pas trop quelle carrière... N'étant pas avocat, il n'y aurait guère que les affaires qui pourraient vous convenir.

— Quelles affaires ? demanda Jean.

— La banque, le commerce. Il n'y a que là, voyez-vous, où l'on puisse s'enrichir. Et même si j'avais un fils, au lieu de le lancer dans la politique, je le pousserais dans cette voie.

— Moi ! calculateur ! financier ! s'écria Jean, qui resta abasourdi devant une telle perspective. J'ai des goûts d'artiste. Je comprendrais plutôt la vie insouciante de la Bohême. Spéculer, m'ingénier à dépouil-

ler mon prochain ? De toutes les carrières, ce serait pour moi la plus répulsive.

Décidément, se dit l'homme d'Etat, c'est un imbécile.

— Alors, reprit-il, je ne vois guère pour vous que l'administration. On vous ferait avancer rapidement.

— Qu'entendez vous par avancer rapidement ? Est-ce passer sur le dos de plus anciens, de plus méritants ? Je n'y consentirais pas.

Il est archi-bête, ce garçon-là, pensa l'éminent Fureaud. Honnête, mais stupide.

Dès ce moment, comme pour le congédier, il se montra ennuyé et préoccupé.

Jean se leva.

— Eh bien ! mon jeune ami, réfléchissez à ce que vous voulez faire. Seulement, avec vos idées qui semblent arrêtées, vous aurez beaucoup de peine à vous caser. Et puis il faut être ambitieux.

— Je le suis, dit Jean. J'ai l'ambition de servir mon pays dans une carrière où je puisse utiliser mes facultés. Seulement, je ne veux devoir mon avancement à la faveur ni à l'injustice.

— Mais on n'arrive guère que par la faveur, qu'il ne faut pas confondre avec l'injustice.

Et l'illustre Furaud se lança dans une subtile analyse des mots faveur et injustice, qui révélait une remarquable habileté d'ergotage, mais à laquelle Jean ne comprit absolument rien.

Jean voulut parler de sa conscience.

— On voit, repartit l'homme d'Etat, que vous revenez du fond d'une province d'où vous n'avez entrevu le monde qu'à travers vos illusions de vingt ans.

— Non, répondit Jean, j'ai été élevé chez les jésuites, et par conséquent, je n'ai pas vu les hommes sous leur aspect le plus séduisant.

La figure du grand politique prit aussitôt une expression sévère.

Il ne répondit point

Il jeta les yeux par manière de contenance sur la lettre de l'amiral ; et ces mots qu'il avait lus très rapidement le frappèrent : « Je te recommande mon cousin, Jean de Rochemaure, un peu original, mais charmant garçon. Je te serai reconnaissant de ce que tu feras pour lui, comme s'il s'agissait de mon fils. »

Or, cet homme d'état, qui ne possédait qu'une médiocre fortune, avait en revanche trois filles à marier, et il savait l'amiral immensément riche.

Sa figure se détendit aussitôt.

— A demain, alors, à demain, n'est-ce pas ? reprit-il, en lui tendant gracieusement la main.

Le lendemain, Jean fut exact au rendez-vous. Il parut faire une certaine impression sur les trois jeunes filles, qui le regardèrent avec un intérêt des plus bienveillants.

Outre sa beauté, son élégance naturelle, qui prévenait en sa faveur, Jean, quand il parlait et voulait plaire, avait une physionomie d'une expression attirante. Et lorsqu'il gardait le silence, son visage prenait une teinte de mélancolie qui excitait les curiosités féminines.

Les femmes, toutes coquettes, sont toujours intriguées par la tristesse, qu'elles attribuent à une préoccupation amoureuse, et qu'elles se piquent de dissiper.

Ce furent donc des œillades, suivies d'airs réservés, et de chuchotements à n'en plus finir; car elles avaient été prévenues de la visite du marquis de Rochemaure.

— Est-ce un parti pour Thècle ? avait demandé Mme Fureaud.

— Non, avait répondu M. Fureaud, pas pour Thècle, car il n'est pas immédiatement mariable ; mais pour Isaure.

Thècle, une grande fille maigre et prétentieuse, était l'aînée.

Isaure, la plus jeune, était, au contraire, petite, boulotte, avec une physionomie de furet.

En homme pratique, M. Fureaud, qui avait reçu le matin même une lettre de l'amiral témoignant d'une vive sollicitude pour son cousin, montra au jeune marquis une amabilité excessive, lui donna l'assurance qu'il avait déjà pensé à lui et lui fit entrevoir un brillant avenir.

Il le présenta immédiatement à deux ministres et à un grand financier.

Les deux ministres n'accordèrent à Jean qu'une très médiocre attention. Mais le banquier, un certain baron Van Berghen, en entendant ce nom : « marquis de Rochemaure », déploya pour lui toutes ses séductions de financier.

— Il faut entrer dans la finance, monsieur le marquis. La finance, il n'y a que cela. C'est la ressource suprême des grandes familles, si elles veulent reconquérir leur lustre d'autrefois.

La raison de cette amabilité, c'était que le banquier montait en ce moment une affaire colossale, et que le nom de Rochemaure-Mortreux représentait une double valeur; car M. Fureaud lui avait dit, en deux mots, la haute considération dont jouissait cette ancienne famille et la grande fortune de l'amiral.

Cependant, Jean resta froid devant les avances du banquier.

On passa dans la salle à manger. C'était le dîner officiel par excellence : vaisselle officielle, linge officiel, cuisine officielle, laquais officiels ; on pourrait ajouter : langage officiel.

Il y avait des députés, des sénateurs, des ministres et des banquiers.

Comme opinions, c'était une réunion essentiellement éclectique. Le tour que prit la conversation, permit à Jean d'apprécier M. Fureaud. Il existait à Châteaubourg un personnage de l'espèce : c'était l'ambitieux Lépuzot, souriant, flagorneur, souple d'échine avec ses supérieurs, bon époux, bon père, bon enfant, du reste, dans l'intimité.

Ancien bonapartiste, récemment converti à la République, M. Fureaud chantait très haut ses opinions nouvelles. Il montrait une rondeur toute démocratique, affectant même de temps à autre une pointe de vulgarité. On devinait qu'il n'avait qu'un but, qu'une préoccupation : se créer des appuis et surtout des prôneurs.

Pour la première fois, Jean se trouvait dans un de ces milieux où se débattent les affaires du monde, et il éprouva une grande déception au sujet de certaines personnalités qu'il s'était plu à placer sur un piédestal ; car il eut bien vite découvert que le scepticisme et l'intérêt personnel remplaçaient chez eux les convictions et le dévouement à la chose publique.

Au reste, après les sourires plus ou moins gracieux que lui valurent son titre et son nom, on cessa bientôt de s'occuper de lui.

Mais en revanche, placé entre la grande Thècle et la petite Isaure, il fut, de leur part, l'objet d'une attention des plus flatteuses. Elles le trouvaient excessivement distingué, et réalisant plus ou moins leurs rêves de pensionnaires. Ce feu dans le regard, cette voix pénétrante, ce nom magnifique, et puis ces grandes espérances de fortune, c'était là plus qu'il n'en fallait pour les captiver.

Elles ne lui épargnèrent donc ni les petites simagrées ni les poses de femmes d'esprit au courant des racontars mondains.

En entendant ces demoiselles de bonne famille parler l'argot des coulisses et du sport, voire même du demi-monde, Jean fut tout d'abord interloqué. Toutefois, comme il n'avait jamais admiré les Agnès qu'on tient sous cloche jusqu'au mariage, il s'habitua vite à ces façons de haut goût, tout à fait inconnues à Châteaubourg ; et bien qu'il ne fût point encore initié à la vie du high-life, il sut cependant montrer quelque esprit.

Il fit donc la conquête des deux sœurs et de Mme Fureaud.

Vers la fin de la soirée, l'homme d'Etat le rejoignit.

— Eh bien ! mon jeune ami, en attendant que nous vous trouvions autre chose, comme j'ai la plus grande estime pour votre caractère, si le cœur vous en dit, je vous attache à mon cabinet, avec le titre de secrétaire particulier. Vos appointements seront minimes au début ; mais vous prendrez vos repas à la maison, vous ferez partie de la famille. Dès demain, je vous confierai un travail important, d'après lequel je pourrai juger de votre capacité.

Le lendemain donc, Jean entra en fonctions.

Tout alla bien les premiers jours ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la famille de ce personnage, qui occupait une haute situation dans la République, était des plus cléricales, et que M. Fureaud conservait des attaches avec les réactionnaires, qu'il favorisait en dessous, souvent au détriment des républicains.

Enfin, il vit un jour un jésuite sortir de la chambre de Mme Fureaud ; et il apprit que cette femme, qui exerçait un grand ascendant sur son mari, se confessait à la rue des Postes, et prenait ses inspirations du supérieur de cette maison ; et que c'était, en un mot, une jésuitesse de robe courte des plus fanatiques.

Il était donc venu se mettre, pour ainsi dire, dans la gueule du loup.

A partir de cette visite, il remarqua, en effet, un refroidissement très accentué de la part de Mme Fureaud et de ses filles.

La petite Isaure seule, qui grillait de trouver un mari, continuait à lui adresser, à la dérobée, de tendres œillades.

Tout à coup, un changement plus étrange encore survint dans les manières de ces dames à son égard. Chaque fois qu'il paraissait inopinément, leur visage exprimait une sorte d'effroi. M. Fureaud lui-même ne semblait plus prendre en aucune considération ses réflexions ni ses rapports.

— Le sens politique vous manque absolument, lui disait-il, absolument. Vous êtes beaucoup trop cassant, trop exclusif. En ce monde, et surtout à l'époque de transition que nous traversons, il faut être opportuniste. L'opportunisme : l'avenir est là.

Jean ne répondait pas ; mais son front se rembrunissait à de tels discours. Il ne continuait pas moins à rédiger ses rapports selon la stricte équité, selon sa conscience.

Un jour, Isaure l'arrêta dans l'antichambre.

— J'ai à vous parler, fit-elle.

Jean, stupéfait, la suivit dans une pièce voisine dont elle ouvrit la porte.

— Mon père trouve que vous n'êtes pas suffisamment docile, lui dit-elle en substance, et ma mère, que vous n'êtes pas assez pieux. Or, j'aurais tant de chagrin si vous deviez nous quitter ! Je vous en prie, tâchez de les satisfaire.

— Merci, mademoiselle, de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. Croyez que j'en suis profondément touché. Je profiterai de votre bienveillant avertissement.

Jean avait compris qu'on allait lui signifier son congé.

Et lui-même, écœuré de cette besogne secrète, en contradiction avec ses opinions et souvent avec l'équité, chercha un prétexte pour reprendre sa liberté.

Justement, le matin même, il avait été chargé par M. Fureaud d'éplucher le dossier d'un fonctionnaire qu'il s'agissait de destituer pour donner sa place à un légitimiste, ostensiblement appuyé par un sénateur de la droite et secrètement recommandé à Mme Fureaud par son confesseur. Il s'était trouvé fort embarrassé, ne découvrant dans ce dossier aucun grief assez grave pour motiver une révocation.

Le conseil d'Isaure lui enleva toute hésitation. Il conclut, en se déclarant formellement contre cette mesure, qui serait, ajoutait-il, une révoltante injustice.

Dès que M. Fureaud arriva dans son cabinet, il lui mit sous les yeux son rapport.

L'homme d'Etat le feuilleta avec une visible impatience.

— Ah ! çà, mon cher, vous ne m'avez donc pas compris ? ou bien il se passe dans votre cerveau quelque chose d'étrange, qui vous fait prendre généralement le contre-pied des ordres que je vous donne, dit-il avec sévérité, presque avec colère. J'ai le regret de vous le rappeler pour la centième fois : le sens politique vous fait absolument défaut.

— Vous avez raison, monsieur, absolument, et je m'en fais gloire. Jamais je ne comprendrai, et surtout jamais je n'admettrai de pareils compromis avec la justice.

— Ah ! çà, à qui croyez-vous parler ?

— A un éminent politique, répliqua Jean.

— Est-ce une raillerie, une épigramme ? s'écria le grand homme interloqué de tant d'audace.

— Prenez-le comme vous voudrez.

— Monsieur...

— Je vous donne ma démission, monsieur, se hâta de répondre Jean. Ainsi que vous le dites, je n'entends rien à la politique, à cette politique, du moins. Républicanisme oblige. La République ne se fondera définitivement qu'à la condition que ses hauts fonctionnaires soient impeccables, inattaquables. Autrement, à quoi bon renverser la monarchie ?

— En vérité ! repartit M. Fureaud, c'est à moi que vous tenez de semblables propos ? On m'avait bien prévenu que vous aviez le cerveau légèrement fêlé. Je me refusais à le croire ; mais aujourd'hui, devant tant d'insolence... Tenez, vous ne méritez pas seulement ma colère.

Et il se mit à rire, d'un petit rire sec et mauvais.

Jean, craignant de s'abandonner à sa légitime indignation, sans ajouter un mot, prit son chapeau et sortit.

Dans le trouble que venaient de lui causer cette altercation et cette résolution soudaine, il ne remarqua point que, derrière la portière abaissée, la porte était ouverte ; et il ne vit pas dans l'antichambre un domestique au museau de fouine, engagé depuis la veille, et qui venait d'écouter leur conversation.

Cet indiscret, c'était le frère Chaffin, que les jésuites avaient fait entrer là pour continuer son espionnage.

XXXVII

Jean n'était resté qu'un mois chez M. Fureaud.

Maintenant il lui fallait chercher une autre position. A qui s'adresserait-il ?

Il pensa alors au banquier, le baron Van Berghen qui lui avait offert un emploi dans sa maison, faisant miroiter à ses yeux une fortune rapide.

— L'amiral a raison, se dit-il : pour rester honnête et indépendant, il faut être riche.

Il se décida donc à aller trouver M. Van Berghen, dont la haute réputation financière lui semblait être une garantie de scrupuleuse honnêteté.

Au moment de sortir, on lui remit une lettre avec le cachet bien connu : L. R., et avec l'exergue : Ma Fantaisie.

L'enveloppe portait le timbre de Paris.

— Laurianne ici ! exclama-t-il en brisant rapidement le cachet.

Il lut :

« Mon cher Jean,

» Qu'il me tarde de vous voir ! J'ai tant de choses à vous raconter !

» Mais maintenant, je me défie de tout le monde. Où vous rencontrer ?

» Vite une réponse.

» Voyons, où ?

» J'ai trouvé : Sur l'arc de triomphe.

» Pourquoi, sur l'arc de triomphe ? C'est que là, personne ne songera à nous y venir espionner. Et puis, vous savez, j'ai un goût particulier pour les ascensions.

» A demain donc, deux heures.

» Votre tout dévoué camarade,

» LAURENT. »

Mme du Rozay lui rappela Yvonne forcément oubliée.

Il irait chez Lovely, qui demeurait rue Grange-Batelière.

Et comme il était encore un peu tôt pour se présenter chez elle, il se rappela, en passant rue Drouot, que le baron Van Berghen habitait cette rue. Il y monta et lui fit passer sa carte.

Il fut reçu aussitôt ; et le baron mit dans son accueil une affabilité, un empressement même extraordinaire.

Cet homme d'argent avait le buste fort, sur des jambes grêles, les épaules hautes, le teint coloré, le nez long et busqué, les yeux à fleur de tête, au regard retentif, avec les prunelles chatoyantes, à reflets jaunâtres, des hommes qui aiment à brasser l'or.

Jean lui exposa l'objet de sa visite, et lui annonça qu'il renonçait à la politique.

— A la bonne heure ! s'écria le baron en se frottant les mains. A première vue, vous m'avez été on ne peut plus sympathique; et je me connais en hommes. J'ai le flair, moi. Ainsi, vous venez à nous ? Vous ne vous en repentirez pas. Les affaires, je vous le répète, il n'y a que cela. La politique ? peuh ! les flots en sont si changeants ! Ce n'est pas moi qui, le premier, l'ai dit. Vous m'aviez parlé aussi de vous lancer dans le journalisme : c'est, comme la politique, un métier de crève-la-faim. A vous qui êtes jeune, beau, intelligent, plein de force et d'appétits, il faut une fortune rapide, qui vous procure immédiatement toutes les jouissances de la vie. Ils me font rire ceux qui travaillent pour leur âge mûr et leur vieillesse. L'avenir nous appartient-il ? Quand on n'a plus de dents, qu'on ne digère plus et que les femmes se moquent de vous, à quoi bon la fortune ? Ecoutez bien ceci, mon cher marquis. Aujourd'hui, une existence n'est complète qu'à la condition de jouir de tous les raffinements de la civilisation. Pour qui ces objets d'art admirables ? Pour qui ces étoffes luxueuses, ces mets et ces vins exquis, ces femmes di-

vines ? Pour un très petit nombre, pour les officiers passionnels, ainsi que dit un original de mes amis, c'est-à-dire pour les hommes richement et puissamment doués, auxquels, de par leur naissance, appartient réellement le royaume du monde.

Ce discours fut débité avec tant de verve, d'entrain, que Jean n'avait pas pu placer un mot de protestation contre une doctrine aussi aristocratique.

— Oh ! oh ! baron, nous ne nous entendrons pas sur ce chapitre. La naissance, à mon avis, ne constitue aucun droit.

— Par le mot naissance, répliqua le banquier, je n'entends pas la filiation, mais l'organisation de chaque individu: ce qui est une doctrine véritablement démocratique ; à chacun selon ses facultés et ses œuvres.

— Ces doctrines seraient équitables, peut-être, dans une société où le grand nombre aurait le nécessaire.

— Vous êtes humanitaire ? Parfait ! s'écria Van Berghen. Moi aussi, et démocrate sans en avoir l'air. Mon père est venu à Paris en sabots. Il a commencé par vendre du coco. Puis il a remplacé le coco par l'eau-de-vie, s'est fait distillateur. Comme il avait le génie du commerce, il a acquis une très jolie fortune. Plus ambitieux que lui, je me suis lancé dans les grandes affaires. J'ai épousé une baronne hollandaise, dont j'ai pris le titre et le nom. Aujourd'hui, je suis l'un des maîtres du marché de Paris. Ah ! mon cher ami, la spéculation, je vous le répète encore, il n'y a que cela ! Et puis quelles émotions ! Il s'agit seulement de gagner le premier million. Alors la pelote grossit, s'arrondit ; dans cette danse macabre des millions qu'on appelle les jeux de bourse, on les entraîne forcément dans son orbite : c'est dans les lois de l'attraction. L'attraction

est en proportion directe des masses, ou plus vulgairement : la pierre va toujours au tas.

— Je n'ai pas tant d'ambition, dit Jean. Je voudrais être riche en effet; mais mon but n'est pas purement égoïste.

— Ah ! comme nous nous entendons, mon jeune ami ! Tenez, voyez ces tableaux, ces bronzes. La plupart, je les ai achetés uniquement pour obliger des artistes. La fortune ! quelle puissance pour faire le bien !

— C'est aussi mon avis, répondit Jean ; mais je n'ai pas de capitaux, je ne puis vous offrir que mon intelligence et une assez médiocre aptitude dans les questions d'argent.

— Mais votre nom, mon ami, c'est un *capital*. Dans les affaires, la première condition de réussite, c'est le crédit, la confiance.

— Quoi ! mon nom seul, une étiquette, voilà tout ce que vous demandez ? Cependant, il est telles opérations, ai-je entendu dire, auxquelles un honnête homme doit refuser même l'appui de son nom.

— L'honorabilité de la maison Van Berghen est connue. Tenez, un exemple : nous spéculons sur les huiles. Le tout est de savoir acheter quand la marchandise est en baisse, et revendre quand elle est en hausse. Le génie des affaires, c'est de pressentir cette baisse ou cette hausse. C'est ce qu'on appelle le flair. Ce flair, je le possède au plus haut point, je m'en flatte. C'est à lui que je dois ma fortune et ma réputation de grand financier. Nous ne tripotons pas, nous, comme tant d'autres: nous jouons cartes sur table. Je vous le répète, vous m'intéressez, et je veux vous initier à la cience de la spéculation. Etes-vous immédiatement disponible ?

— Immédiatement

— Eh bien ! justement, nous montons une affaire grandiose. Votre nom paraîtra dans le conseil de surveillance à côté d'autres non moins recommandables. Puis, je vous adjoindrai au directeur comme secrétaire, ou mieux comme sous-directeur. C'est vous qui recevrez et serez chargé de faire mousser l'affaire

— Moi, chargé de faire mousser une affaire ? s'écria Jean. Je me récuse. J'ai l'habitude de dire simplement et strictement ce que je crois être la vérité, surtout quand il s'agit de questions d'argent.

C'est cela même, un naïf, pensa le baron, voilà ce qu'il me faut.

— Parfait ! parfait ! dit-il. Je vous avais bien jugé, mon jeune ami. C'est précisément ce que je cherche, un homme sincère. Nous ne montons pas une de ces affaires louches ou véreuses, qui craignent le grand jour et qui craquent au bout de six mois ; je ne crédite que des spéculations sûres et limpides.

— C'est ce mot, mousser... objecta Jean.

— Un terme d'argot qui signifie : faire ressortir les avantages. Mais que votre conscience se rassure, vous n'aurez à dire que la vérité, rien que la vérité.

— Ah ! monsieur le baron, comment vous remercier de la confiance dont vous voulez bien m'honorer !

— C'est moi, au contraire, qui vous dois de la reconnaissance, mon cher marquis, de vouloir bien me prêter votre concours.

— Alors, quand entrerai-je en fonctions ?

— Dès demain, si vous voulez.

— Demain matin, volontiers ; mais l'après-midi, je ne serai pas libre.

— Rendez-vous d'amour ? Est-elle jolie ?

— C'est, en effet, un rendez-vous avec une femme charmante ; mais l'amour n'y est pour rien.

— Vous êtes discret. Une femme du monde alors ?

Peuh ! les femmes du monde, c'est ennuyeux. Il faut leur faire la cour trop longtemps. Moi, j'ai une actrice qui, en ce moment, a un succès fou aux Folies-Dramatiques. Je vous montrerai cela : un bijou, un esprit, un entrain, une grâce et des yeux !... Elle me coûte cher, par exemple, très cher. Vous verrez ça.

Jean quitta le baron, ravi de son entrevue, et se rendit chez Lovely.

Il pénétra dans une antichambre tendue de draperies turques ; les vitraux de couleur ne laissaient pénétrer qu'un jour très affaibli. Comme il venait de la grande lumière, il ne put reconnaître la personne qui lui ouvrait et qui poussa un cri de surprise, un cri étouffé.

C'était Yvonne. Elle était si émue, si bouleversée de voir le marquis de Rochemaure, qu'elle dut s'appuyer au mur.

Elle ne pouvait parler. Ses bras, qui avaient eu comme un élan en avant, étaient retombés à ses côtés. Elle avait les yeux et le gosier pleins de larmes.

Jean put enfin distinguer ses traits.

— Comment ! c'est toi, Fleurette, ma chère Fleurette ! Te voilà donc enfin ! C'est toi justement que je viens voir. Eh bien ! comment vas-tu, comment te trouves-tu ici ? Quoi ! tu ne réponds pas. Qu'as-tu donc ?

— Rien, rien, fit-elle en riant et pleurant tout à la fois. Le saisissement de vous voir. Nous ne vous attendions plus.

Lovely, en reconnaissant la voix de Jean, avait entr'ouvert la porte.

— C'est vous, enfin ! s'écria-t-elle. Êtes-vous assez ingrat ! Nous oublier aussi longtemps, tandis qu'ici on parle de vous tous les jours ! J'étais fâchée, très fâchée ; mais cette gentille Yvonne plaide si éloquem-

ment votre cause, qu'il n'y a pas moyen de vous garder rancune.

Lorsque Jean se retourna pour remercier Yvonne, elle avait disparu, craignant sans doute de laisser paraître trop d'émotion.

L'actrice conduisit Jean dans son boudoir, un coquet boudoir de peluche bleu-paon, avec des broderies roses et or, d'un délicieux effet.

Il y régnait un jour doux et tendre, tamisé par des stores en point de Venise. Une abondance de fleurs répandait un parfum capiteux. Un tableau de Henner qui représentait une femme nue se détachant sur un ciel bleu, des objets d'art d'un goût pur et délicat, donnaient à ce voluptueux réduit un cachet artistique.

Quelle que fût la bienveillance de Jean à l'égard de la charmante Lovely, il ne put s'empêcher de penser que ses seuls appointements d'actrice n'avaient pu suffire à payer ces glaces de Venise, ces fins cloisonnés du Japon, ces statuettes indoues, ces riches étoffes de l'Orient, ces chatoyants tapis de Smyrne et ce peignoir de velours rubis avec une traîne de deux mètres et un foisonnement de dentelles.

— Vous, vous, enfin ! répétait-elle en lui prenant les mains. Que je suis heureuse de vous voir ici, chez moi ! Qu'avez-vous fait ? qu'êtes-vous devenu ? Yvonne, en arrivant, est allée vous demander à votre hôtel. Il lui a été répondu que vous passiez vos journées chez un haut et puissant personnage. Et comme vous étiez dans les grandeurs, nous n'avons plus osé vous importuner. Yvonne en était toute triste, et s'il faut vous l'avouer, moi aussi. Eh bien ! que pensez-vous de la vie parisienne ?

— Hélas ! répondit Jean, les déceptions commencent.

Et il lui raconta, avec une verve humoristique, son

entrée et son séjour chez le grand homme politique, que sa femme, dominée par les jésuites, menait à la baguette.

— Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avais toujours nié cette influence occulte, et je m'amusais des gens qui voient des jésuites partout, les considérant comme atteints de la manie de la persécution. Mais j'ai pu juger que, s'ils ne sont pas partout, ils possèdent encore une grande et terrible influence.

— Mais alors, que n'entrez-vous dans le journalisme, et ne faites-vous des articles là-dessus ?

— Moi, journaliste ? Mais je suis un vrai Huron. Je n'ai jamais su entortiller ma pensée.

— Vous signeriez : le Huron de Châteaubourg.

— Non, pour le moment je me lance dans la finance.

En cet instant, un violent coup de sonnette retentit.

L'actrice eut un sursaut; et une légère rougeur monta à son visage.

— Je crois reconnaître ce coup de sonnette, fit-elle à demi-voix. C'est mon singe.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon baron. Hélas ! j'ai un baron, cher ami. Autrement, qui paierait mes toilettes de théâtre ? Justement c'est lui, j'entends sa voix.

— Alors, je m'en vais.

— Non, restez au contraire. Il est très lancé, il pourra vous servir à l'occasion.

Elle ouvrit la porte.

Jean s'était levé. Il demeura pétrifié, aussi bien que le personnage qui entra. Tous deux s'arrêtèrent au milieu du salut commencé, tant était grande leur stupéfaction.

Celui que l'actrice appelait son singe, n'était autre que le baron Van Berghen; et l'étoile dont il avait

parlé à Jean avec tant d'enthousiasme, c'était Lovely qui venait de débuter aux Folies-Dramatiques.

Tous deux se mirent à rire ; mais le baron riait jaune ; car il comparait sa rotondité vulgaire et ses cinquante ans très sonnés à la prestance élégante et aux vingt-six ans du beau marquis.

Mais l'actrice le rassura aussitôt, en lui racontant de quelle façon tout amicale ils avaient lié connaissance.

— Tout amicale en effet, ajouta Jean, grâce à ce que mon cœur n'est pas libre. Autrement, je n'eusse pas échappé plus qu'un autre aux irrésistibles séductions de la diva.

— Justement, reprit l'actrice, au moment où vous êtes entré, mon cher baron, je songeais à vous présenter le marquis de Rochemaure.

— La présentation est faite et bien faite, répondit Van Berghen, qui abandonna son air soupçonneux. Vous serez toujours ici le bienvenu, mon cher marquis, pourvu toutefois que l'agréable causerie de cette aimable Lovely ne vous fasse pas oublier les affaires.

— Soyez tranquille. Ainsi qu'il y a huit jours, j'étais un homme politique, depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux; dès aujourd'hui je suis financier, corps et âme.

En sortant, Jean trouva Yvonne qui l'attendait avec anxiété.

— Ah ! monsieur le marquis, lui dit-elle, que je suis heureuse de revoir quelqu'un du pays, vous surtout !

— Eh bien ! tes parents sont-ils toujours au château ?

— Oui, grâce à l'amiral. Vous ne sauriez croire comme il a été bon pour moi, quoiqu'il m'ait bien un peu grondée de m'être laissé prendre aux belles phrases de M. Anatole ! Il m'a remis dix billets de mille francs, en me disant que ce n'était pas à cause de

M. Anatole qu'il faisait cela, mais à cause de vous. Je voulais laisser cet argent à mes parents, qui n'ont pas voulu y toucher : ils sont bien trop fiers.

— Enfin, tu es heureuse ici ?

— Oh ! oui ! madame est pour moi d'une bonté... Mais je n'y pourrai rester bien longtemps, car...

Elle se mit à pleurer.

— Voyons, pauvre chérie, ne te tourmente pas. Tout s'arrangera, tu verras. Je n'abandonnerai pas ton enfant, je te l'ai promis, et je te le promets encore. Quoi qu'il t'arrive, adresse-toi à moi, je te viendrai en aide, autant, du moins, que je le pourrai.

Comme il passait assez rapidement sous la porte cochère, il ne remarqua point un petit homme vêtu d'une longue redingote, au nez pointu, et dont les yeux étaient masqués par des lunettes bleues.

Après avoir glissé dans la main du concierge une pièce de vingt francs, le frère Chaffin l'interrogeait sur la personne qui demeurait à l'entresol et à laquelle Jean avait fait une si longue visite.

Le lendemain, dès neuf heures, Jean entrait en fonctions dans un somptueux local de la rue Le Peletier.

C'était là que Van Berghen faisait installer les bureaux de sa nouvelle et grande société : l'*Union mobilière internationale.*

Le baron était en ce moment avec quatre personnages, qu'à leur allure comme à leur langage on devinait aisément être des financiers rompus aux jeux de bourse.

Jean ne comprenait pas un mot de cet argot ; mais les physionomies de ces hommes ne lui inspiraient qu'une très médiocre sympathie.

— Je vous avoue, dit-il au baron, que tout ce que j'entends me semble de l'hébreu.

— Rassurez-vous, mon ami, c'est une langue à ap-

prendre, une langue très restreinte. Dans cinq minutes, vous en saurez autant que nous tous.

— Veuillez alors m'expliquer le but de cette société et me dire en quoi consisteront mes fonctions.

— Vos fonctions consisteront simplement à recevoir l'actionnaire auquel il s'agit d'inspirer confiance. C'est pourquoi votre nom comme votre physionomie franche, ouverte, sympathique, pourront nous rendre de très grands services.

— Mais encore est-il nécessaire que je connaisse à fond cette combinaison financière avec ses côtés forts et ses côtés faibles.

— Notre affaire n'a que des côtés forts, très forts ; nous allons faire une révolution sur le marché de Paris.

Et il exposa à Jean, avec une volubilité enthousiaste, tous les rouages de cette gigantesque spéculation.

— Gigantesque, répétait-il à tout moment, grandiose, colossale.

Ce furent à peu près les seuls mots que Jean put saisir : ce qui lui fit douter plus que jamais de ses aptitudes financières.

Il lui exprima ses craintes à ce sujet.

— Au reste, lui dit le banquier, vous aurez fort peu d'explications à donner. Les actionnaires, pour la plupart, sont aussi ignorants que vous en ces matières. L'actionnaire est l'être le plus fantasque, le plus capricieux, le plus impressionnable qui se puisse imaginer. Il faut le séduire encore plus que le convaincre. Pourquoi une affaire excellente ne prend-elle pas, tandis qu'une autre qui n'a aucune base sérieuse, excite l'engouement ? C'est là ce que nous, financiers, nous ne pouvons expliquer. D'ailleurs, voici nos prospectus, étudiez-les. Vous n'êtes pas tenu d'en savoir davantage. Tâchez de vous les assimiler ; et tout ira bien.

Jean passa deux heures à étudier et à s'assimiler les fameux prospectus.

XXXVIII

A deux heures et demie, Jean gravissait l'escalier de l'Arc-de-Triomphe. Et quelques minutes après, il entendit une voix féminine demander au gardien :

— Vous m'assurez qu'il y a là haut un jeune homme, grand, châtain, portant moustache ? Et il est seul ?

Il entendit alors un pas léger monter assez rapidement les premières marches.

— Dieu ! que c'est haut ! disait la voix. Jean, c'est moi. A la rescousse !

Jean descendit à sa rencontre.

— Que je suis heureux de vous voir, ma chère Laurianne ! Mais quel bizarre lieu de rendez-vous !

— Ouf ! j'étouffe. Dirait-on, à me voir ainsi essoufflée, que j'ai déjà fait cinq ou six ascensions à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer ? Décidément, ces six mois de campagne m'ont vieillie de dix ans. Et puis ce duel ! Hein ! Si mon mari était mort, quelle histoire ! C'eût été un remords cuisant de toute ma vie, non pas que mon mari fût mort, mais qu'il pût en résulter pour vous quelque désagrément. J'ai donc si bien soigné ce monstre que le voilà redevenu amoureux de moi. Comprenez-vous, Jean, toute l'horreur de ma situation ? Cet homme, le tourment, le malheur de ma vie, ce mari que j'abhorre aujourd'hui autant que je l'aimais autrefois et qui réclame ses droits !

— Êtes-vous bien sûre de le haïr autant ?

— Si je le hais, cet homme qui m'a fait pleurer pen-

dant dix ans, qui m'a rendue à moitié folle, qui m'a battue, souffletée même, parce que je lui refusais ma signature ! Je ne puis plus pardonner, c'est fini. Et puis, savez-vous ce que je soupçonne ? C'est que cet être infâme, qui a l'habitude de toutes les prostitutions, ne feint ce nouvel amour que pour m'extorquer le reste de ma fortune.

— Si c'était là son but, il n'eût pas attendu aussi longtemps de jouer ce rôle. Il vous revient peut-être sincèrement.

— Il est trop tard. Dieu merci ! J'ai eu assez de mérite de l'avoir arraché à la mort. Songez donc : me dire chaque matin en pansant sa blessure : Je pourrais la laisser saigner et je n'aurais plus ce cauchemar attaché à mon cerveau, plus ce boulet, plus cette cage de fer. Comprenez-vous ?

— Je comprends ; et, en effet, je vous admire.

— A propos, fit Laurianne, Madeleine de Pivrac est mariée.

— Oui, répondit Jean avec une soudaine tristesse. J'ai failli, moi aussi, mourir. Mais maintenant c'est passé.

— Alors vous voilà libre ?

— Je suis dégagé de mes promesses sans doute ; mais mon cœur est toujours à elle tout entier.

— Vous espérez donc...

— Je n'espère rien. Je la sais, au contraire, incapable de tromper son mari.

— Oh ! un mari de soixante ans !

— Raison de plus. Je la connais bien. Mais laissons, je vous prie, ma chère Laurianne, ce sujet, qui m'est toujours si pénible.

— Vous avez raison, il faut oublier.

— Voyons, charmante cousine, votre proposition.

— Donc, dit Laurianne, pour fuir mon mari amou-

reux ou qui feint de l'être, j'irais au bout du monde. Je me décide, en conséquence, à partir pour un long voyage.

— Et où comptez-vous aller ?

— Dans l'Inde. Et je viens vous proposer de m'accompagner. Vous fuirez, vous aussi, vos souvenirs douloureux et votre auguste famille qui vous déteste. Et puis les voyages forment la jeunesse. Si ce n'est pas neuf, c'est toujours vrai.

— Hélas ! ma chère Laurianne, vous me voyez désolé de vous refuser ; mais c'est impossible.

— Jean, c'est votre ami Laurent qui vous en prie.

— Impossible, vous dis-je : je suis pauvre comme Job. Grâce à la libéralité de l'amiral, j'ai pu venir à Paris ; mais on m'a volé, et je suis obligé en ce moment d'accepter un emploi pour vivre.

— Qu'à cela ne tienne ! je ne suis pas tellement ruinée que je ne puisse prêter à un camarade la somme nécessaire au voyage.

— Sans doute, chère cousine, vous êtes pour moi le plus aimable et le plus aimé des camarades ; mais vous êtes femme et même jolie femme ; notre voyage durerait un an ou deux. Or, je ne suis pas précisément un saint. Qui sait si sous le soleil tropical de l'Inde, je ne tomberais pas éperdûment amoureux de mon charmant compagnon de voyage ? Voyez alors quelle situation me ferait cet emprunt. Non, chère Laurianne, jamais je n'accepterai d'argent d'une femme. Je ne le puis pas. N'insistez pas.

— Mais comprenez donc : un simple prêt.

— Que je ne pourrai peut-être jamais rembourser.

— Eh bien ! il y a des usuriers.

— Sur quelles espérances me prêteraient-ils ? Puis-je escompter l'héritage de l'amiral, qui a de plus proches parents que nous ? Enfin, j'ai écrit à Madeleine

que, si elle avait besoin de moi, je serais toujours là, prêt à me dévouer pour elle. Or, si l'on ne peut servir deux maîtres, on ne peut, à plus forte raison, servir deux femmes à la fois.

— Vous me désolez, Jean, dit Laurianne. J'avais trouvé cette idée de voyage dans l'Inde, seule avec vous, si drôle ! Je nous voyais déjà sur le dos des éléphants, chassant le tigre, ou excursionnant au mont Hymalaya. Et cela, pendant que mon abject mari achevait de s'abrutir dans les tripots avec les filles. Alors, il faut renoncer à ce beau rêve ?

— Hélas !

— Eh bien ! adieu !

— Vous partirez seule ?

— Non, probablement avec une famille anglaise qui se rend à Singapour.

— Pourquoi aller si loin ?

— Parce que j'éprouve le besoin absolu d'habiter l'antipode du lieu où respire M. du Rozay. Et puis, j'ai toujours eu envie d'aller dans l'Inde. Je reviendrai par l'Océan Pacifique et l'isthme de Panama, en faisant peut-être une pointe au Japon, ce pays des monstres bizarres et biscornus. Je pense, mon cher ami, sans être monomane de géographie, que la vie d'un être intelligent n'est complète qu'à la condition de connaître son globe. Elle est si petite, notre planète, qu'il est vraiment honteux de mourir sans l'avoir à peu près parcourue.

— Je ne connais point d'originale comme vous ; et vous me faites regretter vivement de ne pouvoir vous accompagner. Mais il y a malgré tout, entre Madeleine et moi, comme une chaîne invisible et si étroitement rivée, que je ne puis m'éloigner d'elle.

— C'est vrai, les amoureux ont toujours l'espoir.

— Je ne sais comment appeler le sentiment qui m'at-

tache a elle. Je ne sais si c'est encore de l'amour. Seulement, je sens que son mariage n'a pu nous délier de nos serments. Je sens qu'elle m'aime toujours, qu'elle pense à moi, que le fil magnétique, loin d'être rompu entre nous, a acquis, au contraire, une continuité plus intense.

— Est-elle heureuse d'être aimée ainsi ! dit Laurianne avec un peu d'amertume. Allons, adieu !

Il s'embrassèrent en bons camarades.

Laurianne promit de lui écrire ; puis elle descendit la première.

Une fois seul, Jean admira le magnifique panorama qui se déroulait devant lui ; et, se penchant pour voir Laurianne monter en voiture et lui faire un dernier signe de la main, il aperçut avec sa lorgnette un petit homme dont il crut reconnaître la silhouette, et qui se promenait de long en large sur le trottoir, en levant souvent la tête de son côté.

C'était le frère Chaffin qui, croyant à une nouvelle idée de suicide, s'attendait à chaque instant à voir son corps fendre l'air.

XXXIX

Pendant une huitaine de jours, Jean n'eut le temps de penser ni à Madeleine ni à Laurianne ni à Lovely.

Absorbé et en même temps étourdi par son entrée dans le monde de la finance, il commençait à se laisser gagner par la fièvre de l'agio, à s'acclimater à ce milieu si nouveau pour lui et même si antipathique à

sa nature; il l'acceptait comme un levier pour conquérir son indépendance.

Le baron, devinant ses préoccupations utilitaires, lui avait affirmé que la banque avait un but politique : affermir la République, inspirer confiance dans ce gouvernement en poussant à la hausse de toutes les valeurs, étonner le monde par la prospérité du marché de Paris.

Jean eût voulu se laisser convaincre ; mais par moments il concevait des doutes. Il craignait de ne découvrir dans cette immense affaire, qu'un immense tripotage. Son nom figurait au conseil de surveillance. Il occupait dans les bureaux un cabinet de ministre ; il avait rédigé et signé un premier article fort remarqué à la Bourse. Le baron lui avait remis pour cet article un certain nombre d'actions représentant une somme assez importante, et lui avait dit que, comprenant ses besoins de jeune homme, il lui paierait toujours à l'avance ses appointements. Van Berghen était du reste enchanté de son sous-directeur, dont le nom sonore remplissait de considération le petit actionnaire.

Mais comme l'avait prévu le baron, ce n'était pas seulement le nom de Jean qui inspirait confiance, c'était surtout sa figure ouverte, c'étaient la clarté et l'accent de sincérité avec lesquels il parlait de l'*Union mobilière internationale.*

Il se trouvait là, au reste, en noble compagnie. Plusieurs grands noms du faubourg Saint-Germain et de la finance n'avaient pas dédaigné de se placer à côté du sien.

L'affaire fut lancée avec une publicité grandiose, comme disait le baron. On prédisait à l'*Union mobilière internationale* un succès sans précédent. Le public commençait à mordre ; il fallait le faire arriver à l'engouement. Les actions montaient, montaient.

Cependant, cette hausse était plus factice que réelle; car les boursiers qui connaissaient à fond la situation du baron, savaient fort bien que l'année précédente il avait fait des pertes considérables. Son crédit était fortement atteint. Mais il comptait sur cette nouvelle spéculation pour le rétablir.

Aussi n'épargnait-il rien. Il avait à la Bourse de nombreux compères qui vantaient l'excellence et la solidité de l'*Union mobilière internationale.* Quand la baisse se produisait, il faisait faire par dessous main des achats fictifs.

Jean, aussi bien que le public, gobait toutes ces bourdes. Le baron l'engageait à jouer avec ses actions; mais convaincu de l'avenir de l'affaire, il répondait avec candeur qu'il préférait attendre les dividendes.

Cette ingénuité faisait sourire le banquier, qui le laissait dans son aveuglement.

Un jour cependant, la porte qui séparait son cabinet de celui du directeur étant restée ouverte, il entendit la conversation suivante :

— Ecrivez, disait Van Berghen : « Hier, le cours de l'*Union mobilière internationale* a atteint des proportions inouïes : il s'est élevé à 1,500 francs. Le succès est arrivé avec une rapidité qui révèle le génie financier du baron Van Berghen. »

Ainsi, les magnifiques articles que Jean lisait dans les journaux, c'était le baron lui-même qui les rédigeait.

Plusieurs personnages entrèrent en cet instant dans le cabinet du directeur.

— Eh bien! mes amis, leur dit le banquier, c'est demain la grosse bataille. Vos batteries sont-elles prêtes? Vous avez bien compris mes ordres, n'est-ce pas? Nous maintenons d'abord la hausse, nous la poussons jusqu'aux dernières limites; puis nous lâchons tout.

Demain matin paraîtront dans la presse des articles qui nous assureront le succès de cette opération.

— Parfaitement, c'est compris, répondit l'un des agents.

Le baron reprit :

— Le public de Lyon, comme celui de Bordeaux, a mordu. J'ai envoyé là-bas des ordres en conséquence ; car il faut encore prévoir que les choses ne marcheront pas tout à fait comme nous l'espérons.

Jean, en entendant cette conversation, croyait rêver. Etait-ce possible ? Cette magnifique affaire ne serait-elle donc qu'une colossale filouterie ? Et il couvrait de son nom de pareilles infamies.

Très pâle, il s'était levé et s'était avancé vers la porte.

Il allait entrer, lorsqu'il entendit le baron dire encore :

— Et le courrier de ce matin ? Quelles nouvelles nous apporte-t-il ?

— Nos correspondants nous écrivent, reprit le directeur, qu'ils ont obéi et fait la hausse fictive. Cependant l'actionnaire reste toujours un peu hésitant.

— Comme je le pensais, reprit Van Berghen, le moment est venu de lâcher. Nos filets sont bien tendus. Espérons que la pêche sera bonne.

Alors, Jean n'y tint plus ; il fit irruption dans le cabinet du directeur.

— J'ai tout entendu, dit-il avec un regard fulgurant. Et j'ai prêté les mains à de semblables opérations ! Je vous préviens que, si vous commettez ce brigandage, — car on ne peut appeler autrement ce vol organisé sur grande échelle, — je dévoilerai tout.

Il y avait là cinq à six personnes ; toutes restèrent stupéfaites, et s'entre-regardèrent, paraissant se demander si le marquis de Rochemaure ne venait pas

d'être atteint soudainement d'aliénation mentale. Elles ne pouvaient comprendre qu'il pût être indigné de procédés qui se pratiquent si habituellement à la Bourse.

— En vérité, marquis, s'écria le banquier éclatant de rire, d'où sortez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ? C'est là ce qu'on est convenu d'appeler : jeux de bourse. Chacun emploie la stratégie qui lui convient.

— C'est une infamie, je le répète, répliqua Jean. Cette hausse fictive, c'est un mensonge. Vous trompez le public, vous le dépouillez. On condamne un malheureux à la prison, aux galères quelquefois, pour un abus de confiance qui ne lèse qu'une personne, tandis que vous, par des opérations mensongères, vous allez ruiner peut-être des milliers de familles. Je ne le tolérerai pas, je démasquerai vos iniques tripotages.

— Ainsi, monsieur, c'est sérieux, ce que vous dites ? repartit le baron, qui le prit de haut.

— Absolument sérieux.

— Eh bien ! retirez-vous. Nous n'avons que faire de vos services.

— Sans doute, maintenant que votre trame est ourdie, maintenant que je vous ai aidé de tous mes efforts, de toute ma candeur. Mais je vous le répète, j'empêcherai cette infamie.

— Et comment cela, je vous prie ? questionna Van Berghen.

— Je vais sur l'heure faire passer une note dans les journaux, répondit Jean.

— Nous vous démentirons, et nous vous actionnerons en calomnie.

— Oh ! je vous crois capable de toutes les turpitudes ! Mais que m'importe ! Quoi qu'il arrive, je ferai mon devoir.

Il tira de son portefeuille les actions qu'il avait re-

ques en paiement de ses services et les jeta sur la table.

— Voilà, monsieur, les actions de l'*Union mobilière*. En conserver une seule, ce serait un déshonneur.

Et il sortit.

— Ou c'est un imbécile, comme on en voit rarement, dit le directeur, ou il a perdu l'esprit.

— En effet, ajouta le baron, on m'avait bien prévenu, il y a une huitaine de jours, qu'il était sujet à des accès de démence ; mais je n'avais pas voulu le croire. Vous êtes avertis, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses agents. En remettant les articles aux journaux, vous aurez soin de dire qu'un homme atteint de folie à la suite de pertes à la Bourse, prétendant se nommer marquis de Rochemaure, se propose d'envoyer à la presse une note diffamatoire sur l'*Union mobilière internationale*.

Comme il passait dans son bureau, pour y prendre quelques papiers à lui, Jean y trouva un religieux en lunettes, la mine béate, les mains dans les manches de sa soutane et le rosaire au côté.

C'était le frère Chaffin, mais si parfaitement grimé qu'il lui fut impossible de reconnaître dans ce moine le domestique de son hôtel.

— Je voudrais parler au directeur, dit le novice, pour des renseignements sur l'*Union mobilière internationale*.

Jean n'aimait pas les jésuites. Cependant, son honnêteté en ce moment l'emporta sur sa haine.

— Des renseignements ? s'écria-t-il. Je vous en donnerai, moi : c'est une maison de bandits.

Et il se précipita dehors.

Ces mots furent entendus par un employé, qui les reporta au baron.

Van Berghen vint auprès du jésuite.

— La personne à laquelle vous venez de vous adresser, lui dit-il, en prenant un air constristé, a, depuis quelque temps, le cerveau malade. Ne tenez donc aucun compte de ses paroles. J'ai dû le congédier.

Il lui donna les explications demandées ; mais le frère Chaffin ne l'écoutait point. Il n'était venu là que pour savoir quelles étaient au juste les fonctions de Jean et de quelle manière il les remplissait.

Etant édifié, il ne songea plus qu'à une chose : continuer à remplir sa mission.

Il descendit donc en hâte, aperçut sur le trottoir Jean arrêté, lisant une lettre que venait de lui remettre le concierge.

Il monta prestement dans un fiacre, et dit au cocher :

— Vous suivrez ce monsieur occupé en ce moment à lire une lettre.

Il leva les glaces et abaissa les stores.

La lettre que lisait Jean était de Lovely, qui l'invitait pour le lendemain à un dîner suivi d'une grande soirée. On devait pendre la crémaillère, son installation étant définitivement terminée.

— C'est cela, pensa Jean, la flibusterie sera terminée aussi. On fêtera la réussite de ce grand coup de filet. Cependant, si je fais manquer l'affaire, ce sera la ruine de cette charmante femme, dont les meubles ne sont peut-être pas plus payés que ceux de nos bureaux.

Il pensa aussi à Yvonne, qui se trouverait privée de sa protectrice ; et il eut un instant d'hésitation.

— Mais non, se dit-il, le cœur ne doit pas l'emporter sur le devoir. D'ailleurs, Lovely est belle ; elle trouvera facilement un autre baron.

Il n'écrivit pas toutefois la lettre signée de son nom, dont il avait menacé Van Berghen. C'était dangereux ;

car le banquier, armé de cette lettre, pourrait bien, en effet, le traduire en police correctionnelle; et il ne se souciait point d'augmenter son casier judiciaire.

Il prit une voiture à l'heure, et se rendit dans les bureaux des journaux. Il demandait à parler aux directeurs; mais c'était une heure indue: tous étaient absents. Les secrétaires pressés, le renvoyèrent aux rédacteurs du bulletin financier. Où était ce rédacteur? A la Bourse probablement; mais comment le reconnaître ?

— Ecoutez-moi donc, monsieur, insistait Jean. Il s'agit d'empêcher une filouterie, et je viens réclamer la publicité de votre journal.

Dans quelques journaux, les secrétaires, déjà prévenus par les émissaires du baron, en voyant l'animation avec laquelle Jean parlait, le crurent en effet atteint de folie. Tous l'évincèrent, les uns avec politesse, les autres avec impatience.

Il ne lui restait qu'une ressource : faire un scandale à la Bourse.

Il connaissait déjà, de vue tout au moins, quelques financiers.

— Bah ! lui répondirent-ils, nous le savions bien. Ce n'est pas nous qui nous y laisserons prendre. Il n'y a que le fretin qui morde à ces machines-là.

Cependant Jean continua à circuler dans les groupes.

— C'est un employé mécontent du baron, disait-on, et qui dévoile ses ficelles.

Et comme on espérait en apprendre davantage, on l'entourait, on le questionnait.

Les rivalités entre boursiers sont aussi féroces qu'entre femmes. On en conclut que l'affaire de Van Berghen était encore plus mauvaise qu'on ne le supposait.

La nouvelle se colporta de bouche en bouche. Les agents du banquier avaient beau-dire et répéter :

— C'est un fou !

L'effet était produit, l'éveil était donné. La confiance avait disparu. La baisse se produisit.

Menacé de ruine, le baron courroucé s'avança vers Jean, le prit au collet, le traitant de misérable, de calomniateur.

Alors, Jean, d'un geste énergique, se dégagea et envoya rouler à terre le gros banquier.

Cette scène de pugilat causa une bruyante hilarité parmi les boursiers.

Si le baron n'était pas encore ruiné, il se trouva honni, ridiculisé.

En quittant la Bourse, Jean se rendit chez Lovely, tout étonnée et joyeuse de cette visite inattendue.

— Quel bon vent vous amène ? demanda-t-elle.

Jean se laissa tomber avec accablement sur un divan.

— Un mauvais vent, répondit-il ; et vous me voyez désolé, bouleversé. J'ai peut-être causé votre ruine. Pardonnez-moi, je n'ai pu faire autrement.

Il lui raconta ce qui venait de se passer et le krach très probable de l'*Union mobilière internationale*, un coup terrible dont Van Berghen ne pourrait sans doute se relever.

— Bah ! ce n'est que cela ? s'écria Lovely en lui sautant au cou. Remettez-vous, mon ami, tranquillisez-vous. C'est un service, au contraire, que vous venez de me rendre. Mais je l'exècre, ce baron. Il est si grossier, si bête, si ennuyeux surtout. Et pingre, par-dessus le marché. Il n'a encore payé ni mes bijoux ni mes meubles. Je suis harcelée par les créanciers, qui refusent en paiement les actions de l'*Union mobilière*. Et d'ailleurs, je suis cabotine dans l'âme. Riche aujour-

d'hui, pauvre demain, c'est notre vie à nous. Vous avez donc parfaitement agi, en sacrifiant à votre honneur, à votre probité, ma situation qui, vous le voyez est loin d'être brillante. Libre ! me voilà libre encore une fois ! Au lieu de me laisser engourdir dans la mollesse de ces meubles capitonnés et hypnotiser par les chatoiements de la peluche, je vais me remettre à piocher. J'étudie en ce moment un premier rôle. J'y serai superbe, vous verrez. C'est l'art qui nous console, nous, de nos désastres financiers et de nos déceptions amoureuses.

— Et Yvonne, qu'en ferez-vous ?

— Mais je compte la garder, et même j'en veux faire une artiste aussi. C'est une nature très fine, très intelligente, si bonne, et si jolie ! Par moments, j'en suis presque jalouse.

— Comment va-t-elle, la pauvre enfant ?

— Aussi bien que possible.

Elle sonna.

Yvonne parut.

Elle portait un élégant costume velours et satin caroubier avec passementerie d'or.

C'était une toilette de Lovely, réparée pour elle ; car ses robes de jeune fille, maintenant trop étroites, ne pouvaient plus dissimuler son état. Mais, grâce aux paniers bouffants et à un entrecroisement de draperies, il était impossible de le soupçonner.

Elle avait perdu ses belles couleurs roses ; elle avait un teint pâle, légèrement doré, dans lequel ses grands yeux semblaient plus noirs, plus profonds.

A la vue de Jean, qu'elle ne savait pas auprès de sa maîtresse, elle devint toute rouge. Elle était, comme la première fois, si émue, qu'elle ne pouvait parler.

— Aurais-tu de mauvaises nouvelles de Châteaubourg ? lui demanda Jean.

Tu regrettes le pays, tu voudrais revoir ta mère ?

— Oh ! ce n'est pas cela. Madame est si bonne pour moi, qu'elle remplace toute ma famille. C'est le plaisir de vous revoir. Je croyais que vous nous aviez encore oubliées.

— Non, ma chère enfant, je ne t'oublie pas. J'ai été très occupé, voilà tout. Eh bien ! j'apprends que tu as quelque goût pour le théâtre.

— Oui, beaucoup. J'ai surtout de l'ambition. Je ne trouve rien de plus beau que la carrière d'actrice. Être applaudie!.. et puis ces beaux costumes : aujourd'hui princesse, reine demain.

— Qui se serait douté, s'écria Jean en riant, que cette petite Fleurette rêvait les grandeurs ?

Yvonne, en parlant ainsi, s'était animée d'une façon étrange. Ses yeux, ordinairement si doux, lançaient par saccades des éclairs. Cependant, au fond de son regard, qui se repliait, à demi-voilé sous ses longs cils, on devinait un autre sentiment, intense et douloureux.

— C'est Anatole, dit-elle, qui m'a donné ces idées-là.

— Tu deviendrais coquette aussi ?

— Oui, je voudrais voir tous les hommes à mes pieds.

— Mais elle est très drôle, fit Jean.

— Non, monsieur le marquis, répondit Yvonne avec un triste sourire, ce n'est pas si drôle que cela. Je voudrais d'abord me venger d'Anatole, et puis...

Elle s'arrêta, baissa les yeux.

— Et puis quoi ? questionna Jean.

— C'est mon secret. Ne me le demandez pas. Je ne vous le dirai jamais.

Sa prunelle étincela comme un diamant noir.

Jean craignit de lire dans son cœur un sentiment qu'il ne pouvait point encourager. Il n'insista pas davantage ; et il détourna la conversation.

— Sais-tu, ma chère Yvonne, reprit gaîment Lovely, que je suis en ce moment aussi pauvre que toi ?

Elle lui raconta la déconfiture probable du baron.

— Alors... dit Yvonne en grand émoi, vous me renvoyez ? Oh ! je vous en prie, gardez-moi auprès de vous. Vous servir pour rien, ce serait mon ambition. Et puis, vous savez, j'ai dix mille francs. Vous me feriez si grand plaisir de les accepter.

— Je reconnais bien là ton bon cœur, mon enfant. Dorénavant, tu ne seras plus ma femme de chambre, mais mon amie. Je te donnerai des leçons de déclamation ; et avant un mois, tu débuteras au théâtre.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria la jeune fille, qui parut transportée.

En ce moment, un coup de sonnette bien connu retentit dans l'antichambre.

— Le baron ! Vite, cachez-vous, dit l'actrice à Jean.

— Me cacher devant ce voleur, jamais !

Le baron entra.

— Bonne nouvelle ! cria-t-il dès le seuil ; viens dans mes bras, ma chère Lovely. Je vais te couvrir de diamants et de rubis...

Soudain il s'arrêta dans son expansion.

Jean, jusqu'alors masqué par un fauteuil, s'était levé.

— Vous, ici ? exclama le baron. Sortez, monsieur, sortez.

Lovely se plaça entre eux.

— Monsieur, je suis ici chez moi ; et je prie le marquis de Rochemaure de me faire l'honneur d'y rester.

— Quoi ! vous prendriez parti pour ce toqué ?

— Monsieur, répliqua Jean, avez-vous envie que je recommence, ou êtes-vous prêt à me rendre raison par les armes ?

— Est-ce qu'on se bat avec un fou de votre espèce ?

Jean s'avança vers lui, menaçant.

Le baron se radoucit soudain, soit qu'il craignît une nouvelle équipée de Jean, soit qu'il fût effrayé de la perspective d'un duel.

— Voyons, calmez-vous, jeune homme. Je ne vous en veux pas, puisque le mal est réparé. La victoire me rend bon enfant. Je ne vous poursuivrai pas en police correctionnelle, ainsi que j'en avais d'abord l'intention.

— Me poursuivre ? Vous ne l'oseriez pas. Vous craindriez trop mes révélations.

— Allons ! en voilà assez, dit le cynique financier en agitant par un mouvement saccadé sa chaîne de montre et la breloque qu'elle soutenait. Si je vous ai traité de fou, ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, mais à M. Fureaud, qui m'a affirmé avoir sur vous des renseignements très précis. Il paraît que là-bas, à Châteaubourg... hein ? la tête a déjà plusieurs fois déménagé. Vous y auriez la réputation d'un fameux écervelé.

— On a dit à M. Fureaud... fit Jean.

Sa voix s'étrangla dans son gosier. Il était devenu d'une pâleur effrayante.

— Oui, que vous aviez le cerveau légèrement détraqué, et que vous donniez de grandes inquiétudes à votre famille. Et la preuve, c'est que le religieux qui est entré ce matin dans votre cabinet et que j'ai retrouvé tout à l'heure sur l'escalier de la Bourse, m'a dit qu'il était spécialement chargé de vous surveiller. C'est grâce à lui, à son témoignage, que nos actions ont pu remonter, et qu'en somme, la victoire nous reste.

— Son témoignage ? De quoi a-t-il témoigné ?

— Parbleu ! que vous étiez sujet à des accès d'alié-

nation mentale, comme le prouvait, du reste, votre violence à mon égard.

— Monsieur, s'écria Lovely indignée, en s'adressant au baron, sachez que le marquis de Rochemaure a toujours joui de la plénitude de sa raison. J'étais à Châteaubourg, il y a quatre mois. Il m'a rendu service, avec une délicatesse que je ne puis oublier. Que ce jeune homme, qui a toutes les nobles et généreuses ardeurs, passe pour un toqué dans sa famille de fossiles, c'est possible. Mais je sais, moi, qu'au contraire, il n'a jamais donné que des preuves de haute raison et d'une inébranlable loyauté. Cette loyauté, son courage surtout, voilà les motifs de la haine de ses ennemis aussi lâches que fourbes.

— Et moi aussi, ajouta Yvonne à son tour, je suis là pour témoigner...

— De grâce! interrompit Jean avec fierté, ne me défendez pas vis-à-vis de ce monsieur.

— Il paraîtrait vraiment, reprit Van Berghen courroucé, qu'il vous ait tourné la tête à toutes les deux ! Alors, qu'est-ce que je fais ici, moi? J'en ai assez de jouer un rôle ridicule, et je n'ai plus qu'à me retirer.

— Vous avez raison, repartit Lovely, gardez vos bienfaits. Je n'ai que faire d'un luxe qui doit être un jour ou l'autre payé par le désespoir de tant de familles.

— Soit ! je vous laisse avec votre marquis.

— Non, monsieur, non, fit Jean à son tour, c'est moi qui vous cède la place.

Il voulait laisser à Lovely le temps de réfléchir avant de renoncer définitivement à la situation que lui avait faite Van Berghen. Il serra la main de l'actrice, celle d'Yvonne et sortit.

Comme il débouchait dans la rue, il aperçut, sortant de la portière d'un fiacre, le museau de fouine du frère

Chaffin, qu'il reconnut aussitôt pour le domestique de son hôtel et pour le jésuite de la veille.

Il s'élança vers cette portière, l'ouvrit, monta dans le fiacre.

— Bois de Vincennes! cria-t-il au cocher. Vite. Cinq francs de pourboire.

Malgré les protestations du jésuite, malgré ses cris, le cocher, alléché par le pourboire et confiant dans la bonne mine de son nouveau client, fouetta énergiquement ses chevaux qui partirent au galop.

— Mais monsieur, mais monsieur..., vous vous trompez, vous vous trompez, hurlait le novice épouvanté.

Jean saisit le nœud de sa cravate et le tordit.

— Non, je ne me trompe pas, gredin, et tu vas passer un mauvais quart-d'heure.

— Au secours! essaya de crier le frère.

— Tais-toi, ou je t'étrangle.

Et il serra si énergiquement le nœud de sa cravate, que le jésuite en tirait la langue, et que ses yeux sortaient de leurs orbites.

— Maintenant, écoute-moi, canaille, dit Jean; car je sais tout. C'est toi, misérable, qui es chargé par le père Lantier de m'espionner. C'est toi qui t'amuses à répandre le bruit que j'ai le cerveau dérangé. Eh bien! sache une fois pour toutes que, si jamais je te retrouve sur ma route, je te tuerai comme un chien. A présent, ignoble bête, — car il faut que tu sois aussi bête qu'ignoble pour obéir ainsi aveuglément aux ordres d'un profond scélérat comme le père Lantier, — tu es prévenu, n'est-ce pas? Va dire à ceux qui t'ont chargé de m'espionner, que j'ai découvert leur trame, et que si la justice ne m'aide point à les châtier, je les châtierai moi-même.

Il appliqua sur les joues du jésuite ahuri deux vigoureux soufflets, lâcha le nœud de sa cravate, ouvrit la

portière, s'élança hors du fiacre, et remettant au cocher les cinq francs promis :

— Continuez votre route. Au bois de Vincennes.

Le frère Chaffin, bouleversé, hébété, à moitié étouffé, ne se remit qu'au bout de quelques minutes de la terreur qu'il venait d'éprouver.

Il hêla alors le cocher, qui continuait à fouetter ses chevaux à tour de bras. Il parvint cependant à l'arrêter.

— Vous avez vu, vous avez entendu ?

— Non, rien.

— Vous ne l'avez pas entendu me battre, m'injurier?

— Pas du tout.

— Enfin, vous avez vu un jeune homme monter dans ma voiture, vous l'avez vu en descendre ? Vous pouvez en déposer chez le commissaire de police? Regardez ma cravate dénouée, mes joues encore rouges des soufflets qu'il m'a donnés.

— Pas possible ! fit le cocher en riant. Il fallait les lui rendre.

— Moi, battre mon prochain? Ah! mon ami, c'est un péché ! Jésus nous a enseigné que, lorsque nous recevions un soufflet, nous devions tendre l'autre joue.

— Je vois ce que c'est, vous êtes un cafard, repartit le cocher riant de plus belle. Alors vous voulez aller déposer par devant le commissaire que vous avez tendu l'autre joue. Moi, à votre place, j'aimerais mieux me taire. Vous n'êtes qu'un couard, not' bourgeois ; et il n'a pas tant mal fait de vous cogner un peu. Je ne veux rien déposer du tout.

Mais le frère Chaffin qui avait compris les vues secrètes du père Lantier, et qui voulait se venger de la peur que venait de lui causer le marquis de Rochemaure, insista.

— Vingt francs pour vous, dit-il, si vous m'accompagnez chez le commissaire.

Et il fit miroiter aux yeux du cocher une pièce d'or.

Le cocher ne résista point à cet appât et l'arrêta devant la lanterne d'un commissariat.

Le jésuite alors fit sa déposition, ajoutant que le marquis de Rochemaure était sujet à des accès de démence et pouvait devenir même assez dangereux.

Il lui raconta la scène de la Bourse.

Mais il lui fallut donner ses noms et prénoms.

Le jésuite hésita, comprenant qu'il y avait peut-être danger pour la Compagnie à divulguer les desseins du supérieur du Mont-Rivel.

Il déclina bien son nom de famille; mais il refusa de déclarer sa profession.

Cette réticence éveilla les soupçons du commissaire qui flaira là quelque intrigue.

— Si le marquis de Rochemaure est fou, dit-il, c'est à la famille de le faire enfermer. Au surplus, vous ne portez sur vous aucune trace de violence. Je me bornerai donc à enregistrer les faits dont vous vous plaignez. Mais pour le moment, ils ne me semblent pas de nature à motiver une mesure de rigueur.

Le frère Chaffin se retira, quelque peu déconfit et d'autant plus acharné à poursuivre Jean et à constater tous les faits qui pouvaient corroborer l'accusation de folie.

XL

En rentrant chez lui, Jean trouva une lettre de Mme Herbaut.

Dès les premières lignes, les incidents de la journée qui l'avaient si violemment ému, et qui l'impressionnaient encore, s'effacèrent.

Elle lui parlait de Madeleine. Tout le reste fut oublié.

Voici cette lettre :

« Mon cher marquis,

» Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je reviens à peine d'un assez long voyage dans le midi, où l'une de mes tantes, sérieusement malade, m'a retenue pendant deux mois.

» Vous me demandez des nouvelles de Madeleine.

» Hélas ! la pauvre amie est loin d'être heureuse. D'abord son mari lui défend de me voir. Nous nous rencontrons quelquefois au sortir de l'église. Nous échangeons des regards, quelques paroles, et c'est tout.

» La première fois que je l'ai aperçue, j'ai été renversée, foudroyée par les changements qui se sont opérés en elle en si peu de temps.

» Ses yeux si limpides, si purs, avec leur beau regard d'étoile, sont devenus tristes, mornes, timides ; et même j'ai cru y découvrir comme de la honte, de l'égarement.

» Les lèvres, autrefois si purpurines, sont décolorées. Il se dégage de cette martyre quelque chose de poignant et de tendre qui serre le cœur.

» Elle a le sourire douloureux et charmant des êtres dont l'âme s'est brisée trop tôt. Maintenant son teint est très pâle, si pâle qu'il en est diaphane. Le sang s'est retiré au cœur. Et en effet c'est le cœur qui saigne, c'est le cœur qui crie : toute la vie s'est réfugiée là.

» Cependant, avant de vous écrire, j'ai voulu la voir. Nous avons pu parler un instant, à la dérobée ; mais avec quelles précautions ! Elle m'a confié toutes ses douleurs, ses terreurs presque. Cet homme est loin d'être, dans l'intimité, le gentilhomme courtois qu'elle

avait supposé. C'est un monstre qui se plaît à torturer sa victime. Il ne lui épargne aucune vexation; et il lui fait sentir, à tous les instants du jour, qu'elle est dans sa dépendance, elle et ses parents, et qu'il ne tient qu'à lui de les déshonorer, de les désespérer.

» Mais rassurez-vous, mon cher marquis... Comment vous dire? Le mariage n'est pas encore accompli de fait. Il s'est passé entre eux tout un drame horrible, hideux, brutal, infâme.

» Enfin, elle a préservé la dignité de sa personne, mais au prix de quelles humiliations, de quelles souffrances morales! Elle s'en console avec votre souvenir.

» Elle ne vous a point écrit, parce qu'elle l'a promis et qu'elle a le respect de sa parole. Au reste, vous ne pourriez lui répondre. Si son mari surprenait une de vos lettres, ce serait l'occasion de nouvelles violences, de nouvelles tortures.

» Vous le savez, notre Madeleine est un mélange adorable de faiblesse et de fermeté, de bonté et de courage. Son esprit qui est intrépide, lutte contre son cœur qui est tendre; ses nerfs de sensitive, contre sa dignité qui est inébranlable.

» L'abbé de Malglaive, ainsi que vous l'aviez prévu, est devenu son ami, son confident, le seul que le comte lui permette. N'en soyez pas jaloux. Il est facile de voir, à l'attitude brisée de notre chère amie, qu'il n'y a pas pour elle de consolation possible. Il est heureux cependant que la religion lui apporte quelque adoucissement à son malheur. »

— C'est cela, c'est bien cela! s'écria Jean qui froissa la lettre par un mouvement convulsif. Encore et toujours ce Malglaive!

Il relut cette lettre plusieurs fois avec attention, pesant tous les mots, méditant chaque phrase, versant des larmes à ce portrait que lui traçait Aline.

Puis, s'enivrant à la pensée que Madeleine l'aimait toujours, que l'amour de ce vieillard abject ne l'avait pas profanée, il s'abandonna à une rêverie passionnée.

Il la serrait dans ses bras, la berçait, se sentait envahir par une émotion engourdissante. Tout à coup un désir opiniâtre, inflexible s'implanta dans son cœur, dans son cerveau : la revoir, ne fût-ce qu'un instant, qu'une minute !

Il se jeta sur son lit, pressa avec transport contre ses lèvres cette lettre qui lui parlait d'elle.

— A moi ! à moi seul ! oh ! merci de ton héroïsme ! merci, pauvre chérie ! Il est impossible que nous soyons séparés pour la vie. Je t'enlèverai à ce monstre, à ce tartufe ; et nous serons heureux enfin ! toujours !

Brisé de corps et d'esprit, il s'endormit. Mais son sommeil était agité. Soudain, poussant un grand cri, il s'éveilla, se dressa en sursaut. Une sueur froide mouillait ses tempes. Il était encore sous l'impression d'un cauchemar horrible.

Il avait rêvé qu'il se trouvait dans le fiacre avec le jésuite ; mais ce n'était plus le frère Chaffin, c'était le père Lantier. Ce n'était plus lui qui terrassait. A son tour, il était lié, garrotté ; il sentait sur sa poitrine le genou du jésuite, qui, en même temps, lui traversait le cerveau d'un fer rouge.

Maintenant, il était éveillé. Tout cela n'était pas. Il était seul dans sa chambre d'hôtel : et cependant il restait sous une impression terrifiante.

Jean expliquait ce cauchemar par les événements de la journée.

Cet espion attaché à ses pas, tous ces gens acharnés après lui, quel but poursuivaient-ils donc ?

Soudain, la vérité lui apparut dans toute son hor-

reur : on voulait le faire passer pour fou, afin d'avoir un prétexte de l'enfermer, de le faire disparaître à jamais.

Un flot de sang afflua au cœur qui le renvoya avec violence au cerveau, où il se résorba en une sueur glacée qui ruissela le long de ses tempes.

Il venait d'entrevoir la maison d'aliénés, la camisole de force, la torture de la douche.

— Oui, c'est cela, c'est bien cela, c'est leur but, c'est leur trame : me pousser à bout, profiter d'un accès de colère, pour me séquestrer comme fou !

Et il vit les figures ricanantes d'Anatole, de Charlotte, du duc, et l'œil mauvais de la douairière attaché sur lui avec une expression haineuse.

Cette vision passa devant ses yeux comme un éclair, mais avec une telle précision, une telle évidence, que le doute ne lui était pas possible.

Il la repoussa ; elle revint plus opiniâtre.

Il ralluma sa bougie, pensant que la lumière dissiperait ce cauchemar réel. La lumière ne le dissipa point. Au contraire, en augmentant sa lucidité, elle lui montra le danger plus certain, plus imminent.

Il se rappela tous les faits qui, depuis cinq mois, avaient agité sa vie, et qui pouvaient être en effet invoqués par ses ennemis comme autant de preuves de démence. Sans doute, on ne pourrait l'accuser d'incohérence dans ses discours ; mais ses opinions sur toutes choses qui heurtaient les idées reçues, qui rompaient d'une façon si absolue avec les préjugés, pouvaient, aux yeux de certaines gens prévenues, démontrer la folie, et même la folie dangereuse ; car on ne manquerait pas de rappeler ses violences en les aggravant encore.

Non-seulement il aurait contre lui les cléricaux et sa famille, mais encore une fraction importante du

parti républicain de Châteaubourg, c'est-à-dire les séides de Bidouillet et de Lépuzot.

La déclaration d'un médecin était, il est vrai, nécessaire. Alors, il se rappela tout à coup ce grand docteur, à la figure basse, aux cheveux plats, qui, pendant sa fièvre cérébrale, avait plusieurs fois paru à son chevet, et qui avait qualifié sa maladie d'accès de fièvre chaude.

Il se vit donc enserré dans les mailles d'un inextricable réseau, au milieu duquel il se débattait désespérément.

En vain chercha-t-il à se calmer : la fièvre bouillonnait en lui. Il ne pouvait fermer les yeux sans qu'aussitôt l'horrible vision ne lui réapparût ; et il se sentait serré à la gorge par un invincible effroi.

Est-il en effet une souffrance comparable à celle que doit éprouver un être raisonnable enfermé comme fou parmi les fous ! Descendre vivant dans la tombe lui eût semblé moins redoutable qu'un pareil supplice ; car la mort arrive rapidement, tandis qu'on peut vivre des années dans une maison de fous avec toute sa raison.

Et il se rappela que sous l'Empire, par un monstrueux abus d'autorité, par vengeance politique, un homme parfaitement sain d'esprit avait été enfermé dans une maison d'aliénés. Il savait en outre que la connivence d'un médecin suffit pour obtenir la séquestration.

A la pensée seule d'une semblable torture, d'un si monstrueux attentat réalisable, possible, il sentait son esprit éperdu se disloquer, sa raison s'égarer ; et son cerveau se brisait dans cette lutte contre des ennemis invisibles. Certainement, avec son tempérament nerveux-sanguin il ne résisterait pas à une pareille épreuve.

Ne pouvant dormir, il se releva, s'habilla, se pro-

mena dans sa chambre, cherchant à dominer l'ébranlement de ses nerfs, cherchant à changer le cours de ses idées. Il prit un livre, essaya de lire, parvint à fixer son attention, à se calmer, à se rassurer un peu. Il pensa à aller informer la police de la trame qui s'ourdissait contre lui. Mais il devrait accuser sa famille : il valait donc mieux se taire.

Cependant, il était prudent de prévenir quelqu'un, un ami sûr ; car on pouvait le faire disparaître tout d'un coup, au moment où il s'y attendrait le moins.

Un ami ! Quel ami ? Qui l'aimait assez pour se donner le tracas de semblables réclamations, de pareilles luttes contre des hommes aussi puissants, appuyés par les Fureaud, les Van Berghen, par toute la magistrature et tout le clergé de Châteaubourg, qu'il avait publiquement insultés ? Il n'avait d'amis sûrs que des femmes : Lovely, Yvonne, Laurianne.

Quant à Madeleine, dans la dépendance du comte d'Etioles et de l'abbé de Malglaive, elle était réduite à la plus complète impuissance.

Il résolut d'écrire à Laurianne. Mais où était-elle ?

Et puis, au moment de dévoiler cet épouvantable complot, il hésitait. Qui voudrait y croire ? N'était-ce pas donner à penser qu'il était affecté d'idées bizarres, atteint de la manie de la persécution, et qu'il était réellement sur le chemin de la folie ?

Il songea aussi à écrire au père Lantier pour le menacer de poursuites judiciaires, s'il osait attenter à sa liberté. Mais il s'arrêta, dans la crainte de se tromper et de lui mettre peut-être entre les mains une arme terrible.

Fuir, s'éloigner, passer à l'étranger ? Mais avec quelles ressources ? Et puis, il était si las, si écœuré !

Car le monde contenait encore plus de turpitudes qu'il n'en avait jusqu'alors imaginé.

Avant de prendre une détermination, il réfléchirait, attendrait de nouvelles preuves.

XLI

Le lendemain cependant, au grand jour, il se sentit plus calme; il pensa qu'il s'était peut-être alarmé à tort, qu'il était d'ailleurs vraisemblable que la duchesse le fît surveiller, et tout naturel qu'un jésuite eût été chargé de cette surveillance.

Il déclara à la maîtresse de son hôtel, sans lui donner toutefois des explications qui eussent pu lui sembler étranges, qu'il avait quelque raison de se défier du domestique chargé de faire sa chambre, et que, si elle jugeait à propos de le conserver, il se verrait forcé de quitter l'hôtel.

— Il est parti depuis plusieurs jours, repartit l'hôtesse. Nous lui avons signifié son congé ; car il faisait de fréquentes absences qui désorganisaient le service.

Elle profita de cette occasion pour lui remettre sa note, qui s'élevait pour deux mois au chiffre de treize cents francs.

Treize cents francs ! Où les prendrait-t-il ?

Devant cette détresse effrayante, devant cette dette, la première qu'il eût jamais faite, qui l'humiliait autant qu'elle l'épouvantait ; car il ne savait comment il pourrait jamais la payer, il prit le parti d'écrire à l'amiral quel était son dénûment. Il attendit trois jours,

huit jours; mais vainement. Il écrivit de nouveau plus pressamment, demandant un subside, quel qu'il fût, sollicitant tout au moins une réponse.

Mais ni réponse ni subside n'arrivèrent.

— Ou on intercepte mes lettres, pensa-t-il, ou la duchesse est parvenue à indisposer l'amiral contre moi. Je ne puis donc plus compter sur lui.

A quel parti se résoudre ? A quelle porte irait-il frapper ?

Maintenant qu'il connaissait à fond le personnel administratif encore si gangrené, maintenant qu'il avait percé à jour les roueries et les trucs des sociétés financières, il ne voulait rentrer ni dans l'administration ni dans la finance.

Il se sentait une réelle aptitude pour les arts, pour le dessin surtout. Mais ce n'était qu'une aptitude naturelle qui jamais n'avait été cultivée.

Avant qu'il n'eût acquis assez de talent pour s'en faire une situation, il avait le temps de mourir de faim.

La littérature ? Il écrivait avec facilité. Il avait de l'esprit, la phrase vive, une tournure souvent originale, des idées qui tranchaient avec la banalité courante. Mais tout cela ne suffit pas pour faire un écrivain. Il ne savait point délayer ses idées. Il possédait, au contraire, une rare condensation. Il lui semblait qu'étant donnée notre civilisation qui marche à la vapeur et prend de plus en plus un caractère positif, le délayage de la pensée aussi bien que le lyrisme doivent disparaître de la littérature, et faire place à une forme plus nette, plus concise, plus concrète.

Pourtant, il voulut essayer. Ayant écrit quelques articles sur les questions du jour, il se résolut à les porter à un journal. Il s'adressa au plus anti-clérical.

— Là, du moins, se dit-il, je n'aurai pas à redouter les trahisons des jésuites.

Comme son cœur battit en montant la première fois l'escalier qui devait le conduire en face du directeur! Il éprouvait cette émotion qui saisit tous les débutants au moment où ils abordent la réalisation de leur rêve, au moment où ils vont se trouver en présence de l'homme qui décidera de leur destinée, qui peut donner la publicité à leur idée, plus que la publicité, un corps, la vie, ou qui, d'un mot, peut la faire rentrer dans le néant.

Il demanda donc à parler au directeur.

— On ne peut le voir, lui répondit-on, que passé minuit. Encore faut-il lui écrire pour obtenir une audience.

Il se décida alors à remettre son article au secrétaire.

Sans même lever les yeux, sans lui dire un mot, le secrétaire posa l'article sur d'autres qui se trouvaient empilés sur la table.

— Quand puis-je espérer une réponse? questionna Jean.

— Repassez un de ces jours. Mais je vous préviens que la rédaction est au grand complet. Votre article est-il signé?

— Non.

— Votre nom?

— Jean de Rochemanre.

Le secrétaire daigna le regarder, et sembla frappé de cette figure fine, intelligente et triste.

— Vous êtes noble? lui dit-il. Il n'en faut pas, monsieur, dans notre journal.

— Je suis noble, c'est vrai, mais très sincèrement républicain et absolument anti-clérical.

— Nous verrons. Je lirai cela. Revenez demain.

Jean, fidèle au rendez-vous, revint le lendemain.

Mais le secrétaire s'excusa. Il n'avait pas eu le temps de lire.

Il le remit ainsi de jour en jour.

Jean essaya d'un autre journal. Ce fut la même déconvenue.

La rédaction était toujours au grand complet; on n'avait pas le temps de lire tous les articles, qui affluaient; les directeurs étaient constamment invisibles.

Jean se découragea. Il voyait venir la misère, la misère parisienne, cette misère en habit noir, qui a des détresses épouvantables, des hontes saignantes, des douleurs morales cent fois pires que la faim.

Il s'en voulait de son impuissance. Ne pouvoir gagner sa vie honnêtement, alors qu'il se sentait intelligent et robuste !

Il s'arrêtait parfois devant les charretiers, les arroseurs, les balayeurs des rues.

— Voilà du moins, se disait-il, des gens qui se suffisent à eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin de tendre la main; tandis que moi, parce que j'ai un titre, une famille noble, des mains d'aristo, une éducation tronquée, je ne suis bon à rien, je ne suis qu'un déclassé.

Il se présenta dans une imprimerie, se proposant comme prote; dans une maison de petit commerce, demandant un emploi de caissier.

Mais l'imprimeur, en voyant ce jeune homme élégant, avec ses manières d'homme du monde, lui demanda s'il avait déjà quelque connaissance du travail typographique

Le pauvre marquis répondit la vérité et fut évincé.

Le commerçant pensa qu'un si beau caissier n'était point un caissier sérieux, et qu'un de ces matins, il s'enfuirait avec sa caisse, sa femme ou sa fille.

Cependant la note de son hôtel montait toujours. On commençait à lui faire froide mine, le maître d'hôtel

du moins ; car l'hôtesse, tout au contraire, se montrait plus prévenante, lui coulait même de tendres œillades. Enfin, il crut surprendre une fois ou deux dans ses paroles, des avances assez directes.

Il devait donc quitter son hôtel ; il ne pouvait même y rester un jour de plus. Mais pour le quitter, il fallait payer ; et son gousset était vide.

Déjà, en sortant de chez M. Fureaud, il s'était adressé à Paul Herbaut qui lui avait envoyé aussitôt la somme demandée. Il n'osait plus recourir à son amitié.

Que faire? quitter immédiatement l'hôtel ? Pour aller où ? Retourner à Châteaubourg ? Se jeter à la Seine? Toutes ces idées tourbillonnèrent en un instant dans son cerveau.

Il sortit de chez lui désespéré. Au moment où il tournait l'angle de la rue des Capucines, comme il marchait la tête baissée, le visage morne, il se sentit soudain frapper sur l'épaule.

— Comment, c'est toi? Te voilà à Paris? Depuis longtemps ?

—Raoul! s'écria Jean, qui s'éveilla comme d'un rêve.

Il se trouvait en face d'un de ses anciens camarades. élevé comme lui chez les jésuites de Châteaubourg.

Raoul de Riveroles était du même pays que Jean ; mais il l'avait quitté depuis fort longtemps.

— Et toi, que fais-tu? lui demanda Jean.

— Rien. Mon père est mort. Je suis maintenant comte de Riveroles. Je prends la vie du côté le plus agréable. Mon nom, mes relations me font bien accueillir partout. Et j'ai pas mal de succès auprès des femmes, ajouta-t-il, en tortillant avec fatuité sa moustache.

— Cela ne m'étonne pas. Tu me sembles, à présent, un gentilhomme accompli, tu as pour tailleur un artiste

qui sait mettre en valeur tes agréments personnels.

— N'est-ce pas ? Mon tailleur en effet est un homme de génie. Je te donnerai son adresse ; au besoin avec ma recommandation, il te fera crédit.

— Grand merci ! repartit Jean tristement. Je ne fais pas de dettes, lorsque je ne prévois pas de quelle manière je pourrai les payer.

— Quel puritain ! exclama Raoul. Autrefois, s'il m'en souvient, tu étais, comme moi, un diable à quatre. En avons-nous fait des tours à ce père Lantier, de sinistre mémoire !

— Il se venge aujourd'hui.

— Bah ! comment cela ?

— Ce serait trop long à te raconter.

— Eh bien ! ce richissime amiral n'est donc pas mort ?

— Non, heureusement.

— Pourquoi heureusement ? Ne devez-vous pas hériter chacun de cinq ou six millions ?

— Est-ce une raison pour désirer sa mort ?

— C'est une raison du moins pour qu'on s'en console. Mais alors, qu'est-ce que tu fais, voyons ?

Jean lui conta sa piteuse histoire, le vol dont il avait été victime, ses infructueuses tentatives pour trouver un emploi où il fût possible de rester honnête, et enfin sa détresse actuelle.

— Assez, mon cher, interrompit le comte de Riveroles, tu m'en fais venir les larmes aux yeux, parole d'honneur ! Comment, toi, marquis de Rochemaure, issu de sang royal, tu te trouves sur le pavé, en quête d'une place ?

— Oui, n'importe laquelle ; et je t'assure que c'est terriblement difficile à découvrir.

— Mais, cher ami, d'où sors-tu ? De quelle île déserte viens-tu donc ? Avec ton grand nom, et

tes espérances de fortune, Paris est à toi. Ce nom, ces espérances, c'est un capital. Et je te parle savamment ; car avant d'avoir hérité de mon père, j'étais comme toi assez bas percé. Néanmoins, j'ai toujours su tenir mon rang et vivre honorablement. Paris a pour les hommes comme nous des ressources que tu ne soupçonnes même pas. Permets-moi de t'initier à la vie parisienne. Tu verras : je te promets une existence de prince. Est-il rien de plus stupide, de plus humiliant même de végéter comme tu le fais, exposé aux œillades d'une maîtresse d'hôtel quadragénaire ? Pour le moment, je t'offre un gîte, un appartement de garçon, mais assez confortable. Ne t'inquiète de rien, je me charge de tout. Justement, ce qui me manquait, c'était un ami en qui je pusse avoir une confiance absolue. J'ai l'amitié en dominance. Or, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu que des camarades, le plus souvent des rivaux.

— Je suis touché de ton offre, mon cher Raoul : comme je me trouve pour l'instant dans un dénûment absolu, je l'accepte, momentanément du moins. Peut-être, grâce à tes relations, trouverai-je la position que je cherche. Quant aux ressources dont tu parles, je crains de les deviner : les dettes. Je te le répète, je suis très chatouilleux en matière d'argent. Emprunter, sans savoir si je pourrai rembourser...

— Admirable ! inouï ! pharamineux ! supercoquentieux ! s'écria Raoul. Tu es positivement de l'âge d'or, et je t'admire. On ne retrouve plus ces discours-là que dans les romans du siècle passé. Vraiment, tu m'intéresses. Malgré ton costume, qui sent son Châteaubourg, tu as une fière mine, et je veux te lancer, je veux faire ton éducation, avoir un élève, un disciple, un seul, et ma gloire sera complète. C'est entendu, je t'emmène. Qu'as-tu à répondre à cela ? J'ai foi dans

ton avenir, dans tes héritages; je te vois avec une étoile au front. Tu seras riche, heureux, je te le prédis. Tu ne peux donc m'empêcher de te prêter de l'argent, et de te tirer de l'horrible situation où tu te trouves. D'ailleurs, mon cher, nous sommes quelque peu cousins, et à ce titre j'ai le droit et même le devoir de t'obliger.

Tout cela fut dit d'une façon si cordiale, l'agréable physionomie de Raoul lui semblait si loyale, que Jean, isolé, abandonné de tous, se sentait profondément heureux de rencontrer une amitié qui se manifestait avec une aussi sincère effusion. Il se laissa donc entrainer.

Deux jours après, habillé par le meilleur faiseur, il était présenté et reçu avec acclamation au Jockey-Club.

Il montait à cheval avec une élégance remarquable. Son apparition fit sensation au bois. Il était en outre de première force à l'escrime et de première adresse au pistolet.

Partout il fut accueilli, choyé, fêté. Présenté dans le monde des tendresses à la mode comme un futur nabab, il inspira des passions frénétiques. Chaque jour, le courrier lui apportait des billets aussi parfumés que brûlants.

— Eh bien! lui demandait Raoul, que penses-tu de cette vie-là?

Jean, après l'étourdissement des premiers jours, la trouvait bien vide, bien banale; mais il n'osait le dire à son cousin, de crainte de le blesser, de crainte surtout de lui paraître peu reconnaissant.

Ils passaient une partie de leurs nuits, soit au Jockey-Club, où l'on jouait un jeu d'enfer, soit dans un tripot clandestin, où Raoul se plaisait de préférence.

Jean, comme la plupart des joueurs qui débutent, fut

favorisé par la chance. Il gagna plusieurs jours de suite des sommes considérables. Il remettait ces sommes à Raoul, qui les faisait disparaître avec une rapidité stupéfiante.

— Tu as donc beaucoup de dettes? demandait-il à son ami.

— Eh! mon cher, qui est-ce qui n'en a pas dans notre monde? répondait Riveroles en riant et en envoyant insouciamment au plafond, par un mouvement des lèvres, la fumée de son cigare.

— Mais alors, où prends-tu tout l'argent que nous dépensons? je suis effrayé parfois de l'indifférence avec laquelle tu jettes l'argent par les fenêtres.

— Mon cher, pour moi, l'argent n'a qu'une valeur fictive. La jouissance, voilà la réalité. Je ne puis résister à aucune de mes fantaisies; je les satisfais coûte que coûte. Le luxe est fait pour nous, les gens de race, les raffinés. Lésiner, calculer, fi donc!

— Tu sais, Raoul, que je ne pense pas comme toi sur ces matières.

— Je les connais, tes rengaînes égalitaires; épargne-les-moi, mon cher. Tu es dans le faux, je suis dans le vrai. Je pense que dans le règne hominal, comme dans le règne végétal et le règne animal, il y a les espèces nobles et les espèces viles. C'est indéniable. Il y a les bêtes de somme et les bêtes de luxe, les légumes et les fleurs. Nous sommes, nous, les bêtes de luxe et les fleurs de l'humanité.

— Si tu appliquais aux jolies femmes cette théorie, passe encore.

— Les femmes, c'est autre chose: oui, physiquement, bêtes de luxe, fleurs tant que tu voudras, mais moralement toutes fange et boue.

— Tu exagères: mauvaise éducation, vanité. C'est surtout notre mépris qui les rend viles. On voit bien que tu n'as jamais rencontré une Madeleine.

— Ta Madeleine ? Mais elle ne diffère aucunement des autres. Préférer ce vieux d'Etioles à toi !

— Pauvre enfant ! ne la calomnie pas. Je te défends de la flétrir par tes mauvais propos, dit Jean, dont le visage s'attrista tout à coup.

— Alors, jamais tu ne te guériras de cette passion-là?

— Je ne désire pas être guéri.

— Je comprends maintenant ta bizarre conduite à l'égard de toutes ces hystériques d'imagination qui s'accrochent à toi avec d'autant plus d'obstination que tu restes indifférent. A propos, as-tu remarqué que la baronne des Lormeaux te jette des regards incendiaires ?

— Quelle vieille folle !

— Comme tu traites cette charmante femme!

— Allons donc ! elle a bien soixante ans.

— Quarante, tout au plus. Elle a encore des épaules superbes. Et quelle chevelure rutilante !

— J'ai entendu dire qu'elle avait fait venir à grands frais cette magnifique chevelure rousse de la blonde Angleterre.

— Bah ! aujourd'hui toutes les femmes portent perruque, c'est la mode. Mais, mon cher, que d'esprit ! que de passion dans les yeux ! Il n'y a, vois-tu, que les femmes d'un certain âge qui sachent aimer. Moi, je prise peu le badinage en amour. Je n'apprécie que les passions sérieuses, échevelées. Les jeunes femmes, quand elles sont belles surtout, ne sont que de belles statues qui se laissent adorer. Il faut leur donner beaucoup sans rien recevoir. Et puis, il faut leur faire la cour pendant des années, pour aboutir le plus souvent à une désillusion, tandis que les femmes un peu mûres sont pressées d'aimer, pressées de jouir de leurs derniers beaux jours. Pas de temps perdu. Elles compensent par la passion ce qui leur manque en jeunesse.

Par elles, on est gâté, choyé, adoré. Que veux-tu? moi, j'aime les gâteries.

— Oui ; mais c'est peut-être compromettant.

— Comment l'entends-tu ? fit Raoul en se redressant avec une affectation de fierté.

— Je crois devoir te prévenir que, l'autre jour, j'ai surpris une plaisanterie de très mauvais goût sur tes relations avec certaine princesse russe... Mais j'ai si vertement relevé le propos...

— Et qu'a-t-on osé dire? demanda Raoul d'un air superbe de défi.

— Inutile, mon cher, de t'ennuyer de cela.

— Si, je le veux.

— Tu me comprends. Que cela te suffise !

— Mais enfin, qui s'est permis cette plaisanterie ?

— Oh ! un piètre personnage à qui cela n'arrivera plus, je te le promets! Qand il a vu que je le prenais sur ce ton, il a fait de plates excuses.

Raoul mâchonna son cigare avec colère, puis le jeta au feu par un mouvement d'impatience.

— C'est que, dit-il, il ne faudrait pas plaisanter avec moi sur ce sujet.

Puis soudain, il se radoucit, ralluma un autre cigare.

— D'ailleurs, cette princesse russe a quitté Paris. Il y a plus de six mois que nous avons rompu. Ainsi que je te l'ai dit l'autre jour, mon cœur est libre ; et cette baronne des Lormeaux ne m'est pas indifférente...

— Mais alors ne t'affiche pas, reprit Jean ; car on prétend qu'elle est fort riche et beaucoup trop généreuse avec ses amants.

— Ah ! ça ! est-ce sérieux, cette recommandation ? repartit Raoul, qui parut blessé.

Quelques jours après, Jean apprit que Raoul, depuis quelque temps déjà, voyait dans une grande intimité la baronne des Lormeaux.

Pourquoi cette cachotterie ?

Il laissa percer ses doutes.

— Je t'assure, mon cher, répondit Raoul, que ce n'est pas pour moi qu'elle en tient. Elle ne me parle que de toi : un vrai béguin. Sais-tu que tu commences à avoir la réputation d'un Joseph ? On ne te connaît aucune maîtresse en titre. Or, dans notre monde, on ne croit pas aux passions sentimentales, encore moins aux amours éternelles. On commence à dire que tu as quelque passion inavouable, sentant le graillon : une cuisinière ou une négresse. Les femmes que tu as dédaignées, se vengent en lançant contre toi des lardons féroces. Il te faut absolument une maîtresse, ne serait-ce que par respect humain, pour rétablir ta réputation fortement entamée. Pourquoi pas la baronne des Lormeaux ? Elle a un hôtel splendide, des toilettes épatantes qu'elle porte avec un chic qui n'appartient qu'à elle ; elle a des passions tropicales, et avec cela un entrain, un brio !... Je t'avoue que, si elle avait le moindre goût pour moi, j'en serais fou. Suis mon conseil, dirige ton cœur de ce côté.

— Jamais, mon cher, jamais

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne me sens absolument rien pour elle.

— Tu as tort, c'est du feu, cette femme. Elle saurait t'embraser.

— Mon cœur ne m'appartient pas.

— Bah ! Est-ce qu'un garçon comme toi peut vivre éternellement avec un sentiment exclusif ? Ainsi, moi, mon cher, j'ai toujours au moins deux maîtresses à la fois ; car il me faut un pied dans les deux mondes, un dans le grand monde, un dans le demi : un amour plus ou moins caché, élégant, aristocratique ; l'autre ostensible, voire même quelque peu canaille. L'un délasse de l'autre. C'est comprendre la vie, cela.

— Eh ! crois-tu qu'on trouve dans une pareille vie le vrai bonheur ?

— En tous cas, on n'y trouve pas les déceptions cruelles ni les immenses désespoirs dont tu souffres, toi, mon pauvre Jean.

— Que veux-tu ? on est ce qu'on peut être. Je ne puis être frivole en amour ; comme toi, tu ne peux être sérieux.

— Mais c'est là justement ce qu'il faudrait à la baronne des Lormeaux, qui cherche une grande passion. Regarde quel présent exquis elle m'a envoyé hier pour te l'offrir.

— A moi, un présent ! s'écria Jean qui pâlit.

Raoul, sans remarquer cette pâleur, prit sur la table de son cabinet un écrin richement ciselé. Il en tira une arme de grand prix, avec une poignée ornée de pierreries.

— C'est un poignard tartare, ce poignard historique qu'elle t'a vu admirer l'autre soir.

— Eh bien ! mon cher, si c'est pour moi qu'elle t'envoie cela, fais-moi le plaisir de le lui retourner sur-le-champ.

— Une injure pareille à une si aimable femme ? Jamais de la vie. Je le conserverai pour moi.

— Mais alors, tu lui diras, du moins, reprit Jean en s'animant, qu'en ce qui me concerne, je refuse le présent.

— Sois tranquille, j'arrangerai cela. Puritain, va !

— En effet, mon cher Raoul, je sens de plus en plus que je ne suis pas fait pour cette vie-là, que je trouve absolument vide, voire même insipide. Ensuite je ne puis rester indéfiniment à ta charge. Il faut que tu m'aides à trouver une position. Tu le sais, je ne suis pas solliciteur.

— Bah ! laisse-donc. Tes gains au jeu ont grandement couvert toutes tes dépenses.

— Mais cette manière de vivre du jeu me semble peu honorable. Je voudrais me rendre utile.

— Quelle balançoire ! Ce vide dont tu te plains, tu le retrouveras partout, tant que tu ne seras pas amoureux. Pourquoi ne pas accepter les consolations de la baronne ?

— Non, mon cher, non. D'ailleurs, puisque tu l'aimes, ce serait marcher sur tes brisées.

— Je m'efface devant toi.

— Tu n'as pas été son amant ?

Raoul hésita.

— Aucunement ; c'est toi qu'elle adore.

— C'est une femme facile pourtant.

— Comme toutes les femmes à la recherche d'un idéal. Elle a commencé par un prêtre. Elle était alors d'une dévotion outrée. Retirée, avec un mari jaloux, dans un château du Bourbonnais, elle partit avec un jeune vicaire pour un pèlerinage à Jérusalem. Le pèlerinage a duré six mois. En ce temps-là, m'a-t-elle dit, elle a dépensé des sommes folles pour orner des églises, les autels de la Vierge.

— Est-elle encore dévote ?

— Elle affirme que non; mais je crois qu'elle a toujours un fond de mysticisme. Elle a pour confesseur un beau jésuite, ma foi, que j'ai rencontré une ou deux fois chez elle.

— Un jésuite ! s'écria Jean. Et tu me parles d'une femme qui a des rapports quelconques avec les jésuites ! Que ne m'as-tu prévenu plus tôt ? Jamais je n'aurais consenti à mettre les pieds chez elle.

En ce moment, un domestique entra, apportant une lettre sur un plateau.

— Justement, dit Raoul en prenant la lettre, c'est

elle qui m'écrit. Elle me donne rendez-vous au bois. Elle nous envoie deux magnifiques pur-sang qui engraissent dans son écurie et nous prie de les monter et même de les accepter.

— Et tu crois que je vais monter les chevaux de cette femme ? reprit Jean, dont le regard étincela.

Raoul ne l'entendit pas, ne remarqua point son regard. Il s'était penché à la croisée.

— Viens donc voir les deux splendides bêtes.

Mais Jean ne bougea pas.

— Tu m'excuseras, lui dit-il, j'ai beaucoup à écrire, je ne puis sortir.

Il resta donc seul.

Raoul, après avoir lu la lettre de la baronne, l'avait déchirée en plusieurs morceaux, qu'il avait froissés et jetés à terre.

Jean, d'abord, regarda machinalement ces petits morceaux de papier qui, peu à peu, le fascinèrent au point qu'il n'en pouvait détourner les yeux.

Sa curiosité devint bientôt si aiguë, qu'il se leva pour les ramasser.

Mais une pareille tentation révolta sa délicatesse ; il se rassit.

Raoul avait oublié de fermer la croisée. Soudain une rafale d'air entra par cette fenêtre entr'ouverte et souleva les morceaux de papier. L'un d'eux vola sous ses pieds.

Il n'y tint pas et se baissa pour le ramasser.

Ce petit bout de papier contenait ces mots : « J'ai payé » et, au-dessous : « condition ».

Qu'avait-elle donc payé, cette femme si généreuse ? et quelle était cette condition ?

Avec les doutes qu'il avait déjà, il ne put résister au désir de savoir. Son honneur, du reste, se trouvait engagé.

En réunissant plusieurs fragments de la lettre, il parvint à reconstruire cette phrase :

« J'ai payé encore une fois tes dettes, mauvais sujet; mais tu sais à quelle condition. »

Jean eut un sursaut terrible.

— Où suis-je donc ici ? chez qui ?

Il ressentit à la racine des cheveux un frisson glacé.

— Je partage, moi, les bienfaits de cette Messaline ! Quelle honte !

Il prit une plume et traça rapidement ces lignes :

« Je devine tout, je sais tout. Vous comprenez qu'un homme qui a le sentiment de son honneur, ne puisse accepter un instant de plus de vivre aux dépens de la baronne des Lormeaux. »

Il mit ce billet sous enveloppe à l'adresse du comte de Riveroles.

Toutefois, avant de quitter cette maison, il eut un scrupule.

— Si je me trompais, pourtant ! Mais non, je ne me trompe pas. C'est là le secret de cette brillante existence.

Et il se rappela une foule de faits, de mots couverts, de sourires ambigus qui venaient corroborer sa certitude. Sa maîtresse affichée, Niniche, c'était pour donner le change à l'opinion. Il avait pu s'apercevoir que Raoul n'avait en réalité aucune fortune, et ne pouvait mener cette grande vie que grâce au jeu et aux femmes; car depuis longtemps les usuriers étaient épuisés. C'étaient là les « ressources » parisiennes dont lui avait parlé son ami.

Mais lui, quel rôle jouait-il dans tout cela ?

Il crut le deviner aussi.

Lorsque Raoul l'avait rencontré, ses actions baissaient sans doute.

Plusieurs fois il lui avait demandé sa signature pour

contracter des emprunts ; et peut-être, sans le prévenir, avait-il escompté ses espérances de fortune. Enfin, la tentative qu'il venait de faire était trop évidente : Riveroles voulait le vendre à la baronne des Lormeaux.

Il ne pouvait donc rester un instant de plus avec cet immonde personnage. Ces tapis luxueux lui brûlaient les pieds.

Il sonna.

Personne ne vint.

Il se levait pour partir, lorsque la porte s'ouvrit sans bruit.

Jean eut un mouvement de surprise ; car il se croyait seul.

Une femme parut, une femme dont le visage était dissimulé par un voile épais.

— Madame ? fit Jean avec une intonation interrogative.

— La baronne des Lormeaux, dit l'inconnue en rejetant son voile.

Jean resta debout, dans une attitude de politesse glaciale.

— Le comte de Riveroles n'est pas ici ? demanda-t-elle, embarrassée de la froideur de Jean.

— Non, madame, il n'est pas rentré. Il croyait vous rencontrer au bois.

— J'y suis allée un instant ; mais j'étais lasse. Je n'ai pas vu M. de Riveroles... En vérité, on croirait que vous ne me reconnaissez point ?

— Je vous demande pardon, madame.

— Alors, asseyez-vous donc, mon jeune ami, reprit la baronne en se laissant tomber sur le divan. J'ai justement beaucoup de choses à vous dire.

— A moi, madame ? fit Jean en s'inclinant cérémonieusement.

— Oui, à vous. N'avez-vous pas deviné que je vous porte un très vif intérêt? ... Plus que de l'intérêt, une sincère amitié.

— Madame, répondit Jean toujours glacé, je vous suis profondément reconnaissant de cette amitié; mais la mienne ne s'achète point.

— Que signifient ces paroles ? s'écria la baronne en se redressant, émue.

— Que je refuse absolument ce poignard tartare et l'alezan que vous avez chargé Raoul de m'offrir.

— Seriez-vous un grincheux? dit Mme des Lormeaux en dissimulant son dépit sous un éclat de rire.

— C'est possible, madame. Je suis un vrai sauvage. Excusez-moi donc de répondre comme je le fais. Etant très-pauvre, ma fierté est d'autant plus chatouilleuse.

— M. de Riveroles me l'a appris en effet. Pauvre, vous! Quelle monstrueuse anomalie! je dirai plus, c'est une injustice sociale; car personne plus que vous n'a été créé pour le luxe.

— Ce sont là des raisonnements que je ne puis admettre.

La réserve respectueuse de Jean, cette attitude dédaigneuse poussaient au paroxysme le désir de cette femme habituée à satisfaire tous ses caprices.

Quoi! ce jeune homme si beau, si élégant, qui devait avoir tous les appétits de la richesse, lui résistait!

— Ecoutez, marquis, dit-elle tout à coup, après avoir vainement essayé de l'attirer sur le terrain de la galanterie, c'est pour vous voir, vous seul, que je suis ici: car j'ai une proposition sérieuse, très sérieuse à vous faire. Et la conversation que nous venons d'avoir me confirme dans la haute opinion que j'avais conçue de votre caractère. Je serais presque votre mère, je veux être votre mère, cher enfant. Je suis lasse de ma

solitude. Vous êtes le premier homme que j'aie complètement estimé.

Jean resta impassible.

— Je possède quatre cents mille francs de rentes, continua-t-elle. Je n'ai que des parents éloignés, que je déteste. Je voudrais donc faire passer toute ma fortune sur votre tête.

— Je refuse, madame, répliqua Jean avec énergie ; car il ne pouvait se méprendre sur les véritables sentiments de la baronne, dont la voix tremblait.

— Je reconnais bien là votre délicatesse si scrupuleuse, reprit-elle. Mais veuillez m'écouter quelques instants encore. Ce n'est point par testament que je prétends vous laisser cette fortune. J'espère d'ailleurs vivre de longues années. Or, je veux vous enrichir tout de suite. Je veux voir votre bonheur, je veux jouir de vos succès.

Jean l'arrêta d'un geste.

— Laissez-moi achever, je vous prie. Donc, j'ai appris par Raoul que vous aviez au cœur un amour profond, impérissable pour une femme aujourd'hui mariée. à jamais séparée de vous, par conséquent. Pourquoi ne songeriez-vous pas à vous marier aussi ?

— Jamais ! jamais ! s'écria Jean : je l'aime toujours ; et ce serait tromper une femme que de l'épouser, alors que j'ai au cœur un amour aussi vivace.

— Aussi, mon cher marquis, n'est-ce point de votre amour qu'il s'agit ici. Je vous offre ma fortune, vous me donnerez en retour votre nom. Nous vivrons comme mère et fils. Et du moins, aux yeux du monde, vous possèderez ainsi légalement, honorablement, une haute situation, tout en conservant votre absolue liberté. Eh bien ! acceptez-vous ?

— Je n'accepte point, répondit-il sans hésiter.

— Je suis si vieille, fit la baronne avec amertume, que vous auriez honte de moi peut-être.

— Non, madame. Mais dans une semblable situation je ne me sentirais pas libre ; et il se pourrait que vous regrettassiez votre résolution. Or, je ne veux aliéner ni ma liberté ni la vôtre. Je ne saurais admettre le mariage comme un contrat d'affaires : à mes yeux, ce ne peut être qu'un contrat du cœur.

Mme des Lormeaux insista.

Jean fut inébranlable.

Une pareille inflexibilité exaspéra encore la passion de cette Messaline.

Refuser une pareille fortune ! Elle lui inspirait donc un invincible dégoût ! Cétait pour l'opiniâtre coquette une offense sanglante.

Elle se leva soudain, pâle de colère.

— On m'avait bien prévenue, dit-elle, que vous étiez un peu fou. Maintenant je suis convaincue que vous l'êtes tout à fait.

Elle sortit en lui jetant un regard acéré.

Jean sonna.

Un domestique parut.

— Faites ma malle, ordonna-t-il.

— Monsieur part en voyage ?

— Oui, à l'instant même. Dépêchez-vous. Vous remettrez cette lettre à M. de Riveroles.

Le soir même, il s'installait dans un modeste hôtel du quartier latin.

XLII

Cinq mois s'écoulèrent en démarches vaines.

Toujours rien de l'amiral : certainement, ses lettres étaient interceptées par la duchesse.

D'ailleurs, il avait appris par Yvonne, la dernière fois qu'il l'avait vue, que M. de Mortreux avait été frappé d'une attaque de paralysie générale, qui le clouait dans son lit. La tête seule avait été épargnée.

Or, il comprenait que, dans cet état de demi-mort, l'amiral eût cessé de s'occuper de lui. Il pensait bien en outre que la duchesse, comme les autres membres de la famille, n'avaient point reculé devant les plus noires calomnies pour le perdre dans son esprit.

Il se trouvait donc d'autant plus isolé que, dans sa fierté ombrageuse, il fuyait les nouveaux amis auxquels il n'eût pu cacher sa détresse.

Les trois femmes qui s'intéressaient à lui, avaient disparu. Laurianne voyageait. Il ne savait au juste quelle partie du monde elle explorait.

Lovely, brouillée avec le baron, avait accepté un engagement pour la Russie.

Quant à Yvonne, après son accouchement, elle avait disparu, sans même le prévenir de la naissance de son enfant.

Il avait cessé d'écrire à Mme Herbaut qui, d'ailleurs, ne pouvait lui donner des nouvelles de Madeleine.

Quand il rencontrait dans la rue d'anciennes connaissances, il les évitait. Il lui répugnait de raconter sa triste histoire et de montrer son impuissance à sortir de l'impasse où il s'était si courageusement fourvoyé; car, par instants, il s'indignait de son incapacité, sans se rendre compte que sa naissance, son éducation, et par dessus tout son excessive délicatesse lui créaient une position essentiellement fausse.

Cependant, il avait lutté et essayé de tout. Il avait travaillé, étudié, passé ses nuits à écrire un volume resté sans éditeur, passé ses jours en démarches infructueuses, acceptant parfois, pour manger, les plus

humbles besognes. Mais partout il se sentait poursuivi par un ennemi insaisissable, par une haine occulte, infatigable, implacable surtout.

Il n'avait pas revu le museau de fouine. En vain cherchait-il autour de lui l'espion attaché à ses pas.

Cet espion devait être fréquemment changé. Ou bien cet espionnage s'exerçait par les ramifications souterraines que les jésuites savent étendre dans toutes les classes de la société.

Mais il se défiait, se tenait sur ses gardes, réfrénait surtout ses indignations, ses colères, afin de ne donner aucune prise à la terrible menace qu'il savait suspendue sur sa tête.

Pendant ces cinq mois, il avait vécu pauvrement ; mais il avait vécu, engageant ses bijoux, ses livres de prix, ses vêtements les moins indispensables. Ces faibles ressources épuisées, il se trouva un jour où littéralement il eut faim.

En ce moment, il attendait une place qu'on lui avait promise.

— Bah ! se dit-il, qu'est-ce qu'un jour passé sans manger ! Il y en a tant d'autres qui souffrent de la faim !

Le lendemain, aucune lettre n'arriva. Il n'osa pas exposer sa détresse à son maître d'hôtel ; car il lui devait déjà deux mois de loyer. Il se décida alors à aller emprunter quelques louis à un jeune homme qu'il avait autrefois rencontré chez Raoul, et qui lui avait témoigné une grande sympathie. Lorsqu'il l'avait connu, ce jeune homme habitait un entresol du boulevard Malesherbes. Il s'aventura donc sur les grands boulevards, où depuis longtemps il n'avait paru.

Il se traînait péniblement. La faim le tiraillait; il éprouvait à l'estomac des contractions brûlantes,

suivies de vertiges qui le forçaient à s'arrêter. Et puis, au dernier moment, il avait peine à se résoudre à cette sorte de mendicité.

Ce ne fut donc point sans une violente palpitation qu'entrant dans la loge du concierge, il demanda :

— M. de Neublans !

— Il n'habite plus ici, lui fut-il répondu.

— Veuillez alors me donner sa nouvelle adresse.

— Il a quitté Paris ; son père est mort, il est retourné en Dauphiné.

Jean, à ces mots, eut un éblouissement. Il fut obligé de s'appuyer à la muraille.

Le nom de Raoul de Riveroles dansa devant ses yeux, ainsi que celui de la baronne des Lormeaux, avec ses quatre cent mille francs de rentes. Il chassa aussitôt ces visions malsaines; et par un suprême effort de volonté, retrouvant quelque force, il revint par les boulevards.

Là, il fut contraint de s'asseoir sur un banc : il défaillait.

— Si la duchesse, pensait-il avec une amère raillerie voyait ce descendant de race royale mourant de faim, quelle leçon pour sa vanité, pour son orgueil !

L'instant d'après, un pli douloureux se dessinait sur ses lèvres. Il lui montait au cerveau des révoltes contre la société.

— C'est donc vrai, se disait-il, en pleine civilisation, avec tous les progrès de la démocratie et de la philanthropie, il y a des gens qui meurent de faim. Et combien ne meurent pas tout d'un coup, mais lentement, d'excès de travail et de privations quotidiennes! Si ce n'étaient la bête qui s'insurge, l'instinct de la conservation qui regimbe, ne vaudrait-il pas mieux se laisser mourir que de s'épuiser en des efforts surhumains pour conserver une si triste vie?

Néanmoins, malgré ce dégoût profond et très réel de l'existence, il sentait en lui un être vivace qui voulait vivre quand même, qui voulait surtout assouvir sa faim.

Il se rappela qu'il descendait d'un ancetre farouche qui avait lutté pour affranchir le peuple de la misère, qui avait apporté sa pierre à la grande Révolution et qui peut-être, lui aussi, avait eu faim. Pourquoi donc ce reste d'orgueil, qui jusqu'alors l'avait empêché d'accepter un travail manuel ? Qu'y avait-il d'humiliant à se servir de ses bras pour gagner sa vie ?

Il se trouvait en ce moment, boulevard des Italiens, devant une vaste maison en construction.

La nuit était venue ; un phare électrique occupait le centre de la maison; et l'on voyait à travers les poutres et les cordages, des ombres se mouvoir avec une prodigieuse activité. On entendait le souffle des machines, le bruit des marteaux et le grincement saccadé des grues qui montaient d'énormes blocs de pierre.

Jean contemplait, rêveur, ce spectacle presque fantastique.

— Ainsi, pensait-il, voilà des hommes qui, pour gagner leur pain, nourrir leur famille, travaillent même la nuit. Quelle triste inutilité suis-je donc au milieu de cette activité vertigineuse !

En ce moment, un tombereau chargé de matériaux s'arrêta au coin de la rue de Grammont et du boulevard.

Deux hommes robustes parvenaient à grand peine à décharger les lourds moëllons.

Jean prit une décision subite, se débarrassa de son vêtement qu'il jeta sur le banc ; et mettant de côté tout respect humain :

— Voulez-vous accepter mon aide ? demanda-t-il aux ouvriers. Je suis sans ouvrage, et j'ai besoin de travailler.

Les ouvriers regardèrent un instant leur interlocuteur; et à la vue de sa fine élégance, de ses belles mains blanches, ils ne purent réprimer un sourire.

Jean comprit la signification de ce sourire, et rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, il saisit le plus gros des moëllons, et le posa à terre. Mais l'effort était au-dessus de ses forces. Il chancela. Ses yeux se voilèrent. Il tomba sans connaissance.

— C'est bon! je connais ça, dit l'un des ouvriers. Il est à jeun, voilà tout.

A Paris, il semble qu'au moindre événement, les badauds sortent des pavés. En un instant, un rassemblement se forma.

— Qu'est-ce donc? demandait-on.

— Un malheureux qui vient de tomber d'inanition.

Les ouvriers avaient relevé Jean, et l'ayant recouvert de son paletot, se dirigèrent vers la pharmacie la plus voisine.

Comme ils passaient devant le café Anglais, suivis par les badauds, une jeune femme, en grande toilette, sortant d'un coupé, traversait le trottoir pour se rendre au restaurant. Elle était accompagnée d'un gommeux dernier chic.

En passant, elle se heurta presque au triste convoi.

Elle jeta les yeux sur la face pâle, inanimée de celui qu'on transportait ainsi; et, soudain, comme frappée de stupeur, elle jeta un grand cri:

— Lui! c'est lui! Arrêtez, arrêtez!

Elle se précipita vers Jean.

— Monsieur le marquis! est-ce possible? mort, mort!

Et sans se soucier des regards fixés sur elle, elle l'entoura de ses bras, en même temps qu'un violent sanglot lui secouait la poitrine.

— Ah! ça, ma chère, perdez-vous la tête? fit le gommeux.

— Le marquis de Rochemaure, je vous dis que c'est le marquis de Rochemaure, répétait-elle, éperdue. Comment cela est-il arrivé ? Un malheur pareil !

— Une faiblesse seulement, répondit l'un des ouvriers. Il a voulu soulever des moëllons, travailler comme nous ; et l'on voit bien qu'il n'en a pas l'habitude.

— Et, ajouta l'autre, je crois qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps.

— Lui ! la faim... travailler.... C'est affreux, affreux, s'écriait, véritablement égarée, l'élégante jeune femme.

Cependant le rassemblement devenait plus compact.

Le gommeux, alors, glissant un louis dans la main de chaque homme :

— Transportez-le chez lui.

— Non, non, ici, tout de suite, insista la jeune femme.

Et elle désignait le café Anglais, marchant devant eux.

Les ouvriers la suivirent.

Elle fit déposer Jean sur un divan, et elle voulut elle-même introduire entre ses lèvres serrées et décolorées quelques gouttes d'un vin généreux

Jean ouvrit enfin les yeux.

— Yvonne ! s'écria-t-il. Toi ! Fleurette ! Comment se fait-il ?

— Ah ! enfin ! enfin !

A présent elle pleurait et riait tout à la fois.

Cependant le gommeux montrait une vive impatience.

— Mais, chère amie, nos invités nous attendent. Montez donc.

— Quitter Monsieur le marquis en cet état ? Non, non, pas à moins qu'il ne nous fasse l'honneur de dîner avec nous.

Le jeune homme, ne voyant aucune autre manière d'en finir, fit une invitation pressante. Mais Jean s'excusa.

— Je vous en supplie, à genoux, implora Yvonne. On fête aujourd'hui mes débuts aux Folies-Dramatiques. Si vous me refusiez, j'aurais tant de chagrin !

Jean ne put résister à une prière faite avec une si profonde émotion et un si ardent désir de la voir exaucer. Il passa dans un cabinet où, en quelques minutes, il répara le désordre de son costume. Au reste, son grand air de distinction suppléait amplement à l'insuffisance de sa toilette.

La jolie Flora — car Yvonne avait pris ce nom en entrant au théâtre, — l'obligea à s'asseoir à la place qui lui était destinée ; et la serviette au bras, elle voulut se tenir derrière sa chaise pour le servir.

— Messieurs, dit-elle sans aucune honte, je vous présente M. le marquis de Rochemaure, mon maître.

Elle était magnifiquement vêtue d'une robe de brocard caroubier à longue traîne, avec un devant bouillonné de satin bleu pâle, rehaussé de dentelles d'or. Elle portait à son cou, d'une blancheur ferme et dorée, une rivière de diamants ; et à ses oreilles si fines et si roses, deux éblouissants solitaires.

Son opulente chevelure fauve, étagée en coques et en boucles grâcieuses, était retenue sur un côté de la tête par un papillon aux ailes diaprées, chatoyantes, constellées de rubis, de diamants et d'émeraudes. Elle rappelait par sa beauté chaude et pure les femmes de Véronèse.

Son regard, autrefois simplement candide, étonné, avait pris de la profondeur. On y devinait une souffrance héroïquement dissimulée.

— Pardon, ma chère, s'écria le gommeux, de plus

en plus maussade, la plaisanterie a assez duré. Veuillez donc vous asseoir.

Sur les instances de Jean, elle s'assit à ses côtés; mais en continuant de prendre au sérieux son service. Elle choisissait pour lui les meilleurs morceaux, et le regardait manger, avec une sorte d'ivresse.

Jean raconta gaiement son histoire.

— Il est positivement fou, ce garçon-là, fou ou imbécile, dit un des convives à l'oreille de son voisin.

Jean surprit le propos, et arrêta son regard sur le personnage qui venait de le tenir. Il reconnut un boursier, qu'il avait autrefois rencontré chez Van Berghen. C'était un des anciens agents de l'*Union mobilière internationale.*

Il l'interpella, et lui demanda en raillant des nouvelles du baron et de sa magnifique affaire.

— L'*Union mobilière* est tombée; mais sur ses débris Van Berghen, qui est un homme de génie, a fondé une nouvelle société. Aujourd'hui, il roule sur l'or. Et, nous, ses actionnaires, nous sommes tous riches aussi.

— Tandis que moi, je suis pauvre, très pauvre même. Mais je préfère ma pauvreté à la richesse de Van Berghen. Elle est plus honorable!

— La pauvreté, honorable? Allons donc! La pauvreté, dit-on, n'est pas vice; mais c'est bien pis.

Yvonne interrompit cette conversation qui menaçait de s'envenimer.

- Vous me permettrez bien, n'est-ce pas, demanda-t-elle tout bas à Jean, d'être votre servante, de tenir votre ménage? Je vais signer demain un engagement avec mon directeur; et je gagnerai de l'argent, beaucoup d'argent.

En parlant, ses yeux riants étaient pleins de larmes; et son visage avait tout à la fois une expression heureuse et attendrie.

Jean était réellement touché de cette affection si sincère, si naïve dans son expansion.

Mais il prévit qu'elle voudrait savoir où il demeurait. Or, il ne pouvait, ne voulait point accepter ses offres.

Au moment donc où l'on apportait les cigares, il s'esquiva, fuyant cette bonne Fleurette qu'il craignait de blesser en repoussant son dévouement. Et il rentra à son hôtel, plus triste, plus sombre, plus désespéré.

XLIII

Pendant que ces faits se passaient à Paris, un événement bien autrement grave se produisait au château de Rochemaure.

L'amiral, complètement paralysé, se trouvait depuis un mois à la merci de la duchesse et de toute cette famille qui convoitait son héritage et désirait si ardemment sa mort.

Il avait conservé toute sa lucidité. Il semblait même que toute la vie s'étant réfugiée au cerveau, son esprit fût plus alerte, plus perspicace, plus pénétrant.

L'oubli de Jean, dont il n'avait reçu encore qu'une seule lettre, l'avait péniblement affecté. Son état l'attristait, sans doute, car il voyait sa fin prochaine; mais en sa qualité de philosophe, il acceptait cette fatalité des choses. Ce qui avait creusé au coin de ses lèvres ce pli amer, ce n'était point la vue de la mort, c'était l'ingratitude de ces parents, qu'il avait comblés de ses bienfaits, et qui continuaient à jouer autour de lui la comédie de l'affection, alors qu'il lisait si clairement sur leur visage le désir d'hériter promptement.

Mais comment expliquer la conduite de Jean, si vraiment affectueux, si vraiment désintéressé ?

Il se douta que ses lettres étaient interceptées. Néanmoins, il ne pouvait accuser de cette action basse la duchesse, qui plaçait si haut les sentiments d'honneur.

Tous les matins, quand elle venait s'informer de sa santé, il lui demandait en la regardant jusqu'au fond de l'âme :

— Il n'y a donc pas de lettre pour moi ? C'est absolument incompréhensible.

La duchesse, persuadée par le père Lantier qu'elle accomplissait une œuvre méritoire en trompant l'amiral, en lui arrachant du cœur l'affection qu'il avait pour Jean, s'était composé un masque impénétrable, et répondait imperturbablement :

— Non, amiral.

Certains malades ont parfois des pressentiments, comme une perception à distance des souffrances et des joies des êtres aimés.

Depuis quelque temps surtout, M. de Mortreux était très préoccupé de Jean ; et le jour même où Jean supportait si vaillamment les tortures de la faim, il aborda ouvertement la question avec la duchesse, du ton bourru qui lui était habituel.

— Il est inexplicable, dit-il, que Jean ne m'écrive pas. Ou il est malade, ou l'on intercepte ses lettres

— Qui donc pourrait intercepter ses lettres ? repartit la douairière en prenant un air de dignité offensée.

— Je l'ignore, je n'accuse personne ; mais on intercepte ses lettres, j'en suis sûr. Que sais-je ? Anatole, Charlotte peut-être, qui en veulent à leur cousin. A moins que Jean ne soit malade, très malade, son silence est incompréhensible, je le répète. Quelle est son adresse ? Avez-vous son adresse ?

La douairière éluda la question et répondit :

— Je n'ai pas reçu de lettre non plus.

— Alors, il faut s'enquérir, s'informer auprès de la police ; et, s'il en est besoin, envoyer à Paris un homme de confiance.

Mise ainsi au pied du mur, la duchesse pensa que le moment était arrivé de frapper un grand coup, un coup décisif pour ruiner à jamais Jean dans l'esprit de l'amiral.

— Mon cher cousin, lui dit-elle, j'ai prévenu votre désir. Vous devez bien penser que je suis trop soucieuse de l'honneur de notre nom pour abandonner ainsi ce malheureux enfant. Je le fais surveiller ; soyez donc tranquille.

— Eh bien ! comment va-t-il, que fait-il ? demanda vivement M. de Mortreux.

— Il se porte à merveille; mais sa conduite est de plus en plus bizarre. C'est à croire, par moments, qu'il se produit quelque lacune, quelque trouble dans son esprit. Je le prévoyais, du reste ; et ce n'a pas été sans une vive appréhension que je l'ai vu partir pour Paris, où, privé de toute direction, il devait nécessairement commettre des folies. Une fois ou deux déjà, j'ai été sur le point d'envoyer le duc à Paris pour mettre un frein à ses déportements.

L'amiral écoutait attentivement la duchesse, avec un air soupçonneux et défiant.

— En ce cas, reprit-il, pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? Je lui aurais fait écrire de revenir sur-le-champ. Mais encore, je voudrais savoir de quelle nature sont les faits que vous lui reprochez.

La duchesse lui narra donc toutes les aventures de Jean depuis son arrivée à Paris, en se servant de la version du frère Chaffin, pour présenter les faits sous un jour des plus compromettants. Elle omit à dessein

de parler du vol en chemin de fer qui l'avait tout d'abord privé de ressources, et de la fièvre cérébrale qui avait mis ses jours en danger. Elle laissa entendre qu'il avait dû perdre ses cinquante mille francs dans les tripots où, pendant quelque temps, il avait gagné et perdu; puis elle lui conta ses déconvenues dès qu'il avait voulu embrasser une profession; ses excentricités, son esprit baroque, son caractère violent qui l'avaient fait congédier par Fureaud et Van Berghen au bout d'une très courte épreuve, et qui avaient fait mettre en doute la parfaite intégrité de sa raison.

Maintenant, il était dans le dénûment, un dénûment voulu et mérité; et si elle l'y laissait pendant quelque temps encore, c'est que cette épreuve était nécessaire pour mater son orgueil et l'amener à résipiscence.

— Cet enfant, ajouta-t-elle, je l'ai élevé, c'est notre sang. Malgré tous ses torts, croyez que, s'il les reconnaît enfin et promet de s'amender, que s'il promet surtout de rentrer dans le giron de l'Eglise, je suis prête à lui ouvrir les bras. La vie est une école, qu'aucune exhortation ne peut remplacer; et je ne suis pas fâchée de vous montrer à vous, qui l'avez soutenu contre moi, que son caractère révolté était la seule cause de nos discordes. Depuis qu'il est là-bas, libre de ses actes, n'ayant plus autour de lui cette famille que vous accusiez de le pousser à bout, il n'a cependant commis que des sottises, et s'est mis à dos tous ses supérieurs et même ses amis.

L'amiral continuait à prêter à la douairière une attention pleine de défiance.

— Ma chère duchesse, dit-il, le monde est bien canaille, surtout le monde politique et le monde financier, où vous m'apprenez que Jean a voulu pénétrer. Avant de le condamner, je voudrais l'entendre.

Ecrivez-lui donc, je vous prie, que je le demande tout de suite, entendez-vous ? tout de suite !

— Vous serez obéi, répondit la duchesse, dont la voix tremblait. Je vous ferai observer pourtant qu'il serait préférable d'attendre encore un peu, afin de ne pas détruire l'effet de la leçon que je prétends lui donner.

— Je trouve la leçon suffisante, repartit l'amiral avec impatience. Le temps presse. Sais-je combien de temps il me reste à vivre ? Dans un mois, dans huit jours peut-être... Je vous le répète, je veux le voir tout de suite.

— Je vous affirme, amiral, que vous vous alarmez à tort. Votre état, m'a dit le docteur hier encore, peut se prolonger plusieurs années.

— Je ne m'alarme aucunement, dit M. de Mortreux avec un triste sourire. Je suis préparé à la mort depuis longtemps. Je la regarde en face sans aucune crainte. Donc, vous lui écrirez aujourd'hui même, n'est-ce pas ? insista-t-il d'un ton absolu qui n'admettait pas de réplique.

Mais la douairière, au lieu d'écrire immédiatement, ainsi que le désirait l'amiral, ordonna d'atteler et courut au Mont-Rivel.

Le père Lantier venait précisément de recevoir le bulletin de la dernière semaine.

Quel était le nouvel espion de Jean ? La duchesse elle-même ne le connaissait point.

Cependant, ce bulletin contenait les faits les plus détaillés, les plus circonstanciés de sa vie intime. Il se terminait ainsi: « Le marquis est arrivé aux dernières limites du dénument. Il souffre de la faim. »

A ces mots, qui eussent dû arracher des larmes à une aïeule, elle ne sourcilla point. Ce n'était, comme

elle l'avait dit à M. de Mortreux, que la juste punition de son orgueilleux entêtement.

— Eh bien ! mon père, que me conseillez-vous? Faut-il obéir à l'amiral, faire revenir ce malheurenx enfant?

— Non, oh ! non, répondit le père Lantier ; car il saurait se disculper. L'amiral a pour lui une grande affection, c'est indiscutable. Il a pour lui non-seulement de l'indulgence, mais de la partialité. Jean expliquerait sa conduite, la présenterait sous un tout autre jour que celui sous lequel vous l'avez exposée. C'est à vous encore qu'il s'en prendrait ; et comme par le passé, il vous accuserait de persécuter votre petit-fils et de le pousser à bout.

— Mais alors, que dois-je répondre à l'amiral ?

— Que vous avez écrit. Et il faut écrire, en effet, mais à une autre adresse où il soit tout à fait inconnu. Cette lettre, que vous lui mettrez sous les yeux, vous sera retournée, au bout d'un mois, par la poste, et lui prouvera que vous avez obéi à son désir. Ainsi, vous ne mentirez point. Vous lui expliquerez alors, ce qui sera d'ailleurs la stricte vérité, que Jean, s'apercevant qu'on le suivait, s'est livré aux dernières violences sur la personne de confiance chargée de le surveiller, que cette personne en est tombée malade et a perdu sa piste.

— En effet, mon père, c'est parfait, dit la duchesse. Vous avez raison : à aucun prix il ne faut le laisser revenir.

Donc, quelques heures après cet entretien, la duchesse entrait chez l'amiral, tenant à la main une lettre qu'elle lui lut. Cette lettre adressée à Jean, conçue dans les termes les plus affectueux, le pressait de revenir immédiatement à Rochemaure, lui assurant que le passé était tout à fait oublié.

L'amiral se montra satisfait. Ses yeux, sous leurs

gros sourcils, s'éclairèrent d'une lueur si joyeuse, que la duchesse éprouva une nouvelle et vive alarme, et s'applaudit d'avoir suivi les sages conseils du jésuite.

Trois jours, cinq jours, huit jours se passèrent, et Jean ne revenait pas.

A chaque courrier, l'amiral témoignait de l'émotion, de l'impatience et même de l'irritation.

Ses défiances reparurent. Le huitième jour, il s'emporta.

— Il faut envoyer quelqu'un à Paris, aujourd'hui même. Il est malade certainement. Autrement, il vous eût répondu ou fût accouru.

Le lendemain, la douairière entra chez M. de Mortreux, l'air abattu, consterné.

— Nous avons des nouvelles, dit-elle.

Et elle lui lut une lettre du frère Chaffin, rédigée dans le sens qu'avait indiqué le père Lantier.

— Ainsi, ajouta-t-elle, après cette dernière violence, il a changé d'hôtel sans donner sa nouvelle adresse pour se soustraire à toute surveillance. Où voulez-vous que nous le prenions maintenant ? Il se cache évidemment. Ah ! quelle inquiétude, quelles anxiétés me cause cet enfant !

M. de Mortreux écoutait la duchesse, l'observant de son œil clair.

— De qui est cette lettre ? demanda-t-il, et quelle est la personne que vous avez chargée de le suivre, ou plutôt de l'espionner ?

— C'est un homme qui a toute ma confiance, dont je ne puis suspecter la sincérité. Et si dévoué !

— Mais encore, son nom ?

La duchesse, qui ne s'attendait point à cette question, se troubla, cherchant à l'éluder.

— Son nom ? insista l'amiral.

— Un saint homme que m'a indiqué le père Lantier.

— Un jésuite, sans doute ? fit l'amiral avec un sursaut.

— Je ne sais, balbutia la douairière.

— Un jésuite, répéta l'amiral, dont le regard s'anima. Alors je ne m'étonne plus.

— Eh bien! oui, c'est un jésuite, répondit la douairière. Quel autre eût pu accepter cette tâche si difficile, et qui n'était pas même, vous le voyez, exempte de dangers ? Au reste, ce jeune novice, qui est un modèle de perfections, est incapable d'avancer un fait qui ne soit l'exacte vérité.

— Les novices, ce ne sont que des machines, qui obéissent aveuglément aux ordres de leur supérieur. Maintenant, je devine, je devine tout.

— Quoi donc ? questionna la duchesse, devenue toute tremblante. Vous soupçonneriez le père Lantier ?...

— Parfaitement, de toutes les scélératesses. Les jésuites ne reculent devant rien pour arriver à leurs fins. La fin justifie les moyens : n'est-ce pas là un de leurs axiômes ?

La douairière laissa échapper un cri de protestation, un cri d'horreur.

— Je me doutais, reprit l'amiral de plus en plus irrité. Maintenant, je suis sûr.

— Que supposez-vous donc ?

— Un complot, un véritable complot contre le pauvre Jean.

— Un complot ? railla la duchesse.

— Oui, une trame ténébreuse, jésuitique, en un mot.

— Mais pourquoi ? Quel en serait le but ?

— Le père Lantier doit être de connivence avec l'abbé de Malglaive pour perdre Jean, continua M. de Mortreux. C'est une haine à mort, une haine de prêtre, la haine basse des fourbes contre les gens honnêtes et loyaux.

L'amiral s'exprimait d'un ton cassant, sévère, sans réplique.

Cependant la duchesse essaya encore d'une dénégation indignée.

Mais il l'interrompit.

— J'y vois clair, vous dis-je, ajouta-t-il du ton d'un juge.

La douairière se troubla tout à fait, balbutia, chancela presque.

— En vérité, amiral, vous supposeriez....

— Je ne suppose pas, je vois, je suis sûr!

L'astucieuse duchesse comprit qu'elle ne pouvait pas se laisser accabler, qu'elle devait protester avec énergie contre une accusation aussi directe, bien qu'elle fût encore sous-entendue.

Très pâle, avec une colère contenue :

— Est-ce que par hasard vous me soupçonneriez aussi de me liguer avec eux contre Jean ?

L'amiral ne répondit pas.

—Je ne puis admettre de pareils soupçons. Est-ce là la récompense de dix ans de soins, de prévenances, de dévouement ? Me croire capable, moi, d'intrigues semblables ! C'est une injure que je ne puis souffrir. Il y a longtemps que, moi aussi, je sens, je devine que vous ne m'aimez pas, ni moi ni mes enfants.

— Eh bien ! puisque vous semblez désirer une explication que, moi, je n'eusse jamais provoquée, expliquons-nous, reprit l'amiral avec une colère contenue. Ce qui vous indigne, c'est que je semble vous préférer Jean qui, en effet, ne m'a jamais soigné, lui. Eh bien ! oui, je le préfère, parce qu'il n'y a rien que lui qui, dans ses rapports avec moi, ait toujours été sincère, parce qu'il était le seul ici qui ne désirât point ma mort.

— Quoi ! que dites-vous ? Vous nous accuseriez ?... fit la douairière éperdue.

—Oui, repartit l'amiral, je lis dans le fond des cœurs, et je suis sûr de ce que j'y vois. Regardez au dedans de vous-même; et si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que je ne me trompe pas. Votre conduite à l'égard de Jean est un crime véritable, et que ne peut contrebalancer toute une vie d'abnégation, de dévouement à vos autres enfants. Vous n'avez jamais été pour lui qu'une marâtre; et votre injustice même m'a fait le prendre en affection. C'est une belle nature, un grand cœur; et s'il n'est pas devenu un petit Tartufe comme votre Anatole, ce n'est pas votre faute. Vous êtes coupable, très coupable, je le répète; et si vous voulez que j'oublie vos torts, il est temps, plus que temps, de les réparer. J'exige donc, j'ordonne que quelqu'un parte pour Paris sur-le-champ et nous ramène Jean. Mon opinion à votre égard se modifiera selon la conduite que vous tiendrez désormais.

Cette femme hautaine, altière, en se voyant dévoilée et ainsi traitée, était comme affolée.

Mais tout à coup, son égarement se changea en épouvante.

Le visage de l'amiral, déjà congestionné par cette altercation, était soudain devenu violet; et ses yeux exprimaient un effarement, une angoisse indicible.

Les traits se convulsèrent en un effort suprême. Un hoquet ou plutôt un râle contracta son gosier.

La douairière s'élança vers lui, dénoua sa cravate, appela:

— Au secours! Baptiste! Vite, allez chercher le docteur, le notaire, le père Lantier.

En effet, c'était une nouvelle attaque, plus grave que les autres, la dernière sans doute.

En moins de cinq minutes, le bruit s'en répandit dans le château; et tous les héritiers s'empressèrent d'accourir.

L'amiral, maintenant plus calme, mais toujours sous le coup de la congestion séreuse, attachait sur chacun d'eux, tour à tour, un regard d'une profondeur saisissante, comme en ont parfois les moribonds. Et tout en râlant, il murmurait ces mots, que la duchesse seule pouvait comprendre :

— Je lis, je lis.

Quand le docteur, le notaire, puis le père Lantier arrivèrent, il avait perdu connaissance.

Le docteur déclara que tout secours était inutile.

Alors, la comédie religieuse commença. On dressa dans la chambre une sorte d'autel. On appela tous les serviteurs, qui, réunis à la famille, s'agenouillèrent autour du lit du mourant.

Et le père Lantier, après avoir donné à l'amiral l'absolution, qu'il n'avait jamais demandée, lui administra l'extrême-onction.

La duchesse Eléna, la baronne Élisabeth et Charlotte feignaient de sangloter. Les autres prenaient des figures de circonstance, attristées et lugubres. Mais quelle que fût leur dissimulation, de temps à autre, comme attirés par un irrésistible aimant, ils tournaient leurs regards vers le secrétaire qui recélait le fameux portefeuille de maroquin rouge, et sans doute ce testament depuis si longtemps l'objet de leurs calculs et de leurs convoitises.

L'amiral venait à peine de rendre le dernier soupir, que le duc lui jeta le drap sur la figure. La douairière aussitôt ouvrit le secrétaire, dont elle connaissait tous les secrets, Elle y trouva cinq cent mille francs en billets de banque et valeurs au porteur ; mais de testament, nulle trace.

Cependant, M. de Mortreux avait dit au père Lantier que son testament était fait.

Depuis près de quatre années, il ne s'était pas ab-

senté seul du château. Si ce testament existait, où l'avait-il déposé ? Ou bien par qui l'avait-il fait déposer ?

Ils se regardaient tous avec des airs interrogateurs, pleins d'anxiété, d'angoisse ; car, s'il n'y avait pas de testament, la branche cadette seule héritait.

— Ce vieux pingre, dit Anatole, est bien capable de nous avoir joué ce tour-là. Mais voyons, grand'mère, peut-être n'avez-vous pas bien cherché ?

Et tous se mirent à fureter dans les plus petits recoins de tous les meubles. Ils jetaient pêle-mêle au milieu de la pièce les livres, les papiers, le linge. C'était un délire, un vertige.

Et rien ! Rien !

— S'il y a un testament, fit observer la douairière, il ne peut être que chez le notaire Rousseau. Vite, dit-elle au duc, courez à Châteaubourg, et voyez ce notaire.

En ce moment, Calixte, l'espiègle, qui s'était faufilé dans la chambre mortuaire, alla tirer le drap qui couvrait la tête du mort. Cette tête avait les yeux grands ouverts ; et la duchesse, devant ce regard fixe, effrayant, crut entendre encore ces mots :

— Je lis.

Elle s'approcha du cadavre pour lui fermer les yeux. Mais elle fut saisie d'un insurmontable effroi.

— Baron, dit-elle à M. de Prénovel, fermez-lui donc les yeux. Il me fait peur.

Le baron de Prénovel s'acquitta de la lugubre besogne, et rejeta le drap sur la tête de l'amiral.

Ils quittèrent la chambre mortuaire.

La duchesse était tellement préoccupée du testament, que, jusqu'au retour du duc, qui lui annonça qu'un testament avait été, en effet, déposé entre les mains du notaire Rousseau, elle oublia de donner des ordres pour rendre à M. de Mortreux les derniers devoirs.

— Et M. Rousseau ne connaît pas les dispositions contenues dans le testament ? demanda-t-elle.

—Aucunement. Il va convoquer immédiatement tous les héritiers pour en faire la lecture.

XLIV

Jean, pendant ces événements, endurait de nouveau toutes les affres de la faim.

Il avait pour voisine, dans son hôtel, une pauvre phthisique appelée Mme de la Grange, et dont la toux, toutes les nuits, lui déchirait les nerfs.

Cette malheureuse femme était la veuve d'un officier de marine. Entièrement ruinée, après la mort de son mari, elle était maintenant réduite, comme Jean, à une véritable misère.

Comme lui, elle appartenait à la nombreuse famille de ces malheureux déclassés, jetés par un soudain désastre en dehors de leur milieu, à qui une instruction incomplète interdit les carrières élevées, et pour qui tout travail subalterne semble une déchéance.

Cependant, elle avait encore quelques relations dans le monde auquel elle avait appartenu ; et elle cachait son dénûment comme on cache un vice.

Courbée toute la journée sur un métier à tapisserie, elle tirait son aiguille depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir, pour gagner environ cinquante francs par mois.

Elle restait à Paris, dans l'espoir d'obtenir une pension qu'on s'obstinait à lui refuser, parce qu'elle n'avait pas, sans doute, les protections suffisantes.

Une nuit, prise de suffocations, elle avait appelé au secours; et Jean était accouru. Depuis ce moment, il s'était établi entre lui et Mme de la Grange, qui n'était plus jeune, une étroite intimité. Ils s'étaient confié leur détresse et leurs espérances. Cette femme, au reste, était aimable, spirituelle, et possédait quelque instruction.

Tous les matins, Jean prenait de ses nouvelles; et le soir, en rentrant, il lui racontait ses démarches, ses déceptions, qu'il semblait accepter gaiement pour ne pas ajouter à la tristesse de la pauvre malade.

Il avait pour elle des attentions charmantes dont elle lui était profondément reconnaissante.

Mais ce que Jean ignorait, c'est qu'elle était fréquemment visitée par une dame de charité qui lui remettait des secours, et qui lui promettait une protection puissante pour obtenir la pension qu'elle sollicitait.

Cette dame, affectant de lui montrer beaucoup d'intérêt, lui faisait de longues visites, la questionnait sur les personnes qui habitaient l'hôtel et particulièrement sur son voisin.

Elle disait appartenir au grand monde et avoir connu autrefois la famille de Rochemaure; à ce titre, elle montrait une vive sollicitude pour la situation de l'infortuné marquis.

Elle se faisait raconter dans les moindres détails toutes les confidences de Jean, en insistant toutefois pour qu'il continuât à ignorer ces visites et cet intérêt qui pourrait alarmer sa fierté.

Bientôt la phthisique prit un tel souci de l'adversité de Jean, qu'elle en oubliait la sienne propre. Elle passait ses nuits sans sommeil, à épier son jeune voisin, interprétant les soupirs et parfois les imprécations qui lui échappaient.

Depuis quelque temps, elle s'apercevait qu'il changeait beaucoup, que ses yeux se creusaient, que son teint pâli se marbrait. Quand elle lui demandait la cause de ces changements, quelque effort qu'il fît, son sourire était empreint d'amertume et de tristesse. Elle devinait enfin qu'il souffrait de la faim.

Le lendemain du jour où Jean avait rencontré Yvonne au restaurant, il rentra plus tard que d'habitude, absolument accablé, découragé, désespéré.

Il était allé frapper à la porte d'un ami d'occasion qui lui avait offert autrefois ses services avec une grande cordialité, et qu'il avait trouvé refroidi soudain à son égard, au point de lui refuser un modeste prêt de cinq louis.

Il devina qu'il avait été desservi ; mais par qui ?

A quoi bon continuer la lutte avec ces ennemis invisibles, acharnés, tout-puissants, qu'il rencontrait partout et qui lui barraient la route?

Il était donc décidé à en finir avec une vie qui, de plus en plus, l'écœurait.

Au reste, ce n'était pas à proprement parler un suicide : il mourait par impossibilité de vivre et pour échapper aux tortures de la faim, à une lente et affreuse agonie.

Mais en rentrant chez lui, quelles ne furent point sa surprise, sa stupeur presque, de voir sur la table une collation servie, une moitié de poulet froid, une tranche de pâté, une bouteille de vin ! C'était tout ; mais c'était la vie. Refuser ce secours inattendu ne lui était pas possible. De quelque main qu'il lui vînt, il devait accepter, et devant la nécessité impérieuse, faire fléchir sa fierté.

Quand il eut terminé son repas, il aperçut un petit rouleau de papier qu'il ouvrit. C'étaient les cinq louis qu'il avait vainement sollicités de son ami.

Il avait attribué la collation à sa voisine, ou peut-être à sa maîtresse d'hôtel; mais cet or, d'où venait-il ? Ce ne pouvait être la phthisique, qui gagnait à grand'peine de quoi vivre. Ce ne pouvait être non plus son propriétaire qui, plusieurs fois déjà, lui avait réclamé le prix de son loyer. Il fut vivement intrigué, plus qu'intrigué, inquiet.

Le lendemain, de bonne heure, il frappa à la porte de Mme de la Grange.

— Merci ! lui dit-il. Merci de tout cœur; car c'est vous, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ?

— Ce poulet, ce pâté ?

La voisine continua à paraître étonnée; cependant elle avait sur les lèvres un demi-sourire malicieux qui signifiait assez qu'elle connaissait la bienfaitrice.

— J'ai accepté la collation, reprit Jean. Quant à l'argent, je le refuse, si vous ne me dites d'où il vient.

Il déposa les cinq louis sur la cheminee.

— Eh bien ! admettez que ce soit moi. Peut-être suis-je plus riche que je ne veux le paraître, répondit-elle avec son même sourire.

— Je refuse, répéta Jean, qui se dirigea vers la porte.

— Ecoutez-moi, s'écria Mme de la Grange; mais c'est un secret, un secret absolu; car la personne qui s'intéresse à vous ne veut pas que vous la connaissiez.

— Je vous promets le secret, répondit Jean, devenu anxieux; car ce mystère lui paraissait suspect. Il flairait quelque piège, ou plutôt quelque nouvel espionnage.

Alors, Mme de la Grange lui raconta les visites de la dame de charité, ses promesses d'appui, ses relations puissantes, les longues causeries qu'elles avaient ensemble à son sujet et la curiosité si bienveillante

qu'elle témoignait pour tout ce qui le concernait, pour les moindres détails de sa vie.

A mesure qu'elle parlait, la figure de Jean se décomposait. Cette femme, si bienfaisante, ce ne pouvait être qu'une espionne des jésuites. Et, sans s'en douter, sa pauvre vieille amie le vendait à ses pires ennemis.

Il lui communiqua ses soupçons, lui raconta l'espionnage dont il avait été l'objet et le terrible complot qui s'ourdissait contre lui.

Mme de la Grange fut bouleversée, atterrée de ces révélations.

— Mais encore, lui dit Jean, si vous revoyez cette femme, ne lui parlez pas de mes défiances ; car on se baserait peut-être sur cette confidence pour prouver que je suis affecté de la monomanie de la persécution. En tous cas, vous lui rendrez cet argent, madame. Je n'accepte pas l'aumône de telles gens.

La pauvre phthisique était maintenant toute tremblante, à la pensée que, par son dévouement même, elle avait encouru les reproches de son jeune ami.

— Vous ne m'en voulez pas, au moins, de mon indiscrétion ?

— Vous en vouloir, à vous, ma pauvre amie ! Je connais votre cœur, qui est exquis. Ce qui me fait parler avec cette vivacité, c'est l'indignation que me causent ces menées ténébreuses, c'est la terreur véritable que m'inspire cet ennemi qui prend toutes les formes, qui sait rester insaisissable, avec lequel je ne pourrai jamais lutter corps à corps, parce qu'il est légion. Vous le voyez, depuis que j'ai rossé ce novice chargé de m'espionner, je n'ai plus jamais rencontré personne sur ma route. Et cependant, je me sens entouré d'embûches. Je sens ces yeux d'argus peser sur moi, et dans tous mes déboires, je devine cette influence occulte, cette haine cachée et implacable qui me guette,

n'attendant qu'une occasion, un prétexte pour m'étreindre, m'étouffer, pour me faire disparaître à jamais.

La phthisique, maintenant, le regardait avec inquiétude. Ne pouvant croire à cette persistance dans la haine, elle se demandait si Jean n'avait pas quelque coin du cerveau malade, et n'était pas réellement atteint de cette démence qui consiste à voir partout des espions et des complots.

Elle crut devoir le rassurer, et lui promit qu'elle se tiendrait vis-à-vis de la visiteuse sur une réserve absolue.

Le soir de ce même jour, un homme d'un certain âge, qui déjà s'était présenté à l'hôtel dans la journée, demanda le marquis de Rochemaure.

Il portait une longue redingote ; mais sa mine cafarde, et son allure féline, embarrassée, trahissaient l'homme d'église.

Jean, devinant aussitôt à qui il avait à faire, l'accueillit avec une froideur pleine d'hostilité.

— Monsieur le marquis, dit-il d'un ton patelin, je suis envoyé par Mme la duchesse, votre aïeule, pour prendre de vos nouvelles ; car elle est fort inquiète de n'avoir reçu encore aucune lettre de vous.

— Veuillez lui faire savoir que je me porte à merveille.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit l'inconnu.

— Alors, répliqua Jean, qui se tint sur la défensive, veuillez vous expliquer, monsieur.

Et il lui désigna un siège.

— Madame la duchesse vient d'apprendre, je ne sais par quelle voie, votre horrible situation ; votre éloignement lui est une cause de profond chagrin; car elle a pour vous une affection.....

— Je sais, interrompit Jean. Arrivez au fait.

— Je suis chargé par une tierce personne de vous faire des propositions de paix.

— Quelle est, je vous prie, cette tierce personne ?

— Il ne m'est pas permis de vous la nommer.

— C'est bien, je la connais. Passez, dit Jean.

— Il s'est produit, paraît-il, de graves dissentiments entre vous et votre aïeule. Elle espère toutefois que les épreuves que vous venez de traverser, que l'expérience que vous avez acquise, un peu à vos dépens, ont dû exercer sur votre caractère et sur vos idées une heureuse influence, et que...

— Je vous arrête, monsieur. La duchesse espère, n'est-ce pas, que je ferai amende honorable, que je répudierai mes convictions ? Elle me croit maté par la misère. Eh bien ! non, vous pouvez le lui dire, je n'ai pas changé. Je ne suis pas du bois dont on fait les hypocrites. Quand j'ai dit : je crois à ceci, c'est que pour moi la vérité est évidente ; et jamais on ne me fera convenir qu'il fait nuit quand je vois la lumière du jour.

— Cependant, monsieur le marquis, repartit le jésuite déguisé, réfléchissez bien. L'amiral lui-même désire votre retour au château.

— L'amiral ? Vous avez de ses nouvelles ?

— Oui, la paralysie le gagne de plus en plus. Et il se pourrait que sa mort fût prochaine.

— Il désire me voir ? il m'appelle ? Comment ne m'a-t-il pas fait écrire ? Je comprends : complètement perclus, il est dans la dépendance de la duchesse ; et pour qu'on m'écrive, il faut que la duchesse le veuille bien.

— Il faut, en effet, car je crois bien saisir la situation, que la duchesse consente à votre retour, et par conséquent qu'une réconciliation le rende possible.

— J'ai oublié tous les torts de la duchesse envers

moi. Qu'elle oublie donc, elle aussi, ceux qu'elle m'attribue, et qu'elle me laisse libre de penser ce que je crois être la vérité. Je m'engage, de mon côté, à ne pas heurter ses opinions. C'est la seule concession que je puisse faire.

— Ce n'est pas là, précisément, ce qu'elle désire. Ce qui l'inquiète par dessus tout, c'est le salut de votre âme. Elle voudrait vous voir revenir à des sentiments religieux

— Vous lui répondrez, répliqua Jean avec un grand calme, que cela est tout à fait impossible.

— Cependant, l'amiral s'affecte beaucoup de votre éloignement.

— Ce n'est pas lui, j'en suis sûr, qui me demanderait des concessions déshonorantes.

— Déshonorantes ? protesta l'inconnu.

— C'est-à-dire contraires à ma dignité.

— Alors, vous laisserez mourir l'amiral sans le revoir ?

— Si je laisse mourir l'amiral sans le revoir, répondit Jean, c'est que, comme vous l'avez dit tout à l'heure, je suis dans un dénûment absolu. Je n'ai pas la somme nécessaire au voyage, et je ne saurais où la trouver.

— Précisément, repartit le jésuite, en tirant de sa poche un portefeuille, je suis chargé, si vous consentez à vous amender et à conclure la paix avec votre aïeule, de vous remettre une somme...

— C'est donc un marché que vous venez me proposer ? s'écria Jean en s'animant. Non, monsieur, non, je ne me vends pas, à aucun prix, entendez-vous ? à aucun prix. Je ne suis pas un jésuite, moi ; je ne connais pas les faux-fuyants et les souplesses de conscience, les facilités de votre morale. Je n'ai jamais menti, moi; je ne mentirai jamais.

A ces mots, l'envoyé de la duchesse pâlit ; car il

comprit que le moment était venu d'adopter la seconde tactique qui lui avait été dictée.

— Monsieur, sachez que vous parlez à un jésuite; et je ne puis souffrir que vous traitiez ainsi la sainte Compagnie à laquelle je me fais gloire d'appartenir.

En parlant ainsi, il s'était avancé vers Jean de quelques pas. Il avait l'air menaçant, provocant presque.

Cette attitude contrastait tellement avec l'allure habituelle aux fils de Loyola, que Jean flaira le danger et se domina soudain.

Il ne répondit pas. Avec calme il alla ouvrir la porte et lui fit signe de sortir.

Le jésuite, au lieu d'obéir à cette injonction, continua d'un ton plus agressif :

— Comment, monsieur ! je viens ici en conciliateur pour vous rendre service ; et c'est ainsi que vous me traitez, que vous insultez un ministre de Dieu ! Je ne sortirai pas que vous ne m'ayez fait des excuses ou que je ne vous aie dit votre fait.

— Alors, monsieur, à votre aise. C'est moi qui sortirai ; car il ne me plaît pas de vous entendre, répliqua Jean de plus en plus calme. Je devine votre but. Vous avez mission, sans doute, de me pousser à quelque violence ; je n'en commettrai pas.

En cet instant, Mme de la Grange, qui avait entendu depuis sa chambre cette altercation, entra tout effarée.

— Défiez-vous, s'écria-elle. Je viens de voir en bas, en me penchant à la fenêtre, un fiacre arrêté devant la porte de l'hôtel, et deux hommes qui se promènent sur le trottoir, levant la tête à tout instant comme s'ils attendaient un signal.

— C'est cela, c'est bien cela ! fit Jean avec un sourire ironique. Allez-vous-en donc, monsieur, puisque vous êtes découvert.

Le jésuite, décontenancé, très pâle, se dirigea vers

la porte, et mettant de côté son arrogance, il dit, en reprenant une attitude humble et résignée :

— Nous sommes, hélas ! bien habitués aux injures, aux calomnies. Mais nous les acceptons en esprit de pénitence, et les mettons au pied de la croix.

Toutefois, en sortant, il jeta à Jean, de côté, un regard aigu, plein de haine.

— Encore un nouvel ennemi ! soupira Jean avec un amer sourire. Je n'en suis plus maintenant à les compter. Eh bien ! chère amie, que vous disais-je ? Avais-je raison de me défier ? Existe-t-elle, cette terrible bande noire ? Croirez-vous encore, ainsi que vous l'avez un instant supposé, que c'est là une vision de mon esprit malade ?

— Vous m'en voyez bouleversée, atterrée, répondit Mme de la Grange, qui tremblait si fort qu'elle fut contrainte de s'asseoir.

Ils discouraient encore sur cette bizarre visite, et sur les conséquences terribles qu'elle eût pu entraîner, lorsqu'ils entendirent un pas alerte résonner dans le couloir, s'arrêter à la porte de Jean.

On frappa plusieurs coups rudes.

C'était un facteur du télégraphe qui tendit à Jean un pli bleu.

Qu'était-ce encore ? Il l'ouvrit fièvreusement et lut :

« Amiral mort. Préparez-vous à partir pour ouverture testament. Recevrez demain argent pour voyage.

» Rousseau, notaire. »

Cette nouvelle de la mort de l'amiral le frappait au cœur. L'amiral, c'était son seul parent véritable, le seul qui l'aimât. Pour lui, la question du testament n'était que secondaire.

— Alors, vous allez nous quitter ? dit la pauvre femme avec des larmes dans les yeux.

— Je reviendrai, soyez tranquille, répondit Jean.

— Mais si vous héritez...

— Surtout si j'hérite. Me connaissez-vous encore si peu, que vous croyiez la fortune capable de me faire oublier mes amis pauvres ?

— Non, je ne le crois pas; et je compte sur votre affectueuse promesse de revenir nous voir.

Le lendemain, Jean reçut par la poste, en effet, un billet de mille francs qui lui permit de payer son loyer en retard et de partir pour Châteaubourg.

XLV

Les héritiers de l'amiral de Mortreux étaient au nombre de vingt-cinq, tant de la branche cadette que de la branche aînée.

La lecture du testament devait avoir lieu au château de Rochemaure, trois jours après le décès, le temps d'avertir et de réunir les héritiers.

Le jour arrivé, ils se trouvaient tous assemblés dans la grande bibliothèque du château, les uns assis, les autres debout, marchant avec agitation.

Les de Rochemaure et les de Mortreux se regardaient comme des chiens de faïence. On lisait dans leurs yeux une hostilité mêlée d'inquiétude.

Les de Mortreux avaient hautement déclaré que, si les de Rochemaure héritaient à leur détriment, ils plaideraient la captation.

Le notaire, en habit noir, en cravate blanche, un bon notaire du temps passé, avec des bésicles d'or, se tenait au bout de la table, ayant à sa droite la duchesse,

à sa gauche le duc. Tous deux, en affirmant ainsi leur rang, semblaient prendre possession de l'héritage.

Anatole, la figure animée, mordillait un cigare éteint, d'un air agité et cupide.

Charlotte, assise à côté de son frère, tapotait du bout de ses doigts le tapis vert.

Tous étaient présents. Jean seul manquait à l'appel.

Cependant, il avait dû arriver le matin même à Châteaubourg. Plusieurs personnes disaient l'avoir vu. Où était-il ? Que faisait-il ? Qui pouvait l'arrêter, dans un moment aussi solennel, aussi décisif, alors qu'un si grand intérêt oppressait toutes les poitrines ?

La duchesse pinçait les lèvres. La fièvre de l'impatience empourprait sa longue figure jaune.

Elle dit au notaire :

— Ouvrez le testament, monsieur Rousseau. Nous ne pouvons, en vérité, attendre plus longtemps le bon plaisir du marquis.

— Je ne le puis pas, madame, la loi est formelle : tous les héritiers doivent être présents.

— C'est un peu fort, vraiment! s'écria Anatole, que ce monsieur se donne le genre de faire attendre ainsi vingt-cinq personnes !

En ce moment même, la porte s'ouvrit, et Jean parut.

Il y eut comme un allègement de toutes les poitrines ; et ce mot s'échappa de toutes les bouches :

— Enfin !

Jean, en grand deuil, très pâle, s'avança vers son aïeule et s'inclina devant elle.

La duchesse le reçut avec sa hauteur habituelle ; et sans lui tendre la main :

— Depuis une heure, monsieur, vous nous faites attendre. C'est impardonnable.

— Madame, répondit Jean, je n'ai pu arriver que ce

matin à onze heures; et comme je n'avais pas assisté au convoi de l'amiral, j'ai cru que mon premier devoir était d'aller saluer sa tombe.

A ces mots, il y eut un haussement d'épaules général.

Tous lui jetèrent des regards haineux ou ironiques, sauf toutefois Charlotte qui, craignant que l'amiral n'eût avantagé son cousin, désirait vivement se réconcilier avec lui, maintenant surtout que Madeleine était mariée.

Le notaire venait de rompre le large cachet rouge qui scellait le testament.

Il déploya le papier.

Tous les cœurs battirent.

Le notaire éclaircit sa voix par deux ou trois petits toussottements.

— Ceci est un testament olographe, dit-il après y avoir jeté les yeux.

Et il lut :

« Moi, Jean-Auguste-Marie-Joseph de Mortreux, me sentant parfaitement sain d'esprit, je lègue toute ma fortune à Jean-Paul-Louis de Rochemaure, parce que c'est le seul de tous mes héritiers qui n'ait pas désiré ma mort. »

Il y eut un sursaut dans toute l'assistance.

La douairière faillit s'évanouir.

Le duc éprouva comme un vertige, comme une congestion.

Anatole se cramponna aux panneaux de la bibliothèque; car il sentait ses genoux flageoler.

La duchesse Eléna poussa un : « Aôh ! » étranglé.

La dévote Elisabeth invoqua la Vierge et les saints

pour l'aider à supporter cette épreuve; et le baron frappa sur la table un coup de poing formidable.

— Evidemment, s'écria le duc, quand M. de Mortreux fit ce testament, il ne jouissait pas de tout son bon sens. Il est facile de prouver que, pendant les cinq derniers mois de sa vie, il était complètement paralysé, et que son cerveau lui-même était atteint.

— Pardon ! fit observer le notaire. Le testament est daté.

— Et quelle est cette date ? demanda la duchesse, qui se rattachait à cet espoir.

— Ce testament remonte à deux ans, repartit le notaire. L'amiral jouissait alors de l'intégrité de ses facultés, qui d'ailleurs n'ont jamais baissé.

— Nous plaiderons la captation, s'écrièrent tous les Mortreux.

— D'abord, reprit le notaire, veuillez me permettre d'achever la lecture du testament.

Le silence se rétablit. Il continua :

« Et comme il est possible que quelques parents déçus cherchent à contester la validité de ce testament, j'ai pris mes mesures. Trois personnes dignes de foi : le docteur Berquier, le notaire Rousseau et mon vieux serviteur et ami Baptiste pourront attester que Jean est le seul qui s'abstenait de me faire visite et qui m'ait épargné toutes les basses flatteries par lesquelles mes autres cousins ont cherché à capter mon affection, c'est-à-dire mon héritage.

» Donc, je constitue Jean mon légataire universel et mon exécuteur testamentaire,

» A charge par lui de servir une rente de cent mille francs à la duchesse Isaure - Joséphine de Rochemaure, sa vie durant ;

» A charge par lui de lever les hypothèques du châ-

teau de Rochemaure et de payer toutes les dettes contractées au nom de ladite duchesse ;

» A charge par lui d'offrir à Charlotte, le jour de son mariage, une rivière de diamants de cinquante mille francs, que je lui ai promise ;

» A charge par lui de faire construire à Châteaubourg un musée de marine qui portera mon nom, et qui perpétuera ma mémoire.

» Je ne veux à mes funérailles aucune cérémonie religieuse.

» Sans doute, on voudra me confesser et profiter de la faiblesse des derniers moments pour m'administrer les sacrements.

» En ce moment où je jouis de la plénitude de mes facultés, je proteste contre tout ce qu'on pourrait me faire faire ou me faire dire.

» Jean, de tous mes parents, est le seul qui soit suffisamment affranchi des préjugés du catholicisme pour attester hautement les sentiments de toute ma vie, en donnant à mes obsèques la forme sus-indiquée. C'est lui, en conséquence, que je charge de l'exécution de ces dernières volontés.

» Jean-Auguste-Marie-Prosper
de Mortreux. »

Deux heures après la lecture de ce testament, qui causait de si cuisantes déceptions, la duchesse, brisée de corps et d'esprit, se mettait au lit et envoyait en hâte porter ce billet au père Lantier :

« On vient de lire le testament de l'amiral. Jean est légataire universel. C'est un coup terrible. En voyant ainsi anéantir l'œuvre de toute ma vie, mon âme éprouve une telle défaillance, qu'elle a besoin plus que jamais de votre aide.

» Je vous attends, mon père. Hâtez-vous de me secourir. »

Lorsque le père Lantier reçut ce message, l'abbé de Malglaive, fort impatient de connaître le testament, se trouvait auprès de lui, pensant bien qu'il serait aussitôt prévenu.

Le jésuite, en lisant ce billet, ne put contenir une une exclamation de stupeur.

Il le tendit à l'abbé de Malglaive.

Au premier moment, l'abbé éprouva, lui aussi, une sorte d'abattement, suivi tout aussitôt d'une réaction furieuse.

— C'est impossible ! c'est une indignité ! s'écriait-il.

Et il fendait l'air avec de grands gestes violents.

— Léser toute cette honorable famille pour un pareil sacripant !

Puis tout à coup, son œil étincelant de colère se replia, se concentra.

— Mais au contraire, attendez donc... dit-il. Ce testament vient à point, et sert admirablement nos vues.

—Hélas ! quand on est si riche, on a tant d'amis ! fit le père Lantier.

— Et tant d'ennemis ! ajouta l'abbé, à ne compter que les parents qui nous seconderont. Réfléchissez donc. Avec une pareille fortune, ayant en mains la possibilité de donner essor à toutes ses excentricités, il ne peut manquer de commettre beaucoup de folies. Et la famille qui se trouve lésée, la duchesse surtout, nous prêteront leur appui, il n'en faut pas douter.

—Vous avez peut-être raison. Je vais sur l'heure consoler cette pauvre femme, et je lui en glisserai deux mots.

Le père Lantier trouva la douairière dans un état voisin de l'anéantissement. Elle restait immobile, affaissée

dans son lit. Son profil d'oiseau de proie se détachai avec la matité de l'ivoire sur les rideaux de peluche grenat foncé.

Il faisait presque nuit. Il ne pénétrait dans la chambre qu'un jour sombre, indécis, blafard, qui augmentait encore la solennité saisissante de ce tableau.

Le jésuite ne put se défendre en entrant d'une émotion qui lui oppressa la poitrine.

— Ah ! c'est vous, mon pere, merci ! Je veux me confesser, tandis que je possède encore toute ma lucidité ; car je sens bien que je viens de recevoir le coup mortel.

— Quoi ! vous, duchesse, qui vous êtes toujours montrée si forte dans l'adversité, si héroïque même, vous vous laissez abattre ainsi ?

— Que voulez-vous ? La déception a été trop complète, trop inattendue. Toute cette immense fortune à cet écervelé ! Recevoir une rente de ses mains, moi, son aïeule, n'est-ce pas la dernière des humiliations ? Et mon fils, mon pauvre fils, rien ! Après avoir tant prié Dieu, tant imploré la Vierge, je crains d'être abandonnée du ciel. J'ai eu un profond désespoir qui est loin d'être apaisé; je suis en pleine rébellion contre Dieu ; et voilà pourquoi je vous ai fait appeler.

— Voyons, ma sœur, voyons, calmez-vous. Ce testament est peut-être attaquable.

— Les de Mortreux veulent l'attaquer, c'est vrai ; mais j'ai parlé au notaire. Il est parfaitement en règle. On ne peut plaider la captation, puisque Jean a quitté le château cinq mois avant la mort de l'amiral. Et c'est moi qui l'ai fait partir ! Donc ils perdront, c'est certain. Il n'y a rien à faire, rien.

— Si, ma chère sœur, répondit le jésuite en baissant la voix, on peut tenter quelque chose. Croyez-moi, rien n'est désespéré.

— Que dites-vous ? reprit la duchesse, que ces paroles ranimèrent.

— Il est fort heureux, au contraire, reprit le père Lantier, que Jean ait été institué légataire universel ; car si vous eussiez hérité, vous, les de Mortreux en plaidant la captation, eussent fort bien pu gagner leur procès. Vous avez attiré l'amiral chez vous, vous l'avez accaparé, vous avez évincé les de Mortreux ; pendant les derniers mois de sa vie, il ne voyait que vous. C'étaient là des preuves suffisantes pour établir la captation. Tandis qu'en intentant un procès à Jean, ils le perdraient certainement. La fortune ainsi restera dans la famille des de Rochemaure.

— Mais Jean est le plus jeune ; et s'il se marie, s'il a des enfants, s'il dissipe cet immense héritage ?

— Je suis de votre avis. Il s'agit donc d'empêcher qu'il ne se marie, qu'il n'ait des enfants, qu'il ne dissipe cette fortune.

— Comment ? comment ? questionna la duchesse qui s'était soulevée sur son coude et semblait comme ressuscitée par cet espoir.

Le jésuite, qui jusqu'alors n'avait pas osé lui confier l'idée de l'abbé de Malglaive, la lui exposa graduellement avec toutes sortes de ménagements et de réticences ; car il savait qu'il y avait chez cette femme une probité naturelle qui peut-être la ferait reculer devant un pareil attentat. Et puis, la folie d'un Rochemaure, n'était-ce pas une tache pour toute la famille ?

Elle resta, en effet, pendant quelques instants comme épouvantée d'un tel projet ; mais le père Lantier sut lui démontrer que la folie de Jean était bien réelle, et qu'elle était même des plus dangereuses. Depuis le coup de cravache donné à l'abbé de Malglaive, tous les faits de sa vie ne le prouvaient-ils pas ?

N'était-ce pas l'opinion de M. Fureaud, et du baron

Van Berghen, l'opinion de ses amis intimes, l'opinion de Mme des Lormeaux, et celle du frère Chaffin, si inoffensif, si dévoué, qui lui avait arraché le revolver des mains au moment où il allait se suicider, et qu'il avait cependant maltraité, sans motifs, avec la dernière violence, sur une lubie qui lui était passée par la cervelle ? Laisser en liberté un pareil énergumène, c'était un danger pour tous, un danger surtout pour l'honneur de la famille.

Enfin, cette fortune dont il venait d'hériter, si on lui en laissait la libre disposition, il la dilapiderait en peu de temps. Il importait donc de prendre aussitôt que possible une mesure énergique. La duchesse avait non-seulement droit, mais le devoir de l'arrêter dans ses écarts.

— Encore, fit observer la douairière, faut-il attendre qu'il ait motivé cette mesure par sa prodigalité.

— C'est aussi mon avis. Peut-être devra-t-on d'abord faire prononcer l'interdiction par le tribunal de Châteaubourg, déjà prévenu contre lui. Et une fois l'irresponsabilité constatée, rien ne sera plus aisé que de prouver la folie. S'il y avait procès, on trouverait, non pas un témoin, mais cent pour l'attester.

— Sans doute, nous la préserverons en effet, cette fortune, par le moyen que vous indiquez ; mais mes enfants n'en pourront jouir qu'à la mort du marquis.

— Soyez tranquille, repartit le jésuite avec un angélique sourire. Une nature violente comme la sienne ne supportera pas longtemps la séquestration. Je ne lui donne pas deux ans avant d'arriver à la paralysie ; et quand on est paralysé...

— Mais encore, reprit la douairière, qui assumera la responsabilité de cette séquestration ?

— Rassurez-vous, elle se fera par la force des choses.

Il appuya sur ces derniers mots d'une façon toute particulière.

— Et si le médecin de l'établissement allait découvrir qu'il n'est pas fou ? objecta encore la douairière.

— Nous le ferons enfermer dans une maison de santé tenue par des religieux, dont le supérieur nous est tout dévoué. Le médecin, qui est aussi un religieux, ne dira que ce que nous lui dicterons. Nous avons déjà à Paris un docteur prêt à certifier la folie.

La duchesse écoutait avidement le père Lantier, qui parlait à demi-voix les yeux baissés — car, malgré la tranquillité avec laquelle ce fanatique commettait les crimes, il semblait ne pas oser affronter un regard qui eût pu le condamner.

— Oui, vous avez raison, approuva la dévote. Entre les mains de ces hommes de Dieu, dans ses moments de lucidité, il pourra être amené à réfléchir ; et s'il meurt, il recevra du moins les secours de la religion. L'âme de ce malheureux enfant m'a toujours causé tant d'inquiétude !

— Ayez confiance en Dieu, ma sœur. Vous verrez qu'il n'abandonne point ses vrais serviteurs ; vous reconnaîtrez bientôt qu'il ne faut jamais sonder ses desseins ; et que la Providence conduit nos destinées par des voies souvent détournées, mais dans lesquelles on ne peut méconnaître sa souveraine sagesse.

Le soir même, la duchesse, réconfortée, presque consolée, était debout et présidait au dîner de famille, avec cette raideur hautaine qui dénotait chez cette femme de soixante-quinze ans une énergie de fer.

Le repas fut lugubre. Tous les nez étaient inclinés vers les assiettes. Charlotte, à la pensée que sa jeunesse allait se flétrir dans cette solitude, avait perdu tout appétit.

Anatole grinçait des dents.

— C'est une scélératesse! grommelait-il. Ce vieux grognon que nous avons entouré de tant d'affection, de tant de soins, nous berner, nous duper ainsi!

Personne ne mangeait, sauf l'abbé Latruffe, qui dévorait plus gloutonnement que jamais, se pourléchant les babines · car, pour la première fois, on lui présentait les plats intacts; et il pouvait choisir ses morceaux.

— Voilà une famille qui va se disloquer, pensait-il, jouissons de notre reste.

XLVI

Aussitôt après la lecture du testament, la première pensée de Jean fut pour Madeleine.

Il rendit visite à Mme Herbaut.

En se retrouvant dans ce boudoir où il avait éprouvé les émotions les plus délirantes et les plus douces de sa vie, il resta pendant quelques instants comme paralysé par l'intensité de ses souvenirs.

Et tandis qu'Aline le félicitait de sa colossale et soudaine fortune, c'était à peine s'il l'entendait.

— Madeleine! Madeleine! parlez-moi d'elle, je vous en supplie. Elle souffre toujours, n'est-ce pas?

— Hélas! dit Aline, je la vois bien rarement, la pauvre amie, elle ne sort presque plus. Le marquis la conduit le dimanche à la messe; et sa mère, le soir, au salut. Elle a un surveillant sévère dans son mari, et un argus implacable dans Virginie, cette horrible fille. Si vous saviez!... Elle ne fait plus aucune visite. Elle

ne voit dans l'intimité que ses parents et l'abbé de Malglaive.

— L'abbé de Malglaive? Je comprends. Je l'avais prévu.

— A ses parents, reprit Mme Herbaut, elle cache ses souffrances. Quant à l'abbé, si elle les lui confie, il en garde bien le secret. Quoique dans les petites villes les maisons soient de verre, on ne sait rien au juste ; mais on se doute un peu. Beaucoup la croient heureuse. Dernièrement, à l'église, j'ai pu la rejoindre, le comte était en avant, je lui ai serré furtivement la main. Elle ne m'a rien dit. Les larmes lui sont venues aux yeux, et pour les cacher, elle a baissé son voile. Une fois ou deux, elle m'a écrit, ne me parlant de ses souffrances que par sous-entendus; car elle craignait sans doute que sa lettre ne tombât entre les mains du comte. La dernière toutefois était plus explicite. Elle m'y racontait une scène épouvantable que venait de lui faire son mari, les humiliations auxquelles elle était en butte de la part de Virginie, et les propos obscènes que cet homme abject tient à cette fille devant elle. Enfin, sa vie est un enfer. Sans doute elle pourrait rendre sa situation moins douloureuse ; mais elle s'entête, le comte aussi... Vous comprenez? Elle vous aime toujours. Maintenant, il y a comme de l'égarement dans ses yeux. J'ai vraiment peur que, vivant dans cette solitude, en face de cet homme cruel, vindicatif et de cette fille insolente et jalouse, qui tous deux s'acharnent à la torturer, elle ne perde la raison.

Jean, en écoutant ce récit, frémissait d'indignation. Il s'était levé, marchait dans le boudoir avec agitation.

Par instants, il suffoquait.

— Il n'y a pas de mariage, pas de loi qui tienne! s'écria-t-il : je ne puis permettre ce martyre sans trêve,

cette lente agonie morale, mille fois plus horrible que les tortures physiques pour une âme délicate et douce comme celle de Madeleine. Vous avez raison : elle peut en devenir folle, elle peut en mourir. C'est un crime, un meurtre véritable. Il faut que je la voie, que je lui parle.

— Y pensez-vous ?

— Il faut, coûte que coûte, que je la délivre, que je l'enlève.

— Réfléchissez que le comte est homme à vous intenter un procès en adultère.

— Que m'importe ! J'aurai rempli mon devoir.

— Mais Madeleine s'y refusera. M. d'Etioles tient toujours les de Pivrac par l'argent. Il est loin d'avoir payé toutes leurs dettes. C'est lui qui les fait vivre.

— Je les affranchirai de cette dépendance. Je paierai ce qu'il faudra.

— Savez-vous que M. d'Etioles a reconnu à Madeleine une dot de cinq cent mille francs ?

— Je les rembourserai.

— Madeleine maintenant, reprit Mme Herbaut, est très pieuse, et...

Le front de Jean se rembrunit encore.

— Et l'abbé de Malglaive est son confesseur ?

— Je ne sais pas, répondit Aline, qui voyait s'élever une tempête dans l'esprit de Jean.

— Il a su se poser en consolateur indispensable ?

— En tous cas, il ne la console pas beaucoup.

— Malgré l'abbé de Malglaive, malgré son mari, malgré elle-même, je la délivrerai, vous dis-je. Madeleine est bien plus ma femme que celle de ce d'Etioles; car un mariage, accompli le couteau sur la gorge, ne saurait engager; tandis qu'elle m'avait librement donné son cœur et sa parole. Qu'est-ce qui nous a sépa-

rés? Une question d'argent; maintenant cette question n'existe plus.

— Je vous en conjure, mon cher marquis, s'écria Aline, avant de jeter ce nouveau trouble dans la vie de notre pauvre amie, réfléchissez. Elle paraît déjà ébranlée, malade. Si vous ne réussissiez pas, et si M. d'Etioles découvrait votre projet, pensez à quelles nouvelles souffrances vous l'exposeriez.

— Je saurai prendre mes mesures. Mais quand je devrais traverser les flammes pour arriver jusqu'à elle, je veux la voir, obtenir ses confidences. Ne pourriez-vous m'y aider? C'est demain dimanche. Le soir, en sortant du salut, tâchez de l'approcher, parlez-lui de mon désir de l'entretenir quelques instants.

— Je tâcherai, promit Aline.

Le lendemain, en effet, Aline parvint à rejoindre son amie sous le porche de la cathédrale.

Madeleine était accompagnée de sa mère. Elle put la tirer par sa robe et la retenir en arrière, pendant que Mme de Pivrac adressait quelques paroles à une dame de sa connaissance.

— Jean est ici, lui dit-elle très bas, il veut te voir.

Madeleine, à ces mots, éprouva une commotion si violente quelle sentit ses genoux fléchir; et l'instant d'après, sa figure exprima un indicible effroi.

— C'est impossible, impossible, fit-elle. Une telle imprudence pourrait nous coûter cher à tous deux. Je t'en supplie, empêche-le de la commettre.

Le soir, Mme Herbaut rapporta à Jean la réponse de Madeleine.

— Alors, dit-il, je trouverai un autre moyen.

Cependant M. d'Etioles, connaissant la présence de Jean à Châteaubourg, et supposant qu'il chercherait à revoir Madeleine, organisait autour d'elle une surveillance rigoureuse. Mais le plus jaloux, ce n'était

point encore le mari, c'était le confesseur, c'était l'abbé. Il avait aussitôt prévenu M. d'Etioles de l'héritage colossal que Jean venait de faire, et l'avait engagé à se tenir sur ses gardes.

Le surlendemain, Jean écrivait à son cousin d'Etioles en ces termes :

« Monsieur,

» Je connais votre cruelle conduite à l'égard de votre femme ; je sais que vous la tenez pour ainsi dire prisonnière dans votre hôtel, qu'elle est en butte aux injures d'une grossière créature dont vous lui imposez la présence ; je sais que vous lui faites endurer toutes les tortures morales qu'une nature basse et mauvaise comme la vôtre peut infliger à une âme noble et élevée comme la sienne ; je sais en un mot, que vous la tuez lentement. C'est là ce que je ne puis permettre.

» Puisque vous la martyrisez ainsi, c'est que vous ne l'aimez pas. Vous la haïssez peut-être. Alors, pourquoi vous imposer ce supplice sans nom de vivre en face d'une femme que vous détestez ?

» Vous lui avez reconnu par contrat cinq cent mille francs de dot ; vous avez fait à M. de Pivrac des avances d'argent considérables, me dit-on. C'est là sans doute le motif qui vous empêche de vous séparer d'elle.

» Je viens vous offrir de vous payer sa rançon. Je vous rembourserai cette dot et les sommes avancées à M. de Pivrac. Je vous rembourserai le double même, si vous l'exigez, non pas à la condition, comme vous pourriez le croire, que la comtesse d'Etioles viendrait habiter avec moi et compromettrait ainsi le nom qu'elle porte, mais simplement à la condition qu'elle rentrerait chez ses parents.

» Je m'engagerai même à m'éloigner, et si vous l'exigez, à ne jamais la revoir.

» J'attends impatiemment votre réponse.

» Jean de ROCHEMAURE. »

Lorsque M. d'Etioles reçut cette lettre, il fut pris d'une colère folle.

Il passa aussitôt dans l'appartement de Madeleine. Il avait l'œil en feu, l'écume aux lèvres.

Madeleine, vêtue d'une robe de laine blanche, était assise devant la fenêtre dans un large et antique fauteuil Louis XIII à dossier élevé, en vieux cuir doré.

Cette suave tête blonde, presque diaphane, tant elle était pâlie et amaigrie, avait une frappante expression de douleur résignée, de souffrance courageusement supportée.

Son regard atone, levé au ciel, disait le brisement de toutes ses espérances terrestres et l'élan de son âme vers une autre vie.

Elle tenait à la main un livre entr'ouvert qu'elle ne lisait point, et qui était retombé sur ses genoux. C'étaient les lettres de Mme Guyon à Fénelon.

En voyant entrer son mari, elle eut un sursaut de terreur; et ses yeux, que la dilatation de la pupille rendait noirs, prirent une expression d'angoisse mêlée de haine.

— Je viens d'apprendre, lui dit-il d'un ton furieux, que non contente de me rendre le plus malheureux des hommes, vous vous plaignez partout que je vous torture, que je vous tue.

— Non, monsieur, soupira Madeleine, je ne me suis pas plainte. A qui, d'ailleurs, puisque je ne vois personne?

— Ne mentez pas; car je puis vous en mettre la

preuve sous les yeux. A qui avez-vous fait ces confidences ? Je veux le savoir.

Madeleine soupira, et elle ne répondit pas.

— C'est cela, prenez vos airs de martyre. Vous traiter avec tant d'égards, quand je devrais...

Il leva sa canne.

— Je vous défends de sortir, reprit-il, si vous ne changez d'attitude. Et puis, cette méchanceté de ne plus manger, sans doute pour qu'on dise encore que je vous laisse mourir de faim ! Je ne veux plus de ces simagrées, entendez-vous ? Vous mangerez ce soir, ou vous direz pourquoi.

— Je puis vous le dire tout de suite, repartit Madeleine. C'est que mon estomac est tellement contracté par la vie que vous me faites, qu'il refuse toute nourriture.

— La vie que je vous fais ! Il me semble que c'est vous qui l'avez voulue, cette vie-là. Il n'aurait tenu qu'à vous d'avoir une belle et riante existence. Ne faudrait-il pas que je fusse à vos genoux, après la façon dont vous m'avez reçu le jour de nos noces ? De jolies noces, en vérité !

— Au moins, monsieur, pourriez-vous m'épargner surtout la vue de cette fille, votre maîtresse.

— Me priver des soins de Virginie ? Mais il n'y a qu'elle qui m'aime ici; et vous osez prétendre que je vous la sacrifie ?

— Oh ! je ne prétends rien, monsieur ! Je sais que vous ne tenez aucun compte de mes désirs, malgré toutes les promesses que vous m'avez faites autrefois. J'aurais souhaité seulement d'être servie par Jeannette plutôt que par elle. Voyez dans quelle malpropreté elle laisse tout ici. Et si je veux prendre quelque soin de cette chambre, elle m'accable d'injures, disant que c'est pour la vexer, pour lui ôter son ouvrage ; qu'elle

est au reste plus maîtresse ici que moi ; qu'elle est bien bonne, après tout, de me servir ; car si elle le voulait, c'est moi qui la servirais.

— Eh bien ! n'a-t-elle pas quelque raison ? En vous reconnaissant cinq cent mille francs de dot, je vous ai payé, je crois, d'assez beaux gages. Il est certain que, si je l'exigeais, vous devriez me servir, ou du moins vous occuper utilement de la maison. Il y a donc, de ma part, grandeur d'âme de vous laisser rêvasser du matin au soir. A quoi passez-vous votre temps ? A penser à l'autre, n'est-ce pas, et à vous monter la tête contre moi ?

— Je prie Dieu, monsieur.

— De hâter ma mort probablement. Vos vœux ne s'exauceront pas de sitôt. Jamais je ne me suis mieux porté.

— C'est la mienne que je demande, que j'espère.

En ce moment, un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée de l'hôtel.

Le comte s'avança vivement vers la fenêtre, et aperçut dans la cour le visiteur qui venait d'entrer.

C'était l'abbé de Malglaive.

Il s'empressa d'aller au-devant de lui pour lui montrer la lettre de Jean et lui donner de nouvelles instructions.

L'abbé entra bientôt auprès de la recluse. Depuis six mois, jamais il ne franchissait cette porte sans qu'il se sentît pris à la nuque par une émotion terrassante qui le forçait à fléchir les épaules, et qui précipitait les battements de son cœur.

Cet homme, à tempérament de feu, aimait d'un amour dévorant cette pâle jeune femme qui n'était plus qu'une ombre, mais chez qui, cependant, on devinait, malgré sa pâleur, sa diaphanéité, dans l'éclat intense que

prenait parfois son regard, une âme ardente, consumée par l'amour.

Ce prêtre orgueilleux aimait sa pénitente au point d'être intimidé par elle,au point de n'avoir pas encore osé,lui,l'homme altier,dominateur,habitué à voir toutes les femmes ployer devant lui, exprimer à cette martyre accablée et brisée le sentiment dont il brûlait pour elle.

Parfois, en la quittant, il attirait contre sa poitrine cette jolie tête fine qui avait conservé son idéale beauté et il posait ses lèvres sur ces magnifiques cheveux blonds ; mais ses lèvres palpitantes n'osaient achever le baiser. Il se contentait de cette effusion qu'elle pouvait croire paternelle. Il s'enivrait pendant quelques secondes du doux parfum de violettes de Parme qu'exhalait cette chevelure soyeuse et crépelée, et il sortait, ivre, à moitié fou.

Parfois encore, quand, à sa prière, elle se mettait au piano, il se plaçait derrière elle ; et lorsqu'elle était perdue, absorbée dans une ardente et douloureuse improvisation, il déposait un baiser sur l'étoffe de sa robe. Il emportait des pétales de roses qu'elle avait respirées, et pendant plusieurs jours les gardait sur son cœur. Il la sentait trop pure pour tenter davantage. L'exaltation mystique qu'il s'était appliqué à développer en elle, au lieu de se transformer, comme il arrive fréquemment, en ardeur physique, s'était au contraire élevée de plus en plus.

Cependant, depuis quelque temps, il lui faisait des visites plus fréquentes ; et quand il ne venait point, il lui écrivait de longues lettres sur l'amour divin, exigeant qu'elle lui répondît. Et il la grondait doucement, tendrement, quand elle n'obéissait point.

Dans les premiers temps, elle avait gardé vis-à-vis de lui quelque défiance. Mais il s'était montré si respec-

tueux, que la défiance avait disparu. Cette intimité, d'ailleurs, la seule qui lui fût permise, était pour elle un réel adoucissement à ses amertumes.

Et puis, il occupait son esprit, lui prêtait des livres, discourait avec elle sur ses lectures. Et même son caractère entier s'assouplissait devant elle jusqu'à lui demander des conseils ; il l'entretenait de ses affaires, des affaires de l'Évêché, cherchait à l'intéresser aux œuvres de charité.

Ce grand respect, cette haute déférence, alors que tout le monde autour d'elle la méprisait, l'injuriait, c'était comme un relèvement d'elle-même. Elle lui était donc véritablement reconnaissante de cette affection qui éclairait un peu sa sombre vie.

Ce jour-là, le beau vicaire semblait plus ému que de coutume.

Il s'approcha d'elle, lui prit la main, et d'une voix attendrie, vibrante, qui alla au cœur de Madeleine:

— Vous pleurez encore, ma pauvre amie?

Madeleine leva sur lui ses yeux mouillés.

— Oh ! monsieur l'abbé, je souffre trop, voyez-vous! Je suis à bout de forces, à bout de courage. Sans vous, je serais déjà morte ; et parfois je vous en veux presque de prolonger ma triste existence.

— Méchante enfant ! Que vous êtes ingrate ! Pourquoi ces paroles de découragement qui, vous le savez, me percent le cœur ? Car je vous aime tant, moi ! Je désire tant vous voir heureuse ! Vous abandonner ainsi au désespoir, c'est offenser Dieu, c'est m'offenser, moi aussi, qui prends tant de soin pour apporter dans votre vie quelques consolations.

— C'est vrai, pardonnez-moi. Mais le comte sort d'ici à l'instant. Il m'a fait une nouvelle scène si injurieuse.

— Que voulez-vous ? il faut tâcher de vous habituer

à ce caractère impérieux, et n'y plus faire attention.

— M'entendre à tout instant reprocher ma pauvreté et les sacrifices qu'on a faits pour moi, révolte toujours ma fierté.

— Vous devez accepter ces humiliations en esprit de pénitence. Au reste, je lui parlerai, je vous le promets. Dans la plupart des unions, il en est ainsi : les premiers temps sont difficiles ; mais peu à peu les angles s'effacent, les caractêres s'emboîtent, si je puis m'exprimer ainsi.

— C'est à dire que je serai soumise forcément, lorsque je serai broyée moralement.

— Eh bien ! chère enfant, il faut mettre ces souffrances au pied de la croix et vous en faire des mérites pour le ciel.

— Hélas ! je suis vos conseils, je prie, je cherche dans l'exaltation de l'amour divin un adoucissement à mes chagrins. Par instants, je me crois consolée, résignée; et dans d'autres, la révolte gronde en moi. Je voudrais fuir, m'en aller n'importe où ; mais je suis retenue par la situation de mes pauvres parents. Avoir consenti à un tel mariage, pour assurer leur tranquillité, et puis la compromettre de nouveau par ma fuite ou par ma mort, ce serait insensé. Voilà pourquoi j'hésite, voilà pourquoi je reste.

En entendant cette confidence, le visage de Malglaive s'était assombri : si elle songeait à fuir, c'est qu'elle projetait de rejoindre Jean.

— Vous pensez donc toujours à ce Jean de Rochemaure ? dit-il en la regardant dans les yeux, avec une palpitation si forte que sa voix en était altérée.

— Toujours, répondit Madeleine en soutenant ce regard scrutateur. Mais mon affection pour lui s'épure de plus en plus. Etant séparée de lui à jamais,

j'y pense comme si déjà je n'appartenais plus à ce monde.

— Le souvenir de ses baisers ne vous obsède plus ?

— Quelquefois, dans mes insomnies, au moment de m'endormir, il me semble voir, ou plutôt je vois réellement, — car c'est une véritable hallucination, — sa figure se pencher vers moi, avec une ineffable expression de tendresse et de pitié. Alors je sens ses bras m'enlacer; et je m'endors appuyée contre sa poitrine.

L'abbé de Malglaive fronça le sourcil ; ses yeux s'injectèrent.

— Comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais confessée de ces coupables visions, et pourquoi ne les repoussez-vous pas ? C'est un péché.

— Oh non, Monsieur l'abbé, ce n'est pas un péché. C'est une étreinte si chaste !

— C'est un péché, vous dis-je ! repartit le prêtre avec colère, un péché mortel, un adultère.

— Je ne puis les repousser. Je n'en ai ni le courage ni la force: car ce doux fantôme m'apparaît le plus souvent dans l'état de langueur qui précède le sommeil.

— Et vous vous complaisez à vous endormir dans ses bras ?

— C'est ma seule félicité, répondit Madeleine avec un soupir.

— Une félicité criminelle, repartit l'abbé qui s'anima davantage.

— C'est une pure ivresse de l'âme.

L'abbé frappa du poing sur la table.

— Une ivresse qui vous entretient dans votre révolte contre le devoir conjugal.

— Que voulez-vous ? monsieur l'abbé, je n'y puis rien. Comme vous le disiez autrefois, c'est une sorte de possession, de magnétisme peut-être ; car je sens que lui aussi pense à moi, qu'il m'aime toujours ; et

comme moi sans doute, il s'endort chaque soir avec mon souvenir.

L'abbé de Malglaive, à ces mots, éclata d'un rire strident, sarcastique.

— Eh bien! vous vous faites là d'étranges illusions. Nous avons des renseignements exacts sur tout ce qu'il fait à Paris. La duchesse a chargé une personne de confiance de le surveiller; car elle craint tout de ce cerveau fêlé; et elle a raison : il mène à Paris la vie la plus débraillée, la plus dissolue. Avec son caractère violent, emporté, il s'est fait chasser déjà de deux emplois qu'il n'avait dûs qu'au nom qu'il porte. Il s'est attiré enfin, dans le monde qu'il fréquente, la même réputation qu'à Châteaubourg : celle d'un original, d'une mauvaise tête, ou plutôt d'un fou.

— Cela ne prouve point qu'il me soit infidèle, dit Madeleine.

— Que vous êtes naïve, si vous croyez qu'il soit resté chaste à Paris! Il a en même temps deux maîtresses affichées : une femme du monde à laquelle il assigne les rendez-vous les plus excentriques, et la Lovely, qui va le voir chez lui, et à laquelle il rend de fréquentes visites. Voilà comme il s'endort bercé par votre souvenir!

Madeleine eut sur les lèvres un sourire d'incrédulité. Cependant, elle resta quelque temps songeuse, le regard fixe, intense, comme s'il cherchait à percer l'espace.

— Tout cela peut être vrai. Néanmoins, je sens bien qu'il m'aime.

— Eh bien ! puisque vous prétendez avoir cette seconde vue, où est-il en ce moment ?

— Dans quelque coin du monde qu'il se trouve, il m'aime, voilà tout ce que je sais, j'en suis sûre

— Folle et entêtée ! s'écria l'abbé de Malglaive avec emportement. Eh bien ! il est à Châteaubourg.

Madeleine feignit l'étonnement, ne voulant pas laisser croire qu'elle avait eu un entretien avec Aline.

— Ah ! fit-elle en rougissant un peu.

— Il est venu pour assister à l'ouverture du testament.

— Il est déshérité, sans doute, ce pauvre ami ?

— Non, tout au contraire : l'amiral, qui était aussi un original, l'a institué son légataire universel. Il hérite de plus de vingt millions.

A ces mots, Madeleine se souleva sur sa chaise. Ses narines palpitèrent. Une teinte rosée, fugitive, passa sur ses joues pâles...

— Tant mieux ! dit-elle.

— Tant mieux ! pourquoi ?

— Parce qu'il saura faire un noble usage de sa fortune.

— Ce n'est pas pour cela. Je devine votre pensée : vous espérez que le comte d'Etioles ne vivra pas longtemps, et qu'une fois libre...

— Non, monsieur l'abbé, je n'ai pas eu cette pensée.

— Pourquoi alors votre émotion, votre rougeur ?

— Parce que j'ai fait un retour involontaire sur le bonheur perdu.

— Et vous m'accusez sans doute d'avoir préparé votre malheur ?

— Je ne vous accuse pas, monsieur l'abbé ; je suis convaincue que vous n'avez été dirigé que par mon intérêt.

— Vous me rendez donc justice ? reprit l'abbé qui se rapprocha. Et... vous m'aimez un peu... aussi ?

— Comment ne vous aimerais-je pas ? répondit Madeleine froidement. Vous êtes si bon pour moi !

L'abbé de Malglaive attacha sur elle un regard perçant, violent presque. Cette réponse évasive, faite sur ce ton glacé, l'irritait, l'exaspérait.

— Vous mentez : vous ne m'aimez pas.

Madeleine, sous ce regard, baissa les yeux.

— J'ai pour vous une reconnaissance sincère et profonde; car sans vos visites, je vous le répète, je serais, aujourd'hui, folle ou morte. Elles me font tant de bien ! Tenez, l'autre soir, je vous attendais. Vous n'êtes pas venu. J'ai été toute la nuit inquiète, agitée !

— Ce qui ne vous a pas empêchée de vous endormir dans les bras de votre Jean ?

— Monsieur l'abbé, de grâce, ne me torturez pas, vous aussi.

— Enfin, reprit Malglaive avec sévérité, il est ici. Et puisque vous prétendez être sûre qu'il vous aime toujours, il va sans doute vous écrire, chercher peut-être à vous voir. Que lui répondrez-vous ?

— Hélas ! vous le savez bien. Je n'ai aucune liberté. Toutes mes lettres passent sous les yeux du comte. Je n'ai pas même ce soulagement : écrire à mes amis. Cet homme a la passion de la torture. Il passe sa vie à enfoncer des épingles dans mon cœur. Virginie et lui semblent n'avoir qu'une préoccupation : m'espionner, me faire souffrir.

— Oui; mais les amoureux sont si ingénieux pour se rejoindre ! Et lui est téméraire, audacieux. Il peut tenter d'arriver jusqu'à vous. Alors, quelle sera votre attitude ?

— Le revoir ! le revoir !... Oh ! ne me dites pas cela !

Madeleine renversa sa tête pâle. Elle ferma les yeux. Elle semblait terrassée par cette pensée, cette espérance.

— Que feriez-vous ? répondez, dit l'abbé de Malglaive en frappant du pied avec impatience.

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

— Je le sais, moi. Vous tomberiez dans ses bras, vous recevriez ses baisers, vous vous attacheriez à son cou, vous le supplieriez de vous emporter, de vous emmener bien loin.

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... répétait Madeleine éperdue, haletante d'espoir. Je vous en supplie, épargnez-moi. La perspective de le revoir me bouleverse. Je me sens défaillir.

En effet, elle était si blême qu'elle semblait prête à s'évanouir.

Alors, Malglaive se rapprocha d'elle de nouveau et avec tendresse:

— Pauvre faible amie ! dit-il. Il ne vous faut, je le vois, aucune émotion vive : la passion vous tuerait. Une affection tendre et douce comme la mienne suffit à vos pauvres nerfs ébranlés.

Il lui prit la main. Cette main était glacée. Il la réchauffa entre les siennes.

— Calmez-vous. Peut-être n'osera-t-il pas vous écrire. Pourtant, s'il le tentait, il faudrait mettre cette lettre, non sous les yeux de votre mari, ce qui pourrait amener de sa part des reproches, des violences nouvelles, mais sous les miens, pauvre chère enfant. Je vous consolerai, je vous préserverai. N'est-ce pas ? Promettez-le moi.

Madeleine fit un signe de tête affirmatif.

— Vous le comprenez bien ? Vous ne pouvez vous revoir. Ce serait vous préparer à tous deux de grands tourments, de grands remords.

— Vous avez raison, murmura faiblement Madeleine.

Il marcha quelques instants dans la chambre, paraissant réfléchir ; puis il revint à elle.

— Vous sentez aussi, n'est-ce pas, que je vous aime

de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ? ajouta-t-il plus bas.

— Sans doute, monsieur l'abbé, répondit-elle avec un pâle sourire. Et je me sens indigne même d'un si grand intérêt.

— En d'autres termes, vous ne m'aimez pas. Avez-vous lu ce livre ? demanda-t-il en lui désignant les lettres de Mme Guyon.

— Je l'ai commencé; mais je n'ai pu l'achever. Il y a là, je crois, plus d'exaltation que d'affection véritable.

— Ce n'est pas ainsi que vous m'aimez ?

— Non. L'affection que j'éprouve pour vous est plus sérieuse, plus raisonnable.

— Vous voulez dire : une froide amitié, soupira Malglaive. Vous ne comprenez donc pas cet amour enthousiaste, élevé, qui fait pressentir l'infini ?

— On ne peut éprouver deux fois en sa vie un pareil sentiment, répliqua Madeleine.

A cette réponse, la colère de l'abbé ne connut plus de bornes.

— Je le vois bien, vous n'êtes qu'une ingrate, une misérable créature, abandonnée de Dieu et tout entière au démon. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous guérir, pour gagner votre confiance ; mais je ne l'ai point, je le sens. Vous avez avec moi toutes sortes de réticences. Vous vous confessez mal. Jamais vous ne m'aviez dit que vous vous endormiez chaque soir dans les bras de votre amant.

— Oh ! ... mon amant ! ... protesta Madeleine.

— Oui, votre amant ! Qu'est-ce que la souillure physique à côté de la souillure de l'âme et du cœur ? Vous péchez en pensées, en désirs ; chacune de vos confessions, de vos communions, a été un sacrilège. Vous priez mal également ; et Dieu ne vous

entend plus ; car en priant, c'est encore à lui que vous pensez.

Devant cet emportement, Madeleine semblait interdite, stupéfaite. Néanmoins, il y avait sur son visage comme un rayonnement d'espoir et de bonheur.

En ce moment, les clartés du soleil couchant, filtrant à travers les vitraux de la fenêtre, coloraient son visage et lui prêtaient une teinte de vie. Ses yeux d'étoile resplendissaient.

Elle avait repris sa beauté d'autrefois, sa beauté idéalisée par l'amour et la souffrance.

L'abbé la contempla pendant quelques secondes La jalousie attisant sa passion et son désir, il fut sur le point de tomber à ses pieds ; mais il se contint.

— Adieu, adieu ! dit-il d'une voix étranglée.

Il se dirigea vers la porte. Toutefois, au moment de la franchir, il se retourna.

Madeleine s'était levée. Surprise de ce brusque départ, elle attachait sur lui un regard anxieux. Il revint sur ses pas, s'élança vers elle. Ses genoux malgré lui fléchirent; et dans un cri étouffé, comme un râle, il lui dit :

— Je vous aime, Madeleine, plus qu'il ne vous a jamais aimée.

Madeleine ne répondit rien. Elle restait impassible, rigide comme une statue.

L'abbé rencontra son regard glacial.

Il se releva, et sans ajouter un mot, il fit un geste de colère, de dépit, et sortit,

Le comte d'Etioles l'attendait au passage.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Il faut redoubler de surveillance, répondit l'abbé.

— Elle l'aime toujours ?

— Plus que jamais.

— Songerait-elle à fuir avec lui ?

— Sans doute, elle n'en est pas là. Mais il faut empêcher qu'ils ne se voient, sans toutefois la verrouiller ; car vous savez, les verrous et les grilles...

Revenant à la lettre de Jean,

— Dois-je lui répondre ? demanda le comte.

— Non, cette lettre est la lettre d'un fou. On ne répond pas à un fou. Je ne serais même pas étonné, ajouta le prêtre, qu'avant peu on ne fût obligé de l'enfermer ; car il y a assurément de la démence dans ce cerveau-là. Et son immense fortune qui va lui permettre de lâcher la bride à toutes ses idées biscornues, lui fera certainement commettre des folies qui le méneront à Charenton.

Le comte resta pensif. Puis soudain, il se rapprocha du vicaire.

— C'est un horizon que vous venez de m'ouvrir. J'en parlerai à la duchesse. Elle ne demanderait pas mieux, j'en suis sûr, que de se débarrasser de ce garnement, et de mettre à l'abri cette fortune qui, sans cela, serait bientôt gaspillée.

Malglaive mit un doigt sur ses lèvres.

— Il ne faudrait pas que le coup partît de la famille : ce serait suspect. On la soupçonnerait de vouloir accaparer l'héritage ; car on sait qu'elle a été fort déçue à l'ouverture du testament; et l'on pourrait y voir une représaille.

—Mais il y aurait peut-être moyen de combiner, reprit le comte... Si ce sacripant a le malheur de chercher à voir la comtesse, je me charge de le faire coffrer. Je ne serai pas suspect, moi.

Il passa sur l'œil de Malglaive, un éclair intense, aigu.

— Ici, tout de suite ? s'écria l'abbé. Non, il y aurait quelques inconvénients. Quoiqu'il ait déjà donné dans ce pays pas mal de preuves de dérangement cérébral, il

serait préférable que la chose se passât à Paris : cela aurait moins de retentissement, causerait moins de scandale. Vous comprenez, à cause des commérages.

— Vous avez raison, répondit M. d'Etioles. Qu'est-ce qui m'empêche d'aller passer à Paris deux ou trois mois avec ma femme, au commencement de l'hiver? Alors, nous le tenons. En laissant un peu plus de liberté à Madeleine, ils se verront forcément.

Malglaive réfléchit.

— Oui... peut-être... C'est cela... Au lieu de le placer dans une maison de santé, nous le ferons conduire chez les frères de Saint-Gratien, un asile que le public n'est pas admis à visiter. Le supérieur est l'ami intime du père Lantier; et quelles que fussent ses réclamations, il y resterait toujours, comprenez-vous? toujours!

— Très bien, parfait! dit le comte à demi-voix, d'un ton sec et cruel. La séquestration se fera dans le plus grand mystère, ce qui est nécessaire, à cause de la famille, comme vous le dites fort bien. De cette façon, Madeleine ne saurait jamais ce qu'il est devenu.

— Oui, mais discrétion absolue, recommanda Malglaive avec son regard replié et mauvais. Ne laissez jamais échapper un mot qui puisse faire soupçonner votre projet.

— Soyez tranquille.

— Vous avez eu là, ajouta l'abbé, une inspiration excellente. C'est même très fort. Toutes mes félicitations, mon cher comte, toutes mes félicitations.

Dès qu'il fut seul, le petit d'Etioles se frotta les mains, en signe de satisfaction. Ses yeux brillèrent d'un éclat féroce, et avec un ricanement de triomphe :

— Très fort, en effet, très fort! murmura-t-il. Perdu, à jamais! Enterré vivant! Quelle vengeance!

De son côté, Malglaive s'applaudissait aussi de son

machiavélisme. Ainsi, il avait eu l'art de faire croire à M. d'Etioles que cette idée était sienne ; et il aurait en lui un instrument d'autant plus docile qu'il avait su lui persuader que son intérêt seul était en jeu.

XLVII

Aussitôt après le départ du vicaire, M. d'Etioles appela Virginie.

— Sais-tu, ma fille, que le galant de la comtesse est à Châteaubourg ?

— Pardine ! si je le sais.

— Il s'agit de ne laisser entrer ici ni lettre ni âme qui vive, sans que je sois aussitôt prévenu.

— Pour sûr, ce n'est pas à moi qu'il faut recommander ça.

— Et puis, tu feras toi-même tous les matins les provisions, entends-tu ? Je me défie de Jeannette, qui pourrait, si on la payait... Je suis sûr de mon vieux Joseph. Quant au concierge, je vais lui parler de façon à l'effrayer. Il ne faut pas que personne passe seulement le bout du nez à travers la porte, sans que j'en sois tout de suite averti.

— Il n'y a pas de danger qu'on lui laisse ce plaisir-là, à cette mijaurée, de recevoir des lettres de son galant. Et si l'on fait mine de vouloir m'acheter, je prendrai la lettre et l'argent, et je vous les apporterai.

— Tu es une fine matoise. Embrasse-moi, et ouvre l'œil, le bon.

Jean n'osa point écrire par la poste.

Comme l'avait supposé le comte d'Etioles, il chercha

un intermédiaire. Il apprit par Mme Herbaut, que Virginie était une fille excessivement cupide, qu'on pouvait facilement gagner, sans doute, en y mettant le prix.

Mais ce que voulait Virginie, ce n'était point un gain modeste de quelques milliers de francs, c'était la fortune entière du comte d'Etioles. Elle avait même espéré autrefois se faire épouser. De là sa haine pour sa rivale.

Elle accepta donc les propositions que Jean lui fit faire. Elle prit, comme elle l'avait dit, l'argent et la lettre et les remit entre les mains de son maître.

M. d'Etioles décacheta la lettre avec des précautions minutieuses, la lut, la copia, puis la rendant à Virginie :

— Maintenant, lui recommande-t-il, fais porter cette lettre à la comtesse par Jeannette, à qui tu donneras quelques louis. Il faudra qu'elle dise que le marquis de Rochemaure attend une réponse, et qu'elle s'est chargée de la remettre ; car si tu faisais toi-même la commission, la bégueule se défirait. Cette réponse, tu me l'apporteras.

Jeannette, affectant donc un grand secret, remit la lettre à Madeleine.

Cette lettre, avec quels tremblements du cœur elle la serra sur sa poitrine, n'osant l'ouvrir ! Qu'allait-elle apprendre ? Tant de bonheur l'effrayait.

Ses doigts frémissants brisèrent enfin le cachet, et sa prunelle ardente dévora le papier.

« Ma Madeleine toujours adorée,

» Je ne viens pas vous répéter que je vous aime. Vous le sentez bien, n'est-ce pas ? Rien n'a pu séparer nos cœurs unis à jamais.

» Il faut que je vous voie, que je vous parle. Trouvez un moyen de vous échapper, de tromper les argus dont je sais que vous êtes entourée, ou bien, dites-moi par quel moyen je puis arriver jusqu'à vous.

» Ce que je veux, ce n'est pas vous inquiéter, vous troubler par une nouvelle déclaration de mon amour ; ce que je veux, c'est votre repos, votre liberté, votre bonheur.

» Je suis riche à présent. Vous êtes liée au comte par la dot qu'il vous a reconnue, par les services pécuniaires qu'il a rendus à vos parents. Je lui rembourserai cet argent pour vous libérer envers lui de toute reconnaissance.

» Je connais, Madeleine, votre pureté, votre vertu, vos scrupules. Sans doute, on vous dit que vous devez vous soumettre à votre époux ; mais un mariage comme le vôtre, qui n'engage pas le cœur, ne saurait engager votre corps. C'est une union monstrueuse, une immolation qui, aujourd'hui, vous le voyez, n'a plus de raison d'être.

» Votre devoir, maintenant que la possibilité vous en est offerte, c'est de vous soustraire à ces liens odieux, c'est de recouvrer votre dignité. Il est une loi qui prime les lois religieuses et sociales, c'est la loi morale qui nous impose le respect de nous-même, de notre liberté.

» Je vous en conjure donc, ma chérie, ne repoussez pas ma proposition absolument désintéressée ; car je m'éloignerai, si vous le désirez. Mais du moins je saurai que vous êtes affranchie de cette tyrannie, affranchie des humiliations dont on vous abreuve, pauvre chère âme !

» Dites un mot, et je vous arracherai, coûte que coûte, à votre horrible prison.

» Je dépose à vos pieds, ma fortune, mon cœur, ma vie.

» Votre chose,

» Jean. »

Ayant lu cette lettre, Madeleine la baisa avec transport.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, si c'est un crime, pardonnez-moi ; mais je l'aime, je l'aime ! il est au-dessus de mes forces de ne pas l'aimer.

Elle éprouvait comme une ivresse ; elle était ranimée; et son cœur battait vite. Ses yeux avaient un scintillement joyeux. Une teinte carminée empourprait ses joues.

Elle se sentait guérie.

Dans l'après-midi, l'abbé de Malglaive vint lui rendre visite. Mais avant d'entrer, comme toujours, il était passé dans l'appartement de M. d'Etioles, qui lui avait communiqué la copie de la lettre de Jean.

— Eh bien ! chère enfant, vous n'avez rien à me dire ? Le marquis de Rochemaure n'a-t-il fait aucune tentative pour se rapprocher de vous, correspondre avec vous ?

— Non, dit-elle.

Elle prononça ce non d'une voix mal affermie ; une légère rougeur lui vint au front. C'est que, pour la première fois, elle mentait ; et si elle mentait, c'est qu'elle craignait surtout, par une indiscrétion, de faire congédier Jeannette.

L'abbé de Malglaive continuait à regarder Madeleine dans les yeux, et elle ne put soutenir ce regard soupçonneux et pénétrant.

— Il vous a écrit ? reprit l'abbé, dont les narines se soulevèrent.

— Non, répéta-t-elle en affectant une fermeté que

démentaient sa rougeur croissante et le tremblement de ses paupières.

— Alors, pourquoi vous troubler ?

— Je ne sais. C'est sans doute parce que vous semblez douter de ma parole.

Le beau vicaire fronça le sourcil. Il fit deux fois le tour de la chambre, et revint se placer en face de Madeleine.

La colère le suffoquait. Madeleine lui avait promis de lui montrer les lettres de Jean. Non-seulement elle ne les lui montrait pas, mais elle lui mentait. Ainsi, il n'en pouvait douter, il ne possédait pas sa confiance, il ne la dominait pas entièrement. Elle était toujours follement éprise de ce Jean, et elle qu'il savait si loyale, elle ne craignait pas de recourir au mensonge pour assurer sans doute la sécurité de leur correspondance secrète, de sa fuite peut-être.

Il sentait sourdre en lui une véritable tempête.

Il s'opiniâtra, voulut l'embarrasser davantage, lui arracher son secret malgré elle.

— Cependant, insista-t-il, il est impossible que le marquis de Rochemaure n'ait fait aucune tentative pour vous écrire ?

— Il m'a écrit peut-être ; mais M. d'Etioles aura intercepté sa lettre, répondit-elle avec plus de calme ; car elle commençait à se remettre.

Devant cette obstination dans le mensonge, l'abbé éprouva comme un vertige.

Il avait envie de broyer cette frêle créature qui lui résistait. Afin de dominer son emportement, il essaya de parler d'autre chose. Ce fut en vain. C'était comme une obsession. Il revenait à son idée fixe : obtenir de Madeleine qu'elle lui remît cette lettre.

Mais Madeleine le prit de haut, parut offensée qu'il doutât d'elle, et se tint avec lui sur une réserve froide.

Malglaive sortit furieux et passa chez M. d'Etioles.

— Elle n'a pas voulu me montrer la lettre. Prenez garde : c'est qu'elle veut fuir.

— Soyez tranquille ; s'il entre ici par escalade ou par surprise, c'est un homme mort, dit le marquis, en lui montrant un revolver chargé sur sa table.

— Elle va lui répondre.

— Je l'espère ainsi. Bien plus, Jeannette aura l'ordre de remettre la lettre à son destinataire. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Il s'agit, pour la réussite même de nos projets, de leur assurer une certaine sécurité.

Le soir, à dîner, M. d'Etioles parla d'un voyage à Paris au commencement de l'hiver, et il crut surprendre un tressaillement chez la comtesse.

Madeleine passa la nuit à écrire à Jean.

Quelle lettre ! quelles effusions ! Depuis si longtemps son cœur étouffait ! Elle pouvait enfin le laisser déborder. Avec quelle indignation éloquente elle lui raconta son martyre, elle lui peignit son mari tel qu'il était : odieux, cruel, féroce !

Elle mourrait plutôt que d'être jamais à lui !

Quant aux offres qu'il lui faisait, elle les refusait.

Ses parents les refuseraient aussi certainement. Et puis quel scandale ! D'ailleurs, puisqu'ils ne pouvaient vivre ensemble, à quoi bon cette rupture ostensible avec ses devoirs, avec le monde ?

Enfin elle avait fait des serments. Sa dignité l'obligeait à les tenir.

Cependant, elle avait au cœur un espoir qui l'inondait de joie, qui la ressuscitait. M. d'Etioles, en dînant, avait parlé d'aller passer quelques mois à Paris, au commencement de l'hiver. Là, sans doute, elle pourrait lui accorder l'entretien qu'il demandait avec tant d'instance, du moins l'apercevoir, le rencontrer quelquefois.

Le revoir? Aurait-elle la force de supporter un pareil bonheur?

Mais en attendant, malgré le bien-être profond qu'elle éprouvait à le sentir là, tout près d'elle, il fallait qu'il s'éloignât, qu'il se fît oublier de M. d'Etioles et de tout le monde.

« Et, un jour peut-être, disait-elle en terminant, le divorce nous permettra le bonheur légal, le bonheur sans entraves.

» A cette pensée, une telle ivresse m'envahit, qu'elle m'étouffe, m'accable, m'épouvante presque. Que sait-on? Nos ennemis sont si haineux et si méchants!

» L'abbé de Malglaive est venu me voir aujourd'hui. Je crois que vous aviez raison, Jean: ce malheureux prêtre m'aime d'une autre affection que celle d'un confesseur pour sa pénitente. Il m'a jeté, en me quittant, un regard dont je tremble encore.

» Dans ma profonde solitude, j'ai beaucoup réfléchi.

» Maintenant, mon ami, je pense comme vous: L'abbé de Malglaive croit posséder mon âme. Non, elle est à vous plus que jamais. Je suis une nature religieuse sans doute. Je reste religieuse; mais je comprends la religion autrement que celle qu'on nous enseigne, et qui n'est, en vérité, ainsi que vous me le disiez autrefois, qu'un tissu d'enfantillages et d'erreurs.

» Comme nous nous entendrons dorénavant! comme nous nous comprendrons! Plus jamais un nuage entre nous! A la pensée de vous revoir bientôt peut-être, de rencontrer encore votre regard qui me pénètre le cœur, je défaille, la plume me tombe des doigts.

» Votre Madeleine pour toujours,
et malgré tout. »

Le lendemain, elle remit cette lettre à Jeannette, qui alla la porter directement à son maître.

M. d'Etioles la décacheta avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour décacheter celle de Jean.

Il la lut.

Durant cette lecture, son visage de carton, habituellement si inexpressif, se contractait d'une manière effrayante; et ses grands yeux ronds et clairs d'oie rusée lançaient des feux acérés. Ses lèvres se contournaient en un ricanement plein de menace.

— Oui, oui, murmurait-il, ils seront heureux. C'est moi qui m'en charge. Ah ! l'ingrate, la misérable !

Il courut chez l'abbé de Malglaive et lui mit cette lettre sous les yeux.

La colère du confesseur dépassa celle du mari.

Elle se manifestait, à mesure qu'il lisait, par une sorte de congestion qui lui injectait les yeux, qui faisait trembler sa voix et frémir ses doigts.

Quand il eut achevé la lettre, il la laissa retomber avec stupéfaction.

— Une si complète duplicité, est-ce possible ? Vous me voyez atterré. Cette femme que j'avais jugée si douce, si honnête, si pure, est le repaire de tous les vices ; car il faut qu'elle soit profondément viciée pour écrire une semblable lettre, pour se plaindre de moi-même qui...

Il s'arrêta, passa la main sur son front, où la sueur perlait.

— Qui me l'avez recommandée comme une perle, une merveille, acheva le comte avec sarcasme.

— Eh bien ! qu'allez-vous faire ? demanda Malglaive.

— Simplement faire remettre cette lettre à son amoureux.

— Et puis ?

— Hier, déjà, comme elle l'écrit au marquis, j'ai

laissé percer mon projet d'aller passer l'hiver à Paris. Je vais en parler désormais comme d'une chose arrêtée.

— Je comprends...

— Alors là, nous les pinçons, fit le comte en se frottant les mains.

— Parfait ! dit Malglaive.

Jean reçut donc la lettre de Madeleine, et il en éprouva une ivresse profonde.

Madeleine avait raison : il devait retourner à Paris, afin d'éloigner tout soupçon.

Il allait se hâter de mettre ordre à ses affaires.

Il chargea le notaire de liquider la succession. Il s'entendit avec l'architecte qu'il avait fait mander de Paris, pour les plans du Musée. Mais il surgit une difficulté à laquelle il n'avait point songé : où construire ce musée ? La municipalité, excitée par Bidouillet et Lépuzot, refusait à Jean l'emplacement qu'il demandait.

Afin de se rendre favorables les conseillers municipaux, il fit don à la ville d'une somme considérable pour la fondation projetée d'une école laïque et pour le percement d'une rue, à la condition que cette rue porterait le nom de Mortreux. Ces largesses elles-mêmes firent jeter les hauts cris. Décidément, cette fortune subite achevait de lui tourner la tête. Lépuzot surtout, qui s'obstinait à voir en lui un rival aux élections prochaines, criait plus fort que les autres ; mais ce fut bien pis, lorsqu'on apprit qu'il engageait un million dans l'usine de M. Herbaut.

Jean, en effet, était allé trouver le manufacturier.

— Mon cher ami, avait-il dit à Paul, lorsque j'étais pauvre, j'ai sollicité un emploi dans votre usine. Vous m'avez fait espérer alors, avec une délicatesse et une affection que je ne puis oublier, que je deviendrais un

jour votre associé. Quoique je sois riche aujourd'hui, je viens vous demander de me continuer ces bonnes dispositions et de m'associer à votre grande et humanitaire entreprise. Accepter en égoïste cet immense héritage me semblerait une véritable immoralité, contraire à toute justice sociale. Depuis que je réfléchis, depuis que j'observe, ce qui m'a le plus frappé d'admiration, c'est sans contredit votre établissement. Vous m'avez parlé d'améliorations que vous ne pouviez réaliser immédiatement, parce qu'elles détourneraient de votre industrie un capital trop considérable. Ce capital, je viens vous l'offrir, je le double même. Seulement à une condition : c'est que l'intérêt de cette somme sera reversible sur vos ouvriers, au prorata de leur travail. Donc, ce que je désire avant tout, c'est que votre établissement rivalise de luxe et de prospérité avec celui de M. Godin. Je veux pour vos ouvriers un véritable palais. Je veux qu'on y adjoigne un théâtre, des bains, des salles de billard. Je veux qu'on y donne des fêtes, attendu que celui qui travaille, qui produit, a bien plus de droits que les oisifs à toutes les joies de la vie.

M. Herbaut avait accepté avec des larmes de reconnaissance dans les yeux.

Ce fut M. d'Etioles qui apprit à la duchesse cette association d'un nouveau genre.

A cette nouvelle, la douairière leva les bras au ciel.

— Oh ! qu'il soit maudit, qu'il soit maudit, s'écria-t-elle, cet enfant, notre honte !

— De la part d'un fou, ricana le comte, cela ne tire pas à conséquence.

La duchesse regarda son cousin dans les yeux, et elle y lut une connivence.

— Certes oui, un fou, dit-elle, et des plus dangereux !

Cependant, Jean, avant de quitter Châteaubourg, fit une visite à son aïeule, qui le reçut avec une cordialité à laquelle il n'était plus habitué depuis longtemps.

L'impérieuse douairière obéissait en cela aux ordres du père Lantier, qui désirait expressément qu'elle se montrât affable envers lui ; car elle devait s'efforcer de lui faire croire qu'elle se résignait au testament de l'amiral.

En la quittant, Jean aperçut Anatole, qui fit un détour pour éviter de le rencontrer.

Charlotte, elle, moins fière, vint à lui souriante et coquette.

Mais l'attitude réservée de Jean glaça son sourire sur ses lèvres.

Il la salua en passant vite.

Comme il descendait l'escalier pour rejoindre sa voiture, il se croisa avec l'abbé Latruffe, qui semblait maigri, et faisait piteuse mine.

— Qu'avez-vous donc, mon pauvre abbé ?

— Hélas ! Jérôme l'a emporté. La duchesse me chasse. Je ne sais encore ce que je vais devenir. Si monsieur le marquis avait besoin dans l'un de ses châteaux, d'un aumônier...

— Non, mon pauvre abbé, je n'ai besoin d'aucun aumônier ; mais voici un billet de mille francs pour boire à ma santé, en attendant que vous ayez trouvé une autre position.

Dans l'émotion de sa reconnaissance, l'abbé gloussa un remerciement incompréhensible, où latin rimait avec Chambertin.

XLVIII

Dès son arrivée à Paris, Jean pensa à ses amies: Yvonne, Lovely, Laurianne et à sa pauvre voisine de détresse, Mme de la Grange.

Il s'informa: Laurianne était toujours en voyage; Lovely était retenue en Russie par ses succès.

Quant à Yvonne, son nom avait disparu de l'affiche. On ne put lui donner sa nouvelle adresse

Jean se rendit alors au Jockey-Club, où il retrouva ses anciennes connaissances. Sa subite et colossale fortune y était déjà connue. Tous vinrent à l'envi le féliciter, le regard souriant, la parole flatteuse: si grand est le prestige de l'or!

Comme la renommée grossit tout, le bruit s'était répandu qu'il avait au moins deux millions de rentes.

Au moment où il était le plus entouré, il vit arriver à lui Raoul de Riveroles, qui lui tendit la main.

Mais Jean évita de la prendre, et se borna à lui demander s'il habitait toujours le même hôtel. Puis, il détourna la tête, le laissant tout ahuri de cette réception.

Dès qu'il fut sorti:

— Que vous disais-je? fit Raoul. Ce pauvre garçon a décidément quelque chose de fêlé dans la cervelle. Il a eu, paraît-il, plusieurs accès de fièvre chaude; et il lui reste dans le caractère une bizarrerie qui frise la démence. Il a refusé de me tendre la main, à moi qui lui ai rendu de si grands services! S'il n'était un peu fou, ajouta-t-il avec défi, je lui savonnerais les oreilles.

Jean trouva dans une autre salle un vieux beau, très versé dans la chronique théâtrale et les amours des tendresses à la mode. Il s'enquit auprès de lui de

la jeune actrice du nom de Flora qui avait débuté le mois précédent aux Folies-Dramatiques.

— Ah ! oui, ce joli bouton de rose ! Elle a fait éclipse tout d'un coup, sans que jamais personne ait pu savoir pourquoi. Cependant le financier qui l'entretient, n'est point jaloux. Elle reviendra au théâtre ; car elle promettait. Sans doute elle n'a pas le chic d'une Parisienne ; mais elle a la note tendre. Elle arrivera, pour peu qu'elle travaille.

— Savez-vous son adresse ? demanda Jean.

— Elle perche en ce moment dans un ravissant hôtel de l'avenue de Villiers : une merveille, cet hôtel. Comme décoration intérieure surtout, épatant ! Mais moins merveilleux, moins épatant que l'ingénuité de Flora. Elle a, mon cher, des mots à mettre sous verre.

Jean abrégea la conversation et partit aussitôt pour l'avenue de Villiers.

Une demi-heure après, il se faisait annoncer chez Yvonne.

En matinée de satin rose pâle, garnie de dentelles crême, et de flots de rubans grenat, Yvonne était étendue, toute triste, sur un divan oriental, très bas, à l'angle d'un boudoir mauresque, au milieu d'une buée légère de pastilles du sérail.

L'odalisque semblait absorbée dans un rêve plein de langueur, le front penché sur l'une de ses mains. Un de ses petits pieds, à demi-détaché de sa babouche, montrait une fine cheville, une cambrure élégante et une peau satinée dont la blancheur éclatait à travers les mailles du bas de soie rose.

En entendant annoncer le marquis de Rochemaure, la jolie rêveuse se dressa debout par un mouvement brusque. Elle poussa un petit cri, et s'élança dans le salon où il l'attendait.

Maintenant, elle était toute rouge d'émotion, de bonheur.

— Vous voilà donc enfin ! s'écria-t-elle. Disparaître ainsi soudainement et ne pas même me laisser votre adresse ! J'en ai été comme folle pendant huit jours. Je vous ai cherché partout. Quand je pensais que peut-être vous aviez faim, obligé de...

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes.

—Console-toi, ma chère Yvonne, dit Jean en riant. Je suis aujourd'hui riche, très riche.

— C'est vrai, vous êtes en deuil. Est-ce que la duchesse ?...

—Non, l'amiral.

Il lui conta qu'il était son légataire universel.

— Et alors, les autres, Anatole ?

— Rien !

— Ah ! tant mieux ! ils n'ont que ce qu'ils méritent. Et mes parents, vous les avez vus ?

— Oui, ils sont bien désolés de ne plus recevoir de nouvelles de toi.

— Que voulez-vous ? Je ne puis leur dire ce qu'est devenue leur pauvre Fleurette. Quand je serai une grande actrice, quand je pourrai gagner honorablement ma vie et celle de mon fils, car j'ai un fils...

—Où est-il ? demanda Jean vivement. C'est lui aussi que je viens voir.

— Le cher ange dort. Si vous saviez quel amour ! Comme je l'adore ! je n'ai pu m'en séparer.

Elle prit Jean par la main et, marchant sur la pointe des pieds, l'entraîna dans la pièce voisine, transformée en élégante nurcery.

Dans un berceau de satin et de dentelles dormait un joli bébé rose. Une plantureuse nourrice bourguignonne tricotait à côté du berceau. Un store de Chine avec des oiseaux de paradis, ne laissait filtrer qu'un

jour doux et tendre. Yvonne, avec des yeux où se lisait un fol amour maternel, se pencha vers l'enfant, qui s'éveilla.

De ses petits poings potelés, il repoussa sa couverture, et montra ses membres vigoureux et sa chair drue.

— Quel superbe Rochemaure! s'écria Jean. Si la duchesse le voyait, peut-être serait-elle attendrie.

L'enfant souriait, lui tendant ses petits bras.

— Je veux qu'il soit heureux, cet enfant, ma bonne Yvonne, et toi aussi. Il s'appellera Rochemaure comme son père, je veux l'adopter.

Yvonne, à ces mots, regarda Jean, toute pâle, avec des yeux interrogateurs, anxieux.

— Cependant, objecta-t-elle d'une voix tremblante, émue, si un jour vous deviez vous marier, cet enfant pourrait être un obstacle...

— Je ne songe pas à me marier; et si celle que j'aime redevient libre, je suis sûr qu'elle m'approuvera. Quant à toi, ma chérie, je veux aussi te rendre ton indépendance. Je vous constituerai à tous deux une rente qui vous permettra de conserver votre dignité.

— En ce qui concerne mon enfant, dit Yvonne, je n'ai pas le droit de vous refuser; quant à moi, je vous dois déjà trop, je n'accepterai rien. Je ne sais comment vous témoigner toute ma reconnaissance.

Jean demanda des nouvelles de Lovely.

— Elle gagne beaucoup d'argent en Russie, lui répondit Yvonne. Dans toutes ses lettres, elle me parle de vous. Combien je l'aime! Quel cœur d'or! Nous nous aimons en vous.

Quelques jours après, Jean faisait dresser un acte en bonne et due forme, par lequel il reconnaissait l'enfant d'Yvonne pour sien, et lui assurait vingt mille francs de rentes.

Puis, pour mettre son honneur et sa conscience en repos, il envoya à son ancien ami le comte de Riveroles trente mille francs pour les frais qu'avait pu lui occasionner son séjour chez lui ; car il ne pouvait supporter la pensée qu'il avait accepté de l'argent provenant de pareille source, et qu'il avait servi de plastron et de pavillon aux turpitudes de ce triste personnage.

Ayant acquitté ces deux dettes d'honneur, il se rendit à son ancien hôtel, témoigner sa reconnaissance à Mme de la Grange, qui non-seulement l'avait arraché à une mort certaine, mais l'avait consolé dans ses plus grands découragements.

Il voulait aussi lui allouer une pension qui lui permît de se soigner et d'habiter en hiver un climat plus doux, afin de lui rendre le bienfait qu'il avait reçu d'elle : la vie.

Avec quel empressement joyeux il gravit l'escalier, sans penser même à s'arrêter au bureau pour demander si Mme de la Grange était chez elle ! car elle ne sortait jamais, la pauvre phthisique, courbée du matin jusqu'au soir sur son métier à tapisserie.

Il frappa à la porte.

A travers cette porte mal jointe, une singulière odeur fade de chlore filtrait, et frappa son odorat.

Une voix mâle et rude lui répondit :

— Entrez.

Il ouvrit la porte avec un indéfinissable serrement de cœur.

Mais il fit soudain un haut le corps.

Au milieu de la chambre, sur des tréteaux, gisait un cercueil, recouvert d'un misérable drap jauni par l'usage.

Autour de ce cercueil, pas un ami, pas un parent pour pleurer la morte.

Jean se découvrit, jeta un regard désolé dans cette

triste chambre qu'un garçon de l'hôtel mettait déjà en ordre pour la louer dès le lendemain à un nouveau locataire.

Ainsi, dès le lendemain, le souvenir de la malheureuse serait à jamais effacé. Personne ne se souviendrait de son passage en ce monde.

Il questionna le garçon, et il apprit qu'on l'avait trouvée le matin même morte dans son lit.

— Qui donc s'est chargé de la faire enterrer? demanda Jean.

— On ne lui connaissait aucun parent. La pauvre femme était encore plus misérable qu'elle ne voulait en avoir l'air. On n'a trouvé que deux francs vingt-cinq centimes dans son secrétaire.

— Tenez, dit Jean, en remettant quelques pièces d'or au garçon. Allez prévenir les pompes funèbres que je demande pour elle un enterrement convenable.

Au moment où Jean se retournait pour sortir, il aperçut une femme voilée, élégamment vêtue qui, comme lui, eut un sursaut à la vue du cercueil.

— Quoi ! Mme de la Grange, morte ! s'écria-t-elle.

Jean crût reconnaître cette voix.

— C'est vous, madame, demanda Jean, qui vous intéressiez à cette infortunée ?

— Oui, monsieur, répondit-elle fort troublée.

Jean maintenant était placé en face d'elle, cherchant à percer le voile.

— Madame des Lormeaux, exclama-t-il.

La baronne ne répondit pas.

— Alors, c'est vous qui m'avez poursuivi jusqu'ici, c'est vous qui vous êtes liguée avec mes ennemis pour m'empêcher de gagner ma vie, pour me pousser sans doute à quelque résolution extrême ! Vous n'avez pas craint de vous abaisser, vous qui êtes libre et riche, jusqu'à servir d'espionne aux jésuites. Eh bien ! tous

vos complots sont déjoués. Je suis riche à présent, et nous allons traiter de puissance à puissance.

— Oh! oh! prenez garde, repartit Mme des Lormeaux. Ne me défiez pas. Les jésuites sont plus forts que vous avec toute votre fortune. Voyons, marquis, au lieu de me parler sur ce ton, pourquoi ne pas vous faire de moi une amie? Je saurais vous préserver des haines que vous avez accumulées contre vous, et moi qui connais les complots de vos ennemis, je saurais les déjouer.

— Pourquoi? répliqua Jean avec une répulsion et un mépris qu'il ne put dissimuler. Parce que je ne pourrais accorder ma confiance à une femme qui s'est faite, ne fût-ce qu'un instant, l'alliée et l'instrument des jésuites.

— Eh bien! comme vous voudrez, repartit la baronne avec menace.

— Ce qui est abject, infâme, reprit Jean, c'est surtout d'avoir associé cette honnête et confiante créature à votre odieux espionnage. Votre présence même devant ce cercueil est une profanation.

La baronne, à travers son voile, lui jeta un regard aigu.

— Soit, monsieur le marquis; puisque vous repoussez mon amitié, vous aurez ma haine.

— Je n'en doute pas, madame.

Elle sortit.

Avant de quitter l'hôtel, Jean donna des ordres pour faire distribuer, au nom de Mme de la Grange, à chaque pauvre du quartier, une somme de cent francs, à la condition qu'il assisterait à ses funérailles.

Le lendemain, un étrange convoi se dirigeait vers le cimetière Montparnasse.

Derrière un corbillard luxueux, trois cents mendiants suivaient, qui à pied, qui dans des voitures. Cet

enterrement coûta à peu près à Jean la somme qu'il se proposait de remettre à Mme de la Grange pour lui assurer une aisance modeste.

Cette munificence, qu'on se plut à exagérer, fit grand bruit dans le quartier. Les jésuites en furent instruits et l'écrivirent au père Lantier, qui en informa aussitôt la duchesse.

— Vous avez raison, mon père, lui dit la douairière. Nous ne pouvons laisser dilapider cette fortune. Il faut mettre un frein à de semblables prodigalités. D'après le notaire Rousseau lui-même, près de trois millions ont déjà été dépensés. Est-ce que je n'aurais pas le droit, moi, son ancienne tutrice, de le faire interdire, en attendant que ?... Comme vous le disiez vous-même, nous serions plus forts ensuite pour obtenir la séquestration.

— J'ai réfléchi.... car l'issue d'un procès est toujourssi douteuse....

— Vous croyez ? à Châteaubourg, avec la magistrature qu'il a insultée ? Quand je devrais même prendre pour soutenir la demande d'interdiction le fameux Lépuzot...

— A quoi bon tant de tracas, tant de bruit ? fit le jésuite. Croyez-moi, mettons-y, au contraire, toute la prudence, tout le mystère possibles. Laissez-nous continuer notre œuvre, poursuivre patiemment et sûrement notre but. Ce qui importe, n'est-ce pas ? c'est que son incarcération soit assurée à tout jamais. Pour cela il faut que sa folie soit un fait notoire, avéré. Nous avons à Paris des amis sûrs, qui nous servent. Au reste, nous n'avons pas de meilleur auxiliaire que lui-même. Vous le voyez bien : il ne néglige rien pour établir solidement sa réputation.

La duchesse soupira.

— Je ne vous cache pas, mon cher père, que cette

séquestration m'épouvante. S'il allait sortir, nous faire un procès et prouver que l'intérêt seul nous a guidés, nous, des Rochemaure !

— Encore une fois, tranquillisez-vous. Vous ne paraîtrez en rien dans cette affaire. Et quand nous le tiendrons, nous le tiendrons bien, dit le jésuite, qui abaissa ses paupières pour voiler l'éclat acéré de son regard. Les bons frères de Saint-Gratien exploitent une maison d'aliénés dont les murs sont infranchissables. Il n'y a donc nul danger qu'il nous échappe jamais.

— Ah ! mon cher père, repartit la duchesse, tout ce que vous ferez sera bien fait ! Je m'en rapporte entièrement à vous. Il y a si longtemps que ce malheureux enfant empoisonne ma vie ! Ce sera le juste châtiment de son orgueil et de ses rébellions.

— C'est ainsi, ajouta le père Lantier, en manière d'axiôme, que les hommes les plus orgueilleux de leur raison, sont les plus voisins de la folie.

— Alors vous le croyez fou ?

— Certainement, il n'en faut pas douter.

La duchesse se retira, la conscience allégée.

Jean, riche, possédait toutes les séductions, toutes les distinctions, tous les pouvoirs.

Beau, élégant, titré, et un million de rentes, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner toutes les têtes féminines.

Son apparition au bois dans un landau attelé de deux magnifiques chevaux noirs, à longues crinières, excita les curiosités les plus vives.

Les salons les plus aristocratiques s'ouvrirent devant le marquis républicain.

Dans le monde galant, ce fut du délire. Le bruit de sa générosité quasi-royale s'était vite répandu. C'était à qui obtiendrait un regard amoureux du nabab.

Il acceptait l'amour des femmes qui venaient se jeter à son cou; mais après avoir connu les félicités de l'amour vrai, combien ces plaisirs exclusivement sensuels lui paraissaient insipides !

Une nuit passée dans les bras de la femme la plus désirable, valait-elle l'émotion terrassante que lui causait autrefois un serrement de main de sa Madeleine, ou un seul regard de ses yeux d'étoile ?

Nulle femme, quelque belle fût-elle, ne parvint à le captiver. Il l'admirait en artiste, écoutait son babil avec une condescendance souriante; mais rien ne pouvait apaiser la fièvre de son âme, rien ne pouvait guérir les tristesses de son cœur.

Il échappait à ces amoureuses de rencontre, au moment même où elles le croyaient le plus à elles; car il ne voulait aucun lien sérieux. Son cœur restait fidèle à Madeleine.

Il les quittait en les comblant de présents princiers.

Le malheur de ces pauvres créatures qui font métier de l'amour l'attristait d'ailleurs profondément. Et il montrait à ces victimes de la plus atroce de nos misères sociales, une pitié attendrie qui les touchait et qui parfois suffisait, avec un secours pécuniaire, à les tirer de leur dégradation.

Les bonnes fortunes de Jean arrivèrent aux oreilles du mari de Madeleine, lequel s'empressa de les lui raconter.

Tout d'abord, elle n'y crut point; mais peu à peu l'inquiétude avec la jalousie s'emparèrent de son esprit.

Vivant seule avec ses souvenirs, avec sa passion, qui chaque jour devenait plus âpre, cette jalousie qu'autrefois elle avait déjà ressentie, devint une souffrance si aiguë que, par instants, elle en éprouvait comme un délire. Elle voulait alors braver le monde,

braver le comte, courir à Paris, seule, se jeter dans les bras de Jean, ressaisir son amour. Il lui semblait que, lorsqu'elle l'évoquait en pensée, Jean ne répondait plus à cet appel comme autrefois, et qu'une femme était entre elle et lui. Sa haine pour son mari et l'abbé de Malglaive en devint plus ardente.

M. d'Etioles ne parlait plus du voyage à Paris. Elle roulait dans sa tête mille projets ; mais tous étaient impraticables.

Elle ne recevait plus qu'avec impatience son confesseur. Le haineux et rusé vicaire la poussait facilement à bout, et obtenait ainsi l'aveu de ses pensées jalouses.

Un jour, après un long et orageux entretien avec sa pénitente, il passa chez le comte.

— Le moment est venu, lui dit-il. Elle est plus que jamais révoltée contre vous, contre moi, contre Dieu. Il faut partir pour Paris. Ils commettront des imprudences, c'est certain.

L'entretien de l'abbé et de M. d'Etioles dura fort longtemps.

— C'est entendu, conclut le comte, en quittant le prêtre, comptez sur moi.

Le soir même, M. d'Etioles annonça à Madeleine et à ses deux servantes leur prochain départ pour Paris.

Madeleine, à cette nouvelle, eut peine à contenir sa joie. Elle en éprouva comme une suspension de respiration ; et son visage s'éclaira soudain d'une clarté rose qui n'échappa point à son mari.

Ainsi, elle le reverrait bientôt ! Quels que fussent les obstacles, elle les briserait pour aller à lui.

Mais en même temps, un frisson de mort lui courait dans les veines. S'il allait ne plus l'aimer !

XLIX

Depuis quelques mois déjà, le duc de Rochemaure, grâce à la pension de sa mère payée d'avance par Jean, était venu s'établir à Paris, sous prétexte de marier Charlotte.

Plusieurs fois Jean avait rencontré, soit au bois, soit au théâtre, Anatole, qui l'avait regardé avec un sourire mauvais et ironique.

Jean détournait les yeux avec indifférence et mépris.

Quant à Charlotte, lorsque le hasard la mettait en face de son cousin, elle affectait de rire et de causer en le désignant.

Ces façons insolentes exaspéraient Jean. Mais il était bien décidé à ne rien en laisser paraître.

Yvonne, qui le voyait de temps à autre, lui avait confié qu'Anatole avait tenté un raccommodement, qu'elle avait repoussé avec horreur. Le gommeux, piqué de ce refus, s'était acharné. Il la poursuivait de ses épîtres incendiaires. Il était allé jusqu'à lui offrir de reconnaître son enfant, ce à quoi Yvonne avait répondu que son enfant avait été reconnu et doté par Jean.

Anatole présentait partout cet acte de générosité comme une preuve de démence. Il en riait et en glosait avec ses amis. Reconnaître un enfant dont on n'est pas le père, c'était, en effet, aux yeux de tous, une originalité qui dépassait les bornes.

De son côté, Mme des Lormeaux racontait l'enterrement de la pauvre phthisique, un enterrement qui avait dû lui coûter plus de cinquante mille francs, disait-elle.

Quant à MM. Fureaud et Van Berghen, qui l'avaient

vu de près, ils s'accordaient à dire qu'il était fou à lier.

— Au reste, répondaient les Rochemaure, quand on les questionnait à son sujet, il n'y a là rien qui doive surprendre. Son grand-père maternel n'était-il pas de la race de ces violents, de ces révoltés, de ces fous sanguinaires qui ont mis la France à sac et à sang?

C'était donc comme un mot d'ordre occulte, auquel tous obéissaient, les uns en toute connaissance de cause, les autres inconsciemment.

Jean, malgré ses boutades, malgré sa loyauté toujours si inflexible qui lui faisait de nombreux ennemis, était entouré de courtisans et de parasites; car il dépensait loyalement ses revenus, ne refusant jamais un service, allant même souvent au-devant des honteux. Il se rappelait qu'il se fût laissé mourir plutôt que d'importuner un ami. Et cette bonté même, on l'interprétait contre lui; on disait qu'il jetait l'argent par toutes les fenêtres, et que si sa famille n'y mettait bon ordre, les vingt millions de l'amiral seraient bientôt dévorés.

Il habitait rue de Presbourg un hôtel princier. Tous les artistes malheureux recouraient à lui; et s'il découvrait dans leurs productions une promesse de talent, il les payait sans compter.

Les circonstances ne lui ayant pas permis de développer ses facultés artistiques, il se faisait un devoir de faciliter ce développement chez les autres. Il exposait les œuvres de ses chers débutants dans une salle spéciale, qu'il appelait en riant : la galerie des refusés.

— Autant de folies! disait-on.

En même temps, il payait à des prix quelquefois excessifs des tableaux de marine des premiers maîtres pour enrichir le musée qu'il fondait à Châteaubourg, en souvenir de l'amiral.

Enfin, il écrivait de nouveau à M. Herbaut :

« Ne ménagez rien pour donner un exemple auss complet que possible de réforme sociale.

» Il s'agit d'ailleurs de lutter contre des fondations analogues, dues aux congrégations, qui ne perdent aucune occasion de s'emparer du mouvement social et intellectuel, afin de le diriger. »

— Utopie ! folie ! répétait-on à Paris comme à Châteaubourg.

Il reçut un jour une lettre d'Yvonne, qui le suppliait d'assister à une première représentation où elle remplissait un rôle important. De cette soirée dépendrait sans doute son avenir dramatique. Elle voulait jouer devant lui et pour lui.

Tous les journaux annonçaient cette première, exultant la naissante étoile qui en serait la *great attraction*.

Jean se rendit donc à cette pressante invitation.

La salle était superbe ; le public, des plus sympathiques.

La jolie Flora, un peu émue au premier acte, reprit peu à peu l'aplomb ; car elle se sentait acceptée par ce public parisien, si capricieux, si fantasque dans ses indifférences comme dans ses engouements.

Cependant, après une scène qui avait enlevé des bravos frénétiques, plusieurs coups de sifflet se firent entendre à l'orchestre.

Jean, qui occupait une avant-scène, braqua aussitôt sa lorgnette dans la direction de ces coups de sifflet ; et il aperçut Anatole, le visage animé, dans son col raide, au milieu de deux ou trois gommeux de son espèce qui riaient et chuchotaient entre eux.

Ces coups de sifflet déconcertèrent l'actrice, qui perdit contenance, se troubla, balbutia presque.

Les sifflets redoublèrent à la fin de l'acte ; le succès se trouvait gravement compromis.

Jean était hors de lui. Comment ce misérable, après tous ses torts envers la fille de Bertin, osait la poursuivre, la désespérer encore, ruiner son avenir !

— Si je ne lui donne, pensait-il, une leçon qui le force à quitter la salle, ce sera une chute effroyable, qui peut anéantir toutes les espérances de Flora.

Au foyer, Anatole, dans un groupe, pérorait.

— Elle ne joue pas, disait-il, elle ânonne. Il n'est pareille bécasse. Je la connais bien, moi, parbleu ! c'est la fille de mon jardinier, et même...

Jean entendit ces dernières paroles. Sans lui laisser achever sa phrase, il le saisit par les oreilles, et les lui tirant vigoureusement :

— Canaille, sale canaille, s'écria-t-il, se venger aussi lâchement ! C'est infâme ! infâme !

Anatole, suffoquant de colère, ne trouvait pas un mot à répondre. Il essaya de repousser son cousin ; mais Jean lui saisit les poignets, et les soulevant d'abord, il les rejeta en arrière avec tant de violence que le petit crevé roula à terre.

On s'interposa, on entoura le marquis ; mais il se fraya un passage avec autorité.

— Si vous saviez ce qu'est ce misérable, dit-il, aucun de vous n'oserait prendre sa défense !

Anatole se releva tout contusionné et tout honteux de sa chute. Son premier mot fut :

— Des témoins !

Mais aussitôt, se ravisant :

— Bah ! est-ce qu'on se bat avec un fou ! Il n'y a qu'à le faire enfermer. Je le ferai enfermer.

Cette agression eut du retentissement. Plusieurs journaux s'en emparèrent comme d'un fait divers théâtral à sensation.

Le père Lantier fut consulté. N'était-ce pas enfin l'occasion de prendre une mesure de rigueur ?

— Patience ! répondit-il à la duchesse, qui le questionnait.

Mais la douairière insista. Elle craignait pour les jours d'Anatole ; car elle connaissait la haine des deux cousins.

Le jésuite, alors, lui communiqua l'idée de l'abbé de Malglaive.

— De cette façon, ajouta-t-il, — car il faut toujours tout prévoir, même l'impossible, — si jamais Jean sortait de la maison où nous comptons le séquestrer, il ne pourrait vous intenter un procès ; et nous-mêmes, nous disparaissons complètement. C'est M. d'Etioles seul qui, pour venger son honneur, aura pris cette mesure, de concert avec la police.

— Pardon ! objecta la duchesse, le flagrant délit entraîne la prison, mais non la maison de santé.

— Voyons, ma chère sœur, ayez donc plus de confiance. Nous croyez-vous capables d'agir à la légère dans une circonstance aussi grave ? Tranquillisez-vous. Toutes nos mesures sont prises et bien prises. Il y a longtemps déjà que nous y travaillons.

L

Lorsqu'arriva l'incident du théâtre, Madeleine était à Paris depuis quelques jours déjà. Elle cherchait où elle pourrait découvrir l'adresse de Jean.

Elle savait qu'à Paris, il est certains endroits où les gens du monde se rencontrent forcément : le bois,

les courses, le théâtre. Elle lisait avidement les journaux du high-life, espérant y trouver une direction dans ses recherches.

Un jour donc, en parcourant une feuille mondaine, elle devint soudain toute pâle. Sa pupille, extraordinairement dilatée, révélant une angoisse poignante du cœur, s'était arrêtée sur un passage intitulé : « Les cousins rivaux.»

C'était le récit de l'agression dont Anatole avait été l'objet de la part de Jean dans le foyer du théâtre, au sujet de l'actrice Flora.

L'anecdote était assez transparente; et afin de ne laisser aucun doute, le reporter donnait les initiales des deux personnages. L'adoption de l'enfant s'y trouvait aussi racontée d'une façon plaisante. A qui l'enfant? Décidément, quel était le père? Le plus riche, bien entendu.

On désignait Jean, tour à tour, sous les noms de Don Juan et de Nabab.

Donc, c'était Jean, c'était bien lui, son Jean, à elle. Comment en douter? Donc il aimait une actrice du nom de Flora, dont il avait un enfant; il l'aimait au point de reconnaître cet enfant et de se battre pour elle en plein théâtre.

Qui était cette Flora? Flora lui fit penser à Lovely, dont elle avait été autrefois si jalouse.

A cette découverte, elle se sentit près de mourir.

Mais l'instant d'après, elle fut prise d'une fièvre folle, la fièvre de la curiosité. Elle voulait savoir, elle saurait.

Le sang aux joues, l'œil en feu, le cœur palpitant, elle écrivit à Aline sa nouvelle souffrance. Elle la priait d'envoyer à Jean son adresse.

Cependant, au moment de faire partir cette lettre, elle hésita.

De quel droit, en effet, irait-elle demander compte à Jean de sa conduite?

Mais elle était arrivée à ce degré d'angoisse où l'on ne raisonne plus. Sa tête réellement se perdait.

Elle appela donc Jeannette, et la chargea d'aller jeter en secret cette lettre à la poste.

La lettre passa par les mains de Virginie, qui la porta à son maître.

En la lisant, le petit comte de carton ricanait, se frottait les mains.

— Allons, l'abbé a raison, le moment psychologique est arrivé.

Trois jours après, Jean recevait par l'entremise d'Aline la lettre éperdue de Madeleine.

Il fallait qu'il la vît, ne fût-ce qu'un instant, pour se disculper, la tranquilliser, pour se réconcilier avec la pauvre adorée.

M. d'Etioles s'était installé, au faubourg Saint-Germain, chez une de ses vieilles parentes qui lui avait offert un gîte.

Jean alla rôder autour de l'hôtel, un petit hôtel maussade, inabordable, de la rue Saint-Dominique, et dont la lourde porte cochère, toujours hermétiquement close, semblait voiler des mystères.

A la vue de cette porte rigoureusement fermée sur sa Madeleine, il éprouva une palpitation si violente qu'elle en était douloureuse.

Madeleine devait aller à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin. Il l'épierait, le dimanche, depuis sept heures jusqu'à midi, et la verrait passer.

S'il ne pouvait lui adresser la parole, du moins elle saurait qu'il pensait toujours à elle.

Le dimanche suivant, en effet, il se posta aux abords de l'église, et bientôt il aperçut Virginie qui accompagnait une femme; mais cette femme, ce n'était point

Madeleine, c'était une dame âgée, la parente du comte.

Néanmoins, dans la cohue de la sortie, il put aborder cette fille sans être remarqué, et il lui glissa dans la main une lettre avec un billet de banque.

La lettre arriva à Madeleine par le même chemin que les précédentes.

Elle ne contenait que ces lignes :

« Madeleine, mon amie,

» Je vous en conjure à genoux, accordez-moi un entretien. Je souffre cruellement de vos soupçons. Je vous le demande en grâce : avant de me condamner, veuillez m'entendre.

» J'ai loué un petit entresol rue du Bac, au coin de la rue Saint-Dominique. Là, nous pourrons nous voir sans danger. C'est à deux pas de votre hôtel. Tâchez de vous esquiver un instant. Je vous attendrai tous les jours de trois heures à six heures.

» A bientôt, très bientôt, n'est-ce pas ?

» Votre Jean. »

Les conditions que Jean avait cherché à réunir dans l'appartement qu'il avait loué pour recevoir Madeleine, c'étaient d'abord la proximité, puis un escalier sombre où elle ne fût pas exposée à être reconnue, un escalier surtout qui fût assez éloigné de la loge du concierge pour échapper aux regards inquisiteurs de ces indiscrets Argus.

L'appartement, d'ailleurs, était des plus modestes, bas de plafond, peu éclairé. Aucun luxe. Qu'avaient-ils besoin de luxe ? Leur amour était un foyer assez ardent pour éclairer tout et tout embellir. Des murs nus et tristes, une causeuse, quelques sièges et une alcôve dont les rideaux de reps bleu foncé étaient tirés :

car il voulait éloigner toute idée qui pût effaroucher son amie.

Le lendemain donc, dès deux heures il attendait, avec quelles, impatiences quelles anxiétés !

Il allait jusque sur le palier et, retenant son souffle, se penchait sur la rampe pour écouter.

Il commençait à désespérer, quand il entendit un pas timide, une respiration courte, le froufrou d'une robe.

C'était elle !

Après une si longue séparation et tant d'obstacles accumulés, se revoir enfin, quelle joie terrassante !

Depuis une heure déjà ils étaient ensemble. Ils n'avaient pu parler encore. C'étaient des exclamations, des mots sans suite, des regards perdus, profonds comme l'infini, des sourires, des larmes.

Quel langage eût pu rendre une semblable ivresse ?

Jean restait à ses pieds, éperdu, suffoquant d'amour.

— Pauvre chérie ! Ces beaux yeux creusés, ces joues amaigries, comme tu as souffert !

— Je ne m'en souviens plus. Ce moment-ci me dédommage de tout le passé. Tu m'aimes toujours ? Tu n'aimes que moi, dis ?

Jean ne pouvait répondre. Il embrassait ses genoux, il serrait ses mains contre sa poitrine, et, tous deux, abîmés dans une extase de cœur, expiraient dans un baiser.

— Cependant, on m'a affirmé que d'autres femmes, reprenait Madeleine obstinée dans sa jalousie...

— Regarde-moi donc, et vois dans le fond de mon âme.

— C'est vrai, je te crois ; mais tu es si beau !

— Les femmes qui m'ont aimé, m'ont fait sentir plus douloureusement, par la comparaison, le prix du bonheur perdu. Jamais ton image adorée ne s'est effacée de ma pensée, je te le jure.

— Ne jure pas, c'est inutile. Je crois tout.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Nous voir souvent, souvent.

— Non, je veux t'emporter au fond d'un désert, t'avoir à moi seul toujours, toute la vie !... Comprends-tu que j'aie soif de toi, de ton visage, de tes mains, de tes yeux, de tes cheveux, ma chérie ?

— C'est vrai... moi aussi... mais...

— Tais-toi. C'est lui qui t'a prise à moi. En reprenant mon bien, je suis dans mon droit.

— Oh ! Jean, y penses-tu? murmura Madeleine avec un peu d'effroi dans les yeux. Mes serments?

— Des serments, à ce tigre ! D'ailleurs, tu n'es pas sa femme, ne me l'as-tu pas écrit ?

— Sans doute. Mais si je ne suis pas à lui, mon devoir est de n'être point à un autre. C'est une question d'honneur, de loyauté. D'ailleurs, tu l'as dit toi-même, ce sont nos cœurs avant tout qui s'aiment, nos âmes qui sont liées. Te voir comme aujourd'hui, souvent, poser comme en cet instant ma tête sur ton épaule, c'est déjà tant, tant de bonheur après de si mauvais jours.

— Ma chérie ! ma chérie ! répétait Jean. Je ne voudrai jamais que ce tu voudras, tu le sais bien.

Et il la serrait avec transport ; et de nouveau, tous deux alanguis, la poitrine oppressée par cette immense joie, ils restaient de longs instants perdus dans une muette ivresse.

Soudain, des pas dans l'escalier, puis un violent coup frappé à la porte, les firent tressaillir.

Ils se levèrent d'un même mouvement, pâles d'effroi, les yeux égarés.

— Vite, là, cache-toi, dit Jean qui la poussa dans l'alcôve.

Il resta seul, debout, au milieu de la chambre et attendit.

On frappa de nouveau avec tant de force, que la porte fut ébranlée.

Jean ne bougea pas.

— Ouvrez, au nom de la loi ! cria une voix rude.

Alors Jean alla ouvrir.

Il se trouva en face d'un commissaire en écharpe et de deux agents.

— Qui demandez-vous ? fit-il.

— Madame la comtesse d'Étioles, au nom du comte d'Étioles qui est sûr que sa femme est ici.

— Elle n'est pas ici, vous le voyez bien, répondit Jean.

— Alors, pourquoi n'avoir pas ouvert immédiatement ?

— Parce qu'il ne me plaisait pas d'être dérangé.

Le commissaire fit un pas en avant.

— Prenez garde ! C'est une violation de domicile, reprit Jean.

Il tira de sa poche un revolver qu'il arma.

Les deux agents qui accompagnaient le commissaire, se jetèrent sur lui.

Pendant ce temps, le commissaire s'était avancé vers le lit et avait entr'ouvert le rideau.

Jean rassembla toutes ses forces, se dégagea des mains des agents, et s'élança dans la direction de l'alcôve, devant laquelle il se plaça.

— Je vous défends d'approcher, dit-il.

Son attitude était si menaçante, son regard si fulgurant, que le commissaire en fut intimidé.

Mais l'un des policiers avait ouvert la fenêtre, et avait fait signe à d'autres agents qui se trouvaient en bas.

Jean comprit. Se rendre, il ne le pouvait pas, puisque Madeleine était là derrière ce rideau.

Le commissaire ne bougeait plus. Il attendait.

— Eh bien! oui, avoua Jean, madame d'Etioles est là.

Il écarta lui-même le rideau, et vit Madeleine à genoux, renversée, évanouie.

En ce moment, deux autres hommes entraient.

Ils étaient cinq maintenant, cinq contre un.

Jean reconnaissant toute lutte inutile :

— C'est bien, messieurs : si vous venez pour m'arrêter, je vous suis. Mais d'abord prenez soin de madame, dit-il au commissaire, et veuillez la reconduire chez elle.

Cependant, les quatre hommes s'étaient approchés de lui, l'entouraient étroitement; l'un le tenait par les reins, un autre par les épaules, les deux autres cherchaient à s'emparer de ses bras.

— Puisque je me rends, et que je vous suis, s'écria Jean, cherchant à se dégager de leurs étreintes.

Celui qui se tenait par derrière, venait de sortir de sa poche, et de déployer rapidement une longue gaîne grise.

L'un des agents saisit le poignet de Jean et l'introduisit dans une sorte de manche.

Jean devina ; une sueur froide l'inonda. Son cauchemar se représenta à son esprit. Il vit soudain passer devant ses yeux le frère Chaffin, l'abbé de Malglaive, le père Lantier, Anatole, Charlotte, la duchesse, la baronne des Lormeaux, le comte d'Etioles, tous ricanant et battant des mains.

Car cette gaîne, cette manche, c'était la camisole de force.

Il ne réfléchit point aux conséquences d'une lutte. L'instinct de la conservation et l'indignation l'empor-

tèrent. Il se débattit comme un désespéré, cherchant à gagner la porte.

Mais le commissaire s'était placé devant cette porte, tenant à la main son revolver. Jean, dans l'étroit espace, bondissait comme un lion, faisant rouler à terre, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Pendant cette lutte désespérée, il se sentait envahir le cerveau par un tourbillon de sang.

Puis il tomba tout-à-coup épuisé, inanimé.

Au moment où l'on emmenait Jean, Madeleine revenait à elle.

A la vue de ce commissaire de police qui lui donnait des soins, de cette chambre bouleversée, elle se souvint de cette heure d'ivresse si courte, et si chèrement payée! Mais lui, où était-il, l'avait-on arrêté?

— Je vous en prie, monsieur, demanda-t-elle, veuillez me dire ce qu'est devenu le marquis de Rochemaure.

— Vous le saurez plus tard, madame. Pour le moment, disposez-vous à me suivre ; car j'ai ordre de vous faire réintégrer le domicile conjugal, en attendant le procès sans doute.

— Un procès !

A ce mot, elle faillit éprouver une nouvelle syncope.

Elle descendit l'escalier en chancelant, oppressée par l'anxiété et véritablement égarée, jusqu'au fiacre qui stationnait à la porte, et qui la ramena chez elle.

En route, elle dit au commissaire :

— De grâce, monsieur, conduisez-moi en prison avec M. de Rochemaure. J'ai peur de mon mari, j'ai peur.

Elle s'attendait à une scène violente. Mais, tout au contraire, le comte la reçut d'un air satisfait et narquois, et sans lui adresser aucun reproche :

— Je vous préviens, madame, que j'ai assez du sé-

jour de Paris. Demain, nous retournerons à Châteaubourg. Ainsi, faites vos malles.

Madeleine rentra dans sa chambre et tomba mourante sur son lit.

Le lendemain, ils partirent pour Châteaubourg.

Jean passa plusieurs jours à l'infirmerie de la préfecture de police, en proie cette fois à un véritable accès de fièvre chaude.

Quand il reprit connaissance, il demanda la permission d'écrire à quelques personnes. On accéda à son désir. Il écrivit à ses trois amies : Yvonne, Laurianne et Lovely, puis à Paul Herbaut, dans quelle situation atroce il se trouvait. On lui promit de jeter ses lettres à la poste, mais on n'en fit rien.

Maintenant il était plus calme. Ces huit jours de maladie l'avaient accablé.

Et puis, à quoi bon la résistance? Il se sentait, pieds et poings liés, au pouvoir de ses ennemis. La lutte, la violence, ce seraient autant d'armes entre leurs mains pour démontrer la folie furieuse.

Mais comment un commissaire de police avait-il prêté les mains à cette séquestration? C'était là ce qu'il ne pouvait concevoir ; car il ignorait que depuis longtemps, par les soins des jésuites, un dossier se formait à la police, le présentant comme atteint et convaincu d'aliénation mentale, et fournissant à l'appui le témoignage d'hommes notoires, tels que MM. Fureaud et Van Berghen. Enfin, le comte d'Étioles, qui était venu demander l'incarcération, prétendait avoir été menacé par lui s'il ne lui abandonnait sa femme. Et comme preuve, il avait mis sous les yeux des employés supérieurs de la police la lettre que Jean lui avait écrite au lendemain de son héritage, et qui, selon lui, dénotait un esprit bizarre et peu équilibré.

Ce dossier contenait, en outre, deux attestations de

médecins, parfaitement en règle et qui réclamaient la séquestration comme mesure de prudence.

Vers la fin du huitième jour, Jean était assis, atterré, morne, dans sa cellule, pensant à Madeleine, qui retombait plus que jamais sous la domination du comte, lorsque la porte s'ouvrit.

Trois hommes entrèrent. L'un d'eux lui annonça que la voiture était en bas et qu'il fallait partir.

— Pour aller où? demanda Jean avec un regard anxieux.

— Nous ne le savons pas, lui fut-il répondu.

Ils l'entourèrent pour lui mettre la camisole de force.

— C'est inutile, dit Jean avec calme. Je vous donne ma parole que je ne ferai aucune tentative pour m'échapper. Seulement, avant de me conduire dans une maison de santé probablement, je désire parler au préfet de police. Je demande qu'un médecin, qui ne soit pas payé par mes ennemis, vienne pour m'examiner.

Pour toute réponse, celui des trois qui lui avait adressé la parole, se contenta de sourire.

Ce sourire, dont le sens n'échappa point à Jean, lui fit monter au visage une bouffée de sang. Et par un mouvement involontaire, il serra les poings.

On lui passa aussitôt la sinistre camisole.

— Voyez-vous, reprit le gardien, il n'y a qu'un moyen de prouver que vous êtes raisonnable : c'est de rester maître de vous.

Jean comprit, qu'en effet, il devait employer toute sa force de volonté à dominer son impétueuse indignation. Et bien qu'il fût en proie à une agitation violente, il se laissa passer, sans aucune résistance, cette camisole, torture humiliante, qui faisait danser des flammes devant ses yeux.

Une voiture attendait dans la cour. Où allait-on

l'emmener? Il n'en pouvait douter maintenant: dans un établissement d'aliénés. Là du moins, il pourrait s'expliquer, il subirait un interrogatoire; et avec du calme, il saurait prouver qu'il possédait toute sa raison.

Mais la voiture, au lieu de se diriger vers un ces asiles, le conduisit devant une gare: gare de l'Ouest.

Il frémit, rougit, pâlit. Il ressentit dans son cerveau un trouble véritable. Ses ennemis implacables le voulaient donc à proximité pour le torturer à leur aise?

On le fit monter avec deux gardiens et un gendarme dans un compartiment réservé.

Toutes les mesures étaient bien prises pour qu'il ne pût adresser la parole à qui que ce fût.

Quelle nuit épouvantable! En plein dix-neuvième siècle, cette chose effroyable était donc possible: obtenir contre un homme inoffensif, jouissant de la plénitude de ses facultés, une sorte de lettre de cachet pour ces bastilles véritables, les maisons d'aliénés!

LI

Lorsque le jour parut, comme il semblait lire avec grande attention le nom des gares devant lesquelles il passait, un de ses gardiens baissa les stores

A sept heures, ils arrivèrent à destination. Une voiture qui était venue les prendre à une petite gare de village, les déposa à la porte d'un édifice d'assez riant aspect, bien qu'il fût entouré de hautes murailles.

Une porte grillée, peinte en rouge, à solides ferrures, laissait apparaître, devant le bâtiment principal, des

parterres au milieu d'une pelouse et des bosquets ombreux.

Cette maison, proprement crépie, avait des volets verts. Tout annonçait une habitation hospitalière, et des hôtes aux mœurs douces.

La porte s'ouvrit. On poussa Jean à l'intérieur, et la grille se referma aussitôt.

Quatre hommes sortirent de la loge du concierge. Ces hommes portaient un costume bizarre. Ils avaient de longues robes brunes, serrées à la taille par une ceinture de cuir. A cette ceinture pendaient, non des chapelets, mais des triques. (1)

Jean, en entendant se refermer la grille, avait éprouvé un tressaillement indicible, Il comprenait que cette maison blanche aux volets verts, enfouie dans des bosquets où s'ébattaient joyeusement des voletées d'oiseaux, c'était la terrible prison qui devait être son tombeau ; c'était l'engloutissement, l'oubli éternel, une vie de tortures sans nom, cent fois pire que la mort.

Cependant, en entrant au parloir, un religieux, âgé déjà, qui semblait être le supérieur, s'avança vers lui, affable, souriant.

— N'ayez crainte, mon enfant, ne vous troublez pas, lui dit-il. Nous vous soignerons bien, nous vous guérirons.

— Epargnez-moi, je vous prie, répondit Jean d'un ton sec, ces simagrées. Je suis le marquis de Rochemaure ; je possède toute ma raison ; je suis donc injustement détenu. Je tiens à le prouver immédiatement. Veuillez

(1) Les frères Saint-Jean-de-Dieu, de Lehon (Côtes-du-Nord), qui tiennent une maison d'aliénés, portent des triques à leur ceinture.

faire venir un médecin et lui ordonner de m'interroger.

Loin de s'émouvoir de ce ton rogue, le supérieur continua avec son même sourire :

— Nous savons, nous savons. Mon frère, ordonna-t-il, en s'adressant à un religieux qui se tenait devant une table, avec un registre ouvert devant lui, veuillez inscrire le marquis de Rochemaure sous le numéro cent vingt-cinq.

Puis se tournant de nouveau vers Jean :

— Je vous connais, monsieur le marquis. J'ai sur vous les renseignements les plus précis ; et vous serez traité dans notre maison avec tous les égards dus au nom que vous portez. Vous verrez que la vie chez nous est loin d'être maussade. Nous sommes seulement un peu sévères sur le règlement. Ainsi, tous les jours à huit heures on dit la messe. Vous voudrez sans doute y assister ?

— Non, monsieur. Je m'y refuse. C'est contraire à mes convictions.

— Nous connaissons cela, repartit le supérieur. La manie raisonnante, l'orgueil. Ah ! si vous saviez combien nous en voyons chaque jour de ces malheureux que l'orgueil a perdus !

Il poussa un soupir, et donna l'ordre à un nouveau frère qui venait d'entrer et qu'il appela frère Joseph, de conduire le marquis dans la chambre qui lui avait été préparée.

Comme Jean n'avait fait aucune résistance pendant le voyage, et comme en cet instant il paraissait fort résigné, on ne crut devoir prendre aucune mesure de précaution, et le frère Joseph l'accompagna sans défiance.

Pour se rendre à la cellule 125, ils traversèrent plusieurs couloirs, dont l'aspect bizarre éveilla vivement la curiosité de Jean, qui d'ailleurs désirait se rendre

immédiatement un compte exact de la topographie des lieux.

— Mon frère, demanda-t-il au religieux, avant de me conduire dans la chambre qui m'est destinée, seriez-vous assez bon pour me faire visiter l'asile ?

Il adressa cette prière d'un ton si calme et si poli que le religieux s'empressa d'accéder à son désir.

— Très volontiers, lui répondit-il ; je crois que nous avons le temps avant la messe.

Le frère Joseph portait à sa ceinture, outre sa trique, un énorme trousseau de clefs.

Il ouvrit une porte ; et tous deux pénétrèrent dans une sorte de préau ou promenoir fort étroit, qui contrastait singulièrement avec l'aspect extérieur de l'asile.

Une vingtaine de fous allaient et venaient, se croisaient, riant, parlant seuls, gesticulant.

— C'est le préau des maniaques, quartiers des pauvres, lui dit le frère. Vous le voyez, ceux-là sont inoffensifs.

C'était, en effet, le quartier des pauvres. Ils étaient mal vêtus, malpropres, hâves, les yeux creusés. Ils paraissaient souffrir de la faim. L'État ne payait pour eux qu'un franc par jour : aussi étaient-ils nourris et vêtus en conséquence.

Ceux-là, on leur parlait avec rudesse, on les châtiait de même sans merci.

— Puis, ils passèrent dans un immense dortoir où Jean put apercevoir quelques misérables encore couchés et immobiles.

— Ce sont des malades ? questionna-t-il.

— Non, ils n'ont pas été sages, et ils sont « amarrés ».

— Que signifie ce mot « amarré » ? demanda-t-il encore.

Le frère Joseph souleva une pauvre couverture maculée et trouée; et Jean aperçut le patient, les yeux affolés, grimaçant, écumant, camisolé, et solidement attaché à son lit par des lanières de cuir.

— Ce n'est pas pour les nécessités du traitement qu'ils sont ainsi *amarrés?* questionna Jean, de nouveau.

— Mon Dieu! non, c'est pour avoir la paix. Les fous sont comme les enfants : on n'en vient à bout que par les châtiments corporels.

Jean, qui voulait aller plus loin, dissimula son indignation.

Le religieux le conduisit alors dans le quartier des « agités ».

Là, les malheureux offraient tous les caractères de la démence furieuse.

Tous camisolés, ils se démenaient en hurlant et vociférant.

Il en vit qui se roulaient à terre; d'autres, attachés dans les fauteuils de force.

Un autre encore, outre la camisole, avait les *gants*. C'en était un qui avait tenté de briser sa camisole. Ses mains étaient serrées dans une ceinture et retenues par des courroies solidement fixées derrière le dos.

Quelques-uns portaient des masques.

— Pourquoi? demanda Jean.

Le frère lui expliqua que quelques malades, dans leurs accès de fureur, déchiraient la camisole avec leurs dents. Or, une camisole coûte de treize à quatorze francs. Le masque la protège.

Devant tous ces détails horribles, Jean se sentait inondé d'une sueur glacée. Il comprenait que, s'il ne parvenait pas à échapper à ce spectacle de la folie, sa raison et ses nerfs ne résisteraient point à un pareil contact. Avec son tempérament excitable, au milieu de tous ces agités faisant des contorsions et des grimaces,

son système nerveux, en effet, se trouvait déjà ébranlé.

La répression brutale dont on usait envers ces malheureux, le révoltait au plus haut point.

Au quartier des agités, la trique des religieux frappait à tort et à travers et parfois les atteignait au visage.

Alors, les gardiens les saisissaient par derrière à la nuque, enfonçant leurs ongles dans la chair et les terrassaient. Ces hommes de Dieu mettaient à ces châtiments féroces une impassibilité, une tranquillité qui révélaient l'anéantissement de tout sentiment humain.

Et c'était dans un semblable milieu qu'il était condamné à vivre, à languir, à mourir certainement! Oui, tel était le but de sa famille, le but de ses ennemis. Eût-il commis des crimes, qu'il n'eût point été puni avec cette rigueur; car il n'est aucun criminel traité d'une façon plus barbare que ces infortunés privés de leur raison.

Le frère s'engagea devant lui dans un escalier obscur; et ils descendirent une trentaine de marches.

— Ce sont là les cabanons, dit-il, pour les fous absolument intraitables.

Ils se trouvaient en ce moment dans un long couloir sur lequel ouvraient des portes basses avec un guichet: par ces guichets, on jetait la nourriture aux malheureux enfermés dans ces cachots.

Le religieux prit un rat de cave, accroché à la muraille, l'alluma et l'introduisit dans l'un des cabanons.

A la lueur de cette faible clarté, Jean aperçut un fou camisolé de pied en cape, garrotté de tous les membres, couché sur la dalle où l'eau suintait. Pas d'air, jamais de lumière, une odeur nauséabonde, suffocante.

Dans un coin, un baquet rempli d'ordures, un lit, ou plutôt une caisse fixée au mur.

— Cet aliéné, lui dit le frère Joseph, est atteint de la manie homicide. Il y a trois mois qu'il est camisolé avec les entraves aux pieds.

— Mais alors, comment peut-il manger? demanda Jean.

— La faim le rend ingénieux. Il se traîne jusqu'à son pain, et le mange comme les animaux.

Jean, véritablement épouvanté, ne communiqua point au religieux sa pensée : c'est-à-dire qu'un animal féroce lui-même n'est jamais traité de la sorte (1).

Son cicerone le conduisit ensuite dans les ateliers. Tous les aliénés qu'on pouvait appliquer à quelque travail, étaient employés à des occupations manuelles simples et faciles. L'hospice était surtout une fabrique de chaussons de lisière. Ils travaillaient sous la férule de gardiens impitoyables. L'ordre le plus parfait et même le silence régnaient dans ces ateliers. Mais à quel prix ! A combien de coups de lanières et de coups de triques devait-on une pareille docilité et cette application chez de pauvres êtres dont l'esprit malade était rebelle à toute idée suivie.

Le frère Joseph expliqua à Jean que c'était grâce au travail de ces pensionnaires que l'hospice devait sa prospérité; car ce n'était pas un franc par jour fourni par l'État pour chaque malade qui eût suffi à entretenir un hospice sur ce pied-là.

En traversant la salle, Jean fut tout à coup frappé par un visage qui ne lui était point tout à fait inconnu.

Et il se rappela aussitôt ce fou qu'il avait secouru dans son voyage de Châteaubourg à Paris, et qui avait été cause du vol de sa sacoche.

Il demanda son nom.

— Jules Guérin, répondit le religieux. Il est presque guéri. Je crois même que le supérieur lui donnera

(1) Faits relevés à l'asile d'Orléans

bientôt son exeat. La famille le réclame; mais il y a tant de formalités à remplir !

Jean aborda Guérin.

— Eh bien ! mon ami, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Le fou guéri le regarda d'un air étonné.

— Si, en effet, il me semble...

Et, tandis que le frère Joseph tournait le dos, il lui glissa une lettre.

Mais le religieux remarquant ce mouvement :

— Il vous prend sans doute pour un inspecteur. Il demande à sortir. Beaucoup de nos pauvres malades profitent de toutes les occasions pour protester et se plaindre. Donnez-moi cette lettre, je la remettrai au supérieur.

La première pensée de Jean fut de résister; mais il se souvint qu'il était là à titre de malade, et qu'à la moindre résistance, il pouvait, lui aussi, être sévèrement châtié. D'un autre côté, réfléchissant qu'il trahirait un homme qui avait eu confiance en lui, il déchira vivement la lettre.

Le religieux le regarda d'un air irrité.

— Prenez garde, monsieur le marquis, dit-il. Ici, il n'est point permis de désobéir. Pour cette fois, je n'en parlerai pas au supérieur.

Il le conduisit tout aussitôt, à travers une cour, vers l'établissement des bains.

Là, Jean s'arrêta, saisi d'effroi. Des cris affreux, des appels : Au secours ! désespérés s'échappaient de divers côtés à la fois.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à son conducteur.

— C'est la douche, répondit celui-ci en souriant.

Il ouvrit une porte.

Jean vit là un malade dans une sorte de boîte d'où la tête seule sortait. Le cou était pris dans une lunette

qui l'emboîtait plus exactement que celle de la guillotine, et rendait au patient tout mouvement impossible.

Un torrent d'eau glacée lui tombait sur le crâne, tandis que le reste du corps était soumis à une température d'étuve.

La douche, appelée en terme technique « le bain d'affusion » peut être, à certains moments, un moyen curatif pour calmer un accès de folie furieuse. Mais pour les malades qui ne sont pas en accès, il n'est pas de plus effroyable supplice.

Après une douche de quelques minutes, l'homme le plus robuste est brisé, écrasé, anéanti moralement et physiquement. Il est littéralement assommé.

Aussi la menace de la douche inspire-t-elle aux aliénés une véritable épouvante.

Au moment où Jean entra dans le cabinet, on retira du bain le patient qui était revêtu de la camisole de force, et qui roula à terre à demi-mort.

— Sans la douche, lui dit le frère Joseph avec son éternel et implacable sourire, il est certains fous que nous ne pourrions jamais mater. Quand ils ont été douchés une fois, allez, ils deviennent obéissants.

Plus loin, d'autres malades se débattaient dans des baignoires couvertes. Ils étaient là, depuis plusieurs heures, plongés dans de l'eau presque froide.

— C'est ce qu'on appelle, lui expliqua le frère Joseph, « *la mise au carcan.* »

Jean s'aperçut en effet que ces malheureux avaient le cou pris dans une sorte de cangue chinoise, où ils se blessaient au moindre mouvement.

— Qu'ont-ils donc fait, demanda-t-il, pour être ainsi traités ?

— On met là, répondit le religieux, ceux qui s'obstinent à réclamer leur sortie.

Était-il possible qu'on usât de tant de cruauté envers des infirmes, incapables de tout raisonnement?

En cet instant, Jean avait les nerfs tellement ébranlés, il était tellement étourdi par tout ce qu'il voyait, qu'il en éprouva comme un désir vertigineux de s'échapper à tout prix. Son regard était invinciblement attiré par la trousse de clefs du frère Joseph.

Ils se trouvaient alors dans une cour fort étroite, au dessus des murs de laquelle apparaissaient de hauts arbres. Dans l'un des murs était pratiquée une petite porte.

— Où conduit cette porte? questionna Jean.

— Dans le préau des idiots.

— Et derrière ce préau?

— C'est la cour d'entrée.

L'heure de la messe était venue; et les bâtiments comme les préaux se faisaient déserts.

En traversant un étroit couloir, Jean se retourna vivement, saisit le religieux à la gorge, le renversa et lui arracha le trousseau de clefs pendu à sa ceinture.

Puis il se précipita dans la petite cour qui précédait le préau. Il espérait, en grimpant aux arbres, gagner le mur extérieur.

Il essaya rapidement toutes les clefs. Celle qu'il cherchait, ne s'y trouvait point ou, dans son trouble, il ne put l'adapter à la serrure.

Il eut un instant de véritable affolement. Après cet acte de violence, à quelle étroite réclusion, à quel supplice, n'allait-il pas être condamné?

Le frère Joseph, en effet, remis de sa surprise, de son étourdissement, avait appelé du secours.

Jean, perdant la tête, cherchait à grimper sur le toit des bains, sans savoir ce qu'il y avait derrière, lorsque quatre hommes vigoureux, quatre colosses débouchèrent dans cette cour, s'élancèrent vers lui, le firent

retomber à terre. L'un d'eux, roulant vivement une serviette, la lui jeta sur la tête, et serrant vigoureusement les deux coins, lui coupa la respiration jusqu'à l'étouffer.

Quand on le vit s'affaisser immobile, on lui enleva cette serviette. Il était en effet, comme asphyxié.

Cette opération sauvage s'appelle « *l'embonnement* » ; elle a pour but de se rendre maître brusquement des fous rétifs. C'est le supplice du « garrot » emprunté aux Espagnols.

Tandis que Jean commençait à reprendre sa respiration, on lui passa la camisole de force. Pour plus de sécurité, on lui mit aussi les *gants*. On ouvrit l'un des cabinets, et on le plaça sous la douche. S'il n'en sortit pas réellement fou, c'est qu'il était évanoui.

Le supérieur, aussitôt prévenu, était accouru.

— Au lieu de le conduire au numéro 125, dit-il, vous le conduirez au numéro 20.

Jean se laissa emmener sans aucune résistance ; et il comprit, en entrant dans la cellule qui lui avait été assignée, pour quel motif le supérieur l'avait choisie. Il n'y avait qu'une lucarne tout en haut, avec une croisée de pierre, ce qui diminuait la clarté. Il était impossible de s'échapper par un de ces carreaux fort étroits. Le lit était scellé au parquet. Les murs étaient simplement blanchis à la chaux.

Au milieu de la chambre se trouvait un fauteuil de force, sur lequel on l'assit et on le boucla.

— Combien de temps devrai-je rester là ? demanda-t-il assez calme.

— Jusqu'à ce que vous ayez juré sur le crucifix que vous ne tenterez plus de vous évader.

— Je jurerai ce que vous voudrez, pourvu que vous me rendiez la liberté de mes mouvements ; car je sens que dans cette contrainte de tous mes membres, mon

cerveau est près d'éclater. Si l'on ne vous a pas payés pour me rendre fou, débarrassez-moi de ces liens.

— Des injures, à nous, mon fils ! repartit le supérieur avec son onctueux sourire.

Sans attendre sa réponse, il lui tourna le dos et sortit, le laissant *amarré* sur le fauteuil.

— Je suis perdu, perdu ! soupira Jean.

Il sentait en effet lui monter dans les tempes un bouillonnement qui en heurtait les parois.

Cependant, il parvint à dominer peu à peu cette agitation. Il concentra sa volonté sur ce point : accepter avec calme tous ces supplices, puisque c'était le seul moyen de conquérir une liberté relative et de conserver sa raison.

Pendant plusieurs jours, il se montra d'une docilité excessive.

Il obtint d'occuper une cellule un peu moins lugubre. Sans être luxueuse, elle était à peu près confortable. C'était celle qu'on lui avait destinée tout d'abord. Au reste, il était toujours enfermé et soigneusement surveillé. Car on pensait bien qu'il n'abandonnerait pas son projet d'évasion.

Au-dessus de lui, couchait l'économe ; au-dessous, le supérieur.

A côté, dans un cabinet voisin, qui communiquait avec sa chambre par un judas toujours ouvert, se tenait un gardien qui jamais ne le perdait de vue. Il sentait donc perpétuellement ce regard fixé sur lui, comme une sorte d'oppression morale. Ce n'était pas sa moindre souffrance.

Il avait demandé des livres. On lui avait apporté l'Imitation de Jésus-Christ, les Evangiles et la Vie des Saints.

Il ne les ouvrit point.

Comme tous les prisonniers, il cherchait le moyen de

franchir ces murs qui l'étouffaient. En effet, il avait agi comme un enfant. Etrangler à moitié un gardien, espérer s'enfuir ainsi en plein jour, c'était bien une véritable aberration. C'était même fournir des armes à ses ennemis, en donnant à croire qu'il était réellement fou.

Il fallait désormais agir avec plus de prudence, combiner mûrement son projet, se créer, s'il était possible, quelques amis dans la maison. Il adressait toujours la parole à son argus avec la plus grande douceur, tâchait d'obtenir de lui, par des questions indirectes, quelques indications sur la disposition de l'établissement.

Mais il s'aperçut qu'aussitôt qu'il était parvenu à lier connaissance avec l'un de ses gardiens, celui-ci était aussitôt remplacé.

Il prétexta un besoin de sociabilité, et demanda à descendre au jardin avec les autres fous. Il acquit ainsi quelques notions exactes sur les habitudes de la maison. Il apprit que les aliénés qu'on arrive à faire travailler, *ne guérissent jamais*, c'est-à-dire que jamais on ne les autorise à sortir ; car on tient d'autant plus à eux qu'ils rendent des services lucratifs. Alors que leur raison ne subit plus aucune éclipse, ils sont placés parmi les incurables, à moins que la famille n'agisse énergiquement pour obtenir leur mise en liberté. Et encore, combien de familles se heurtent à l'impossibilité où elles se trouvent de démontrer que leur parent n'est point fou, attendu que le médecin de l'établissement certifie, lui, qu'il n'est pas guéri ou qu'il serait sujet à une prompte rechute !

Jean en conclut que, s'il était facile, beaucoup trop facile d'obtenir l'incarcération, rien n'était plus difficile pour ces malheureux prisonniers que de reconquérir leur liberté, même après guérison com-

plète, parce que les fous sont pour les asiles une marchandise qui rapporte. Plus on paie cher ou plus on travaille, moins on a de chance d'obtenir son élargissement, dans les maisons religieuses surtout, où le médecin aliéniste est membre de la communauté et soumet ses consultations à l'examen du supérieur.

Il ne savait pas à quel chiffre s'élevait sa pension. Mais elle devait être proportionnée à sa fortune ; et puis ce n'étaient pas seulement son logement et sa nourriture qu'on payait, c'était le service exceptionnel de faire disparaître un homme gênant pour sa famille. Le but réel de cette séquestration, il ne le comprenait que trop, c'était son anéantissement, sa mort.

Ainsi s'expliquait la surveillance particulière dont il était l'objet. Bien que le supérieur s'obstinât à répéter qu'il avait une folie d'orgueil, bien que tous les bulletins envoyés à la duchesse fussent rédigés dans ce sens, personne plus que lui n'était convaincu que ce prétendu malade jouissait de toute sa raison.

Il lui rendait de fréquentes visites, et presque toujours abordait avec lui la question religieuse.

Jean, devinant qu'il avait pour mission de le convertir, s'abstenait de lui répondre. Enfin, un jour, le supérieur lui dit :

— Vous n'auriez qu'un moyen de recouvrer la liberté, ce serait de rentrer dans le giron de l'Eglise.

— Etes-vous chargé de me faire cette proposition ? demanda Jean.

— Aucunement, balbutia le supérieur. Mais Dieu est clément envers ceux qui croient en lui et qui le servent.

Une autre fois, Jean lui dit à brûle-pourpoint :

— En votre âme et conscience, monsieur l'abbé, croyez-vous que je sois fou ?

— Hélas ! répondit jésuitiquement le religieux, il y

a toutes sortes de folies. Qui peut se prétendre entièrement raisonnable ?

— Moi, fit Jean.

Le supérieur eut un sourire angélique.

— Vous le voyez bien, reprit-il, c'est là justement qu'est votre folie : le jour où vous serez convaincu, vous serez guéri. Le jour où vous vous confesserez humblement de vos péchés d'orgueil, Dieu vous absoudra.

Dans son extrême détresse, Jean se demandait parfois s'il n'était pas permis d'employer la ruse avec les fourbes et de feindre une conversion.

Mais au moment de mentir, de jouer ce rôle hypocrite, sa dignité se révoltait ; il ne le pouvait pas.

Il avait plusieurs fois rencontré dans le préau Jules Guérin, qui espérait prochainement sortir.

Trompant la surveillance des gardiens, il parvint à lui dire :

— Si vous m'aidez à m'évader, votre fortune est faite.

— Vous évader ! s'écria Guérin. C'est impossible. Je l'ai essayé sans y réussir. C'est un bon moyen pour rester plus longtemps. Mais ma famille vient me chercher demain. Ecrivez, et remettez-moi vos lettres. Je me charge de les faire parvenir.

— Eh bien ! il y en aura deux : une pour vous et une pour un de mes amis. Vous ouvrirez celle qui vous sera destinée, et vous ferez tout ce qu'elle contiendra.

Jean, apercevant un gardien qui les observait, s'éloigna aussitôt.

Quelques instants après, en repassant auprès de Guérin :

— A quel moment vous les remettre ? demanda-t-il.

— En sortant de la messe.

Le lendemain matin, Jean, déclara qu'il voulait assister à l'office.

Cette demande sembla si étrange qu'elle éveilla les soupçons du supérieur.

Toutefois, il n'en laissa rien paraître.

Jean parvint à glisser à Guérin ses deux lettres et se crut sauvé.

Un flot d'espérance inonda son cœur. Il remonta allègrement dans sa cellule.

D'après ses calculs, Paul Herbaut, dont il connaissait le dévouement et l'activité, ne devait mettre que huit jours, dix au plus pour obtenir son élargissement.

Mais aussitôt après la messe, Jules Guérin fut mandé au parloir.

— Comme vos parents vont venir vous chercher, lui dit-on, quittez ces vêtements. En voici d'autres avec lesquels vous sortirez.

Le frère Joseph assista à sa toilette, ne perdant de vue aucun de ses mouvements.

Dès qu'il eut quitté l'uniforme de la maison, le religieux les ramassa vivement, en fit un paquet, et congédia son pensionnaire qui, en effet, sortit de l'établissement quelques instants après.

Les deux lettres de Jean tombèrent donc ainsi entre les mains du supérieur, qui ne lui en parla point.

Huit, quinze jours se passèrent.

A chaque coup de sonnette, Jean croyait voir arriver la délivrance.

Quelles émotions! car il ne pouvait douter un instant que Jules Guérin, auquel il avait promis une énorme récompense, n'eût suivi ses recommandations et porté en personne sa lettre à Paul Herbaut.

Que se passait-il donc? Etait-on parvenu à établir si parfaitement les preuves de sa folie, que Paul Herbaut lui-même en fût convaincu? Ou s'était-il heurté à

l'impossible, en réclamant de l'autorité un prompt examen médical ?

Son esprit se torturait pour expliquer un pareil abandon. Il n'avait donc pas d'amis? Aucun ne s'était donc aperçu de sa disparition ; ou bien ses ennemis étaient-ils si puissants qu'aucune influence ne pût combattre la leur ?

A mesure que les jours s'écoulaient, il se sentait de plus en plus séparé du monde.

Par instants, il se prenait la tête à deux mains, craignant de devenir fou ; car il lui semblait que son cerveau s'écrasait contre ces murs implacables.

Il se croyait donc complètement abandonné. Cependant, il ne désespérait point, tellement l'espérance est inhérente au cœur de l'homme mais il se dit qu'il ne devait plus compter que sur lui-même.

Il tenterait une seconde fois de s'évader, dût-il y perdre la vie.

Il chercha d'abord à corrompre l'un des surveillants. Mais cette tentative fut aussitôt rapportée au supérieur qui, comme punition, lui fit administrer la douche.

Malgré les châtiments féroces qu'ils lui infligeaient, ses gardiens se montraient, dans leur langage, d'une excessive aménité. Ils ne l'abordaient qu'avec des paroles caressantes, des sourires onctueux.

Les manières hypocrites et patelines de tous ces religieux, dont la cruauté, une cruauté froide, inflexible, éclatait à chaque instant, n'étaient pas un de ses moindres supplices.

Comme un certain nombre de fous étaient employés aux travaux du jardin, Jean, prétextant un besoin d'exercice, demanda à se joindre à eux.

On accéda à cette prière, mais en exerçant autour de lui une surveillance incessante.

Toutefois, il ne songeait pas à s'enfuir en plein

jour : s'il cherchait à sortir de sa cellule, c'était afin de compléter ses données sur le plan de l'établissement, lequel était assez compliqué. C'était surtout afin de savoir où l'on remisait les échelles.

Lorsque ce plan fut bien entré dans sa tête, il combina son évasion ; puis il se mit au lit, feignant une grande prostration. Dans la folie, cette prostration est une phase prévue. C'est la détente nerveuse après la surexitation aigüe.

Le religieux, un docteur sans diplôme, qui traitait les malades de l'établissement, était un homme à marottes, un esprit essentiellement faux, dont les diagnostics tombaient toujours à côté. Il était convaincu que Jean était fou ; et il classait son cas parmi les folies furieuses intermittentes. Selon lui, l'abattement qui se manifestait, devait amener prochainement la paralysie.

Jean s'était quelquefois entretenu avec lui dans l'espoir de lui démontrer qu'il possédait toute sa raison, et lui avait arraché le diagnostic qui le concernait.

Pour mieux faire croire à sa prostration, il s'était plaint de palpitations et avait demandé à l'infirmier quelques gouttes de teinture d'aconit, qui avaient amené dans le pouls une dépression considérable.

Grâce à ce stratagème, le médecin le crut réellement abattu ; on fit trêve aux mesures de rigueur ; et en le voyant dans cet état d'affaissement, ses gardiens se relâchèrent de leur surveillance.

Depuis plusieurs nuits, personne ne couchait à côté de lui. Il jugea donc le moment propice pour mettre à exécution son projet.

Un soir, en venant lui faire sa visite habituelle, le supérieur le trouva assoupi. Il lui tâta le pouls. Jean affecta une entière inertie. Il lui adressa la parole ; Jean, pour toute réponse, murmura quelques mots inintelligibles.

Le supérieur, le jugeant excessivement faible, négligea de verrouiller sa porte.

Mais, dès qu'il fut dehors, le prisonnier se dressa sur son lit. Il se leva, et d'un pas alerte, alla jusqu'à la croisée, d'où il put examiner le ciel. C'était une nuit sans lune, assombrie par les nuages.

Le moment était venu.

Lorsque onze heures sonnèrent à la grande horloge de l'établissement, il s'habilla, tira de dessous le sommier de son lit une corde fabriquée avec des tiges d'orties qu'il avait rapportées chaque jour du jardin. A cette corde il avait fait des nœuds ; et à l'un des bouts il avait attaché une pierre. Mais il fallait ouvrir la porte sans la faire grincer ; car le supérieur, qui avait le sommeil léger, habitait au-dessous de lui. Il mit près d'un quart d'heure à l'entrebâiller ; puis, retenant son souffle, malgré les palpitations qui l'étouffaient, il put gagner l'escalier sans encombre. Il s'y engagea.

A chaque marche, il s'arrêtait. Le plus léger bruit prenait à ses oreilles des proportions effrayantes.

Il traversa avec les mêmes précautions plusieurs couloirs et arriva enfin dans le préau des idiots, derrière lequel se trouvait la cour de sortie.

Mais tout autour du préau s'élevait une muraille haute de quinze pieds. Pour la franchir, il s'agissait de se hisser jusqu'à l'arbre dont les branches s'étendaient au-dessus de la cour. Il jeta dans les branches la pierre attachée à la corde. La pierre redescendit. La corde était passée sur une branche solide. Maintenant il pouvait monter.

Il commença sa périlleuse ascension. Mais à mi-chemin la corde cassa.

Il retomba dans la cour, se foula le genou. La douleur fut violente.

Rentrerait-il dans sa cellule ? Non. Coûte que coûte, il poursuivrait sa tentative d'évasion.

Raccommoder la corde, il n'en avait pas le temps peut-être ; et d'ailleurs, elle pouvait se rompre en d'autres endroits.

La pierre dont il s'était servi, était pointue, tranchante. Il l'enfonça de toute sa force, sans frapper, dans le crépissage de la muraille qu'il parvint à entamer. Puis, s'aidant de la branche dont il atteignait les premiers rameaux, il grimpa jusqu'au sommet.

Là, il se crut sauvé. En effet, il n'avait plus qu'à se laisser glisser de l'arbre, à prendre une échelle dans les grangeages, où il savait qu'on les remisait, à l'appliquer au mur extérieur ; et il était libre.

Son genou toutefois le faisait horriblement souffrir. Il surmonta la douleur, alla prendre l'échelle, l'appliqua au mur.

La nuit, en ce moment, était absolument noire. Il n'avait pas calculé exactement la hauteur de l'échelle et celle de la muraille. Quant il eut atteint le dernier échelon, une sueur froide l'envahit : son échelle se trouvait trop courte. Aller en chercher une autre, c'était s'exposer à être découvert ; car les chiens commençaient à gronder.

Alors, il s'arc-bouta sur le dernier échelon, prit son élan et sauta pour atteindre le faîte.

Mais une souffrance atroce lui arracha un cri déchirant. Ce qu'il n'avait pu voir dans l'obscurité, c'est que dans cet endroit la muraille était hérissée de tessons de bouteilles.

Peut-être eût-il encore dompté la souffrance, bien que ses mains fussent coupées en vingt endroits ; mais le verre céda, son pied ne put retrouver l'échelon. Il retomba lourdement à terre et s'évanouit.

Les chiens maintenant aboyaient, hurlaient avec furie.

Les gardiens se relevèrent et, armés de fanaux et de triques, firent une ronde. Ils aperçurent enfin, au bas du mur, l'échelle renversée et Jean inanimé.

Ils le soulevèrent et l'emportèrent dans sa cellule, mourant.

Cette nouvelle tentative d'évasion valut au malheureux prisonnier un redoublement de rigueurs, et à la moindre résistance, des châtiments féroces; car il fallait décidément le mater : autrement un pareil révolté ne leur laisserait pas un instant de repos.

Trois mois s'étaient écoulés depuis cette horrible séquestration.

Jean, voyant qu'il était décidément oublié, que jamais seul il ne pourrait sortir de cette prison, où il sentait bien qu'à la longue ses facultés s'atrophieraient, où il perdrait certainement la raison, résolut de recourir au seul suicide qui lui fût possible : se laisser mourir de faim. Il se mit au lit et refusa toute nourriture.

Alors, le supérieur de l'asile écrivit au père Lantier :

« La maladie du marquis de Rochemaure a changé de caractère. Après la folie furieuse, l'abattement. Quoiqu'il n'ait aucune fièvre, il refuse de manger. C'est là une affection mentale bien connue; mais nous avons des moyens pour nourrir le malade malgré lui. Faut-il les employer ? »

Cette lettre resta sans réponse.

Encore quelques jours, quelques semaines au plus de ce supplice, et c'en serait fait de cette belle et énergique organisation.

LII.

Pendant ce temps, que se passait-il au-dehors ? Que disait-on de la disparition soudaine de Jean ?

D'abord on la tint secrète. Mais le notaire qui avait des actes à lui faire signer, mais l'architecte qui avait des plans à lui soumettre, mais M. Herbaut, qui n'entendait plus parler de son bailleur de fonds, s'inquiétèrent de cette absence extraordinairement prolongée, dont il n'avait averti personne.

Il devait y avoir quelque chose d'étrange dans sa vie. Des bruits vagues commençaient à circuler.

Les uns disaient :

— Il est si bizarre ! Quelque nouvelle frasque sans doute !

Et d'autres :

— Les parents, furieux qu'il ait hérité seul, sont bien capables de l'avoir fait enfermer sans qu'il soit fou.

Les uns applaudissaient, les autres protestaient.

Cependant, les affaires ne pouvaient attendre. Il fallut bien se décider à avouer la vérité. On convoqua un conseil de famille ; et la duchesse fut désignée à l'unanimité comme tutrice de son petit-fils.

Ce fut un beau jour pour cette femme autoritaire, que celui où enfin elle reprit les rênes de cette grande fortune, qui cette fois ne lui échapperait plus.

Mais M. Herbaut, qui savait de quoi étaient capables les ennemis de Jean, et qui connaissait la cupidité de sa famille, devina le complot. Comme il était à Châteaubourg son seul ami, le seul du moins qui fût en

état de protester, il alla trouver le procureur de la République pour dénoncer cette séquestration arbitraire.

— Quels sont vos titres pour réclamer ? lui demanda le procureur.

— Mon amitié pour le marquis de Rochemaure et mon indignation pour un pareil attentat à la liberté individuelle.

— Pardon, repartit le magistrat, vous ne connaissez aucunement les faits qui ont motivé cette réclusion et qui l'ont rendue nécessaire. La famille a prévu sans doute ces réclamations ; car j'ai reçu de la préfecture de police de Paris un dossier qui prouve surabondamment que le marquis est réellement atteint d'aliénation mentale et que, dans ses accès de folie, il peut devenir dangereux. C'est un de ces accès qui a motivé la mesure rigoureuse prise, non par la famille, mais par la police.

— Ce dossier, puis-je le voir ?

— Non, répondit le magistrat, d'un ton sec. Ce sont là des secrets de famille, que nous devons taire absolument.

— Cependant, reprit Paul Herbaut, toujours soupçonneux, je connais depuis longtemps le marquis de Rochemaure. Il a une grande indépendance d'esprit et de caractère, des idées originales peut-être ; mais jamais je n'ai remarqué en lui la moindre lacune, le moindre dérangement cérébral.

— C'est là une opinion toute personnelle, contrebalancée par une foule d'autres attestations dignes de foi, répliqua le magistrat, de plus en plus glacial.

— Mais alors, monsieur, veuillez du moins me dire dans quelle maison il est enfermé ; j'irai le voir, je le ferai même examiner, au besoin.

— Ce n'est pas à vous qu'incombe ce soin. C'est à la famille seule.

— Mais si la famille a intérêt à cette disparition ?

— La famille connaît la loi sans doute. Elle a pris ses précautions. Au surplus, je ne saurais vous dire où le marquis est enfermé, puisque je l'ignore moi-même. Et, je vous le répète, le dossier que j'ai entre les mains contient des preuves accablantes.

Devant une semblable affirmation, Paul baissa la tête et quitta le magistrat, à demi-convaincu que Jean, en effet, pouvait avoir donné quelques signes d'aliénation accompagnés de violences.

Quant à Madeleine, depuis son retour à Châteaubourg, elle ne sortait plus. Elle se mourait d'inquiétude et de langueur. Où était-il? En prison, sans doute. Et c'était elle qui était cause d'un pareil malheur! Et elle ne savait où lui écrire ; elle ne pouvait communiquer à personne ses terribles appréhensions !

Ce procès dont avait parlé le commissaire de police, quand viendrait-il ? serait-elle donc traînée devant les tribunaux avec lui ?

Ce qui la tuait, c'était de ne rien savoir ; c'était le silence féroce du comte sur toutes ces questions, qui lui brûlaient le cerveau, qui lui ôtaient l'appétit et le sommeil et qui, lorsqu'elle succombait à la fatigue, enfantaient d'épouvantables cauchemars.

Donc, tout le monde à Châteaubourg ignorait où était enfermé Jean, hormis la duchesse, l'abbé de Malglaive et le père Lantier.

L'abbé de Malglaive triomphait ; et dans sa jalousie cruelle, il venait de temps à autre se repaître des souffrances de Madeleine.

Le valeureux Lépuzot, avait repris ses airs de pourfendeur. N'avait-il pas eu raison de refuser de se battre avec ce fou ? Maintenant, il se montrait d'autant

plus crâne, d'autant plus arrogant, qu'il n'avait plus rien à redouter des pacifiques Châteaubouriens.

A Paris, cette disparition fit beaucoup moins de bruit. On ne la connut pas immédiatement.

Au bout d'un mois environ, Anatole, qui avait à cœur de légitimer sa couardise lors de la scène du théâtre, laissa échapper quelques mots sur cette séquestration. On lui demanda des détails ; il feignit de ne pas savoir au juste ce qui s'était passé.

Mais Yvonne, qui depuis cette soirée où Jean l'avait si énergiquement vengée, n'avait plus entendu parler de lui, commençait à s'inquiéter.

Lui, qui était si empressé de venir prendre des nouvelles de son fils d'adoption, comment ne l'avait-il pas même prévenue de son départ ?

Elle s'informa. Quand elle apprit que le marquis qu'elle aimait et vénérait à l'égal d'un Dieu, était enfermé dans une maison d'aliénés, elle éprouva pendant un instant un véritable affolement.

A l'idée qu'on le torturait dans cette horrible prison, elle criait, suffoquait, et fut prise d'une violente crise de nerfs.

Elle tenait alors son enfant dans ses bras. Elle le serra avec transport sur son cœur, cet enfant qu'il avait sauvé aussi du néant, puis de l'abandon. Elle le remit à sa nourrice, et se dressa debout, l'œil en feu.

Où était le marquis ? A qui s'adresser pour le voir ?

Elle eut une inspiration, fit atteler, courut chez son médecin, se jeta presque à ses genoux.

— Je vous en supplie, docteur, lui dit-elle, accompagnez-moi. Il faut que nous le trouvions aujourd'hui, entendez-vous, aujourd'hui même.

— Où cela, ma belle enfant, où ?

Yvonne parvint cependant, malgré son trouble, à se faire comprendre.

— Et vous n'avez aucune donnée sur l'établissement où l'on a pu enfermer votre ami ?

— Aucune. Mais il doit être à Paris ; et je n'aurai pas un instant de repos que nous ne l'ayons découvert, et que vous n'ayez attesté par écrit qu'il jouit de toute sa raison comme vous et moi. Vous faut-il un million, vous faut-il ma vie ? Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai, je vous le jure.

Pendant trois jours, Yvonne, fiévreuse, infatigable, frappa à toutes les portes des asiles de l'Etat et des établissements privés de Paris et des environs.

A chaque déception, elle revenait chancelante jusqu'à sa voiture, où elle s'affaissait, mourant presque.

A la fin du troisième jour, comme elle rentrait chez elle, accablée par l'insuccès de ses recherches, ses yeux vagues, atones, rencontrèrent les yeux bien connus d'un individu d'assez pauvre mine, qui traversait le boulevard Malesherbes.

Elle eût un sursaut avec un cri de surprise. Elle fit arrêter vivement sa voiture, et appela :

— Monsieur Latruffe !

C'était Latruffe, en effet ; mais quel Latruffe ! la figure allongée, déconfite, les joues flasques, le nez tirant sur le mauve, le regard morne, presque douloureux.

Il eut grand'peine à reconnaître dans cette élégante toilette, et sortant de cette belle voiture, la fille de Claude Bertin.

— Comment ! vous ! c'est vous ? Yvonne ! Fleurette ! Madame !

Mais Yvonne ne répondit pas, suivant son idée fixe.

— Avez-vous des nouvelles du marquis ? où est-il, dites, où est-il ? Parlez vite.

— Quel marquis ? demanda Latruffe tout interloqué.

— Du marquis de Rochemaure.

— Non, ma foi ! non. Voilà six mois que j'ai quitté le château. Je suis venu à Paris dans l'espoir de trouver une petite place d'aumônier ou de précepteur dans une bonne maison. Mais à Paris, on crève de faim, voilà tout.

Yvonne le fit monter dans sa voiture et lui raconta le bruit qui courait.

Latruffe se gratta l'oreille.

— Où l'a-t-on mis? Oui, où l'a-t-on enfermé? Sans ce scélérat de Gérôme, je serais peut-être encore au château; et je saurais quelque chose. Mais attendez donc, puisqu'il n'est pas à Paris, je crois savoir où il est.

— Ah ! monsieur l'abbé, mon bon M. Latruffe, parlez, parlez donc. Depuis que je le sens enfermé, voyez-vous, je ne vis plus, je ne mange plus, je ne dors plus. Enfermé, lui, comme un criminel ! Cet homme si généreux, ce cœur d'or! Dites vite. Nous irons le voir ensemble, n'est-ce pas ?

Latruffe continuait à se gratter l'oreille.

— Je ne crois pas me tromper, répondit-il enfin. Il doit être du côté de Châteaubourg.

— Où cela?

— Dans l'asile des frères de Saint-Gratien.

— Oh! merci, merci ! Je pars ce soir.

— Inutile, ma pauvre enfant : il est interdit à tout visiteur d'y pénétrer.

— Mais du moins, mon docteur, lui, entrera?

— Non, personne, qu'une fois par an un inspecteur qui inspecte pour la forme.

Devant ce nouvel obstacle, Yvonne fut reprise de ses angoisses.

Quand elle fut un peu remise :

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est là? demanda-t-elle.

— C'est que le supérieur des frères de Saint-Gratien est l'ami intime du père Lantier, le directeur spirituel de la duchesse. C'est le testament, voyez-vous, qui les a tous mis en rage. Avec cela qu'ils ne l'aimaient déjà guère, ce pauvre marquis !

— Oui, vous avez raison, reprit Yvonne, il doit être là, il est là. Mais alors, comment faire pour arriver jusqu'à lui ? car il faut y arriver, il le faut.

Latruffe hocha la tête.

Yvonne se renversa sur les coussins de sa voiture, fermant les yeux. Puis, soudain elle se redressa comme inspirée :

— J'ai une idée, dit-elle. Mais nous voici arrivés chez moi. Venez, mon cher abbé. Vous cherchez une place. Je vous prends comme précepteur de mon fils. Il ne parle pas encore ; mais justement vous lui apprendrez à parler. Les appointements ? tout ce que vous voudrez. En attendant, vous allez m'aider à retrouver le marquis.

En entrant dans cet hôtel si élégant et qui lui promettait succulente table et bons vins, la figure du brave Latruffe s'éclaira d'un rayon de joie. Il y avait six mois qu'il ne mangeait pas à son appétit. Et quels repas ! Des biftecks semelles de bottes, des côtelettes calcinées, du vin bleu dans de mauvaises crêmeries, telle était sa vie depuis qu'il était à Paris.

Il allait retrouver là tout d'un coup les festins somptueux les mets exquis et les crûs authentiques, et sans Jérôme, son cauchemar.

Les papilles de son palais en frémirent d'allégresse.

Yvonne l'avait attiré dans son boudoir oriental. Et le faisant asseoir en face d'elle :

— Rien de plus facile, lui dit-elle.
Comme vous êtes dans les Ordres, vous irez trouver directement le supérieur de Saint-Gratien, et vous le

supplierez de vous recevoir dans sa communauté, lui accusant une irrésistible vocation. Au reste, vous direz ce que vous voudrez. Mais il faut que vous entriez dans cette maison et que vous sachiez si le marquis s'y trouve, et s'il y est, que vous l'en fassiez, que nous l'en fassions sortir, par n'importe quel moyen. Pauvre marquis ! Donc, cher abbé, il faut partir tout de suite, tout de suite.

— Tout de suite ? fit Latruffe consterné ; car il voyait déjà son beau rêve s'évanouir, et la table somptueusement servie s'effondrer.

Remarquant son hésitation, Yvonne reprit, pressante :

— Il n'y a pas un moment à perdre ; car il étouffe dans cette prison, je le sens bien, puisque j'étouffe, moi, rien que d'y penser. Et dès que vous l'aurez vu, vous m'écrirez. Non, vous me télégraphierez ces seuls mots : « Il est ici », ou « Je l'ai vu ». Alors, j'irai vous rejoindre et à nous deux, nous trouverons bien le moyen de le tirer de là.

— Ainsi, tout de suite, ce soir même ?

— Oui, tout de suite.

— C'est que... fit Latruffe hésitant, avec un soupir, je n'ai pas dîné.

Yvonne se rappela la gourmandise du bon Latruffe.

Elle le conduisit à la salle à manger, lui fit servir pour lui seul un repas pantagruélique, lui glissa dans la main un billet de cinq cents francs, et pour être plus sûre qu'il partait, voulut l'accompagner au chemin de fer.

En revenant de la gare, elle eut la pensée de passer chez Lovely, pour demander si son retour devait être prochain ; car elle savait qu'on l'attendait.

Lovely était rentrée depuis la veille.

Yvonne monta chez l'actrice, tomba dans ses bras et lui annonça l'horrible nouvelle.

— Alors, c'est pire qu'en Russie! s'écria Lovely indignée. Là bas, on n'agit pas autrement. Mais encore, lorsqu'on fait disparaître un homme qui gêne, c'est par raison politique, et non pour servir des rancunes privées. Rassure-toi, ma chère Yvonne, nous saurons bien délivrer ce pauvre marquis. Doit-il souffrir là-dedans avec son caractère impétueux !

Yvonne lui raconta ses recherches vaines et le parti qu'elle venait de prendre pour s'introduire dans cette maison de santé fermée à tous les visiteurs.

— Cela ne suffit point. Etant données la puissance et l'audace de ses ennemis, s'il parvenait à s'évader, on le ressaisirait immédiatement. Il faut s'adresser au ministre de l'intérieur ou à celui de la justice, ou bien encore à la police, consulter peut-être un avocat. Je m'en charge. Dès demain matin, de bonne heure, je me mettrai en campagne. Mais attends donc. Il y a une autre femme qui pourrait nous aider et à laquelle sa position donne un certain crédit, sa cousine, Mme du Rozay.

— Vous avez raison. J'y cours, dit Yvonne, qui se fit immédiatement conduire à l'hôtel de Laurianne.

Là, elle apprit que les dernières nouvelles reçues d'elle étaient datées du Caire, et que l'on ne savait au juste l'époque de son retour.

Mais, au même instant, le facteur du télégraphe entra et remit une dépêche au concierge qui l'ouvrit précipitamment.

— Justement, une dépêche de Madame la comtesse, exclama-t-il, elle annonce son retour pour demain matin, cinq heures quarante.

Yvonne alors, écrivit sur une feuille de papier ces mots :

« Une personne, amie dévouée du marquis de Rochemaure, sollicite auprès de Mme du Rozay la faveur d'un entretien particulier. C'est, pour le marquis, une question de vie ou de mort. Cette personne se présentera demain, à onze heures, chez madame la comtesse. »

Le lendemain, en effet, à onze heures, Laurianne recevait Yvonne, qui, sans prendre souci d'excuser sa présence matinale et peut-être incongrue chez la grande dame, lui exposa fiévreusement l'objet de sa visite.

Laurianne l'écoutait avec une attention anxieuse.

— C'est vraiment affreux, murmurait-elle de temps à autre. Les misérables ! Lui, fou !... Soyez tranquille, ma belle enfant, je vais m'occuper de lui sur-le-champ.

Yvonne lui raconta encore de quelle façon Lovely et elle-même pensaient agir.

— Tout cela est parfait. Cela est même nécessaire. Mais il ne suffit pas seulement de le sortir de sa prison, et de le mettre à l'abri de nouvelles poursuites ; il faut encore prouver d'une manière authentique qu'il n'a jamais été fou. Il faut en un mot le réhabiliter aux yeux de tous. Fou ? lui ? comme moi. Il n'est pas banal ; et voilà ce que le monde, qui est la banalité même, ne tolère point. Dès que vous aurez découvert l'établissement où l'on a séquestré ce pauvre marquis, prévenez-moi.

LIII

Pendant que ses trois amies unissaient leurs efforts pour arriver jusqu'à lui et le tirer de sa prison, Jean se mourait.

Depuis dix-huit jours, il refusait toute nourriture.

De temps à autre, il avalait une gorgée d'eau pour apaiser sa soif ardente. On n'avait pas pris, pour le faire manger, les mesures de rigueur annoncées par le supérieur. Le père Lantier n'ayant pas répondu, c'était donc qu'il fallait le laisser mourir.

Quelques jours encore, et c'en était fait : il aurait à jamais disparu.

Cependant, trois fois par jour, un religieux entrait dans sa chambre et venait déposer son repas sur une table.

Afin de n'être point tenté par la vue de ces mets ou de ces breuvages, Jean se tournait le visage contre le mur, et restait dans cette position, les yeux fermés, jusqu'à ce qu'on vînt enlever cette nourriture à laquelle il ne touchait point.

Dans les premiers temps, comme on le croyait malade, la sœur infirmière entrait avec son chien, un grand chien jaune, dressé à mordre les malades insoumis. Elle lui présentait une tisane qu'il refusait avec impatience. La religieuse s'était lassée. Elle ne venait plus.

Ainsi, sauf le supérieur et le médecin, qui lui adressaient chaque jour quelques questions auxquelles il ne répondait pas, personne jamais ne lui parlait.

Aussi, quelle ne fut point sa surprise, un matin, d'entendre le religieux qui lui apportait son déjeuner s'approcher de son lit, et une voix connue l'appeler :

— Monsieur le marquis ?

Jean, à cette voix, tressaillit, se retourna et leva son regard éteint sur le religieux, qui se tenait debout à côté de son lit.

Cette face rubiconde, ce nez trognonnant avec des tons pourprés, mélangés de lapis-lazuli, et ces deux mentons étagés lui semblèrent une de ces visions dé-

lirantes, telles qu'en enfantent les vertiges causés par la faim.

Il continuait donc à regarder, sans témoigner aucune surprise, cette figure rougeaude au milieu de laquelle brillaient des yeux de bon chien, content de retrouver son maître.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le marquis? C'est moi, l'abbé Latruffe, dit-il à voix presque basse.

Alors Jean eut un sursaut.

— Latruffe! vous! vous!

— Chut! fit l'ancien aumônier du château de Rochemaure. On m'envoie auprès de vous pour vous sauver.

— Qui vous envoie? Qui pense à moi? demanda Jean, soudain ranimé.

— La bonne petite Yvonne. C'est moi qui ai deviné que vous étiez caché dans cette maison.

— Mais comment y avez-vous pénétré?

— Je vous raconterai cela cette nuit. Je tâcherai de venir coucher dans la pièce à côté.

Avec quelle fièvre Jean attendit au soir, et avec quelle émotion il vit apparaître vers neuf heures, à travers le judas, le nez épanoui du bon Latruffe!

Quand ils jugèrent que tout le monde dormait, l'abbé pénétra dans la chambre de Jean.

— Ah! monsieur le marquis, lui dit-il, que d'événements depuis que ce Jérôme de malheur m'a fait chasser par la duchesse! Et sans ce billet de mille francs que vous avez été assez généreux pour...

— Passez, passez.

— Aussi ma reconnaissance sera-t-elle éternelle; car sans vous je serais mort de faim.

Puis, il lui raconta sa rencontre avec Yvonne, son départ le jour même pour Châteaubourg, son entrée chez les frères de Saint-Gratien, ce qui n'avait pas été

facile. Il n'avait obtenu son admission dans la communauté qu'à la condition de promettre une dot assez ronde.

— Mais, comme pour rien au monde, ajouta-t-il, je ne voudrais rester dans cette maison infernale, quand une fois vous en serez sorti, la dot, ils courront après.

— Je vous ferai riche, mon bon abbé, dit Jean, très riche. Si vous parvenez à me tirer d'ici, vous me rendrez exactement le même service que je vous ai rendu : vous m'empêcherez de mourir de faim ; car je me laissais mourir de faim volontairement, regardant la mort comme mille fois préférable à cette odieuse existence.

A cette révélation, le pauvre Latruffe ne put retenir ses larmes.

— Mourir de faim ! Mourir de faim ! répétait-il, consterné. Quelle mort abominable ! Mangez, monsieur le marquis, mangez ; car avant peu vous serez rendu à la liberté. Je viens de télégraphier à madame Yvonne que vous êtes là, que je vous ai vu. Elle va arriver tout de suite, et nous allons nous entendre pour vous faire évader.

Trois jours après cette conversation, Jean vit entrer dans sa cellule une jeune sœur qui portait à la main une tasse de bouillon ; car Jean, depuis trois jours, s'était remis à manger ; mais pour ne point donner l'éveil par une guérison trop brusque, il continuait à se dire souffrant.

La religieuse posa la tasse et ferma la porte.

Jean, qui jusqu'alors ne l'avait pas regardée, leva les yeux sur elle.

Il poussa un cri étouffé, se souleva, et par un mouvement spontané lui tendit les bras.

— Comment ! c'est toi, ma bonne Yvonne !

Alors Yvonne s'élança vers lui, tomba à ses genoux. lui prit les mains.

— Oui, c'est moi, votre servante, votre Fleurette. votre chien fidèle.

Jean ne pouvait parler. Il était suffoqué par la joie, l'émotion, la reconnaissance.

— Mais comment, comment, ma chère enfant, as-tu pu pénétrer dans cet asile ?

— L'abbé Latruffe ne vous l'a donc pas dit ? C'est qu'il a sans doute voulu vous laisser la surprise. Eh bien ! Il y avait ici une mauvaise sœur qui avait dressé un chien à mordre les aliénés. Elle a été, paraît-il, dénoncée par les familles. L'autorité est intervenue; et on l'a congédiée, le jour même de mon arrivée dans le village voisin. J'en ai été prévenue par l'abbé Latruffe. Grâce à lui, j'ai pu me procurer immédiatement un costume de religieuse ; et je me suis présentée au supérieur comme petite sœur des pauvres pour soigner les malades. On ne tardera pas sans doute à découvrir la supercherie. C'est pourquoi il faut se hâter, trouver un moyen, corrompre les gardiens.

— Hélas ! Comment corrompre individuellement ces hommes qui ont fait vœu de pauvreté, et qui, d'ailleurs, sont sans doute payés fort cher pour me tenir enfermé, si j'en juge par les mesures qu'ils prennent pour m'empêcher de m'évader ? Je te préviens, ma chère Yvonne, que tu entreprends là une tâche difficile ; car on se défie de moi, et l'on me garde à vue.

— Je trouverai, je trouverai, repartit Yvonne avec un regard inspiré.

Le lendemain, elle revint à la même heure avec son bol de bouillon.

— J'ai trouvé, dit-elle.

— Quoi ? demanda Jean, dont le cœur palpita.

— Mettre le feu aux grangeages où personne n'habite. Nous profiterons de la confusion.

— Serais-tu déjà devenue folle, ma pauvre Fleurette ? Tu songerais pour me sauver à commettre un tel crime !

— Pour moi, il n'est aucun crime comparable à celui que commettent ceux qui vous retiennent ici ; et pour vous délivrer, je les poignarderais, s'il le fallait, repartit la jeune femme, qui semblait se griser de son dévouement.

— Tu es vraiment héroïque, ma chérie, reprit Jean en souriant ; et je suis profondément touché d'un pareil attachement. Mais tu as écrit à Lovely, à Mme du Rozay. Je leur ai écrit de mon côté, par l'entremise de Latruffe. Ce sont deux amies sûres et dévouées aussi. Elles me feront sortir par décision de l'autorité, ce qui vaudra mieux.

— Vous comptez sur l'autorité, sur la justice, vous qui avez perdu votre procès contre un Lépuzot ? repartit Yvonne en s'animant. Non, croyez-moi, avant tout, il faut sortir d'ici ; et après, nous vous empêcherons bien d'y rentrer.

— Peut-être as-tu raison, répondit-il avec un soupir. Que veux-tu ? je suis devenu craintif, timide même. Si tu savais de quelle manière terrible on a châtié mes tentatives d'évasion !

Et il lui raconta à quels supplices il avait été soumis.

Yvonne, en l'écoutant, pleurait, suffoquait.

— C'est atroce, disait-elle. Tenez, je le sentais, je le devinais... Vous ne sauriez croire ce que j'ai souffert depuis que je vous sais enfermé dans une maison de fous, où les plus dangereux, les plus féroces, sont peut-être ceux qui les gardent ! Aussi, cette fois, nous devons réussir à tout prix, je vous le répète, quand je devrais mettre le feu à l'établissement, quand je

devrais les tuer tous, ces hommes sans cœur et sans pitié, je vous ferai sortir. Mais il faut avoir la force de fuir. Comment vous trouvez-vous, maintenant ?

— Mieux, beaucoup mieux. Ton arrivée, ma bonne chérie, m'a complètement ressuscité.

— C'est égal, continuez à vous dire malade, afin que j'aie un prétexte pour venir ici.

Deux jours après, elle entra rayonnante, tenant un paquet assez volumineux.

— C'est pour ce soir, lui dit-elle.

Et elle jeta vivement son paquet sous le lit.

— Comment ! pour ce soir ? questionna Jean.

— Oui, un des gardiens s'est trouvé indisposé. Je l'ai soigné, je l'ai séduit. Il est amoureux de moi. J'ai pris une de ses robes. C'est le paquet que je viens de jeter sous le lit. Je vais ce soir forcer la potion calmante que je dois lui préparer ; puis je m'empare de ses clefs ; car il a repris aujourd'hui son service. C'est le frère Joseph.

— Je le connais. Hélas !

Et il lui raconta en quelques mots sa première tentative d'évasion.

— Cette fois, repartit Yvonne, nous nous y prendrons mieux ; et j'espère même vous faire sortir par la grande porte. J'ai tout préparé. J'enferme d'abord le supérieur, l'économe, le concierge, je donne un pâton aux chiens. Une voiture qui a été commandée nous attendra là, tout près, à l'angle du mur d'enceinte. Et, dans deux jours, nous serons tous les trois à Paris ; car nous emmenons aussi ce brave Latruffe. Bien que son dévouement ne soit pas tout à fait désintéressé, j'ai pu voir cependant qu'il vous aime véritablement. Il a assez de la soutane, ce pauvre abbé : il convient que le métier se perd. Comme vous êtes encore bien faible,

ajouta-t-elle, voici un cordial qu'il m'a procuré, et qui vous donnera les forces nécessaires pour fuir et pour lutter au besoin. Enfin, c'est ce bon abbé qui couchera à côté de vous ce soir. A minuit précis, je sortirai de l'infirmerie, et je vous attendrai au bas du grand escalier.

Jean, après avoir dîné copieusement, prit le breuvage que lui avait apporté Yvonne, et sentit presque aussitôt couler dans ses veines la chaleur et la vigueur.

A neuf heures, Latruffe entr'ouvrit le guichet et lui montra sa face amicale et réjouie.

— Jetez-vous sur votre lit pendant quelques heures, lui dit-il, afin de faire croire au supérieur qui couche au-dessous, que vous dormez. Madame Yvonne m'a remis les clefs. J'ai pris soin de graisser les serrures et les portes qui grinçaient. A une heure, nous courrons sur le chemin de Nantes. Grâce à l'argent qu'a apporté Mme Yvonne, nous avons des amis sûrs dans le village. Ainsi, bon espoir!

A minuit moins un quart, Jean défit le paquet apporté par Yvonne, endossa la robe de moine, sans oublier la ceinture et la trique. Puis, l'abbé Latruffe le précédant, ils arrivèrent au bas du grand escalier sans encombre.

Là, ils virent une ombre s'avancer vers eux. Yvonne saisit la main de Jean.

— C'est moi. Tout va bien, dit-elle. Les chiens ont leur compte.

Cependant, ils avaient fait sans doute quelque bruit; car au moment où ils traversaient la cour d'entrée en longeant autant que possible les murailles, ils entendirent dans la maison des appels : Au secours ! et la sonnette qui correspondait à la chambre du supérieur, s'agiter violemment.

Le frère convers qui faisait l'office de concierge

ébranlait vainement sa porte fermée en dehors par Yvonne, tandis que les chiens dans leur niche râlaient.

Le supérieur avait ouvert sa croisée, et continuait à crier :

— Au secours ! une évasion !

Un frère alors parut tenant une camisole de force.

Mais en même temps, Latruffe et Jean s'armèrent de leurs triques et en administrèrent une vigoureuse volée au malheureux frère Joseph ; car c'était lui.

Il couchait dans le vestibule ; et malgré la potion que lui avait administrée Yvonne, il s'était éveillé aux appels du supérieur.

Pendant que Jean et Latruffe luttaient contre lui, Yvonne, armée d'une clef formidable, ouvrait la porte d'entrée, et avec une force qu'on ne lui eût point supposée, faisait sauter les énormes crochets de fer qui en assujettissaient les lourds battants.

Ils s'enfuirent alors tous les trois malgré les cris désespérés du frère, du concierge et du supérieur.

La voiture se trouvait à l'endroit indiqué par Yvonne, et dès qu'ils y furent montés, elle partit à toute vitesse.

Deux religieux se hâtèrent de prévenir la gendarmerie, qui fut aussitôt sur pied.

Les gendarmes se dirigèrent d'abord vers la gare, où ils supposaient que les fugitifs devaient se rendre pour prendre le train de nuit. Mais les évadés, convaincus que c'était là qu'on viendrait les chercher, et craignant qu'on ne fît jouer le télégraphe, s'étaient à dessein écartés de la ligne du chemin de fer. Ils se dirigèrent vers Nantes, où, en crevant leurs chevaux, ils arrivèrent au petit jour.

Le lendemain, ils étaient à Paris.

Tandis qu'Yvonne courait chez Lovely, Jean se rendait chez Laurianne.

— Il est sauvé! s'écria Yvonne en sautant au cou de son amie.

Lovely restait stupéfaite.

Alors Yvonne comprit le motif de son étonnement. Elle portait encore son costume de religieuse, qu'elle n'avait pas pris le temps d'enlever.

Elle se mit à rire.

— Un cinquième acte des mieux réussis! je vous assure.

Et elle lui raconta avec la fièvre joyeuse du triomphe les événements de ces deux jours.

— Eh bien! écoute, ma chère Flora, lui dit l'actrice; c'est la première fois que je suis jalouse de toi. Oui, je suis jalouse, positivivement, que tu l'aies délivre sans mon concours. Tu m'en vois même quelque peu déconfite. Justement, hier, après des démarches sans nombre, j'avais fini par gagner à la cause du marquis un jeune secrétaire; et j'avais obtenu que le ministre ordonnerait une enquête sur la maison des frères de Saint-Gratien et sur l'état mental de notre ami. J'allais, à l'instant même, t'écrire cette bonne nouvelle.

Pendant que les deux amies devisaient ainsi, Jean, de son côté, entrait chez Laurianne, qui fut non moins surprise que Lovely; car, sauf la trique, Jean était encore vêtu en religieux de Saint-Gratien.

— Eh bien! vous arrivez à temps, mon cher Jean. Je devais partir ce soir même avec les trois premiers aliénistes de Paris. Depuis trois semaines, j'ai mené une vie infernale, frappant aux portes de tous les grands personnages de ma connaissance. Il fallait m'entendre plaider votre cause! On me regardait et l'on m'écoutait d'un air si singulier que je ne serais point étonnée qu'on m'eût jugée moi-même un peu folle. On prenait note cependant, par égard pour mon nom, pour mon

sexe. Mais je sentais bien que, dès que j'avais le dos tourné, on devait jeter la note au panier. Et je vous savais là-bas, mon pauvre Jean, sous la douche ; et c'est pourquoi je m'étais décidée à partir demain avec mes trois docteurs. Nous serions allés trouver votre préfet, et nous l'aurions sommé de nous faire ouvrir les portes de cet établissement, si hermétiquement clos aux visiteurs profanes.

— Vos peines, chère amie, ne seront point perdues. Veuillez écrire à l'instant à ces docteurs qu'au lieu de faire un voyage de cent quarante lieues, ils me donneront leur consultation à Paris. Je vous invite avec eux à dîner, demain, au café Anglais ; et comme vous avez bien voulu correspondre avec mes deux autres amies, Lovely et Yvonne, qui m'ont aussi montré tant de dévouement, deux femmes charmantes et deux cœurs d'élite, si leur présence ne vous effarouche pas trop, je compte les inviter aussi.

— M'effaroucher, moi ? Peut-on avoir des préjugés, quand on a fait presque le tour du monde, et qu'on revient des îles Ceylan et Sumatra ? Conviez donc vos amies au dîner. Vous avez raison. Il faut prouver à ces illustrations de la faculté que vous avez été de tout temps absolument sain d'esprit. Et quel meilleur témoignage que celui de ces amies qui vous connaissent de longue date, et qui, toutes trois, se mettraient au feu pour vous !

Le lendemain, ces huit personnages, y compris le secrétaire du ministère, se trouvaient réunis au café Anglais. Le dîner fut des plus gais. Jean, tout à fait remis des secousses terribles qu'il venait d'éprouver, leur fit le récit de toute sa vie, omettant toutefois, par mesure de prudence, de parler des jésuites ; car il savait par expérience qu'il s'en trouve partout.

Comme le moi est toujours haïssable, il entremêla

son récit, pour l'égayer un peu, d'anecdotes piquantes, d'observations fines et souvent profondes sur les différents mondes qu'il avait traversés.

Lovely, Yvonne, Laurianne appuyaient tour à tour de leurs témoignages cette intéressante narration.

Quant il l'eut achevée :

— Mais alors, s'écria l'un des docteurs, vous devriez rendre la chose publique, en intentant un procès à ceux qui ont commis contre vous un si effroyable attentat.

— Un procès ? dit le secrétaire du ministre. Ce serait fort dangereux. La magistrature n'est pas encore tellement républicaine...

— Ne sommes-nous pas là pour témoigner que le marquis de Rochemaure n'a jamais été fou ?

— Ne l'est plus, répondront-ils, repartit, en appuyant sur ces mots, l'attaché du ministère. Tenez, je me suis procuré ce matin même à la police le dossier de M. de Rochemaure.

Il se leva, alla prendre dans la poche de son paletot un rouleau de papier assez volumineux. C'était le journal, mot pour mot, du frère Chaffin, suivi des notes recueillies auprès de Mme de la Grange par la baronne des Lormeaux. Ce dossier se complétait par des lettres du père Lantier, de l'abbé de Malglaive et de Lépuzot et par les témoignages de MM. Fureaud et Van Berghen, attestant tous la folie dangereuse.

Enfin, voici l'histoire qu'avait imaginée M. d'Étioles pour obtenir la séquestration par la police : Jean de Rochemaure était éperdûment amoureux de sa femme; le mariage de Mlle de Pivrac avait porté au cerveau du marquis une première atteinte grave ; depuis ce jour, il ne cessait de la poursuivre de lettres et de menaces, et que le rendez-vous qu'il lui avait donné était un piège pour la tuer peut-être.

Et voilà comment le commissaire était intervenu avec des agents munis de revolvers et d'une camisole de force.

Tous s'exclamèrent sur le machiavélisme d'un pareil complot, où se révélaient toute l'astuce jésuitique du père Lantier, toute la haine implacable de l'abbé de Malglaive et toute la férocité du comte d'Etioles devenu leur instrument.

Le médecin persistait dans son idée de procès.

— Il faut dévoiler de pareilles manœuvres, disait-il, attaquer de front vos ennemis les plus redoutables, c'est-à-dire les jésuites ; autrement, ils vous poursuivraient encore ; car jamais ils ne lâchent leur proie. Rien n'est de plus redoutable que ces haines de prêtres. Ils le reconnaissent eux-mêmes.

Et il leur raconta qu'un bon curé de campagne lui disait un jour en lui montrant le drap dont était faite sa culotte :

— Savez-vous comme on appelle cette étoffe ? eh bien ! c'est de la « haine de prêtre », car elle ne s'use jamais.

— Un procès ? fit observer Jean, c'est absolument impossible. Ne comprenez-vous pas pourquoi ils ont profité, pour m'arrêter, de mon rendez-vous avec Mme d'Etioles ?

— Pourquoi ? demanda Laurianne.

— Parce qu'ils savent bien que je préférerais mourir et retourner même à Saint-Gratien, plutôt que de donner en pâture au public le nom de la femme que j'aime.

La soirée se prolongea. Les médecins connaissaient tous trois des histoires terrifiantes de personnes parfaitement raisonnables enfermées comme folles, et qui, en réalité, le sont devenues, les unes, par le fait seul de leur incarcération, les autres, par le séjour

prolongé dans une maison de santé; car chez les natures nerveuses, la folie est certainement contagieuse.

— Mais alors, c'est horrible ! s'écria Laurianne réellement épouvantée. Qui me dit que mon mari, si l'idée lui en prenait, ne pourrait prétexter certaines bizarreries de ma conduite et de mon caractère, pour me faire enfermer? Il n'y a donc plus en France de sécurité pour personne?

— Et l'on peut dire, ajouta Jean, que si la Bastille des rois est détruite, il existe encore dans notre pays trois ou quatre cents petites bastilles, pour lesquelles le premier médecin venu, s'il est payé pour cela, peut délivrer des lettres de cachet.

LIV

Lorsque le père Lantier reçut la dépêche télégraphique par laquelle le supérieur de l'asile de Saint-Gratien lui apprenait que Jean s'était évadé, la duchesse, précisément, se trouvait auprès de lui; car depuis qu'elle savait Jean malade, elle montait fréquemment au mont Rivel, dans l'espoir d'apprendre enfin l'événement qui devait la mettre en possession de l'héritage de l'amiral.

Au reste, depuis que Jean était enfermé, elle était obsédée par une épouvante qui la poursuivait jusque dans son sommeil et lui causait, au milieu de la nuit, des sursauts pleins d'angoisse. Elle ne dormait plus, changeait à vue d'œil. Était-ce le remords qui la rongeait ? Non, elle craignait simplement de voir réapparaître sa victime; et toutes les conséquences de

ce retour la terrifiaient. Elle venait donc presque chaque jour s'agenouiller devant l'autel de la Vierge noire, la priant d'abréger ses appréhensions par la prompte mort de celui qui les causait. Et, afin d'apaiser les scrupules de sa conscience, elle faisait dire messes et neuvaines pour obtenir, *in extremis*, la conversion de son petit-fils : assurer le salut de cette âme égarée, à ses yeux, légitimait tout, absolument tout.

En lisant ces mots :

« Le marquis évadé, mettre gendarmes en campagne. Agir tout de suite, grand danger pour tous », le père Lantier, ordinairement si maître de lui, ne put retenir une exclamation de stupeur. Il passa le télégramme à la duchesse, qui leva les bras, en poussant un cri de terreur.

— Que faire ? que faire ? demanda-t-elle.

— Il n'y a pas un instant à perdre, en effet ; je cours prévenir le parquet de Châteaubourg, de votre part, bien entendu.

— Ah ! mon père, mon cher père, allez vite ! Moi, je reste à prier.

Et tandis que le supérieur se rendait à Châteaubourg, la marâtre, humblement prosternée, suppliait charitablement la Vierge noire de foudroyer le fugitif.

L'abbé de Malglaive apprit la nouvelle du père Lantier, et courut chez le marquis d'Etioles, qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps ; car Virginie le disait malade et défendait qu'on l'approchât.

Cependant, comme il fallait qu'il le vît à tout prix, il insista si pressamment, repoussa même si rudement la mégère, qu'il put enfin pénétrer dans l'appartement du comte.

Mais, après avoir fait quelques pas dans la chambre, il s'arrêta, étonné.

M. d'Etioles tenait sur ses genoux une petite fille à la mine cynique, effrontée.

Lorsque l'enfant vit entrer l'abbé, elle s'éloigna vivement, malgré M. d'Etioles, qui cherchait à la retenir et qui se leva pour l'atteindre. Mais il chancela aussitôt et fut contraint de se rasseoir.

Il s'aperçut alors de la présence du vicaire.

— Tiens ! c'est vous ! Bonjour ! bonjour !

Ses yeux étaient luisants d'imbécillité ; et sur ses lèvres était stéréotypé un rire d'idiot.

Virginie était entrée sur les pas du prêtre.

— Allons, viens ici, Irma, ordonna-t-elle à l'enfant.

— Qui donc est cette enfant ? demanda l'abbé.

— C'est la petite de ma sœur, répondit Virginie. M. le comte l'a prise en affection. Elle est si drôle et si précoce, cette petite-là ! Allons, viens donc, Irma.

Et saisissant sa nièce par la main, elle l'emmena.

Quand elle fut sortie :

— Savez-vous, mon cher comte, dit l'abbé, la terrible nouvelle ? Jean de Rochemaure s'est évadé.

— Ah ! ah ! oh ! oh !... Après tout, que voulez-vous que cela me fasse ? Je m'en moque pas mal.

— Comment ! comment ! exclama l'abbé de Malglaive en le regardant, abasourdi.

— Irma ! Où est donc Irma ? reprit le comte.

L'abbé, à plusieurs reprises, essaya de lui faire entrevoir toutes les conséquences de cette évasion, pour lui surtout qui avait demandé la séquestration.

Mais il n'en put tirer autre chose que ce refrain :

— Je m'en moque pas mal. Irma ! où est Irma ? répété avec le même rire niais, avec le même regard d'imbécile.

Malglaive restait debout, atterré. Il devinait le calcul de Virginie : elle avait dû profiter de cet état d'hébétude que personne n'avait encore constaté, pour

lui faire faire un testament en sa faveur; il devinait le rôle effroyable de cette enfant introduite par sa tante auprès de cet homme blasé et vicieux.

Il sortit en murmurant :

— C'est lui qu'il faudra bientôt conduire, comme gâteux, chez les frères de Saint-Gratien.

Consterné, il se rendit dans le pavillon qu'habitait Mme d'Etioles ; mais Madeleine, prévenue par Jeannette, refusa de le recevoir.

Depuis le retour de Paris, elle se montrait beaucoup plus froide et réservée vis-à-vis de son ancien confesseur. Elle ne se confessait même plus ; elle résistait à toutes ses remontrances, restait impassible devant ses colères. Elle prétextait de sa faiblesse pour s'abstenir de toute pratique religieuse. Elle avait pris en aversion ce prêtre, qu'elle accusait de son malheur et de celui de Jean. Enfin, elle se rappelait certains regards, à la fois haineux et passionnés, qui, maintenant, lui faisaient soupçonner sa connivence dans la terrible vengeance de son mari.

Cependant, le beau vicaire n'était point habitué à ce que les portes se fermassent devant lui. Il insista avec une telle autorité, que Jeannette, n'osant résister, l'introduisit.

Mais, comme tout à l'heure, sur la porte de la chambre du comte, il resta interdit, comme pétrifié.

Madeleine, assise dans son grand fauteuil à dossier droit et à fond d'or, se tenait immobile ; et dans son long vêtement de laine blanche, elle ressemblait à une morte enveloppée d'un suaire.

Son visage avait la pâleur mate de l'ivoire ; ses traits amincis, la plasticité du marbre ; l'œil atone était fixe, sans regard.

Il s'approcha, voulut lui prendre la main. A ce con-

tact, par un mouvement répulsif, involontaire, sa main glacée se contracta sur le bras du fauteuil.

Malglaive comprit la signification de ce mouvement, et lui lança un regard noir.

Il lui parla de l'état de M. d'Etioles; mais elle resta indifférente.

— Comment! vous ne comprenez pas? dit l'abbé. Le moment est venu de vous réveiller, de sortir de votre apathie. Il faut provoquer une consultation de médecins qui constate le ramollissement, la démence, Alors vous prenez en mains les rênes de la maison, des affaires ; vous chassez Virginie, qui cherche à vous spolier, qui vous tyrannise; vous redevenez ici la seule maîtresse. C'est pour vous, en un mot, la liberté, la fortune... Mais comprenez donc!... Est-ce que vous ne comprenez pas?

Madeleine ne répondait pas. Il semblait même que sa pensée fût ailleurs.

— Je le vois, chère et ingrate enfant, reprit Malglaive onctueux. Vous n'avez plus confiance en moi; vous m'en voulez toujours de votre mariage? Mais c'est qu'alors je prévoyais ce qui arrive aujourd'hui, la fin prochaine du comte. Aujourd'hui donc, c'est le bonheur que je vous apporte.

Madeleine, toujours silencieuse, eut un pâle sourire, et leva son regard vers le ciel.

— Quoi! vous ne me remerciez pas?

— Que m'importe! dit-elle enfin d'une voix éteinte, pour ce qui me reste à vivre!... Il n'y a qu'une chose... Où est-il?... Vous devez le savoir, vous?

Malglaive la regarda pendant quelques instants, indécis, perplexe. Cette question, cette idée fixe réveilla sa jalousie. Maintenant qu'elle était libre, elle allait revoir Jean; il n'y aurait plus entre eux aucun obstacle; et il se demandait si elle était réellement si près

de la mort, ou si elle avait encore assez de vitalité pour renaître aux rayons de l'amour et du bonheur. Alors une pensée cruelle, atroce, lui traversa l'esprit: il crut que dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, une joie soudaine, suivie d'une déception brusque, pourrait la tuer.

Tout à coup il dit, répondant à sa question :

— Oui, j'ai de ses nouvelles. Il s'est évadé.

A ces mots, l'œil atone de Madeleine jeta une lueur vive ; un cri étouffé s'échappa de ses lèvres ; elle fit un mouvement, comme si elle voulait se soulever ; mais tout aussitôt, devant le regard replié et pénétrant de l'abbé, cette expression joyeuse s'évanouit : sa pupille, sous l'angoisse du cœur, se dilata, et l'œil reprit son expression de découragement. Elle venait de penser : C'est une épreuve.

Alors, le prêtre haineux, qui l'observait, ajouta aussitôt :

— Mais les gendarmes l'ont arrêté de nouveau et l'ont reconduit à l'asile de Saint-Gratien; car il est bien réellement fou.

Madeleine voulut protester ; mais elle resta sans voix ; ses yeux se voilèrent ; ses bras s'étendirent comme pour chercher un appui; elle renversa sa tête contre le dossier du fauteuil. Malglaive la crut morte.

Il sonna précipitamment, appela Jeannette, aux soins de laquelle il la confia, dit qu'il allait prévenir Mme de Pivrac et sortit avec la certitude de l'avoir frappée mortellement.

Il se rendit, en effet, à l'hôtel de Pivrac. M. de Pivrac, dont les affaires étaient loin d'être arrangées par le comte d'Etioles, était retourné à Saxon. Mais Mme de Pivrac reçut l'abbé, qui lui apprit tout à la fois l'état de Madeleine et celui de son mari, ainsi que

l'évasion de Jean, qui d'un moment à l'autre pouvait reparaître.

Depuis le voyage de Paris, M. d'Etioles avait fermé sa porte aux parents de Madeleine; mais devant l'assurance que lui donna l'abbé qu'il était maintenant incapable d'imposer un ordre, elle courut auprès de sa fille, et malgré les injures et les protestations de Virginie, se fraya un passage jusqu'à son appartement.

Madeleine commençait à reprendre ses sens; mais elle délirait.

— Jean ! Jean ! disait-elle, viens, emporte-moi loin, bien loin.

A la vue de sa fille mourante, M[me] de Pivrac retrouva tout son amour maternel. Elle la berçait, la consolait par ces doux mensonges que sait trouver une mère pour consoler son enfant.

— Jean est libre, il va venir, tu le reverras bientôt, vous ne vous quitterez plus.

Et elle enveloppait sa fille dont elle était séparée depuis près de cinq mois, des caresses les plus tendres.

Madeleine, calmée par ces caresses et ces espérances, s'appuyait contre le sein de sa mère et semblait y puiser une seconde fois la vie.

Le lendemain, d'après les conseils de l'abbé de Malglaive, M[me] de Pivrac réunit plusieurs médecins, qui examinèrent l'état mental de M. d'Etioles et constatèrent son incapacité de tester, et de diriger désormais l'emploi de sa fortune.

Virginie fut congédiée ainsi que sa nièce.

On lui laissa néanmoins le temps de faire ses prépatifs de départ et ses adieux à son maître.

Une fois seule avec M. d'Etioles, elle chercha à le faire sortir de son hébêtement; car elle voulait, avant de partir, se faire remettre une somme importante. Elle

savait quelle corde il fallait faire vibrer pour le tirer de son engourdissement cérébral. Elle parvint donc à lui faire comprendre que c'était Madeleine qui la chassait, elle, Virginie, toujours dévouée et depuis si longtemps, ainsi que la gentille Irma. C'était fini maintenant : il ne les verrait plus ; et même on avait parlé de l'enfermer, lui, à Saint-Gratien, à la place du galant de la comtesse.

M. d'Etioles ne vit qu'une chose, c'est que Madeleine lui enlevait Irma. Il entra dans un de ces accès de fureur qui précèdent presque toujours la paralysie du cerveau.

— Irma ! Irma ! criait-il.

— Je l'emmène, il le faut bien, répondait Virginie pour l'exaspérer.

Alors il retrouva soudain toutes ses forces, se leva, l'écume aux lèvres, les yeux hors de leurs orbites, et s'en prenant à Virginie, lui lança sa canne à la tête.

— Mais puisque je vous dis, répéta-t-elle, que c'est votre femme qui nous chasse.

— Elle ose donner des ordres ici ! s'écria-t-il. Je la tuerai, je veux la tuer !

Et galvanisé par la colère, il se dirigea vers la porte d'un pas assez ferme, l'ouvrit, se précipita dans l'escalier : mais dès les premières marches, il trébucha, tomba, et par l'élan qu'il s'était donné, roula jusqu'au bas de l'escalier, où il s'abattit en une masse inerte.

Sa tête, par le contre-coup de sa chute, rebondit et frappa l'angle de la marche de pierre, qui, soudain, fut inondée de sang.

Virginie appela au secours.

Joseph et Jeannette accoururent, relevèrent le comte inanimé, le transportèrent sur son lit.

On lui lava le visage, pour trouver la blessure; car le sang continuait à couler abondamment.

On la découvrit enfin à la tempe, où l'artère était béante.

C'était la mort.

Le comte d'Etioles, en effet, ne respirait plus.

Ses obsèques se firent en grande pompe à la cathédrale.

Tout le cercle catholique, dont il était président honoraire, toutes les congrégations, tout le chapitre, toutes les écoles chrétiennes, toute la magistrature, toutes les âmes bien pensantes, en un mot, y assistaient. Monseigneur Chardon officiait, voulant donner cette marque de haute estime à l'ami des jésuites. Pouvait-on d'ailleurs rendre trop d'hommages à cet homme de bien, qui toujours avait soutenu l'Église et ses ministres ?

L'abbé de Malglaive prononça une allocution bien sentie qui fit couler les larmes.

Les cloches sonnaient encore à toute volée, lorsqu'un voyageur, descendant de la gare, fut contraint de s'arrêter pour laisser passer le convoi.

— Qui donc enterre-t-on avec cette pompe? demanda-t-il.

— Le comte d'Etioles, lui répondit-on.

Plusieurs personnes, entendant cette question, se retournèrent, et laissèrent échapper une exclamation d'épouvante:

— Le fou!

En effet, c'était Jean.

Depuis deux jours, le bruit s'était répandu que le marquis de Rochemaure s'était évadé de l'asile de Saint-Gratien.

Ce fut une clameur où l'horreur se mêlait à l'effroi.

Cependant, à cette clameur, Jean restait indifférent

et comme abasourdi. Il n'entendait rien, ne voyait rien, ne pensait qu'à une chose : Madeleine était libre, Madeleine était à lui, sa femme, sans entraves, à jamais !

Et soudain, sans s'inquiéter du convoi, il fendit la foule.

Mais on continuait à crier ;

— Le fou ! le fou ! Arrêtez-le !

D'autres ajoutaient :

— Le bandit ! c'est lui qui a tué ce pauvre d'Etioles.

Personne néanmoins n'osait porter la main sur lui.

Deux sergents de ville arrivèrent et voulurent s'opposer à son passage. Alors il tira de sa poche un papier portant le timbre de la préfecture de police : c'était un laissez-passer en règle. Il l'eut à peine déployé que les agents s'inclinèrent avec respect.

Il arriva enfin chez Mme de Pivrac, où il pensait trouver Madeleine.

Les serviteurs, stupéfaits de le voir, ne songèrent point à lui fermer la porte.

— La comtesse d'Etioles ? demanda-t-il avec autorité.

On l'introduisit dans la chambre de la malade.

Sans s'apercevoir de la présence de Mme de Pivrac, il s'élança vers Madeleine et tomba à ses genoux.

Depuis trois jours, sa mère lui répétait que Jean était libre, qu'il allait venir. Le choc de cette immense joie fut donc moins brutal.

Elle entoura la tête de Jean de ses bras, elle serra cette tête adorée contre son cœur. Mais elle ne put prononcer une parole ; elle n'avait pas encore la force de supporter une semblable émotion. Elle eut une nouvelle syncope.

Jean la ranima par l'ardent magnétisme de ses baisers ; et quand elle rouvrit les yeux, son beau

regard d'étoile, éperdu d'amour, se fondit dans celui de son ami.

— Tu ne me quitteras plus jamais, jamais, pas un instant ! dit-elle.

— Jamais ! répondit Jean. Ma vie sera trop courte pour te répéter sans cesse combien je t'aime !

Mme de Pivrac assistait à cette scène, avec des larmes d'attendrissement dans les yeux. Elle ne s'opposait plus à leur union. Sa fille avait tant souffert par sa faute ! Et d'ailleurs, maintenant Jean était si riche !

En ce moment, M. de Pivrac, à qui l'on avait télégraphié la mort du comte d'Etioles, arriva. Il était, lui aussi, radieux. Il venait de faire sauter la banque et rapportait cent mille francs ; mais qu'étaient ces cent mille francs à côté de la fortune de Jean et de celle de Madeleine ? Car outre les cinq cent mille francs que lui avait reconnus son mari, son contrat de mariage lui assurait encore la jouissance de la fortune entière de M. d'Etioles.

L'histoire du marquis fut bientôt connue, et fit le tour de la ville. Il se produisit une réaction en sa faveur.

Cette séquestration arbitraire, cet attentat abominable, plus odieux qu'un assassinat et qu'on attribuait aux jésuites, cette évasion entourée de circonstances romanesques, le dévouement d'Yvonne, autrefois sauvée par lui, passionnèrent l'imagination du peuple, qui toujours s'attache aux persécutés.

Quelques jours après son retour, un dimanche, comme il se rendait avec Paul Herbaut à la fabrique pour y visiter les travaux accomplis, il dut traverser les faubourgs de la ville. Sur son passage, on chuchotait, des groupes se formaient, on accourait sur les portes. Et tout à coup un ouvrier cria :

« Vive Rochemaure ! A bas les jésuites ! »

Ce fut comme une traînée de poudre. En un clin-

d'œil, tout le monde fut dehors. A chaque pas, la foule grossissait et le suivait en répétant :

« Vive Rochemaure ! A bas les jésuites ! A bas les calotins ! »

Chacun voulait le voir, le toucher. Bientôt quatre bras vigoureux l'enlevèrent et le portèrent en triomphe.

On arriva ainsi à la fabrique. Là, les ouvriers, prévenus de sa visite, lui avaient préparé une véritable ovation.

Les enfants et les jeunes gens divisés en sections, et portant les oriflammes de leurs groupes, vinrent à sa rencontre. En même temps le corps de musique entonnait une joyeuse fanfare.

Paul avait voulu lui ménager une surprise : le palais social était beaucoup plus avancé qu'il ne le lui avait dit.

Jean fut reçu par les maîtres ouvriers dans la salle des fêtes, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, tandis que, au dehors, la foule continuait à crier :

« Vive Rochemaure ! A bas les calotins ! »

Jean était si peu préparé à cette sorte d'apothéose, qu'il ne put remercier que par quelques mots coupés par l'émotion.

Cette émotion fut communicative; et sur plus d'un mâle visage, hâlé par les rudes labeurs, on vit couler des larmes.

En cet instant, Jean fut dédommagé de tous les humiliants supplices que lui avaient infligés les frères de Saint-Gratien.

Le soir, quand on raconta à l'abbé de Malglaive l'ovation que la foule avait faite au marquis de Rochemaure, la colère lui porta au cerveau un tel afflux de sang, qu'il en éprouva comme un vertige; ce qui fit

courir le bruit qu'il avait eu une première attaque d'apoplexie.

Quant à Lépuzot, en apprenant l'enthousiasme des faubourgs pour son rival imaginaire à la députation, son foie, déjà malade, se contracta avec tant de violence, qu'un flot de bile s'échappa de ses lèvres; et il tomba en syncope.

— Vous le voyez bien, s'écria le sagace Rodolphe : ce mauvais marquis ne songe qu'à poser sa candidature. C'est une ovation de commande. Est-ce que maintenant on porte en triomphe les échappés de Charenton?

Depuis ce moment, Lépuzot, déjà ombrageux, est devenu bizarre, taciturne, hypocondriaque. Il se rend odieux à tout le monde. Il s'est même rendu ridicule. A force de parler de la candidature de Jean, il a fini par la poser réellement, bien que Jean n'y songe guère. On affirme, en effet, que le marquis de Rochemaure sera, malgré lui, le candidat populaire aux prochaines élections, et qu'il est assuré, dès aujourd'hui, d'une immense majorité.

Ce jour-là, disent les mauvais plaisants, la bile étouffera Lépuzot ; et l'abbé de Malglaive en crèvera.

Cependant Jean n'a d'autre ambition que d'être heureux et de faire le bonheur de ceux qui l'entourent.

Il est maintenant le mari de Madeleine, qui sera bientôt mère. Ils habitent en été le palais social avec Aline, Paul Herbaut et leurs enfants, qui vont à l'école avec tous les enfants de la fabrique.

Ils sont entourés de l'amour et du respect de tous ces braves ouvriers, au milieu desquels ils vivent comme au sein d'une grande famille.

L'hiver, ils habitent Paris, où Madeleine, qui n'a pas voulu toucher, pour ses besoins personnels, à la fortune de M. d'Etioles, emploie ses revenus à l'amélioration du sort des femmes, tâchant de leur faciliter

d'honnêtes mariages pour les soustraire à la prostitution.

La hautaine douairière est morte. Elle n'a pu survivre au chagrin de voir lui échapper une seconde fois cette fortune qu'elle croyait avoir reconquise.

Le duc est revenu avec la duchesse Eléna, Anatole et Charlotte, se confiner dans le triste château de Rochemaure.

Charlotte a beaucoup pâli et maigri. Elle craint de s'étioler dans le célibat.

Anatole achève de s'abrutir dans cette vie de gentilhomme campagnard, partageant son temps entre la chasse, l'absinthe et les filles de bas étage.

Lovely est devenue une actrice de talent On parle de sa prochaine admission à l'Opéra-Comique.

Laurianne est en train d'explorer le Brésil, attendant toujours avec impatience le divorce.

Quant à Yvonne, elle est sur le point d'épouser un riche financier, plus touché encore des qualités de son cœur que de sa beauté.

Son amour pour le marquis de Rochemaure, son maître et son sauveur, a toujours été si profond et si vénératif, si absolument dévoué, que le plus heureux jour de sa vie, dit-elle, fut celui où elle apprit le mariage de Jean et de Madeleine.

L'abbé Latruffe est toujours le précepteur de son fils. Il a repris sa mine de chanoine, sa trogne purpurine, son triple menton; et pas le moindre Jérôme pour troubler la digestion de ses repas pantragruéliques.

L'abbé de Malglaive est aujourd'hui le grand vicaire de Monseigneur Chardon, qui lui abandonne les rênes de l'évêché, et auquel il aspire à succéder.

Malgré les satisfactions de son orgueil, il change beaucoup : ses joues sont flasques et pendantes; son

œil est dur et sombre; les cheveux grisonnent; le dos se voûte.

Au-dessous de l'œil, lui traversant la joue, on aperçoit encore un mince filet roussâtre qui s'empourpre dès que le sang lui monte au visage. C'est la cicatrice du coup de cravache, et qui toujours ravive ses colères et ses haines.

Sa torture, c'est son amour persistant pour la seule femme qui l'ait dédaigné, et qu'aucune dévote de Châteaubourg n'est parvenue à lui faire oublier.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 093 939 7



